REVUE SPIRITE
JOURNAL
D'ETUDES PSYCHOLOGIQUES

CONTENANT

Le récit des manifestations matérielles ou intelligentes des Esprits, apparitions, évocations, etc., ainsi que toutes les nouvelles relatives au Spiritisme. − L'enseignement des Esprits sur les choses du monde visible et du monde invisible ; sur les sciences, la morale, l'immortalité de l'âme, la nature de l'homme et son avenir. − L'histoire du Spiritisme dans l'antiquité ; ses rapports avec le magnétisme et le somnambulisme ; l'explication des légendes et croyances populaires, de la mythologie de tous les peuples, etc.

FONDÉ PAR ALLAN KARDEC

Tout effet a une cause. Tout effet intelligent a une cause intelligente.
La puissance de la cause intelligente est en raison de la grandeur de l'effet.

ANNÉE 1876

Janvier 1876

A nos lecteurs

L'année 1875 s'est ouverte sous les plus heureux auspices ; les expériences faites par des hommes célèbres appartenant aux sociétés savantes les plus en renom, nous portaient à l'espérance et nous donnaient des prévisions heureuses ; nous avions cru à l'union du Spiritisme et de la science par un mariage de raison.

Bon nombre de communications venues de côtés divers, avaient annoncé de prochaines épreuves, sans rien spécifier ni indiquer le moyen de les prévenir ; un rédacteur de la *Revue*, disait-on, devait être mis en cause, mais personne ne s'en inquiétait, chacun se sentait assez fort pour supporter les peines futures et trouvant assez de difficultés à vaincre pour bien remplir sa petite mission quotidienne.

La dure épreuve est venue, et le bruit fait à ce sujet n'a pu détourner un seul spirite de la croyance qui satisfait sa conscience et ses aspirations. Un simple lien moral unit tous les membres de la grande famille, et toutes les recherches pour trouver une vaste association sont inutiles, car, matériellement, elle n'existe pas. Grâce à ces investigations et à la publicité immense qui leur a été donnée par la presse de tous les pays, le mot Spiritisme est non-seulement connu dans le hameau le plus reculé, mais il y est commenté ; cela nous suffit actuellement, nos guides avaient en vue bien d'autres résultats.

Quelques notabilités anglo-saxonnes qui avaient étudié les œuvres d'Allan Kardec, faisaient autour d'elles un silence systématique ; d'autres, avec un ensemble touchant, les dépréciaient aux yeux des spiritualistes : *Les spirites ayant adopté une chose abominable et dégoûtante, la réincarnation,* ce devait être assez pour les proscrire ; avec des mots, on a écarté les lecteurs et toutes discussions sérieuses.

Mais l'incarcération de l'un des rédacteurs de la *Revue*, le procès qui en a été la conséquence, ayant permis à la presse française d'entreprendre une campagne anti-spirite, inexplicable si elle n'était le fait d'un mot d'ordre, nous avons eu la mesure de ce que peuvent produire la suffisance, la vanité, l'ignorance, lorsqu'elles sont à l'unisson ; à la polémique ardente, inouïe, qui dénaturait les tendances du mouvement général vers la recherche des phénomènes spirites, les Anglo-Saxons ont opposé des faits ; leurs articles sensés sont signés par des hommes sérieux, savants et estimables, qui se respectent assez pour ne parler qu'après avoir vu et analysé ; leurs conclusions ne sont que le résultat de patientes études.

En Angleterre, en Amérique, par exagération fraternelle sans doute, le rédacteur de la *Revue*, condamné à subir une peine, devient un martyr, et chacun a désiré se rendre compte, savoir pourquoi ce châtiment lui était appliqué. Les ouvrages d'Allan Kardec contiennent une partie de l'énigme, et les abonnés des journaux spiritualistes ont tellement entendu disserter à leur sujet depuis huit mois, qu'ils ont voulu connaître le novateur français ; après avoir interrogé le *Livre des Esprits* et le *Livre des médiums*, la réincarnation expliquée avec une logique toute-puissante ; ne leur paraît plus *abominable et dégoûtante*, car actuellement chacun la discute dans le journal, à la tribune, et c'est là, avouons-le, un résultat considérable, qu'il nous faut estimer pour sa haute valeur et que seule une persécution pouvait donner. Ce fait inattendu que les Esprits ont sagement préparé, rend bien heureux ceux qu'on appelle là-bas les martyrs, car au-dessus des misères produites par trois juridictions, ils n'envisagent, comme le font tous spirites sincères, que le but général et progressif désigné par nos guides, but que les tortures modernes ne peuvent les empêcher d'atteindre. On peut enfermer des hommes de bonne volonté, supprimer l'écho de leurs voix, mais la bonne nouvelle qui

leur fut apprise par le maître, des millions d'êtres la savent par cœur et la répéteront à d'autres ; cette entente formidable, rien ne saurait la détruire, car les temps sont arrivés.
La Société pour la continuation des œuvres spirites d'Allan Kardec avait donc cent fois raison, lorsque de concert avec miss Anna Blackwell, traducteur (en langue anglaise) des œuvres du Maître, elle décida l'impression du *Livre des Esprits* et du *Livre des médiums* ; un de ses membres, M. Augustin Babin, auteur de la *Trilogie spirite* et du *Catéchisme psychologique et moral*, voulut à cette occasion consacrer 5,000 francs à cette œuvre qui devait engager 25 à 30,000 francs. Après le *Livre des Esprits* et celui *des Médiums*, livrés aujourd'hui aux éditeurs anglais, il nous faut au plus vite imprimer *l'Evangile*, le *Ciel et l'Enfer* et la *Genèse selon le Spiritisme*, ces cinq ouvrages fondamentaux pouvant seuls faire bien saisir à nos frères d'Amérique et de la Grande-Bretagne l'importance capitale des travaux accomplis par l'homme de mérite dont nous sommes les élèves reconnaissants. Puisse cet appel être entendu, et chacun se bien pénétrer de la grandeur du résultat qu'il nous faut atteindre ; l'œuvre est commune, et les spirites éclairés doivent nous aider à bien l'accomplir.
Après tant d'événements imprévus, que n'a-t-on pas présumé !!! La polémique injuste de la presse avait-elle découragé les adeptes, surtout à l'étranger ?... M. Leymarie, invité par les délégations des groupes envoyés au congrès spirite de Bruxelles, a visité quelques centres importants de la Belgique et donné quelques conférences familières, regrettant de ne pouvoir en faire une dans chaque localité. Les marques de vive sympathie, l'accueil exceptionnel que lui ont fait nos amis, étaient à l'adresse de l'honorable veuve du Maître et de la Société qu'il représentait, preuve qu'on apprécie comme il le mérite le désintéressement absolu qui est la règle de chaque membre de la Société pour la continuation des œuvres spirites d'Allan Kardec ; d'autres villes ont fait un même accueil à M. Leymarie. Mademoiselle Lieutaud et M. Blot, qui dirigent la Société spirite de Rouen avec tant de sagesse et de dévouement, manifestent, comme nos amis de Charleroy, Bruxelles, Liège, Verviers, Spa, Seraing, Chénée, Gand, Bruges, Ostende, Lille, etc., le désir de posséder l'année prochaine un conférencier spirite, seul moyen de combattre efficacement, et au grand jour, les manœuvres secrètes de nos adversaires.
Le congrès spirite belge est un fait important ; les discours éloquents que l'on y a prononcés et les décisions prises au sujet de l'union plus intime de tous les spirites, en vue des congrès annuels prochains, méritent l'attention des hommes sérieux. L'idée est lancée, elle est viable et fera bravement son chemin ; gloire en soit rendue à l'initiative des hommes éminents de la Société de l'Union de Bruxelles, à celle de son honorable président M. Anthelme Fritz, et de son secrétaire si actif, M. Charles Fritz. Nous reparlerons de ces décisions, lorsque le *Messager*, ce brave et intelligent journal, organe des groupes liégeois, en aura fait un compte-rendu au nom du congrès. Rendons hommage à la rédaction du *Messager*, à celle du *De Rots* qui paraît à Ostende, sous la direction de notre ami M. Dessaër, et n'oublions pas les hommes de bonne volonté, tels que M. Longprez, Adam, Breüer frères, Servais, Houart, Houtain, Noppius, Decreux, Mertian, de Bassompierre, Martin, Aerts, docteur Conrad, etc... ; à tous ceux dont nous ne pouvons citer les noms, nous présentons l'accolade fraternelle.
De l'autre côté de l'Atlantique, nous avons aussi de nombreux et fidèles amis, notre correspondance le prouve incontestablement ; nous insérons plus loin quatre lettres de Mexico, du Pérou, du Brésil et des États-Unis, qui indiquent clairement que la solidarité n'est pas un vain mot pour les spirites et que pour détruire leur croyance, il faudrait des lois que personne ne peut formuler et des armes que l'industrie ne peut forger.
Nos adversaires ne dédaignent pas les petits moyens ; des escamoteurs et des physiciens pour rire, très adroits, qui exercent leur industrie dans l'Amérique du Sud, suivent cette règle : amuser le public en lui prouvant à l'aide d'imitations adroites, que les phénomènes dits spirites se réduisent à un tour de passe-passe. A ce jeu, il y a comme opposition, les moyens redoutables du monde invisible qui défient toutes les machinations ténébreuses.

A Montevideo, le journal la *Revista espiritista* est très bien rédigé, il rend bien la pensée qui anime tous les membres actifs des sociétés spirites de cette grande et belle ville ; M. Rolland, secrétaire de l'une d'elles, nous envoie souvent des lettres fort intéressantes et instructives, nous le remercions pour son zèle et pour les bonnes nouvelles qu'il nous donne. A Buenos-Aires, il y a projet de groupement de toutes les sociétés, qui, dans ce cas, fonderaient un journal et une bibliothèque.
A Guanajuato (Mexique), M. Denné, qui est doué d'une volonté à toute épreuve, a obtenu, par de patientes investigations, des phénomènes du plus haut intérêt dont nous ferons la relation dans nos prochaines revues.
En France, les petits groupes se multiplient malgré la guerre constante qui leur est faite par les influences de familles et par la pression religieuse ; vienne le temps où sans crainte chacun osera se dire spirite, avec le courage donné par une conviction sincère, et la haine de quelques-uns se changera en respect ; on ne peut s'imposer moralement, qu'avec la ferme volonté de ne rien céder aux préjugés funestes à toute liberté de conscience.
A Paris, quelques réunions spirites se sont formées sous la direction d'hommes instruits et convaincus ; leur règle est l'étude de quelques problèmes laissés sagement dans l'ombre il y a dix-sept ans ; ils en cherchent la solution, avec une constance soutenue qui mérite l'approbation de tous les hommes impartiaux et amis du progrès. Tous les groupes parisiens seraient condamnés à disparaître, s'ils ne présentaient à ceux qui les fréquentent qu'un intérêt secondaire ; il nous faut sans cesse trouver de nouvelles déductions, si nous voulons imprimer à notre esprit une direction virile en rapport avec les vues divines et le travail constant que le Créateur impose à tout ce qui vit et s'agite.
Nous pourrions, si nous étions libres de le faire, citer des familles par centaines qui obtiennent dans notre Paris les résultats les plus remarquables et les plus concluants ; bientôt viendra le moment où ces réunions privées s'affirmeront sans crainte du rire moqueur et des jugements précipités et injustes.
En Espagne, des hommes de lettres et des professeurs ont été poursuivis pour leur croyance spirite, depuis l'arrivée au trône du jeune roi Alphonse ; le journal *el Spiritismo* a été suspendu, mais *el Griterio*, *la Fraternidad*, *la Revista spiritista*, *la Revelacion*, tiennent haut le drapeau de notre croyance ; dans la Péninsule ibérique, il ne manque pas d'hommes de grande valeur, semblables à MM. Couillaud (de Madrid), et José de Fernandez (de Barcelone).
En Italie, tout s'annonce sous les plus heureux auspices ; la propagande s'y fait sur une large échelle, par Naples, Rome, Florence et Turin ; dans cette dernière ville, l'élégant et sage écrivain qui dirige les *Annali dello Spiritismo in Italia*, ne donne pas suite à son projet, celui d'imprimer en italien les œuvres d'Allah Kardec ; nous lui avions donné ce droit à l'exclusion d'autres demandes adressées par des personnes éminentes et instruites, et nous attendons depuis trois ans la réalisation de ce fait, une feuille imprimée du *Livre des Esprits*. Il est un phénomène dont nous désirerions la clef ; depuis 1871, chaque mois nous envoyons la *Revue* au journal des *Annali*, via Santa-Maria, 3, à Turin, et malgré nos réclamations incessantes, c'est le seul spécimen qui, nous dit-on, arrive rarement à son adresse. Prière à notre ami de nous répondre de suite, de nous rassurer à ce sujet.
Autre phénomène bien explicable, celui-ci : le 19 novembre dernier, six journaux de Paris commentaient méchamment les rétractations que Buguet envoya de Belgique au Ministre de la Justice ; il n'y aurait rien à dire à cette touchante et fraternelle entente (ayant pour but de nous écraser), si le même jour, ces feuilles n'avaient, par une singulière coïncidence, écrit sous l'impulsion des mauvais plaisants qui s'intéressaient à ce jeu. Le *Pays* avait reproduit toute la circulaire, mais le *Gaulois*, tout en ne citant que des fragments desdites rétractations, leur consacrait un premier-Paris, en deux colonnes serrées, et cela, *dans un journal politique*. Nous avions préparé une réponse ; M. Leymarie l'a présentée à M. Tarbé, du *Gaulois*, lui demandant avec fermeté le pourquoi de commentaires malveillants à son égard, qui tendaient à l'assimiler complètement à Buguet, à le rendre solidaire de tous ses actes au moment où la Cours de cassation allait décider de son sort. M. Tarbé refusa d'insérer l'article, le trouvant trop long et surtout trop spirite !!! Il ne voulut consentir qu'à l'insertion d'une réponse écourtée, approuvée par Me Lachaud ; nous avons accepté, préférant

oublier les paroles amères. Le *Gaulois* du 10 décembre 1875 a donné les quelques lignes citées plus bas, elles représentent la vingtième partie du libelle en question [1].
Nos amis demandent si le jugement de la 7e chambre arrêta la vente des ouvrages spirites et suspendit les abonnements de la *Revue* ; nous pouvons les rassurer complètement à ce sujet, car la *Revue* n'a jamais eu autant d'abonnés, et depuis avril 1875 ce mouvement ne s'est jamais interrompu ; la librairie donne sa vente ordinaire. Le contraire serait un fait, si les adeptes de la doctrine étaient dépourvus de clairvoyance et de foi raisonnée.
Au nom de Mme Allan Kardec, des membres de la Société de nos amis de Paris, nous présentons à nos correspondants et à nos lecteurs de France et des autres pays, des vœux fraternels pour l'année 1876. Nous formons ce souhait : l'union toujours plus intime de la grande famille spirite.
Pour la Société,

L'administrateur P. G. L

A M. Tarbé, directeur du *Gaulois*.
Votre journal du 19 novembre dernier contient un long article au sujet d'une rétractation envoyée de Bruxelles au Ministre de la Justice, par M. Buguet, photographe, et vous dissertez sur le rôle ridicule qu'il a plu à ce dernier de jouer dans le procès dit des Spirites ; ce rôle déplorable, je n'ai ni à le défendre ni à l'apprécier.
Je proteste énergiquement contre la solidarité établie par cet article ; M. Buguet est un négociant qui agit pour son propre compte et ses intérêts particuliers, mais la Société à laquelle j'ai l'honneur d'appartenir n'a rien à faire et n'a jamais eu d'opération, ni de compte à demi, ni de participation avec lui.
Celui-ci ayant prouvé qu'il était médium, non seulement à la Société que je représente, mais à une foule de personnes qui cherchaient une conviction, et cette qualité était un attrait pour les partisans de notre croyance, naturellement, j'ai dû avoir avec lui, des relations qui de ma part furent toujours généreuses et complètement désintéressées.
Par cette courte et légitime réfutation, je proteste contre le contenu de l'article : *le Médium indisposé*, et je vous prie, Monsieur, de lui donner place dans votre plus prochain numéro.
Agréez, Monsieur, mes salutations empressées.

P. G. Leymarie.

Correspondance

Lettres de Mexico.
A Messieurs les membres de la Société pour la continuation des Œuvres Spirites d'Allan Kardec.
Mexico, 11 octobre 1875.
Frères bien-aimés,
Vous ne pourriez vous imaginer notre douleur et notre surprise, en apprenant la nouvelle de l'emprisonnement de M. Leymarie et de l'arrêt qui le condamnait ; assurez-le bien, au nom de la société centrale de Mexico, que nous repoussons les calomnies dont il est l'objet, car elles ont leur source dans les faiblesses de Buguet ; pour nous, on essayera en vain de souiller la réputation d'un honnête homme qui sait respecter ses croyances.
Comme autrefois, nous ne saurions être des fanatiques religieux, car nous voulons nous frayer la bonne voie, celle de l'avenir, avec une foi résonnée, abstraction faite des mystères ; impuissant à

[1] Le Messager de Liège du 15 décembre 1875 contient la réponse refusée.

étouffer les élans sublimes de l'esprit, le passé leur crée des obstacles pour les égarer dans les mille détours d'une simonie méprisable.
Mais les efforts pour arrêter le courant spirite sont vains ; à la bassesse des attaques on reconnait leur impuissance, et c'est là l'aveu le plus éclatant en faveur de la liberté d'investigation et de la liberté de conscience, droits sacrés qui s'accentuent d'autant plus qu'ils sont menacés. Le vrai est semblable aux lumières radieuses ; fermer les yeux n'est pas supprimer leur rayonnement.
Tous les sectaires croient posséder des fers pour enchaîner l'esprit, et leurs chaînes rouillées tombent en fragments, comme le font tour à tour les préjugés séculaires.
Soyez heureux, frères qui êtes le but de ces attaques ; par cette belle épreuve, vous avez acquis des droits impérissables à la sympathie de tous les cœurs indépendants, et, en particulier, vous avez la haute estime du monde spirite.
Nous sommes solidaires avec vous ; notre frère le général Gonzalès en a donné la preuve au nom de la Société centrale de Mexico, et nous attendons les décisions prises par les cercles des départements pour vous les adresser.
A tous nos frères de Paris, faites connaître les sentiments de sympathie qui nous animent pour chacun d'eux ; à M. Leymarie l'affection la plus sincère, la plus dévouée.

Au nom des spirites Mexicains.
Le Président, Manuel Armenclarès.

Lettre du juge Carter. − États-Unis d'Amérique.
Mon cher monsieur Leymarie,
Je sympathise vivement avec vous, car vous êtes l'un des martyrs de la grande cause du Spiritisme. Je vous envoie mes vœux les plus sincères, les plus chaleureux pour votre bonne santé, et pour que votre liberté vous soit accordée.
Dans l'espoir qu'elle pourra vous être utile, je joins à ma lettre la plus remarquable photographie que j'aie jamais vue, me représentant avec vingt-trois Esprits, obtenus par le photographe spirite, M. Thomas Evans, dans la matinée du 23 juin dernier. Je joins ici le récit de ce fait, que j'ai publié dans la *Banner of Light*, et dans lequel vous verrez que le plus grand nombre des Esprits reproduits appartient à votre pays. Sur la droite de la photographie, au second rang du groupe, est la ressemblance de François-Constantin Volney ; sur la gauche, François Salignac de Fénelon, et la belle figure qui se trouve la troisième, à gauche, est celle de Jean-François La Harpe. Je puis en nommer ainsi plusieurs autres. Une des figures que j'ai reconnues est celle de mon vieux précepteur, Alexandre Himmont, Ecossais qui fit mon éducation ; c'est une expressive et honnête figure qui se trouve à gauche. La photographie entière est peut-être la plus merveilleuse qui ait été obtenue ; elle porte en elle-même l'évidence de la vérité, car il est complètement impossible, au moyen d'une supercherie, de produire un tel résultat ; elle parle d'elle-même, tel est l'avis du photographe et de toutes les personnes auxquelles nous l'avons montrée.
J'espère ainsi vous faire plaisir et puisse cette preuve convaincre vos juges qu'ils ont fait la plus grande des méprises en vous condamnant dans une cause sacrée. Faites-en l'usage qui vous semblera le meilleur et ne craignez pas d'appeler sur elle l'attention de tous vos photographes de Paris, en leur demandant s'il en est un seul capable de produire quelque chose de semblable. Je serais curieux de connaître leur réponse. J'espère sincèrement que cette photographie sera utile dans votre position présente, et je vous l'envoie avec tous mes meilleurs vœux.
Vraiment, nous avons dans notre pays des choses merveilleuses, ainsi, veuillez me croire quand je vous affirme que dans une petite ville près de la nôtre, une dame médium, nommée Mme Jérémie C. Blake, obtient les photographies des personnes décédées avec la plus haute expression de l'art ; la ressemblance est parfaite, sans plaque ni produits chimiques, sans appareils, avec le seul concours d'une feuille de papier albuminé placée devant elle. J'ai décrit ces curieuses et belles expériences

avec beaucoup d'autres, dans le *Banner of light*, et j'espère que vous les aurez lues. Je vous envoie cette lettre par notre ami Francis Agramonte, et je serais bien heureux de recevoir une réponse.
Croyez-moi Monsieur, bien fraternellement,

Alfred G. W. Carter.
Room, 35-176. Broadway New-York.
USA (Etats-Unis d'Amérique)

Nous remercions le juge Carter, si honorablement connu, si respecté dans tous les Etats-Unis d'Amérique, et pour sa lettre si sympathique et pour la belle photographie qu'il a bien voulu nous envoyer.
Un homme considérable tel que celui-ci, dont la réputation est à l'abri de toutes les attaques, doit être cru lorsqu'il avance un fait, et nous nous trouvons honorés et encouragés lorsque sur le même terrain, Celui de la vérité, nous nous rencontrons avec lui et tant d'autres, la main dans la main. Notre épreuve nous attire une infinité d'amis dans toutes les parties du monde, aussi sommes-nous prêts à la supporter avec espérance d'avoir aidé à l'union des spirites et des spiritualistes, et au progrès de notre cause ; notre correspondance et les visites de personnages les plus notables dans la science, l'industrie et la littérature prouvent que nos guides se servent parfois d'un faible et humble instrument pour obtenir un résultat imprévu. Que leur volonté soit faite.

Lettre de Rio-Janeiro et du Pérou.
A Messieurs les membres de la société pour la continuation des œuvres d'Allan Kardec, à Paris.
Messieurs,
Nous nous faisons un devoir de déclarer ici, de la manière la plus formelle, que, d'après les expériences que nous avons faites nous-mêmes, nous croyons non-seulement à la possibilité, mais à la réalité incontestable de la photographie des Esprits, et que nous n'avons jamais douté un seul instant de la bonne foi de M. Leymarie, concernant la médiumnité de M. Buguet. Pour nous, M. Leymarie a toujours été le digne et très honorable administrateur de la Société de Paris.
Nous croyons, en outre, avec M. Boivinet, que, si notre frère est obligé de subir la condamnation qui a été prononcée contre lui, et que, pour le moment, nous nous abstenons de qualifier, il n'est pas juste qu'il supporte seul le poids de cette condamnation.
Si, à ce sujet, une souscription en France pouvait être permise, nous l'affirmons, tous les vrais spirites seraient heureux de seconder ceux qui souffrent pour la cause commune et pour le triomphe de la vérité.
Veuillez, Messieurs, avoir la bonté de présenter nos respects à madame Allan Kardec ainsi qu'à madame Leymarie, et agréer, vous-mêmes, l'expression la plus sincère de notre dévouement fraternel.
Au nom de plusieurs Spirites de Rio-de-Janeiro.

Casimir LIEUTAUD,
Directeur du collège français.

Remarque. − Ce projet, de notre ami M. Casimir Lieutaud, est impraticable, car une loi, nous assure-t-on, défend en France toute souscription publique, faite en vue du payement des amendes pour condamnations judiciaires.
Cette simple réflexion doit indiquer aux signataires de bien des lettres écrites dans le même sens que celle de M. Lieutaud, que cette voie ne peut être suivie. « Cherchez et vous trouverez », a dit un grand Esprit.

Callao, 3 juin 1875.

M. José Ambrosio Marquez nous écrit au nom des Spirites de Lima (Pérou) pour nous présenter l'accolade fraternelle et la sincère amitié de tous nos amis de cette contrée ; tous nous remercient pour les avoir représentés à l'anniversaire de la mort d'Allan Kardec, ils offrent leurs hommages à son honorable veuve.
Ils disent aussi que toute notre terre est couverte par les éléments nécessaires à la moralisation et au perfectionnement des Esprits incarnés ; les obstacles opposés à ce mouvement sont transitoires, comme l'est notre planète ; ils croient que, comme le Christ : *Les temps sont arrivés*.
Au Pérou, les hommes de progrès luttent tout à la fois, et contre le vieux fanatisme espagnol légué à cette contrée par les envahisseurs, et contre la résistance passive des masses ignorantes, tenues dans la misère pour empêcher le règne du bon et du vrai.
Ils appellent aussi bien en France que dans leur patrie, cette liberté sainte qui chasse le mal fatidique, qui doit réorganiser nos sociétés sur un mode plus en harmonie avec les vues divines.
Pour contribuer à la publication de la *Revue spirite*, nos frères péruviens nous enverront des communications qui offrent un intérêt général ; elles seront les bienvenues, ils peuvent en être certains, et nous leur envoyons à tous la poignée de main cordiale et le souvenir d'amitié. Prière à M. José Ambrosio Marquez de vouloir bien être notre interprète auprès de chaque spirite de Callao et de Lima, au nom de la Société pour la continuation des œuvres spirites d'Allan Kardec.

Traduction anglaise du LIVRE DES ESPRITS

A Messieurs les membres de la société pour la continuation des Œuvres Spirites d'Allan Kardec, à Paris.
Ce passage est tiré du *Spiritualist*, 5 novembre 1875, page 228. A la réunion annuelle de l'Association nationale britannique, le président M. Benjamin Coleman a fait un discours dans lequel il résume les événements spiritualistes de l'année ; voici le passage qui concerne les spirites :
« Quant à la littérature continentale du spiritualisme, je vous rappelle que nous avons, maintenant, pour la première fois, l'occasion de lire en anglais les doctrines formulées par Allan Kardec il y a quelques années, et dont la principale est la réincarnation, chose importante et qui diffère du spiritualisme d'Angleterre et de l'Amérique. Le peu que je sais de la doctrine *théorique* de la réincarnation me paraît renverser les *réalités* et les heureuses espérances que nous tenons de nos propres expériences ; je dois le dire, cette doctrine n'a pas produit une impression favorable sur mon esprit, et, quant à moi, je la rejette entièrement.
« En même temps, j'ai à signaler ce fait étrange et important que cette doctrine est acceptée avec avidité par la majorité des spiritualistes, ou des *spiritistes*, comme ils s'appellent, résidant sur le continent de l'Europe, et parmi lesquels il y a beaucoup d'hommes et de femmes très éclairés, mais aucun qui le soit plus que mon amie sincère, Anna Blackwell ; elle vient de traduire et de publier *The Spirits' Book* dans l'anglais le plus pur, et comme parmi vous il en est plusieurs qui veulent prendre part à la controverse qui résultera probablement des efforts hardis que fait miss Blackwell pour introduire les théories kardéciennes dans ce pays, je dois les qualifier ainsi, il faudra vous y préparer en lisant le livre déjà édité, ainsi que les autres qui seront publiés sous peu. »
Lorsque, avec votre fraternel concours, Messieurs, j'aurai fini et fait imprimer les autres livres d'Allan Kardec, je tâcherai de les faire lire, en arborant le drapeau bien distinct du *Spiritisme*. Si la Providence m'en donne les moyens, il me faudra un bureau spirite, n'eût-il que 3 pieds carrés, et une feuille à moi, n'eût-elle que 3 pouces carrés (mesure anglaise), et, *alors, je forcerai* nos spiritualistes et nos savants à s'occuper de nos arguments, au lieu de les nier et de les bafouer sans les avoir lus et sans en avoir la moindre idée.
Mais, jusqu'à ce que les livres d'Allan Kardec, celui de Roustaing et le mien, soient prêts à mettre entre les mains du public, et que Dieu me donne les moyens de payer un bureau spécial et de créer

une petite feuille pour lutter avec la plume, je ne puis faire autrement que de laisser déclamer nos adversaires si ignorants au sujet de cette doctrine. Si j'avais seulement les moyens de payer ces impressions, je les ferais toutes, sans m'inquiéter de leur vente, car je suis sûre que ces livres seront acceptés plus tard. Mais la Société voudra-t-elle assumer ces frais en présence du faible résultat de ce premier essai ? L'impuissance me paralyse et j'attends l'avenir, avec une certaine anxiété qui n'est pas loin d'être une angoisse et qui m'a empêchée de dormir bien des nuits.

Anna BLACKWELL.

Remarque. − Traduire les œuvres d'Allan Kardec en anglais, c'est, nous l'avons dit, mettre en avant une somme considérable, près de 30,000 francs. La Société pour la continuation des œuvres spirites d'Allan Kardec a entrepris ce travail, secondant ainsi les généreux efforts de miss Anna Blackwell, pour populariser notre doctrine en Angleterre et aux Etats-Unis ; le *Livre des Esprits* et celui *des Médiums* sont imprimés, mais une partie des ressources attribuées à cette œuvre ont été dévorées par les trois juridictions du procès dit des Spirites ; nos guides qui savent la valeur de cette entreprise viendront sans doute nous aider lorsqu'ils auront jugé le moment favorable ; nous avons confiance dans leur initiative.

Miss Anna Blackwell pense que les *Quatre Evangiles* de Roustaing doivent aussi être traduits en anglais ; l'homme éminent qui a édité ces volumes ne pourrait-il trouver les ressources nécessaires pour faire droit au désir manifesté par notre amie ? ? ? Aidons-nous les uns les autres, telle doit être notre règle morale, si nous voulons obtenir des résultats importants, et même, des résultats imprévus.

Quid divinum

(Suite.) - Voir *Revue* de janvier 1875, page 19.

Lois de l'évolution de l'Esprit.

Nous avons montré par notre étude sur la formation du fluide harmonique qu'il n'est autre chose que ce qui est entendu jusqu'à présent par le mot Âme.

Nous avons montré aussi que l'organisme était le point de départ de l'impulsion instinctive, de la volonté spontanée, irréfléchie, mais n'était pour rien dans l'intelligence développée pour satisfaire l'impulsion, ni dans la recherche des causes, ni dans les phénomènes d'ordre moral qui demeurent les attributs du fluide harmonique ou de l'âme sollicitée par le fluide divin.

De plus, nous avons montré que le développement progressif constaté dans la série des êtres ne peut être attribué aux variations du milieu, ni à la concurrence vitale, car les lois de l'hérédité bien que peu connues encore, mais que nous voyons agir depuis des milliers d'années, nous montrent chaque individu organique doué de la faculté de se reproduire organiquement, par bouture, par grainé ou par œuf, suivant son espèce, et rien de plus.

On n'a donc jamais vu et jamais pu prouver la possibilité de la transformation organique d'une espèce en une autre.

Le progrès de la série ne peut pas être en opposition avec les lois de l'hérédité ; si donc l'organisme se reproduit invariablement le même, s'il ne peut progresser, puisque le progrès existe il faut chercher sa loi ailleurs que dans l'organisme.

Nous avons montré le fluide harmonique jusque dans la cellule dont les organismes étaient faits, et nous l'avons montré se développant en passant et séjournant plus ou moins longtemps dans les individualités de chaque espèce, jusqu'à ce qu'il arrive à l'homme ; nous avons cru voir, dans le développement de ce fluide à travers la série, la réalisation d'un plan de la création voulu par le Créateur.

Le même fluide parcourant toute la série ne peut le faire sans la réincarnation, c'est-à-dire qu'après la mort de l'individu il revient prendre un autre organisme dans la même espèce, jusqu'à ce qu'il ait atteint tout le développement intellectuel que cet organisme le force à acquérir pour satisfaire ses

impulsions instinctives. Une fois ce degré atteint, il passe à un échelon suivant et arrive ainsi à l'homme.
Remarquons que cette théorie du progrès par la réincarnation de l'âme ou du fluide harmonique, n'a aucun rapport avec celle qui, s'appuyant sur le progrès des organismes par les causes extérieures, veut que l'homme soit un singe perfectionné. Nous arriverons néanmoins au même résultat scientifique et pratique, tout en admettant le principe créateur, la liberté morale, ce qui doit satisfaire les spiritualistes. Les organiciens nous rendront également cette justice que nous tenons grand compte de l'organisme, que nous lui faisons jouer un rôle plus élevé que le leur, plus compréhensible, tout en défendant les prérogatives de l'esprit qu'ils lui sacrifient.
La réincarnation suppose un lien de l'âme avec l'organisme, lien que j'ai démontré par le fluide animal, celui qui vient de l'organisme, qui donne l'impulsion, la volonté irréfléchie et qui a de l'affinité avec ce qui dans le fluide harmonique n'est pas encore transformé par le fluide divin. C'est cette affinité qui les unit.
La réincarnation devient donc la première loi du progrès, cette loi est d'ordre organique physiologique, elle est démontrée suffisamment par l'étude du *Quid divinum*, du fluide animal, du fluide harmonique, du périsprit et du fluide divin. Nous y reviendrons cependant dans l'étude de la seconde loi de l'évolution de l'esprit, loi qui est d'ordre moral, et dont nous allons nous occuper tout d'abord.
M. Ribot, dans son livre de *l'Hérédité*, page 116, dit : « Tant qu'on n'aura pas cherché et décrit les manifestations du sentiment dans le règne animal et les races inférieures pour établir une étude comparative, tant qu'on n'aura pas suivi l'évolution du sentiment dans l'individu et dans l'espèce pour en connaître la genèse, il sera impossible d'arriver à une classification naturelle, objective, inébranlable. »
La création du fluide harmonique passant par toute la série animale est déjà un point important pour remplir la condition imposée par M. Ribot, elle facilite de plus notre tâche, parce que si nous trouvons la genèse du sentiment pour un individu et son espèce, elle sera trouvée pour tous les individus et toutes les espèces.
Notre étude portera sur l'homme et sera divisée en trois articles ayant pour titre : 1° le spiritualisme ; 2° la révélation ; 3° le Spiritisme.
Nous avons démontré que le fluide harmonique ou âme sont deux noms différents d'un même fait ou phénomène. Comme le mot Ame est plus court à écrire et mieux compris que celui de fluide harmonique, quoique celui-ci rende mieux les doubles fonctions de l'âme, nous emploierons dans cette étude le mot Ame, et si nous arrivons au bout de notre tâche, nous aurons prouvé, en même temps, que les animaux ont une âme, et que notre âme est un fluide ; nous aurons montré la possibilité d'arriver à une classification naturelle, objective, inébranlable.

Du Spiritualisme.
Qu'est-ce que le spiritualisme ?
C'est la science qui a pour but l'étude de l'âme, de sa nature, de ses facultés et de ses relations.
Les facultés de l'âme sont à son étude ce que les propriétés des corps sont à l'étude des corps. De même que vous ne pouvez rien connaître de l'essence des corps, de leur nature, par l'étude de leurs propriétés, vous ne pouvez rien connaître de l'essence de l'âme par l'étude de ses facultés.
Mais de même que par l'étude des propriétés des corps vous pouvez construire des sciences telles que l'arithmétique, la géométrie, la physique, la chimie, etc., etc., vous pouvez aussi par l'étude des facultés de l'âme créer la science de l'âme et de ses relations. Quelle est la faculté de l'âme qui paraît la première ?
C'est celle de sentir, de s'isoler de ce qu'elle voit, entend et touche par les organes de son corps ; d'établir une différence entre elle et ces objets, de les isoler aussi, de les différencier les uns des autres et de faire ainsi des unités.

Remarquez que cette première faculté de l'âme est visible dans toute la série animale, elle est même l'équivalente de l'impénétrabilité des corps physiques. C'est elle qui constitue l'individualité spirituelle, comme l'impénétrabilité constitue une individualité physique.
L'individualité de l'âme ainsi constatée affirme également les individualités extérieures à elle et les groupant selon leur nature, elle crée les unités, une rivière deux rivières, un arbre deux arbres, une étoile deux étoiles, etc., etc.
Sitôt que la relation de cette faculté de l'âme avec le milieu a donné lieu à la notion du nombre, une autre faculté se manifeste, c'est celle d'isoler le nombre de l'objet qui lui a donné naissance, le nombre devient une abstraction. Étudiant alors les propriétés des nombres, elle crée l'addition, la soustraction, la multiplication, la division, etc., etc., elle crée l'arithmétique.
Cette faculté d'abstraction est encore démontrée par la faculté d'exprimer la notion par des sons articulés ou des caractères qui n'ont aucun rapport de forme avec les objets qui ont donné lieu à la notion. Ce fait prouve qu'elle les tire de son propre fond, et c'est ainsi qu'elle crée le langage et l'écriture.
Cette démonstration est, ce me semble, d'une grande valeur pour prouver l'individualité de l'âme et les facultés qu'elle possède, car si ce n'était qu'un fait organique, résultat du cerveau qui reçoit comme un miroir l'image du dehors et la transforme en mouvement par l'action réflexe, où serait la nécessité de créer un terme pour représenter ce que l'on a rendu déjà par le mouvement ? On ne pourrait même pas en avoir une idée. Avoir une idée c'est une notion, et un *miroir ne peut avoir de notion.*
Lorsque par la pile électrique, appliquée à un décapité dont les tissus vivent encore, nous faisons exécuter des mouvements, cela ne donne lieu à aucune notion. Le mouvement est réflexe aussi comme celui que donnerait l'image qui aurait influencé le cerveau par l'œil ou l'oreille, mais il n'y a rien de plus qu'un mouvement.
Tandis que dès le moment que nous créons des signes pour représenter une notion, cela prouve que nous sentons que la notion est un fait qui nous est propre, qu'il n'a pas de représentation extérieure, c'est une abstraction résultat d'une faculté, ce qui l'oblige à créer ce qui doit la représenter.
Les facultés de l'âme qui témoignent de son individualité, de sa puissance d'acquérir des notions et de les formuler en un langage qui lui est propre, de les fixer par des caractères qui les éternisent, lui prouve qu'elle a une existence indépendante du milieu ; elle s'affirme par elles, se détermine autant par ses facultés que par ses notions, se sent vivre d'une vie qui lui est propre, et se sent libre du milieu ; mais en même temps elle s'aperçoit que le milieu dans lequel elle se meut est régi par des forces qui sont supérieures à elles et à ce milieu, forces qui la dominent et qui ne peuvent rien moins que la préoccuper.
Avant d'examiner la nature de ces préoccupations, constatons que leur premier résultat a dû être d'abord de faire naître dans l'âme la sensation de deux vies, une de relation avec son milieu et une de relation avec cette force supérieure. Son émotion a dû être très grande.
Jusque-là l'instinct a régné ; la vie devait être animale, mais dès lors un élément d'ordre supérieur se mêle à sa vie. L'âme liée au corps n'aura plus seulement à satisfaire les besoins du corps, il faudra qu'elle le fasse en ayant égard à l'émotion qu'elle aura de cette force.
Tant que cette force n'est pas connue, son sentiment sera instinctif ; mais plus tard, à mesure qu'elle la connaîtra mieux, l'âme devra avoir égard aux notions qu'elle lui suggérera.
C'est ce sentiment que j'appelle l'élément d'ordre moral dans l'évolution de l'âme ou de l'esprit.
Le second élément est encore appréciable dans différents échelons de la série zoologique, du moins dans les espèces les plus voisines de nous. Les animaux que nous domestiquons connaissent notre voix, notre commandement, puisqu'ils obéissent à certains ordres que nous leur avons appris à connaître. Nous sommes pour eux cette force qui nous domine.
Comme nous ils ont donc une individualité psychique, et comme nous elle est soumise à la loi organique, physiologique de la réincarnation, et comme la nôtre cette individualité psychique est sus-

ceptible d'entrer en relation avec une force supérieure à la sienne et d'en recevoir une impulsion et même une direction.
Si cette force nous modifie et si les animaux sont susceptibles de nous suivre dans nos modifications, cela prouve que leur nature psychique est identique à la nôtre ; la différence consiste seulement dans la supériorité d'appropriation, d'assimilation de cette force.

(A suivre.)

Faits divers

Obsessions aux environs d'Aubenas.
Octobre 1875.
Le sieur Claude S…, paysan, propriétaire, habitant au hameau de Malbos, commune de Mayres (Ardèche), se trouve depuis plus de vingt ans en butte à des poursuites d'Esprits qui se sont acharnés d'abord à produire des bruits divers, des mouvements d'objets, puis des actions énergiques sur ses bestiaux, dont certains ont été tués et portaient ensuite l'empreinte noire d'une main sur le flanc. Un de ses enfants fut également tué il y a environ huit ans, et portait les empreintes de mains invisibles qui l'avaient étouffé et meurtri. Cinq à sept mois après, son autre fils, âgé alors d'environ douze ans, fut attaqué, et depuis n'a jamais cessé d'être l'objet d'une cruelle poursuite.
Dans le principe, cet homme consulta la femme Eyraud (médium naturel qui a fonctionné dans ce pays pendant plus de soixante ans ; et qui est décédée il y a environ onze ans.) − Elle lui dit que trois Esprits le tourmentaient et lui donna des indications qui furent exécutées et qui amenèrent du calme pour un temps. − Depuis, il a consulté souvent *Romain* (médium naturel au pont d'Aubenas, sous Aubenas), et m'a dit que sans lui son fils n'aurait pas pu résister jusqu'à ce jour.
L'été passé, les circonstances le mirent en contact avec M. Henry P…, que j'ai fait abonner à la *Revue.* Il est médium voyant dormant, mais il était assez tourmenté et cherchait depuis quelque temps à écrire. Il essaya d'aider au malheureux Sagne, car à cette époque le jeune homme était terriblement tourmenté. Dans moins d'une demi-heure, l'Esprit le jetait brusquement par terre de toute sa hauteur.
Il lui fut dit alors que l'Esprit qui obsédait était celui de Claude S…, le père du chef de famille aujourd'hui de même *nom et prénom*. L'Esprit dit qu'il cesserait de poursuivre, etc… Depuis, en effet, l'enfant ne tombait plus, il n'était plus atteint pendant des quinzaines d'une sorte d'aliénation mentale qui le faisait divaguer dans le pays. Mais aussi il eut mal aux dents et n'a pas cessé depuis d'en souffrir ; au commencement d'octobre, ses crises sont revenues plus violentes que jamais. Son père vint me consulter de la part de M. P…, et, le 22 au soir, j'essayai de m'occuper de cette affaire. Je vis que l'Esprit de Claude S… ne voulait pas ou ne pouvait pas se faire reconnaître. Je rappelai mon guide, et mon bisaïeul me dicta que « je ne pouvais pas m'occuper encore de cette affaire, que le moment n'était pas encore venu, que c'était le père de Claude S… qui poursuivait, − que je pouvais dire à cet homme d'aller consulter Romain au pont d'Aubenas, et qu'il lui serait fait la même réponse. » C. S… m'avoua alors qu'il était allé voir Romain avant d'arriver chez moi, et que, comme M. P… et comme moi, il lui avait dit qu'il avait affaire à l'Esprit de son père.
Le 26 octobre, jour où j'ai eu le contrôle de mon beau-père, j'ai obtenu la communication suivante :

« La dictée qui précède est de moi. Elle est exacte. Tu peux écrire de cette affaire à la Société de Paris. Ce sera un puissant secours, qui hâtera le moment où l'Esprit arriéré de Claude S… comprendra qu'il fait fausse route. − C'est Bruno qui a pris ma place, c'est-à-dire, à la première dictée du 22. Il a plutôt voulu se vanter que te tromper. C'est réellement l'Esprit de Claude qui a communiqué avec toi. Mais tu le vois, par ce qu'il a dicté, il a menti. Il a une grande haine contre, son fils et contre toute sa famille. S'il était libre, il aurait fait plus de mal.

Cependant il commence à réfléchir. Il est frappé de s'être vu appeler par divers médiums, M. P…, Romain et toi. Il le voit, personne ne cherche à le faire souffrir ; au contraire on désire lui être utile. Ta prière l'a déjà un peu ébranlé. Continue. Il se soumettra plus tôt que nous ne pensons. D'ici quelques jours je te dirai de l'évoquer et de le raisonner un peu. »

Ton bisaïeul, MALZAC (Marc).

Vu authentique. Ton beau-père, GARCEAU.

Je vous communique donc ces données pour vous prier de demander l'assistance et les prières de la Société spirite pour cet Esprit et cette malheureuse famille, comptant bien que ce puissant concours amènera plus tôt une heureuse solution à cette obsession terrible.

I1 se forme ici, peu à peu, de nombreux médiums voyants naturels, qui voient même en plein midi.

S…

Garibaldi spirite

Garibaldi adressait il y a quelque temps la lettre suivante à madame veuve Quinet :

Ma bien chère dame,

Oui, je lirai les pages immortelles du grand Quinet sur Michel-Ange., en face de la mer et de l'infini, dans lequel nous roulons, atomes imperceptibles, changeant de forme par la transformation de la matière qu'on appelle la mort.

L'âme immortelle d'Edgar Quinet correspond, sans se transformer, avec l'âme de ceux qui l'aiment comme vous et moi.

Votre dévoué, G. GARIBALDI.
Caprera, 28 septembre 1875.

D'après le *Rappel*, cette lettre prouve qu'on peut croire à l'immortalité de l'âme « sans croire aux dogmes et ceux qui en vivent. »

Cela prouve autre chose encore : c'est que Garibaldi est un homme bien étonnant... I1 trouve le moyen de se mettre en face de l'infini dans lequel il roule et de lire en roulant les œuvres de feu Quinet.

Autre particularité ignorée : Garibaldi est spirite. L'âme de feu Quinet, non *transformée*, correspond avec lui.

Fait-il tourner des tables ou des chapeaux, attache-t-il un crayon au plafond ?... Le *Rappel* ne nous le dit pas. Ce qu'il y a de certain, c'est que Garibaldi, ni moins que le photographe Buguet, est en rapport avec les Esprits.

Que va dire le *XIXe Siècle*, qui n'entend pas raillerie sur ce chapitre ? Voici l'illustre général passé au rang des charlatans dont il dénonce et flétrit les tours. Et puis, que diront *les purs*, qui ne croient pas à l'immortalité de l'âme ?...

Garibaldi finira par s'attirer de vilaines affaires. On le reniera, comme on a renié Victor Hugo au Congrès de la paix universelle.

(*Gazette de France* du 6 octobre 1875.)
Simon Boubée.

Remarque. − Tel est le sujet qui exerce la verve de M. Simon Boubée, qui attire aussi les coups de boutoir du médium M. Vacquerie, rédacteur en chef du *Rappel*, quand il s'agit des spirites. Cependant, les feuilles républicaines, en reproduisant la lettre du célèbre général, devraient bien se dire que son opinion est celle de tous les adeptes d'Allan Kardec. Les journaux, en général, nous

appellent fous, rêveurs, hallucinés, escrocs et autres aménités, sans réfléchir que leurs rédacteurs ou leurs lecteurs les plus recommandables peuvent partager nos croyances ; c'est une preuve que la raison ne dicte pas toujours leurs articles. Il n'est pas permis à tout le monde, paraît-il, de croire à l'immortalité de l'âme et de correspondre avec les morts, comme l'écrit Garibaldi.
Nous nous demandons, avec un certain étonnement, si toutefois les dénis de justice pouvaient nous étonner, pourquoi ce parti-pris de condamner une croyance que l'on n'a pas étudiée ? Pour mieux l'apprécier, il faudrait lire les ouvrages qui traitent cette question, et dès lors on ne tirerait plus cette triste conclusion, que des hommes sérieux commentent, pour la tourner en ridicule, une cause sur laquelle ils ne possèdent que des notions erronées.

Dissertations spirites

Il ne faut pas que la rafale le courbe.
Médium, madame Krell.
Bordeaux, 25 novembre 1875.
Le drapeau du Spiritisme ne peut pas tomber, mais il ne faut pas que la rafale le courbe, il ne faut pas qu'il semble s'affaisser sous le vent mordant du ridicule. C'est le moment où la doctrine doit étaler aux yeux des incrédules étonnés la profondeur de ses vues, sa sagesse, sa grandeur, la beauté de ses principes, la force de son raisonnement ! C'est à présent, à présent surtout qu'elle doit se dégager des petitesses, des faiblesses humaines et s'élever consolante, pleine de douceur et de vigueur, pour prouver aux hommes qu'elle les conduira sûrement à l'objet de leurs désirs, à la prospérité, au bonheur. Ce drapeau dont je vous parlais tout à l'heure et dont les plis doivent se gonfler au vent du progrès, afin que tous puissent lire le mot qui s'y trouve inscrit : Charité ; ce drapeau, dis-je, doit être soutenu et maintenu par les mains de tous les spirites. Il faut donc à l'heure présente, qui est celle du grand travail, que tous les froissements, que toutes les petites haines disparaissent, que tous les frères en pensée, en croyance n'aient qu'un cœur et qu'une âme, qu'ils accourent tous défendre cette philosophie qui fait leur force sur la terre et la montrer dans tout son éclat alors qu'elle est méconnue, ridiculisée, calomniée de tous les côtés. Les spirites et les Esprits se doivent aide et protection ; des deux côtés de l'existence il faut donc se réunir. Les Esprits sont prêts, que les spirites se rendent à leur appel et que de tous côtés arrivent à vos journaux les bonnes communications et les études sérieuses. Votre fraternité, votre union, spirites, sera votre meilleure sauvegarde et votre plus grand défenseur ; ne l'oubliez jamais, et au moment du danger venez tous soutenir le drapeau !

Demeure.

Remarque. − Dans bien des groupes, les bons Esprits donnent des conseils qui tendent au même but, l'union autour du drapeau d'Allan Kardec, autour de ceux qui supportent la rafale.

Travail et prière.
Médium, X… – A Thouars, mai 1874.
Ainsi que la prédiction vous l'a dit dans le temps, la persécution commence, une crise nouvelle appelle votre attention, elle n'a pas dû vous surprendre, car vous avez confiance entière en ceux que Dieu vous donne pour guides.
Pionniers de l'idée régénératrice, soldats du premier rang, vous êtes plus exposés aux coups de l'ennemi, vous voyez en ce moment les premiers effets de son impuissance à combattre la vérité. Il voit d'un œil désespéré qu'il doit succomber dans la lutte, il sait par intuition que le mal ne peut prévaloir, il sent que sa cause mauvaise est perdue et dans son désespoir odieux, rien ne lui coûtera pour retenir cette suprématie si chère qui lui donnait tant et de si grandes jouissances. Son dernier jour a sonné pourtant dans l'éternité, il doit disparaître de votre globe, son règne est fini, mais il a le

don précieux de l'option, il peut se soumettre ou lutter, son libre arbitre lui permet le combat ou la résignation.
Malheur à lui si son aveuglement persiste, car il sera d'autant plus malheureux qu'il aura fait plus de mal par sa persévérance dans l'idée fausse et malsaine. Vaincu, prosterné, repentant, il aura la pitié et la miséricorde ; lutteur acharné, audacieux, orgueilleux, il sera traité par l'inexorable justice divine, et de longs siècles d'expiation l'attendent dans l'erraticité.
C'est à vous, chers amis, qu'il appartient encore de le sauver du précipice sur le bord duquel il se trouve ; celui qui nous inspire tous n'a-t-il pas prié sur terre pour ses bourreaux, et sa prière est montée sublime jusqu'aux pieds de l'Eternel, notre Dieu. C'est donc pour tous une obligation, obligation facile et précieuse, d'élever en ces jours de douleur notre âme vers notre Père céleste, de prier maintenant et souvent pour ceux qui constituent la vieille majorité résistante de notre pauvre terre ; le bandeau qui l'aveugle est bien épais et si un coin du voile qui cache la vérité vous est soulevé, pour elle tout est ténèbres et obscurité. Et comment voulez-vous que la route nouvelle, verdoyante et fleurie que vous lui montrez, puisse être suivie par elle, si cet horrible bandeau n'est pas déchiré et foulé aux pieds !
Hélas ! c'est en vain que vous chercherez par la force à détruire cet obstacle à la vue spirituelle, vous trouverez d'autant plus de résistance que vos efforts seront plus grands ; laissez agir les messagers divins, car c'est leur œuvre, ils ont les moyens de parvenir et les emploieront quand l'heure sera venue.
Laissez passer l'ouragan qui plane sur vos têtes, il vous touchera à peine, car vos protecteurs sont là pour vous servir d'égides ; soyez confiants et sans crainte, amis, votre œuvre est immortelle et ne périra pas, puisqu'il faut que la volonté de Dieu soit faite sur la terre comme dans les cieux infinis !
S'il est au milieu de vous des Judas, plaignez-les, mais ne les maudissez pas, car vous ne connaissez pas toutes les voies de Dieu ; ce que vous regardez comme un malheur est peut-être un bien et peut tourner à la confusion des méchants. Les secrets de l'éternité sont impénétrables en ce moment pour vous, c'est à peine si nous qui vous guidons, pouvons entrevoir dans les profondeurs des cieux la lueur attendue de l'aurore spirituelle ; mais étant sûr que le jour est prochain, nous travaillons avec courage et sans défaillance l'œuvre universelle.
Amis, faites comme nous, travaillez et priez, l'heure solennelle du dévouement est arrivée ; sachez montrer que vous êtes les fils bien-aimés de Dieu, précurseurs de la régénération humaine.
Ton fils qui te chérit et te protège. C. B.

Le matérialisme sous la forme positiviste

Réponse médianimique adressée à M. Litté au sujet de son discours prononcé lors de sa réception dans la Franc-maçonnerie.
(Voir la *Revue* de septembre 1875, qui contient le discours de L. Littré.)
Je m'endors dans le néant, dites-vous. Témoin journalier des évolutions de ma pensée, je ne puis concevoir le néant. Au contraire, cette pensée sans cesse agissante éveille en moi l'idée de continuité, l'idée d'éternité.
Êtres intelligents nous obtenons, à un moment donné de notre existence, la notion d'individualité. Dès que cette notion est acquise, l'idée d'infini, de cause première, surgit en nous et nous incite à rechercher le comment et le pourquoi de nos perceptions.
Entre le point de départ et le point d'arrivée de l'existence, deux néants selon vous, comment se fait-il que nous ayons subitement conscience de notre personnalité et que nous rencontrions, sur la route, une réalité parfaitement distincte de nous-mêmes, et dont l'existence nous est révélée par les sens ? A cela vous répondez :

« La conception de l'Esprit indépendant de la matière est une illusion, une aberration des sens... La matière n'est pas mue par une force extérieure. Il n'y a dans le monde que des forces intérieures, autrement dit des modes d'activité, des propriétés. Les corps sont actifs par eux-mêmes, et leurs propriétés en sont absolument inséparables. II n'y a pas de propriétés sans corps, ni de corps sans propriétés [2]. Les corps n'étant gouvernés par aucune entité sont véritablement actifs par eux-mêmes [3]. La force n'est point distincte du corps, c'est une propriété de la matière et non une cause de propriété [4]. La matière, douée de la propriété de penser, se perçoit elle-même. Cependant il ne faut pas se figurer pour cela que le cerveau, travaillant à sa manière les matériaux que le sang lui envoie, en fasse sortir, sous une forme saisissable, les désirs, l'intelligence et le caractère ; ces actes ne sont point des produits fournis par le sang et élaborés par les tissus comme le sont les liquides sécrétés par les glandes ou les gaz exhalés par le poumon. Le sang, dans le cerveau, sert à engendrer des éléments nerveux, à entretenir la substance de ceux qui existent ; il nourrit les uns et les autres, c'est-à-dire leur fournit et leur enlève des matériaux pour les maintenir dans un état convenable à leur action spéciale : contractilité ici, sensibilité là, pensée ailleurs, motricité enfin dans quelque autre tissu [5]. L'âme est l'ensemble des fonctions intellectuelles et morales sans aucune allusion à l'entité correspondante [6]. »

Ces textes sont clairs et affirmatifs. Ainsi, selon vous, l'intelligence est une propriété, une modification, une manière d'être, une action spéciale de la matière, un jeu des tissus. Quand la nutrition cesse de maintenir les éléments organiques du corps dans les conditions voulues de l'existence, l'intelligence qui personnifiait l'être humain disparaît comme un feu follet. Pas de doute : *Post mortem nihil !* De l'être moral et intellectuel il ne reste rien. Tout ce qui constituait notre individualité : sentiments et passions, croyances et aspirations, vertus et vices ; amour, haine, orgueil, ambition, de tout ce qui a fait palpiter notre être, il ne reste rien, si ce n'est un agrégat de matériaux usés, que la décomposition désagrège et qui retournent au fonds commun, attendre que les conditions redeviennent favorables pour se remanifester sous des formes nouvelles.

Mes tissus sont peut-être dans un état anormal, c'est bien possible, et c'est pour cela sans doute que je ne puis me figurer la transformation de leurs fonctions en intelligence, en pensée, en volonté, car je sens en moi la perception nette et distincte d'un être intelligent qui pense, raisonne, veut, et qu'il m'est impossible de confondre avec le corps auquel il communique le mouvement et la vie.

« *Nihil est in intellectu quod non fuerit prius in sensu.* » − « Il n'y a rien dans l'intelligence qui n'y soit entré par les sens. » En s'appropriant ce célèbre aphorisme, formulé par Aristote, mais surtout en cherchant à lui donner la valeur d'un axiome, la science s'est placée dans un de ces faux milieux dont parle M. Littré dans son discours à la franc-maçonnerie. Elle ne s'en dégagera qu'a la condition de reconnaître que les idées provenant de sources diverses nous procurent, les unes la notion du monde extérieur, et les autres la révélation des phénomènes dont l'âme est le théâtre.

Il est évident que l'être intelligent doit préexister aux sensations, puisque c'est lui qui les perçoit, autrement son rôle serait tout passif et se réduirait à subir une succession de sensations se juxtaposant les unes aux autres. Mais alors qui les relierait, les coordonnerait, les classerait, en tirerait des conséquences et en déterminerait les rapports ?

Si l'intelligence est un produit direct de la nutrition, c'est-à-dire de la force qui meut la matière [7], il y a lieu de penser que tous ceux qui sont placés dans des conditions identiques d'alimentation, d'hygiène, d'éducation et d'instruction doivent atteindre, à peu de choses près, au même niveau intellectuel et moral. Cependant, que de différences entre les hommes qui ont été élevés et enseignés

---

2 Voir dans *le Dictionnaire de Nysten*, 12e édition, 1865, article « Inertie. »

3 NYSTEN. Article « Métaphysique ».

4 NYSTEN. Article « Force. »

5 NYSTEN. « Pensée. »

6 AUGUSTE COMTE. Passage visé dans la *Revue* de septembre.

7 Voyez NYSTEN, article « Nutrition. »

dans la même école ! Si nous envisageons la question au point de vue de l'hérédité, la valeur des auteurs devrait se retrouver dans leurs descendants. En est-il toujours ainsi ? Non, car rien n'est plus commun et plus frappant que les dissemblances entre enfants issus des mêmes parents. S'il n'y a rien en dehors du domaine de la matière, la matière ne peut percevoir qu'elle-même. Alors, comment se fait-il que nous ayons la notion d'entités indépendantes et supérieures à la matière, la notion d'infini, de cause première, d'immatérialité ?

Où les sens ont-ils puisé cette idée d'infini qui résume tout ce qui est absolu, nécessaire, fondamental ? Où ont-ils pris l'idée du vrai, du beau, du juste, types éternels que la raison tient en dépôt et qui lui servent de règle immuable pour formuler ses jugements, phares étincelants que Dieu a mis en nous pour nous guider vers la vie supérieure à laquelle il nous convie ?

L'expérience ne vous a jamais donné l'idée de Dieu. Je le crois bien. Mais comment se fait-il que, malgré les efforts d'une certaine science pour la déraciner, cette idée, pierre angulaire de toute civilisation et de toute législation, se trouve si profondément gravée dans le cœur d'hommes simples et ignorants, comme dans celui d'hommes qui comptent parmi les plus instruits et les plus intelligents ! « Le vrai, comme le beau, dites-vous, est la raison des choses perçue par la raison[8], » c'est-à-dire perçue par « les parties antérieures et supérieures du cerveau [9]. » Étrange définition de la plus haute faculté de l'Esprit humain, de celle qui fait contrepoids à la matière et à qui nous devons la notion d'infini. Que Dieu nous préserve de vivre dans une société qui n'aurait d'autre point d'appui qu'un amas corruptible de matière cérébrale !

Je sais que votre théorie comporte un correctif : « Ignorant absolument ce qui est après le tombeau et ce qui est avant la vie, *l'expérience n'y atteignant pas*, nous n'affirmons ni ne nions, mais nous excluons rigoureusement de la trame des choses une cause première qui ne se montre plus, si jamais elle s'est montrée, et un surnaturel qui fuit devant l'observation sérieuse et précise[10]. » Sentant, néanmoins, au fond de votre conscience, quelque chose qui proteste contre la rigueur de ces déductions théoriques, vous vous écriez avec Bossuet : Taisez-vous, mes pensées ! Bossuet comprimait et refoulait les siennes, parce qu'il sentait qu'elles l'éloignaient de Dieu ; vous, vous comprimez et refoulez les vôtres parce que vous sentez qu'elles vous y conduisent. Elles vous y mèneront, soyez-en sûr, bien avant que vous n'ayez dégagé la formule rationnelle de leur substance. Si vous voulez rencontrer cette substance, poursuivez-la en dehors et au-delà de la matière, dont elle n'est point une émanation, mais qu'elle anime et gouverne. Ce n'est pas l'immatériel qui fuit devant vous, mais vous qui ne savez pas ou ne voulez pas l'aborder. Voici un fait : Des milliers de personnes de toutes conditions et de toutes nationalités affirment être en relations directes et intimes avec l'Esprit de ceux qui ne sont plus. C'est un témoignage considérable ; scientifiquement vous ne pouvez en faire fi ni le supprimer avant de l'avoir abordé, discuté, étudié sous toutes ses faces, avant d'avoir jeté un coup d'œil sur les horizons nouveaux qu'il ouvre devant vous. L'esprit immatériel survivant au corps restant en communication avec les vivants ! quels puissants moyens d'action cela donnerait à l'humanité ! quel vaste champ d'investigations au service de la science !

Voyons, vous êtes seul, rêveur et assis à votre table de travail ; n'ayez pas de fausse honte, recueillez-vous. Observez attentivement les phénomènes qui vont se produire, notez-en bien toutes les circonstances. Ne sentez-vous pas un léger frisson qui passe en courant sur vos membres ? C'est le coup de sonnette qui appelle l'attention. Ne vous raidissez pas, livrez-vous tout entier. Écoutez la voix qui vous sollicite, répondez-lui mentalement ou transcrivez ce qu'elle vous dira. Multipliez vos expériences, variez-les à l'infini. Après les avoir étudiées sur vous, étudiez-les sur les autres, et vous obtiendrez des résultats tellement affirmatifs et tellement précis, que vous n'hésiterez pas à donner à ces phénomènes un brevet d'extériorité. Vous aurez alors la preuve indéniable que les Esprits

---

8 NYSTEN. Article « Vrai. »

9 LE MÊME. Article « Raison. »

10 Discours de réception.

immatériels exercent une action matérielle sur les corps qui les entourent. Vos observations seront fructueuses, vous porterez le flambeau de la science plus loin que ne l'ont fait vos devanciers, et vous ne nierez plus la double nature humaine.

Mais vous ne vous rendez pas, et voici ce que vous objectez :

« L'Esprit, d'après votre doctrine, est un être indestructible, incorporel, indépendant et perfectible, dont les qualités et le caractère se résument dans l'ensemble des fonctions intellectuelles et morales. Il habite le monde invisible, mais comme il doit prendre part à l'œuvre de la création, et, par conséquent, subir toutes les vicissitudes de l'existence corporelle, il passe tour à tour de l'erraticité à l'incarnation et de l'incarnation à l'erraticité. Dans l'état d'incarnation il a deux enveloppes : l'une temporaire, grossière et terrestre, le corps ; l'autre que vous nommez périsprit, permanente, fluidique et semi-matérielle, tient l'intermédiaire entre les natures opposées et distinctes que vous admettez, la corporelle et l'incorporelle. Le périsprit est le lien qui enchaîne l'Esprit et le rive à la matière, l'instrument qui le sert et sur lequel, à son tour, il exerce une action ; sans lui l'Esprit n'aurait pas de prise sur le monde extérieur et ne saurait transmettre à l'organisme ses ordres et sa volonté. Quand le corps n'est plus, l'Esprit conserve son enveloppe fluidique, et c'est par cet intermédiaire qu'il communique avec les vivants.

Contrairement à vous, nous admettons que l'intelligence est une production du cerveau. Ce doit être une sorte de substance quintessenciée ; nous ne l'avons pas encore réduite, mais nous constatons ses manifestations, ses actes : attention, perception, pensée, jugement, volonté, imagination, sensibilité, en un mot tous les phénomènes cérébraux qui s'accomplissent à l'extrémité encéphalique des éléments nerveux. L'intelligence est donc une émanation directe de la matière arrivée à son plus haut point d'exaltation. Le comment de cette transformation, nous l'ignorons.

Tels sont nos points de départ respectifs. Voyons où ils nous mènent.

Vous obtenez des communications d'outre-tombe, et, par l'observation directe, vous avez la preuve de l'existence des Esprits, soit. Il est possible, en effet, qu'après la destruction de l'organisme, la matière quintessenciée, élaborée par le cerveau, persiste plus ou moins de temps avec ses propriétés particulières et l'empreinte individuelle que chacun de nous lui donne. Mais, cette empreinte éphémère, de même que les exhalaisons odorantes que dégagent certains corps, s'affaiblit et s'efface graduellement, et alors la matière impersonnelle retombe fatalement dans le laboratoire commun, qui la recueille et la remet en œuvre afin de la rectifier encore. De là le progrès continu de l'humanité, chaque génération ayant, sur sa devancière, l'inappréciable avantage de s'assimiler des éléments de nutrition plus parfaits. Vous le voyez, nous ne sommes pas sortis du domaine de la matière. »

Ce raisonnement est plus spécieux que solide. Il ne faut pas confondre le périsprit avec l'Esprit. L'Esprit est l'être intellectuel et moral. La parole n'est pas la pensée, mais le véhicule qui transmet la pensée. De même le périsprit n'est qu'un intermédiaire au moyen duquel l'Esprit se communique. Vous appréciez les faits, quels qu'ils soient, à l'aide des lois de la matière, sans vous apercevoir qu'il y en a dont l'essence ne se prête pas à cette grossière mesure.

Partant de la matière vous aboutissez à l'intelligence, mais vous vous arrêtez juste au point de contact et vous ne voulez pas aller de l'autre côté. Vous analysez l'effet et vous en rendez bon compte, mais vous supprimez la cause en l'incorporant dans l'effet [11]. Ce n'est pas logique, car tout effet a une cause, et il est évident que si l'effet dérive d'une cause il ne l'engendre pas. Ce n'est pas la matière qui se transforme en intelligence, mais l'intelligence qui s'empare de la matière, la tire de l'inertie, la façonne et la pétrit suivant la convenance de ses besoins ; ce n'est pas la matière qui s'élève de son propre mouvement jusqu'au niveau de l'intelligence, mais l'intelligence qui envahit la matière pour l'organiser et la transformer en lui communiquant le mouvement et la vie. Plus l'Esprit est supérieur, plus la vie qu'il transmet est active et complexe. L'intelligence est le principe vital, et la vie se manifeste sitôt que ce principe a pénétré la matière pour en prendre possession. Le germe reste inerte

---

[11] Voyez NYSTEN. Article « Subjectivité. »

tant que l'intelligence ne l'a pas pénétré. Le pourquoi ? Nous ne le savons, mais partout l'on constate l'action de l'intelligence sur la matière, et nul, jusqu'ici, n'a saisi le plus léger indice de la transformation de la matière en intelligence.
Le dogme du matérialisme, tel que vous le formulez, repose, après tout, sur une pure hypothèse. Vous vous en défendez. Mais quelle preuve avez-vous de la transformation directe des fonctions de nos tissus en pensée, en mémoire, en volonté ? Nous fournissons la preuve du contraire, c'est-à-dire la preuve de l'intelligence indépendante de la matière, ou du moins affranchie des liens terrestres et vivant d'une vie autre que la vie actuelle. Vous repoussez dédaigneusement ces preuves et vous vous cantonnez dans un dogme restreint. Vous êtes studieux, vous êtes savant ; votre esprit est habitué aux déductions sévères et rigoureuses ; votre vie est austère et l'autorité de votre nom donne aux idées que vous professez un relief extraordinaire : vous exercez ainsi une pression fâcheuse sur l'opinion publique. La jeunesse des écoles répand votre enseignement sur tous les points du territoire, de même que les vaisseaux sanguins charrient, dans toutes les parties du corps, les matériaux de la nutrition. Voici ce qui arrive. Vous affirmez, mais, néanmoins, vous entourez votre affirmation d'une faible restriction, puisque vous-même avez soin d'en atténuer singulièrement la portée : « Nous n'affirmons ni ne nions, dites-vous, mais nous excluons rigoureusement une cause première qui ne se montre plus, si jamais elle s'est montrée. » Descendons un échelon, ici nous trouvons des intelligences qui ont moins d'envergure. S'élevant moins haut, elles n'aperçoivent qu'imparfaitement l'étroite issue que vous vous êtes ménagée ; dès lors elles sont moins restrictives que vous. Descendons encore : d'où nous sommes on n'aperçoit que les lignes saillantes de votre doctrine et on affirme dogmatiquement que la matière est tout. Ici, cependant, le frein moral, ou du moins le frein social exerce encore son empire. Descendons toujours et nous rencontrerons des êtres qui ne raisonnent guère, chez qui les appétits dominent et qui ne demandent pas mieux que d'être affranchis de toute contrainte morale. Encore un échelon et nous nous trouvons sur les limites de la bestialité, en présence de la brutalité, de la convoitise et de l'instinct à peine dégrossi, au milieu d'un amas de matière dont l'élaboration n'est pas encore parvenue au degré de perfection de celle qui constitue votre encéphale.

Ne craignez-vous pas de remuer ces matières, ne craignez-vous pas, en éliminant l'immortalité de l'âme avec sa sanction naturelle des peines et des récompenses, d'affaiblir le frein moral régulateur de la hiérarchie sociale ? « Quand la croyance faiblit, dites-vous, où chercher la règle des devoirs, si ce n'est dans la portion d'univers et de lois qui nous est accessible ? » Alors ouvrez plus largement l'horizon des devoirs, ne récusez plus la notion de Dieu, axe invisible de la création, autour duquel gravitera toujours la pensée humaine ; reconnaissez la dualité de l'univers, et, matière et immatérialité, vous aurez tout sous votre dépendance.
J'en étais là, ajoute le médium, quand je sentis un fluide bienveillant glisser sur mes nerfs. Cédant à l'influence qui me sollicitait, j'écrivis ce qui suit :

Monsieur,
J'ai connu sur cette terre que vous habitez et que j'ai habitée comme vous, une pauvre famille. Le père gagnait péniblement sa vie, la mère élevait au mieux sa nombreuse famille et les enfants croissaient en présence du bon exemple. Vint un jour un parent éloigné, quelque peu clerc, railleur, sceptique, ayant mauvaise opinion de lui-même et des autres, vivant au jour le jour, sans labeur fixe, flattant l'un, dénigrant l'autre et faisant le plus de dupes qu'il pouvait. C'était un esprit fort, ne croyant ni à Dieu ni à diable, professant que tout moyen était bon pour parvenir et qu'on n'était heureux qu'en jouissant du présent. *Au plus habile*, telle était sa devise. Quand il fut en contact avec ses parents pauvres, il s'émerveilla de leur résignation, s'enquit d'eux comment ils faisaient pour supporter si dignement une aussi pénible existence, et leur expliquait comment s'y prendre pour améliorer leur sort en suivant son exemple. « Nous faisons, lui répondit mon voisin, ce que chacun devrait faire ; nous supportons sans murmurer l'existence qu'il a plu à Dieu de nous donner. Notre tâche est-elle

dure et fatigante, nous nous résignons, ne portons préjudice à personne, et Dieu nous récompense en nous donnant les joies de la famille et la paix du cœur. » Supposons que cet homme bon et honnête n'eût pas eu confiance en Dieu, et, qu'au lieu de ce suprême modérateur, il n'eût trouvé, au fond de sa conscience, qu'un viscère en fonction, ne se serait-il pas dit : J'ai des appétits, je suis fort et robuste et je suis dans le dénuement. Tout autour de moi il y en a qui ont le superflu. Eh bien ! je le leur enlèverai ; luttons ! si je réussis, je jouirai ; si je succombe, qu'importe ! puisqu'il n'y a rien au-delà de la tombe. »

Quand, seul à seul avec soi-même, on sent sa pensée se détourner brusquement d'un lointain qu'elle contemplait pour en envisager un autre ; quand on sent comme un attouchement invisible, léger et mystérieux qui excite l'attention au suprême degré ; quand, obéissant au fluide qui s'agite impatient dans vos doigts, on écrit dans un style différent de celui qu'on emploie d'habitude, et qu'on poursuit ainsi, l'esprit curieux et tendu, sans se douter que les lignes qu'on trace se rattachent d'une manière intime au sujet de vos préoccupations ; enfin, quand toutes les facultés de l'être attestent qu'il n'y a pas de supercherie et que l'action que l'on ressent est bien une action étrangère, je le demande franchement : le doute est-il permis ?

Cette communication, qui n'est point signée, nous servira de conclusion : nous ne pourrions en avoir de meilleure. Aussi bien, ne l'oublions pas, c'est en restant dans ce courant d'idées que nous mettrons obstacle à la diffusion des doctrines dissolvantes du matérialisme. La loi humaine, variable et mobile de sa nature, reflète trop souvent les passions des partis qui dominent, et il n'est pas rare de la voir oppressive. Que serait-ce si le type invariable d'éternelle justice qui plane au-dessus d'elle ne la maintenait pas dans ses écarts ? La crainte de Dieu est le commencement de la sagesse, et, qu'il me soit permis de faire cette addition au texte biblique : la loi sociale par excellence, la responsabilité devant Dieu étant autrement efficace que la responsabilité devant l'homme. .

UN ESPRIT PROTECTEUR.
Marseille, octobre 1875.

Poésie spirite : Le magnétisme

A MONSIEUR LE BARON DU POTET. Hommage.

Protégés par le bois qui touche à la frontière,
Accroupis au fond du ravin,
Portant pistolets et rapière,
Devisaient deux amis, disciples de Mandrin.
J'apporte, dit Griffard, une rude nouvelle ;
Pour la première fois je me sens hésiter ;
J'ignore qui des cieux tourne la manivelle ;
Mais Dieu, ce Dieu maudit, pourrait bien exister.
L'âme semble grandir lorsque le corps repose ;
Magnétisme est le nom que l'on donne à la chose.
Oh ! je ne prétends pas m'imposer à ta foi.
Doute encor, mais écoute-moi.
Hier, devant témoins, dans la ferme voisine,
Sans mystère, sans appareil,
Lucas, ce vieux berger, et sorcier j'imagine,
A la jeune Louise imposa le sommeil.

Son regard séduit, brûle et glace.
Sur les bras de l'enfant sa main passe et repasse,
S'agite sur son front, plane sur ses cheveux.

« Dors, lui dit-il enfin, Louise, je le veux.
Chasse l'ombre !... Marche sans crainte.
De l'or fut dérobé ; cherche... trouve cet or... »

− Louise répondit : « Je ne vois pas encor...
J'ai peur... le chat-huant fait entendre sa plainte…
Mais, voici le sentier qui rampe vers le bois…
Attendez... le voleur ?... le voleur !... Je le vois.
Il longe du fourré la pente tortueuse…
Une bêche à la main… sous le grand chêne il creuse...
C'est là qu'il enfouit le fruit de son forfait…
Je le vois... sa main est sanglante...
C'est Tortillard, c'est lui ! … J'ai frémi d'épouvante.

Est-ce tout ? J'en suis stupéfait.
A la place indiquée on a trouvé la somme.
J'ai vu cet or ; j'ai vu Tortillard abattu.
On a trouvé sa bêche et son couteau pointu.
Il a tout avoué !... Grippetout, qu'en dis-tu ?
− Ce que j'en dis, Griffard... Je me fais honnête homme.

Vous l'avez dédaignée, illustres du fauteuil,
Cette antique et grande science ; Vous... savants !... Jamais l'ignorance
Ne fit preuve de tant d'orgueil.

L'Esprit frappeur

Février 1876

A nos correspondants

Madame Allan Kardec remercie les nombreux spirites qui lui ont envoyé leur carte ou lui ont adressé des vœux dans leur correspondance du jour de l'an ; elle est heureuse de ces bons souvenirs et fait des vœux pour l'avancement moral de tous nos frères en Spiritisme.

L'administrateur et M. Bourgès, gérant de la *Revue*, s'unissent à l'honorable veuve du Maître, au nom de la Société ; ils constatent l'empressement des lecteurs de la *Revue* à renouveler leur abonnement, preuve de sympathie et d'union à une époque où plus que jamais, chaque groupe et chaque individualité spirite doivent tendre à resserrer les rangs.

Cette année, des vides nombreux se sont faits parmi nous, car la mort a glané plus qu'elle ne l'avait fait les années précédentes. L'année 1875 compte autant de spirites désincarnés, que nous en avions pendant le cours de 1871, 1872, 1873 et 1874 ; ce sont des amis généreux qui, rendus à la vie de l'erraticité, nous seconderont dans nos travaux et nous engageront à ne pas oublier que s'il y a quelques esprits avancés, voués à l'œuvre du progrès et à notre enseignement, il en est une quantité énorme qui attendent de notre part les prémisses des vérités que nous avons le bonheur de bien apprécier. Ne l'oublions pas, entre les incarnés et les désincarnés il doit y avoir un enseignement mutuel, obligatoire et spirite.

L'un de nos bons amis nous disait dernièrement : « Pour nous spirites, que peut être une bonne année ? C'est le progrès de notre doctrine et son avancement dans le monde. Puis, nous savons qu'elle ne peut progresser sans être attaquée, et comme elle l'a été, il faut que les spirites le soient à leur tour, c'est logique. Avec la bonne année, il faut donc nous souhaiter à tous, la force, le courage, la patience, la persévérance, la bonne volonté, *le secours d'en haut.*

Il faut nous recommander l'union, car nous devons être un seul corps, et si nous nous laissons entamer, diviser, nous serons facilement dispersés ; alors que deviendrons-nous ?...

Il faut donc que l'union soit complète ; il faut mettre de côté toutes les divisions de doctrines, être unis par la sincérité, la droiture, la loyauté, le renoncement le plus complet de notre petite personnalité pour ne voir que le triomphe de notre cause, *qui est une*, quelle que soit notre manière de voir en particulier. Tels sont les vœux à faire pour tous et que nous devons demander pour nous-même.

Et si 1876 devient une année féconde en événements extraordinaires, le soleil de justice luira pour nous si nous avons su nous tenir fermes et nous aimer, afin de triompher de tous les obstacles avec l'aide des bons esprits. Soyons assurés qu'en agissant ainsi la doctrine s'établira et s'étendra de plus en plus.

Déjà, les juridictions s'emparent de nous, et bientôt viendront les persécutions individuelles ; la lutte s'engagera de plus en plus, dans tous les rangs. Tout ira pour le mieux si nous sommes, selon l'axiome recommandé par la sagesse antique, prudents comme des serpents, et humbles comme des colombes.

Nous devons applaudir à ces paroles amicales et généreuses.

P. G. Leymarie.

Correspondances et variétés

Congrès spirite de Bruxelles.

(Voir la Revue de novembre, page 368).

2e Séance, 25 septembre 1875. − M. Aerts, ingénieur, recherche les traces du Spiritisme jusque dans la plus haute antiquité, mettant à contrôle l'Inde, la Perse, l'Égypte, la Judée, la Grèce, l'histoire du Christ et des apôtres ; il en tire des conséquences judicieuses et logiques. Examinant ensuite l'état de l'Europe, il indique quel est le mal qui la ronge ; les trois classes qui luttent pour prédominer dans cette société troublée, et ne trouve qu'un remède efficace à tant de maux : la pratique de la plus saine des philosophies, le Spiritisme. Les passages du discours de M. Aerts où il est traité de la réincarnation, de l'importance médicale du magnétisme, de la valeur des manifestations spirites, de l'importance des études sérieuses à faire à ce sujet, se trouvent dans le journal le *Messager de Liège* du 1er novembre 1875 ; dans ce même numéro sont reproduits aussi les extraits des paroles et des communications si intéressantes, prononcées et lues par MM. Côte et Stiévenard, chefs de groupes et délégués parisiens.
M. Leymarie ayant été prié de lire un mémoire de M. Vanderyst de Spa, donne connaissance de ce document instructif et scientifique, inséré dans la *Revue spirite* de novembre 1875, page 353 ;
M. le président profitant de la présence de M. Leymarie à la tribune demande avec insistance qu'il veuille bien adresser quelques paroles aux délégués, ce qu'il fit par l'historique des événements qui préoccupent le monde spirite et spiritualiste ; il relata aussi brièvement que possible, les progrès de la médiumnité et les résultats obtenus dans les pays où les effets physiques sont préconisés ; il termina en donnant une notion précise du but poursuivi par la Société pour la continuation des œuvres spirites d'Allan Kardec, but de progrès, d'union, de moralisation.
M. le président informe les délégués du fait suivant : M. Stein, membre du *Congrès médical* à Bruxelles, délégué de Francfort-sur-le-Main, fera, le 26 septembre, des expériences photographiques et scientifiques ; ce savant, quoique positiviste, étudie la phénoménalité spirite, abstraction faite de tout préjugé.

3e Séance, 26 septembre 1875. − Les cinq questions à l'ordre du jour : 1° examen critique sur l'état du Spiritisme en Belgique ; 2° devoir des spirites ; 3° moyens de propagande ; 4° projet de fédération ; 5° conclusion, eussent exigé plusieurs séances pour être traitées avec l'ampleur qu'elles méritent ; néanmoins, nous devons à M. Martin, homme de lettres, secrétaire du groupe Vincent de Paul, à Bruxelles, la satisfaction de les avoir entendues condenser dans un discours important et pendant une seule séance. Chacun peut se rendre compte de ces paroles si intelligentes, si sensées d'un vétéran du Spiritisme, d'un ami d'Allan Kardec, car le *Messager* les contient dans les numéros du 15 novembre, du 1er et 15 décembre 1875. C'est une leçon de sagesse et d'érudition donnée aux conscrits de notre cause ; ses dernières paroles sont celles-ci : l'Union fait la force, l'union jointe à une charité sans borne sera la forme du Spiritisme. Après cette conférence magnifique, M. Ed. Robertfort, de Morlanwelz, raconte l'origine du groupe spirite d'ouvriers qu'il a fondé dans sa localité ; nous engageons vivement nos lecteurs à lire dans le *Messager de Liège* du 15 décembre 1875, les paroles si vraies, si expressives dans leur simplicité, si fortes dans leur vérité, de notre ami Robertfort.
Les expériences de M. Stein, docteur, sont ensuite suivies avec un grand intérêt ; il fait toutes les opérations photographiques, dans le châssis même, sans avoir besoin d'une chambre noire. Cet appareil, dont il est l'inventeur, s'emporte dans une boîte de petite grandeur qui contient aussi tous les produits chimiques nécessaires aux premières manipulations ; avec ce système, toute supercherie, comme photographie spirite, devient impossible ; les spirites photographes devront s'adresser à M. Stein, docteur, à Francfort-sur-le-Mein, 10, Liebfrauenstraet, Allemagne.
Le *Congrès spirite national de Belgique* procède à l'examen et à la discussion d'un règlement général pour la fédération de tous les groupes belges ; il a été résolu que les membres des groupes de France, d'Italie, d'Espagne, etc. seront admis individuellement ou collectivement comme membres honoraires de la fédération spirite. Il fut décidé que la direction des affaires administratives serait confiée à un comité composé d'un nombre de personnes déterminé, choisi dans l'agglomération bruxelloise, à l'exclusion d'une présidence permanente, annuelle, celle d'une simple personnalité.

Le deuxième congrès spirite belge se tiendra à Liège ; il aura lieu en septembre 1876 ; nous serons prévenus du jour et de l'heure des réunions.

Statuts de la fédération Belge spirite et magnétique

TITRE Ier. Du but de l'Association.

Art. 1er. − *La Fédération belge spirite et magnétique* a pour but l'étude des phénomènes spirites et magnétiques, et la propagation des enseignements qui en résultent, au triple point de vue scientifique, philosophique et moral.

Art. 2. − *La Fédération* poursuit ce but par tous les moyens légaux, notamment : en étudiant et en discutant les questions qui se rattachent au Spiritisme et au magnétisme ; en favorisant l'établissement de conférences publiques, de bibliothèques au sein des groupes fédérés ; en faisant et en répandant des publications relatives au Spiritisme et au magnétisme ; en organisant des cercles ou groupes spirites et magnétiques ; en se mettant en rapport régulier avec les sociétés ou groupes spirites de l'étranger, nommés correspondants.

TITRE, II. Des membres de la Fédération.

Art. 3. − Toute demande d'admission doit être présentée par un membre de la *Fédération* au Conseil général ou à l'un des Comités locaux dûment constitués.

Art. 4. − Tout membre de la *Fédération* reçoit une carte personnelle munie du sceau de la Société, qui lui permettra d'assister aux séances des groupes fédérés constitués dans d'autres localités que celle qu'il habite.

Art. 5. − Chaque membre fixe lui-même le montant de sa cotisation annuelle, qui ne peut être inférieure à deux francs.

TITRE III. Du Conseil général.

Art. 6. − *La Fédération* est administrée par un Conseil général siégeant à Bruxelles.

Art. 7. − Le Conseil général se compose de douze membres domiciliés dans l'agglomération bruxelloise. Il est renouvelé intégralement chaque année par une élection au scrutin secret. Les membres sortants sont rééligibles.

Art. 8. − Le bureau du Conseil général se compose de quatre membres : un trésorier général, un secrétaire général et deux secrétaires adjoints ; le président est nommé à chaque réunion du Conseil.

Art. 9. − Le Conseil général représente la *Fédération* et décide toutes les questions qui intéressent l'Association.

Il correspond directement avec tous les membres de la *Fédération*. I1 statue sur les contestations qui pourraient survenir dans la constitution des comités locaux, sauf recours à l'Assemblée générale. Il propose des sujets de discussions aux groupes locaux. Il présente, à l'expiration de l'année sociale, le compte et le budget des recettes et des dépenses, après les avoir soumis à l'examen d'une Commission de trois membres. Il nomme des Commissions spéciales pour l'étude des questions importantes. Il résout les difficultés non prévues par les statuts.

TITRE IV. Des Cercles ou groupes locaux.

Art. 10. − Les membres de la Fédération habitant une même localité peuvent constituer un groupe local.

Art. 11. − Les groupes locaux ouvrent des discussions, présentent des rapports, font des propositions au Conseil général et prennent, dans leur circonscription, toutes les mesures d'exécution qui peuvent servir les intérêts du Spiritisme et du magnétisme dans la limite des principes admis par la Fédération.

Art. 12. − Le Conseil général perçoit directement et par anticipation les cotisations des groupes fédérés et des membres isolés de la Fédération, le 1er octobre et le 1er avril de chaque année. L'année sociale, toutefois, commencé le 1er janvier et finit le 31 décembre.

Art. 13. − Tout groupe local est invité à envoyer chaque année au Conseil général, avant le 1er septembre, un exposé de sa situation et de ses travaux.
TITRE V. Des Assemblées générales.
Art. 14. − Le Conseil général doit convoquer, à l'expiration de l'année sociale, un Congrès ou une assemblée générale des membres de la *Fédération,* portant entre autres à son ordre du jour :
1° La présentation du rapport du Conseil sur les travaux et la situation de la *Fédération* pendant l'année écoulée ; 2° L'examen du compte et le vote du budget ; 3° L'élection des membres du Conseil ; 4° La désignation de la ville où se tiendra le Congrès suivant.
Art. 15. − I1 devra être convoqué une assemblée générale extraordinaire, dans un délai d'un mois, chaque fois que cent membres de la *Fédération* en auront fait la demande écrite et motivée.
Art. 16. − Les propositions de révision des statuts doivent être faites à l'assemblée générale annuelle prescrite à l'art. 14.
Les statuts ne peuvent être modifiés que sur la proposition du Conseil général ; celui-ci en informe chaque groupe allié, qui envoie le résultat de ses votes sur la modification proposée ; il en sera de même pour les membres isolés habitant la province et qui ne pourraient assister à l'assemblée générale.
La simple majorité des voix décidera de la modification.
Le Congrès ayant laissé à l'*Union* de Bruxelles le soin de nommer, dans l'agglomération bruxelloise, le Conseil général de la Fédération, cette Société, dans sa réunion du 1er novembre, a désigné les personnes qui doivent faire partie de ce Conseil.
Le Conseil général a ensuite choisi son bureau administratif comme suit :
MM. de Colombier, trésorier général ; Ch. Fritz, secrétaire général ; Martin et de Meckenheim, secrétaires adjoints.
« Tel est le résultat obtenu, dit le *Messager*, et chacun peut juger de son importance ainsi que de l'utilité de nous constituer en Fédération.
Nous sollicitons l'adhésion de tous nos frères, sans exception, pour cette œuvre qui doit nous unir fraternellement, solidairement, seul moyen de nous fortifier, de nous aider mutuellement à établir sur notre terre le règne de Dieu, c'est-à-dire celui de la vérité. Envoyer, sans retard, les adhésions, nominativement, à M. Ch. Fritz, rue de Louvain, 121, à Bruxelles. Puissent nos frères de tous pays regarder comme un devoir da participer moralement et matériellement à cette œuvre. »
Nota. − Nous enverrons au secrétaire de la Fédération, M. Fritz, les sommes qui nous seraient adressées comme adhésion ; pour nous, ce sera une satisfaction réelle que de servir d'intermédiaires et d'être membres du futur Congrès.

Un ouvrier à un jeune docteur

Entretiens sur le spiritisme et le magnétisme
(Troisième lettre. Voir décembre 1875).
« Comment donc ! vous écriez-vous, un seul principe dans la création ! la matière s'élevant à l'Esprit ! Mais c'est le panthéisme pur et simple ! » et là-dessus vous élevez question sur question, vous soulevez problème sur problème, de sorte que je me vois entraîné dans le tourbillon le plus vertigineux de la philosophie.
Vous y suivrai-je ? Irai-je me briser, moi faible, contre l'insondable inconnu qui a vaincu les plus forts ?
Premier point que saisit la controverse. N'est-il pas téméraire à une intelligence bornée de vouloir pénétrer dans les mystères de l'intelligence infinie ? D'ailleurs, dans son plus grand effort, la raison humaine pourrait-elle jamais parvenir à concevoir la raison supérieure qui dirige l'universalité des choses ? La foi qui vit par le sentiment meurt-elle par l'examen ? Faut-il fermer les yeux en disant

avec saint Augustin : « *Credo quia absurdum*, » ou bien faut-il interroger le silence, mesurer l'incommensurable, regarder l'invisible et laisser planer la pensée qui, par une attraction divine, est irrésistiblement entraînée vers la vérité ?
Les religions disent : arrête ! la conscience dit : poursuis.
Sans doute, devant l'immensité de l'Etre, l'homme est un atome, un néant ; mais tandis qu'il est enfermé dans les étroites limites que son intelligence n'a pas encore su franchir, il sent qu'au-delà est l'infini, et l'infini lui appartient. L'esprit humain est faible ; mais l'Esprit est immortel. Tel qu'il est aujourd'hui, il marche d'erreur en erreur ; qu'importe ? marcher c'est avancer, se tromper c'est encore apprendre, et la réalité est au-delà du mirage... bien loin peut-être ? Qu'importe encore ? on ne compte pas avec l'éternité.
Donc la pensée doit grandir. Que faut-il pour cela ? Qu'elle soit libre. La pensée servile, c'est la pensée morte. Le dogme est deux fois déicide : il tue par l'inertie, l'âme, cette essence divine, jusqu'au jour où, secouant la léthargie, l'âme se réveille... sans croyance : le dogme absurde ayant tué en elle l'idée de Dieu !
Emancipation de la pensée ! bénie sois-tu, libératrice qui nous rend nos ailes ! Tu es la cime qui découvre les grands horizons, qui rapproche le but et le montre accessible. Salut ! toi qui es le point de départ vers la route lumineuse où s'engagent les Esprits délivrés.
Subir une croyance qui n'a rien dit à la raison, c'est aliéner le premier privilège de l'Esprit : le discernement ; c'est manquer à son premier devoir, le perfectionnement. Quoi donc ! quand tout se transforme pour progresser, quand tout cherche sa voie, quand tout se soumet avec amour au travail de renouvellement, l'Esprit seul, engourdi dans les steppes de l'ignorance, opposerait à la loi divine du progrès la résistance stupide de la passivité ! Quoi ! l'Esprit, cette lumière qui voudrait tout pénétrer, qui voudrait embrasser le monde et dont les aspirations n'ont point de limites, se limiterait volontairement dans le cercle obscur d'une métaphysique barbare qui à chaque question n'a qu'une seule réponse : « Tu n'iras pas plus loin ! »
Ce serait plus qu'une folie, ce serait une faute.
Devant le problème divin, tous les préjugés doivent se taire ; l'orgueil n'a pas plus le droit d'imposer sa décision que l'humilité n'a le droit de se récuser et de se soumettre. Tout homme doit interroger la raison, les faits et la nature pour en faire jaillir l'éternelle vérité.
« L'unité de principe que vous établissez, dites-vous, vous amène forcément à décider entre les trois propositions qui forment les points de départ des diverses théologies :
Dieu est-il le créateur de la matière ?
La matière est-elle coéternelle à Dieu ?
La matière règne-t-elle seule, sans direction, sans domination d'un principe spirituel ? »
J'ai écarté la dernière proposition en vous donnant une réfutation du système matérialiste ; quant à la première, celle qui fait de Dieu un manœuvre, elle est en contradiction avec l'idée que l'Esprit se forme de la divinité. Comment Dieu aurait-il pu prendre, à une époque indéterminée, la résolution de créer la matière qui n'existait pas auparavant ? Si la création n'était pas nécessaire, qu'est-ce donc que le caprice qui l'a exécutée ? et si la création était utile, comment Dieu n'a-t-il pas, de toute éternité, compris cette vérité ? Ce Dieu, dont la première qualité est l'immutabilité, a-t-il pu vouloir, dans un temps, ce qu'il n'a pas voulu tout d'abord ? Si Dieu est éternel, il faut nécessairement que la création soit éternelle.
Nous voici tombés dans le système de la coéternité. Mais ici comment expliquer cette dualité : l'Esprit, la matière. La matière incréée est une puissance antagoniste de l'Esprit incréé ; comment l'harmonie peut-elle résulter du choc de ces deux extrêmes ?
Pour moi, je crois que Dieu, individualité suprême, est la Trinité qui possède les éléments dont le globe lui-même nous offre l'image : Dieu est Esprit, ordre et matière, c'est-à-dire que Dieu, Esprit éternel a, de toute éternité, pour propriété, la matière sur laquelle il exerce une action constante au moyen d'une autre propriété, l'ordre, par lequel l'harmonie parfaite s'exerce spirituellement et matériellement.

Ne m'objectez pas que Dieu ne peut être qu'une essence spirituelle, car dans ce cas vous ne pourriez conclure à l'action matérielle qu'il lui a fallu nécessairement exercer.
Dieu est infini. C'est dire que Dieu est l'âme de l'univers. La création est en lui. En effet, nous ne pouvons mettre aucune borne à sa présence ; si un seul point était en dehors de Dieu, la jouissance divine serait balancée par une puissance au moins égale, par conséquent il n'y aurait plus unité, plus de divinité. Nous ne pouvons rien concevoir que Dieu ne touche par un point de contact : Créateur, sa créature lui est intimement unie, et, si infime soit-elle aux yeux des hommes, elle est une partie de lui-même ; elle n'est pas Dieu ; mais Dieu, qui est tout, la pénètre en lui communiquant l'impulsion qui la rend susceptible d'obéir à ses lois.
Vous parlerez de panthéisme. Je repousse de toutes les forces de ma raison et de mon cœur la doctrine qui supprime l'individualité, qui fait de nous autant de forces inconscientes, et qui fait de Dieu le total de tous ces nombres confus. Je n'aspire pas, atome superbe et pitoyable, au titre de Dieu. Tous les panthéismes laissent mon âme vide d'amour et vide d'espérance. Je vous le répète, je crois à un Dieu unique qui embrassé dans son sein l'universalité des choses, et j'adore cet absolu, infini dans son immensité ; ce Père infini dans son amour.

G. Cochet.

Lettre de Guanajuato (Mexique)

Le 22 août 1875.
A Messieurs les membres de la société pour la constitution des œuvres spirites d'A. KARDEC.
Je vous adresse le récit des opérations que j'ai entreprises pour obtenir la matérialisation d'un Esprit, c'est le premier phénomène de ce genre produit dans ce pays. En dehors de l'immense intérêt personnel qui m'attachait à cette étude, j'explique au commencement de cette relation combien le désir d'aider à la propagation de cet admirable phénomène m'a soutenu dans mes longues et patientes expériences.
Vous remarquerez, messieurs, que, n'ayant pas l'habitude d'écrire pour le public, je n'ai ajouté aucune réflexion personnelle ; j'ai dû être conduit pour ne pas fatiguer le lecteur, à me borner aux faits principaux, ne mentionnant que ceux qui ont rapport à la matérialisation ; j'ai laissé pour une autre époque la relation de particularités très intéressantes.
Mon but en relatant les résultats obtenus, est de prouver qu'on peut les obtenir plus fréquemment, s'en faire un point d'appui matériel que l'on puisse opposer aux critiques mal intentionnées, et présenter un stimulant aux retardataires, aux indifférents ; peut-être, Messieurs, jugerez-vous utile de les publier dans la *Revue spirite*.
Ci-joint le certificat de M. Joachim Wario, qui prouve la réalité d'une ressemblance obtenue par Buguet, au moyen d'une photographie de ce Monsieur que ni vous ni le photographe ne connaissez pas ; cette ressemblance constatée par les parents et les amis non spirites, répond à votre appel de mai 1875.

Alphonse Denné.

Histoire de la matérialisation d'un Esprit

Il existe beaucoup de médiums spéciaux pour obtenir l'apparition des Esprits sous forme tangible ; on ne s'en enquiert pas assez. Ces médiums sont loin d'être tous, doués de facultés accomplies, capables de produire spontanément la matérialisation. On a pu remarquer que les plus favorisés n'ont, dans le principe, obtenu que de faibles effets qui ont augmenté d'intensité par la répétition des opérations ou expériences et avec l'assistance d'un certain nombre de personnes choisies. Cette faculté médianimique est donc susceptible de se développer comme toutes les autres et d'arriver à la perfection qu'ont présentée M. Williams, miss Florence Cook, les Eddy et d'autres aux États-Unis.

En publiant ce qui fait l'objet de cet article, je prouve dans l'intérêt de sa propagation : 1° la possibilité de le produire avec un médium imparfait, mais avec la patience et la persévérance que seule peut donner la conviction ; 2° qu'il n'est besoin, à la rigueur, d'aucune autre assistance que celle des Esprits évoqués à cette intention.

Je n'ignorais pas, par les expériences pratiquées ailleurs et par mes propres études, que la réunion constante d'un certain nombre de personnes animées du même désir de s'instruire, ayant les mêmes dispositions d'esprit, n'eût une influence éminemment favorable sur l'aptitude du médium, la promptitude des opérations, la réussite finale ; mais où trouver dans la ville que j'habite, au milieu d'une population ignorante et fanatisée par l'enseignement dogmatique, un nombre même très réduit de personnes qui voulussent se prêter à venir, chaque soir, pour un temps illimité, passer une demi-heure, trois quarts d'heure et quelquefois davantage, pour s'asseoir devant un rideau, dans l'attente, le silence et le recueillement ? N'ayant pas le choix, je m'assurai de la faculté médianimique de l'une de mes domestiques qui ne savait pas lire, nature brute et inculte, qui paraissait reconnaissante des soins et des sacrifices qu'on avait faits pour le soulagement de ses graves infirmités ; je possédais moi-même la faculté de communiquer avec les Esprits par la pensée, ce que je percevais par une sensation très perceptible ; je me mis à l'œuvre.

Je procédai comme on le fait partout ; deux chambres contiguës, l'une complétement obscure, l'autre faiblement éclairée ; une étoffe noire, épaisse, occupe la place de la porte. Les rayons directs d'une petite lampe à abat-jour n'arrivent pas sur le rideau noir. Le médium entrait dans la chambre obscure et se plaçait commodément dans un fauteuil. Un Esprit assistant, évoqué, me faisait savoir le moment où commençait et finissait l'opération. Généralement, aussitôt le médium pris de somnolence et de pesanteur obtint des attouchements, entendit des pas, des chuchotements, des voix qui lui dirent plusieurs fois de prendre patience ; puis i1 tombait dans une espèce de léthargie ou d'extase pendant laquelle il perdait complétement la conscience de lui-même, l'Esprit s'essayant à la matérialisation. Et, tout étant terminé, le médium reprenait ses sens, peu à peu, et sortait de la chambre obscure tout affaibli ou étourdi, marchant d'un pas mal assuré comme celui d'une personne réveillée en sursaut.

La première séance eut lieu le 29 juin de l'année passée ; je ne consignerai pas ici le détail de nos séances, interrompues rarement pendant un ou deux jours, et que je conduisis jusqu'au 8 novembre. L'Esprit assistant m'avertit enfin que la forme était complète, mais qu'elle hésitait à faire son apparition, ayant peu de confiance dans le médium dont l'âme avait une forte tendance à s'éloigner, de manière à faire craindre qu'elle ne revînt pas prendre possession de son corps. Les séances étaient devenues très courtes, car, d’une heure qu'avaient duré les premières, elles s'étaient graduellement réduites de 2 ou 3 minutes. L'oreille collée contre le rideau, j'avais entendu à plusieurs reprises un nombre considérable de petits coups ; plus tard, le frôlement très distinct d'une robe empesée ou soyeuse dont s'affublerait une personne ; j'étais dans une attente fiévreuse.

Le 9 novembre, les avis que je crois donnés par l'Esprit assistant sont contradictoires. J'appelle un autre Esprit qui me dit des choses parfaitement fausses et ridicules, et j'acquiers la certitude de l'intrusion d'un Esprit moqueur qui répond à tout ; par le souvenir de quelques excentricités, je vois qu'il s'est immiscé à quelques-unes de mes opérations. Je prends le parti de tout suspendre et d'attendre que l'obsession soit écartée.

L'obsesseur ne me quittait plus et mes prières n'eurent aucun résultat pendant six mois ; enfin, les bons Esprits m'inspirèrent l'idée de tourner la difficulté. Je me dis que si je réussissais à plonger le médium en somnambulisme et à lui faire acquérir la faculté de voir les Esprits, j'aurais résolu le problème, celui d'être assuré de l'identité du désincarné évoqué et d'être garanti ou averti de l'introduction d'un Esprit de bas étage.

Après quelques magnétisations dans le but de m'assurer de la disposition somnambulique du médium, elle acquit une certaine lucidité ; une nouvelle série d'expériences ou d'opérations eut lieu à partir du 19 février 1875. L'obsession avait fléchi, et je me trouvai aidé par un Esprit qui me dit être représenté dans une photographie envoyée par M. Buguet et qui apparut sur la plaque au lieu de l'Esprit évoqué. Cet Esprit me dit s'appeler Micaela. Cette photographie porte, en effet, l'image

d'une jolie fille de 19 ans ; cet Esprit m'amena plusieurs bons Esprits parmi lesquels j'eus soin de désigner ceux que le médium avait connus de leur vivant, tous ceux qui paraissaient être assez élevés dans la hiérarchie spirituelle. Les douze à quatorze Esprits qui formèrent alors l'assistance, jusqu'à l'obtention de la matérialisation, m'apprirent que mon travail antérieur était à recommencer, pour n'avoir rien tenté pendant trois mois ; l'inaction avait détruit ou inutilisé les éléments préparatoires et fait évanouir ou disséminer les fluides ; il fallait tout reconstituer.

Armé de patience, d'espérance, je recommençai mes séances chaque soir ; elles ont donné les résultats suivants, et je suis persuadé qu'ils peuvent être utiles aux personnes qui voudraient obtenir l'admirable phénomène de la matérialisation de l'Esprit.

Joséfa est le médium mis en sommeil magnétique. Il est assis dans un fauteuil à dossier tissé en jonc de l'Inde, la tête soutenue commodément. Il porte une robe d'indienne de couleur (il ne faut pas de noir.) Je m'informe de l'état de sa santé afin de l'améliorer à l'aide des Esprits qui nous assistent. Il me signale la présence de Micaela ; puis arrivent les Esprits assistants, réunis par couple, ou par trois, suivant leurs sympathies ; enfin se présente Amélie, ma fille, qui doit se matérialiser ; elle est accompagnée d'un Esprit sympathique qui, dans sa dernière incarnation, fut intimement lié avec le médium. Je me place près du rideau, et le médium commence immédiatement à converser avec les Esprits, tout ce que je consigne fut dit par la voix de Joséfa. Le sujet s'isole si complétement que, lorsque les Esprits sont partis par groupes comme ils sont venus, si, avant de le réveiller je désire l'interroger sur ce qui s'est dit, il ne se rappelle de rien et croit n'avoir pas parlé. Il me reste ensuite le travail d'un quart d'heure pour réveiller le médium, je lui jette plusieurs fois des ondées d'eau fraîche à la figure, conseil donné par les Esprits, ce dont il n'a pas connaissance ; je l'évente vigoureusement. Je l'aide à sortir du fauteuil pour le placer sur une chaise où je lui fais des frictions magnétiques sur la colonne vertébrale. Puis il ouvre les yeux et peut souffrir la clarté d'une bougie, après le dégagement de sa tête.

19 février 1875. 1re séance de 4 minutes. − La séance terminée, j'ôte le rideau. Entretien d'un moment pendant lequel l'Esprit Amélie m'engage à avoir de la patience ; il ne peut dire quand aura lieu la matérialisation, celle-ci dépendant de l'état du médium d'abord, de la disposition d'esprit des assistants, de l'état de l'atmosphère et de la volonté de Dieu ; mais il a la croyance que nous réussirons.

22 février 1875. 4e séance de 5 m. Un assistant incarné. Le médium somnambule accuse des attouchements. L'Esprit Amélie dit avoir obtenu, comme Katie King, une mission de trois ans pour apparaître sous forme tangible, et que, quoiqu'il n'ait eu en vue que ma satisfaction, il lui sera indifférent que d'autres personnes soient en ma compagnie lorsqu'il se présentera.

25 février 1875. 7e séance de 8 mn. − Le somnambule voit se former une ombre vaporeuse qui lui touche la figure et les mains, il n'en éprouve pas de sensations, mais il en constate le mouvement.

26 février 1875. 8e séance de 11 minutes. − Amélie dit que toute la difficulté réside dans la première apparition ; que dès qu'elle se sera produite, je l'obtiendrai immédiatement chaque fois que je le désirerai et en tous lieux, après même une interruption d'une année, toujours avec l'assistance du médium. Le sujet somnambule avertit qu'il faut qu'on fasse attention à Joséfa[12], car il veut suivre sa mère (un des Esprits assistants) et s'éloigner beaucoup plus qu'il ne le doit, ce qui pourrait amener un accident fâcheux pour moi.

27 février 1875. 9e séance de 13 mn. − Le médium aperçoit le visage d'Amélie matérialisé ; une ombre vaporeuse indique la place du corps. − *3 mars 1875. 13e séance de 19 mn*. Le bras droit et la main droite sont formés ainsi que le corps jusqu'à la ceinture. − *5 mars 1875. 15e séance de 22 minutes*. Le bras gauche est entièrement formé moins la main. − *6 mars 1875. 16e séance de 21 mn.* La main gauche est formée. − *8 mars 1875. 18e séance de 14 mn*. Tout le corps jusqu'à la naissance des cuisses est formé. − *11 mars 1875. 21e séance de 34 mn.* La cuisse gauche jusqu'au genou est consolidée. − *13 mars 1875. 23e séance de 18 mn*. La cuisse droite est également consolidée. − *16*

---

12 *Joséfa* est toujours le même médium, mais jamais il ne parle de lui qu'à la troisième personne.

mars 1875. 26e séance de 51 mn. La jambe droite, moins le pied, est entièrement matérialisée. − *19 mars 1875. 29e séance de 29 mn*. La jambe gauche est obtenue. A cette date il y a huit Esprits présents. − *21 mars 1875. 31e séance de 25 mn*. Le pied droit est entièrement consolidé. − *22 mars 1875. 32e séance de 36 mn*. Le pied gauche est entièrement formé. − *24 mars 1875. 34e séance de 15 m*. La forme est complète et consolidée ; il ne manque plus que le vêtement. L'étude anatomique et philosophique sur les organes intérieurs du corps spiritualisé ; conséquences admises par les dix Esprits présents ; (ne sera pas publiée actuellement.) − *28 mars 1875. 37e séance de 18 mn*. Le corsage et les manches jusqu'au coude sont matérialisés. La couleur est gris-plomb clair. − *31 mars 1875. 40e séance de 25 mn*. La robe arrive jusqu'à la naissance des cuisses. − *2 avril 1875. 42e séance de 12 mn.* La robe est matérialisée jusqu'aux genoux. − *6 avril 1875. 46e séance de 52 mn*. Il ne manque plus que 9 pouces pour que le vêtement arrive jusqu'à terre. − *9 avril 1875. 49e séance de 17 mn*. Les Esprits me félicitent du complet achèvement de la matérialisation ; le guide marquera le jour de l'apparition. − *11 avril 1875. 51e séance de 15 mn.* Les Esprits croyaient et soutenaient que l'apparition de l'Esprit matérialisé dépendait dorénavant de la volonté de Dieu. Je me suis élevé contre l'absolu de cette opinion émise par l'ignorance des causes qui la retardaient. Mes arguments ont fini par conquérir leur assentiment et leur faire admettre que le phénomène de la matérialisation de l'Esprit possède ses lois comme tous les autres, lois dont nous ignorerons longtemps la formule ; que la volonté de Dieu s'était déjà manifestée en permettant la formation du corps et du vêtement ; qu'il était donc probable qu'il fallait encore à cette forme un excédent de fluides qu'elle ne pouvait acquérir que peu à peu, attendu que le médium et moi n'en fournissons pas en suffisante quantité. Il faut donc prendre patience et persévérer. (A suivre.)

Critique de la brochure : La photographie spirite et l'analyse spectrale

Bellême, 7 novembre 1875.

Messieurs et Frères en croyance. Le prétendu naufrage de la photographie spirite, par suite du jugement du 16 juin 1875, ayant produit sur les adeptes du Spiritisme un effet contraire à celui qu'en attendaient ses détracteurs et donné une nouvelle impulsion aux recherches scientifiques, il en est résulté plusieurs ouvrages savants et instructifs. Parmi ceux qui ont déjà paru, M. Legas, président du groupe *La Vérité*, vient de faire imprimer une brochure intitulée : *La Photographie spirite et l'Analyse spectrale*, dans laquelle l'auteur entre avec talent dans des détails bien propres à apporter dans l'esprit de toute personne impartiale, la conviction pleine et entière de la *possibilité* d'obtenir la photographie des personnes défuntes : ce qui, en d'autres termes, est la démonstration savante et rigoureuse de la réalité, ainsi qu'une réplique scientifique, à cette fin de non-recevoir d'un homme très considérable, haut placé : « La lumière ne peut agir que sur des corps ; comment reproduirait-elle des Esprits ?

Mais à côté des vérités qu'il dévoile, l'auteur soutient en outre des propositions erronées, c'est pourquoi je viens les lui signaler tout en avouant mon insuffisance et mon peu d'aptitude à le suivre dans tous les détails scientifiques de sa brochure.

Selon M. Legas, l'Esprit serait constitué de matière, ne serait que de la matière ; mais une matière si fine, dit-il, si déliée, si fluidique, si vaporisée que ce n'est presque rien pour notre intelligence et absolument invisible pour nous (p. 41 et s.)

Mais enfin, lui dirai-je, cette matière, si tamisée soit-elle, n'en sera pas moins de la matière et comme telle si nos yeux ne peuvent la percevoir dans son état fluidique, notre intelligence la concevra toujours encore divisible et par conséquent ne pouvant jamais constituer un être simple, capable de comparaison et de jugement.

Il faut, ajoute-t-il, que l'Esprit soit quelque chose ; or, que saurait-il être, sinon de la matière ? ou l'Esprit est de la matière, ou il n'est rien. Il ne sort pas de ce dilemme. Selon lui, Dieu lui-même est matière, sans quoi il ne saurait être (p. 38).
N'est-ce pas aller trop loin, n'est-ce pas affirmer légèrement ce que personne ne peut savoir, ce qui dépasse la science humaine ? J'oserai lui demander : De ce que nous ne connaissons ici-bas que la matière, s'ensuit-il que l'Esprit, pour être quelque chose, soit nécessairement de la matière ? Dieu nous a-t-il tout révélé ? Ne peut-il se faire qu'il existe une autre manière d'être que nous ne connaissons pas, une essence quelconque inaccessible à nos conceptions bornées ? Enfin, comprenons-nous comment Dieu existe ? Certainement non, et je ne pense pas que M. Legas fasse exception. Pouvons-nous mieux comprendre comment de la toute-puissance divine émane notre essence spirituelle ? Hélas, pas davantage. Eh ! comment concevrions-nous cela, nous, Esprits arriérés incarnés sur cette pauvre terre dans l'unique but d'y venir perdre un peu de notre ignorance, et progresser un peu par nos efforts joints à l'assistance des Esprits plus avancés que nous ?
Au lieu d'affirmer ce qu'il nous est impossible de savoir actuellement, ne conviendrait-il pas mieux de nous borner momentanément à exposer nos doutes, nos idées, et, avant de les proclamer individuellement comme étant l'expression de la vérité, de les soumettre à l'examen des personnes studieuses qui la cherchent, réunies en divers groupes solidaires où chacun apporte son acquit, où chacun s'efforce à s'éclairer mutuellement ?
Scruter ainsi isolément l'essence divine et l'essence spirituelle, tant que nous occuperons ce bas-monde, n'est-ce pas plonger sa raison dans l'abîme du vide ; n'est-ce pas s'exposer à gagner le vertige ?
− Au surplus, l'auteur de cet excellent ouvrage dont je me permets de critiquer une pensée, ne paraît plus lui-même être bien sûr de ce qu'il vient d'affirmer à diverses reprises d'une façon si nette et si précise lorsque, revenant (p. 63) sur ce qu'il a affirmé, il ajoute, sans paraître s'apercevoir qu'il va se contredire, que « il n'a pas entendu parler des *Esprits purs*, dont il avoue ne pas connaître l'essence. » − En ce cas, lui répondrai-je, puisque vous avez affirmé que « Dieu est matière (p. 38) », c'est donc que vous ne le considérez pas alors comme un *Esprit pur ?*
Il n'entendait, dit-il, parler simplement que des « Esprits en général qui sont, ajoute-t-il, des êtres doubles, des âmes revêtues, toujours, d'une enveloppe fluidique, enveloppe semi-matérielle (même p. 63). »
Mais alors, lui répondrai-je encore, si nous faisons abstraction de cette doublure matérielle appelée périsprit, il en restera simplement un Esprit sans matière ; or, que cet Esprit soit plus ou moins pur, c'est-à-dire plus ou moins avancé en perfection, en progrès intellectuel et moral, ce progrès acquis ou à acquérir ne saurait changer sa nature spirituelle ; et puisque, de votre aveu, on ne peut connaître celle des Esprits purs, vous ne pouviez mieux connaître, ce me semble, celle des Esprits moins purs ou des Esprits en général, destinés à se purifier, eux aussi, et dont l'essence ne pourrait changer sans qu'ils perdissent en même temps leur identité.
J'avoue humblement que je ne m'explique pas les affirmations de M. Legas, d'autant moins qu'elles me paraissent en flagrante opposition avec ce que dit le *Livre des Esprits*, lequel est bien moins affirmatif et plus circonspect sur cette grave question.
Quel besoin, d'ailleurs, avait l'auteur de s'engager dans une question insoluble à la science humaine ? Est-ce que dans la démonstration qu'il a entreprise (la possibilité de la photographie spirite) il s'agissait le moins du monde de l'essence spirituelle ?
Il doit, ce me semble, paraître évident à tout le monde que, de même que dans la photographie des personnes vivantes, ce n'est pas l'esprit de l'homme, mais son corps dont on obtient l'image, − de même aussi dans la photographie des désincarnés, ce n'est pas l'Esprit lui-même, mais son *périsprit* qui est photographié.
Or, et surtout après la démonstration que M. Legas a faite avec tant d'intelligence, personne ne peut mettre en doute la matérialité du périsprit, et cela devait lui suffire, sans aller jusqu'à matérialiser l'Esprit lui-même, dont l'essence ne peut être connue, pas plus que celle de Dieu que l'auteur matérialise également.

Tout ce qui précède n'est que mon opinion individuelle qui n'a aucun poids par elle-même, mais que j'avais toujours cru conforme à celle d'autorités compétentes.
Veuillez agréer, Messieurs et Frères en croyance, l'expression de mon respect profond.

P.-F. Ginoux père.

Réponse aux critiques de M. Ginoux

Paris, 15 novembre 1875.
A notre frère et ami monsieur Leymarie.
M. Ginoux père, de Bellême (Orne), soulève quelques objections à la théorie de la nature de la matière et de l'esprit exposée dans ma brochure : *La Photographie spirite et l'Analyse spectrale comparées.*
Je le remercie, et pour les éloges qu'il veut bien accorder à la partie scientifique de mon livre, et pour sa critique inspirée par un ardent amour de la vérité ; le sentiment de la bienveillance la plus courtoise guide sa pensée.
M. Ginoux semble croire que j'affirme comme indiscutable mon opinion individuelle et rien n'est moins vrai ; depuis douze ans passés j'étudie le Spiritisme, et jamais je n'ai rencontré un seul Esprit qui ait contredit la théorie de la matière exposée dans la *Photographie spirite* ; tous l'ont enseignée, et je connais un grand nombre de spirites, hommes sensés, intelligents, instruits, savants même, qui ne font aucune difficulté de l'admettre et rejetteraient bien loin la théorie contraire. Ces questions abstraites n'ont pas fait, en général, le sujet d'études approfondies, car, trop souvent, les spirites vivent sur la foi des idées reçues avant eux et des préjugés les plus vénérables par leur antiquité.
M. Legas ne sort pas de ce dilemme : « M. Ginoux écrit que si l'Esprit existe, il est quelque chose ; s'il est quelque chose, il ne peut être que matière ; ou l'Esprit est matière, ou il n'est rien. »
Mais non, cher adversaire, je ne sors pas de ce dilemme. Pour m'en faire sortir, il faudrait infirmer une des deux propositions qui le constituent, et vous ne pourrez jamais prouver que l'Esprit qui existe et qui est par conséquent quelque chose, ne soit pas matière.
Vous voudriez bien le prouver, mais vos efforts demeurent impuissants, et vous en êtes réduit à cette hypothèse. − « Ne peut-il se faire, dites-vous, qu'il existe une autre manière d'être que nous ne connaissions pas, une essence quelconque inaccessible à nos conceptions bornées ? Dieu nous a-t-il tout révélé ? » Assurément non, Dieu ne nous a pas tout révélé, mais tout ce qui existe constitue un être et non une manière d'être, et vous avouez que le problème vous a bien des fois paru assez peu clair à vous-même, que tout en croyant que l'Esprit n'est en rien matière, vous vous êtes souvent demandé : « Mais alors, qu'est-ce que ce peut bien être que l'Esprit ? »
Cette question, chacun de nous se l'est bien des fois adressée, et je doute fort que les arguments de la philosophie scolastique que vous m'opposez aujourd'hui aient jamais contribué à vous tirer d'embarras. − « Cette matière, me dites-vous, qui composerait l'Esprit, si tamisée, si ténue, si quintessenciée soit-elle, c'est encore de la matière que notre intelligence pourra toujours concevoir divisible, et qui, par conséquent, ne pourra jamais faire un être simple, capable de l'acte simple de la pensée. Car si l'Esprit est divisible, la pensée le serait également, ce qui ne saurait être. »
Je ne suis pas complétement étranger à cette philosophie étroite ; quand nous aurons ergoté pendant des années sur l'être spirituel et l'être composé, sur la divisibilité de la matière, sur les atomes crochus, sur la monade, serons-nous plus avancés, et tout cela prouvera-t-il qu'une chose qui existe peut n'être rien, et que l'Esprit qui est quelque chose n'est point matière ? Plus perplexes que jamais, il nous faudra, quand même, demander au Spiritisme la clef du mystère.
Pour tirer de votre syllogisme une conclusion logique et rigoureuse, il faudrait que vos prémisses fussent irréprochables et à l'abri de toute discussion ; êtes-vous bien certain que la matière soit divisible à l'infini, et que l'élément de la matière ne soit pas *simple* ? Vous connaissez les *monades* de Leibnitz, lesquelles sont, selon lui, les éléments simples de la matière ; il attribuait à ces éléments

simples matériels certaines perceptions, certains instincts qui en faisaient des substances douées d'une sorte d'âme inférieure à celle de l'homme et des animaux. Voilà, si je ne me trompe, un grand air de parenté avec l'Esprit matière. C'est que Leibnitz était un peu spirite, et l'un de ses disciples, Ch. Bonnet, fut l'un des plus illustres précurseurs du Spiritisme.

Laissons dormir bien tranquille cette vieille philosophie scolastique, sèche et stérile, car nous sommes la vie et le progrès, l'avenir ; pourquoi regarder en arrière ?... Si nous interrogeons le Spiritisme, il nous répondra que toute matière est douée d'un principe intelligent proportionné à son degré d'épuration, et qu'elle ne peut être conçue sans l'Esprit ni l'Esprit sans la matière ; l'Esprit pénètre, anime et vivifie tout.

Mes théories frisent de bien près le matérialisme, et il eût été, selon mon contradicteur, préférable d'imiter la réserve et la circonspection d'Allan Kardec en ces délicates questions. Je ne partage pas ces craintes que je comprends et que j'excuse en faveur du motif qui les fait concevoir. Ici encore, ne bataillons pas sur des mots.

Selon les matérialistes, la pensée est la résultante d'un certain arrangement, d'une certaine organisation de la matière ; l'organisme détruit, la pensée n'a plus de raison d'être et s'éteint d'elle-même. Qu'importe que la matière soit intelligente ? qu'elle pense, si cette matière, incorruptible et indestructible, est indépendante du corps. Mais ce matérialisme-là n'est pas dangereux, et je le préfère aux faux systèmes qui, dans la crainte de confondre l'esprit et la matière, veulent que les manifestations de l'intelligence s'exercent sans substance aucune. Le danger est précisément là, dans le spiritualisme comme on l'entend communément, qui est la cause seule du matérialisme qui désole la société ; loin de favoriser ce dernier, la théorie précitée en est le plus redoutable adversaire.

Quant à être un peu hardi et aller de l'avant, je ne m'en défends guère, car il est bien temps de marcher un peu. En quoi suis-je donc si téméraire ? Parce que j'ai affirmé carrément que tout est matière, que l'Esprit est matière, que Dieu est matière ?... Mais on n'y pense pas ! !... C'est l'A B C du Spiritisme. − Est-ce qu'attentifs pendant des années à contrôler des phénomènes de toutes sortes, on aurait oublié de creuser les principes mêmes du Spiritisme et reculerait-on devant leurs conséquences ?... On m'oppose la réserve d'Allan Kardec !... Mais je n'ai fait que répéter ce qu'il a dit lui-même ; j'ai seulement exprimé la même vérité avec d'autres mots. Voilà tout. Et encore !

J'ouvre le *Livre des Esprits* (10e édition) à la page 34, question 79, et je lis :

D. « Pourrait-on dire que les Esprits sont formés de l'élément intelligent ? » − R. « C'est évident. Les Esprits sont l'individualisation du principe intelligent, comme les corps sont l'individualisation du principe matériel. »

Puis, retournant en arrière, j'ouvre le volume à la page 11, question 28, et je lis :

D. « Puisque l'Esprit est LUI-MÊME QUELQUE CHOSE, ne serait-il pas plus exact et moins sujet à confusion, de désigner les deux éléments généraux par les mots MATIÈRE INERTE ET MATIÈRE INTELLIGENTE ? » − R. « Les mots nous importent peu, etc… »

D'où le syllogisme suivant : Les Esprits sont l'individualisation du principe intelligent. Or, le principe intelligent est de la matière intelligente. Donc, les Esprits sont l'individualisation d'une matière intelligente, et alors l'Esprit est matière. Je n'ai pas été plus hardi qu'Allan Kardec. Je n'ai pas commis d'hérésie spirite et je persiste dans mon dilemme : ou l'Esprit est matière ou il n'est rien, et comme une chose ne peut pas exister et n'être rien, l'Esprit est matière, et en vertu d'une logique inflexible, le même raisonnement s'applique à Dieu.

Sans doute, bien téméraire celui qui voudrait scruter la nature de Dieu ! L'homme terrestre en sera toujours réduit sur ce point à des hypothèses fort éloignées de la vérité ; les Esprits élevés viennent nous dire qu'eux non plus ne savent pas ce qu'est Dieu ?... Mais Dieu sera-t-il plus honoré parce que, pour ne pas nous tromper sur sa nature, nous aurons commencé par l'exclure de la logique ? pour le faire plus grand, est-il nécessaire, par une bizarre contradiction, de faire qu'il ne soit rien ?...

Qu'est-ce que Dieu ? Est-ce le principe intelligent de tous les êtres, un être personnel, un être collectif ? Retiré dans un sanctuaire impénétrable, rayonne-t-il dans tout l'univers, ou, présent partout, enveloppe-t-il dans son infinité la création son œuvre ? Questions redoutables ! Mais quel

qu'il soit, principe intelligent de toutes choses, être personnel, être collectif, encore faut-il qu'il soit un principe actif qui suppose un sujet, une substance, une matière.
« Tout ce qui existe présente une substance quelconque, à divers degrés d'épuration, il est vrai, mais qui n'en constitue pas moins un être. Dieu existe, Dieu est matière, car du moment qu'il existe, il est quelque chose. Donnez le nom que vous voudrez à la substance qui le compose, vous n'en reviendrez pas moins à cette affirmation. Ce qui compose l'être intelligent ou le principe de son existence n'est pas de la matière dans le sens ordinaire du mot, mais c'est un fluide, une essence, un extrait quintessencié, très éthéré, enfin quelque chose, et par conséquent matière. »

Extrait d'une communication donnée au groupe la Vérité le mercredi 10 novembre 1875

Si, au premier abord, ces mots : Esprit-matière, Dieu-matière, révoltent non la raison, mais le sentiment, c'est que nous avons été habitués dès l'enfance à nous faire une idée très fausse de la matière et de l'esprit. Nous subissons toujours, malgré nous et à notre insu, l'influence des idées anciennes, et nous ne nous pénétrerons jamais assez de cette vérité, que pour avoir quelque chance de comprendre le Spiritisme et de l'étudier fructueusement, il nous faut faire table rase de nos vieilles croyances, de nos vieilles idées, de nos préjugés. Par ce mot matière, nous nous obstinons toujours à concevoir cette matière solide et grossière que nous manipulons chaque jour, tandis que la matière de notre globe n'est pas le type unique de la matière ; celle des mondes supérieurs ne ressemble guère à la nôtre ; vous ne pouvez vous en faire une idée, et cependant vous savez et vous dites que c'est de la matière. Le fluide électrique est bien subtil, cependant vous appelez ce fluide, matière ; du fluide périsprital, bien plus éthéré encore, vous dites avec raison que c'est de la matière. Dites que le fluide qui compose l'Esprit pur, l'âme, ne saurait entrer en comparaison avec le périsprit, et que le principe suprême qui constitue l'essence de Dieu ne saurait lui-même être comparé au fluide de l'Esprit le plus pur ; mais en est-ce moins quelque chose, et par conséquent matière ? Cela empêchera-t-il que Dieu soit toujours l'intelligence suprême, le principe et la fin de tous les êtres, le Créateur éternel et immuable, le type de toute perfection ? Cela empêchera-t-il qu'il soit notre Père que nous adorons, que nous prions, que nous aimons ? Ne soyons donc pas comme des enfants ; n'ayons pas peur des mots, et appelons les choses par leur nom !
Dans un autre passage de sa lettre, M. Ginoux affirme l'une de mes autres contradictions.
« M. Legas dit n'avoir pas entendu parler des Esprits purs dont *il avoue* ne pas connaître l'essence. » J'ai dit qu'ils sont matière, comme tout ce qui existe.
« Puisque vous avez affirmé que Dieu est matière, c'est donc que vous ne le considériez pas comme un Esprit pur ?... » Ai-je dit que l'Esprit pur n'est pas matière ?...
« Si nous faisons abstraction de cette doublure matière appelée périsprit, il restera simplement un Esprit SANS MATIÈRE... » Pardon, il restera l'expression plus ou moins élevée de l'élément intelligent de la matière.
« Ce progrès acquis ou à acquérir ne saurait changer sa nature SPIRITUELLE… » Nature spirituelle, est une manière de parler défectueuse, et je ne connais qu'une nature matérielle douée d'intelligence, ce qui n'est pas du tout la même chose.
« Quel besoin, dit-il, de s'engager dans une question insoluble à la science humaine ? Est-ce qu'il s'agissait le moins du monde de l'essence spirituelle ? Il doit paraître évident à tous que, de même que dans la photographie ordinaire, ce n'est pas l'Esprit de l'homme, mais son corps dont on obtient l'image, de même aussi, dans la photographie du désincarné, ce n'est pas l'Esprit lui-même, mais son périsprit qui est photographié. »
La chose ne parait pas si évidente, et pour qu'elle le fût, il faudrait que tout le monde sût et crût que l'âme est revêtue d'un corps fluidique assez matériel pour être photographié. Or, nous sommes loin de là encore, et on ne prouve jamais mieux aux gens qu'ils ont tort qu'en leur mettant le doigt sur le point précis où ils cessent d'avoir raison et commencent à avoir tort. Pourquoi nos adversaires nient-ils la possibilité de la reproduction de l'Esprit par la lumière ? Justement parce que, selon eux,

l'Esprit n'est en rien matière. Je devais donc, abondant un peu dans leur sens, admettre avec eux que l'âme elle-même, et Dieu, quoique matériels tous deux, ne peuvent être saisis par la lumière, et cela fait, je leur ai démontré que la substance qui se reproduit par l'appareil photographique n'est pas l'âme elle-même, mais son corps fluidique, son vêtement matériel. De cette façon, chacun était content, et nos ennemis, comme nos adversaires, comme nos railleurs peuvent aujourd'hui, avouer sans honte qu'ils étaient à côté de la vérité.
Je serais désolé qu'au cours de cette réfutation, j'eusse laissé dans le feu de la discussion, échapper quelques mots un peu trop vifs, qui auraient pu, contre mon intention, froisser mon contradicteur. Le champion ou l'adversaire d'une doctrine, doit toujours se considérer comme un être impersonnel représentant tous ceux qui sont ou qui seront de son avis. C'est à cet être impersonnel que je me suis adressé, et quant à M. Ginoux, qu'il reçoive ici mes remerciements et l'assurance de mon affectueuse estime.
Et vous, cher monsieur Leymarie, combattez jusqu'au bout le combat de la vérité, du droit et de la justice. Espoir ! et dans tous les cas, courage !!... Nos vœux vous accompagnent et notre affection ne vous fera pas défaut.

E. Legas,
Président du groupe spirite La Vérité.

Médiumnité voyante et auditive

M. L.… de Rochefort, nous permet de citer le passage suivant de sa lettre du 20 décembre 1875 :
« Je désire vous faire part de deux facultés médianimiques que Dieu, dans sa bonté suprême, a bien voulu me donner pour me dédommager d'une vie pleine de tribulations ; mes épreuves sont bien longues, car j'ai 76 ans accomplis.
Le soir, à peine suis-je couché, que la première de ces facultés me déroule devant les yeux un panorama magnifique, tels que paysages divers, monuments grandioses, mers, lacs et des figures attrayantes, le tout éclairé comme par un beau clair de lune avec le ciel constellé de brillantes étoiles.
La seconde de mes facultés consiste à entendre des chants joyeux par une foule d'Esprits, et le plus remarquable, c'est qu'à ma prière ils ont la complaisance de chanter en chœur les passages que je désigne ; mon répertoire est considérable, et pourtant ils chantent tous mes airs ; ils en modulent aussi que je ne connais pas, et je conclus de cela, par l'expérience acquise, que, puisqu'ils lisent dans notre pensée, ils peuvent également y déchiffrer les notes qui représentent un air dont on a le souvenir.
Si ce que je vous expose peut intéresser vos nombreux lecteurs, je vous autorise à l'insérer dans la *Revue* ; imprimez seulement ma lettre initiale.
Au nom du groupe que je représente, sympathie pour tous nos frères. »

Un médium apostat

Un singulier procès vient de se dérouler devant le tribunal de paix, à compétence étendue, de notre localité. Deux spirites, l'un médium et l'autre spirite mais non médium, viennent d'être inculpés devant le tribunal de simple police, pour avoir donné de la publicité à la préexistence un peu ridicule d'une quinzaine de personnes très connues de la localité, et plainte portée par elles devant la police du juge de paix.

Arrivés à la barre, le médium a apostasié sa croyance, se conformant en tous points à la dissimulation du photographe trop connu ; il a tout nié. Le spirite non médium a confessé sa foi avec énergie et fermeté, devant un nombreux auditoire ; il a traité son collègue d'apostat et de renégat.
Le confesseur d'Allan Kardec en a été quitte pour 2 francs d'amende et condamnation aux dépens de l'instance, avec injonction du juge de ne plus *révéler les préexistences ni bonnes ni mauvaises*, sous peine, en cas de récidive, de passer en police correctionnelle. Vous êtes autorisé à reproduire le fait ; dût-on vous envoyer l'extrait ou l'expédition du jugement à l'appui de notre assertion. Notez que cette révélation d'existences antérieures n'était qu'une plaisanterie entre amis et n'avait pas été faite avec l'intention de nuire. La malveillance d'un seul faux spirite a suffi pour motiver une condamnation par-devant le tribunal de simple police du juge de paix.
Les juges de paix africains, â compétence étendue, jugent en dernier ressort jusqu'à 500 francs et en premier ressort de 500 francs jusqu'à 1000 francs ; ils connaissent une partie de la compétence des tribunaux de première instance, en ce qui concerne certains actes et formalités judiciaires.

Saint-Denis-du-Sig (Algérie), 10 décembre 1875. SERUG.

Nota. − Nous réprouvons toutes les plaisanteries faites au sujet du Spiritisme, car les médiums ne doivent jamais faire un jeu de leur faculté ; ne l'oublions pas, les hommes convaincus savent ne blesser personne, ils doivent avoir pour règle de respecter les croyances d'autrui.

De la matérialisation des Esprits

Réflexions sur les études de Emma Harding Britten.
Tel est, parlant du genre de phénomènes dont le médium William nous a donné des exemples à Paris, le titre d'une étude faite par Emma Hardinge Britten, insérée dans le *Banner of Light*, et que nous analysons ci-après.
La question, dit l'auteur, est complexe, difficile, d'autant plus que les conditions exactes dans lesquelles le phénomène s'accomplit sont très peu saisissables, tant à cause de l'obscurité ou des écrans réputés nécessaires, que par suite du petit nombre d'observateurs compétents et dignes de foi.
Il est certain, et Allan Kardec l'a depuis longtemps établi, il est certain qu'il existe pour les Esprits, les moyens de condenser autour d'eux les éléments constitutifs de la matérialité, en y comprenant le corps humain lui-même, d'agir de même sur le bois, sur les métaux, sur les végétaux, et pour les décomposer ou les recomposer, les rendre visibles ou invisibles, leur faire traverser les substances réputées impénétrables, et que la preuve de ces postulats réside dans les innombrables faits établis, étudiés et classés depuis vingt ans dans les *annales du Spiritisme*.
Partant de ces prémisses, il n'est plus difficile d'admettre que les Esprits peuvent en quelque sorte se revêtir de corps qu'ils fabriquent si aisément. Les diverses phases de la vie physiologique, en effet, donnent lieu à des déversements constants dans l'atmosphère, de produits humains, volatils, si bien que l'air ambiant est sinon saturé, du moins empli de ces particules essentielles lesquelles se trouvent ainsi à la disposition des Esprits. Telle est l'hypothèse présentée par l'auteur comme lui étant propre. Voici maintenant quelle serait sur le même sujet, l'opinion des Esprits.
La substance organique du périsprit, en général, n'est autre chose qu'une fonction de l'élément universel, que de l'électricité animale dont l'attribut ou la manifestation est la force proprement dite. Sans parler ici de l'essence distincte du périsprit, intérieure à lui, dont l'attribut spécial est l'intelligence et qui joue par rapport au périsprit le rôle que celui-ci remplit vis-à-vis du corps, il est clair que ce périsprit ou électricité animale étant une source de force, la force est à la disposition des Esprits.

L'électricité est d'ailleurs le grand moteur par lequel toutes les transformations de la nature sont produites, depuis les gaz invisibles jusqu'aux solides les plus lourds. L'on n'en connaît communément encore que quelques exemples, tels que la liquéfaction des gaz, la décomposition des liquides, la formation des orages, celle des aérolithes, etc..., mais, en ne se référant qu'à celles de ces manifestations que l'homme sait reproduire, si l'incarné avec ses connaissances et ses moyens imparfaits peut effectuer de si radicales transformations, à quels résultats, des êtres plus avancés, munis surtout d'un *appareil électrique aussi parfait que le périsprit*, ne peuvent-ils parvenir ? C'est ainsi, en effet, par la condensation des émanations humaines qu'a lieu la cristallisation temporaire des particules constituves des formes matérialisées[13].

En ce qui concerne les conditions dans lesquelles cette médiumnité particulière se manifeste, il ressort que l'électricité animale, ou, ce qui est la même chose, le magnétisme personnel, diffère en raison du moral et du physique d'un chacun. Qu'on imagine dès lors un incarné dont le fluide électrique personnel procédant surtout de l'organisation physique, soit abondant, d'émission facile et négatif : un bon médium à effets physiques se trouvera constitué. Qu'un Esprit analoguement doué survienne à l'électricité positive toutefois, et les deux fluides tendront à se recombiner comme aux deux pôles d'une pile. Que ces natures appropriées se trouvent entourées d'autres natures similaires, dans un groupe, par exemple, et la puissance d'action s'accroissant comme le fait une batterie électrique avec le nombre de ses éléments, bientôt des effets physiques naguère impossibles deviendront un jeu, et ainsi de suite. La reproduction des phénomènes de la vie organique ou du mouvement n'est donc qu'affaire d'action entendue du fluide électrique vital ; et plutôt celle d'un organisme presque entier, qu'un degré supérieur dans la puissance développée.

Maintenant, la matérialisation produite est-elle l'Esprit lui-même, ou seulement la représentation de sa personnalité ? Eh bien, de même que les manifestations médianimiques, en général, varient suivant les sujets, de même les matérialisations qui rentrent dans la même catégorie de faits, sont de diverses sortes aussi. L'Esprit qui effectue une telle modification dans l'agencement des éléments doit, avons-nous dit, être en rapport magnétique direct avec les incarnés présents ; et comme cette relation exacte de conditions ne se rencontre que très rarement, il arrive que, lorsqu'un Esprit désirant ainsi se manifester ne trouve point le fluide complémentaire qui lui manque, le guide spirituel qui préside la séance, Esprit plus expert dans l'élaboration des fluides, fabrique à ses propres dépens et toujours à ceux des assistants, l'enveloppe requise pour représenter l'Esprit impuissant. Que l'on ne croit pas, pour cela, que ces représentations soient généralement trompeuses ou l'œuvre d'Esprits fallacieux. Le fonctionnement de ces phénomènes est soumis à des lois précises, et il se passe là quelque chose d'analogue au mode constant, mais déterminé, par lequel un chef d'Etat, par exemple, transmet ses volontés. Pour n'arriver aux administrés que par de nombreux intermédiaires, cette volonté promulguée n'émane pas moins du Président. Seulement, ce mode de transmission, connu de tous, n'implique aucun doute, aucune diminution dans l'autorité de la parole transmise ; ainsi en serait-il des phénomènes en question si nous connaissions plus à fond les lois qui les régissent.

Enfin, un Esprit ayant réussi à se matérialiser, ne pourrait-il ensuite conserver ou quitter cet état à son gré ? Cette matérialisation n'ayant été formée et n'étant entretenue que par les émanations des incarnés présents, il suit qu'elle ne peut subsister qu'en même temps que cette action, conséquemment avec la présence de ces assistants ; aussi longtemps que dure la tension de ces émissions, les particules constitutives de la force matérialisée restent agrégées, tandis qu'aussitôt les médiums partis, tout se désagrège, se dissout, cesse d'être tangible.

Là se termine l'étude de C.-H. Britten. Ce que nous trouvons de plus intéressant dans ce travail, c'est moins l'essai d'explication du phénomène de la matérialisation des Esprits, lequel sans être encore très explicite ne diffère guère dans ses généralités, de ce qu'a écrit sur ce sujet Allan Kardec, que certains aperçus qui visent une assimilation directe des phénomènes médianimiques aux

---

13 Voir dans la *Revue* d'octobre 1874, page 293. Les détails d'une matérialisation momentanée dans laquelle « une boule de feu, couleur bleu pâle, éclatant et illuminant la salle... » semble marquer, en effet, une action électrique.

phénomènes électriques que tout le monde connaît. Et cette assimilation, si des travaux ultérieurs la confirment, est grosse de conséquences.
Tout ce qui tend, en effet, à *unifier* les principes comme les modes d'action de la nature, s'approche de la vérité et doit être accueilli à ce titre.
De plus, bien que la *vérité* éternelle comme Dieu, ait le temps pour elle, c'est hâter pour le moins l'instant de sa diffusion générale que d'établir que les recherches opérées et les résultats déjà trouvés dans telle question particulière, ne sont pas lettres mortes pour la solution du grand problème de la science absolue, problème posé dès les premiers temps à l'humanité, et que le Spiritisme seul a l'espoir fondé de résoudre. C'est tendre aussi à rallier les savants de bonne foi, ceux que n'aveuglent ni les préjugés ni le parti-pris d'avance surtout après les exemples déjà donnés par quelques Anglais éminents, au moment où la France, hélas, abandonne volontairement le flambeau que la Providence lui a tout d'abord offert ; la Russie, en ordonnant à ses académies d'étudier impartialement la loi spirite, semble vouloir assumer, au contraire, le rôle éclatant qui se trouve à remplir ; à ce moment, disons-nous, peut-être n'est-il pas inopportun de dégager comme il suit ce qui ressort de l'étude que nous avons d'abord analysée.
Ces conséquences, formulées à l'état de théorèmes, les voici :
1. Le fluide universel, ou fluide cosmique, est le principe du monde créé.
2. Le fluide électrique, ou électricité, n'est qu'une *fonction* de ce fluide universel.
3. L'électricité est source de force ; elle imprègne tous les corps et varie de qualités, suivant l'espèce de ces corps.
4. L'électricité émanant des êtres animés (que dès 1789 Galvani a constatée sur un animal) est d'essence supérieure à celle qui émane des corps inanimés (telle que celle du verre, de la résine, etc.)
5. L'électricité humaine est, vraisemblablement, supérieure à celle émanant des animaux.
6. Le corps humain émet une électricité qui lui est propre, mais qui se confond généralement avec celle émise par le périsprit.
7. Le périsprit est de nature essentiellement électrique ; c'est un appareil électrique presque parfait.
8. Le fluide magnétique n'est autre que le fluide électrique émanant du périsprit ; il est d'ordre supérieur au fluide émanant du corps lui-même.
9. La matière tangible n'est qu'une *sorte* de condensation de l'élément universel opérée par une action électrique analogue à celle qui constitue l'eau de la combinaison de l'oxygène et de l'hydrogène présentés, en proportions définies, sous l'étincelle électrique minérale. C'est pourquoi toute matière est imprégnée d'électricité, et peut devenir une source de force.
10. L'action électrique entre deux êtres animés, c'est-à-dire l'effet analogue à celui dont l'étincelle est la manifestation lumineuse dans l'électricité minérale, ne se produit que lorsque certaines conditions réciproques, encore peu connues pour nous, sont remplies.
11. Le nombre de personnes présentes tend à accroître la puissance électrique développable, comme le nombre d'éléments d'une pile augmente sa force.
12. L'action électrique humaine peut produire la combinaison de certains éléments en présence, comme l'électricité minérale produit divers phénomènes connus, et parmi les résultats de ces combinaisons se trouve la matérialisation temporaire de la substance adhérente aux Esprits.
13. Les électricités d'ordres différents n'ayant pas les mêmes propriétés, l'essai de curation de maladies humaines par l'immixtion, plus ou moins bien appropriée, d'électricité minérale, ne peut produire que des résultats très restreints.
14. Au contraire, toute altération dans l'économie électrique humaine (cause de la plupart de nos maladies) peut être efficacement combattue par une action entendue du fluide humain, c'est-à-dire par le magnétisme.
15. Etc.., etc...
Ces principes, quand ils seront admis, précisés et *étendus* comme il convient, nous paraissent devoir influer sur l'ensemble de nos sciences et les coordonner en un tout aussi complet qu'harmonieux, fin intellectuelle assignée à l'humanité.

C'est ainsi que la physique pourrait rattacher plus étroitement qu'elle ne le fait actuellement, le magnétisme minéral dû aux aimants, à l'électricité proprement dite ; rapprochement que les découvertes de Faraday et d'Ampère sur les courants auraient dû, déjà opérer, et qui n'est point réalisé encore, parce que la base de ce rapprochement, c'est-à-dire la démonstration d'une *origine commune,* n'a pas été donnée jusqu'ici. Or, le magnétisme minéral n'est vraisemblablement que l'électricité afférente à certains corps, électricité que l'état de ces corps rend plus périphérique ou plus émissible. L'on modifierait dès lors cette dénomination particulière de magnétisme pour la rendre connexe de celle d'électricité, et dans l'étude de cette fonction importante du fluide universel, l'on distinguerait l'électricité périspritale, l'électricité humaine, l'électricité animale, la végétale, puis la minérale. Nous avons commencé par énumérer l'électricité périspritale, c'est-à-dire celle de la substance qui entoure le plus immédiatement l'Esprit ; mais qui sait si l'Esprit lui-même, source − avons-nous dit − de l'intelligence, n'exerce cet attribut au moyen d'une électricité d'ordre supérieur encore, qui serait, par excellence, l'électricité spirituelle ? C'est ce que l'avenir, c'est-à-dire les investigations humaines étayées de la permission divine, établiront un jour peut-être ! Alors serait résolue l'harmonie de toutes les croyances sincères, croyances si dissidentes encore mais en apparence seulement, parce qu'elles ne sont que les aperçus de divers points de vue, d'une même causalité, et que tout doit converger vers l'unité.

A.-L. B.

Poésie spirite : Les couleurs

De la guerre civile apaisant les colères,
Un renard gouvernait lapins, lièvres, chevreaux,
Daims, chamois, loups, tigres, panthères,
Sangliers, coursiers et taureaux.

Un renard ? Vous croyez sans doute
Qu'il fut sur le pavois porté par des amis,
Ou par un coup d'État. On sait ce qu'il en coûte.
Il était l'élu du pays !

Quel renard !... Il comptait parmi les plus honnêtes.
Ferme, agile, au travail prêt en toute saison,
Il plaçait sur ses yeux de magiques lunettes :
Les lunettes de la raison.

Depuis deux mois à peine il était aux affaires ;
De la patrie en deuil il calmait les douleurs,
Quand un rhinocéros cria : « De nos bannières
« Sans crainte et sans retard, choisissons les couleurs

« C'est là qu'est le salut. » − Grande dame, une Hermine
Opina pour le blanc « Voulez-vous l'aubépine ?
Dans le blanc choisissez tout ce qui vous plaira.
Aimez-vous mieux le lys ? On vous en donnera. »

− « Très-bien ! dit un lapin. » − « Hermine, ma mignonne,
J'ai déjà savouré ce que ton cœur nous donne ;
Assez de tes chansons... Vive le cramoisi ! »
Je ne sais qui parlait ainsi.

Une intéressante gazelle,
A sa flamme toujours fidèle,
Modérant un regard de feu,
Tendrement pria pour le bleu.

Vint le tour d'un cheval, connu par sa vaillance.
A l'assemblée il dit de sa puissante voix :
Le bleu nous vient du ciel ; le blanc, c'est l'innocence ;
Et le rouge en ma veine éclata maintes fois.
Prenez les trois couleurs ; quand le fer nous désole,
Il importe de les unir.
Le passé les connaît… Qu'elles soient le symbole
Et la gloire de l'avenir. »

Après ces beaux discours chacun pinça sa corde.
L'ours avait approuvé… Le tigre s'irrita.
Bref, messieurs, ce fut la discorde
Qui l'emporta.

Outragé… Le renard, calme, avec bienveillance,
Leur donna ce conseil, dicté par la prudence :
« Mes amis, que chacun renonce à son drapeau !
A votre honneur voudrais-je infliger une injure ?
Essayons, je vous en conjure,
Essayons sans regret du régime nouveau.

Mais déchirer vos flancs et creuser votre tombe...
Devant l'étranger, mes seigneurs !!

L'ordre, la liberté, le pays qui succombe,
Croyez-moi, n'ont pas de couleurs. »

L'Esprit frappeur.

Dissertations spirites

Trois communications importantes qui répondent à toute objection faite à la véracité des manifestations d'Intelligences ultra-mondaines.

Sous ce titre, M. le baron Michelet de Guitero de Bozzi publie, dans le numéro de novembre 1875, des *Annali dello Spiritismo*, un très intéressant article dont nous traduisons la partie la plus importante.

« Il est utile de publier trois faits, que je relate ci-après, parce qu'ils confirment de plus en plus la vérité désormais indiscutable des manifestations d'êtres qui appartiennent à un monde spirituel intimement lié avec notre monde matériel, et surtout avec l'homme qui, par son intelligence et sa nature corporelle, participe des deux mondes.

Voici ces trois faits qu'on peut appeler trois révélations : Le docteur Cesare Fubino, demeurant à Voltri, homme fort instruit et depuis longtemps mon ami, était informé par moi des communications que je recevais par mon médium écrivain. I1 me répondait comme un homme sensé peut répondre :

qu'il fallait étudier le phénomène pour reconnaître s'il était dû, comme il le croyait, à une hallucination ou à un état maladif du médium.
Je lui répondis qu'il était dans l'erreur, et je lui donnai des explications de nature à lui enlever toute espèce de doute au sujet des causes qu'il avait supposées avec une saine critique. Ce fut alors qu'il me demanda de lui fournir quelque preuve qui pût le convaincre que le phénomène existait et qu'il était en dehors de l'ordre accoutumé de la nature.
Je consultai l'Esprit latin (c'est ainsi que nous l'appelons, parce qu'il nous écrit dans cette langue), pour savoir s'il pourrait répondre à une demande de mon ami de Voltri, demande que je devais ignorer, ainsi que le médium. Il répondit : « Je puis seulement lire dans votre esprit, mais néanmoins essayez. »
J'écrivis à mon ami de vouloir bien, un soir que je lui désignai, formuler par écrit une demande à laquelle je ferais répondre. Ainsi fit-il ; et le soir convenu, je priai l'Esprit de répondre à la demande que lui adressait M. Cesare Fubino. − Il répondit : *Multœ sunt cogitationes in turbine suœ mentis, et multas ipse fecit sibi petitiones, sed tandem scripsit : Ubi erat spiritus meus ante incarnationem, et ubi ibit post mortem ? Dic si, spiritum suum ante incarnationem in Deo fuisse, et post mortem ambulaturum esse in via per fectionis.*
(Beaucoup de pensées se heurtent dans son esprit, et il s'est adressé à lui-même diverses demandes ; enfin il a écrit : Où était mon esprit avant l'incarnation, et où ira-t-il après la mort ? − Dis-lui que son Esprit avant l'incarnation était en Dieu, et qu'après la mort il marchera dans la voie de la perfection.)
J'envoyai la communication à Voltri. − La réponse ne se fit pas attendre ; immense la surprise : « Il est très vrai, me disait-il, que j'ai plusieurs fois écrit une demande et que je l'ai plusieurs fois, déchirée, ne la trouvant pas à ma satisfaction ; enfin je me suis arrêté à celle que précisément je trouve transcrite dans ta lettre. Je ne sais plus que penser ; mais le phénomène est merveilleux et révèle un agent *intelligent* ultra-mondain. »
Voilà le premier fait, très extraordinaire, puisque la personne qui faisait la demande demeurait à Voltri, et que la réponse était donnée à Florence, où l'on ignorait ce qu'elle avait demandé.
Il y a deux mois, je demeurais dans la villa de madame Catherine Moutier, à une petite distance de Florence. La sœur de cette dame, avec laquelle nous nous étions déjà, intimement liés, vint un soir nous prier de consulter notre Esprit, pour connaître le nom qu'avait pendant sa vie un saint dont le crâne était dans leur chapelle, parce qu'ils avaient oublié ce nom.
La demande me parut étrange ; mais toutefois, pour lui être agréable, je répondis : Nous essaierons. Le médium prit la plume, et peu d'instants après il écrivit : *lstud caput, olim familiaris huius danus, non est sancti, sed sanctum potestis illud vacare, quia boni et integri viri fuit in vita.* (Ce crâne, qui a autrefois appartenu à un domestique de cette maison, n'est pas celui d'un saint, mais vous pouvez appeler ce domestique un saint, parce qu'il fut bon et intègre.) J'expliquai à madame Zénobie − c'est le nom de la sœur de madame Moutier − ce que le médium avait écrit, et je vis son visage changer de couleur ; mais je ne pouvais en comprendre la cause ; je crus même un instant que l'Esprit nous avait mystifiés. Et son nom ? ajouta madame Zénobie. Le médium écrivit en grandes lettres : *Vincenzo Landi*. A ce nom, la dame poussa un cri. Impossible de décrire son agitation. Elle nous raconta ensuite qu'il était très vrai que ce crâne était celui d'un domestique de la maison, qu'on avait en effet enterré dans la chapelle de la famille, à cause du rare attachement qu'il lui avait témoigné. Certains travaux à faire à la chapelle obligèrent à déterrer ses restes, et, à cette occasion, on garda le crâne comme souvenir de sa fidélité…

(Traduction de M. V. Tournier, de Carcassonne.)

Ce qui rapproche du spiritisme

Suite. − (Voir la Revue de décembre 1875.)

Un vénérable membre de la magistrature française, spirite fervent, convaincu des manifestations des Esprits par des preuves de telle nature qu'il n'y avait plus pour lui moyen de douter, a expliqué nettement, il y a une douzaine d'années, « ce qui éloigne du Spiritisme. » Nous allons tâcher, avec le secours de nos guides, de dire ce qui en rapproche. « Le Spiritisme a trois grands auxiliaires : le malheur, l'humiliation, la douleur. Il a les trois ennemis contraires : le bonheur humain, qu'un souffle abat ; l'élévation éphémère ; le bien-être d'un jour qui voudrait assurer son éternité, mais qui se sent impuissant pour une pareille durée. De là, la lutte, pleine d'une part de douceur et de bonne volonté fraternelle, de l'autre, pleine d'acrimonie et de désir de vengeance. Lorsque notre Maître Jésus disait aux Pharisiens qu'Abraham l'avait vu et en avait été comblé de joie, il fut pris des pierres pour les lui jeter. Si les spirites disent qu'ils creusent sur la terre le sillon d'amour universel commandé par Jésus, les pierres qui leur sont jetées ont la propriété de rebondir en se brisant et de revenir en éclat sur ceux qui les ont lancées. Dire aux Juifs qu'Abraham l'avait vu et « s'en était réjoui, » c'était leur donner une idée de la possibilité des relations extra-corporelles et de la perpétuité de la vie. Les auditeurs de cette parole divine lui adressèrent la réponse qui attend toujours la vérité sous une forme ou sous une autre. − Ils avaient pourtant subi le malheur, l'humiliation et la douleur, ces hommes qui à l'ombre des autels de ce temps-là, jetaient la pierre à l'Envoyé divin. S'ils n'étaient pas plus dociles à ses enseignements, c'est qu'ils plaçaient leur bonheur uniquement dans les sécurités de ce monde. Et s'ils vivaient de nos jours, ils trouveraient le Spiritisme aussi gênant que l'était alors l'enseignement spirite et rationnel du grand Maître. Ceci prouve qu'il n'y a rien d'absolu, car, toutes les fois que les sources naturelles de l'idée spirite ne favorisent pas sa naissance dans l'être avec lequel elles sont mises en contact, qu'elles ne produisent pas l'effet attendu, c'est que cet être n'est pas mûr pour recevoir la vérité. Chacun peut faire des observations à ce sujet ; il faut avant toutes choses que les trois agents de réformation produisent l'amour dans l'homme. Celui qui aime réellement son prochain a toutes les facultés nécessaires, car ce n'est pas sans une étude préalable qu'il est parvenu à la connaissance de cette science des sciences. I1 a reconnu la nécessité de l'amour, il sait donc ce qu'est la vie, ce qu'est la mort, ce que sont les transformations nécessaires de l'être. Qui dira le travail indispensable pour arriver à cette connaissance positive de la foi universelle : l'amour de tous ? Personne parmi nous ; et cependant, le but de l'être raisonnable consiste à rechercher le bonheur et ceux qui parviennent à ce but, défient les orages qui éclatent dans les basses couches de l'humanité morale où s'agitent les ambitions de toutes sortes ; ceux-là sont spirites, car ils ont placé leur bonheur au-dessus de toutes les éventualités humaines, ils ont échappé à toutes les tempêtes, car ils savent qu'il n'en est point qui puissent les anéantir. − Quiconque trouve dans le malheur, l'humiliation et la douleur, une source de résignation et voit en eux un effet de la justice suprême, devient forcément spirite, c'est-à-dire chrétien dans la plus pure acception du mot ; celui qui se soulève contre l'épreuve ne connaît rien de sa nature, car l'ignorance seule engendre la révolte ; les vrais spirites cherchent la cause qui les éleva au point où ils se trouvent. Ceux qui ne connaissent pas les vérités éternelles demandent le repos d'un instant qui les éloigne du but qu'il faut atteindre et font appel à la violence, pour se dérober aux maux qu'ils supportent avec d'autant plus d'impatience qu'ils ne voient rien au-delà de la vie terrestre. Lorsque, après la transformation individuelle de l'homme en esprit, la justice devient une règle pour tous, on prend patience pour supporter les épreuves, avec cette tranquillité que donne seule la certitude d'un avenir de justice et de réparation équitable. − En dehors des causes qui amènent au Spiritisme, causes à peine énoncées dans cet article trop court pour donner place à des développements nécessaires, il en est une autre, la mort elle-même et malheureusement les passions haineuses qui soufflent sur le monde, empêcheront un grand nombre d'hommes de comprendre le Spiritisme avant d'être redevenus esprits. Soyons patients, à chaque jour suffit sa peine.

(A suivre.) Médium, Marc Baptiste.

Bibliographie

Les souvenirs de la Folie.
Obtenus par Antoinette Bourdin (Médiumnité au verre d'eau).
Nous avons recommandé cet ouvrage instructif et intéressant, pour mieux le faire apprécier, nous imprimons le chapitre VII (page 27), car il a par lui-même une éloquence qui nous dispensera de tous commentaires.
« Pendant le récit que je viens de faire des malheurs de la famille Valéry, nos voyageurs voguaient doucement, le silence n'avait pas encore été rompu. Henri tout pensif reportait sa pensée au bon temps de leurs promenades sur le lac où tout était joie et bonheur ; en ce jour ils se voyaient, sur la mer, par une même soirée que celle ou s'était déclaré la démence de sa sœur, il se demandait si la raison lui serait rendue dans les mêmes circonstances.
Arrivé au château d'If, Henri déposa ses rames dans la barque. − Nous sommes assez loin maintenant, ma petite sœur, lui dit-il en lui prenant les mains.
Marguerite eut un soubresaut comme si on la tirait brusquement d'un songe. − Où sommes-nous ? dit-elle, éloignons-nous de ces murs, ils me font peur. − Henri reprit les rames et se dirigea du côté de l'île de Frioul. Il se fit un moment de silence, Marguerite se recueillit un instant, puis relevant la tête avec un mouvement énergique, elle se rapprocha de son frère.
− Je suis réveillée maintenant, lui dit-elle ; quel sommeil terrible je viens de subir ! mes souvenirs sont encore bien confus ; ils se pressent en foule dans ma mémoire, mais ne peuvent s'y fixer. Aide-moi, Henri ; voyons, ce sommeil, comment m'est-il venu ?
− C'est pendant une soirée semblable à celle-ci ; nous étions sur le lac de Genève, du côté d'Hermance... Henri accentuait fortement ces paroles sur ce point afin de mieux éveiller les souvenirs de Marguerite.
− Oh ! dit-elle, je me souviens de cette vision étrange. Nous étions comme tu viens de le dire, en plein lac, lorsque je vis tout à coup sortir de ses profondeurs un char en forme de coquille, traîné par des monstres que je ne puis te dépeindre. Sur ce char se tenaient des hommes ressemblant plutôt à des démons ; ils étaient armés de tridents et s'approchaient de notre barque dans l'intention de la faire couler ; mais au moment où le danger devenait imminent, je vis apparaître l'âme de notre chère mère. Elle était toute lumineuse, et, se plaçant entre ce char marin et notre barque, elle arrêta d'un geste suprême ces êtres surnaturels qui voulaient nous faire périr... Mon esprit, en ce moment dégagé, reçut une telle secousse qu'il ne put reprendre la possession complète des organes de son corps.
Et maintenant ? lui dit Henri, qui se demandait si au lieu de reprendre la raison sa sœur n'entrait pas dans une nouvelle phase de folie.
− Maintenant, reprit Marguerite, je me sens guérie, mais l'impression que j'ai reçue sera longue à se dissiper.
− Souffrais-tu physiquement ?
− Non, j'étais au contraire à l'abri de la maladie.
− Cependant tu étais privée de sommeil et d'exercice, la nourriture que tu prenais n'était ni assez abondante ni assez substantielle pour soutenir ton corps si fatigué par les secousses morales qu'il subissait ?
− Lorsque l'esprit est absent des organes matériels, la substance vitale qu'il dégage est absorbée par le corps ; c'est bien la nourriture la plus saine qu'il puisse recevoir.
Quelle est donc la nature de cette substance dont la science médicale n'a jamais parlé ?
− Je le crois bien, puisqu'elle est invisible…
− Tout ce que tu me dis là, ma chère Marguerite, est un peu abstrait, tâche de me faire comprendre ces choses par des explications plus claires ; s'il est vrai que tu sois guérie, dis-moi ce qui a pu déterminer cette amélioration subite ?
− Écoute, Henri, je vois tes hésitations, tes craintes ; tu es médecin et cette carrière est souvent remplie d'obstacles lorsqu'on veut la suivre avec conscience. Malheureusement, la plupart de ceux

qui embrassent cette vocation ne voient qu'une chose, une position honorable au milieu de la société ; ils font leurs études, ils reçoivent un diplôme et les voici en quête d'une bonne clientèle. Puis lorsqu'ils connaissent la maladie pour laquelle ils sont consultés, ils appliquent bien, invariablement, le remède enseigné dans le programme de la médecine officielle, mais ils cherchent rarement la cause du mal qu'ils veulent combattre.
Les passions, voilà en partie la cause de presque tous les maux dont l'humanité est atteinte, et c'est sur ce point surtout que le malade est disposé à garder le silence. Les passions usent le corps, irritent les nerfs, et suspendent la circulation de la vie dans les différentes fonctions du mécanisme de nos organes, mais lorsque ces passions prennent un autre cours, c'est-à-dire lorsqu'elles s'exaltent sous la pression d'une idée fixe, alors elles se déchaînent comme une tempête, et, furieuses, brisent tous les obstacles que d'autres passions naissantes sèment sur leur passage.
Alors, c'est le moral qui est atteint, c'est la folie, le corps ne souffre plus et le fou, au contraire, le prenant comme un adversaire redoutable, se livrera alors à toutes sortes d'extravagances. Il se frappera violemment, il fera des chutes dangereuses, et l'on sera obligé de prendre des précautions inouïes pour l'empêcher de se donner la mort.
La folie est une tempête qui éclate dans le cerveau par l'effet d'une passion arrivée à son apogée, elle obscurcit la raison et enchaîne toutes les facultés intellectuelles, elle déteint sur les sentiments et égare la mémoire. Le libre arbitre n'a plus sa raison d'être, mais une autre intelligence peut, par sa volonté, relever ces ruines et rayonner autour de ces ténèbres de l'esprit ; il faut une grande sagacité pour ne rien heurter, ne rien briser dans ce dédale de la folie, les remèdes violents et la force brutale que l'on emploie trop souvent pour la calmer ne font que l'exciter et la rendre plus vivace.
Il y a autant de manières de traiter la folie qu'il y a de fous. L'avare qui a perdu son trésor ne doit pas être traité comme le dissipateur qui a vu peu à peu s'écrouler sa fortune, ni comme celui qui par des épreuves successives, ne voit bientôt que la ruine dans sa maison, suivie souvent de celle des amis qui l'ont obligé.
Dans le premier cas, c'est une passion sordide qui a éclaté sous la pression d'une idée fixe, et la moindre brèche faite à la fortune occasionne l'éruption de cette passion concentrée ; ce fou est rarement furieux, mais il est toujours défiant, soupçonneux, il voit des ennemis dans tous ceux qui l'entourent ; il refuse obstinément toutes sortes de remèdes ; la conviction que l'on en veut à ses jours fait qu'il voit du poison dans tous les aliments qu'on lui prépare ; il veut sans cesse changer d'habitation et renouveler son personnel.
Au début de cette folie, il faudrait, pour qu'elle avortât, provoquer une crise contraire en lui donnant l'espoir de rentrer dans ses fonds, lui annoncer une nouvelle qui doit l'impressionner péniblement ou bien encore abonder dans son sens lorsqu'il croit que l'on en veut à sa vie ; on gagne ainsi sa confiance et ces sensations diverses peuvent rétablir l'équilibre dans ses idées. Lorsqu'une passion s'exalte au point de rendre un homme fou, cette passion ne tarde pas à s'engourdir, il est donc facile avec du tact, du dévouement et de la patience, je ne dirai pas de l'étouffer entièrement, mais de l'éveiller doucement et de la modérer. Il est certain que jamais cet avare ne deviendra généreux, mais en laissant diriger sa passion par les personnes qui auront su capter sa confiance, elle n'aura plus assez de force et d'énergie pour s'exalter à nouveau.
La folie du dissipateur, qui par son inconduite se trouve sans ressources, ne se manifeste pas de la même manière.
Ce fou est généralement très agité, mais non violent ; on peut même le garder sans danger dans la famille. Il sort beaucoup, se parle sans cesse sans porter attention à ce qui se passe autour de lui, il s'arrêtera instinctivement devant une affiche de théâtre, devant une jolie femme, il regardera avec curiosité un bel équipage. Il est malpropre sur lui, tout en voulant conserver une certaine élégance ridicule. Il n'est pas défiant, mais il redoute la moquerie et surtout les espièglerie des enfants toujours disposés à s'amuser aux dépens des malheureux.
Dans ce genre de folie, il y a plusieurs vices qui ont pu contribuer à ce désordre moral, l'esprit n'étant pas fixé sur un point spécial, comme chez l'avare. C'est au contraire une germination de passions qui ont grandi ensemble et qui se sont alimentées les unes par les autres ; elles n'ont donc

pas fait irruption, mais elles se sont étendues simultanément et ont envahi l'intelligence. Voilà par ce fait toutes ces passions éteintes, il n'en reste plus que le simulacre et toutes les vertus qui auraient pu naître de ces passions, si elles avaient été bien dirigées, se trouvent inondées et détruites.
Le dissipateur est presque toujours généreux, actif, aimant, dévoué, spirituel, intelligent, mais ces vertus ne sont pas dirigées par la raison. Sa générosité s'applique à dépenser avec ses amis des sommes énormes à des choses superflues, au lieu de les employer à soulager l'infortune. Son activité est indiscutable, mais il l'emploie dans le monde, au cercle, aux soirées, il passe ses nuits dans les maisons de jeux ; cette activité qui n'est que de la fatigue en pure perte, serait une grande vertu si elle était appliquée à un travail utile. Son amour, sa sensibilité, son dévouement se déversent toujours dans un milieu corrompu, qui apporte sans cesse un contingent à ses penchants impurs. Son esprit et son intelligence sont constamment tendus vers la recherche de nouvelles jouissances qui entretiennent le feu dévorant de tous ses vices.
Il faut, pour réparer les désastres de cette intelligence, relever d'abord une à une ses passions ; c'est toujours par-là que l'on doit commencer. Il convient ensuite d'agir sur sa sensibilité en lui dépeignant de grandes misères, de grandes souffrances ; il se verra alors plus heureux que ceux qui implorent sa pitié, et sa générosité, son dévouement se déploieront peu à peu, soit pour donner de prompts secours s'il le peut encore, et, dans le cas contraire, l'impossibilité de soulager ses semblables éveillera son activité et son esprit ; son intelligence sera stimulée pour chercher un moyen de se rendre utile.
Si son esprit avait suivi cette voie avec de telles vertus, sa raison n'eût pas sombré. Le travail est aussi un bon auxiliaire pour atteindre un bon résultat.
Passons maintenant au troisième cas de folie occasionné par une perte d'argent.
C'est l'homme honnête qui subissant des revers ne peut faire honneur à ses engagements ; il est triste, le chagrin le ronge et le mine, il a des idées de suicide et dans sa démence il se croit constamment poursuivi par la police. Son état est d'autant plus dangereux que sa santé reçoit le contre-coup de la souffrance morale, les organes sont atteints et s'affaiblissent tous les jours.
Sa vie même est menacée si l'en n'apporte un prompt remède à cet état.
Il faut d'abord l'entourer de sympathie, le rassurer sur son avenir et sur celui des personnes qui, avec lui, ont succombé dans sa ruine, lui inspirer le goût de se remettre au travail pour le distraire des pensées qui l'absorbent.
Le physique étant attaqué, il faut apporter de grands soins à sa manière de vivre. Une nourriture substantielle lui est nécessaire ; il lui faut aussi, complète privation de boissons alcooliques, l'air de la montagne, l'exercice des bains, des occupations où le corps travaille plus que l'esprit ; en un mot, il faut que cet homme mène une vie active qui laisse peu de temps à la méditation.
Ce genre de folie n'est pas, comme les précédents, excité par les passions, mais bien au contraire par la délicatesse de sentiments d'une conscience honnête ; dans ce cas, il n'y a pas exaltation, il y a faiblesse dans l'ensemble des sentiments, une sorte de timidité, de susceptibilité qui se manifeste du cœur à la tête, car les vertus calmes peuvent sombrer sous l'excès de la timidité, de la susceptibilité, elles se brisent au premier choc qu'elles rencontrent, et deviennent alors comme un mécanisme dépourvu de moteur.
Il n'y a donc point de vertus viriles si elles ne sont mues par une passion bien dirigée. Tu auras souvent à le constater pendant le cours du récit que j'ai à te faire. »

Chapitre VIII

Minuit sonnait à toutes les horloges de Marseille, et le son confus de leurs cloches, répercuté par les ondes, venait mourir au bord de la barque, semblable aux vibrations d'un instrument éolien.
Marguerite avait cessé de parler, et ses yeux demi-clos semblaient vaincus par le sommeil, son frère n'osait troubler son repos. Assis près d'elle, il réfléchissait à la justesse du raisonnement qu'elle lui tenait sur des choses aussi intéressantes et si difficiles à résoudre avec la science purement humaine….

L'Esprit de Gœthe.

Mars 1876

Nous ne savons pas tout

Prétendre tout savoir à l'époque où nous vivons, c'est être bien vite désillusionné car les recherches faites simultanément, et dans le domaine des lois naturelles, celles qui régissent les corps matériels, et dans celui de la psychologie, prouvent que l'homme en est encore aux prémices de la science universelle ; il lui reste à résoudre une multitude de problèmes offerts à ses méditations par la création entière. Nous allons en indiquer quelques-uns aussi rapidement que le permet une revue.
Un puissant écrivain qui vivait en l'an 1010, l'arabe Al Gazzali, disciple de Mahomet, avait prévu la grande dispute qui sépare aujourd'hui la société en deux corps nettement tranchés, celle du conflit antique touchant la nature de l'âme, réveillé de nos jours entre la science et la religion. Il s'exprimait ainsi :
« Dieu a créé l'Esprit de l'homme d'une goutte de sa lumière. Cet Esprit retournera vers lui. Ne vous laissez pas tromper par cette vaine supposition que l'Esprit meurt avec le corps. La forme que vous aviez en naissant et votre forme actuelle ne sont pas les mêmes. Il n'est donc pas nécessaire que vous mouriez parce que votre corps meurt ; vous êtes entré en ce monde comme un étranger et vous n'y demeurerez qu'en passant. Dieu est notre refuge contre les épreuves et les orages de cette vie agitée ; nous trouverons en lui un repos éternel, un repos sans chagrin, une joie sans douleur, une force sans infirmités, une science exempte de doute, une vision extatique et souveraine de la source de vie, de lumière et de gloire, cette source d'où nous sommes sortis. », Ces paroles peuvent être écoutées. Cependant, il en est beaucoup qui interrogent la matière, masse générale dont les corps sont tirés pour y retourner après la mort ; ont-ils cherché dans le développement de ces corps, dans leur dissolution ou leur destinée finale, si la nature nous a fait des révélations sur l'âme et s'il ne serait pas pénible, pour les Esprits studieux et religieux, de penser que lors de la gestation ou de la conception, le Créateur se fasse, au gré des passions capricieuses des vivants, le Créateur d'une âme nouvelle ? Mais si l'âme est regardée comme un principe actif, ne serait-ce pas sans cesse additionner des forces nouvelles à la force préexistante de l'univers que d'appeler continuellement des âmes à la vie en les tirant du néant ? Cette totalité de forces n'irait-elle pas toujours en augmentant ; et cela ayant lieu pour chaque individu qui naît, le même phénomène n'aurait-il pas sa raison d'être pour tous ceux qui doivent naître ? Non, Dieu ne peut créer tout spécialement des âmes nouvelles, ou bien ce que l'on appelle la conservation et la corrélation des forces n'a plus de sens. C'est l'Inde la grande admiratrice du principe animique, qui reconnut pour la première fois ce grand fait, bien des siècles avant notre ère : *l'éternité et l'indestructibilité de la matière.*
Oui, l'ordre du monde cesserait si les forces venaient à s'accroître ou à diminuer, et ce sont là de hautes considérations qui militent en faveur de la stabilité de l'univers ; une somme invariable, mathématiquement déterminée d'énergie universelle, doit être acceptée comme fait scientifique. Mais en fouillant la matière inerte, trouver l'âme fut le but des chercheurs, et l'interrogation muette du scalpel n'ayant pas reçu de réponse, ils ont nié ce qu'ils ne voyaient pas ; ils ont refoulé la figure majestueuse d'un Dieu créateur. Nous allons essayer d'accomplir ce qu'ils n'ont pu faire.
Une roche peut durer toujours, ses molécules sont en équilibre puisque la stabilité est la loi de la matière, à moins qu'elle n'en soit tirée ou transformée par un cataclysme ; mais les formes vivantes, qui doivent finir, occupent un espace fixe dans le temps ; l'animal reçoit sans cesse pour rejeter son superflu ; il est comme un fleuve où passe et repasse l'influx vital, chaque molécule constituante est chez lui, vivement dispersée et remplacée du dehors au dedans, ce que prouve surabondamment la physiologie humaine. Les chercheurs peuvent interroger les faits intéressants que nous offre la physiologie comparée, car, à l'aide de ces résultats scientifiques, le grand problème de la psychologie humaine peut recevoir une solution ; ils auront fait de la psychologie comparée en

demandant si l'âme des animaux est parente de l'âme humaine. Le fait le plus humble ne devient-il pas un trait de lumière pour le penseur ?
« Si vous regardez attentivement une fourmi au travail, vous pourrez dire après chaque opération, l'opération qu'elle fera ensuite. » Ce qui prouve, selon *Huber*, qu'elle raisonne et agit exactement comme nous ; ces insectes ne sont pas de simples instruments automatiques, car avec leur langage antennal, si varié, ils se témoignent après de longs mois leur joie de se revoir, et, ajoute Huber : « Un jour qu'une fourmi inspectrice visitait les travaux et que les travailleurs avaient, paraît-il, commencé le toit trop tôt, je la vis démolir le toit, élever les murailles à la hauteur convenable et faire refaire un nouveau toit avec les débris de l'ancien. » Oui, à travers une série indéfinie d'existences, l'âme de la fourmi s'est développée ; « c'est avec admiration, dit *Du Bois-Raymond*, avec respect que celui qui se livre à l'étude de la nature, regarde cette molécule microscopique de substance nerveuse, le siège des facultés du travail, d'ordre, de création, d'affection, de courage qui constituent une âme. »
Il faut lire le sagace et érudit *Brodie* pour juger les hautes considérations qui lui font affirmer : « Que l'intelligence des animaux est de la même nature que celle de l'homme ; que pour atteindre leur but, ils nous donnent des preuves manifestes de leur faculté de raisonnement par les moyens qu'ils emploient. » Son étude du chien, du singe, de l'éléphant, comparée avec celle des animaux sauvages, prouve que les mêmes faits et les mêmes actes se produisent aussi bien par la cohabitation avec l'homme qu'à l'état libre ; preuve qu'il y a intention naturelle, intelligente, indépendante du milieu. « Quel est l'homme, dit-il, capable d'une application mentale soutenue plus de quatre ou cinq heures ? tandis que les insectes qui vivent en société prouvent leurs facultés affectives et morales, en travaillant pour élever leurs petits avec une patience et une persévérance qui dure seize à dix-sept jours. »
Draper a dit, dans son ouvrage le *Développement intellectuel de l'Europe*, que le système social établi sous les Incas, au Pérou, offrait une parité complète avec les institutions sociales et la conduite personnelle de l'insecte ; que l'homme apprend à connaître lui-même en étudiant la création animale inférieure : l'abeille, la guêpe, la fourmi et l'oiseau ; « entre un être minuscule et l'homme, il y a similitude complète, affirme-t-il. »
Le même auteur a dit que tout acte intellectuel est la conséquence d'un acte antérieur ; il regarde comme une chimère de croire à une pensée spontanée produite par le sujet pensant, car, selon lui, tout provient de causes génératrices. Il affirme aussi, avec une foule de savants physiologistes, que les ganglions nerveux étant formés de matière vésiculaire nerveuse, sont des *appareils d'enregistrement* qui conservent les vestiges du temps et de l'espace ; l'œil est l'organe de l'espace, l'oreille l'organe du temps ; ce sont des appareils d'une justesse et d'une précision exquises, plus justes, infiniment, pour bien préciser, que ne peut l'être l'organe du toucher.
Les insectes, par leurs ganglions encéphaliques (glandes ou nœuds nerveux du cerveau et de ses dépendances), reçoivent non-seulement les impressions reçues par le contact du corps, de sa périphérie, mais encore mieux, celles que donnent l'ouïe, la vue, l'odorat ; ces diverses impressions et la combinaison de leur action mutuelle, nous engagent à placer l'insecte au-dessus de l'automate chez lequel la réaction suit instantanément l'action. Du reste, notons ici que l'oxydation du sang est une condition chimique essentielle de la puissance de l'appareil nerveux chez tous les vivants.
Cette oxydation est-elle diminuée par l'air impur, aussitôt l'appareil perd sa puissance, car le sang artériel est arrêté ; mais si elle est augmentée, son action devient énergique, par exemple, en respirant du protoxyde d'azote, ce qui entraîne le repos et le sommeil, cette réparation essentielle de la vie.
Et pour montrer que les impressions les plus légères sont conservées indélébilement, que l'idée d'immortalité, de vie future, est par voie d'impression suggérée à l'homme, prouvons que la nature les a mises aussi bien dans le premier des êtres organisés que dans tous les corps inorganiques. On a fait cette curieuse expérience : Sur une plaque d'acier, froide et polie, poser un disque, ou pain à cacheter ; souffler sur le métal et enlever le disque. En laissant sécher le brouillard humide répandu par l'haleine, nul ne s'apercevra de la place où était placé l'objet ; mais en soufflant de nouveau,

cette empreinte reparaîtra nettement tracée, et cela même après plusieurs jours, après un an, si toutefois la plaque polie fut mise à l'abri de l'oxydation de sa surface. Si nous avions des instruments convenables, nous aurions la trace projetée sur un mur par l'ombre d'une personne ou d'un objet, car le spectre invisible d'un paysage, d'un ami, pris par l'objectif, prouve que la plaque sensibilisée, d'argent ou de verre, cache à notre œil, à sa surface sensitive, ce qui peut apparaître immédiatement à l'aide de réactifs spéciaux ? Oui, tous nos actes se retracent sur les lambris de nos demeures, il y en a les vestiges indélébiles et nous nous croyons à l'abri de toute investigation indiscrète. C'est ainsi que nous avons vu après de longs voyages, reparaître sur des plaques l'image fidèle des paysages dont tous les détails s'étaient impressionnés dans notre rétine ; des deux côtés c'est la même persistance. Ce phénomène offre d'autres réalités : si, au réveil, on fixe un objet vivement éclairé, pour bien vite refermer les yeux, on en verra l'image spectrale dans l'obscurité, bien plus détaillée, plus exacte ; un arbre vu de face est alors considéré du côté opposé par notre rétine qui n'a pu l'apercevoir.

Si dans les mystérieuses profondeurs de la mémoire les traits de tous ceux que nous avons aimés, de ceux que nous aimons, la trace de tout ce qui est un souvenir est conservée d'une manière ineffaçable, c'est que le cerveau, sans doute, garde plus longtemps que la rétine l'image qui lui fut transmise ; l'Esprit retrouve ainsi dans sa mémoire, en feuilletant les circonvolutions cérébrales, ces plaques sensibilisées si merveilleuses qui redonnent toutes les images que jadis elles ont perçues. Ce livre ineffaçable éveille non-seulement les idées, mais il est la représentation en infiniment petit d'une vie entière, nettement caractérisée, avec tous ses détails les plus sensibles.

Aussi, à l'heure de la mort, dans la fièvre, prêt à passer de l'autre côté de cette existence, l'Esprit, ce magicien, regarde au fond de toutes ces réalités et dans un espace infinitésimal, il revoit les types indestructibles ; c'est alors que dans le délire il les marie à l'aventure et nous présente toutes les incohérences des songes. Dans le sommeil ordinaire, dans la souffrance ou quand nos organes sont fatigués, usés, une rêverie somnolente nous révèle ces souvenirs latents ; mais ces images ne sont plus visibles les yeux ouverts, tant que par le mouvement, l'agitation, nos sens reçoivent des impressions nouvelles. Il est des voyants éveillés, mais cette faculté ne peut être analysée dans le cadre de cette étude.

Le perfectionnement matériel ne peut nous soustraire à l'infirmité, à la maladie, et les opérations naturelles de notre organisme ne peuvent être séparées de notre élévation intellectuelle et morale. A quelque degré de l'échelle sociale que nous soyons arrivés, civilisés ou sauvages, ce qui fut important dans la vie renaît quand l'influence extérieure cesse d'agir sur nous ; un mécanisme que nous possédons, qui nous suit en chaque vie, le rappelle quand nous sommes prêts, car il ne respecte personne et les plus orgueilleux, les plus vaniteux, les plus humbles, subissent contraints et forcés, ou la consolation qu'il donne ou le dur avertissement. N'est-ce pas là, l'évidence de l'avenir et la plus accablante preuve de l'impérissable, que cette action spontanée de l'invisible qui produit ses effets sans aucune influence extérieure, et quoique, au dire des positivistes, sa source, son existence soient invraisemblables ?... Ces images, fantômes de ce qui n'est plus dans le présent, nous donnent la croyance à l'immortalité, à l'espérance assurée de retrouver nos morts bien vivants de l'autre côté de la vie. Nos ancêtres non civilisés en ont tiré les mêmes conclusions, et la même cause impressionne vivement celui qui s'est créé l'existence la plus raffinée.

Oui, le classement par les nœuds ganglioniques de toute forme externe n'est pas plus soumis à la ressemblance de cette forme, que le caractère d'imprimerie qui servit à composer un volume n'est conforme à la pensée qui le dicta, et que le signal télégraphique ne ressemble aux mots qu'il transmet. Si l'insecte enregistre des impressions anciennes, l'animal supérieur le fait d'une manière plus parfaite, sa mémoire s'étant élevée progressivement ; l'être rudimentaire, seul, est un simple automate qui a besoin d'évolution pour passer de son état vague à un état de perfectionnement relatif, et acquérir d'autres facultés intellectuelles par son développement à des degrés progressifs et successifs ; la vie sociale ne peut commencer qu'avec l'extension, l'accroissement de la vie individuelle. Si, chez l'insecte, le langage des antennes suffit à toutes relations, chez le premier des animaux, c'est la parole qui a permis tour à tour la connaissance d'un individu verbalement

transmise à autrui, et puis, les actes et les idées émises par une génération à une autre ; ce fut là le beau temps de la tradition verbale, celui qui rendit possibles les rapports sociaux et, nous le savons, l'homme est conduit par le souvenir et les influences du passé autant que par ses actes quotidiens ; *sa raison ne se détermine que par l'expérience*.

Cet aperçu psychologique nous conduit au progrès de la civilisation par l'écriture ; puis, par l'imprimerie, il nous fait découvrir tout ce que signifient ces inventions qui doivent nous conduire, à l'unification de la race humaine. Ce seront des considérations essentielles que nous devrons développer dans un autre article.

Non, *nous ne savons pas tout* et des hommes éminents qui affirment cette vérité, font depuis quelques années des expériences qui le prouvent d'une manière incontestable ; des savants tels que William Crookes, membre de la Société royale de Londres, s'ingénient à construire des instruments bien simples, très délicats, qui n'auront pas l'assentiment de toutes les académies, cela ils le savent ; mais quand il s'agit de rendre hommage aux intérêts supérieurs qui priment les vanités particulières, les chercheurs intelligents n'hésitent pas à publier le fruit de leurs travaux.

M. William Crookes a démontré, après constatation, que certaines causes jusqu'ici non étudiées par la science peuvent contrarier la pesanteur, alléger le poids des corps et faire mouvoir des objets sans contact.

Dans un tube de verre, où le vide aussi parfait que possible a été à tel point fait qu'une étincelle produite par la bobine Rumkorf ne pouvait y passer, il avait placé une balance formée avec un bout de paille ayant à ses deux extrémités une boule de moelle de sureau ; M. Crookes remarqua 1° que la chaleur contrarie la pesanteur ; 2° qu'en certaines conditions elle diminue le poids des corps ; 3° qu'elle fait élever et descendre tour à tour les balles de sureau ; 4° qu'elle les attire, si l'expérience est faite dans l'air, à la densité ordinaire, tandis que si elle est faite dans le vide, la chaleur la repousse ; ces expériences diverses ont été faites sans contact et à distance.

L'inventeur de cet appareil réfute victorieusement l'explication basée sur la production par la chaleur de courants d'air dans l'appareil, car il a réalisé un vide parfait ; il affirme que ces mouvements divers doivent être attribués à la radiation calorifique, puisque tous les corps suspendus librement sont frappés par ses ondulations. Les recherches comparées ont mis l'électricité hors de cause dans cette action. La chaleur solaire produit les mêmes résultats ; après avoir essayé avec toutes sortes de substances, on est resté convaincu que la chaleur repoussait l'index [14] tandis qu'il suivait un morceau de glace, comme le fait l'aiguille avec l'aimant, etc. Un autre petit appareil composé de quatre petites ailettes verticales qui, alternativement, sont peintes en blanc et en noir sur les faces qui se regardent, est placé sur une pointe d'acier de manière à pivoter ; les ailettes sont elles-mêmes supportées par des bras qui peuvent, comme dans l'anémomètre (instrument qui sert à mesurer la direction et l'intensité du vent), tourner horizontalement. Cet instrument fait une révolution entière en 182 secondes avec une bougie allumée placée à 50 centimètres. Il est établi que l'action de la chaleur varie en raison inverse du carré des distances, et que ces expériences de l'un des premiers chimistes d'Angleterre, ouvrent un champ illimité, nouveau, aux investigations de la physique ; leur importance est constatée par tout homme qui n'est pas l'esclave de l'égoïsme personnel et du parti-pris.

Ne se contentant pas de ces investigations, M. W. Crookes a voulu pénétrer, lui, un positiviste, dans le domaine des faits dits spirites, et là il a pu constater, aidé par M. William Huggins, auquel on doit les plus belles découvertes de l'analyse spectrale, et par M. V. Cox, etc., que la force qui s'échappe d'un médium tel que Home, peut faire varier le poids des objets, pesant plusieurs kilos, avec des

---

[14] Aiguille qui se meut sur un pivot, et dont l'extrémité parcourt un cercle divisé. Ajoutons que ces détails scientifiques qui concernent le grand chimiste Crookes, se trouvent dans le *Quarterly journal of science*, et dans les journaux anglais. Nous en avions fait un rapport sommaire d'après *l'Indépendance belge*, et dernièrement M. Camille Flammarion en a composé un article scientifique dans *l'Evénement* du 20 janvier 1876 ; à notre connaissance, il est le premier écrivain qui ait osé parler de ces faits importants dans un grand journal politique français ; ce qui prouve de la part de la direction de l'*Evénement* une certaine indépendance d'idées.

appareils spéciaux et un dynamomètre pour mesurer ces variations ; ces princes de la science ont constaté de même que, avec la force nerveuse médianimique, qu'ils ont nommée : *force psychique*, on fait mouvoir des instruments de musique qui jouent des airs inconnus et enlever dans l'air des objets pesants qui retombent ensuite.
Non, *nous ne savons pas tout* ; en nous, autour de nous, il y a des forces inconnues, en nombres incalculables, et nos recherches nous permettent de les apprécier quand nous voulons ne pas étudier légèrement les effets qui frappent nos sens. La vérité exige aujourd'hui que l'homme envisage toutes choses sans idée préconçue, car bientôt au moyen du somnambulisme, du magnétisme, de l'anesthésie, du Spiritisme, on saura mieux définir les modes d'action par lesquels l'âme peut se manifester ; il nous sera prouvé qu'il y a aussi bien dans l'univers, une vaste existence spirituelle qu'il y a une vaste existence matérielle, et comme l'a dit un grand poète allemand : *Un esprit qui dort dans la pierre, rêve dans l'animal et s'éveille dans l'homme*.

P.-G. Leymarie.

Correspondance et faits divers

Une expérience décisive à Cincinnati (Ohio).
Les détails suivants sont extraits d'un, article publié le 26 décembre 1875, dans le *Cincinnati Daily Enquirer*, journal hostile aux phénomènes dits spirites et qui avait déjà consacré plusieurs colonnes de son journal pour prouver, à l'aide d'arguments et d'assertions, que la photographie spirite était une chose absurde et que le médium photographe Hartmann n'était qu'un vulgaire charlatan.
Il paraîtrait que M. Giles de Hyde-Park ; Massachusetts, étant à Cincinnati, avait obtenu, à l'aide de M. Jay J. Hartmann, le portrait de ses enfants décédés, et qu'une foule d'autres personnes avaient les mêmes preuves de la puissance de ce médium, obtenues dans de telles conditions que toute fraude était impossible.
Fin décembre 1875, M. Hartmann, dans le but de mettre un terme à nos accusations (dit le *Cincinnati Daily Enquirer*, que nous traduisons textuellement), et de faire connaître son pouvoir médianimique, fit avec courage ce que bien peu de médiums eussent osé faire, en publiant une lettre dans laquelle il annonçait que le 25 décembre il soumettrait à un examen public et libre sa manière d'obtenir les photographies spirites.
Il invita les incrédules et surtout MM. les photographes de la ville de Cincinnati, leur offrant la possibilité de faire eux-mêmes toutes les manipulations dans un local à leur choix ; ils devaient aussi apporter leurs clichés, marqués par eux, fournir l'appareil et les produits chimiques ; il ne demanda qu'à manipuler les plaques ou clichés en présence des photographes praticiens, pour montrer qu'il n'employait ni fraude ni tricherie. Dans l'épreuve finale, il abandonna ce privilège et ne toucha pas le cliché.
Le 25 décembre, seize personnes, dont cinq étaient des photographes praticiens, se réunirent dans l'atelier de M. Hartmann. En mettant la question au vote, on décida de se rendre dans l'atelier photographique de M. Vincent Cutter, n° 28, West Fourth Street. M. Cutter étant expert dans l'art de découvrir les trucs et M. Hartmann n'ayant jamais été dans son atelier, on crut qu'il serait doublement difficile pour lui de pratiquer la fraude dans une maison inconnue, entouré de sceptiques et de praticiens capables de découvrir immédiatement toute supercherie.
M. Hartmann accepta, exigeant cette seule condition, s'abstenir de toute raillerie, de toute action ou parole qui pourrait déranger l'harmonie et la tranquillité nécessaires pour assurer un résultat favorable. Cette offre courtoise et amicale fut acceptée de même, et tous se rendirent dans l'atelier de M. Vincent Cutter, où M. Hartmann les pria de s'asseoir en cercle autour de l'appareil et de se tenir par la main. Il voulait être fouillé et avoir les yeux bandés, mais les autres photographes refusèrent cette offre comme n'étant pas nécessaire.

M. Hartmann choisit M. F.-T. Moreland pour le représenter et pour s'assurer que l'opération était faite loyalement, et M. C.-H. Muhrman, photographe praticien, sceptique endurci ; tous les trois entrèrent alors dans la chambre obscure ; M. Muhrman avait apporté ses propres clichés, et lorsqu'ils furent préparés, ils s'approchèrent de l'appareil ; M. Muhrman, qui portait le châssis, fut choisi comme premier sujet à reproduire. L'opération commença au milieu d'un silence absolu, et MM. Muhrman, Moreland et Hartmann retournèrent avec la plaque dans la chambre obscure. Bientôt on entendit une voix : Il n'y a pas de résultat ! Grande joie parmi les sceptiques.
On prépara un autre cliché : M. Muhrman surveilla toutes les opérations faites par M. Hartmann, mais point de résultat. L'incrédulité triomphait de plus en plus. M. Cutter, propriétaire de l'atelier, sceptique de première force, l'un des meilleurs experts de la ville, fut alors choisi pour faire les manipulations. Hartmann paraissait abattu et ne voulut plus entrer dans la chambre obscure. Il se tint debout près de l'appareil, paraissant absorbé dans une profonde méditation. MM. Moreland et Cutter entrèrent seuls dans la chambre obscure, et lorsqu'ils remirent le châssis dans les mains de M. Hartmann, celui-ci paraissait tellement distrait, qu'il put à peine le placer dans l'appareil ; il appela deux assistants, les pria de poser leurs mains avec les siennes sur l'appareil. Cette troisième épreuve ne donna pas encore de résultats.
M. Hartmann pria M. Cutter de préparer une autre plaque ; il semblait plus absorbé que jamais. M. Muhrman était auprès de lui, épiant chacun de ses mouvements. M. Cutter ayant terminé les préparations de la plaque dans la chambre obscure, en présence de M. Moreland, l'apporta dans le châssis et la remit dans les mains de M. Hartmann. Celui-ci choisit cette fois le docteur Morrow comme la personne à photographier ; il pria une troisième personne de venir mettre les mains sur l'appareil. L'opération recommença au milieu d'un silence complet et absolu. Hartmann, très agité, semblait faire une profonde invocation. On voyait en même temps trembler toutes les mains placées sur l'appareil, ce qui indiquait la présence d'un pouvoir inconnu. Après avoir exposé le cliché pendant quelques moments, M. Hartmann mit fin à cette terrible attente en couvrant l'appareil. M. Cutter ôta le châssis, et, accompagné de M. Moreland, se retira pour développer ; Hartmann était debout près de l'appareil, de grosses gouttes de sueur perlaient sur son front, tandis que les assistants, graves et silencieux, semblaient des juges attendant le verdict qui allait détruire les espérances les plus chères du spiritualiste, et lui prouver qu'en réalité la vie n'est qu'un vain songe.
Mais bientôt on entendit une exclamation de joie de M. Moreland et un cri de surprise de M. Cutter : *Un résultat !* Une expression de joie tranquille parcourut la figure de M. Hartmann, tandis que ses amis, croyant à peine possible la bonne nouvelle, accoururent accompagnés des sceptiques et des incrédules qui doutèrent un moment du témoignage de leurs yeux. Ils entourèrent M. Cutter qui présenta la plaque à la lumière, et là on vit, cachant en partie la tête du docteur Morrow, la figure bien distincte d'une jeune fille. Les traits de cette figure étaient même plus distincts que ceux du docteur Morrow lui-même. Chacun était étonné de ce résultat inespéré ; Muhrman regardait Cutter et réciproquement dans la plus grande des surprises. Muhrman savait que la plaque était une de celles qu'il avait apportées ; il était certain qu'elle était intacte quand elle avait été placée dans l'appareil. Enfin, le portrait était là, et tous étaient assurés qu'Hartmann n'avait pas touché aux plaques, pour les deux dernières expériences il n'était pas entré dans la chambre obscure. Comment cette figure se trouvait-elle sur le cliché ?... Tous l'ignoraient, mais enfin elle était là !...
Sceptiques et spiritualistes étaient également étonnés ; mais personne ne manifesta des sentiments hostiles à l'égard de M. Hartmann ; à la louange de tous, pas un mot impoli ne fut prononcé pendant le cours de ces diverses épreuves. Quoique MM. Cutter, Muhrman et autres n'admettent pas l'origine spirituelle de la forme sur le cliché, ils furent tous d'accord pour dire que Hartmann n'avait employé ni fraude ni tricherie pour faire apparaître la figure sur le cliché, attendu que pendant la manipulation il n'avait jamais touché le cliché ni mis les pieds dans la chambre obscure. Comment, à côté de la photographie du docteur Morrow, une figure de jeune fille avait-elle pu se dessiner, ainsi qu'une guirlande se former en arc au-dessus de leurs têtes ?? Si l'image n'est pas ce que l'on affirme, c'est-à-dire la forme d'un esprit, que peut-elle être, comment est-elle venue se placer là ?

Finalement, tous ceux qui étaient présents convinrent de signer le certificat suivant comme étant chose due et justement acquise par la conduite loyale de M. Hartmann :
« Par ces présentes, nous soussignés, ayant assisté à l'expérience publique de la photographie spirite donnée par M. Jay J. Hartmann, certifions que nous avons examiné et surveillé minutieusement les manipulations de nos clichés marqués par nous, et que, pendant toute l'opération dans la chambre obscure et dans l'atelier, nous n'avons pu découvrir le moindre signe de fraude ni de tricherie de la part de M. Hartmann. Nous certifions encore que, pendant la dernière séance, lorsque le résultat fut obtenu, M. Jay J. Hartmann n'a pas touché la plaque et n'est même pas entré dans la chambre obscure. »
J. SLATTER, C.-H. MUHRMAN, Y. CUTTER, P.-J. WECKMAN, F.-T. MORELAND, T. TEEPLE (tous des photographes praticiens), E. SAUNDERS, WILLIAM WARRINGTON, JOSEPH KINSEY, BENJAMIN E. HOPKINS, E. HOPKINS, G.-A. CARNAHAN, WILLIAM SULLIVAN, JAMES P. GEPPERT, D. V. MORROW, M. D. et ROBERT LESLIE.
« M. Muhrman fit une objection à la première partie du certificat, non parce qu'il avait découvert une fraude, mais parce qu'il n'était pas dans la chambre obscure lorsque le résultat fut obtenu ; mais il signa de bonne volonté quant à la dernière clause. Maintenant, il dit avec les autres : Voilà le fait ! qui peut l'expliquer ?

(Traduit du *Banner of Light*, par M. A. Bruce, professeur de langues.)

Concours sur l'influence sociale du Spiritualisme dans l'avenir

L'Association Nationale Britannique des Spiritualistes a mis au concours cette question, il y a quelques mois : *« Quelle sera l'influence probable du spiritualisme sur la marche sociale de l'avenir ? »* L'association offrait deux prix : le premier devait être une grande médaille d'or, ou son équivalent en une somme de 500 francs. Le second était une somme de 250 francs ; ce concours était universel. Le comité de lecture devait posséder, avant le 1 octobre 1875, tous les manuscrits des concurrents, écrits en anglais et sous enveloppe cachetée, portant chacun une devise, sans aucune indication du nom de l'auteur ; ce nom devait être enfermé dans une lettre, sous enveloppe cachetée et portant la même devise.
Chaque membre du comité, pour se faire son opinion particulière, ayant lu isolément chaque essai, émit librement son vote dans une réunion générale. A l'unanimité, la médaille d'or fut donnée à l'auteur de l'essai portant pour épigraphe celte citation biblique : *« Jette ton pain sur les eaux, tu le retrouveras après plusieurs jours. »* En ouvrant l'enveloppe correspondante, on trouva le nom de Miss Anna Blackwell, le traducteur, en anglais, des œuvres d'Allan Kardec.
Préférant le bien de la cause à une satisfaction personnelle, Miss Blackwell désira recevoir la somme de 500 francs, en or, pour la distribuer ainsi : − 125 francs, à l'Association Nationale Britannique. − 50 francs, pour participer à la souscription faite en reconnaissance des services rendus d'une manière si désintéressée, à la cause commune, par M. Harrison, fondateur du *Spiritualist*, journal qui en Angleterre fut le premier à défendre la vérité des rapports entre les vivants et les morts. − 50 francs, à M. Burns, rédacteur du *Human Nature*, journal qui ouvrit le premier ses colonnes à Miss Blackwell, pour lui permettre de propager les idées spirites parmi ses compatriotes. − 25 francs, à M. le docteur Sexton, rédacteur du *Spiritual Magazine*, savant très dévoué à la cause et qui, pour elle, a souffert dans ses intérêts matériels ; il n'était que juste de lui faire une souscription, à titre de reconnaissance, comme il en a été fait pour le *Médium* et le *Spiritualist*. Enfin, 250 francs, à la Société pour la continuation des œuvres spirites d'Allan Kardec, pour l'aider dans les pénibles circonstances actuelles.
Nous remercions Miss Blackwell pour son don fraternel et surtout pour son dévouement absolu à la propagation des vérités dont Allan Kardec fut le premier missionnaire ; ses traductions des œuvres de la doctrine sont reconnues parfaites en Angleterre et en Amérique ; elles sont destinées à exercer

une grande influence sur la marche de la cause, en aidant à ramener tous les chercheurs de ces pays aux bases fondamentales de l'éternelle vérité, à l'unité de doctrine prévue par Allan Kardec.

Un critique de parti pris

Miss Blackwell, dans l'Essai qui a mérité la médaille d'or, a traité de la réincarnation, sans prononcer le terrible mot : Puisque des hommes éclairés, les plus distingués, couronnent une œuvre de mérite, abstraction faite de tous préjugés, n'est-il pas déplorable d'entendre dire à M. Aksakof, de Saint-Pétersbourg, dans sa réception à l'Association Nationale Britannique, à Londres, que la censure met de grands obstacles à la circulation, en Russie, de la littérature spirite des Anglo-Américains ; aussi, continue-t-il, n'y connaît-on pas les œuvres de Davis, Hare, Edmonds, Dale Owen, tandis que par une circonstance qui lui paraît inexplicable, on y trouve partout les ouvrages d'Allan Kardec. Peut-être, ajoute avec intention l'anti-réincarnationniste M. Aksakof, l'autorité suppose-t-elle qu'ils doivent être rangés dans la catégorie des curiosités littéraires, ou bien comme des œuvres nulles et inférieures, puisque la censure ne les a pas mises à l'index. Les spirites russes sont ainsi classés parmi les inconscients sans valeur ; c'est le pavé de l'ours.
Ce critique malveillant a traduit les œuvres de Davis ; aussi, *hors de son église, point de salut*. Comme tant d'autres, hélas ! il con damne, par préjugé, sans connaître, et nous ne doutons pas que s'il eût été membre de la commission nommée pour lire les essais dont nous avons parlé plus haut, il n'eût accordé, tellement est grande son ignorance au sujet de la réincarnation, son suffrage à Miss Anna Blackwell ; en couronnant un vaillant et vigoureux écrivain, il se fût indirectement donné une leçon de réserve et de courtoisie.
Devant les paroles du spiritualiste russe, M. Aksakof, reproduites par le *Messager de Liège*, et tirées du *Spiritualist* du 15 octobre 1875, que doivent penser les honorables membres de l'Association Nationale Britannique, induits en erreur en croyant sur parole ce traducteur de Davis ? Que nos lecteurs de la Grande-Bretagne veuillent bien lire le *Spirits Book* (le Livre des Esprits), traduit par Miss Anna Blackwell ; ils trouveront à chaque page une réponse péremptoire aux assertions erronées d'adversaires qui ne savent rien de la doctrine qu'ils attaquent. La logique du Maître réduit ces assertions hasardées à leur juste valeur.

Lettres sur la démonologie et la sorcellerie

Par W. Scott.
L'illustre poète et romancier a publié en 1830, à la fin de sa carrière littéraire et judiciaire [15], un recueil de *Lettres sur la Démonologie et la sorcellerie*, *Letters on Démonologie and Witchraft*, dont nous avons sous les yeux une traduction de M. Albert Montimont, sous le titre *Démonologie*, Paris, Ménard, 1838. C'est une esquisse animée et rapide du merveilleux dans l'antiquité jusqu'à nos jours ; les magiciens des Pharaons, la pythonisse d'Endor, celle de Delphes, la démonologie et la sorcellerie chez les Romains, les Celtes et les différents peuples du Nord, tout ce que l'auteur appelle les préjugés de l'espèce humaine y est passé en revue et discuté. Si ce recueil est intéressant à parcourir comme livre de philosophie historique, il est indispensable comme complément aux œuvres de ce grand écrivain, car ces lettres donnent la clef d'une foule de fictions qui apparaissent fréquemment dans ses compositions. Walter Scott avait-il, comme certains de nos littérateurs, A. Dumas, E. Sue, G. Sand, reçu la mission de préparer le terrain où devait éclore plus tard le

[15] W. Scott suivit d'abord la carrière du droit, devint shérif du comté de Selkirk et greffier des sessions à Edimbourg.

Spiritisme ? était-il inspiré souvent à son insu par des amis invisibles ? On doit le supposer en voyant que presque tous ses romans, surtout ceux destinés à retracer les mœurs, les coutumes et les traditions populaires de sa nation, reposent sur les croyances superstitieuses du moyen âge ; ils ne font qu'indiquer certaines idées de revenants, de sorciers, de bons ou de mauvais génies sur lesquels la science spirite a jeté dans ces dernières années une si vive lumière. A ces divers titres, nos lecteurs nous sauront gré de leur donner quelques extraits détaillés de ces lettres. Si parfois le romancier a déteint un peu sur l'historien, comme dans son appréciation sur le rôle de Jeanne d'Arc ; si ces lettres paraissent accuser chez leur auteur un trop grand fond d'incrédulité, elles n'en sont pas moins intéressantes à suivre, et toujours à côté de réflexions judicieuses on trouve des saillies piquantes.

Dans la première lettre, l'écrivain calédonien établit que le dogme incontestable d'une âme immatérielle a suffi pour accréditer la croyance aux apparitions ; il voit dans la plupart des apparitions de véritables hallucinations, et, s'il a raison dans quelques cas, il a tort lorsqu'il veut faire de cette explication un système. Il est vrai que l'époque où ces lettres furent écrites et les opinions religieuses de l'auteur doivent entrer ici en ligne de compte. Walter Scott, sans être un de ces puritains qu'il a si bien dépeints, était protestant, et, comme la plupart de ses coreligionnaires, il n'admettait volontiers aucun fait réputé miraculeux en dehors des livres saints, à moins d'une intervention directe de la divinité ; il n'est donc pas étonnant qu'à l'opposé des catholiques qui voyaient des miracles et plus souvent le diable partout, son esprit prévenu et enclin au scepticisme ne trouve qu'erreurs des sens ou supercherie. Les efforts tentés par W. Scott pour étayer ses arguments, les recherches minutieuses auxquelles il s'est livré ne sont pas perdus. *La Démonologie* nous offre aujourd'hui une riche collection de faits appuyés sur des témoignages et des documents sérieux, tous s'expliquant par le Spiritisme et pouvant même se passer de commentaires. Ce sont pour nos frères, de l'autre côté de la Manche, de nouveaux éléments de conviction, venant à point nominé pour appuyer et consacrer les œuvres du maître Allan Kardec dont la traduction paraît en ce moment.

Prochainement, nous donnerons la première lettre de Walter Scott ; aujourd'hui, nous offrons un extrait de son œuvre ayant trait aux évocations et aux guérisons.

« Le 8 novembre 1576, Elisabeth ou Bessie Dunlop, épouse d'Andro Jak, demeurant à Lyne, dans la baronnie de Dalry, comté d'Ayr, fut accusée de magie et de sorcellerie comme aussi de déception, pratiquées sur les gens du peuple. Comme on lui demandait par quel art elle pouvait dire où se trouvaient certains objets perdus ou prophétiser l'issue d'une maladie, elle répliqua que par elle-même elle n'avait ni connaissance ni science aucune sur de telles matières, mais que, quand on la questionnait sur de pareils sujets, elle avait l'habitude de s'adresser à un certain Thome Reid, qui mourut à la bataille de Pinkie, livrée le 10 septembre 1547, comme il l'affirmait lui-même, et qui lui résolvait toutes les questions qu'elle lui faisait. Elle décrivait ce personnage comme un homme respectable et paraissant déjà vieux, à barbe grise, et portant un justaucorps gris avec des manches amples, suivant la vieille mode. Une culotte grise, des bas blancs attachés autour des genoux, un bonnet noir sur la tête, fermé par derrière et ouvert par devant, avec des broderies de soie passées dans les plis, et un bâton blanc dans sa main, complétaient la description d'un homme que nous pouvons regarder comme très respectable pour le pays et l'époque. Interrogée sur sa première entrevue avec ce mystérieux Thome Reid, elle fit un exposé touchant des malheurs dont elle avait été accablée, et qui peut-être l'avaient portée à évoquer son extraordinaire conseiller. Elle se promenait entre la maison et l'enclos de Nunkcastle, conduisant les bœufs au pâturage commun, gémissant comme une âme en peine, pleurant amèrement sa vache qui était morte, se désolant de son mari et de son fils qui avaient le mal du pays, espèce de maladie contagieuse qui courait sans doute alors, tandis qu'elle-même n'était pas encore bien portante, attendu qu'elle relevait de couches. Ce fut en cette occasion qu'elle rencontra Thome Reid pour la première fois : il la salua avec politesse et elle lui rendit son salut. « Sainte-Marie ! Bessie, dit l'apparition, comment pouvez-vous tant gémir, tant vous désoler pour des choses de ce monde ? » − « N'ai-je pas raison de m'affliger

vivement, répondit-elle, puisque nos biens dépérissent, que mon mari est sur le point de mourir, que mon nouveau-né ne vivra point, et que je suis moi-même encore si faible ? N'ai-je pas lieu d'avoir le cœur triste ? » − « Bessie, répliqua l'Esprit, vous avez déplu à Dieu en lui demandant une chose que vous n'auriez pas dû demander, et je vous conseille de réparer votre faute. Je vous le dis, votre enfant mourra avant que vous ne soyez rentrée à la maison, vos deux brebis mourront aussi, mais votre mari recouvrera la santé et sera aussi vigoureux, aussi robuste que jamais. » La bonne femme se consola un peu en apprenant que son mari serait du moins épargné dans la calamité si générale, mais elle fut très alarmée en voyant l'homme surnaturel qui l'avait accostée passer devant elle, et disparaître par un trou qui se trouvait dans le mur de l'enclos, trop petit pour qu'un être vivant pût le traverser.

Bessie Dunlop affirmait qu'il continua à venir la voir fréquemment et à l'aider de ses conseils ; et que, lorsqu'on la consultait sur les maladies des hommes ou des animaux, sur la manière de recouvrer les objets perdus et volés, elle était, en prenant l'avis de Thome Reid, toujours capable de répondre aux questions. Le conseiller, qui n'était réellement qu'un Esprit, lui enseigna en outre à surveiller l'opération des onguents qu'il lui donnait, et à présager, d'après leur effet, le rétablissement ou la mort du patient. Elle disait que Thome lui avait, de sa propre main, remis les herbes dont elle s'était servie pour guérir les enfants de John Jack et de Wilson de Townhead. Elle avait aussi secouru efficacement une femme de chambre de la jeune lady Stanlie, fille de lady Johnstone, dont la maladie, suivant l'opinion de l'infaillible Thome Reid, était « un sang chaud qui se portait sur le cœur, » et qui lui causait des évanouissements fréquents. En cette circonstance, Thome composa un remède aussi puissant que le baume de Giléad lui-même. C'était de l'ale extrêmement capiteuse qu'il avait fait bouillir avec des épices et un peu de sucre blanc, le tout devant être bu chaque matin à jeun. Pour cette ordonnance, les honoraires de Bessie Dunlop furent une mesure de farine et un morceau de fromage. La jeune femme se rétablit. Mais la pauvre vieille lady Kilbowie ne put guérir son mal de jambe, cette jambe était torse depuis longues années, car Thome Reid dit que la moelle de l'os avait péri et que le sang s'était glacé. Les opinions indiquent du moins prudence et bon sens, que nous les attribuions au sorcier Thome Reid ou à l'accusée dont il était patron. Les réponses faites en cas d'objets volés étaient aussi pleines d'adresse, et quoiqu'elles servissent rarement à faire rentrer les gens dans leurs biens, elles donnaient généralement de bonnes raisons pour qu'on ne les retrouvât point, de manière que le crédit de la prophétesse fut toujours à couvert. Ainsi le manteau de Hugues Scott ne put être attrapé, parce que les voleurs avaient eu le temps d'en faire un justaucorps. James Jamieson et James Baird eussent, d'après les indications de Bessie, retrouvé leurs charrues de fer qu'on leur avait volées, sans la volonté du destin qui décida que William Dougal, officier du shérif, un de ceux qui faisaient les perquisitions, recevrait moins de trois livres pour ne pas les retrouver. Bref, quoiqu'elle eût perdu un cordon que Thome Reid lui avait donné de sa propre main, et qui, attaché autour du cou des femmes en mal d'enfants, avait le pouvoir de mener leur délivrance à bien ; cependant la profession de sage-femme qu'exerçait Bessie Dunlop semble avoir assez bien prospéré jusqu'à l'heure où elle attira sur elle le mauvais œil de la loi.

Interrogée plus minutieusement au sujet de son familier, elle déclara ne l'avoir jamais connu pendant qu'il était en ce monde, mais savait de science certaine que l'individu qui se nommait ainsi avait été réellement connu, durant sa vie sur la terre, sous le nom de Thome Reid, officier du laird de Blair, et qu'il était mort à Pinkie. Elle en était bien convaincue, car il l'envoyait en commission chez son fils qui lui avait succédé dans sa charge et chez d'autres de ses parents qu'il nommait, et à qui il ordonnait de réparer certaines fautes qu'il avait commises sa vie durant ; dans ces occasions il lui remettait toujours des signes auxquels on reconnaissait aisément quelle était la personne qui l'envoyait. Une de ces commissions était assez remarquable. Elle avait à rappeler à un voisin certaines particularités qui devaient lui revenir dans la mémoire lorsqu'elle lui dirait, que Thomas Reid et lui-même étaient partis ensemble pour aller à la bataille qui se donna le samedi noir ; que l'individu à qui s'adressait le message inclinait pour prendre une direction différente, mais que Thome Reid l'avait menacé de poursuivre sa route seul ; qu'il l'avait amené à l'église de Dalry ; que

là il avait acheté un tas de figues ; et qu'il en avait fait cadeau à son compagnon en les attachant dans son mouchoir ; après quoi ils s'en allèrent de compagnie au champ où se livra la bataille du fatal samedi noir, comme on appela longtemps la bataille de Pinkie... Elle disait encore l'avoir vu (son familier) dans les lieux publics, dans le cimetière de Dalry et dans les rues d'Edimbourg, où il se promenait comme tout le monde et prenait les marchandises exposées en vente sans que personne s'en aperçût. Elle-même ne lui parlait pas alors, car il avait défendu de venir l'accoster en pareilles occasions, à moins qu'il n'adressât le premier la parole. Par ses opinions théologiques, M. Reid paraissait appartenir à l'Église romaine qui, à la vérité, était fort indulgente pour les fées. Il disait que la nouvelle loi, c'est-à-dire la réforme, n'était pas bonne, et que la vieille foi reviendrait, mais pas absolument telle qu'elle avait été auparavant… Thome Reid apparaissait devant Bessie, à ce qu'il semblerait, après trois sommations, et son commerce avec elle dura près de quatre ans… Bessie Dunlop déclara encore qu'un jour, allant faire mettre son bidet aux ceps près du lac Restalrig, lac situé près de la porte orientale d'Edimbourg, elle entendit passer près d'elle un corps de cavalerie qui faisait un tapage si horrible que le ciel et la terre semblaient s'être confondus ; que ce tapage s'éloigna d'elle et parut se perdre dans le lac avec d'affreux retentissements. Pendant tout le vacarme elle ne vit rien, mais Thome Reid lui expliqua que le tapage était produit par les fées, qui faisaient une cavalcade sur terre.

L'intervention de Thome Reid, comme associé dans son métier de sorcière, ne servit de rien à la pauvre Bessie Dunlop, quoique son affection pour elle sembla être tout à fait platonique, puisque la plus grande familiarité à laquelle il se hasardait était de la prendre par sa robe lorsqu'il la pressait de venir avec lui à Elfland (à la cour des bonnes fées). Il ne lui servit non plus de rien que la magie dont elle fit commerce ne fût employée que *quid ?* dans des vues légitimes et même bienveillantes. Les terribles mots écrits sur la marge de l'arrêt « convaincue et brûlée » indiquent suffisamment la fin tragique de l'héroïne de cette curieuse histoire.

Alison Pearson de Byrehill fut, le 8 mai 1588, jugée pour avoir évoqué les Esprits infernaux, et principalement pour les avoir fait apparaître à un M. William Sympson, son cousin, et au fils du frère de sa mère, qui, elle l'affirmait, était un grand érudit et un savant docteur en médecine... La marge du registre de la Cour porte encore cette triste et brève mention : « *Convicta et combusta*. »

Les deux pauvres femmes sus-mentionnées sont d'autant plus dignes de compassion que, soit enthousiasme, soit imposture, elles n'exerçaient leur art supposé que dans l'intérêt de l'espèce humaine. »

Remarque : Faits de médiumnité voyante, de médiumnité guérissante et de matérialisation d'Esprits, il y a trois cents ans.

Phénomènes remarquables produits par un médium inconscient

Chartres, le 15 février 1876.

Messieurs,

Vers le 5 novembre dernier, une jeune fille de Saint-Aubin-des-Bois (Eure-et-Loir), âgée d'environ 17 ans, est entrée en service dans une ferme de Bailleau-l'Evêque, près Chartres, d'où son père l'a retirée le 9 janvier dernier pour la placer à quelque distance de là, dans la famille Bréand, à, Serez, canton de Courville, sur la ligne de Paris à Brest. Cette fille qui est médium involontaire à effets physiques, a déjà fait bien du bruit dans le pays. Voici ce qu'en dit le Journal de Chartres, à la date du 13 janvier :

« Bailleau−l'Evêque. − Il nous revient de diverses sources qu'une ferme de cette commune sert, en ce moment, de théâtre aux excentricités d'un mystificateur inconnu. Nous avons entendu parler de danses fantastiques exécutées par les chandeliers, les cuillères, les fourchettes et divers autres ustensiles de ménage. Des pierres, des mottes de terre tombant on ne sait d'où, viennent désagréablement interrompre les repas et les veillées.

Ces tours de passe-passe n'attireront pas à leur auteur, s'il est découvert, une condamnation aussi sévère que celle encourue par le fameux photographe médium Buguet. Il est à désirer cependant que cette comédie, beaucoup trop prolongée, se termine au plus vite. Nos renseignements nous portent à croire que cela ne peut pas tarder. (Parbleu, la fille avait quitté le 9. Mais une prophétie vous pose, surtout un journaliste dont la bonne foi est connue).
Les populations, continue le journal, sont aujourd'hui trop éclairées et surtout trop intelligentes pour tomber dans un piège aussi grossier. »

Le même journal, à la date du 10 février, insère la lettre suivante :
0…, le 7 février 1876.
Monsieur le rédacteur,
Malgré les préoccupations politiques du jour, nous ne pouvons demeurer indifférents en présence des faits mystérieux qui s'accomplissent au milieu de nous.
Naguère vous avez entretenu vos lecteurs de ce qui s'est passé à Bailleau-l'Evêque, dans une ferme où la présence d'une jeune domestique aurait produit des effets diaboliques tellement extraordinaires, que presque toute la contrée, à vingt kilomètres à la ronde, en a ressenti les frissons. Cependant, sur l'assurance que vous avez donnée qu'il n'y avait là que mystification et que la justice saurait bien punir le mauvais plaisant, auteur de tant de tribulations, bien des personnes s'étaient rassurées.
Aujourd'hui, monsieur le rédacteur, il n'en est plus ainsi : c'est une rechute générale bien plus dangereuse, comme on le sait, que la maladie elle-même.
En effet, la jeune personne dont il s'agit, éconduite de chez ses anciens maîtres, est entrée au service de M. Bréand, cultivateur à Serez, commune d'Orrouer.
Or, à peine installée à son nouveau poste, le croiriez-vous ? Eh bien ! tout ce qui s'était passé là-bas se renouvelle ici avec une effrayante persévérance : terre, tuiles, morceaux de briques se détachent des plafonds en très bon état et jonchent le pavé des salles ; puis, danses de couteaux, cuillères et fourchettes, et rondes de baquets à linge, etc., etc... Tout ceci s'est passé de visu, en présence des époux Bréand, dont le témoignage ne peut être mis en doute, et de plusieurs voisins et amis qui sont là pour le certifier (du moins à ce que l'on dit). En pareille occurrence, vous ne trouverez pas étonnant, monsieur le rédacteur, que l'on vienne frapper à toutes les portes pour obtenir cessation du mal et trouver l'exorciste qui pourra nous délivrer de pareils maléfices.
Veuillez agréer...
Un abonné faisant partie toutefois du petit nombre des incrédules,

E. F.

Le *Messager de Liège* du 1er février contient une correspondance sur le même sujet :
Les renseignements qui nous arrivent à l'instant même, non-seulement confirment la lettre précédente, mais feraient croire que la jeune personne est médium facultatif, c'est-à-dire, que les effets se produiraient lorsqu'ils sont demandés par un observateur, aussi bien que d'une façon spontanée et inconsciente. Déjà, nous dit-on, un médecin de Courville et un curé des environs se sont offerts, l'un pour guérir la fille d'une prétendue maladie, l'autre pour l'exorciser et chasser le démon. Les Esprits vraiment désireux de s'instruire et d'instruire ne voudront-ils rien faire ? Ces sujets, dit Allan Kardec, chapitre XIV, *livre des Médiums*, sont très dignes d'observation, et l'on ne doit pas négliger de recueillir et d'étudier les faits de ce genre qui peuvent venir à notre connaissance : ils se manifestent à tout âge et souvent chez de très jeunes enfants.
Un chercheur habile et sérieux pourrait, selon nous, sans le moindre inconvénient, prendre la jeune fille en condition, observer, étudier à loisir sa faculté, enfin, faire part au public des résultats et conclusions auxquels il aurait abouti.
Nous tenons à ajouter que l'Esprit ou les Esprits qui interviennent ici directement, loin d'être mauvais ainsi que le fait supposer la lettre citée ci-dessus, sont tout à fait inoffensifs et sans mauvaise intention. Jusqu'ici pas la moindre égratignure, pas le moindre carreau de cassé : simples

signaux sortant du monde invisible ambiant et réclamant notre attention dans le but de nous faire une communication.
Tout à vous. Quomes.

Histoire de la matérialisation d'un Esprit à Guanajuato (Mexique)

(Suite). Voir page 41, Revue de février 1876.
22 avril 1875. − Dans les séances précédentes, l'Esprit matérialisé avait fait beaucoup d'efforts pour sortir de la chambre obscure ; le rideau s'était agité à deux reprises et cela en présence d'un assistant vivant qui, par hasard, m'accompagnait. Les Esprits recommençaient à me dire et à croire que l'Esprit matérialisé n'attendait plus que la permission divine. Pour couper court aux discussions, je dus engager l'Esprit Micaela d'aller vers un éminent Esprit que je lui nommai, pour le supplier de me donner son opinion sur les difficultés présentées pour cette première sortie de l'Esprit matérialisé ; puis, de m'indiquer le moyen de l'obtenir. Micaela me rapporte que le Maître l'a écoutée avec beaucoup d'attention ; qu'il s'était enquis du but de l'opération, de la méthode que j'avais employée, des progrès obtenus et de la catégorie des Esprits qui m'assistaient ; il promit d'aller voir la manifestation le lendemain.
Ce jour-là nous eûmes neuf Esprits. Après l'opération, Amélie me dit qu'elle avait eu deux élans ; au moment de saisir le rideau, il lui a semblé être retenue. Je demande à Micaela si le personnage dont nous avions parlé hier est venu ; il me répond affirmativement, dit qu'il a assisté à l'opération de la matérialisation de l'Esprit Amélie ; il est parti pour revenir demain, avant l'arrivée des Esprits et le commencement de l'opération, il me dira son opinion. Je demande aux Esprits présents s'ils ont reconnu le personnage dont il est question. L'Esprit Amélie répond : c'était lui.
Le médium à qui je demande le signalement de ce bon Esprit me dit : stature ordinaire ; mouvements calmes ; cheveux blonds et un peu roux, ni longs ni courts ; yeux grands et mélancoliques ; teint un peu brun ; barbe épaisse un peu rousse ; parole affable et sympathique.
24 avril. − Neuf Esprits. Avant leur arrivée, le médium m'annonce celle de l'Esprit élevé à qui j'explique ce que j'ai fait, mon but, et la difficulté présente. Il me dit qu'il a tout vu et que l'obstacle à la sortie de l'Esprit matérialisé a pour cause la faiblesse nerveuse du médium, l'état de l'atmosphère (il vente violemment tous les soirs), et l'absence d'assistants vivants ; le phénomène serait plus promptement obtenu avec une nombreuse assemblée, dont le chiffre le plus restreint devrait être cinq personnes ; il vaut encore mieux être seul, dit-il, que d'avoir une compagnie ayant des dispositions contraires d'esprits. J'ai entrepris une chose considérable, qui demande beaucoup de persévérance.
31 mai. − Pendant le temps qui vient de s'écouler, plusieurs faits spirites se sont produits : Les pas et le frôlement du vêtement devenaient plus distincts ; deux petites sonnettes de table avaient tinté fortement ; on avait fait chanter le médium et deux chaises basses s'étaient approchées de lui ; on avait ouvert bruyamment la porte d'une armoire, taillé un fruit et posé entre les bras du médium un grand vase de fleurs qui en était éloigné. Depuis quelque temps on me disait d'entrer dans la chambre obscure avant d'ôter le rideau ; après une conversation de quelques minutes, il m'était commandé de l'ôter. L'entretien continuait encore quelques instants, après lesquels les Esprits prenaient congé les uns des autres.
Le 31 mai, il y avait un assistant vivant. J'avais attaché les mains et l'avant-bras du médium sur les bras du fauteuil. Les sonnettes tintèrent aussitôt le rideau baissé, et j'entrai vivement dans la chambre obscure ; je trouvai toujours attachés les bras et les mains du médium ; les Esprits me reprochèrent violemment ma méfiance. Une discussion s'ensuivit qui agita et affecta le médium, et la matérialisation en ressentit un point d'arrêt. Je me proposai de ne plus faire cette triste expérience.

6 juin. − Dix Esprits. − Les mêmes faits se répètent. − On me fait laisser une ouverture de 9 à 10 pouces, vers le haut du rideau, pour laisser entrer un peu de lumière dans la chambre obscure ; il faut que les yeux de la matérialisée s'y habituent peu à peu. − De petits coups frappés se font entendre ; − Une bobine de fil et une bague du médium sont jetés par l'ouverture laissée au rideau.
4 juillet. − Depuis le 6 juin, une petite chaise a été traînée près du médium et le vase de fleurs a été placé plusieurs fois entre ses bras ; des pas se font entendre dans la chambre ; les coups avec la pointe du pied et du talon sont devenus chaque fois plus forts ; il en est de même du frôlement du vêtement. Je me mets au piano pour chanter et pendant ce temps, le couvre-pied et le tapis du lit sont enlevés, roulés et placés sur une chaise. Un fichu est sorti de la malle du médium, placé sur son cou, et les deux tresses nattées de ses cheveux sont passées à travers les mailles en jonc d'Inde du dossier du fauteuil, elles sont attachées ensemble par des nœuds qui pour être défaits ont donné quelque travail ; cela se renouvelle parfois. Les deux sonnettes sont venues, toujours après le chant, tinter à toute volée et les applaudissements ont augmenté chaque fois, toujours à l'intérieur de la chambre obscure. − On a versé plusieurs fois de l'eau de senteur, prise d'un flacon, sur le lit, sur le rideau et dans la chambre ; un petit tableau placé très haut fut décroché et mis sur les genoux du médium ; un ballon en peau, de mon petit garçon, fut jeté par-dessus le rideau après avoir rebondi dans la chambre obscure. Les Esprits m'ayant dit que les fleurs leur plaisaient, je faisais trois ou quatre petits bouquets destinés à tour de rôle à chacun d'eux ; ils étaient emportés chaque fois, excepté lorsque nous avions des dames auxquelles ils étaient jetés par l'ouverture laissée au rideau.
Je ne parlerai plus de ces petits faits spirites, renouvelés chaque soir avec quelques variantes. Je consignerai simplement ceux qui ont un rapport direct avec l'Esprit matérialisé, qui a besoin d'une *saturation* plus abondante des fluides du médium pour pouvoir sortir.
24 juillet. − Un assistant, quatorze Esprits. − Pendant le temps écoulé depuis la 130e séance, les phénomènes se sont tous reproduits avec plus d'accentuation chaque jour. Aujourd'hui, le rideau s'écarte d'un côté, deux fois, mais on ne peut rien distinguer.
Le 25. − Pendant le chant, la main de la matérialisée a été vue écartant le rideau et m'a jeté un bouquet. − *Le 26.* Le rideau s'écarte ; la forme blanche et indécise est vue par les assistants, deux s'en effrayent ; ils ont vu également le bras et la manche du vêtement. − Bouquets jetés ou enlevés, etc. − *Le 30*. Phénomènes habituels. — La main droite paraît deux fois, ainsi que le bras jusqu'au coude. — *Le 31*. Faits spirites variés. En retournant à ma place, deux mains qui sortent par un des côtés du rideau, applaudissent vigoureusement et se retirent ; bouquets jetés aux dames.

(A. suivre.)

Poésie spirite : Le chat, le chien

Triste, la patte en l'air, et la tête penchée,
Léchant quelques lambeaux de sa robe écorchée,
    Se traînant... et saignant encor,
Un jour, à son chenil allait le vieux Médor.
    Dans son œil que d'intelligence !
« Instinct, » me diras-tu, philosophe ergoteur.
Non ; et si par le corps il sentait la souffrance,
    Il souffrait aussi par le cœur.
Oh ! laissez-lui son cœur, pour lui je le réclame,
    Il est bon, fidèle, humble, doux ;
Il sait si bien aimer. N'aurait-il pas une âme !
        Tout comme nous ?

Mais écoutons le chat : « Le barbare, le lâche !

« Il t'a dix fois, vingt fois, frappé de sa cravache,
« Lui ton maître... toi, son ami !
« Et pour toi, Médor, j'ai frémi.
« Oser te soupçonner, toi si noble de race,
« Si modeste au logis, si vaillant à la chasse.
« Ces oiseaux braillards et dorés...
« Est-ce toi ?... Moi, je sais qui les a dévorés.
« Voilà bien la justice !... Écoute : à la nuit close,
« A cette heure où chacun profondément repose,
« Il faut tout égorger : poules, faisans, pigeons.
« Tout enfin, canards et dindons.
« Si vient un malfaiteur, loin de donner l'alerte,
« Il faut adroitement tenir la porte ouverte.
« Il faut... De mon projet ne va pas t'effrayer,
« Sur la paille pousser la braise du foyer.
« Qu'il soit brûlé vivant ! Qu'en dis-tu, camarade ? »

Médor ne souffla mot pendant cette tirade.
Dans sa niche, après un effort,
A demi mort,
Il répondit enfin : « Le conseil est perfide.
« Je ne prendrai jamais la vengeance pour guide.
« As-tu jamais senti ce que pèse un forfait ?
« Laisse là tes fureurs, Raton, je t'en conjure.
« Il est beau de jeter un voile sur l'injure ;
« S'il faut se souvenir... c'est du bien qu'on nous fait.

L'Esprit frappeur.

Nota. − Cette pièce a été traduite en vers patois par M. Achille Mir, l'un de nos poètes languedociens.

Courage et consolations que donne notre croyance

Messieurs,
Le jeudi 30 décembre 1875, à six heures du matin, ma sœur vit une femme assise près du feu allumé dans sa cheminée ; son visage était défiguré par de grandes souffrances ; elle portait un bonnet à grandes bandes plates, aux bords festonnés, semblable à ceux qui servent de coiffure pendant la nuit. Dans le principe, elle crut reconnaître sa belle-mère, malade d'une névrose, et peu après, sa mère, mais ce ne pouvait être réel, car elle ne porte pas cette coiffure, et d'ailleurs elle jouissait d'une bonne santé. Spirite convaincue, cette vision frappait beaucoup ma sœur qui fit part de ce phénomène à son mari, à moi ; nous ne pûmes rien conclure.
Le lendemain, notre mère, par suite d'un regrettable accident, faillit être presque entièrement brûlée ; pendant treize jours d'horribles souffrances, elle a mille fois souffert le martyre sans jamais proférer une plainte. Ma digne et bonne mère n'avait aucune instruction, elle ne savait ni lire ni écrire, mais elle avait admirablement compris la portée de la doctrine d'Allan Kardec, qui, pour elle, était un continuateur de la grande école du Christ ; elle ne s'était pas détachée de la foi catholique. Ma sœur était chez elle, à une heure de notre village, quand la sainte femme mourut, et sa dernière toilette terrestre était préparée ; son premier mot, en la voyant fut celui-ci : *Voilà celle qui m'est*

apparue !! c'est vous, ma mère, que j'ai vue !! En effet, la défunte était coiffée du bonnet dont il a été question plus haut, comme étant le plus convenable devant l'austérité de la mort.
Nous sommes tous convaincus que son Esprit, à l'état de dégagement, pendant son sommeil, est venu le 30 décembre pour nous prévenir de sa mort prochaine, alors que son corps était en parfaite santé. D'après le caractère compatissant et charitable de ma mère, on pouvait conclure qu'elle était l'incarnation d'un Esprit avancé et que sans doute, vu ses épreuves terribles, elle se rachetait pour ses existences passées, ce que la communication qu'elle a donnée prouve surabondamment.
Quand il s'agissait des souffrances d'autrui, elle laissait tout pour aider son prochain et lui porter secours ; jamais, à quelle heure de la nuit que ce fût, elle ne se refusa, qu'il pleuve ou qu'il neige, à courir vers le docteur ou le pharmacien qui restent à 4 kilomètres de Cuffies ; elle soignait les vivants, elle ensevelissait les morts, oubliait de manger, et mon père la grondait parfois, car il la voyait dépérir et, souvent même, rester gravement indisposée. Elle recommençait le lendemain, car le malheur des autres lui rendait la vigueur et le courage.
Par dérision, hélas ! *on rit de tout* ! on l'avait surnommée la *sœur de charité*. Comment peut-on rire des actes accomplis par le désintéressement matériel le plus absolu ?...
Ma mère a donné le jour à dix enfants ; six sont morts à un âge où l'on dit : ils sont élevés ; l'un de mes dix frères fut brûlé vif, devant ma mère qui, incapable de bouger pour cause de maladie, eut l'horrible douleur de ne pouvoir aller à son secours.
C'est une existence courageuse, pleine de résignation ; celle qui fut la pauvre femme sur terre, doit être dans l'erraticité un Esprit au fluide brillant et pur, ce dont nous avons la certitude ; nous sommes tous péniblement éprouvés, mais calmes, car nous croyons après avoir compris, et nous avons la conscience que le Spiritisme, cette doctrine bénie, ne conduit pas à la folie dont il est l'antidote le plus sûr ; grâce à lui, nous nous aimons dans notre famille et nous comprenons que l'amour, seul, peut unir les hommes et les rendre solidaires.
Votre frère en croyance.

H. Coutant, à Cuffies, par Soissons (Aisne).

Dissertations spirites

Communication de William B. Astor, de New-York.
(Traduit du *Banner of light* du 15 janvier 1876, par mademoiselle Henebry).
Cette remarquable dictée médianimique est un grand enseignement donné aux hommes ; elle est digne de toutes nos méditations, car l'Esprit qui parle était le plus riche propriétaire des États-Unis d'Amérique.
« Un homme riche vivait somptueusement tandis que le mendiant passait devant son palais en souffrant les angoisses de la faim. C'est moi, William B. Astor, le grand propriétaire américain, ayant possédé 3000 maisons d'où je tirais mes revenus. Et maintenant, il me faut raconter l'histoire de l'homme mort.
Pensez à mon désappointement, à mon étonnement, lorsque je suis entré dans l'autre monde avec mes facultés bien éveillées, ma vue augmentée, mon ouïe plus fine ? Et maintenant, pensez à celui qui demandait l'aumône pendant son passage sur cette terre, et que je vois ici arriver, vêtu splendidement, non de pourpre et de lin, mais entouré de l'auréole fluidique la plus pure, en un mot tout rayonnant ; il m'a demandé que je le laisse m'assister pour me conduire dans une plus heureuse sphère.
Je le regardai avec curiosité et lui dis : « Savez-vous a qui vous parlez ? »
− Oui, répondit-il, vous êtes mon frère, et en échange de vos refus pleins de vanité, lorsque je vous demandais l'aumône sur la terre, je viens, en ce jour, vous aider dans votre nouvelle demeure ; certes, vous n'êtes pas ici ni aussi riche ni aussi puissant que vous le fûtes sur terre. − Alors, dis-je,

c'est là votre manière de vous venger ?... − Oui, reprit-il, c'est notre manière dans ce monde de la liberté ; chaque bonne action allume en nous l'étincelle divine, celle de l'union dans la spiritualité.
N'est-ce point-là une histoire très étrange, bien merveilleuse ? racontée par un homme tel que je le fus ?... Un Esprit qui me guide, me pousse à faire cet aveu, bien franchement, la conséquence qui en résultera devant être pour moi de ne plus être autant punissable que je le suis ; cet acte doit me réconcilier avec ma conscience.
J'ai fini… si mon histoire peut vous être utile, si elle a quelque intérêt, acceptez-la..., sinon, vous pouvez la rejeter comme chose indifférente. La force, l'énergie, la persévérance, en vue de ma seule personnalité, sont encore les qualités dominantes de mon individualité, et je suis venu vers vous avec l'espoir de perdre à votre contact ces impressions misérables qui alourdissent ma pensée.
Si je n'ai pas accompli la tâche qui m'était imposée sur la terre, c'est que j'ignorais complètement la loi ; je pouvais beaucoup et n'ai vécu que pour moi, en véritable égoïste. Je n'ai pas fait à autrui ce que j'aurais voulu qui me fût fait. »

L'Esprit et la matière

Médium M. Nivej.
La matière existe non-seulement sous la forme pondérable et circonscrite que nous lui connaissons, et qui résulte de son assujettissement aux lois de cohésion, d'attraction, d'affinité et de gravitation, mais elle existe aussi sous des formes qui n'affectent pas nos sens actuels encore trop imparfaits pour les saisir. A l'état fluide qui est sa forme native, première, élémentaire, elle est absolument inerte, ayant atteint le suprême degré de tension et n'étant pas soumise à la pesanteur ; son élément est l'atome indivisible ; elle occupe l'espace en entier et les mondes, qui tirent d'elle leur origine, se meuvent dans son sein.
Nous nommerons matière pondérable la matière plus ou moins condensée qui obéit à la loi des mondes ; et, fluide universel, ou mieux, matière cosmique, celle qui n'est pas soumise à la gravitation.
I1 y a cependant d'autres substances dans l'univers. L'intelligence qui, par elle-même, n'a pas d'action directe sur la matière, ne saurait prendre part à l'œuvre de la création, si Dieu n'avait mis sous sa dépendance un fluide particulier. Elle s'en vêtit comme d'une cuirasse : c'est par son intermédiaire qu'elle perçoit la matière et qu'elle a prise sur elle ; « c'est l'instrument qui la sert et sur lequel, en même temps, elle exerce son action. » On l'appelle fluide périsprital. D'où provient-il ? Est-ce un dérivé, une quintessence de la matière ?
Nous serions portés à le croire, sachant que la nature ne procède pas par bonds, mais par continuité et par gradations successives. Toutefois, dans l'état actuel de nos connaissances, tout ce que nous pouvons affirmer, c'est qu'il diffère essentiellement de l'intelligence et de la matière, sa manière d'être nous paraissant distincte et indépendante. L'intelligence est active, vit et progresse ; la matière est passive et subit des transformations. L'intelligence agit par elle-même et ses actes sont raisonnés, intentionnels ; le périsprit est un instrument docile qui imprime la forme au type conçu par l'intelligence. *Mens agitat molem.*
Dieu a créé l'être intellectuel simple et ignorant, c'est-à-dire sans science et sans expérience, mais il lui a donné pour guide le libre arbitre et la conscience ; pour mission la recherche et la pratique du bien. Mais avant d'atteindre à la perfection suprême qui est le but de sa destinée, c'est-à-dire avant d'arriver à l'entière connaissance des plans de Dieu, l'intelligence doit traverser la matière, pérégrination qu'elle ne peut accomplir sans expérimenter la vie sous toutes ses formes. En effet, il faut qu'elle sache et qu'elle connaisse, autrement comment pourrait-elle juger et apprécier ? Il est donc nécessaire qu'elle passe successivement par la filière des existences, s'élevant d'échelons en

échelons dans la série vitale et laissant, à chaque gradation, comme gage du progrès accompli, une imperfection de la matière.
Au début de son individualisation, l'intelligence est plongée dans la matière ; elle la sillonne comme l'éclair sillonne la nue ; elle la pénètre et s'y meut comme l'oiseau dans l'air, comme le poisson dans l'eau, mais elle est sans armes et ne peut rien faire. Sitôt qu'elle s'est vêtue de périsprit, elle acquiert l'empire et la lutte commence. Alors elle devient Esprit, car il convient, pour plus de précision, de réserver ce nom à l'être complexe, produit de cette union, et de le lui conserver tant qu'il restera associé à la matière, c'est-à-dire aussi longtemps que durera pour lui la période des incarnations. Quand cette union est irrévocablement accomplie, le fluide périsprital, sous l'action directe de l'intelligence, se combine avec la matière, rompt son inertie, lui donne la forme, entretient l'activité des organes, en un mot l'anime et la rend propre à remplir toutes les fonctions vitales en lui transmettant des propriétés qu'elle n'a pas.
Les Esprits sont chargés de la formation des mondes ; à cet effet, ils condensent et agglomèrent la matière cosmique, préparent et provoquent les métamorphoses et les combinaisons multiples et variées dont elle est susceptible ; ils la modifient, la transforment et la travaillent ; ils l'élèvent à la hauteur de leurs conceptions et l'approprient aux convenances de leur habitation temporaire en se conformant, d'ailleurs, aux lois immuables établies par Dieu. En un mot, ils la font sortir de l'inertie en l'assujettissant aux lois de la pesanteur.
Quand la matière constituante d'un monde est ainsi agglomérée, que la masse qui le compose a pris forme et se trouve définitivement engrenée dans le mouvement régulier des sphères, l'Esprit, poursuivant sa tâche, trie les matériaux mêlés et confondus ; il les combine sous mille formes diverses ; il dispose les éléments moléculaires dont l'agrégation et l'agencement forment les corps constituants des globes et assouplit la matière, la vitalise, et finalement se manifeste à l'incarnation sous des types d'abord rudimentaires, mais qui deviennent graduellement de plus en plus parfaits. C'est ainsi qu'il traverse successivement toutes les phases de l'existence. La vie, à tous les degrés, c'est l'esprit qui agit sur la matière ; partout où se rencontre un organisme capable de transformer et de diversifier la matière, même parmi les infiniment petits de la création, c'est une intelligence en travail qui s'exerce à la vie.
Tel est le rôle de l'Esprit dans la création. Tant qu'il est uni à la matière il la gouverne, mais il concourt à sa transformation en se l'assimilant pour ainsi dire. Il la rend plus souple, plus impressionnable ; il la spiritualise et la force à lui fournir des organes plus parfaits, plus sensibles, plus délicats. Sa condition s'améliorant à mesure qu'il prend de l'empire sur elle, il sent instinctivement que son propre avancement est subordonné à l'état de perfection où il l'amène. Plus vite il la purifie, plus vite il s'élève dans la hiérarchie des existences. Au commencement elle pèse sur lui de tout son poids, mais il finit par se dégager vainqueur, comme Christ du tombeau ; et c'est seulement alors qu'il lui est donné de contempler sans éblouissement la lumière éclatante qui émane du centre de vie et de vérité.
Nous savons, par l'enseignement des Esprits, que le périsprit offre à l'intelligence et à la matière le point de contact qui leur manque. Si donc l'on parvient, d'une manière quelconque, à constater l'existence du fluide périsprital, on constatera, par cela même, la persistance de la vie par-delà la tombe.
L'histoire cite des exemples remarquables de personnes douées de la faculté de seconde vue ; l'Église reconnaît la réalité des manifestations d'outre-tombe ; des hommes instruits, impartiaux et de bonne foi, ont décrit les phénomènes d'apparitions dont ils furent témoins ; mais la science officielle, imbue de préjugés, quoiqu'elle prétende n'admettre que des faits dérivant de l'expérience, conteste de prime-abord les preuves que nous lui offrons : les conséquences qui en découlent disloqueraient le cadre de ses théories. Après avoir professé avec ostentation et fracas que « la force est une propriété de la matière et non une cause de propriété, » que « la recherche des causes premières est bonne seulement pour occuper l'enfance de l'esprit humain, » il serait dur et humiliant d'enseigner le contraire. Les savants, esprits forts s'il en fut, je parle des savants aux vues systématiques et non des savants de premier ordre qui désembourbent de temps à autre le char du

savoir et le remettent sur une voie plus large et plus sûre, sont tous saisis de la folle peur du ridicule et n'osent aborder sérieusement l'examen de faits qu'ils qualifient de surnaturels. Mais le surnaturel est ce qui est au-dessus des forces de la nature. Est-il un dynamomètre qui puisse mesurer la portée de ces forces ? Il n'y a point de surnaturel : du moment qu'un fait se produit, c'est qu'il est conforme aux lois existantes.

La science, avec ses méthodes d'investigation, ne saurait admettre la réalité des manifestations d'outre-tombe, tant qu'elle ne les verra pas se reproduire à volonté dans des conditions nettement déterminées. Malheureusement la faculté de percevoir par-delà la limite des sens, résultat d'une action magnétique fugitive et intermittente, est l'apanage d'un très petit nombre. Se généralisera-t-elle, et sera-t-il donné à l'incarné de percevoir d'une manière permanente le monde des Esprits ? Pourquoi pas, puisque le progrès est indéfini ? Il y a cent ans, qui se doutait que l'électricité allait devenir un agent pour ainsi dire domestique, utile auxiliaire de l'humanité ? Qui se doutait qu'en décomposant le rayon lumineux transmis par un astre situé dans les lointains de l'espace, on parviendrait à déterminer les substances diverses qui entrent dans la composition de sa masse ?

La science est fatalement arrivée à scruter la nature intime, l'essence même de la matière. Seulement la science n'envisageant que les corps, leur attribue des propriétés qu'ils n'ont pas. En dehors de ceux-ci, elle n'admet rien de réel, méthode incomplète et restreinte qui conduit forcément à cette conclusion monstrueuse, que l'ensemble des facultés intellectuelles et morales est une manière d'être, une modification de la matière. Mais la science ne peut rester indéfiniment dans cette impasse. Aidons-la à en sortir, et, partant du pôle opposé, marchons à sa rencontre. Nous finirons bien par la rencontrer au point de contact de l'intelligence et de la matière.

On n'a point encore tourné le feuillet des œuvres de la création où se trouve l'explication du pourquoi de l'union de l'esprit et de la matière, mais ce n'est pas un motif pour refuser d'admettre l'existence de cette dualité. En attendant, étudions les faits qui s'y rattachent et les conséquences qui en découlent, et cherchons patiemment de nouveaux points de vue d'où nos regards porteront plus au loin.

Ton père et son groupe.
Marseille, décembre 1875.

Ce qui rapproche du Spiritisme

Suite. - (Voir la Revue de février 1875.)

Si les hommes qui se déclarent les ennemis acharnés du Spiritisme connaissaient la position malheureuse de ceux qui, de leur vivant, se sont insurgés contre les vérités essentielles qui dominent et font la destinée de chacun, ils changeraient bien vite de manières et de langage. Si les malheureux aveugles qui appellent la répression contre cet acte de charité évangélique, qu'ils nomment les pratiques spirites, comprenaient le mal auquel les entraînent la colère et l'orgueil blessé, ils prieraient Dieu de daigner répandre partout cette vérité qu'ils malmènent faute de la connaître. En effet, qu'ordonne le Spiritisme ? Il ordonne le pardon, non-seulement celui qui est désintéressé, que tout le monde n'est pas capable de comprendre et surtout d'exercer ; mais surtout au plus grand nombre ; *le pardon nécessaire*, en dehors duquel nul ne peut à son tour en espérer. « Pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés, » celui qui prononce ces paroles sorties d'une bouche divine et ne pardonne pas, se juge et se condamne lui-même autant de fois qu'il l'a dit. − Le spirite qui refuse miséricorde à ses ennemis, dans le fond de son cœur, se considère lui-même comme un criminel indigne de pardon ; il sait ce qui l'attend, car la doctrine spirite, si conforme à la justice sous tous les points de vue, est compréhensible pour tous, il n'est pas d'homme jouissant moyennement des facultés les plus ordinaires qui ne soit capable de la

comprendre. La vérité s'accommode d'un langage simple, elle fuit les chemins tortueux couverts de ténèbres factices.

Que dit le Spiritisme à ses adeptes ? rien autre chose que ce que dit l'Evangile lui-même : Ne faites pas aux autres ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fît ; faites aux autres le bien que vous désireriez pour vous-même. Puis vient la sanction : On vous fera la mesure que vous aurez faite à votre prochain ; non pas la même pour tous, mais à chacun selon la justice, car Jésus, l'Envoyé divin, a dit : « A chacun selon ses œuvres. » Quant à la durée de la peine, elle dépend, dans la plus large mesure, des actes de celui qui y est soumis ; de même pour son intensité. Point de faveur non méritée, point de punition imméritée non plus. Nul n'est sauvé gratis, parce que ce serait une injustice et que les paroles du Christ : *A chacun selon ses œuvres*, deviendraient par cela même de la dernière fausseté. − Et c'est contre cette manifestation de la justice la plus exacte que l'intelligence humaine puisse concevoir, que se soulèvent certaines oppositions auxquelles l'avenir ne voudra pas croire.

(A suivre.)

Avril 1876

Quid divinum

Suite du Développement de l'Esprit. (Voir *Revue* de janvier 1876.)
L'essor des facultés de l'âme que nous avons mis en lumière ne s'est pas arrêté. Après avoir isolé les objets les uns des autres et créé les unités, les nombres étudié leurs propriétés, trouvé l'addition, la soustraction, la multiplication, la division, etc., etc. ; elle a dit que ces mêmes objets étaient limités par des lignes, les unes droites, les autres courbes ; elle a étudié les propriétés de ces lignes, ainsi que les surfaces qu'elles forment et a créé la géométrie. Puis elle a vu que ces objets étaient susceptibles d'être mis en mouvement par une impulsion, et que ce mouvement était facilité ou non par certaines formes. Appliquant alors à l'étude des mouvements les notions fournies par l'arithmétique et la géométrie, elle a créé la mécanique.
Elle a vu aussi le ciel, les astres et les étoiles tournant au-dessus de sa tête. Appliquant à l'étude de ces mouvements les notions d'arithmétique, de géométrie et de mécanique, elle a créé la mécanique céleste, l'astronomie.
Elle a dû se préoccuper de la force occulte qui régit le monde et de l'impossibilité où elle était de lui échapper. Lorsqu'elle étudiait les nombres, cette préoccupation s'était manifestée en désignant certains nombres comme sacrés. Les notions ultérieures qu'elle avait acquises n'étaient pas suffisantes pour l'éclairer. L'instinct a encore été son guide.
L'âme a animé cette force, elle lui a prêté ses sentiments et ses passions, elle l'a décomposée en autant d'individualités qu'elle avait de sentiments et de passions ; elle leur a donné la puissance irrésistible dont elle se sentait animée quand elle était sous leur empire. Elle en a fait autant de divinités, elle en a peuplé le ciel, la terre et l'enfer, elle les a mises en rapport avec ses sentiments, ses passions et toute la nature. Elle a créé la magnifique, la splendide mythologie.
La préoccupation de ses rapports avec la force inconnue a aussi été modifiée.
Elle a peuplé le ciel des divinités qui représentent nos bons sentiments et qui président aux destinées de ceux qui les mettent en pratique sur la terre pendant leur vie et contribuent à leur bonheur dans un séjour paisible et heureux après leur mort.
Les divinités qui représentent nos passions habitent l'enfer et servent à exciter nos passions et à nous faire souffrir par elles, aussi bien sur la terre pendant la vie qu'en enfer après la mort. Celles qui présidaient aux phénomènes de la nature habitaient des fleuves, des grottes, des fontaines, des forêts, les montagnes, les mers, les champs, les prairies, etc., suivant leur attribution.
La certitude que les divinités bienfaisantes favorisent ceux qui sont animés par un bon sentiment, prédispose ceux-ci à les aimer, à les honorer, à les prier, à sacrifier leurs passions pour pratiquer la vertu.
Tout en allant au temple pour faire offrir par le prêtre un sacrifice à l'idole, ils commençaient sous l'empire de ce sentiment d'amour pour leur Dieu à lui élever, selon la magnifique expression de saint Paul, un temple dans leur cœur. Une vie morale intérieure nait et se développe. Ils comprennent qu'en consacrant leurs forces affectives et intellectuelles au bonheur de leurs semblables, ils peuvent devenir des héros, des demi-dieux. Ils seront constamment en rapport avec les divinités élevées, ils recevront leurs ordres, ils deviendront leurs messagers sur la terre, ils serviront d'intermédiaires entre les divinités et le commun des mortels.
Par cette conception bien naturelle et qui se déduit des faits de conscience, l'âme s'est frayé un chemin vers le ciel, elle est en rapport avec les divinités et leurs envoyés.
Les divinités ne sont pourtant pas autre chose que la force occulte que l'âme a sentie supérieure à elle et au milieu, ou pour parler le langage de N. Littré, « l'ensemble des conditions qui nous régissent au dehors et au dedans. »

Mais voyez combien il faut faire attention au langage. D'après M. Littré, il semble que c'est cet ensemble extérieur à nous qui nous gouverne, tandis que par les explications que j'ai données sur le développement instinctif de notre âme, il est démontré que c'est l'âme qui s'émotionne, qui se sent et s'instruit.
Je sais bien que le monde extérieur produit l'émotion, mais, avec Strade, je crois que c'est l'âme qui reconstruit l'idée qui a présidé à la création du monde.
C'est à ce travail qu'elle croit et se soumet, et quoique ce soit toujours une émotion qui l'invite au travail, elle se sent libre. Ce qui le prouve, c'est qu'elle fait et défait elle-même ses divinités, et quand elle a brisé une idole qu'elle encensait, c'est qu'elle en a créé une autre plus élevée, ou pour mieux dire, elle a formulé une conception plus élevée de cette force occulte, et c'est ainsi qu'elle va de progrès en progrès, confiante dans sa force et dans sa liberté. Au point où nous sommes arrivés, il lui reste à faire un progrès décisif.
Il faut qu'elle comprenne, cette âme, que ces divinités qui la protègent sont aussi dévouées pour les autres âmes, que celles qui excitent ou exaltent ses passions ; qu'elles se conduisent de même vis-à-vis de tous, et que créant ces divinités bonnes et mauvaises, une lutte s'est établie. Elle s'est faite dans le ciel et dans le cœur des divinités, au lieu de se passer sur la terre et dans le cœur des hommes.
Jupiter était bien le maître des dieux, mais il était par cela même le représentant de l'âme humaine appelée à diriger les passions, et comme elle, il était sujet à bien des faiblesses.
Les hommes n'étaient donc plus libres, ils étaient comme obsédés par leurs divinités qui les tiraillaient dans tous les sens. Il a donc fallu créer une divinité supérieure à laquelle hommes et dieux fussent tous soumis.
Alors l'âme créa le livre du destin où tout ce qui devait arriver était écrit. Le père des dieux, Jupiter lui-même, était soumis au destin.
Comme l'âme se reflète dans toutes ses œuvres ! comme on voit que c'est elle qui veut, qui agit ! Au commencement ce sentiment la guide, plus tard ce sentiment devient raison, puis il devient conscience. Jusque-là ses divinités se ressentent des fluctuations de ses sentiments et des luttes de la raison et de ses sentiments ; mais l'a conscience devient plus éclairée, plus ferme, elle invente le livre du destin à qui toutes les divinités doivent se soumettre, par suite l'âme et toutes ses passions et ses sentiments doivent se soumettre à cette foi éclairée.
N'est-il pas vrai que ce n'est pas le monde extérieur qui nous mène, mais bien le monde intérieur.
Avouez que ce fut là une grande révolution pour les Esprits, une grande évolution de l'âme, un progrès merveilleux.
Le pas qui restait à faire pour délaisser des divinités qui étaient soumises à un destin ne devait pas tarder longtemps. Mais comment faire ? Comment remplacer des divinités si pleines de vie par une lettre morte, par un livre, fut-il le livre des destinées ? L'âme était trop vivante pour avoir un Dieu mort, ses notions pas assez nettes pour se faire un Dieu raisonnable : son instinct la sauva comme il l'avait toujours sauvée. Elle anima le destin, elle en fit un dieu personnel, tout puissant, tout bon, tout juste, omniscient, dirigeant tout, non plus comme une lettre morte, mais avec une volonté immuable, comme l'était une volonté écrite.
Socrate est le premier qui ait formulé cette notion d'un Dieu unique ; il a formulé scientifiquement la notion d'abord instinctive ou pas consciente pour tous, que l'âme avait deux vies et qu'il en découlait deux branches de sciences, l'une la science de nos rapports avec le milieu et qu'on a appelée physique, et l'autre la science de nos rapports avec Dieu et que l'on a appelée métaphysique.
Il a proclamé l'âme immortelle, elle était déjà délivrée de sa subordination au milieu, l'immortalité l'a délivrée de sa subordination à l'organisme.
Néanmoins, la délivrance de l'âme n'était pas complète, car les divinités supprimées, les passions sont devenues les conséquences du corps et les vertus l'apanage de l'âme.
Quoique cette doctrine fût un progrès immense sur ce que l'âme croyait avant, elle n'en était pas moins fausse en réalité ; car si le corps est un principe d'égoïsme par ses besoins, que l'âme ne peut éluder, il n'a qu'une vie temporaire. Puisque l'âme est immortelle, si elle est le siège des vertus, que

vient-elle faire sur la terre, puisque son corps n'est pour elle qu'un objet de lutte, de tourment et de chute ?
L'immortalité de l'âme étant reconnue, on a dû se dire, en voyant le corps inerte après qu'elle l'avait quitté, qu'il était animé par elle. Les passions du corps devaient donc venir de l'âme, et si les âmes ne sont pas les mêmes, c'est qu'elles sont soumises à la loi du progrès. De là à l'idée de la réincarnation il n'y a qu'un pas. Pythagore avait déjà émis l'idée que les âmes transmigraient d'un corps dans un autre. Cette idée avait été reproduite par les poètes. Un héros d'Homère reconnaît des armes qu'il a déjà portées autrefois.
Platon, élève de Socrate, enseigne que l'âme a vécu les siècles antérieurs, que c'est la même âme qui revient sur la terre. Il se rappelle avoir vu ce qu'il voit, ce qu'il enseigne lui est donné comme une intuition. Ce n'est pas de l'inspiration, c'est un souvenir, et il proclame la réincarnation.
Si on compare cet état de l'esprit de Platon avec celui de Socrate, qui croit qu'un être invisible lui parle et lui dit ce qu'il doit faire et ce qui doit arriver, tandis que Platon se souvient de tout, on ne peut méconnaître que ce sont deux états qui ne diffèrent que par la lucidité, par l'état de conscience plus ou moins éveillée et plus ou moins avancée.
Cette voix qui parle à Socrate, appelée démon par les uns, esprit familier par d'autres, comment Socrate l'appelait-il ? Quelle était sa foi ? Je ne sais. Depuis longtemps on croyait aux dieux lares, c'étaient les dieux de la famille. On invoquait volontiers l'ombre des ancêtres qui avaient illustré leur carrière par des vertus ; on croyait à la possibilité de leur protection, de leur communication, soit par des apparitions, soit par des rêves.
M. de Lamartine, dans la *Vie des grands hommes*, parle d'un songe de Scipion raconté par Cicéron, dans lequel le grand-père de Scipion vient lui remonter le moral pour soutenir la lutte. Il lui parle du rôle que les hommes supérieurs viennent remplir sur la terre et combien est grande la récompense qu'ils ont dans le ciel quand ils y retournent. Tous ces faits prouvent que l'idée de la réincarnation était acceptée et de plus la possibilité de communiquer, au moins par les rêves et avec certains Esprits, comme Socrate par la voix et par des apparitions pour d'autres.
Avant l'époque de Socrate et de Platon, dans le nord de l'Europe et dans les pays habités par les Francs et les Gaulois, les Druides, leurs prêtres, leur enseignaient la pluralité des existences de l'âme.
Ce qu'avaient vu les philosophes grecs était passé dans les mœurs et dans la religion de certains peuples, le temps était donc venu pour l'âme de s'émanciper de sa dernière chaîne, celle de l'organisme. Le corps ne pouvait plus être qu'un instrument de travail. L'âme seule était soumise à la loi du progrès, il ne restait plus qu'à formuler cette loi. Pour cela faire, il fallait savoir d'où elle venait et comment elle agissait. L'âme émancipée de tout ce qui l'avait guidée jusqu'à présent se trouvant en face d'un Dieu qu'elle ne connaissait pas, ne pouvait guère formuler une loi objective, c'est-à-dire extérieure à elle.
Si elle avait, été abandonnée à ses propres forces, il est très probable que l'influence du milieu sur son organisme, la nécessité de l'étudier sans cesse pour le dominer et se l'approprier, en le faisant servir au bien-être, l'aurait poussé à étudier les sciences physiques au détriment des sciences métaphysiques.
Le rapport réel qui doit nécessairement exister entre la science physique et la science métaphysique courait grand risque d'être détruit.
En supposant que l'âme pût, avec le temps et par ses propres forces, triompher de tous les obstacles, elle était exposée à perdre beaucoup de temps dans ses recherches.
I1 fallait absolument un fait nouveau, une révélation qui fit connaître ce Dieu mourant et qui établît la nature des liens qui unit l'âme à ce Dieu.
Cette révélation devait de plus confirmer les conquêtes de l'âme, tout en lui montrant ses nouvelles destinées.
Nous verrons si la révélation tiendra ses promesses. Ce sera l’objet de notre prochaine étude.

Docteur D. G.

Correspondance et faits divers

Sages conseils.
Il y a quelques mois je recevais de mon cousin Tournier, connu du monde spirite par ses écrits, la lettre suivante, qui renferme des enseignements bons à être médités par tous les spirites et utiles à d'autres qu'à nous.

Carcassonne, 15 décembre 1875.
Mon Cher Cousin,
Je te félicite d'être venu seconder nos amis de la Société, 7, rue de Lille, dans les circonstances où le courage ne suffit pas ; il faut surtout de la prudence.
L'enthousiasme, − Allan Kardec l'a dit avec juste raison, − aveugle, et, par conséquent, affaiblit. Il faut s'en garder, parce qu'il nous empêche d'explorer convenablement le terrain sur lequel nous devons nous mouvoir, d'apercevoir les obstacles naturels qu'il nous oppose et de découvrir les pièges que nos ennemis y ont cachés. Croire que du jour au lendemain nous allons convertir le monde, en provoquant par tous les moyens les manifestations spirites, est une grave erreur dont l'expérience aurait dû depuis longtemps convaincre chacun de nous.
Le phénomène a une valeur incontestable, mais qu'il ne faut pas exagérer. S'il obéissait aux mêmes lois que les autres phénomènes de la nature, si on pouvait infailliblement le reproduire en se plaçant dans les mêmes conditions, oh ! alors, je dirais provoquons-le le plus que nous pourrons. Mais il n'en est pas ainsi rien de plus capricieux et de plus bizarre. Aussi je serais presque d'avis qu'il vaut mieux l'attendre que le solliciter. Il est bien entendu que je parle au point de vue de la conversion des incrédules. Quand on en fait un sujet d'études, c'est différent.
A celui qui nie la possibilité du phénomène et me dit : − Faites-le-moi voir, j'ai depuis longtemps l'habitude de répondre : − Expérimentez vous-même, comme je l'ai fait. C'est le plus sûr moyen d'arriver à vous convaincre. Alors, si mon homme a le désir sincère de découvrir la vérité, il cherche avec persévérance et finit par trouver. Si, au contraire, il a son siège déjà fait et ne veut voir des médiums qu'avec le dessein bien arrêté, de les trouver en défaut, c'est peine perdue que de s'occuper de lui. II est de ceux que rien ne pourra convaincre. Son temps viendra plus tard, dans une autre existence.
Conseiller d'aller trouver des médiums tout formés pourrait, néanmoins, être une excellente chose, si la faculté médianimique n'existait que chez les natures élevées, chez les hommes d'une haute moralité, ayant le respect d'eux-mêmes, comprenant toute la portée du phénomène et l'action qu'il doit exercer sur les destinées de l'humanité, en un mot, tout ce qu'il a de saint et de sacré.
Mais il n'en est pas ainsi : la médiumnité, tu le sais, est une faculté purement physique, qui peut exister chez le scélérat comme chez l'honnête homme, chez l'étourdi comme chez l'homme grave. De là, un grand danger. Comme la susdite faculté ne peut généralement pas s'exercer longtemps sans épuiser celui qui en est doué, et qu'elle a d'ailleurs ses intermittences, le coquin, pour se procurer un bénéfice matériel ; l'étourdi, pour la simple satisfaction de son amour propre, s'efforcent, quand elle est absente, d'y suppléer par quelque expédient. Alors, l'observateur superficiel et encore plus l'homme de parti pris, s'ils découvrent le truc, en concluent que tous les médiums sont des trompeurs et tous les croyants des hallucinés. Ils vont le proclamant partout, et affirment hautement que c'est perdre son temps que de s'occuper de semblables billevesées. Le troupeau des moutons de Panurge, qui est encore très considérable dans notre humanité, se lance aussitôt sur leurs pas et bêle niaisement les mêmes sottises. Ce qui fait que par un empressement irréfléchi à vouloir convertir le monde, on a obtenu exactement le contraire de ce qu’on s'était proposé.
Ayons un peu plus de foi dans la raison, et le raisonnement, pour agir sur le monde ; dans toutes les crises suprêmes − et nous en traversons une, − c'est toujours le Verbe qui le sauvera, rien ne saurait

le remplacer. Ceux qui ont absolument besoin de voir pour croire, comme Thomas, sont des esprits relativement inférieurs, et c'est pourquoi le Christ a dit : Bienheureux ceux qui croient sans voir.
Le témoignage humain a une valeur incontestable qu'il est honteux de méconnaître ; et une raison élevée peut souvent s'en contenter, lorsqu'il affirme des faits, dont elle comprend la possibilité. J'ai connu des spirites très convaincus qui n'avaient jamais vu de manifestations et tenaient peu à en voir. Ce ne sont pas les moins bons que ceux qui leur ressemblent.
Prouvons aux matérialistes, qui se proclament orgueilleusement les seuls serviteurs de la raison, que c'est nous qui sommes les vrais rationalistes et qu'ils ne sont, eux, que la continuation de ce peuple de sots, si admirablement décrit par Michelet. Esclaves du syllogisme, comme leurs devanciers, ils ne savent pas s'élever au-dessus de certains principes qu'ils regardent comme indiscutables, et retombent lourdement sur le sol à chaque tentative qu'ils font pour monter dans l'atmosphère. Ils sont tout bonnement l'envers de la grossière étoffe tissée par la routine et dont la superstition est l'endroit.
Ils ne comprennent même pas, ces esprits hardis, que, tout en restant matérialiste, on peut croire à un monde invisible, puisque, tout spirite sait cela, − le matérialisme compte des adhérents parmi les habitants de ce monde qu'ils nient. Seule, en effet, la raison peut trancher la question entre le matérialisme et le spiritualisme : les faits n'ont pas cette vertu. D'ailleurs, alors même que les Esprits n'auraient pas appartenu à l'humanité, leur existence serait-elle radicalement impossible ? Est-ce que la fécondité créatrice de la nature, − je raisonne en matérialiste, − doit nécessairement être limitée à ce que nous voyons ? Est-ce qu'il ne peut pas y avoir mille autres modes d'existence que celle que nos sens peuvent saisir ?
Je serais curieux de savoir ce que pourrait répondre à cela un matérialiste ?
Développons surtout la doctrine spirite, qui est la plus sublime de toutes les doctrines philosophiques et religieuses, parce qu'elle est la plus logique, la plus vraie. Plaignons ces aveugles volontaires qui la traitent de ridicule, sans la connaître, et efforçons-nous de conformer nos actes à ses principes. Le Christ a dit avec raison qu'on connaît l'arbre à ses fruits. Si le Spiritisme n'avait pas pour effet de rendre meilleurs ceux qui le professent, ce serait un motif grave pour croire *a priori* à son peu de valeur.
Soyons très circonspects à l'égard des communications des Esprits. Quoiqu'il soit bien entendu que la signature n'est rien, un grand nom mis au bas d'une communication médiocre ou ridicule produit toujours un mauvais effet et fournit des armes aux railleurs. Ne mettons pas, par exemple, sur le compte de Béranger, de Musset ou d'autres grands poètes, des poésies où se trouvent exposées en vers faux des pensées très communes. Il faut être très sévère à cet endroit, au risque de blesser l'amour-propre de quelques médiums.
Je me résume : Le phénomène, c'est la parade de la porte, la doctrine, c'est la pièce qui se joue à l'intérieur. Ne donnons pas à la parade le pas sur la pièce, et veillons à ce que la pièce soit bien écrite et bien jouée. (Ton dévoué Cousin et coreligionnaire).

Remarque : Ceux qui ont lu les ouvrages d'Allan Kardec et sont pénétrés de sa doctrine, préféreront une communication morale qui va au cœur à un phénomène spirite qui n'atteint que les yeux ; cela est incontestable.
Cependant, le Spiritisme expérimental doit avoir encore son utilité, puisqu'il a tant d'attrait même pour les spirites convaincus. Pour la plupart des hommes, les sens doivent être frappés avant la raison ; − l'âme, alors, ayant la certitude du phénomène, en recherche la cause et arrive ainsi d'elle-même à l'étude et à la philosophie. Laissons donc la phénoménalité suivre sa marche et nous préparer des spirites pour l'avenir.

A. BOURGÈS.

Voyage du docteur Locander à Barcelone (Espagne).
Messieurs,

J'arrive d'Espagne, et me fais un plaisir de vous transmettre quelques renseignements sur mon séjour à Barcelone ; cette ville m'a laissé le plus agréable souvenir.
J'ai beaucoup voyagé, puisque j'ai visité plus de 11,000 cités, mais nulle part je n'ai rencontré un accueil semblable à celui que m'a fait le Président de la Société spirite de Barcelone, M. Pedro Valeng. − N'ayant aucune adresse, je demandai à plusieurs personnes si elles connaissaient quelques chefs de réunions spirites ; n'obtenant pas de réponses satisfaisantes, je me décidai à aller directement au bureau de la municipalité, et là, on m'indiqua immédiatement la demeure de M. Pedro Valeng, où je fus conduit.
Annoncé comme spiritualiste américain, venant de France, je fus reçu ainsi que ma femme avec toutes les marques de la plus vive sympathie ; on s'occupa de suite de mon installation, le plus près possible de l'hôtel de M. Valeng, et tout ce dont je pouvais avoir besoin me fut apporté. Je restai trente-deux jours à Barcelone, pendant lesquels j'assistai à plusieurs séances présidées par M. Valeng. On compte dans cette ville six mille spirites, mais comme d'après la loi nouvelle, les réunions ne peuvent dépasser un certain nombre de personnes, il n'y vient, environ, que cinquante à soixante adeptes chaque fois. Il y a beaucoup de médiums parlants, voyants, écrivains, etc.
En ma présence, un Esprit français s'est emparé du corps d'un médium et m'a parlé dans cette langue assez longtemps ; ce langage était entièrement inconnu au médium. Les communications durent environ deux heures, le reste du temps sert à la discussion, aux rapports, à la lecture de divers documents et correspondances. Les plus grands seigneurs de la ville ne craignent pas de se joindre à M. Pedro Valeng, et tous m'ont dit : « M. Locander, vous êtes notre frère, notre maison est la vôtre, venez-y quand et autant il vous plaira ; si vous avez besoin de nous, nous sommes tout à votre disposition. »
Cette grande fraternité se rencontre assez rarement, et pour cela comme pour beaucoup d'autres choses, j'ai constaté que les sociétés espagnoles de Barcelone sont beaucoup plus avancées que celles des autres pays que j'ai visités ; ce mérite est d'autant plus grand, qu'ils ont à lutter continuellement contre les dogmatiques qui voient avec peine le progrès que fait notre cause.
M. Pedro Valeng travaille pour ainsi dire jour et nuit pour le Spiritisme ; il est médium guérisseur ; il est riche, considéré, son dévouement est sans borne, et c'est avec la plus vive émotion qu'il nous a parlé de son frère de France, de M. Leymarie et de ses épreuves. M. Pujol est aussi un ardent défenseur de notre cause, auquel sont dues toutes les sympathies de ceux qui ont eu le plaisir d'être mis en relation avec lui ; c'est un galant homme, comme l'est aussi M. José de Fernandez, le traducteur éminent des œuvres d'Allan Kardec, et le fondateur du journal mensuel la *Revista Espiritista*.
J'ai rencontré aussi, chez M. Valeng, assistant à une réunion, le photographe Del Siglio, 95, scale de l'Hôpitale, qui obtient de curieux spécimens de photographies spirites. J'ai posé quatre fois chez lui et n'ai obtenu au quatrième cliché qu'une grande croix couverte de fleurs qui me cachait presque entièrement ; sur d'autres clichés, une espèce de traînée fluidique qui avait presque tout voilé. Avant la pose le médium photographe m'avait demandé mon avis au sujet d'un parent malade de sa famille ; je lui répondis qu'il n'y avait aucun remède à ce mal, qu'il pouvait aussi bien vivre quelques semaines, que mourir d'un instant à l'autre (cette personne avait une tumeur intérieure) ; le photographe, en voyant cette croix, pensa qu'elle annonçait la mort prochaine de ce parent. Le lendemain, la personne malade mourait, et cette coïncidence me fit penser que M. Del Siglio pouvait avoir dit la vérité ; un bon ami de l'espace, un guide du décédé avait pu nous donner un avertissement et un enseignement.
Point important : M. Del Siglio est complétement désintéressé ; il a refusé l'argent que je lui offrais, car, dit-il, dans une cause aussi noble, c'est un argent qui brûle les doigts ; il reçoit les spirites et fait des expériences, pour le bonheur de rendre hommage à la vérité. Quel exemple pour tous.
Tels sont, Messieurs, les bonnes impressions emportées de mon trop court séjour sous le beau ciel des Espagnes.

Locander.

Mains d'Esprits moulées à Manchester (Angleterre).
Le 5 février 1876, sur une invitation de Reimers, j'eus le plaisir d'étudier ce phénomène dans des conditions qui rendaient toute fraude impossible.
Dans une visite qu'il me fit, M. Reimers me raconta, qu'on avait pris le modèle d'une main d'Esprit et, en même temps, celui de la main du médium, qui était complètement dissemblable de celle du premier modèle ; voulant que la vérité ne pût être contestée, il m'invita à venir à nouveau avec un ami, pour obtenir la main gauche de l'Esprit dont on possédait la main droite.
Le médium, M. Reimers et nous deux, avons pesé préalablement une demi livre de paraffine, cire jaune, que nous plaçâmes dans un vase en terre cuite ; nous la fîmes dissoudre avec de l'eau bouillante.
En pleine lumière, après un dialogue avec les Esprits, au moyen de coups frappés, ils nous dirent : « Nous sommes prêts à commencer ». La cire, était tellement chaude que nous ne pouvions y mettre les doigts sans nous brûler. Nous passâmes un filet fort mince sur la tête du médium, de manière à enfermer ses bras et ses mains et nous le liâmes a sa ceinture, par derrière glissant dans les nœuds de petites bandes de papier qu'un simple mouvement du médium eût déchiré ou dérangé ; puis, il fut placé derrière une tenture légère simulant un cabinet. La salle était éclairée par une lampe et nous plaçâmes le vase à paraffine sur une chaise disposée à côté de celle du médium.
Après une demi-heure d'attente, une voix basse, peu distincte, venant du cabinet, se fit entendre et devint peu à peu forte et mâle ; elle nous prévint que le moule avait été cassé, mais qu'on réparait cet accident : « Vous allez voir, dit-elle, une chose qui vous satisfera ; apportez la lumière et enlevez le moule sans toucher au médium. » C'est ce que nous fîmes ; et nous vîmes alors la forme exquise et délicatement moulée d'une main gauche de femme que nous ne pûmes toucher qu'avec précaution, tellement elle était chaude ; nous vîmes, en effet, à l'extérieur de cette main, dont les doigts étaient légèrement recourbés, et dont le poignet était gracieux et délicat, une petite cassure soigneusement et habilement réparée.
J'ai visité minutieusement le moule pour savoir s'il n'était pas brisé par la sortie de la main, mais il était uni et lisse. En supposant que le médium eût des moules qu'il sût manipuler, dans l'obscurité, où les eût-il placés ? En sortant ses mains du sac qui le liait avec tant de précautions ingénieuses, nous eussions entendu le froissement des bandes de papier, chose impossible, car nous étions près de lui. I1 nous reste encore le fait du moule réparé, des doigts recourbés et lisses à l'extrême, et la main du médium eût laissé une marque visible à la sortie du moule. Nous avons eu la main effilée à forme aristocratique d'une femme jeune, dont les lignes ont une symétrie parfaite, et dont les ongles et les doigts qui ont une rare beauté, sont l'opposé de ceux du médium.
Fait essentiel, la main du médium était froide ; puis, nous ne pouvions, vu la chaleur du liquide, y plonger les doigts après l'obtention du phénomène, preuve que les Esprits ne subissent pas l'influence du froid ou de la chaleur. Tout prouve que nous pouvons avoir cette espérance : l'obtention du moule d'une figure, d'une tête, et même celle du corps entier d'un Esprit, en se servant de vases dont la capacité soit convenable pour cette opération importante.
Tout est merveille dans ce monde inconnu, et nul de nous ne sait les choses étonnantes qu'il nous réserve ; tout dépend des rapports que nous aurons avec les êtres spirituels de notre grand amour du bien, du beau et du bon ; notre conduite en ce sens les attirera infailliblement vers nous, car, en vertu des affinités, les habitants de l'espace viendront toujours auprès de ceux que l'amour de leurs semblables aura guidés dans cette existence. Il serait difficile de dire ce que les invisibles ne voudraient pas faire pour notre progrès, pour leurs amis de la terre, dès qu'ils en seront dignes par les actes et par l'étude.

Traduit du *Spiritualist* du l1 février 1876, par mademoiselle Henebry.)

Nota. − M. Gledstanes a rapporté de Londres une main moulée qu'il a promis de déposer 7 rue de Lille, pendant quelques jours, et chez les spirites qui reçoivent beaucoup de visiteurs. Nous n'avons pas encore eu personnellement l'occasion de constater par expérience la réalité de ce phénomène,

mais le même récit nous vient de sources diverses les plus honorables, et nous ne pouvons récuser les affirmations données par des témoins dont l'autorité et la parole ne sont pas contestées.
L'importance de ces expériences ne peut échapper aux chercheurs, ceux qui s'intéressent à cette phénoménalité, car elle prouve par des faits indéniables la persistance de notre personnalité par-delà la tombe ; espérons-le, après une série de preuves, les savants officiels seront bientôt appelés dans tous les pays à faire le constat de ces matérialisations, et alors c'est à qui repoussera l'idée d'avoir pu jeter la pierre aux spiritualistes et aux spirites.

Victor Hugo et l'immortalité de l'âme

Nous tirons cet article d'une revue intéressante, publiée mensuellement par M. Arsine Houssaye, intitulée : *L'Artiste*, mois de janvier 1876 ; M. Houssaye en a permis l'insertion à M. Bourges.
« Nous dînions hier chez Victor Hugo. Nous étions quatre croyants et quatre athées. Je ne parle pas des femmes qui ne sont pas assez bêtes pour ne pas croire à Dieu. Naturellement Hugo était parmi les croyants.
− Croire à Dieu c'est ne croire à rien, lui dit un des athées.
− Croire à Dieu c'est croire à tout, s'écria Victor Hugo. Croire à tout c'est croire à l'infini, c'est croire à son âme. Je vais vous en donner des preuves.
La figure de Victor Hugo s'illumina d'une auréole.
Vous savez qu'il est né quand le siècle avait deux ans. Sa tête est couronnée de cheveux blancs ; mais c'est le volcan sous la neige ; son front c'est le mont Olympe ; ses yeux brillent comme des charbons ardents ; son sourcil se contracte comme celui d'un olympien. Le nez est fin avec des narines palpitantes ; la bouche est gourmande et railleuse, toujours armée des dents les plus vaillantes ; le menton achève un profil dessiné selon les lois de la grammaire des arts modernes. C'est une tête bien faite sur un corps robuste.
Entendons-nous : robuste ne veut pas dire énorme. Hugo n'a pas la taille d'Encelade ni le torse d'Hercule, mais il est tout acier ; aussi n'a-t-il rien du vieillard. Il a toute l'agilité, toute la souplesse, toute la désinvolture et toute la grâce des belles années.
Il est dans sa troisième ou quatrième jeunesse. Je ne doute pas qu'il ne voie finir le siècle. Mais revenons à sa croyance en Dieu et à l'âme, ce qui est tout un.
− Je sens en moi, a-t-il dit, toute une vie nouvelle, toute une vie future ; je suis comme la forêt qu'on a plusieurs fois abattue ; les jeunes pousses sont de plus en plus fortes et vivaces, je monte, je monte vers l'infini. Tout est rayonnant sur mon front ; la terre me donne sa sève généreuse, mais le ciel m'illumine des reflets des mondes entrevus. Vous dites que l'âme n'est que l'expression des forces corporelles, pourquoi alors mon âme est-elle plus lumineuse quand les forces corporelles vont bientôt m'abandonner ? L'hiver est sur ma tête, le printemps éternel est dans mon âme, j'y respire à cette heure les lilas, les violettes et les roses comme à vingt ans.
Plus j'approche du but et plus j'écoute autour de moi les immortelles symphonies des mondes qui m'appellent. C'est merveilleux et c'est simple. C'est un conte de fées, mais c'est une histoire. I1 y a tout un demi-siècle que j'écris ma pensée en prose et en vers, histoire, philosophie, drame, roman, légende, satire, ode, chanson, j'ai tout tenté ; mais je sens que je n'ai dit que la millième partie de ce qui est en moi. Quand je me coucherai dans la tombe, je pourrai dire comme tant d'autres : J'ai fini ma journée ! Mais je ne dirai pas : J'ai fini ma vie. Ma journée recommencera le lendemain matin. La tombe n'est pas une impasse, c'est une avenue ; elle se ferme sur le crépuscule, elle se rouvre sur l'aurore. Si je ne perds pas une heure, c'est parce que j'aime ce monde comme une patrie, parce que la vérité me tourmente comme elle a tourmenté Voltaire, ce Dieu humain. Mon œuvre n'est qu'un commencement, mon monument est à peine sorti de terre, je voudrais le voir monter, monter encore, monter toujours. La soif de l'infini prouve l'infini. Qu'en dites-vous, messieurs les athées ?
− Je dis que vous êtes un homme merveilleux, dit le premier athée,

− Je ne suis pas un homme merveilleux, j'obéis à mon âme. Mon âme a sa destinée, elle obéit elle-même à des lois inconnues.
− Elle obéit aux lois de la création. Si la migraine vous prenait tout à l'heure, la nuit se ferait en vous. Vous sentiriez que votre âme ne prend sa vie que dans votre cerveau, Par exemple, voilà qu'on sert le café ; buvez-en comme moi dans cette jolie tasse japonaise, vous allumerez votre sang, vous serez encore plus poète pendant une heure.
− Ne me dites pas une pareille bêtise, ô homme d'esprit ! je ne bois ni café ni vin de Champagne. Pourquoi donc ceux qui boivent des surexcitants ne font-ils ni mes vers ni ma prose ?
− C'est que la nature ne leur a pas bien façonné le cerveau.
− Ah ! je vous prends ! s'écria Victor Hugo : qu'est-ce que la nature ?
− C'est une force occulte, s'écria le second athée.
− I1 n'y a pas de forces occultes, il n'y a que des forces lumineuses. La force occulte c'était le chaos, la force lumineuse c'est Dieu. Ecoutez-moi : l'homme n'est qu'un infiniment petit exemplaire de Dieu, l'édition in-32 de l'in-folio gigantesque, mais c'est le même livre. Gloire inouïe pour l'homme ! je suis l'homme, moi une parcelle invisible, une goutte de l'Océan, un grain de sable du rivage. Tout petit que je sois, je me sens Dieu parce que moi aussi je débrouille le chaos qui est en moi : je fais des livres. − Je veux dire des rêves, − qui sont des mondes.
Oh ! je parle sans orgueil, car je n'ai pas plus de vanité que la fourmi qui bâtit des Babylone, pas plus de vanité que le petit des oiseaux qui chante dans l'hymne universel. Je ne suis rien, ci-gît Victor Hugo, un abîme, un écho qui passe, un nuage qui fuit, une vague qui mord la rive ; je ne suis rien, mais laissez-moi continuer mon œuvre commencée, laissez-moi gravir de siècle en siècle tous les rochers, tous les périls, tous les amours, toutes les passions, toutes les angoisses. Qui vous dit qu'un jour, après mille et mille ascensions, je n'aurai pas connu tous les hommes de bonne volonté, conquis une place de ministre au suprême conseil de cet adorable tyran qu'on appelle Dieu !
Je dois avouer que Victor Hugo qui disait tout cela dans sa langue ardente et colorée, y laissait percer un peu de raillerie au coin de ses lèvres.
Quand il fait le dénombrement des œuvres qu'il a encore à écrire, les plus robustes sont effrayés de ce travail de Titan. Et ces œuvres, comme la Minerve antique, sont déjà tout armées pour sortir du front de Jupiter-Hugo.
I1 les compte à ses années comme si elles existaient déjà. En guise de passe-temps, il improvise tous les jours un poème, une ode, une légende, une chanson, qui sont des merveilles achevées par la pensée, par le tour, par le style. Je ne sais pas ce qu'il réserve à l'autre monde, mais je sais qu'il enrichira encore celui-ci de beaucoup de chefs-d'œuvre.
A ce dîner où il a été éblouissant, Victor Hugo n'a pas convaincu les athées, mais il les a charmés, mais il leur a prouvé leur néant en face de son génie.
En revenant chez moi, vers minuit, à l'heure où les mille et les millions d'étoiles chantent là-haut les poèmes de l'harmonie et de la lumière, je me posais, quoique je fusse un des quatre croyants du dîner, l'éternel point d'interrogation de l'immortalité de l'âme.
I1 y a une eau forte de Goya qui m'a plus d'une fois effrayé en mes heures de doute. C'est celle où il représente un mort soulevant la pierre du sépulcre pour écrire sur le mur du cimetière : Nada, Nada ! rien. Mot plus terrible que celui du Dante sur la porte de l'enfer. Rien dans la mort, le néant sous la pierre tombale, une porte qui se ferme et qui ne se rouvrira pas, une âme qui s'éteint dans la nuit du tombeau. Ce mot du mort de Goya, n'est-ce pas le dernier mot de l'athéisme : Nada ! Rien au-delà du tombeau, ni âme, ni lumière, ni Dieu.
Mais tous ceux que vous avez perdus n'ont-ils pas aussi soulevé la pierre du sépulcre pour vous dire qu'ils avaient trouvé Dieu et qu'ils vous attendaient. L'âme est le rayonnement de Dieu, a dit un philosophe chrétien. Mais l'athée a jugé que l'âme n'existait pas, puisqu'il n'y avait pas de Dieu. Connaissez-vous les athées ? Ce sont des libres-penseurs, d'autant plus libres qu'ils n'ont jamais pensé à rien. Pour avoir une profession libérale, ils font profession d'athéisme ; quelques-uns ont appris l'art de penser comme ceux qui ont appris l'art de la danse et qui ne trouvent jamais de

violons, − l'art d'aimer et qui ne trouvent jamais d'amour, − l'art de gouverner et qui ne sont jamais ministres.
Ils imitent Descartes ; ils font table rase pour ne rien mettre sur la table.
Mais Descartes y mettait Dieu et l'Evangile. Ils ont retourné le mot de Descartes : *Je suis, donc je pense*. Ils ne sont pas, puisqu'ils ne pensent pas. L'esprit ne court plus les rues, depuis que Messieurs de la libre-pensée ont pris le haut du pavé.
Autrefois c'était le privilège de quelques philosophes qui avaient mal lu Epicure. Mais aujourd'hui l'athéisme s'est emparé de ceux qui ne savent pas lire du tout. On a dit à ceux-ci que Dieu a été créé par les hommes pour faire peur aux enfants. Après tant de révolutions contre les rois de la terre, il fallait bien en finir avec le royaume des cieux.
Seulement il y a un petit malheur, c'est que tous ces athées qui ont envoyé Dieu à la fosse commune, − *ci-git qui n'a jamais existé,* − croient à Dieu. Ils ont beau le nier, ils le sentent debout devant eux. Et plus ils le frappent de leurs vaines colères et plus ils ont peur de lui.
Je ne connais pas un athée qui ne croie à Dieu. C'est là sa punition, ce sera son salut.
Dieu a jeté dans l'infini un grain de poussière qu'il a doué de son intelligence. Il a dit que la lumière soit, et la lumière fut. Mais jamais depuis que le monde est monde, il ne s'est trouvé des hommes plus décidés qu'aujourd'hui a nier la lumière.
Autrefois les Titans se révoltèrent contre les Dieux. Aujourd'hui ce sont les infiniment petits. J'ai failli dire les imbéciles. Ce serait une comédie fort gaie si elle n'était pas triste.
I1 y a de par la France une nouvelle couche de libres-penseurs. Au temps de Pierre Leroux, les petits-fils des encyclopédistes, arrière-petits-fils des Epicuriens et des Spinosistes s'étaient baptisés libres-penseurs avec un peu d'eau du Jourdain et un peu d'eau de Charenton. Ils discutaient les points noirs du catholicisme, mais ils s'humiliaient encore devant Dieu, voulant un peu brouiller le Père et le Fils, ce miracle d'indivisibilité. Aujourd'hui ceux qui sont nés dans la poussière des libres-penseurs ont dit à Dieu lui-même « Tu n'es qu'un Jupiter d'opéra ; ton tonnerre n'est qu'un bruit de coulisses ; ton ciel n'est qu'une décoction de bleu de Prusse et d'indigo. »
Voltaire avait dit : *Si Dieu n'existait pas, il faudrait l'inventer*. − Or ces Voltairiens sans Dieu et sans esprit diraient volontiers en prose : Si Dieu existait, il faudrait l'enterrer. Et pourquoi ont-ils supprimé Dieu ? Les uns l'ont supprimé parce qu'ils espéraient en même temps supprimer la conscience. Les autres, parce qu'ils se sont imaginé prendre une part d'autorité divine, comme les révolutionnaires qui se croient quelque chose quand ils ont détrôné le roi.
On a beaucoup parlé du dîner des athées. Ces athées, je les connais ; je les connaissais tous, car plus d'un, aujourd'hui, a trouvé l'éternelle vérité. D'abord le dîner des athées ne s'appelait pas dîner des athées ; il s'appelait tout simplement dîner du vendredi. Ensuite la plupart des convives n'étaient nullement des athées. I1 y en avait bien quelques-uns qui s'armèrent de la philosophie et de la science pour décréter le néant, comme si la philosophie et la science n'étaient pas les deux cariatides de plus en plus visibles de l'idée de Dieu. Mais ceux-là étaient des superstitieux qui jetaient du sel par-dessus leur tête quand la salière était renversée, qui refusaient d'être treize à table, qui voulaient bien dîner un vendredi, parce qu'on dîne tous les jours, mais qui ne se seraient pas embarqués un vendredi. Un des plus terribles portait à son cou une médaille de Vierge ; un autre avait une Sainte-Famille au chevet de son lit. Le président s'est fait enterrer comme docteur en athéisme, mais, ce jour-là, son ennemi Balzac n'eût pas manqué de s'écrier : Sainte Bévue.
Un sceptique me disait hier : « Je me soucie bien du royaume des cieux, c'est bon pour les pauvres d'esprit. Voyez plutôt Mérimée, Sainte-Beuve et Gavarni, trois hommes d'esprit qui auraient vendu leur part du ciel pour un plat de lentilles. »
Si on prenait au mot Mérimée, Sainte-Beuve et Gavarni, on saluerait trois athées. Mais l'athéisme c'est la fausse monnaie, ils ne s'en servaient pas pour eux.
On a dit de Jean-Jacques qu'il aurait mieux fait de mourir sans confessions ; on ne fera pas le même reproche à Mérimée qui a emporté sa vie dans la tombe, en disant qu'il n'y avait pas de lendemain. On a publié les mémoires de Sainte-Beuve, on a publié la vie de Gavarni ; publiera-t-on la dernière journée de Mérimée ? Je les ai bien connus tous les trois dans leur seconde jeunesse et dans leur

dernier horizon. Ils ont joué de l'athéisme pour se donner du sérieux devant la galerie. Sainte-Beuve est descendu dans son trou sans tambour ni trompette. Mérimée a décampé avec un peu d'eau bénite de cour. Gavarni a pris le chemin de l'église sans savoir son chemin.
Gavarni disait : « Je ne crois pas à mon âme pour deux sous, » et il voulait que la mort ne fût que la fin de « l'effet chimique ».
Pourquoi cette foi au néant chez cet homme que Dieu avait si bien marqué à son effigie ? Pourquoi cet effacement de l'âme quand l'âme est encore là qui marque la vie future sur ses œuvres ? Pourquoi cet abandon de sa personnalité qui n'était pas soumise à la fin de « l'effet chimique ».
Il ne croyait pas à Dieu ni à son âme « pour deux sous ». Deux sous ! il n'en fallait pas plus pour passer autrefois l'Achéron. Deux sous donnés à un pauvre avec la charité chrétienne, il n'en faut pas plus pour passer au ciel.
Qui a été bien étonné là-haut, c'est Gavarni, je n'en doute pas, quand il a retrouvé son âme qu'il avait perdue.
Victor Hugo, qui n'a jamais perdu son âme, ne sera pas surpris de retrouver son âme au ciel, non pas dans l'échoppe obscure des esprits forts, comme ses contemporains Sainte-Beuve et Mérimée, mais dans le parvis lumineux de ses contemporains de tous les siècles : Homère, Dante et Shakespeare. »

Signé : Arsène Houssaye.

Histoire de la matérialisation d'un Esprit à Guanajuato (Mexique)

(Suite). − *Voir la Revue de février 1876.*
1er août 1875. − Faits spirites variés. Le rideau s'entrouvre une forme blanche sans traits distincts apparaît ; une dame présente s'évanouit. Les deux mains sortent du rideau et applaudissent.
2 août. − Mêmes faits spirites que précédemment. Battements de quatre mains (j'avais prié Micaela de faire entendre les siennes qui sont déjà solides). Le rideau fait une pointe de mon côté ; je distingue l'empreinte des doigts. Je présente mes mains qui sont saisies à travers le rideau et pressées affectueusement. Applaudissements avec les deux mains en dehors du rideau comme précédemment.
6 août. Les séances précédentes ont présenté les mêmes phénomènes, soit pour ce qui a rapport aux divers faits spirites, soit pour l'Esprit matérialisé. − Après m'avoir pressé les mains dans les siennes, l'Esprit de ma fille entrouvre un peu le rideau de mon côté, elle me dit à voix basse, et cela fut entendu de tous les assistants : « *Quel bonheur* ! » Par la même ouverture elle me passe un bouquet pour une dame (son intime amie). D'autres bouquets sont lancés par-dessus le rideau.
8 août. 165e séance, 97 minutes. − Cinq assistants vivants, douze esprits présents. Quatre petits bouquets sont sur une commode à deux mètres et demi du médium ; après l'arrivée des Esprits je sors du cabinet obscur.
Des frôlements répétés d'étoffe empesée, ou soyeuse sont entendus par les assistants éloignés seulement de 50 centimètres du rideau. Puis des battements avec la pointe des pieds ou le talon sur la brique (le médium a un tapis sous les pieds) et des battements de mains, pour nous faire comprendre leur solidité. Après deux ou trois minutes, la matérialisée s'approche, touche le rideau et fait une pointe avec les doigts je présente ma, main ; elle est saisie par deux autres qui la pressent affectueusement pendant cinq à six secondes. Je demande si l'Esprit va sortir il répond à voix basse, mais distinctement pour tous : « *Dans quelques jours, papa*. » C'est bien sa voix ; je la reconnais parfaitement ; elle me presse encore les mains. Le médium, toujours en état de somnambulisme, me dit ensuite que je puis entrer dans le cabinet obscur ; avant de le faire je vais au piano (la musique m'ayant été indiquée comme stimulant pour la production de manifestations spirites). Pendant le récitatif, trois bouquets me sont jetés pour les dames, un autre est enlevé par l'Esprit à qui il était

destiné. Les deux mains de ma fille, très reconnaissables à leur forme et à leur blancheur, furent vues parfaitement par les assistants, elles sortaient par un des côtés du rideau, et applaudissaient fortement. Pendant le chant, deux petites chaises se sont approchées du médium, mon couvre-pieds a été enlevé du lit plié et posé sur une chaise ; mes vêtements sont déployés sur le lit, le tapis de pied est roulé. Les assistants ont déjà vu une bonne partie du bas de la robe qui est couleur de plomb clair.

26 août. − Pendant les séances précédentes, le rideau s'est entrouvert plusieurs fois, mais on n'a pu rien distinguer. Micaela, chargée de rendre compte à l'Esprit avancé des progrès de la matérialisation, annonça qu'il viendrait voir où j'en étais. Il vint et je lui parlai avec une humilité sincère, lui offrant un bouquet qu'il voulut bien accepter et qu'il emporta. Après son départ, les autres Esprits, tout en me félicitant, me trouvèrent bien hardi d'avoir osé offrir un bouquet à un Esprit aussi élevé. − Entretien à ce sujet.

L'Esprit de ma fille avait entrouvert plusieurs fois le rideau, et dans les dernières séances, les assistants avaient pu distinguer un peu les traits, toujours cachés par l'ombre que projette le rideau ; il avait répondu aussi, dans les dernières séances, à la demande que je lui avais faite toujours en lui pressant les mains : Peux-tu sortir ? − « Je vais faire tout mon possible » ; − paroles entendues des assistants.

Aujourd'hui j'ai diminué la lumière et l'ai rendue plus égale. − Le rideau s'entrouvre ; l'Esprit matérialisé allonge en dehors le bras. Sa main tient un bouquet qu'il remet à une dame qui peut examiner attentivement l'ensemble de la matérialisation. Cette même dame prend ma place au piano et je retourne me mettre près du rideau à la distance d'un demi mètre. Le rideau s'écarte de nouveau et l'Esprit matérialisé est alors très visible, parce qu'il s'est avancé au niveau du rideau ; il me regarde fixement. Quoique les traits du visage ne répondent pas entièrement à ceux de ma fille, je suis transporté de bonheur. Je lui envoie des baisers, mouvements qu'elle répète avec le bruit ordinaire des lèvres et cela la durée d'une minute. − Les autres Esprits m'ont félicité de ce progrès. − J'étais entré dans la chambre obscure où, avant de retirer le rideau, on berçait le médium dans son fauteuil pendant que je lui tenais les mains.

29 août. 181e séance, 20 minutes. − Un assistant, quatorze Esprits. − Dans les deux séances antérieures, l'Esprit matérialisé a distribué des bouquets aux assistants. Ces bouquets étaient ornés de rubans de soie verts et roses, apportés par l'Esprit Micaela. J'avais demandé à ma fille de me donner sa main qu'elle me tendit et que je pressai entre les miennes. − Aujourd'hui pas de musique à cause d'une bronchite qui m'incommode et je me place à moins d'un demi mètre du rideau qui s'écarte de mon côté. L'Esprit matérialisé paraît, me donne la main deux fois et me renvoie un baiser. Je l'examine autant que le permet la demi-clarté qui règne dans le salon. Elle reste (ma fille) pendant cinq à six minutes, tenant de la main gauche le rideau, dans la même position. Sa voix est plus forte, elle a une certaine similitude avec celle du médium ; ses traits ne me rappellent point assez ceux de ma chère enfant avant son décès, et j'en ai involontairement un serrement de cœur, sans pourtant m'en inquiéter, car la cause n'est pour moi pas étrangère ; je la connais assez pour savoir que tout se rectifiera.

Ses premières paroles furent : « Qu'il est triste de revenir voir ce monde ! » Je répondis que je lui en conserverai la plus vive reconnaissance, en comprenant le sacrifice qu'elle faisait ; elle ajouta qu'elle l'accomplissait volontiers pour moi.

(A suivre.)

Programme de l'Académie pneumatologico-psychologique qu'on vient de fonder à Florence

(*Tiré des Annali dello Spiritismo, n° de février 1876.*)

C'est dans le but principal d'étudier et de rechercher certaines manifestations prodigieuses d'intelligences invisibles (obtenues moyennant un instrument matériel, corps organique ou inorganique), que s'est constituée cette Académie. − Ses intentions sont de faire des expériences afin de découvrir les caractères et les effets de certains phénomènes et de faire connaître s'ils sont les produits de causes naturelles connues ou de causes inexplicables par les lois de la physique et de la psychologie.

1° Peuvent faire partie de l'Académie, tous ceux qui, poussés par un vrai désir d'étudier les phénomènes pneumatologiques, ne tiennent pas compte de l'incrédulité ou de l'opposition systématique des savants qui persistent à ne pas vouloir admettre la possibilité des lois qui échappent aux recherches de leur science ;

2° L'Académie comprend trois espèces de membres : *effectifs, honoraires et correspondants*. Sont membres effectifs ceux qui sont admis à faire partie du Corps académique et auxquels incombe l'obligation de payer une cotisation mensuelle de 2 fr. − Sont membres honoraires ceux que l'Académie choisit *motu proprio*, et dont l'esprit, la sagesse et les vertus éminentes sont déjà connus. − Sont correspondants tous ceux qui poursuivent de telles études, ou qui, ignorant la doctrine, désirent s'en occuper, dans le but de la répandre ;

3° Dans chaque province d'Italie, l'Académie nommera un ou plusieurs correspondants qui la représenteront. Notre président s'adressera à eux pour avoir des renseignements touchant les manifestations ou les phénomènes ayant un caractère physique ou moral, ou pour puiser des informations particulières sur les personnes qui demanderaient à faire partie de l'Académie ;

4° Un diplôme en chromo-lithographie sera expédié à tous les membres des trois classes. Les membres effectifs devront payer une contribution pécuniaire, afin de faire vivre et prospérer l'Académie par des moyens matériels.

La contribution des membres effectifs (contribution d'admission et de diplôme) est de l 0 fr., outre la cotisation mensuelle ci-dessus mentionnée. Celle des correspondants est de 5 fr. pour le diplôme. Les membres honoraires sont exempts de toute obligation.

5° Selon les dispositions du statut académique, les femmes sont aussi admises à faire partie de la Société et ont les mêmes obligations à remplir que les membres effectifs et correspondants.

L'Académie n'aspire point à acquérir de la gloire, mais elle a nourri l'espoir d'être aidée et soutenue dans son entreprise par tous ceux qui aiment à acquérir la lumière de la vérité et à apporter une pierre à l'édifice d'une doctrine qui conduit à la connaissance des causes psychologiques de certains phénomènes révélateurs : *d'agents intelligents*,

C'est pourquoi si quelqu'un manifestait pour notre société insouciance ou aversion, en la jugeant *a priori*, nous n'y ferons pas attention, car les suffrages des hommes sensés, qui la jugeront sans prévention et sans esprit de parti exclusif, ne pourront certainement pas lui manquer.

Notre entreprise est d'ailleurs à la fois philosophique et expérimentale ; elle vise à la solution d'un des plus grands problèmes de l'époque dans laquelle nous vivons. − L'esprit humain ne peut vivre de doutes et de négations. − La fureur du matérialisme et du scepticisme devra céder la place à la raison.

Il y a aujourd'hui des phénomènes qui demandent une explication, laquelle fondée sur le monde matériel et sur la vie des êtres dans l'universel mouvement, réponde aux principes du vrai et juste rationalisme. − Telle est notre entreprise. − Nous entendons, sinon lever, soulever du moins, le voile qui cache la lumière de la vérité.

Nous aurons les suffrages de la future génération, si nous n'avons pas ceux de la présente. »

Académiciens fondateurs : Chevalier Sebastiano Fenzy ; Docteur Alessandro Cicognani ; Andrea del Grande ; Eugenio Gabbrielli ; Docteur Camillo Jerpi ; Professeur Giuseppe Cappelli ; Elvira Sacerdoti ; Adèle Sacerdoti ; Luisa Corsini ;

Le comité des académiciens fondateurs : Baron Michele Guitera de Bozzi, Président ; Chevalier Alessandro Soffietti, Vice-Président ; Alfonso Frati, censeur ; Chevalier général Costantino Razzetti, conseiller ; Docteur Emidio Bonajuti, conseiller ; Francesco G. A. Campana, secrétaire ; A. F. M. Corsini, vice-secrétaire ; Professeur Luciano Castagna, caissier.

(Traduction de M. Y. Tournier).

Hors la charité point de salut

Chers Frères et Sœurs en croyance,
Vous souvient-il qu'en juillet 1872 je vous adressai un appel en faveur des petites filles pauvres que j'aurais voulu réunir dans un − ouvroir-école − où, sous la tutelle de dames dévouées à l'œuvre, elles auraient fait leur éducation, auraient appris un état et n'auraient été livrées aux chances de la vie que lorsqu'elles auraient été assez fortes, assez éclairées, assez moralisées pour pouvoir se sauvegarder elles-mêmes ?
Malheureusement, nous sortions à peine de la terrible crise qui a fait saigner tant de cœurs ! Les bourses s'étaient épuisées à fournir aux besoins les plus pressants... Quelques Frères seulement me répondirent, et je leur exprime ici toute ma reconnaissance, mais ils furent en si petit nombre qu'il était impossible de rien tenter. Du reste, cela ne m'a pas étonnée, car l'Esprit de Jean Bahutier, qui me poussait le plus activement à prendre l'initiative, m'avait dit que je ne réussirais pas alors, mais que je sèmerais la graine au vent, qu'elle serait recueillie et cultivée par d'autres qui la feraient fructifier. Jean Bahutier avait raison : une institution libre, à Bordeaux, qui patronne déjà un certain nombre d'apprentis, a créé une école d'apprenties qui prend les petites filles dès l'âge de sept ans pour les instruire. A douze ou treize ans, elles entreront en apprentissage dans des ateliers connus et choisis, tout en suivant des cours à l'école deux fois par semaine. Chaque fillette a pour tutrice une dame du comité, qui en est en quelque sorte responsable, qui doit surveiller sa conduite, ses progrès, visiter ses parents, exercer enfin sa tutelle jusqu'à ce que la jeune fille soit établie ou mariée.
Indépendamment de l'école, il a été ouvert une crèche dans un des plus pauvres quartiers de Bordeaux. Là les enfants sont reçus dès leurs premiers jours, vêtus, nourris, quand le lait de la mère est insuffisant ou qu'ils sont sevrés, soignés s'ils sont malades, etc., etc. ; et, comme pour l'école, ces pauvres petits êtres si misérables, qui manquent de soins quand la mère travaille, qui manquent de tout quand elle n'a pas d'ouvrage, sont protégés, eux aussi, par les dames de l'œuvre. Chacun a sa tutrice, surveillante, active, non-seulement de l'enfant, mais de sa famille, où de bons conseils, une charité morale bien comprise pourra quelquefois ramener l'ordre et la paix qui y étaient inconnus ou en avaient été chassés par la misère.
Mise à la tête de ces deux œuvres qui se complètent l'une l'autre, j'ai pensé qu'il était de mon devoir de vous en parler pour que vous puissiez y participer. Spirites, à nous surtout appartient de mettre tout en œuvre pour faire progresser nos frères dans l'humanité. Affranchir de l'obscurantisme, préserver de la misère, arracher à l'ignorance, sauver du vice les enfants qui naissent autour de nous, c'est remplir un devoir sacré, c'est préparer la régénération des masses ; car chacun de ces petits êtres fera souche à son tour et souche honnête, intelligente, sage, grâce aux soins que nous en aurons pris... Mais, hélas ! ils sont si peu nombreux nos pauvres enfants ! dix à la crèche, autant à l'école, et cela parce que les fonds manquent pour en augmenter le nombre. Vingt en tout, quand c'est par centaines que l'on compte ceux qui ont besoin de nous ! Et pas de salle d'asile pour recevoir ceux qui sont trop grands pour la crèche et trop petits pour les écoles.
Frères, je vous le dis encore comme il y a quatre ans : nous nous comptons par milliers. Si vous vouliez m'assurer chacun, ne fût-ce qu'un franc par an, voyez combien d'enfants nous pourrions recueillir, combien vous devraient, non-seulement leur bien-être matériel, mais leur progrès spirituel !
L'argent qui m'a été confié par quelques-uns d'entre vous pour l'ouvroir-école n'ayant pu servir à le fonder, a été pourtant employé dans le but que vous vous proposiez : une partie a aidé à placer à l'orphelinat du respecté M. Prévost un orphelin spirite ; le reste va doter la crèche d'un berceau garni et d'un lit de repos pour les enfants qui commencent à marcher. Ces deux objets porteront chacun : Offert par des spirites.
Je termine, chers Frères et Sœurs en croyance, en insistant encore sur ma demande.

Si nos doctrines provoquent le rire des sots, il faut que nos œuvres commandent le respect des sages.

Emilie Collignon.

Puisse cette touchante prière, cet appel aux plus nobles pensées, être entendue et vivement encouragé.
Nos amis voudront bien adresser leur don à notre Sœur si estimable à tous les titres, à Bordeaux, rue Sauce, 12.

Poésies spirites

Les deux lapins.
Un jour, jour de malheur, au piège furent pris
Deux lapins : l'un blanc, l'autre gris.
« D'un noir pressentiment je ne puis me défendre,
Dit le blanc ; si jeune et mourir !...
Sylphes et farfadets, si vous pouvez m'entendre,
Venez tous pour me secourir.
Le temps presse... et toi, Madone,
Qu'on invoque près d'ici,
Et qu'on dit puissante et bonne,
Sauve-moi ! je t'implore aussi. »

Il fut rôti... − Le gris, d'ailleurs bon catholique,
Attaqua vivement le lien métallique...
Le rompit... Bref, il s'en tira.

Aide-toi, le ciel t'aidera.

L'Esprit frappeur.

Rêverie de mère.
Donnez-moi, de vos lèvres roses,
Un beau baiser, mes chérubins !
De mes jours sombres et moroses
Vos baisers font des jours sereins ;
Vos fraîches voix vont en mon être
Éveiller des échos joyeux ;
Et sur vos fronts brille peut-être
Quelque lointain reflet des cieux.

L'ange qui, sous son aile blanche,
Daigne abriter vos premiers ans,
Vers vous, avec amour se penche,
Et regarde en votre âme, enfants !
En voyant que l'on n'est pas sage,
(Amis, devenez sérieux) !
Il se voilera le visage
Et des pleurs empliront ses yeux.

Oui, des pleurs !... Vous ne savez guère
Combien alors il peut souffrir ;
Mais le regard de votre mère
Hélas, hélas ! va s'assombrir !
C'est que les larmes du bon ange
Ont attristé son tendre cœur :
Lutins chéris, blonde phalange,
Un beau baiser pour sa douleur !

Et près de cette pauvre mère,
Petits, mettez-vous à genoux ;
Dites tout bas une prière
Et consolez l'ange si doux.
Alors, d'un essor plus rapide,
Il montera vers le saint lieu,
Déposer, modeste et timide,
Vos regrets aux pieds du bon Dieu.

Puis, redescendant à la brune,
Où ma voix vous endormira,
Dans un clair rayon de la lune,
L'ange aux yeux bleus vous bénira.
Il viendra vous bercer lui-même,
Et quand vos lèvres souriront,
C'est qu'il mettra, pardon suprême,
Un beau baiser sur votre front.

Mme S. Dufaure.

Dissertations spirites

Crémation des corps humains

Les deux communications ci-après ont été obtenues la séance spirite du mardi 7 mars 1876, à Paris.

Nous avions demandé à nos guides de nous éclairer sur les avantages ou les inconvénients qui pourraient résulter de la crémation des cadavres au point de vue psychologique, car nos études spirites prouvent surabondamment que la plupart des incarnés ont à subir des expiations après la mort. Avant de recevoir ces instructions, nous avions lu l'article suivant qui intéresse le Spiritisme :

« L'épreuve solennelle faite à Milan, par la crémation du corps du chevalier Keller, commence à produire les résultats qu'on en pouvait attendre.

Le journal médical *Il Morgagni* nous apprend qu'il s'est ouvert à Nilan une souscription pour la crémation des cadavres ; en voici les considérants :

1° Que le système actuel d'inhumation des corps est une cause certaine de l'empoisonnement des eaux et, de l'air ;

2° Que même l'inhumation dans les caveaux produit, après un laps de temps, les mêmes effets nuisibles ;

3° Que les cimetières constituent un danger pour la santé publique ;

4° Que nulle religion ne s'oppose formellement à la combustion des cadavres ;

5° Que la transformation par le feu doit être préférée à la décomposition lente et putride des corps ;

6° Que grâce à la crémation, les cendres, dernier symbole de la mort, peuvent être éternellement conservées soit dans les cimetières, soit dans des temples consacrés, soit même dans le sanctuaire des familles ;
7° Que le transport de ces restes mortels est sans danger, plus facile et plus économique ;
8° Que les nécropoles, par le renouvellement périodique prescrit par la loi et par les exigences de l'économie du terrain, sont continuellement profanées ;
Pour tous ces motifs, les soussignés se constituent en comité promoteur d'une société ayant pour but
1° La discussion et l'application du principe de la crémation des cadavres ;
2° La recherche des moyens qui peuvent conduire pratiquement à la transformation des corps et leurs principes élémentaires, tout en laissant aux vivants, dans une forme simple et économique, des restes innocents et pouvant être conservés. La seule condition pour faire partie des membres fondateurs de la société, est d'adhérer au présent manifeste. Dès que les souscripteurs auront atteint le chiffre de 150, la société se déclarera constituée et les membres seront convoqués en assemblée générale pour discuter un projet de statuts et élire un président. »
On annonce, d'un autre côté, qu'une société est en voie de formation à Paris sous ce titre : « Association générale pour l'étude et la pratique de la crémation, » et qu'elle vient d'offrir la présidence à Victor Hugo.
Le corps de l'homme doit disparaître, il ne doit pas pourrir, tel est le conseil que donnent 1'h'ygiéne, l'histoire et la philosophie, et tel est le principe au nom duquel cette société se fonde.

Paris, 7 mars 1876. Médium, madame Miel.
Le sujet de cet écrit sera la crémation au point de vue humain et spirituel.
Au point de vue humain, il est utile, urgent et nécessaire de mettre fin à l'inhumation des corps dans la terre. De tous les moyens employés jusqu'à ce jour pour préserver l'humanité des maladies pestilentielles, une seule cause a été écartée, celle des cadavres à l'état putride à portée des humains. Quand la désagrégation arrive, quelque désinfectant que l'on emploie dans un appartement où séjourne un mort, il laissera toujours après lui des miasmes putrides qui infecteront l'air, et vicieront celui des personnes qui séjournent auprès du décédé ; elles peuvent aussi être affectées plus ou moins, en raison de leur degré d'affinité, par un germe malsain qui peut se développer dans l'économie.
Quand le corps humain entre en décomposition, la masse du sang produit des myriades d'êtres microscopiques qui circulent librement dans l'air ambiant, sans donner trace de leur présence ; ces animalcules s'infiltrent dans vos veines, se mêlent à votre chair, la rongent et préparent souvent à votre insu les maladies futures, car ils attirent peu à peu des germes analogues que le voisinage des cimetières jette dans la circulation.
Cette première partie élucidée, je passerai à la seconde ; c'est la présence dangereuse des malades auprès des personnes saines et bien portantes. Les vivants peuvent avoir une haleine empoisonnée pénible à supporter pour ceux qui vivent auprès d'eux. Je citerai les poitrinaires, les asthmatiques et toutes les affections de même nature ; − le croup, les fièvres putrides, le choléra dégagent aussi des animalcules qui s'infiltrent par la respiration dans l'organisme humain. La charité exige que l'on soigne les malades, mais elle ordonne également à ceux qui les entourent d'entretenir leur corps dans un état sain, car ils sont plus exposés à la contagion.
La propreté et l'hygiène sont les remèdes les plus efficaces pour combattre le mal ; mais ce n'est pas tout encore : la propreté morale, si je peux m'exprimer ainsi, est indispensable ; elle nettoie notre être intime de toute souillure, attire à elle les fluides purs et réparateurs, au lieu des assimiler de mauvais germes par le contact des esprits vicieux.
La régénération corporelle sera la conséquence de l'amélioration morale, et votre corps et votre âme n'obtiendront ces bienfaits qu'à ce prix. Vous voyez sur les somptueux tombeaux de marbres des fleurs et des couronnes, mais vous ne voyez pas les vers rongeurs que ce marbre recouvre ; le spectacle que ces tombeaux cachent à vos yeux, nous le voyons aussi dans vos cœurs et sans la charité qui le voile ; les Esprits vos frères détourneraient de vous leurs regards, ils ont pitié de vos

maux et de vos faiblesses. Hommes qui parez la matière et qui oubliez le vêtement de l'Esprit, écoutez la voix de vos amis de l'espace qui viennent vers vous, attirés par la pitié et par l'amour ; mais vous n'écoutez pas leurs conseils et vous retournez insouciants et dédaigneux à vos infirmités matérielles. C'est avec amertume que je m'exprime ainsi et cependant, sachez-le tous, elle dit bien ma pensée, car nous lisons dans vos âmes, et vos corps, transparents pour nous, laissent voir ces laideurs inhérentes à votre nature.

Dieu ne tient qu'un compte relatif de votre enveloppe matérielle, mais il veut que l'Esprit rentre pur dans le sein de la nature. La crémation qui hâte par le feu la dissolution du corps laisse à l'esprit la liberté de se dégager vivement ; s'il ne peut lui-même être atteint, puisqu'il est impérissable, à la mort le dégagement sera moins long et cependant il sera plus douloureux, parce que, rejeté violemment dans l'inconnu, il ne pourra se rendre compte de ce qui lui arrive, et son réveil subit le frappera sans lui laisser le temps de se reconnaître. Le réveil lent et progressif qui s'opère auprès du cadavre, donne au contraire à l'Esprit le temps de relier ses idées, de les coordonner, de condenser ses fluides et de quitter sa prison de chair pour retourner dans sa nouvelle patrie. Dans l'intérêt de l'humanité, la crémation est utile, nécessaire même, afin de se préserver des maladies. Au point de vue spirituel, elle est anti-chrétienne, anti-fraternelle, parce qu'elle ne permet pas à l'esprit un réveil assez lucide pour se rendre compte de son état ou de son changement. L'être moral qui meurt rapidement dégagé, n'a pas à se préoccuper de son corps, il a pour le fuir l'espace devant lui ; mais l'homme sensuel, au réveil lent, ne voit rien et n'assiste à nul spectacle, il dort et ne se réveillera que lorsque les vers auront rempli leur œuvre. Croyez-le bien, le dégagement n'a pas toujours lieu au moment où le moribond rend son dernier soupir !! combien d'Esprits engourdis dans leur corps et qui ne s'en doutent pas, tandis que d'autres, plus heureux, rayonnent au départ !

L'étude des vérités spirites mène au dégagement, mais elle ne suffit pas ; il faut à l'homme la pratique saine et morale de tout ce qu'elles enseignent et non la pratique superstitieuse et vaine qui voile les idées et nous cache son importance.

Il est donc reconnu que l'Esprit doit être sain et pur au moment de son départ terrestre, afin de rendre plus facile, et la rupture de ses liens charnels, et son essor vers l'infini.

La crémation était pratiquée dans l'antiquité, le christianisme en a banni l'usage. Je conseille dans l'intérêt humain de l'employer, et cependant je reconnais qu'on devrait s'en abstenir à certains points de vue ; l'Église si concluante dans les faits de cet ordre, s'y opposera-t-elle ? permettra-t-elle qu'on en rétablisse l'usage ? je ne puis conclure, mes amis, car je ne puis, ce soir, trop prolonger vos études.

Esprit Alibert (Catholique ardent, jadis.)

Paris, 7 mars 1876. Médium, M. Pierre.

Les lois divines sont éminemment conservatrices, puisque dans l'économie générale tout ce qui devient inutile se transforme ; dans ce cas, le corps matériel de tout ce qui vit et respire, revient en partie à sa source, par une sorte d'atavisme.

Laisser mourir un organisme, c'est la loi de reconstruction mise en travail par un acte de destruction ; le grand creuset aérien, refond dans son moule chacune des molécules que l'on crut usées pour les échanger avec les terres habitables qui, par réciprocité, lui rendent ce qui doit être élaboré à nouveau.

Aux époques primitives, lorsque la terre était couverte de forêts, les grands carnassiers et une multitude innombrable de rongeurs, firent l'office de nettoyeurs, de purificateurs ; c'était la part du feu jetée à ces dents aiguës, à ces estomacs insatiables. Mais, au temps de civilisation, à l'époque d'harmonie où nous touchons, comme l'a prévu le sublime philosophe Fourrier, la prévision doit être pour tous la règle absolue, car c'est une question *sine qua non*, d'être ou de non être.

Dans nos terres savamment drainées et cultivées, plus de rongeurs et de carnassiers, mais bien les infiltrations faciles à travers les couches amendées du sol ; conséquemment, absorption rapide de tous les corpuscules putrides qui s'en vont par les cours d'eau souterrains, empoisonner nos sources

et nos rivières. Il est évident, que par la suppression de tout principe infectant, morbide, anti harmonique, on entre dans la loi réelle.
On craint la suite de l'empoisonnement par les moyens chimiques, car la mort donnée avec adresse, avec une savante lenteur, offre à la justice des droits d'investigations que la crémation détruirait ; mais, qu'on se rassure, des moyens nouveaux, les plus sûrs, seront offerts aux magistrats. Quant au dogme catholique de la résurrection de la chair, atteint par ce coup monstrueux : le feu brûlant les morts, qui croit aujourd'hui à cette anomalie, sinon ceux qui ont intérêt à la propager ? C'est une réminiscence d'un passé que rien ne peut ressusciter ; passons.
Quelques spirites diront aussi : Les esprits souffrants, suicidés, pendus, passionnés, assassins, etc., comment pourront-ils, n'étant plus auprès de leurs corps disparus, accomplir leurs épreuves nécessaires et méritées ? Calmez-vous, amis, bien vaines sont vos craintes à cet égard, car fluidiquement l'image de ce que l'on fut, la représentation de toutes les misères d'une existence, se dessinera quand même à l'Esprit malheureux, et cela avec une plénitude matérielle, pendant tout le temps de la réparation. Nous pouvons ce nous semble écarter encore cette crainte peu fondée.
Que nous reste-t-il donc ? une question d'hygiène à laquelle personne ne peut se soustraire, tellement elle est essentielle. Ancien docteur, un tant soit peu chimiste, je préfère la molécule rendue vivement à l'air, que de la voir préalablement se transformer en une chose immonde. A la place du charnier humain que tant vous préconisez, tellement vous êtes esclave de la coutume et du préjugé, je préfère un champ couvert d'épis d'or et entouré de grands arbres verts, car ce sont là de vrais représentants réels et importants de la vie universelle.
Vous allez peut-être m'appeler : révolutionnaire de l'espace ?... Que voulez-vous, j'aime l'air, ce feu continu, ce creuset des grandes purifications.

Pour copie conforme : A. Bourgès.

Bibliographie

Le premier numéro de l'*Arène* vient de paraître ; nous avons annoncé cette revue mensuelle, et nous devons avertir nos lecteurs que cette publication a rempli brillamment son programme.

Du Spiritisme au point de vue de la grandeur, de la puissance et de la justice de Dieu.
Par M. A. Marion, président honoraire de la Cour d'appel d'Alger, chevalier de la Légion d'honneur.
Le Spiritualisme trouve des défenseurs dans tous les rangs de la société, ce petit volume en est la preuve ; il est l'œuvre d'un honorable Magistrat, très convaincu de l'importance de notre doctrine, et qui par le raisonnement et la logique, vient en démontrer la grandeur à l'aide de propositions basées sur la raison, l'équité, la justice, le bon sens.
M. Marion vent enseigner la bonne vérité à qui n'étudie pas les grands problèmes qui se présentent à l'homme, avant et surtout après la mort corporelle ; il le fait sous un aspect facile, avec les paroles les plus simples, en puisant dans les œuvres de nos philosophes, en prenant la pensée d'écrivains éminents, en se servant des précieux documents de la Bible ; il prouve que le Spiritisme a tout à gagner par les attaques les plus inattendues. Son importance paraît ainsi plus évidente et la critique amère, injuste, n'empêchera pas cette doctrine de prouver qu'elle sonde les mystères qui ont paru impénétrables jusqu'à son apparition.
Chacun voudra posséder dans sa bibliothèque ce petit volume partagé en 12 parties ; elles traitent : 1° des notions générales ; 2° de l'homme, sa constitution physique ; des deux principes du bien et du mal ; 3° des devoirs de l'homme ; quels doivent être ses tendances en matière de religion ? 4° de la mort, des récompenses et des peines, au point de vue spirite ; 5° de la réincarnation ; 6° objections ; réponses ; 7° et 8° démonstration de la pluralité des existences ; 9° et 10° de la communication avec les Esprits ; 11° de la médiumnité somnambule ; 12° conclusion.

Les faits spirites ne sont qu'une magnétisation de personne à chose, par A. Chevillard.
Observations par H. D. T.
Ces observations logiques, frappées au coin du bon sens, sont faites par un diplomate belge, dans une brochure de 50 pages. Cet auteur, qui a déjà donné, en 1875 : *Le Spiritisme, est-ce vrai, est-ce faux,* met M. Chevillard en contradiction continuelle avec lui-même ; il rétorque ses arguments et donne à l'opuscule du grand pourfendeur du Spiritisme, sa véritable et modeste place, celle d'une compilation qui réédite les erreurs et les calomnies de ses devanciers. Il était utile qu'un homme de valeur tel que M. H. D. T. vienne souffler sur cette agréable fantasmagorie du professeur de perspective à l'École des Beaux-Arts. Verte leçon qui, peut-être, servira à cet incorrigible.

Tête de Christ.
Par le médium G. Fabre.
Il y a quelques mois, nous avons reçu deux têtes de Christ, l'une plus grande que nature, toutes deux admirablement composées et dessinées médiumniquement par le médium G. Fabre, toutes deux destinées au musée spirite. Les visiteurs nous demandaient une reproduction de ces œuvres et pour les satisfaire, nous avons dû en tirer des épreuves photographiques ; celle plus grande que nature demi-grandeur, ce qui donne un grand et beau tableau de 0m33 de hauteur sur 0m26 de largeur, collé sur un carton format jésus de 0m63 de hauteur et 0m48 de largeur, 5 fr. pris à la librairie, 7, rue de Lille ; le port en plus, par les messageries. Dans le commerce un tableau de cette taille se vend 15 et 20 fr.
La seconde tête de Christ, dessinée sous l'influence de l'Esprit Raphaël, est moins grande et coûtera : 3 fr. 50 prise à la librairie. Dans le commerce le prix serait : 8 fr. le port en plus ; elle a 0m25 de hauteur, et 0m21 de largeur sur carton demi-jésus. Ces dessins sont vendus au prix de revient. Des réductions de ces deux têtes cartes-album, 0m17 de hauteur, 0m11 de largeur, seront livrées au prix de 1 fr. 50, port payé. Les épreuves de ce format se vendent 3 et 4 fr. dans le commerce.

Mai 1876

Influence de la parole imprimée

Dans la *Revue spirite* de mars 1876, nous avons indiqué pourquoi nous ne savions pas tout ; nous donnons aujourd'hui, selon notre promesse, quelques considérations essentielles au sujet de nos progrès à l'aide de l'écriture et de l'imprimerie.

Si la tradition orale eut autrefois ses effets bornés, pouvoir discourir, rendit néanmoins plus sociable le milieu où, pour ainsi dire, l'on semblait n'exister que d'une vie végétative ; l'évolution est si lente dans la masse que les coutumes et les notions rudimentaires semblent s'y éterniser. Une génération transmettait alors à celle qui la suivait immédiatement des idées connues, qui devaient influencer vivement tous ses actes et ses pensées.

Mais si les impressions reçues furent plus développées par le discours, cette faculté éminente de l'homme vivant en société, combien le furent-elles plus par l'invention de l'écriture, cette puissance qui leur donne de l'extension et de la durée ; en effet, ce que l'on a transcrit se multiplie, ce qui était l'apanage d'un seul devient la propriété de beaucoup ; les impressions sont dès lors communiquées à la race entière, elles peuvent être douées d'une vie séculaire et la civilisation devient possible. L'écriture perpétue le souvenir et lui donne le cachet de l'immortalité.

Ce qui est bien plus considérable, incontestablement, ce qui donne a l'idée une diffusion indéfinie tout en assurant sa conservation d'une manière plus nette, plus précise ; ce qui a fait progresser rapidement les sociétés modernes pour les entraîner d'une manière irrésistible vers l'unification de la race humaine, c'est l'invention de l'imprimerie, car telles sont les conséquences véritables de cette œuvre immense. Cette invention due à Gutenberg auquel on la dispute, nous devons la considérer à un point de vue pratique et surtout complétement psychologique ; c'est la voie tracée par Allan Kardec, l'éminent fondateur de cette *Revue*. Pour bien définir cet ordre d'idées, nous devons emprunter à l'histoire les faits indispensables que voici :

En l'an 1300, une longue lutte s'établit entre Philippe-le-Bel, roi de France, et la Papauté ; cette lutte se termina par l'élévation au pontificat de Clément V, archevêque français, et la métropole de la chrétienté fut transportée à Avignon.

En 1376, la papauté revint à Rome, pour se trouver en face du grand mouvement intellectuel et commercial qui avait été le lot du nord de l'Italie pendant la longue absence du souverain pontife ; la foi s'était diminuée par les croisades, car les chrétiens avaient trouvé les musulmans représentés comme des infidèles et des barbares, en possession d'une littérature exceptionnelle qui les avait singulièrement frappés ; ils étaient aussi des ennemis justes, vaillants et courtois. La poésie orientale se développa dans les belles contrées du midi de la France, fait qui coïncidait avec les idées de chevalerie importées des pays mauresques, Séville et Cordoue, idées qui par la suite devinrent la règle naturelle en Europe.

La papauté trouva en même temps le grand schisme d'Orient ; il y eut trois papes à la fois et les conciles de Bâle et de Constance voulurent alors, pour faire taire ces dissensions, créer un parlement de la chrétienté dont le pape devait être le pouvoir exécutif ; ce projet qui n'eut malheureusement pas de suite, nous eût épargné les antiques dissidences ou conflits qui existent encore entre la science et la religion.

Chacun sentait alors qu'une nouvelle ère, progressive cette fois, se présentait avec des éléments de résistance infinie ; ainsi, avec du coton et du fil les Arabes fabriquaient du papier, invention qui coïncidait avec celle de l'imprimerie apportée de Chine par les Vénitiens disent les uns, inventée par Gutenberg affirment les autres, fait simultané qui peut être vrai des deux côtés à la fois ; l'essentiel, c'est que les deux inventions ne pouvaient marcher l'une sans l'autre et que leur entrée dans le domaine intellectuel, si caractéristique, doit être regardée par les spirites comme l'accomplissement

de la loi, celle de l'évolution naturelle voulue par le Créateur. Désormais, rien ne pouvait arrêter le formidable mouvement en avant ; l'échange indéfini des idées était trouvé.
Ce progrès ne fut pas accueilli sans luttes ; toute doctrine dite subversive fut excommuniée par une bulle d'Alexandre VI formulée en 1501 et corroborée en 1515 par le concile de Latran. Terreurs vaines et puériles, ce qui devait indissolublement unir les hommes était créé, les rapports intellectuels avaient leur point de repère et nulle force humaine ne pouvait le détruire. Lire, c'est se régénérer, se mettre en communion d'idées avec tous les hommes de bonne volonté, avec tous les esprits qui, dans le passé, travaillèrent au bénéfice des générations futures. Les entraves opposées à la diffusion du livre ne permirent alors cette jouissance qu'à une infime minorité ; mais, peu à peu, les mailles pressées de ces chaînes ont été limées, et c'est à la diffusion de la brochure imprimée que les sociétés modernes doivent leurs transformations. Devant cette *nouvelle et irrésistible puissance*, le vieil ordre de choses a dû forcément se replier et n'est-ce pas lui rendre implicitement hommage que de voir ses adversaires lui emprunter tout ce qu'elle vulgarise, tout ce qu'elle donne en merveilles industrielles, artistiques et scientifiques ?...
Plus que tout autre, le spirite ne doit-il pas bénir cette conquête dont les applications réelles ne se sont effectuées que depuis cinquante ans ? Avec la parole imprimée, notre cause ne s'est-elle pas d'elle-même imposée à des millions d'hommes sensés, généreux, avides d'instruction et cela dans les contrées les plus éloignées ? Il y a trois cents ans, l'homme généreux qui édita les six livres fondamentaux de notre croyance eût été réduit au plus complet silence, tandis que, grâce à la typographie, l'œuvre enfantée par sa logique toute-puissante, par sa persévérance et son génie, se transmet avec une rapidité exceptionnelle.
On nie le développement providentiel des choses, selon les lois éternellement et si sagement établies, et phénomène indiscutable, après l'imprimerie, la boussole vint à cette époque donner à l'homme le domaine de la mer : grâce à elle, l'Amérique se découvre, Vasco de Gama offre les Indes orientales aux entreprises gigantesques et Magellan put entreprendre son voyage de circumnavigation terrestre, l'exploit le plus grand accompli par l'homme, car il détruisit complétement l'antique idée d'une terre plate avec un enfer dans ses entrailles et un ciel représentant un dais immense. Dès lors, l'expérience ayant prouvé que l'initiative individuelle était une loi, à l'esprit de religieuse terreur succéda le goût des voyages maritimes ; celui qui s'absorbait dans le servage féodal et sacerdotal voulut jouir du fruit de son travail, et la fidélité absolue ne fut plus qu'une convention, une affaire de sentiment ; c'était pour tout être pensant le pouvoir de se faire sa voie, d'être libre dans ses opinions, d'être en lutte pacifique avec ses semblables et de disposer sa place au soleil en déployant toute son énergie.
Dans un article spécial, nous reparlerons de cet esprit d'individualisme qui révolutionna l'Europe, détruisit ses habitudes stationnaires et qui, en 1517, s'incarna dans un moine allemand, le célèbre *Martin Luther* en donnant le jour à la réforme, idée qui travaillait l'Europe depuis deux siècles ; c'est l'individualisme qui a créé la république des États-Unis. Nous nous souviendrons tout à la fois, et d'Erasme l'écrivain si savant et si pur, qui ne voulut pas se soumettre, comme homme de science, à l'absolutisme des bigots protestants, et de la doctrine si fameuse d'Averroès, ce maître en science arabique qui avait adopté la philosophie d'Aristote. Nous citerons aussi Léonard de Vinci, déclarant que l'expérience et l'observation sont les seules bases acceptables en matière d'observation scientifique et qui disait : « La nature ne se révèle qu'à l'expérimentateur capable d'en interpréter sagement les lois » ; mais ce dont il importe de bien nous pénétrer aujourd'hui pour mieux nous guider dans la voie progressive suivie si hardiment par Allan Kardec, c'est que, en l'an 1500, nos aïeux pouvaient, comme nous, dire avec juste raison : *Nous ne savons pas tout*.
En conséquence, nous allons esquisser rapidement le mode d'action et les résultats obtenus par l'introduction de l'imprimerie, cette nourrice du savoir humain depuis sa bienvenue parmi nous ; cette revue historique et philosophique sera un encouragement pour celui qui ne fait point fi des grandes choses du passé.
Grâce à la parole imprimée, à ses conséquences, la tradition n'eut qu'une autorité relative ; on n'admit plus sans preuves un fait peu étudié, appartînt-il à l'homme du rang le plus élevé, s'il laissait

un doute dans l'esprit ; telle est, actuellement, la devise des chercheurs qui suivent ainsi l'exemple donné par les sociétés savantes les plus anciennes : l'académie *del Cimento*, établie à Florence en l'an 1567 ; celle de la *Société royale de Londres.*

Rejetant la logique qui avait prévalu jusque-là, la science ne voulut pas qu'un fait étranger au sujet en prouvât la vérité ; elle récusa les signes divins donnés par un Dieu partial et inconséquent. Les preuves tirées du miracle, du surnaturel, ne furent plus en matière physique que des questions incidentes, n'ayant plus qu'une valeur intrinsèque relative, car dans les recherches de cet ordre, toutes les hypothèses soumises à l'épreuve appartiennent à cette méthode d'induction qui calcule si leur base se rapporte aux observations ; s'il n'y a pas de rapports, rejet de l'hypothèse. Newton et Stahl en offrent un exemple frappant, car l'hypothèse du premier : *l'attraction exécrée sur la lune par la terre*, qui ne fut prouvée qu'à l'aide de Picard, est aujourd'hui une vérité mathématique. Le second avait nommé *phlogiston* un principe inflammable qui avait cette propriété : son union avec toute substance ; mais l'usage de la balance introduite dans les recherches physiques par Lavoisier ayant prouvé que cette hypothèse était fausse, elle fut rejetée. Concluons : les groupes dogmatiques croient à *l'inexplicable* et s'y attachent avec une opiniâtreté toute particulière, tandis que la science d'observation rejette toute théorie non explicable et continue l'étude des choses inexpliquées. Entre le calcul et le raisonnement d'un côté, et de l'autre l'inclination au mysticisme sans contrôle, il devait y avoir guerre et séparation ; le dédain, la haine, les ont profondément divisés en deux camps irréconciliables.

Ceux qui raisonnent ont produit la grande révolution intellectuelle, car le livre imprimé se traduit dans toutes les langues civilisées ; il change toutes les conditions de la pensée humaine pour lui donner une direction élevée, illimitée, par le commerce intime avec tous les génies. A l'appui de ce que nous écrivons, il est indispensable de citer quelques preuves que nul ne puisse réfuter.

Ce qui prouve la puissance des mathématiques, c'est : la réfraction conique par la théorie optique des ondulations ; la découverte de Neptune ; l'algèbre que l'on retrouve dans les vieilles écoles d'Alexandrie, depuis Diophantus jusqu'à Napier de Merchiston ; ce dernier par sa fameuse invention des logarithmes, doubla l'existence des savants en abrégeant leurs travaux. Pendant douze siècles, les dogmatiques n'ont pas donné un seul géomètre.

Les sociétés savantes des grandes capitales européennes ont toutes accompli des travaux dont l'énumération n'est pas possible dans une revue ; ces découvertes sont toutes utiles, socialement et scientifiquement, et pour ne citer qu'un exemple, il faut lire *les annales de la Société royale de Londres*, et se rendre compte de ses publications utiles ; il faut énumérer ses subventions et ses encouragements aux hommes de génie qui, depuis Halley jusqu'à Davy et tant d'autres, honorèrent l'humanité.

A l'aide de la parole imprimée, la science économique, dès qu'elle fut libre et put soumettre toutes ses découvertes à l'expérience, accomplit les merveilles industrielles dont nous avons la jouissance aujourd'hui ; pour se faire une opinion exacte de la mise en mouvement de toutes les inventions généralisées par l'imprimerie et par la culture naissante de la science, il faut se reporter au quatorzième siècle, époque où des effets surprenants se produisirent comme effets pratiques ; les villes et les habitations étaient alors humides et froides, des foyers d'infection, sans air, livrées à la promiscuité des animaux domestiques, des réceptacles d'épidémies dans lesquels l'homme traînait sa misère et son indifférence. Les bienfaits incomparables apportés par la diffusion des idées firent comprendre à nos aïeux que pour approprier et purifier les villes, le corps, le vêtement, l'invocation des saints ne suffisait plus, et nos demeures actuelles, mieux aérées et plus saines, sont une réponse directe à ces négateurs qui veulent nous reconduire en arrière en préconisant un atavisme qui ne se discute pas.

Les adeptes d'Allan Kardec le savent, leur cause n'eut sa raison d'être que lorsque les faits antérieurs et leur marche progressive répondirent aux vues sages, paternelles et progressives de l'Ouvrier divin ; des générations ont préparé le terrain sur lequel nous luttons, exactement comme l'ont fait tous ces hommes généreux dont nous conservons précieusement le souvenir, ceux qui forment la phalange sacrée dans laquelle Allan Kardec a pris glorieusement sa place.

Nous terminerons cet exposé par deux phénomènes qui marquent une ère exceptionnelle de progrès :
De nos jours, les agents physiques et mécaniques qui obéissent à la volonté de l'homme et donnent un travail rapide et mieux fait, ont forcé les nations à ne plus conquérir des peuples pour leur enlever la liberté ; aussi la politique a-t-elle changé de face, puisque la Russie et les États-Unis ont affranchi des millions de serfs et d'esclaves, et voici pourquoi : 1° La télégraphie électrique, cette grande manifestation de l'initiative humaine, qui a vaincu la distance, le temps et centralisé le monde, est due à cette propriété toute particulière dont est doué l'ambre ; cette qualité était connue des siècles avant notre ère, mais les conducteurs religieux des peuples n'en comprirent pas l'utilité ; ils la considérèrent comme un fait curieux. 2° La vapeur qui tisse et file avec délicatesse, centuple la puissance du travail ; elle traverse les continents et les mers avec une vertigineuse rapidité pour être le nerf de l'agriculture et de l'industrie ; elle fut connue jadis, puisque le mathématicien Héron construisit à Alexandrie (Egypte) une machine à vapeur à réaction, semblable à celles que nous employons aujourd'hui, et cependant, du premier au dix-septième siècle, cette invention ne fut pour les théologiens qu'un objet curieux. De longues observations, des tentatives vérifiées par l'expérience, nous démontrent ce que peut donner l'esprit d'initiative quand il sait briser les entraves puériles de l'antique immobilité.
Qui arrêtera la résistance des hommes du passé contre cette marche glorieuse de l'esprit moderne ? quelle est la puissance qui en faisant abstraction du miracle, en respectant les opinions dans ce qu'elles ont de réellement juste et vrai, pourra, avec une force irrésistible, réunir des éléments si disparates ? sinon, cette loi vieille comme le monde, venue à son heure pour s'imposer et résoudre le problème le plus ardu de notre époque : *celui de la persistance de la personnalité humaine après une série d'existences.* La Société royale de Londres avec MM. William Crookes, William Huggins, Vallace, Cox, etc., a donné scientifiquement l'une des solutions multiples de ce problème ; le Spiritisme et le spiritualisme modernes doivent compléter ce grand acte de sage initiative, par la solution psychologique, celle qui doit unir fraternellement les camps opposés. N'oublions pas que notre cause est intimement liée aux vérités éternelles, à ces vérités dont le sage Esdras a pu dire, il y a des milliers d'années, sur les rives de l'Euphrate : *qu'elles ne périssent jamais, parce qu'elles vivent toujours et grandissent éternelles comme Dieu*.

P.-G. Leymarie.

Correspondance et faits divers

L'anniversaire de la mort d'Allan Kardec.
Le 31 mars et le 2 avril dernier, les délégués des groupes spirites parisiens se sont rendus devant le tombeau d'Allan Kardec ; plusieurs discours ont été prononcés par les adeptes reconnaissants du fondateur de la doctrine spirite.
Ce fait habituel, si simple en lui-même, respectable à tous les titres, a ému quelques reporters des grands journaux politiques qui appellent divagations les discours tels que celui qui suit, fortement pensé, et prononcé à cette occasion :
Messieurs,
Quand nous nous réunissons en mémoire d'Allan Kardec, nous ne prétendons pas semer sur sa tombe un peu de cette gloire humaine qui n'est qu'un bruit. − Qu'apporterions-nous à cette intelligence supérieure qui demeura simple dans sa puissance et qui chercha toujours du bonheur pour ses semblables sans jamais rechercher leurs suffrages ? Devant le témoignage de cette conscience radieuse les hommes n'ajouteraient rien : leurs paroles ne pourraient ennoblir un si noble caractère, ni grandir une si grande âme, riche d'actes féconds. − Ce que nous venons chercher ici c'est l'impression profonde du souvenir, c'est ce souffle d'émulation qui verse à l'âme une énergie calme et indomptable : la vie de cet homme de bien est un exemple, la vie de ce philosophe est une

lumière. − Oui, ici l'immortalité s'affirme dans une double clarté : elle se révèle au sentiment dans les vertus de l'homme, elle se démontre à la raison dans les écrits du penseur.
Ces écrits d'Allan Kardec, Messieurs, ont été hâtivement jugés, et ils l'ont été injustement : ils ont eu la fortune de toute idée nouvelle, qui est de provoquer l'attaque haineuse en même temps que l'enthousiasme passionné. Bien peu de temps a passé sur cette exaltation du premier moment, mais la vérité marche vite ; aujourd'hui la doctrine spirite n'est plus considérée par les uns comme une révélation religieuse et par les autres comme une secte impie, elle a fait accepter son véritable nom : elle s'appelle philosophie. Les vérités sur lesquelles elle s'appuie sont celles qu'à toutes les époques les esprits supérieurs ont religieusement gardées dans le sanctuaire de leur conscience, vérités harmoniques qui se sont dégagées peu à peu des voiles du mysticisme, qui ont brillé de nos jours dans toute leur élévation sous la plume des Fourier, des Jean Reynaud, des Pierre Leroux. − Vérités rayonnantes qui montrent à l'homme : dans son passé, la justice ; dans son avenir, l'espérance ; qui lui enseignent que la loi suprême, c'est la loi de solidarité ; qui lui apprennent à ne rien mépriser, à ne se détourner de rien ; mais à embrasser tout ce qui est dans un immense amour, parce qu'un lien sacré unit toute la création entière entraînée par attraction vers le bien absolu, vers Dieu !
C'est cette doctrine, si pure qu'elle a forcé l'admiration de tous et de ceux-là mêmes qui la regardent comme une fiction créée par un effort de l'Esprit humain avide d'idéal, c'est cette doctrine faite de dévouement, d'amour et de progrès, qu'Allan Kardec anima d'une vie féconde en lui mettant au front l'étincelle de la science, en l'arrachant du domaine métaphysique pour la transporter dans le domaine expérimental. − De ce jour, la divine utopie, idéal du beau moral, devint la philosophie scientifique par excellence. Voilà ce qu'a fait Allan Kardec.
La main qui touche aux abus est sacrilège ; ce n'est pas impunément qu'on dit aux hommes Croyez, aimez, espérez ! Ce n'est pas impunément qu'on recueille le nom de Dieu enseveli sous les décombres des croyances en ruines. − A l'instant où Allan Kardec donnait sa doctrine au monde, le Matérialisme arrachait à la Religion son dernier prestige : la nouvelle croyance paraissait trop tôt ; tout le poids de la lutte se porta sur elle : dès ce moment elle eut deux adversaires. − Philosophie de l'avenir tolérante et croyante, elle eut contre elle la haine des hommes du passé qui la dirent impie, et les sarcasmes des hommes du présent qui la jugèrent crédule.
Cette double opposition qui se poursuit encore aujourd'hui n'a rien qui nous effraie : le Matérialisme, en s'attaquant aux erreurs dogmatiques, prépare notre œuvre ; et quant à lui-même, il n'a que des éléments de destruction et point de force vive. − Tant que durera la période de lutte, il restera debout ; un jour, seul en face de sa victoire, il verra forcément le défaut de ses armes, il sentira ses blessures, il s'éteindra dans le découragement en perdant son unique conviction, sa foi en lui-même.
Que le Matérialisme dont le but est rempli et qui n'a plus de raison d'être, veuille prolonger sa vie ; que lui, le grand manœuvre du progrès tourne ses coups contre notre doctrine progressive, nous n'en sommes pas surpris : il se sent menacé, il se défend. − Mais à côté des matérialistes, nos adversaires naturels, se dressent les spiritualistes, non pas seulement ceux-là qui, pétrifiés dans le dogme, ont perdu dans la pratique étroite le sens du vrai ; mais ceux qui vivent de lumières, qui ont nos tendances, notre foi en l'avenir que nous voulons, et qui sont nôtres en un mot, ceux-là nous renient, pourquoi ?
En voici la raison : elle est misérable ; hélas ! elle est bien humaine.
Il a fallu les douloureuses luttes entre la science et la religion pour démontrer que l'unité de dogme est un non-sens. Demander que le niveau passe sur les esprits : chose impossible. La Philosophie moderne, c'est la science absolue ayant pour conséquence l'absolue perfection de l'être. − Or, la Philosophie, on le voit, c'est le progrès. − Elle est vaste comme le monde, féconde comme l'éternité, elle n'a de limites que celles du génie de l'homme, c'est-à-dire qu'elle est perfectible à l'infini comme l'esprit humain lui-même. Allan Kardec proclama les vérités qui forment la religion naturelle, et il n'alla pas au-delà ; il laissa à l'initiative individuelle la tâche de poursuivre l'œuvre infinie.

Toutes les pensées n'ont pas la même aile ; tandis que celle-ci plane sans efforts sur les sommets, celle-là, qui rase la terre ne s'élève qu'avec peine et ne peut quitter les buissons. − Le spiritisme, en entrant dans le champ de l'expérience, a frappé toutes les intelligences : il s'est fait accessible à tous. Les esprits vulgaires ont vu, ils ont cru à ce qu'ils voyaient et en ont tiré des conséquences qui sont des vérités sans être la vérité dans sa plus haute expression.
Aux yeux des spiritualistes ceci est une faute. − Le spiritisme s'est fait peuple ; l'aristocratie de la science et du génie repousse le spiritisme. − Elle n'a pas compris ce qu'il y a de véritable force dans la tolérance ; elle fait encore à l'ignorant une faute de ses erreurs, alors que la doctrine du spiritisme, attentive et bienveillante, attend et prépare l'heure où les esprits jeunes d'expérience acquerront le discernement du vrai.
Ces hommes supérieurs qui reconnaissent la loi de solidarité n'ont pas osé se rendre solidaires d'un nom : ils n'ont pas voulu être spirites avec les humbles, avec les ignorants. Voici que les esprits délivrés des entraves du passé s'élancent avec nous à la conquête de l'avenir. − Nous irons vers eux, nous leur porterons de nouvelles lumières, nous leur dirons : « Frères ! » Ils ont feint d'ignorer une communion de foi qui les humilie, ils ont obstinément détourné les yeux pour se persuader que nous n'existions pas ; les plus hardis, ou plutôt les plus pusillanimes, nous ont regardés en face pour nous dire : qui êtes-vous !
0 Kardec, grande âme simple ! ils te désavouent : ils eussent désavoué le Christ dans la crainte d'être confondus avec les apôtres, ces sublimes ignorants.
Nous n'avons point de haine contre ceux qui se proclament nos ennemis, nous n'aurons point non plus d'indignation contre la faiblesse de ceux qui n'osent se dire nos alliés ; en les rencontrant à chaque pas de notre route, nous saluons en eux des auxiliaires puissants, nous admirons leurs efforts, nous applaudissons à leurs travaux, et nous attendons avec certitude l'heure où, l'œuvre étant achevée, toutes les mains qui l'ont élevée s'uniront enfin dans une fraternelle étreinte. − Ce sera l'heure réparatrice envers Allan Kardec. − On se rappellera alors, messieurs, qu'il ne fit rien pour sa gloire, qu'il fit tout pour l'humanité, et qu'à cause de cela, l'humanité lui doit plus que la gloire. Elle acquittera sa dette dans une pensée de reconnaissance. Pour l'esprit pacifique qui rêva l'émancipation de l'homme par la seule force de l'amour, un souvenir d'amour est la sublime récompense : il l'obtient de nous aujourd'hui, et demain il le recevra de tous les hommes d'études et de progrès.

Mme Georges Cochet.

Expériences faites à la Société l'Union, à Bruxelles.
Extrait d'une lettre de M. Ch. Fritz, secrétaire.

Jusqu'ici les spirites studieux se demandaient, avec une certaine anxiété, pourquoi les manifestations physiques des Esprits s'obtenaient-elles plus facilement dans l'obscurité ? Pourquoi l'Esprit agissait-il ainsi fluidiquement et avec une plus grande puissance sur la matière ?
Une expérience bien simple va nous aider dans cette investigation. Ce que nous savons bien, c'est que l'Esprit peut assembler les fluides qui émanent des personnes présentes, pour les réunir aux siens et agir avec leur aide sur la matière inerte ou vivante. Parmi ces fluides vient en première ligne le fluide électrique, fluide indispensable pour mettre les corps inertes en mouvement et nécessaire pour toutes les manifestations usuelles.
Démontrer que les rayons lumineux exercent une influence défavorable au rassemblement du fluide électrique, serait faire la preuve que l'obscurité demandée par les médiums à effets physiques n'est nullement un moyen de duper les assistants. Exemple : Prenez un simple pendule électrique, composé d'un verre recourbé en forme de crosse et auquel, au moyen d'un fil de soie, on suspend une petite balle de moelle de sureau ; en frottant avec vivacité un bout d'ambre, on dégagera de l'électricité en quantité suffisante pour retenir suspendue la petite balle de sureau pendant dix ou treize minutes. Après cette expérience, une petite lumière (dite *rat de cave*) étant posée à côté du pendule, si l'on frotte à nouveau le morceau d'ambre et que l'on essaye de faire passer la balle de sureau à travers les rayons lumineux distants de 5 ou 6 centimètres, et cela au-dessus de la lumière

et en ligne droite, elle se détache de l'ambre pour retomber immédiatement dans la direction du fil à plomb.
Cette expérience prouve que les rayons lumineux exercent une force dispersante sur les fluides et notamment sur le fluide électrique, celui dont les Esprits se servent tout spécialement pour la production de mouvement et de translation d'objets matériels ; cette explication bien simple, si concluante, répond aux allégations de nos adversaires qui reprochent à nos médiums l'amour de l'obscurité.
Par induction, nous concevons immédiatement que l'absence de toute lumière, ou d'une lumière très vague, soit une question *sine qua non* dans les apparitions d'Esprits, qui, pour se rendre visibles, se servent comme base d'opération, de l'électricité, du gaz oxygène et d'un autre gaz que nous nommerons, phosphoreux, fluide qui ce dégage continuellement des corps vivants et surtout des organes du médium qui sert à ces manifestations. Nous sommes aussi portés à conclure, que le mélange de l'oxygène et du phosphore est rendu lumineux à l'aide de l'obscurité complète ou partielle, et que la lumière, en raison de sa force dispersante des fluides, absorbe aussi − et brûle relativement − une quantité assez grande d'oxygène. Si l'obscurité est indispensable pour l'accomplissement de ce phénomène, à plus forte raison le sera-t-elle davantage dans une réunion nombreuse où chaque assistant absorbe une grande quantité d'oxygène.
I1 nous faut donc expérimenter sans arrière-pensée et chercher courageusement l'obtention des phénomènes, pour convaincre les positivistes qui préfèrent le fait brutal. A nous d'en faire un emploi sage et discret, puisque, placé dans la vigne du Seigneur, chaque spirite doit laborieusement en travailler le terrain, pour le bien assoler, pour lui permettre de donner le fruit savoureux et fortifiant. Ramener à la croyance sérieuse de l'immortalité de l'âme, l'homme de science obligé de fuir les dogmatiques qui se refusent à la critique, à l'investigation sérieuse, n'est-ce pas là notre mission fraternelle, notre devoir le plus strict ? Agir ainsi, n'est-ce pas remplir les vues de Dieu sur sa créature et rendre hommage à ce grand et sublime ouvrier ?
Pour résumer notre expérience, voici exactement ce que donne notre manière d'opérer :
1° Un bout d'ambre isolé, ayant subi le frottement pendant une minute, retient la balle de sureau suspendue pendant douze minutes.
2° Avec la lumière (rat de cave), la balle de sureau étant placée à une hauteur distante de la lumière de 15 centimètres, l'électricité de l'ambre a retenu la balle pendant deux minutes.
3° La balle de sureau étant disposée à une hauteur de 5 centimètres au-dessus de la lumière, l'électricité ne peut la retenir dans le rayon lumineux ; elle retombe immédiatement dans la direction du fil à plomb.

Ch. Fritz.

Remarque. − Nous avons la conviction que l'action des rayons lumineux est d'autant moins active, que l'Esprit qui se matérialise est plus avancé dans la hiérarchie des êtres spirituels, que sa mission temporaire sur la terre doit laisser une trace profonde.
Ainsi, M. William Crookes, de la Société royale de Londres, chimiste éminent et positiviste, nous déclara quand il nous fit l'honneur d'une visite, 7, rue de Lille, que l'Esprit de Katie-King qui se manifestait à l'aide du médium miss Cook, pouvait soutenir une conversation suivie pendant une, deux et même trois heures parfois, avec une lumière assez vive quoique voilée. − Cette matérialisation complète d'un être concret, charmant, distingué, fut constatée par un nombre considérable de personnes appartenant aux rangs les plus élevés de la société anglaise ; bien des personnes éclairées du monde allemand, russe, hollandais, américain, que nous avions vivement engagées à se rendre à Londres, ont certifié ce remarquable phénomène. Katie-King avait une mission temporaire, nous le répétons, et plusieurs membres de la Société royale de Londres, qui avaient des rapports périodiques avec elle, ont signé les procès-verbaux de cette apparition extramondaine ; ils ont assisté à la séance d'adieu, annoncée par elle bien des mois avant le jour fixé, et tous constatent que le phénomène avait lieu devant vingt personnes, avec une lumière moyenne. Remarquons que ces hommes de science, célèbres à tous les titres, ont photographié Katie-King à la

lumière du magnésium, un grand nombre de fois ; nous avons sous les yeux cinq photographies de cet Esprit obtenues ainsi, et offertes à M. Leymarie par M. le prince Emile de Sayn de Wittgenstein et M. William Crookes : ce dernier est lui-même représenté sur deux épreuves tenant sur son bras gauche le bras droit de l'apparition. Ce fait doit nous engager à chercher la loi plus complète de ces manifestations, et nous remercions nos frères de Bruxelles pour leur aide intelligent dans l'explication de ces études si intéressantes.

Question : Pourquoi les rayons lumineux partant de l'œil humain, projetés sur un même point, sont-ils une opposition gênante à la condensation des fluides nécessaires à la matérialisation ? (Étude à faire.) P.-G. L.

Quid divinum

La Révélation.

Suite. Voir la *Revue* de mars 1876.

La révélation, avons-nous dit, a pour but de sanctionner les découvertes de l'âme et de la guider dans ses nouvelles acquisitions. La révélation ainsi comprise a une raison d'être, elle est nécessaire, indispensable. Est-elle surnaturelle ? demanderont peut-être certaines catégories de spiritualistes. Si vous appelez surnaturel, ce qui est voulu de Dieu, elle est surnaturelle ; mais la révélation est-elle seulement une œuvre de Dieu ? l'âme ne joue-t-elle pas un rôle ? n'est-elle pas obligée de se l'assimiler ? Cette œuvre de l'âme n'est-elle pas aussi surnaturelle, puisqu'elle s'assimile l'œuvre de Dieu ? Vous le voyez, ou il faut renoncer au mot *surnaturel* ou il faut admettre que tout est surnaturel.

Ne vaut-il pas mieux s'entendre une fois pour toutes et admettre que tout ce qui existe est l'œuvre de Dieu ; qu'il crée les mondes pour une fin prévue ; que l'âme humaine se dégage des mondes créés, s'affirme, se développe suivant des lois qu'il lui a imposées, qu'il l'a créé libre vis-à-vis de ces lois, et même vis-à-vis de lui ; puisqu'elle l'ignore. C'est parce qu'elle est libre et qu'elle l'ignore que Dieu lui parle constamment et la dirige tout en respectant son libre arbitre. Son libre arbitre ne rompt pas les liens qui l'unissent à Dieu d'abord à son insu, c'est ce qui constitue sa responsabilité et par suite sa culpabilité. Quelles paroles lui adresse-t-il ? « Mon fils donne-moi ton cœur » dit l'Éternel. − La culpabilité doit donc consister non pas à faire ceci ou cela de telle manière, mais à refuser de lui donner son cœur.

La sollicitude de Dieu est telle, qu'il ne se contente pas d'envoyer des messies, des révélations, qui comme des phares éclairent un vaste horizon dans lequel l'humanité entière peut se développer librement pendant une série de siècles. Il parle à chaque âme par un esprit familier, comme nous l'avons vu pour Socrate et tant d'autres, dont l'histoire a conservé les noms. C'est là le travail de l'esprit familier, de l'ange gardien esprit protecteur : quoi de plus consolant, de plus réconfortant !

Jésus le révélateur confirme ces faits : « En vérité, en vérité, je dis que désormais vous verrez le ciel ouvert et les anges de Dieu monter et descendre sur le fils de l'homme. » (Saint Jean, chap. 1er, vers. 51.)

Ce que vous citez de Saint Jean, me direz-vous, s'adresse à Jésus, mais rien ne prouve que ce qui est vrai pour lui soit vrai pour les hommes.

Ceci nous amène à poser de nouvelles questions : Qu'est-ce que le fils de l'homme, qu'est-ce qu'un fils de Dieu ? Qu'entend-on par un révélateur et un messie ?

A l'époque où Jésus est venu, les sciences n'avaient pas fait grand progrès. La terre était le seul monde habitable et habité. Le soleil et les étoiles n'étaient que des luminaires pour éclairer le jour et la nuit. Le ciel était une voûte dure, solide, dans laquelle les astres étaient enchâssés, et toute la voûte tournait autour de la terre, qui devenait ainsi le point principal de création, celui pour lequel tout le reste avait été fait.

Aujourd'hui que nous savons que notre terre est une planète, que comme les autres elle gravite autour du soleil, et que nous faisons par conséquent partie du ciel ; aujourd'hui que nous savons que les autres planètes reçoivent, comme nous, l'influence fécondante du soleil, qu'elles ont des saisons, qu'elles ont une atmosphère, de l'eau, des neiges, des glaces, qu'elles sont habitables ;
Aujourd'hui que nous savons que les étoiles sont des soleils, et qu'autour gravitent des planètes comme autour du nôtre ; quand la science nous affirme qu'il y a plusieurs nébuleuses superposées les unes sur les autres ; que la voie lactée est une nébuleuse, que dans cette nébuleuse les soleils se comptent par millions et que nous n'occupons qu'un coin très restreint de cette nébuleuse avec tout notre monde planétaire et solaire, − il nous est permis de déduire de ces faits, qui élargissent notre horizon intellectuel, une nouvelle conception, du monde à la seule condition de respecter les sentiments les plus délicats de notre amour pour Dieu et les lois qu'il a établies dans l'univers.
Dieu, existant de toute éternité, n'a pas dû créer des hommes que sur cette terre, bien que la science d'aujourd'hui, qui est parvenue à lire l'âge de la terre et l'histoire de son développement dans ses entrailles, fasse remonter son origine bien plus loin que les six mille ans du texte sacré ; quand vous donneriez à la terre plusieurs centaines de millions d'années, elle a eu un commencement, et Dieu est de toute éternité. La vie de la terre si longue qu'elle soit est un point dans l'éternité.
De plus, d'après cette même science, l'époque la plus probable de l'apparition de l'homme sur la terre ne dépasse pas 20,000 ans ; quelques-uns ne comptent que 12 à 14,000. Que seraient ces 20,000 ans, 100,000 même, vis-à-vis de l'éternité ?
Dieu étant immuable, les mêmes raisons qui l'ont déterminé à créer des hommes existent de toute éternité ; de toute éternité il a dû créer des hommes.
Admettons à la lettre ce qui dit Jésus : qu'il est le fils aîné de Dieu, ne peut-on pas croire qu'il a voulu dire qu'il appartient à une de ces humanités créées bien antérieurement à celle de la terre ? Et comme à cette époque, les savants mêmes croyaient que la terre était le monde, Jésus a pu être vrai en disant : « Avant que le monde fût, j'étais, » − et ailleurs : « J'étais avant qu'Abraham fût. » Il a pu dès lors dire aussi, avec juste raison : « Je suis le fils de l'homme, » expression qui lui était même très familière. Il aurait ainsi passé par les mêmes phases que nous, et par la suite des temps il serait arrivé au degré de perfection qu'il est venu manifester sur notre terre.
Cette explication enlève-t-elle quelque mérite à Jésus ? amoindrit-elle notre sentiment d'amour pour Dieu ? n'est-il pas plus émouvant pour nous de penser que les grands mérites de Jésus peuvent devenir notre partage ? n'est-on pas remué jusque dans les profondeurs les plus intimes du cœur en pensant que des humanités sans nombre nous ont précédés et que nous sommes frères, avec elles, qu'elles ont l'œil sur nous et qu'elles viennent par amour pour Dieu et pour nous se mêler à notre vie terrestre pour nous instruire, pour nous montrer la route en nous disant (Saint Jean, chap. III, vers. II) : « Nous savons ce que nous disons et nous rendons témoignage de ce que nous avons vu. »
Un révélateur, un messie est donc un fils de l'homme, qui a fait partie d'une humanité antérieure, et qui, par amour pour Dieu et pour ses frères moins avancés, vient leur apprendre ce qu'il sait.
Il me reste à vous expliquer le terme de fils de Dieu.
Saint Jean, chap.1, dit :
1. La parole était au commencement, la parole était avec Dieu, et cette parole était Dieu.
3. Toutes choses ont été faites par elle, et rien de ce qui a été fait n'a été fait sans elle.
4. C'est en elle qu'était la vie, et la vie était la lumière des hommes.
5. Et la lumière luit dans les ténèbres, et les ténèbres ne l'ont point reçue.
Comparez ces paroles avec l'étude que nous avons faite, sous le titre de *Spiritualisme* ; voyez quelle lumière a éclairé l'âme rien que par le jeu de la vie et par les facultés qui étaient en elle, et voyez combien est vraie cette parole : que « cette lumière luit dans les ténèbres », car elle ne sait plus où aller, si bien que nous en avons déduit la nécessité d'une révélation.
Voyons la suite :
6. Il y eut un homme, appelé Jean-Baptiste, qui fut envoyé de Dieu.
7. I1 vint pour être témoin et pour rendre témoignage de la lumière, afin que tous crussent par lui.

Jean l'Évangéliste dit de lui, vers. 8 : « I1 n'était pas lui-même la lumière, mais il est venu pour rendre témoignage à la lumière ; » et au vers. 9 : « C'était la véritable lumière qui éclaire tous les hommes venant en ce monde. »
Jésus n'étant pas encore venu, la lumière de Jean ne pouvait donc être que la lumière qui avait guidé les hommes jusqu'à ce moment et qui était le résultat des facultés de l'âme mises en jeu par la vie.
Jean-Baptiste venait donc rendre témoignage de la lumière à la lumière, c'est-à-dire manifester la correspondance de la lumière acquise avec la lumière à venir.
Au verset 10, on lit « II est venu chez soi, et les siens ne l'ont point reçu. » Il est venu chez ceux qui, comme lui, n'avaient que la lumière que tout homme apporte en venant au monde et les siens ne l'ont pas reçu ; du moins, tous n'étaient pas arrivés au point de progrès voulu. A cette époque, comme plus tard, il y avait beaucoup plus d'appelés que d'élus.
Verset 12 et 13 : « Mais quelques-uns ont cru, et à ceux-là il a été donné d'être faits enfants de Dieu » ; savoir, à ceux qui croient en son nom, qui ne sont point nés du sang, ni de la volonté de l'homme, mais de la volonté de Dieu.
Or qu'avons-nous dit, dans notre étude sur le spiritualisme ? Nous avons dit : que l'homme s'était d'abord senti vivre d'une vie différente de celle du milieu ; puis qu'il avait élevé dans son cœur un temple à la force inconnue, qu'il reconnaît supérieure à tout ce qui existe, et qu'ainsi une vie nouvelle, morale, tout intérieure, avait germé en lui ; qu'il avait fini par comprendre que cette force était aussi bonne que toute puissante, aussi miséricordieuse que juste et qu'il avait compris que son âme était le siège de ses sentiments d'amour et de reconnaissance pour Dieu ; que le corps n'était qu'un instrument de travail et de perfectionnement.
N'est-il pas incontestable que tous ceux qui croient cela croient en Dieu ? qu'ils ne sont point nés du sang ni de la volonté de la chair, ni de la volonté de l'homme, mais qu'ils sont nés de Dieu et qu'il leur est donné d'être faits enfants de Dieu, parce que seuls ils peuvent comprendre que de nouvelles destinées les attendent et être disposés à reconnaître Jésus pour l'envoyé de Dieu.
D'où il suit, que tous les hommes, comme Jésus, sont appelés à être enfants de Dieu, à voir le ciel ouvert et à voir monter et descendre les anges du ciel sur eux, quoiqu'ils ne soient encore que les fils de l'homme. Tous sont les fils de l'homme, mais tous ne sont pas les fils aimés de Dieu ; tous n'ont pas atteint le degré d'avancement pour être des messies. Être messie ou enfant de Dieu est une simple question d'avancement. Aussi Jean-Baptiste dit de lui : « Celui qui vient après moi m'est préféré, et je ne suis pas digne de délier les courroies de ses souliers. » (Chapitre I, verset 27.)
Saint-Jean l'Évangéliste (chapitre XIV, verset 12) prête ces paroles à Jésus : « Vous pourrez faire tout ce que je fais et vous ferez de plus grandes choses encore quand j'aurai été vers le Père. » Donc Jésus, le messie, le fils de Dieu, le fils de l'homme, est de la même nature que nous, il représente un degré de perfection que nous n'avons pas, mais que nous pouvons espérer atteindre si nous l'imitons.
Jean-Baptiste est encore venu rendre un autre témoignage de Jésus : « J'ai vu, dit-il, l'Esprit descendre du ciel comme une colombe. »
« Pour moi, dit-il encore, je ne le connaissais pas, mais celui qui m'a envoyé baptiser d'eau m'avait dit : − Celui sur qui tu verras l'Esprit descendre et s'arrêter, c'est celui qui baptise du Saint-Esprit. − Et j'ai vu et j'ai rendu témoignage, que c'est lui qui est le fils de Dieu. »
Ce fait prouve l'intuition, dont Platon et tant d'autres avaient déjà fait preuve. Jean-Baptiste ne connaissait pas Jésus, mais avant de venir on lui avait dit ce qui devait le caractériser, et il s'en rappelle.
Cela prouve aussi que, de l'autre côté, il y a plusieurs demeures ; que les habitants de l'une ne connaissent pas les habitants des autres, et que quand on vient sur la terre on y vient avec une sorte de prédestination, c'est-à-dire pour faire telle ou telle chose.
Faute de connaître la réincarnation, on n'a pas compris ce que Saint-Paul entendait par prédestination, et on a voulu induire de sa théorie une fatalité. Ce n'est point ainsi que je le comprends. Lorsque Saint-Paul dit : « Ce qui est animal est venu le premier, ce qui est spirituel vient après... ; transformez votre âme animale en âme spirituelle, » il devait bien savoir que cette transformation ne pouvait se faire en une vie d'homme : aussi s'écrie-t-il : « 0 mort, où est ton

aiguillon ? 0 sépulcre où est ta victoire ? » Forcément il devait croire à la réincarnation. La prédestination ne peut donc signifier autre chose que le rôle que l'on vient remplir sur la terre, rôle qui nous a été appris avant de venir et dont on conserve l'intuition. Ce rôle est la conséquence de la loi d'évolution, de la loi de progrès. On ne peut pas revenir pour faire ce que l'on sait, on revient pour apprendre ce qu'on ne sait pas. Ce que l'on a à apprendre est votre prédestination comme l'élève de cinquième, quatrième, troisième est prédestiné à traduire tels auteurs grecs ou latins.
Le rôle de Jésus était bien prédestiné aussi, puisqu'il avait été annoncé par les prophètes. Plusieurs actes de sa vie, sa mort et son genre de mort avaient été prédits. Lui-même avait l'intuition de ce qui devait lui arriver. Il lisait dans le cœur des hommes ; il aurait pu éviter ce qui le menaçait, il ne voulut pas le faire ; il a dit : « Père, que ta volonté soit faite et non la mienne. » Il a su supporter ce qui devait lui arriver de la part de ceux qui ne croyaient pas.

(A suivre.) Docteur D. G.

Lettres sur la démonologie et la sorcellerie

Par Walter Scott.
(Voir *Revue* de mars 1876, page 86.)
Pages 27 à 35. − Une très singulière et très intéressante explication de ces combinaisons mentionnées par le docteur Hibbert, d'illusions fantastiques jointes à une désorganisation de dangereuse espèce, a fréquemment été racontée en société par feu le savant docteur Gregory d'Edimbourg, et quelquefois citée, je pense, dans ses lectures. Voici le fait :
Un malade du docteur Gregory, personne qui, on le comprend sans peine, appartenait au premier rang de la société, ayant fait appeler le docteur, lui raconta, dans les termes suivants, ses singulières souffrances :
« J'ai l'habitude, dit-il, de dîner à cinq heures, et lorsque six heures précises arrivent je suis sujet à une visite fantastique. La porte de la chambre, même lorsque j'ai eu la faiblesse de la verrouiller, ce qui m'est souvent arrivé, s'ouvre tout à coup ; une vieille sorcière semblable à une de celles qui hantaient les bruyères de Forres, entre d'un air menaçant et irrité, s'approche de moi avec les démonstrations de dépit et d'indignation propres à caractériser les sorcières qui visitaient le marchand Abudah dans les contes orientaux. Elle se jette sur moi, mais si brusquement que je ne puis l'éviter, et alors me donne un violent coup de sa béquille ; je tombe de ma chaise sans connaissance, et je reste ainsi plus ou moins longtemps. Je suis tous les jours sous la puissance de cette apparition. Tel est mon surprenant sujet de plainte. »
Le docteur lui demanda sur-le-champ s'il avait invité quelqu'un à être avec lui pour rester témoin d'une semblable visite. Il répondit que non. La nature de ce dont il se plaignait était si particulière, on devait si naturellement l'imputer à un jeu d'imagination ou à un dérangement mental, qu'il lui avait toujours répugné d'en parler à qui que ce fût. « Alors, dit le docteur, si vous le permettez, je dînerai aujourd'hui avec vous, tête-à-tête, et nous verrons si votre méchante vieille femme viendra troubler notre société. » Le malade, qui s'était attendu à se voir rire au nez, au lieu d'exciter la compassion, accepta avec joie et gratitude. Ils dînèrent, et le docteur Gregory, qui supposait l'existence de quelque maladie nerveuse, employa le charme de sa conversation, bien connue comme une des plus variées et des plus brillantes, à captiver l'attention de son hôte, et l'empêcher de penser à l'approche de l'heure fatale qu'il avait coutume d'attendre avec tant de terreur. Il réussit au-delà de ses espérances. Six heures arrivèrent sans qu'on y fît attention. Il espérait qu'elles passeraient sans conséquence funeste ; mais à peine quelques minutes étaient-elles écoulées, que le monomane s'écria d'une voix troublée : « Voici la sorcière ! » Et se renversant sur sa chaise, perdit connaissance.
Un second exemple également remarquable me fut cité par le médecin qui avait été dans le cas de l'observer, mais qui désirait taire le nom du héros d'une si singulière histoire. Quant à l'ami qui m'a

attesté ce fait, je puis dire que, si j'étais libre de le nommer, le rang qu'il occupe dans sa profession, autant que le degré de science et de philosophie auquel il est parvenu, lui donne des droits incontestables à la confiance.
Ce médecin fut appelé pour soigner la maladie d'une personne aujourd'hui morte depuis longtemps, mais qui, durant sa vie, occupait dans la magistrature un rang élevé qui mit souvent la fortune des autres à sa discrétion : par conséquent, sa conduite était soumise au public. Il avait conservé pendant plusieurs années sa réputation peu commune d'assiduité, de bon sens et d'intégrité.
Au moment des visites de mon ami, il en était réduit à garder la chambre, quelquefois le lit ; cependant, de temps à autre, appliqué aux affaires, et en apparence donnant toute sa force et l'énergie de son talent à la suite de celles qui lui avaient été confiées, rien n'indiquait à un observateur superficiel le moindre affaiblissement dans ses organes, ni la moindre altération dans ses facultés morales ; aucun symptôme ne faisait craindre une maladie aiguë ou alarmante ; mais la faiblesse du pouls, l'absence de l'appétit, la difficulté de la digestion et le constant affaiblissement des esprits semblaient prendre leur origine dans une cause cachée que le malade était résolu à taire. Le sens obscur des paroles de cet infortuné, son embarras qu'il ne parvenait que difficilement à dissimuler, la brièveté et l'évidente contrainte de ses réponses aux questions investigatrices du médecin, déterminèrent mon ami à adopter un autre mode d'enquête. I1 eut recours à la famille pour découvrir, s'il était possible, la source du chagrin qui oppressait le cœur et brûlait le sang de son malheureux malade. Tous, interrogés en diverses occasions, déclaraient toujours n'avoir aucune idée de la cause de cette affliction, qui évidemment les affectait autant qu'ils le pouvaient voir (mais ils devaient craindre de se tromper) : l'état de ses affaires était prospère, aucune perte de famille n'avait pu lui occasionner un chagrin semblable, aucun désappointement dans ses affections ne pouvait se supposer à son âge, aucune idée de remords ne s'alliait à son caractère. Le médecin finalement eut recours avec le monomane à une explication sérieuse ; il lui parla de sa folie de se vouer à une mort triste et lente, plutôt que de dévoiler la douleur qui le minait. Il insista particulièrement sur l'atteinte qu'il portait à sa réputation, en permettant de soupçonner que cet abattement pût provenir d'une cause secrète trop scandaleuse, peut-être même trop déshonorante pour être pénétrée ; qu'ainsi il lèguerait à sa famille un nom suspect et terni, et laisserait après lui une mémoire qu'on pourrait associer aux idées d'une faute dont le coupable n'avait osé se confesser. Le malade, plus frappé par cet appel que par tout ce qui lui avait été dit jusque-là, exprima le désir de s'expliquer franchement avec le docteur : chacun s'éloigna, et, la porte de la chambre fermée, il entreprit sa confession en ces termes :
« Vous ne pouvez, mon cher ami, avoir plus que la conviction que je succombe sous le poids de la fatale maladie par laquelle toutes mes forces vitales sont absorbées. Mais vous ne pouvez comprendre la nature de mes souffrances et la manière dont elles agissent sur moi, ni même, les comprenant, votre zèle et votre habileté ne peuvent m'apporter de soulagement. » − « Est-il croyable, dit le médecin, que ma science ne puisse parvenir à vous être utile ? La médecine a des ressources dont ceux qui ne la connaissent pas peuvent n'avoir aucune idée ; mais tant que vous ne développerez pas entièrement les symptômes de votre mal, il est impossible à l'un de nous de décider ce qu'il est ou non loisible à mon art de pratiquer. » − « Je puis vous répondre, répliqua le malade, que la situation où je me trouve n'est pas nouvelle, puisqu'on la retrouve dans le fameux roman de Lesage. Vous vous souvenez sans doute de la maladie dont il est dit que mourut le duc d'Olivares ? » − « L'idée, répondit le médecin, qu'il était visité par une apparition, à l'existence de laquelle il n'ajoutait aucunement foi, mais il en mourut néanmoins, vaincu et terrassé par sa puissance imaginaire. » − « Je suis, mon cher docteur, dans la même position, et la présence de la vision acharnée qui me poursuit est si pénible et si odieuse, que ma raison est totalement insuffisante à combattre les effets de mon cerveau malade : bref, je suis évidemment victime d'une maladie imaginaire. » Le médecin écoutait ces paroles avec anxiété, et, pour le moment, évitant toute contradiction fatale à l'imagination frappée de cet homme, il se contenta pendant quelques minutes d'approfondir quelle était la nature de l'apparition qui le tourmentait, et d'entrer dans des détails sur la façon dont une si singulière manie s'était emparée de son imagination, bien que la

force de son intelligence parût être une garantie contre toute atteinte aussi étrange. Le malade dit que les progrès en avaient été graduels, et que dans l'origine elle ne portait pas un caractère terrible, ni même désagréable. Pour le prouver il fit le récit suivant :

« Mes visions ont commencé il y a deux ou trois ans. Je me trouvais de temps en temps ennuyé par la présence d'un gros chat qui entrait et sortait, sans que je pusse dire comment, jusqu'à ce qu'enfin la vérité me fût démontrée, et que je me visse forcé à ne plus le regarder comme un animal domestique, mais bien comme un jeu des éléments qui n'a aucune existence, si ce n'est dans mes organes visuels en désordre, ou dans mon imagination déréglée. Jusque-là, je n'avais nullement pour cet animal l'aversion absolue de feu le brave chef montagnard écossais, que tout le monde a vu passer par les différentes couleurs de son plaid, lorsque par hasard un chat se trouvait dans un appartement avec lui, même ne l'aperçût-il pas. Au contraire, je suis plutôt l'ami des chats, et je supportais avec tranquillité la présence de mon visiteur imaginaire, qui m'était devenu très indifférente, lorsque pendant quelques mois lui succéda un spectre d'une plus grande importance, ou qui du moins a un aspect plus imposant. Ce n'était autre chose que l'apparition d'un huissier de la cour, habillé comme pour assister un lord lieutenant de l'Irlande, un lord haut-commissaire de 1'Eglise, ou tout autre personnage qui porterait sur son front l'empreinte et le rang d'un délégué du souverain.

Ce personnage en habit de cour, avec la bourse et l'épée, une veste brodée et le chapeau sous le bras, se glissait à mes côtés comme l'esprit du beau Nash, et, soit chez moi ou chez les autres, montait l'escalier devant moi comme pour m'annoncer dans un salon, puis se mêlait à la société, quoiqu'il fût évident que personne ne s'apercevait de sa présence, et que seul je fusse sensible aux chimériques honneurs que me voulait rendre cet être imaginaire. Cette bizarrerie de mon imagination ne produisit pas beaucoup d'effet sur moi ; cependant elle ne laissa pas de me faire naître des doutes sur la nature de mon dérangement, et de m'alarmer touchant l'influence qu'elle pouvait avoir sur mes facultés. Mais cette modification de mon mal eut aussi sa durée déterminée. Après quelques mois, je n'aperçus plus le fantôme de l'huissier : il fut remplacé par un autre, horrible à la vue et effrayant à l'imagination, puisque ce n'était autre chose que l'image de la mort elle-même, l'apparition d'un squelette. Seul ou en compagnie, poursuivit l'infortuné vieillard, la présence de ce fantôme ne m'abandonne jamais. En vain, je me suis répété cent fois que ce n'est point une réalité mais simplement une image équivoque, la pénétration maladive d'une imagination surexcitée, ou l'effet d'un dérangement dans l'organe de la vue ; mais à quoi servent ces réflexions lorsque l'emblème et à la fois le présage de la mort sont devant mes yeux ; lorsque je me vois en idée, à la vérité, le compagnon d'un fantôme représentant un pâle habitant des tombeaux, tandis que je respire encore sur la terre, science, philosophie, religion même, rien n'a de pouvoir contre un pareil malheur ; et je sens trop positivement que je dois mourir victime d'une affection aussi mélancolique, bien que je ne crois pas à la réalité du spectre qui est devant mes yeux. »

Le médecin fut affligé de voir, par ces détails, combien fortement cette idée était empreinte dans l'imagination du patient. Très ingénieusement il fit au malade, qui alors était au lit, plusieurs questions, dans l'espérance de l'amener, comme un homme de bon sens, à employer son jugement pour combattre avec succès le désordre fantastique qui avait produit de si fâcheux effets. « Ce squelette, dit le docteur, semble donc toujours présent à vos yeux ? » − « Mon malheureux destin, répondit le malade, est de le voir toujours. » − « Je comprends, continua le médecin ; il est à l'instant même présent à votre imagination. Et dans quelle partie de votre chambre le voyez-vous ? » − « Immédiatement au pied de mon lit : lorsque les rideaux sont entrouverts, le squelette me paraît se placer entre eux, et remplir l'espace vide. » − « Vous dites que vous êtes affecté de cette illusion. Avez-vous assez de fermeté pour vous convaincre de sa réalité ? Aurez-vous assez de courage pour vous lever et pour vous placer à l'endroit qui vous semble occupé, afin de vous convaincre de la déception ? » Le pauvre homme soupira, et secoua la tête d'une manière négative. « Eh bien ! dit le docteur, nous ferons l'expérience une autre fois. » Alors il quitta sa chaise à côté du lit, et, se plaçant entre les deux rideaux entrouverts, indiqués comme la place occupée par le fantôme, il demanda si

le spectre était encore visible. « Non entièrement, dit le malade, parce que votre personne est entre lui et moi ; mais j'aperçois sa tête par-dessus vos épaules. »
On rapporte que le docteur tressaillit un moment, en dépit de sa philosophie, en recevant une réponse qui affirmait, d'une manière si précise, que le spectre le touchait de si près. Il recourut à d'autres moyens d'investigation, mais sans plus de succès. Le malade tomba dans un marasme encore plus profond, et mourut dans la même angoisse d'esprit qui l'avait affecté pendant les derniers mois de sa vie.

Une conférence sur Lamartine, faite en janvier 1876

Dans la conférence de M. Legouvé, le brillant et charmant orateur parle de Lamartine, homme d'Etat, puis de l'homme. Nous reproduisons les passages qui suivent, croyant ainsi rendre hommage au grand poète qui regardait l'humanité comme une ruche immense, où nulle abeille n'était dispensée d'apporter son miel, et qui lui donna, à cette ruche, des poèmes incomparables et des volumes où se trouvent décrits les faits historiques les plus attachants, ou bien, des scènes attendrissantes de la vie privée. Lamartine fut un ouvrier laborieux.
Nous devons aimer cette figure bienveillante qui regarda les êtres inférieurs comme des ébauches d'âmes croyant à leur ascension continuelle et à leurs transformations successives ; comme la plupart de nos philosophes, il les faisait aussi candidats futurs à l'humanité, ces amis véritables et dévoués, pour lesquels il avait tant de sollicitude. Avec Legouvé, cet esprit fin et délicat, nous croyons que la *charité du cœur* est supérieure à cette grande vertu, la raison, qui accomplit en ce monde les choses essentielles à la vie matérielle ; tandis que la charité inspire le dévouement et l'amour, cette autre poésie de l'âme. Allan Kardec l'a dit bien justement : « Hors la charité point de salut. »
« ... On a souvent remarqué, dit Legouvé, que Dieu lui avait tout donné en partage : la beauté, la noblesse, le courage, le génie ; mais il avait reçu quelque chose de plus rare encore que tous ces dons : c'était la faculté de s'en servir à volonté. Ils étaient toujours à sa disposition. A quelque heure qu'on s'adressât à lui, il était toujours prêt à parler, à écrire ou à agir. Un grand danger le saisissait-il en pleine nuit, en plein sommeil ? Pas un cri de surprise ! pas une seconde d'effarement ! Il se mettait à être héroïque, tout de suite, en se levant. Son courage s'éveillait en même temps que lui. De même pour son génie de poète.
Sa sœur lui présente un jour une jeune fille qui désirait quelques lignes de lui sur son album. Lamartine prend une plume, et, sans se donner un moment pour réfléchir, sans s'arrêter une seconde, il écrit :

Le livre de la vie est le livre suprême
Qu'on ne peut ni fermer, ni rouvrir à son choix ;
Le passage attachant ne s'y lit pas deux fois ;
Mais le feuillet fatal se tourne de lui-même.
On voudrait revenir à la page où l'on aime,
Et la page où l'on meurt est déjà sous nos doigts !

Puis, ces vers terminés, il les tend d'une main nonchalante à sa sœur, qui les lit, et, stupéfaite de leur beauté et de son air d'insouciance, ne put s'empêcher de s'écrier : « Mon Dieu, pardonnez-lui, il ne sait pas ce qu'il fait ! »
Telle était, en effet, la facilité de Lamartine qu'elle ressemblait à de l'inconscience. N'a-t-il pas dit lui-même, un jour, à un de ses amis fort absorbé par un travail : « Que faites-vous donc là, mon cher, avec votre front dans vos mains ? − Je pense. − C'est singulier ! moi, je ne pense jamais, mes idées pensent pour moi ! »
... La bonté ! tel fut le dernier trait distinctif de cette admirable nature, le sceau suprême et comme le couronnement de toutes ses qualités. Lamartine fut bon avec grandeur, comme il fut tout. Il

embrassait dans sa sympathie non-seulement l'humanité entière, mais tous les êtres de la création. Semblable à ces saints du moyen âge qu'une affinité mystique unissait, dit-on, aux créatures inférieures, et que les légendes nous représentent entourés d'animaux attachés à leurs pas et d'oiseaux volant au-dessus de leurs têtes, Lamartine avait avec les bêtes des liens mystérieux. Il a trouvé pour les peindre des paroles et des images plus pénétrantes que les vers mêmes de Virgile et d'Homère.
Tel était le rayonnement de sympathie qui s'échappait de ses regards, de sa voix, de sa démarche, qu'il semblait retenir autour de lui, par je ne sais quelle attraction magnétique, tout ce peuple d'animaux qui vivait chez lui, les yeux fixés sur lui ! Ses chiens, ses oiseaux, ses chevaux n'étaient pas pour Lamartine ce qu'ils sont pour les désœuvrés, des objets d'amusement ou de caprice, non ! il voyait en eux des camarades, il l'a dit lui-même, des frères ; il les interrogeait, il leur répondait, il semblait les entendre... C'était une communication, je dirais presque une communion perpétuelle entre cette âme supérieure et ces ébauches d'âmes. Je le vois encore étendu sur un canapé, causant de sujets fort sérieux, avec deux griffons à ses pieds, et coiffé d'une levrette ; cette jolie bête exécutait autour du front de son maître des évolutions si gracieuses que je me récriai d'admiration. « Regardez-la, me dit Lamartine sans se retourner, elle écoute, elle voit qu'on parle d'elle, elle est si coquette ! ... »
... Un pauvre jeune poète, nommé Armand Lebailly, mourait de phtisie à l'hôpital Saint-Louis. J'y entraîne Lamartine, certain que sa visite ferait plus de bien au moribond que dix visites de médecin. Nous arrivons, nous montons à la salle Sainte-Catherine ; en entrant, j'aperçois au bout de la salle le pauvre misérable assis près du poêle, les deux bras étendus sur une table, la tête entre les deux bras, et le visage enseveli sous ses longs cheveux en désordre. Au bruit de nos pas, il relève un peu le front et nous jette de côté un regard farouche : mais à peine a-t-il reconnu mon compagnon, que la stupéfaction, la joie, l'orgueil, l'attendrissement, éclatent sur sa figure ; tout tremblant il se lève, vient à nous et n'a que la force de prendre la main que lui tendait le grand poète et de la baiser.
La conversation fut de la part de Lamartine un mélange charmant de bonté de père et de bonté de poète ; il parla à Lebailly de ses vers, il lui en répéta même quelques-uns, une sœur de charité n'aurait pas si bien fait. Après un quart d'heure, il se leva, et voyant que le malade voulait nous accompagner jusqu'à la porte : « Prenez mon bras, lui dit-il, et appuyez-vous sur moi. » Nous traversâmes ainsi cette longue salle entre deux rangées de malades, les uns debout au pied de leur lit, les autres assis, les autres levés sur leur séant, tous se découvrant à notre passage : ce grand nom avait mis tout l'hôpital en rumeur. Lebailly jetait à droite et à gauche des regards étincelants, qui semblaient dire : C'est mon ami, je lui donne le bras ! Il pleurait, il riait, il ne souffrait plus !
Une fois dans la voiture, Lamartine, après un moment de silence, me dit : « Ce pauvre jeune homme est bien malade, mais il n'est pas à la veille de mourir. De longs soins lui seront encore utiles joignez cela à ce que vous lui donnerez. » Il me tendit un billet de cinq cents francs. Trois jours après, quelle fut ma stupéfaction en apprenant que lui-même était poursuivi pour une somme de quatre mille francs, qu'il ne pouvait pas payer ! Il avait oublié qu'il devait, en voyant qu'un autre souffrait… »

Dissertations spirites

Le Doute, par Raphaël.
De cet ouvrage, édité à Paris en 1866, nous transcrivons le passage suivant traitant de la prière, il nous a paru digne d'être cité.
« Un homme parut marqué au front du sceau du progrès. I1 vint sur la terre pour glorifier ce que les hommes méprisent, et faire éclater dans son existence tout entière la puissance de la prière.
Ses lèvres ne murmuraient point de longues phrases ; son esprit ne s'égarait point à la recherche de vaines formules ; mais il disait avec une confiance inébranlable : Mon père, accordez-moi cette grâce.

Il ne demandait ni les richesses qui passent, ni les honneurs d'un moment, mais il priait pour que le monde entrât dans une voie nouvelle, que le paralytique se tînt debout, que l'aveugle vit la lumière, et toujours il était exaucé.
Cet homme, dont la vie fut une soumission constante aux volontés divines et les dernières paroles une prière pour ses bourreaux ; cet homme, que les siècles succédant aux siècles honoreront comme un modèle, c'était l'humble enfant du peuple, c'était le Christ !
La prière est une élévation de notre âme à Dieu ; chaque fois qu'elle a lieu, elle renouvelle et fortifie notre alliance avec lui ; celui qui ne prie jamais risque de s'égarer.
Notre âme, émanation de Dieu, n'est jamais séparée de lui ; un lien lumineux la retient toujours à son Créateur ; nos pensées dans nos désirs ardemment formulés, arrivent à lui en suivant ce lien, comme un fil électrique.
La prière est un magnétisme spirituel ; quand nous demandons grâce pour le coupable plongé dans les ténèbres de l'autre vie, notre prière, comme un rayon de lumière, va le frapper dans sa sombre solitude, elle le revêt de force, le calme, l'invite à prier et lui aide à s'élever au-dessus de la région ténébreuse.
Pour être exaucée, la prière doit avoir la charité pour mobile ; elle arrive d'autant mieux à Dieu qu'elle est plus pure, plus désintéressée, que notre soumission est plus parfaite et notre confiance plus entière ; celle de l'égoïste ne peut se détacher de son âme, et, par conséquent, parvenir à Dieu.
Toutes les prières peuvent être réduites à de courtes invocations ; la plus longue ne doit pas excéder le Pater, les interminables oraisons sont un sujet de distractions ou d'exaltations.
Notre cœur est l'unique sanctuaire de l'amour et de l'adoration que nous devons à notre Créateur ; la prière n'est donc pas plus écoutée dans un lieu que dans un autre ; partout elle est bonne lorsque notre esprit la fait avec ferveur.
Le signe de la croix est une pratique inutile ; Dieu ne nous demande pas de faire un appel aux attributs de sa divinité, que le Père, le Fils et le Saint-Esprit personnifient.
Quant aux différentes positions à adopter pendant la prière, elles sont indifférentes et à la convenance de chacun ; l'humilité étant une vertu de l'âme ne peut consister dans des attitudes extérieures.
Travailler, remplir les devoirs de son état, c'est prier ; souffrir avec résignation les peines, les adversités, c'est prier ; pardonner, rendre le bien pour le mal, c'est prier ; aider ses frères, c'est prier ; en un mot, toute action utile à son prochain est la pensée la plus agréable à Dieu. »
Le texte sur les richesses et les héritages, du même auteur, mérite aussi d'être reproduit :
« Un jour, considérant les enfants de la terre, je vis qu'ils étaient en proie à une sorte de délire ; ils fréquentaient plutôt le temple de l'or que celui de Dieu, et cette adoration indigne avilissait leurs noms.
Les hommes qui cherchaient des compagnes pesaient leur or avant de les épouser ; les femmes agissaient de même ; et ils poussaient si loin cet amour d'un vil métal, qu'ils le préféraient à l'âme de leur père.
Car, étant venu à mourir ; avant que sa tombe se fût refermée, ces misérables enfants du siècle s'arrachaient ses dépouilles, et, plutôt que d'en céder un lambeau, ils brisaient les liens qui doivent unir les enfants d'un même père.
Pendant qu'ils se rendaient aussi horribles à voir que des chacals se disputant un cadavre, mes yeux, perçant les ténèbres qui séparent ce monde de l'autre, virent un esprit doué d'une douce clarté.
Il était triste, et des soupirs, soulevaient sa poitrine. Hélas ! ces tristes adorateurs de l'or, ce sont mes enfants ; dans leurs cœurs, ils ont dit : Il a assez vécu, à nous de posséder ! et pas une prière n'est montée à Dieu.
Il s'arrêta pour pleurer comme pleurent les ombres, et élevant ses mains vers le ciel, il s'écria : Maudissez, Seigneur, cet or qui leur fit oublier leur père et les rendit ennemis ; faites qu'à jamais il soit stérile pour eux !

En voyant le nombre d'infamies qu'ils commettaient pour posséder cet or, j'étais plongé dans la stupeur, me demandant : qui sauvera de cet abîme les enfants de la terre ? Une grande rumeur me tira de cet abattement.
Des années que je puis évaluer à un siècle, comme des coursiers rapides, une a une passèrent devant moi. Un homme parut, ce n'était pas le Christ, mais il lui ressemblait ; sa voix, comme le tonnerre, se fit entendre.
« Plus d'héritage ! disait-elle, aux peuples réunis ; que les pères n'amassent ni ne spolient pour des enfants ingrats, et que les fils ne dissipent plus dans l'orgie les deniers paternels.
Plus d'héritage ! que tous produisent, c'est la loi de Dieu ; désormais l'oisif ne dévorera plus le pain du travailleur. A chacun selon ses œuvres, à chacun selon ses mérites. »
Entendant ces paroles, je crus qu'il allait tomber sous le courroux des peuples assemblés et le ressentiment des dépossédés. Il n'en fut rien. Le doigt de Dieu était sur cet homme ; ils se soumirent.
Et je vis que les habitants de la terre gagnaient en fraternité ce qu'ils perdaient en richesses ; nul ne désirait la mort de son semblable ; ils s'aimaient sans arrière-pensée, et l'oisiveté avec son hideux cortège disparut d'au milieu d'eux.
Et ravi de ce que je venais de lire, je m'écriai aussi : « Plus d'héritage ! − dit Raphaël − disparaissez à jamais, éléments de discordes, et soyez la bienvenue parmi nous, nouvelle doctrine, qui apportez la lumière, le progrès et l'union. »

Ce qui rapproche du Spiritisme

(Suite), *voir la Revue de mars 1875.*
Quelle différence entre la passion qui pousse ainsi à condamner la justice des justices et la simplicité droite et intelligente qui, au simple exposé de ce principe si logique et si rationnel, s'écrie spontanément : « Ah ! quel bonheur qu'il en soit ainsi ! » Tel est le cri de l'âme qui se reconnaît ; un éclair a brillé sur son chemin et ne s'éteindra plus, elle s'est retrouvée elle-même, elle s'est palpée en quelque sorte pour se dire : « Je suis moi. Cet éclair de lumière qui tout à coup a percé les ténèbres profondes où je me trouvais, m'a rendu la connaissance de moi-même ; je me souviens, je crois, j'aime et j'espère. » Ainsi illuminée de cette flamme intérieure, cette âme reprendra vigoureusement le travail trop longtemps négligé peut-être. L'homme, qui en est la personnification visible sur la terre, trouvera désormais à sa vie un but qui lui était jusque-là resté inconnu. De paresseux et négligent qu'il était, il deviendra diligent et travailleur ; s'il a des vices il cherchera à s'en guérir, car il pourra bientôt constater combien ils entravent la marche vers le progrès ; surtout il ne sera plus l'ennemi de personne. Aux injures et aux diatribes il répondra par des actions charitables et des pensées d'amour, il ne se vengera même pas en pensée. Est-ce là une des causes de l'acharnement des passions qui parfois se déchaînent contre le Spiritisme ?
Admettre qu'une doctrine a le pouvoir de rendre moins imparfaits ses adeptes, que ne le font généralement les autres enseignements, c'est reconnaître sa supériorité ; il ne s'agit pas ici d'appréciations plus ou moins justes, il s'agit de faits. Il n'est pas encore question de résultats qu'une foule de circonstances peuvent modifier dans chaque individu, à cause des attaches personnelles qui jusqu'à un certain point, lui ôtent sa liberté d'action ; il s'agit des effets inévitables produits par l'enseignement spirite dès qu'il a pu conquérir l'assiette d'une famille, en y établissant l'union pour chasser devant lui tous les doutes, pères des préjugés. Chaque membre de cette famille se sait dès lors uni aux autres par un double lien : le lien actuel, le lien éternel. Le lien actuel est celui que produit l'état momentané de l'être en sa qualité de père, de mère, fils, fille, sœur ou frère ; le lien éternel est celui qui enlace tous les membres visibles ou invisibles de la grande famille humaine.
La connaissance de ce lien éternel, naguère inconnu d'un grand nombre et nié encore par beaucoup de gens, loin d'affaiblir l'autre lui donne une force de plus. Les membres d'une même famille

peuvent se dire : « Les liens qui nous unissent sont doubles, par conséquent plus forts, car, à la parenté éternelle que les incrédules de notre époque ne reconnaissent pas encore, se joint cette parenté d'un jour qui, le plus souvent, est une nouvelle édition d'une parenté corporelle se perdant dans la nuit des temps. » En présence des réflexions que font naître des pensées de ce genre, les liens deviennent plus forts, la certitude qu'on possède qu'ils ne seront jamais brisés les rend indestructibles et pousse ceux qui en sont entourés à faire qu'ils le soient : On peut dire que le Spiritisme, ce consolateur annoncé dans 1'Evangile et venu, selon sa parole, dans ces temps d'abomination et de désolation, rétablit toutes choses dans la famille. Il fait naître, dans un intérêt moral, l'amour filial dans les enfants, l'amour paternel et maternel dans ceux qui leur ont donné la vie terrestre ; il donne le courage à l'adolescence qui entre dans la vie, il redresse l'espérance des vieillards, il procure à tous le bonheur s'ils savent le comprendre et s'ils sont assez purs pour le savourer. − Est-ce pour cela qu'on s'insurge contre ses principes ? − Le Spiritisme organise la famille sur des bases d'une solidité inconnue jusqu'ici. Il remplit les promesses du divin Maître, il console. Voilà ses lettres de noblesse et les titres indiscutables qu'il porte avec lui. On n'a pas besoin d'être grand clerc pour lire et apprécier ce divin passeport qui vient du ciel et qui assure à la doctrine qui en est le porteur le franc passage dans toutes les âmes de bonne foi, où elle laissera, laisse et a laissé des traces ineffaçables de son séjour. Qui peut organiser la famille a le droit et le devoir de poursuivre son œuvre de charité ; quelles que soient les pierres et les ronces accumulées sur le chemin, l'œuvre continuera donc de se produire. Une seule volonté, celle de Dieu lui-même, pourrait s'opposer à son action ; un avenir prochain et les fruits obtenus feront connaître de quel côté se trouve cette volonté toute-puissante.

Médium, Marc Baptiste.

Nécrologie

De Rouen nous avons reçu le Vendredi Saint la lettre de faire part pour l'enterrement de mademoiselle Louise-Aimée Lieutaud, présidente de la Société spirite de cette ville. Notre sœur était âgée de quatre-vingts ans, et la lettre de faire-part qui nous est adressée porte ces mots remarquables :

Nous avons l'honneur de vous faire part de la perte que nous avons faite en la personne de, etc., *décédée dans la sainte croyance Spirite, qui, pendant dix-huit ans, a fait le bonheur et la consolation de ses vieux jours. Priez Dieu qu'il reçoive son Esprit en sa sainte grâce*.

Deux membres de la Société pour la continuation des Œuvres spirites d'Allan Kardec se sont rendus à Rouen pour assister à l'inhumation.

Le mois prochain nous donnerons le discours de M. Blot, président de la Société de Rouen ; il nous est parvenu trop tard.

Poésie spirite : L'éveillé

C'est lui, c'est l'Éveillé... Voulez-vous le connaître ?
La tabatière en main, artistement planté,
Le chapeau de travers, le briquet au côté,
C'est bien lui ; saluez notre garde champêtre,
Tambour-maître jadis du petit Caporal,
    Aujourd'hui l'effroi du village,
Et contre deux poulets surpris en maraudage

Rédigeant un procès-verbal.
« Voyez, lui dit Lubin, et non pas sans malice,
Une vache paissant dans le pré de Colas ;
Colas n'a cependant ni vache ni génisse. »
L'Éveillé répondit : « clampin, je ne vois pas. »
« Ah bah ! près du taillis, garde, ne vous déplaise,
La bête, sans lien, en prend tout à son aise ;
Si peu que dure encore son baiser assidu,
Du malheureux Colas le pré sera tondu.
Que faites-vous ici cloué sous le tricorne ?
Faut-il vous amener la vache par la corne ?
Y verrez-vous plus clair ? » − « Imbécile ! tais-toi.
Tu pourrais bien, plus tard, me payer ta bévue ;
Sais-tu pourquoi ce soir je n'ai pas bonne vue ?
Comprends-tu ?... La vache est à moi…

L'homme aura-t-il toujours deux poids et deux mesures ?
Peuples et potentats, habitants des masures,
Grands seigneurs... *Respect à la loi !*

L'Esprit frappeur.

Avis

Depuis quelques jours notre frère Leymarie s'est constitué prisonnier pour un an à la maison cellulaire dite de la Santé ; singulière coïncidence, c'était le 22 avril dernier, anniversaire de son entrée à Mazas, en 1875, même jour et à la même heure.
Notre sympathie lui est acquise, et, nous le savons, il supportera sa réclusion avec dignité et courage.

Plusieurs journaux reproduisent le compte rendu des expériences spirites faites en Russie par une soi-disant commission scientifique. Ces expériences nous paraissent si peu sérieuses de toutes manières, que nous ne nous donnerons pas la peine de répondre au long article du *Courrier de France*, qui nous prend à partie.
Le jury se composait de chimistes, de physiciens, d'agronomes incompétents, sans s'adjoindre des spirites qui auraient pu l'éclairer.
Quand il se formera une commission intelligente et sans parti pris, nous pourrons alors discuter sur les résultats obtenus. Du reste, le spiritisme suit son chemin progressif et les attaques ne lui nuisent en aucune façon.

Bibliographie

Nous offrons à nos lecteurs un livre très curieux, très bien écrit, intitulé *Histoire de la Magie du monde surnaturel... à travers les temps et les peuples*, par Christian. Vol. in-4°, sur papier de premier choix, 668 pages, 16 magnifiques gravures et quelques écussons symboliques.
Le livre de l'Espérance, par Madame P. M… tel est le titre d'un petit volume Spirite qui vient de paraître.
L'auteur a divisé son ouvrage en trois parties : la première contient une analyse des principales idées du maître ; la seconde parle de la loi morale ; la troisième est relative à des communications reçues par l'auteur, qui lui-même est médium.

C'est un livre sérieux, dont le style est simple et clair ; la doctrine du maître s'y trouve condensée en 176 pages ; le prix est de 1 fr., pris 7, rue de Lille, et 1 fr. 25 port payé.

Juin 1876

Une nouvelle découverte due au Spiritisme

La société actuelle repousse le Spiritisme ; les puissants le persécutent ; les malins le raillent ; tous le nient à l'envi, le traitant de superstition, de pratiques diaboliques, de « bizarre et ridicule doctrine, » ou de « colossale mystification exercée par un nombre restreint de fripons sur un grand nombre de dupes. »

Le Spiritisme que n'émeut guère de semblables appréciations, poursuit lentement mais sûrement sa carrière. Ses détracteurs, comme les premiers adversaires de la doctrine du Christ, ou comme les juges de Galilée, passeront : il restera.

En attendant, il a fait connaître, avec une partie des lois qui régissent son fonctionnement, tout un monde vaguement soupçonné jusqu'à lui, celui des Esprits ; et, au cours de cette élucidation ou des recherches diverses qu'elle provoquait, une découverte importante, s'appliquant davantage − si l'on veut − au monde physique, celle de la *pondérabilité de la lumière*, est venue témoigner de la fécondité des études spirites.

En voici une autre, d'un ordre moins élevé, certes, mais dont l'utilité pratique sera plus immédiate, sans doute. Il s'agit de la découverte d'un corps non conducteur du *fluide périsprital* ou magnétique ; de *l'impossibilité* ou de la *difficulté* qui en résulte, *pour un Esprit*, d'actionner ou d'obséder le *sujet recouvert de ce corps* non conducteur ; et de *l'application* en un *nouveau traitement de la folie*. Cela vaut bien la peine d'y faire attention.

Ce corps conducteur est tout simplement *la soie.*

Et sans relater encore toutes les pièces de la question, voici en quels termes le journal américain *Spiritual scientist* en a le premier rendu compte.

« Que la soie mette opposition à l'action fluidique qu'exerce l'Esprit qui veut produire une manifestation quelconque : c'est là un fait d'observation, déjà connu de plusieurs praticiens spirites.

Mais il était réservé au docteur Eugène Crowell, de New-York, d'étendre et d'utiliser la découverte.

Dans son rapport, le docteur relate diverses observations à la suite desquelles il a été conduit à établir qu'en appliquant un ou plusieurs morceaux de soie sur la tête ou sur le corps d'un médium, toute émission fluidique est complétement enrayée.

Cette découverte est très importante.

Il nous est démontré, en effet, que maints habitants des maisons d'aliénés sont, tout simplement, les victimes d'une force invisible extérieure ; et le Spiritisme a également établi que, dans ces cas, la maladie est une *obsession,* due à l'action d'Esprits, aliénés ou malfaisants.

La conséquence, au point de vue de la curation de ce genre de maladie par l'application de cette propriété de la soie, indépendamment de l'action directe sur l'esprit obsesseur, découle immédiatement, et comme le dit le docteur Crowell :

« Il serait singulier que le Spiritisme, après avoir si longtemps et si patiemment subi les plus gratuites accusations de POUSSER A LA FOLIE donnât, au contraire, le moyen de rendre la raison à un grand nombre d'aliénés. »

II n'y a pas, en effet, que les fous à lier à pouvoir profiter du nouveau mode de traitement résultant.

Combien de familles possèdent, dans leur propre sein, de pauvres monomanes, à idée fixe, et dont la guérison est ardemment désirée !

Cette découverte ouvre, en outre, de nouvelles voies à l'investigation humaine.

Si la soie a la propriété de neutraliser cette force magnétique ou action fluidique, il doit exister une autre substance qui l'augmente au contraire.

L'on sait déjà que les couleurs affectent cette force ; que les couleurs claires l'augmentent et les couleurs sombres la diminuent.

Le docteur Crowell a émis quelques idées à ce sujet, et il est peu probable que la question ne soit bientôt reprise et étudiée en divers points.
Nous-même, peu après en avoir reçu la première connaissance, nous avons fait deux expériences dont les résultats ont corroboré ceux obtenus par le docteur.
Après avoir recouvert de soie la tête d'un de nos médiums, nous avons observé que l'Esprit tardait plus que d'ordinaire à se manifester, et nous avons même obtenu la communication « qu'il était obligé de procéder différemment, de commencer par les pieds. »
La seconde fois, après avoir recouvert de soie le médium tout entier, l'Esprit n'essaya même pas d'agir, « craignant de compromettre les rapports qui existaient entre lui et le sujet. »
On voit que l'expérimentation est simple ; et quels profits, pour ceux qui souffrent, l'on en peut tirer.
L'efficacité de la soie semble être en raison du pouvoir médianimique présenté, c'est-à-dire que, chez un puissant médium, l'influence négative est moins considérable, et inversement. Ce qui s'expliquerait, naturellement, en attribuant à l'action de la soie un pouvoir constant, et sans doute déterminable. »
Le *Spiritual scientist*, premier détenteur de cette utile découverte, n'a pas voulu garder la lumière sous le boisseau, et l'a communiquée à plusieurs directeurs de maisons d'aliénés, ainsi qu'à de nombreux journaux, aux États-Unis.
Nous reviendrons, nous aussi, sur cette intéressante question.

Rapport du Dr Eugène Crowell sur l'application de la soie au traitement de la folie.
Voici la narration de deux expériences faites par moi, et d'une troisième faite à ma suggestion.
Le docteur Kenney de New-York s'étant trouvé, devant moi, très fatigué d'avoir traité médianimiquement une dame, en attribua la cause à la robe de soie que portait sa malade, et la pria d'en passer une d'étoffe différente ; comme je lui demandai le motif de cette mesure, il me dit qu'il avait trouvé que le fluide magnétique ne pouvait pénétrer au travers d'un tissu de soie.
Ayant réfléchi là-dessus, je lui demandai, deux mois après, de me permettre d'essayer l'expérience de couvrir de soie la tête d'un médium, avant que de le mettre en communication avec l'esprit, et de voir si cela mettrait opposition au développement de sa faculté, Le docteur Kenney accéda à ma demande, et à sa visite suivante, j'avais deux foulards de soie noire dont je lui enveloppai en double la tête et le cou. I1 était entendu que l'évocation d'Old John, l'esprit familier du docteur, serait faite sitôt après, et, montre en main, j'invitai le docteur Kenney à décrire ses impressions.
Au bout de deux minutes il n'avait encore ressenti aucune influence. La minute d'après, il se plaignit de sensations douloureuses dans la région lombaire, des deux côtés, s'étendant en avant ; un léger étourdissement s'ensuivit ; et juste à la cinquième minute, Old John réussit enfin à se communiquer, et à nous dire que ce n'avait pas été sans peine que ses efforts appliqués comme à l'ordinaire avaient échoué parce que son fluide ne pouvait pénétrer la soie, qu'il n'avait pu réussir qu'en procédant inversement, c'est-à-dire en actionnant le corps d'abord, et la tête par le canal du corps. Il ajouta que s'il n'avait été prévenu et préparé, par suite, à cette expérience, il aurait été plus qu'embarrassé, qu'il n'eût pu réussir ; et qu'il ne doutait pas, dans la plupart des cas d'obsessions du fait d'un esprit, qu'on pût s'en préserver en couvrant de soie, dès les premiers symptômes, la tête du sujet, et même en faire cesser les accès au plus fort des crises.
Old John et son compagnon Big Beau, − un autre familier du docteur, − s'étaient fort intéressés à cette expérience et à ses conséquences. Quelques jours avant, précisément, le docteur Kenney avait été appelé auprès d'une jeune lady qui, depuis un an, était journellement sujette à des sortes d'accès de folie. Pendant ces accès, cette dame se prenait soudainement à parler dans un langage tout à fait insolite, c'est-à-dire très grossier, et quelquefois même très outrageant. Dans ces moments aussi, elle nécessitait une grande force pour la retenir, et on l'avait prise − elle si douce d'ordinaire − menaçant alors d'attenter à sa vie ou à celle des personnes qui l'approchaient. Old John avait vite discerné la cause de cette maladie. La jeune lady était en proie aux obsessions de trois ou quatre esprits encore déréglés. C'était précisément le cas que je désirais rencontrer pour connaître pleinement la protection exercée par la soie contre l'action des esprits obsesseurs.

Le docteur Kenney avait promis de seconder mes desseins ; mais je fus très désappointé lorsque, peu à près, il m'apprit que la famille de la malade désirait se garder de toute publicité. Je ne pus dès lors que prier Old John d'inspirer l'idée même du traitement par la soie, et noter les résultats obtenus.

Trois jours après, le docteur Kenney eut de nouveau l'occasion de me voir, et il me dit que les suggestions d'Old John ayant été suivies, la famille de la jeune dame avait été aussi surprise que charmée de voir toute attaque de folie cessée ; que le plus remarquable, c'est qu'une heure après que sa tête eut été recouverte de soie, la malade était devenue calme, raisonnable, et avait déclaré que c'était la première fois, depuis six mois, qu'elle se sentait réellement vivre, tant, jusqu'alors, elle avait dû douter, même à ses meilleurs moments, si les objets ou les scènes qu'elle avait devant les yeux étaient réels ou imaginaires. La semaine suivante, je fus également tenu au courant de la maladie. Le quatrième jour après l'inauguration du traitement, la malade se sentant très bien, avait ôté son tissu de soie, mais une heure après les symptômes connus reparaissaient, et il fallait encore recourir à la soie pour les faire disparaître de nouveau.

Deux jours après, la soie ayant été relevée sur l'un des côtés de la tête, quelques-uns, au moins, des dits symptômes étaient revenus encore, et, comme plus haut, n'avaient cédé qu'après que la soie eût été réajustée.

Voici enfin deux mois que le traitement est appliqué la jeune lady. D'après le docteur Kenney que je vois souvent, tout accès a disparu depuis le douzième jour, la santé physique et morale est excellente, et il y a plus d'un mois que la soie n'est plus employée. Avant le traitement, au contraire, il ne se passait pas de journée sans qu'un violent accès n'eût lieu, et quelquefois même plusieurs crises se produisaient à peu d'intervalle. Ni la jeune dame, ni aucun des siens n'étaient ou ne sont spirites.

J'ai maintenant à rapporter une autre expérience dont le résultat établit indubitablement, selon moi, la propriété qu'a la soie tissée d'intercepter la force magnétique développée par les esprits désincarnés qui veulent influencer les organes ou les sens des médiums.

Le docteur Kenney et son familier m'avaient autorisé à procéder dans ma propre maison. Je recouvris le docteur, non encore influencé, d'une longue robe de soie − appartenant à ma femme − qui l'entourait tout entier, et couvrait aussi sa tête comme l'on avait fait naguère avec les foulards. Je notai alors l'heure à ma montre, et à haute voix j'invitai Old John à se manifester, ce que d'ordinaire il fait dans la minute même. J'ai dit en commençant, que lors de l'expérience des deux foulards sur la tête, c'est à la troisième minute seulement que le docteur avait commencé à ressentir l'action de l'esprit ; cette fois, au bout du même temps, il n'avait rien perçu encore. Quatre, cinq, dix minutes s'écoulèrent, et rien n'annonçait qu'Old John ait pu agir. Comme le docteur avait d'autres occupations qui ne lui permettaient pas de s'attarder davantage, j'enlevai l'enveloppe de soie, et trente secondes après, il était influencé par Old John, lequel m'apprenait que la soie avait rendu inutiles tous ses efforts, même secondés par ceux de Big Beau, pour s'emparer du médium, et qu'il pensait qu'aucun esprit ne pourrait parvenir à obséder une personne ainsi garantie. Old John ajouta que, dans son opinion, il n'était pas nécessaire d'envelopper le bas du corps ; que l'action de la soie leur avait plutôt paru répulsive que neutre ; et qu'ils s'étaient presque épuisés fluidiquement en essayant de la surmonter.

Je n'ai pas le temps, en ce moment, de poursuivre ces expériences si intéressantes, mais j'espère pouvoir les reprendre bientôt, et comme de plus, parmi nos nombreuses maisons d'aliénés, il doit bien s'en trouver quelqu'une dirigée médicalement par un Spirite, ou par des médecins assez éclairés pour penser que je ne dois pas m'arrêter en chemin, je sollicite leur concours. Dans le champ si borné encore que j'ai parcouru, j'ai obtenu de si remarquables et si encourageants résultats, que je n'hésite pas à recommander d'autres expériences dans la même voie.

La soie peut être appliquée en simple ou en double, de tissu ou d'épaisseur quelconques, de couleur et de dispositions diverses aussi. La soie neuve me paraît préférable à la soie usée ; et bien que je sois également porté à préférer la couleur noire, la bleue ou la violette serait peut-être meilleure.

Dans les cas ordinaires, il semble bon de tenir l'étoffe de soie appliquée pendant une semaine au moins, sans discontinuité, de ne l'ôter ensuite qu'à condition de l'avoir à proximité, pour la réappliquer au moindre symptôme de rechute ; et mieux encore de porter simplement, après la première semaine, une coiffure en soie.
Je recommanderai, pour le traitement de la première période, de bien entourer la tête et le cou, en laissant toutefois les ouvertures requises pour la bouche et les yeux. Une chemise de soie, portée sous les vêtements, produirait vraisemblablement les mêmes effets que la longue robe dont j'ai parlé plus haut.
Dans les cas de folie occasionnée par une simple lésion cérébrale, le traitement par la soie n'est naturellement pas indiqué et ne peut produire aucun résultat. Il en dérive un moyen de discerner la cause d'un cas de folie présenté, c'est-à-dire de savoir si cette cause est pathologique pu médianimique.
Qu'un très grand nombre des hôtes de nos maisons d'aliénés soit victimes de l'obsession d'esprits déréglés ou dégradés, c'est un fait indéniable pour tout spirite éclairé, et il est très probable qu'en employant le mode de traitement que je viens d'esquisser, non-seulement l'exacte proportion des folies classées suivant les causes énoncées plus haut sera donnée, mais que de nombreux infortunés − jusqu'ici incurables par les procédés de thérapeutique actuelle, − seront rendus à eux-mêmes et à la société. Il serait vraiment singulier − pour le monde, s'entend − que le spiritisme, après avoir si longtemps et si gratuitement subi l'accusation de pousser à la folie, donnât, au contraire, le moyen de rendre la raison à un grand nombre d'aliénés...
(*Spiritual scientist*.)

E Crowell, docteur-médecin. Brooklyn,
New-York, 18 mars 1376.
Traduit par D. A. C.

Correspondance et variétés

Erreurs des matérialistes et des théologiens sur l'âme, tant des bêtes que de l'homme.
(Médium, M. F. R. P.) − Traduit des Annali dello Spiritismo, n° d'avril 1876.
On ne prononça jamais une erreur plus grave que quand on dit : être la pensée un simple effet de l'organisme visible ; de telle sorte qu'a la destruction, ou, pour mieux dire, à la décomposition de cet organisme, la pensée elle-même fut annulée, la source en étant tarie. A cette erreur, répondent surabondamment la conscience de l'humanité ; la pensée indépendante des vicissitudes de l'organisme, et la supériorité des conceptions idéales de l'esprit sur les fantômes que lui fournissent les organes des sens. Et si d'autres preuves étaient nécessaires, les expériences magnétiques les fourniraient. Par ces expériences, on voit que l'intelligence du magnétisé est beaucoup plus limpide et beaucoup plus vive dans le complet assoupissement du corps ; qu'elle reçoit toute espèce de sensations pendant que les sens sont engourdis, et erre même loin de son propre organisme visible, tout en faisant connaître, par son moyen, les lieux qu'elle parcourt. Si les études magnétiques sont honnêtement et loyalement cultivées, le matérialisme, comme on l'entend aujourd'hui, sera bientôt vaincu et réduit au silence.
Mais il faut dire que cet absurde système est une conséquence naturelle de l'erreur des métaphysiciens et des théologiens qui, afin de mieux assurer à leur façon, l'immortalité de l'âme, réduisirent celle-ci à n'être qu'un pur point mathématique, sans aucune espèce de dimension, pensant qu'elle ne pouvait être immortelle, si elle avait la plus petite étendue, si elle n'était pas une pure et simple idée. A cette erreur qui rendait non-seulement inexplicable mais absurde l'influence de l'esprit sur le corps et du corps sur l'âme, ou leur mutuel commerce, il s'en ajouta une autre qui consistait en ce que, quoiqu'on donnât le nom d'animaux aux bêtes et qu'on leur accordât quelque chose que l'on appelait âme, pourtant on leur attribuait une âme d'une nature particulière, qui pût

expliquer les faits de l'intelligence animale et qui ne fût pas, comme l'âme humaine, immortelle. Or, si, d'après leurs théories, une âme ne pouvait être immortelle sans être absolument inétendue, c'est-à-dire, dans leur langage, spirituelle, et si les bêtes, avec leur âme matérielle, donnaient pourtant des preuves d'intelligence et même de jugement, quoique imparfait, il était raisonnable que les matérialistes en vinssent à dire : *Si cette âme des bêtes, qui est matérielle et mortelle, comme vous le dites, comprend néanmoins et juge, pourquoi celle de l'homme ne pourrait-elle pas être, elle aussi, matérielle et mortelle ? Et si l'homme, en jugement et en intelligence, surpasse les bêtes, cela ne peut-il pas dépendre d'une plus grande perfection de son organisme ? La distinction de deux espèces d'âmes, spirituelle et matérielle, ne peut être une assertion gratuite, quand leurs opérations diffèrent par le degré et la perfection et non par la nature ? Décidez-vous : ou l'une et l'autre immortelles, ou mortelles toutes les deux.* − Mais les métaphysiciens et les théologiens, qui n'auraient su quelle destinée assigner à l'âme des bêtes, s'obstinèrent à maintenir la séparation arbitraire et détruisirent ainsi eux-mêmes l'immortalité de l'âme humaine.

Aux erreurs de vos pauvres esprits vint en aide la Divine Bonté, et, après avoir fait disparaître les barrières entre l'ordre supérieur et l'ordre inférieur des créatures animées, elle vous fit enseigner par les bons Esprits que l'âme des bêtes et l'âme de l'homme ont une même origine ; que, de sa première entrée dans la vie animale jusqu'au plus haut degré des Esprits élus, l'âme progresse continuellement en se dématérialisant et en se spiritualisant toujours plus, et qu'il n'existe rien d'absolument inétendu ; mais toutefois, comme aucun atome de la matière inintelligente ne peut se détruire et seulement se transforme, de même l'atome fondamental de l'âme est indestructible et immortel, et, avec la force inhérente à sa perfection relative plus grande, tient indissolublement unis à lui tous les autres atomes qui, lui étant subordonnés, l'accompagnent, coopèrent avec lui et développent en le suivant leurs ineffables propriétés.

Tumma.

Nous nous permettrons de faire, au sujet de cette excellente dictée médianimique, quelques courtes observations que nous serions heureux de pouvoir soumettre à l'appréciation de l'Esprit Tumma :

I1 est pour nous hors de doute que l'âme des bêtes et celle de l'homme sont de même rature, et que les métaphysiciens et les théologiens, qui ont fait la première matérielle et, par conséquent, périssable, ont fourni aux matérialistes l'argument le plus redoutable contre l'immatérialité et l'immortalité de la seconde.

Mais, à notre avis, ce n'est pas en faisant l'âme inétendue que ces métaphysiciens et ces théologiens ont rendu inexplicables, absurdes ses rapports avec le corps ; c'est en lui attribuant une nature différente. Comment comprendre, en effet, que deux êtres de nature absolument différente puissent agir l'un sur l'autre ?

Seulement, il n'y a pas, il ne peut pas y avoir d'êtres de nature absolument différente. Est-ce que, par exemple, la matière composée, divisible, n'est pas formée d'éléments nécessairement simples, indivisibles, et, par conséquent, immatériels, qu'on les appelle atomes ou monades ? Et puisqu'ils sont immatériels, ne sont-ils pas de même nature que l'âme et ne peuvent-ils pas agir sur elle et recevoir son action ?

Que les atomes soient inétendus, cela nous paraît évident ; car s'ils étaient étendus, ils seraient divisibles : ils seraient de la matière et non l'élément de la matière, des composés et non des composants.

Nous ne comprenons pas à la vérité un être inétendu ; mais nous ne comprenons pas davantage un être éternel, et pourtant la raison nous l'impose invinciblement. Si nous n'admettions que ce que nous comprenons, nous n'admettrions pas précisément ce qui est le plus important, l'absolu, le nécessaire, la substance, ce sans quoi rien n'existerait. Infirmité de notre esprit ! Nous ne comprenons pas ce qui ne peut pas ne pas être, la substance, tandis que nous comprenons ou croyons comprendre ses manifestations, qui ne sont après tout qu'un néant !

L'Etre contient très certainement en puissance l'étendue, comme il contient tout ; mais il n'est pas lui-même étendu. Vous figurez-vous Dieu mesuré au mètre ou à la toise ! Cela ne veut pas dire

pourtant que l'Etre soit un point mathématique, car un point mathématique n'est rien, tandis que l'Etre est tout : cela veut dire seulement que l'Etre absolu, le simple est incompréhensible.
Il est vrai qu'on pourra contester qu'il ne puisse pas y avoir d'êtres de nature absolument différente et dire que, quoique simple, l'élément des corps n'est pas le même que la substance spirituelle. A cela, nous répondrons qu'il n'est pas possible d'être, dans le sens absolu du mot, sans avoir la plénitude de l'être, ni plus ni moins.
Peut-on être moins un tiers, moins un quart, ou bien plus un tiers, plus un quart ? Evidemment non : on est tout à fait ou on n'est pas du tout. L'idée d'être ne souffre ni augmentation, ni diminution ; elle est inextensible et irréductible. Les combinaisons sont changeantes, mais l'être est toujours et partout le même. Donc il ne peut y avoir entre deux substances simples, entre deux êtres simples, entre l'âme et l'atome qu'une différence d'état et non de nature. L'équation Être = Être est d'une rigueur incontestable. L'atome, pour nous, est la mort de l'être, dont l'esprit est la résurrection.

V. Tournier.

Variétés

L'Ermite du Michigan, ou combat de deux Esprits.
Traduit du *Banner of light.*
Bien étrange, l'histoire de Jack Strand, le solitaire ermite du Wall Lack, comté de Barry (Michigan) et dont l'aventure est si singulière qu'elle mérite d'être rapportée.
Strand, plus connu sous le nom du « Vieux Marin », est convaincu que son esprit a quitté son propre corps, et se trouve actuellement introduit dans le corps d'un autre individu.
D'après son dire, Strand est né en 1825, dans le Massachussetts. L'endroit de sa naissance, non plus que son vrai nom n'ont jamais été divulgués.
I1 alla à l'école jusqu'à 15 ans, après quoi, embrassant le métier de son père et de son frère aîné, il s'embarqua comme mousse à bord d'un navire de commerce.
Après quatre ans de navigation, il revint chez lui, et se maria avec la fille d'un marin, charmante fillette dont il avait été le compagnon d'enfance.
I1 s'était en même temps adonné à la pêche, mais au bout de cinq années, il reprit ses voyages au long cours.
C'est dans le dernier de ces voyages qu'il reçut, sur les côtés de Cornouailles, un formidable coup de vent, pendant lequel son navire périt corps et biens.
Strand raconte que, dès son enfance, il était doué de la singulière faculté d'entrer, parfois, dans un état magnétique particulier, à la faveur duquel son esprit se dégageait de son corps, vaguait dans l'espace, et pouvait percevoir ce qui se passait dans les endroits les plus éloignés.
Souvent, en cet état, i1 avait vu son propre corps qui lui avait paru comme plongé dans un profond sommeil.
Mais dès qu'une personne voulait le déranger ou simplement l'approcher, son esprit reprenait instantanément sa place, à quelque distance qu'il se trouvât : l'espace ou la distance ne semblant rien pour lui, et étant franchis avec la rapidité de l'éclair.
Généralement c'était pendant ses instants de repos, sur le pont, tandis qu'il songeait, ou dans son hamac, que le phénomène se produisait ; et souvent, dans ces conditions, il avait visité les lieux témoins de son enfance, son propre foyer, et silencieusement, ainsi qu'inaperçu, approché les êtres qu'il chérissait le plus.
La nuit du naufrage, il se rappelle avoir entendu un horrible craquement, puis ce fut tout.
Son premier sentiment, lorsqu'il revint à lui, fut de constater que son esprit était hors de son corps ; que le sinistre remontait à quelques heures déjà, qu'il faisait nuit quand le navire avait sombré ; qu'en ce moment, le jour commençait à poindre.

Le désir de revenir à son corps s'empara soudain et énergiquement de son esprit : il se prit à rechercher son logis, mais en vain.
Pour la première fois, il ne parvenait plus à reprendre possession de son bien ; et cette situation nouvelle ne laissait pas de l'alarmer, lorsqu'il aperçut, sur le rivage, le corps d'un de ses compagnons comme lui naufragé, un passager, toutefois, que les flots venaient de déposer.
Ce gentleman n'était pas entièrement noyé, et tendait au contraire à reprendre ses sens : lorsque l'esprit de Strand imagina de s'emparer de son corps.
Un furieux combat s'engagea aussitôt pour la possession de l'objet convoité.
Chacun des lutteurs semblait deviner la pensée de l'autre.
Ce qui portait Strand à vouloir prolonger son existence corporelle, c'était son grand amour pour sa femme, ses enfants et son foyer ; tandis que l'étranger était actionné par la terreur qu'il éprouvait, lui athée, à la seule idée de passer du connu à l'inconnu ; et cette éventualité si imminente lui inspirait vraiment une force extraordinaire.
Une lutte, donc, entre deux esprits quelle étrangeté !
Strand prétend qu'un tel combat est tout simplement inénarrable, et que l'imagination la plus fantastique ne saurait se le représenter.
Durant la lutte, le corps − objet du litige − était, parait-il, horrible à voir. Les yeux sortant de leurs orbites, la langue pendante et couverte d'écume, les traits décomposés, le corps lui-même se tordant sur le rivage, comme en proie à d'horribles convulsions... tel était le spectacle offert.
L'esprit de Strand l'emporta enfin, s'empara du corps et en chassa son adversaire.
Au moment où la victoire cessa d'être indécise, l'esprit de l'athée poussa un long et lugubre cri.
Ce cri funèbre, dit Strand, n'a jamais, depuis cet instant, quitté sa mémoire ; et rien ne saurait égaler la froide terreur qu'il lui inspira.
De tout l'équipage de son navire, Strand demeurait donc le seul survivant.
Dans les premiers temps qui suivirent l'événement, notre homme perçut bien toutes sortes de sensations qui ne lui étaient point familières ; mais il finit par s'habituer à son nouveau corps, et à n'y plus faire − pour ainsi dire − attention.
Recueilli par des habitants de la côte, Strand avait pu gagner Liverpool.
Delà, il s'embarqua pour Boston ; et arrivé dans son pays, c'est avec ivresse qu'il se dirigea vers l'endroit où se trouvaient sa femme et ses enfants.
A la porte de sa demeure, précisément, il aperçut ses deux gamins ; mais ceux-ci, croyant voir un étranger, lui tournèrent le dos.
Sa femme aussi, sa bien-aimée, le repoussa comme un imposteur.
Son extérieur était si changé, en effet, qu'il était impossible de le reconnaître.
Plein d'émotion, d'anxiété, d'effroi même, il voulut expliquer à sa jeune femme la cause d'un tel changement ; mais l'étrangeté d'un tel discours la confirma plus encore dans l'opinion, qu'elle avait affaire à un pauvre fou échappé d'une maison d'aliénés, et elle allait appeler… lorsque le cœur brisé, Strand quitta, de lui-même, des lieux naguères encore si hospitaliers et où il laissait, maintenant, ce qu'il avait de plus cher au monde !
Il regagna New Bedford, et s'embarqua sur un navire baleinier en partance.
C'est après de longs voyages que le corps épuisé par les fatigues... et la douleur, Strand se résigna enfin à terminer à terre, loin des siens toujours, sur les bords du Wall Hack, triste et solitaire, la malheureuse vie qu'il se maudit d'avoir reprise.
C'est là qu'il est encore, là que nous avons recueilli de sa bouche, ce singulier récit.
……
Tel est, en effet, le récit simplement inséré dans l'un des numéros du *Banner of Light* d'octobre dernier.
Comme cet estimable journal est éminemment sérieux, tout dévoué à la cause du spiritisme et intelligemment rédigé, nous ne doutons pas que cette correspondance − car le récit lui est adressé du Michigan − ne puisse représenter, en ses traits matériels du moins, les dehors d'un phénomène réel duquel il n'y a plus qu'à rectifier les traits psychiques, si l'on peut dire. Et comme le *Banner* ne

donne pas de commentaires, nous dirons qu'il est parfaitement possible qu'après que son corps aura été noyé, l'esprit de Strand se soit emparé du corps d'un autre individu vivant, l'ait entièrement subjugué, et conduit ensuite à faire ce qui a été relaté.
(Voir les caractères de la subjugation.)
Le cri proféré l'aura été par le vivant au moment de l'étreinte ; et que la prédominance d'un esprit étranger dans le corps de l'individu en question ait fait donner à la manifestation le nom de folie, c'est là sans doute, ce qui, en divers lieux, a pu arriver plus d'une fois...
L'on remarquera enfin le spectacle décrit de ce corps au moment où cette *subjugation extrême* se produit, pour le rapprocher de l'apparence d'une *attaque d'épilepsie*, de ce mal singulier, que la médecine ordinaire ne sait encore ni traiter ni même bien définir, que le commun appelle le *haut mal*, et les anciens le mal sacré. Il y aurait donc peut-être des inductions sérieuses à tirer de l'article en question, si − comme nous l'avons dit − inséré dans le plus sérieux organe du spiritisme aux Etats-Unis, sans commentaires, cet article est autre chose qu'une fantaisie.

D.A.C.

Ce que l'on peut entendre sur une tombe.
Dans l'endroit le plus solitaire et le plus ombragé d'un immense parc, s'élève le saule pleureur dont la chevelure vert-tendre semble s'épandre avec amour sur un étroit espace entouré de pervenches et couvert d'un riche tapis de gazon, brodé de pensées et de pâquerettes.
En écartant un peu les branches, on voit le marbre blanc où brille en lettres d'or un seul prénom, et, tout auprès, un lis qui penche sur la tombe sa fleur odorante et pure. Et nulle part_ les rayons du soleil levant ne glissent plus doucement, nulle part ils n'éveillent plus de suaves espérances que dans ce lieu, dernier asile terrestre d'un enfant.
Là, pourtant, vient pleurer la pauvre mère. Pour se faire un peu d'illusion, elle a disposé les pervenches en berceau, tout autour du gazon sous lequel dort son unique fils ; mais rien ne saurait tromper ses regrets, et le vide qu'a laissé dans son âme le départ du petit ange devient chaque jour plus sombre et plus navrant.
En visitant une demeure jusqu'alors si riante, la mort y a posé sur toutes choses son doigt pâle et glacé. Ainsi, pour la mère affligée, les occupations journalières sont un fardeau, l'existence une ruine permanente ; les joies, même celles de la famille, lui semblent des fleurs sans parfum. Cette vie qui, pour elle, reprend son cours inexorable ; ces indifférents s'étonnant presque de la voir si triste ; cette nuée de menus devoirs qui l'arrachent à sa douleur sans l'en distraire, tout lui est odieux. Elle est mortellement atteinte, et chaque objet ravive son chagrin.
Cette chambre, ce berceau... et maintenant la pluie inonde sa tombe ! Ici le jouet qui, le dernier jour, le fit encore sourire ; là son petit bonnet... Les mères savent ce que ces bagatelles renferment de déchirements ! Comment guérir ou seulement panser une plaie si profonde ?
Pauvre femme ! Elle a bien ouï dire, elle a bien lu quelque part que son petit enfant est au ciel ; que, porté sur l'aile d'un ange, il a fui nos misères humaines jusqu'au pays des bienheureux, et mille autres choses encore ; mais ces paroles ont glissé sur cette âme désolée ; aussi n'éprouve-t-elle qu'un seul désir, un seul bonheur, bonheur poignant ! c'est de rester près de la petite tombe verdoyante, de relever en arceaux les branches flexibles des pervenches, comme pour en abriter une tête chérie, et de s'entretenir passionnément avec celui qui n'est plus. Mais à la pensée que jamais, non jamais, ces yeux maintenant fermés ne se rouvriront au soleil d'ici-bas, quelles larmes, quels sanglots !
Et pourtant là, rien ne parle de mort, au printemps surtout ; ou si quelques vestiges en rappellent l'idée, un emblème de vie se trouve tout à côté. Les fleurs de l'année dernière ont disparu, sans doute, mais leurs graines ou leurs racines en produisent de nouvelles. Les nids délaissés se reconstruisent, les eaux prisonnières sous le manteau de l'hiver reprennent leur cours avec de joyeux murmures, tout semble dire que la destruction ne saurait triompher définitivement. Ce matin, les pelouses du parc et les grands arbres du bois sont ravissants de fraîcheur, de grâce et de majesté. Si abattue que soit la pauvre mère, elle ne peut se soustraire à l'influence de l'atmosphère rayonnante et parfumée qui l'enveloppe.

Elle songe, il est vrai, que son fils ne l'aspire plus : mais à travers ses larmes elle a levé les yeux au ciel, et du ciel descend sur elle un effluve d'espérance. D'un pas moins découragé, elle arrive à la paisible demeure. Paisible, vraiment ! tout y fait silence. Un souffle imperceptible balance à peine les branches du saule ; de brillants scarabées glissent presque inaperçus sous le gazon ; si de temps à autre une fauvette jette au ciel bleu quelques notes harmonieuses, dès qu'elle se tait, le calme redevient tel que le gazouillement du ruisseau ne couvre même pas le bourdonnement du moucheron qui butine sur le gazon de la petite tombe. Ce langage silencieux de la nature, mystérieusement perçu par la pauvre mère, la ranime peu à peu et la rend attentive à de plus hauts enseignements.

Vois, semble-t-il dire, Dieu est grand ! juges-en par ses œuvres ! Cette terre même, planète inférieure parmi les habitations universelles, a conservé la divine empreinte de sa main. Il peut donc garder un temps ton enfant et te le rendre ensuite. Dieu est bon ! avec quelle sollicitude n'a-t-il pas pourvu aux besoins de toute chose créée ? − Ni la becquée ne manque au petit oiseau, ni le suc de la fleur au papillon, pas plus que la goutte de rosée au brin d'herbe ou le duvet protecteur aux premiers bourgeons.

Dieu oublierait-il ton enfant et toi-même ? Non, mais il possède l'éternité et t'a donné l'immortalité. Qu'est-ce que ta vie entière comparée à l'infini ? Lui en embrasse l'ensemble comme tu le feras un jour. Il sait qu'au temps marqué, tu lui rendras grâce de l'épreuve et de la délivrance. Ta vue est bornée, c'est pourquoi tu désespères ; mais attends et confie-toi. Viens souvent à moi, semble dire la grande Nature, je te parlerai de ton cher trésor, je dirigerai tes regards vers les sphères qu'il habite ; je te ferai discerner sa présence parmi les éléments occultes qui t'environnent et tu comprendras que même dans ce monde tu le possèdes encore.

Ces douces voix de la création réveillent des échos endormis dans le cœur endolori de la mère. Elle se souvient vaguement de les avoir autrefois entendus et se promet de ne plus les oublier. A genoux sous le saule, elle cesse d'appeler son fils par des cris douloureux ; elle essaye avec larmes de répéter du cœur cette parole suprême : « Ta volonté et non pas la mienne, » et ce simple désir l'a déjà rendue plus calme.

……

A l'heure paisible où, les bruits de la vie se taisant, la terre entonne l'hymne du soir, et, par le splendide clair de lune qui se tamise à travers les branches, la jeune femme se dirige encore vers le tertre funéraire ; elle s'assied, comme naguère, sur le banc rustique ; mais elle n'y vient plus se repaître de sa douleur. Elle vient écouter les harmonies de la nature, car elle les comprend maintenant.

La douce étoile du Berger, rayonnant sur la petite tombe, ne lui paraît plus une ironie ni les mélodies du rossignol une dérision. Le bruit du ruisseau ne lui répète plus : Mort ! néant ! désespoir ! Non, tout cela lui dit : Dieu, amour, revoir, immortalité ! Ses douloureux souvenirs sont recueillis en son cœur comme un parfum dans un vase précieux ; ils s'en épanchent sur sa vie en messagers de charité. De nouveaux devoirs lui sont dictés par des espérances nouvelles. Déchirée encore, mais humble et résignée, elle accepte le sacrifice, elle en attend les fruits.

Dès lors, la mère en deuil tend la main aux déshérités d'ici-bas ; ceux-ci trouvent en elle des encouragements pour leurs espérances, des larmes pour leurs douleurs, des secours pour leurs misères, et telle est la puissance de ses pensées consolatrices que, gardant un tendre amour à l'enfant qu'elle a perdu, elle peut cependant sans effort sourire aux joies d'autrui. Certes, s'il est donné au petit ange de contempler ce cœur brisé mais grandi, amélioré par son départ, il doit être bien heureux !

C'est peut-être ce que murmurent maintenant à l'oreille de la jeune mère les longues branches du saule si doucement bercées par la brise du soir.

Mme S. Dufaure.

Dissertations spirites

Séances avec le docteur Slade.
(Traduit du *Spiritualist de Londres*, par Mlle Henebry.)
Un roman psychologique fort intéressant, intitulé *Voyage à travers les Siècles*, qui vient d'être publié par MM. Chapman et Hall, contient un récit de deux séances avec le docteur Slade. L'auteur du livre affirme que le fait d'apparition dont il est question n'a été nullement de son invention, que cette apparition a été très réellement vue de la façon décrite par lui, dans la maison du docteur Slade, 143e rue, New-York. Voici le compte-rendu de la première séance.
« Nous allâmes chez le docteur Slade, qui avait la réputation d'être un très célèbre médium ; il nous parut en même temps un homme fort distingué et fort aimable.
Lorsque j'eus annoncé l'objet de ma visite au docteur, mon ami prit congé de nous, et j'entrai seul avec le médium dans la pièce consacrée aux séances.
J'étais décidé à guetter le moindre signe de tricherie de la part du pauvre médium ; donc je ne détachai pas les yeux de sa personne pendant toute la durée de la séance.
Pour commencer, il exigea que j'examinasse soigneusement la pièce où nous nous trouvions, un petit salon éclairé par les rayons brillants d'un soleil de midi. Nous nous assîmes devant une petite table placée au centre, dès que j'eus terminé mon inspection, et que je fus entièrement convaincu de l'impossibilité d'une supercherie quelconque. Il était placé d'un côté de la table, moi de l'autre, mes pieds posés sur les siens, de sorte que le moindre mouvement de sa part me fût immédiatement révélé.
Dix minutes se passèrent sans aucun résultat : cependant il prétendait qu'il y avait des coups frappés, et que la table commençait à se mouvoir, mais il pensait que les Esprits n'avaient pas encore assez de pouvoir.
Bientôt je commençai aussi à entendre quelques coups très faibles, qui, à mon avis, ressemblaient énormément au gazouillement des oiseaux.
Le docteur me fit observer que la force allait en augmentant, et s'adressant à la table, il demanda : « Les Esprits présents veulent-ils se communiquer ? » Trois coups extrêmement forts se firent entendre alors, et justement sous ma main ; je suis persuadé que lui n'aurait pas pu les avoir produits. Après un moment, il demanda de nouveau : « Les Esprits veulent-ils écrire ? » Encore trois coups en manière de réponse. « Cela veut dire oui, » me dit-il : il est convenu entre nous que l'on doit frapper un coup pour dire non, deux coups lorsqu'il y a doute, et trois coups pour signifier oui. La table se souleva et donna trois coups plus accentués que les précédents, comme si elle voulait accorder son approbation à ce qu'il venait de dire.
« Etes-vous bien sûr que tout ceci ne vienne pas de vous-même, » lui dis-je alors, car j'étais étonné au-delà de toute expression. Je ne me rappelle pas trop sa réponse, mais je me sentis aussitôt rassuré en le voyant à la fois si doux, si calme et si ferme, et je cessai à partir de ce moment, de douter de la réalité des manifestations.
Après quelques instants il prit une ardoise qui se trouvait sur la table et me la présenta, en me priant de la laver soigneusement des deux côtés avec une éponge qu'il me tendit, et puis il cassa entre ses dents un mince bout de crayon qu'il plaça sous l'ardoise. Ce morceau de crayon était fort petit, mais il était nécessaire qu'il en fût ainsi pour pouvoir facilement écrire entre la table et l'ardoise, très légèrement élevée par son cadre en bois. Quand tout fut placé, je posai ma main sur l'ardoise : les deux mains du médium se trouvaient sur la table, à quelque distance de moi. Bientôt je pus entendre et sentir les vibrations causées par le petit fragment de crayon qui se mouvait sous l'ardoise comme s'il écrivait. Lorsque ce mouvement eût cessé, je retirai l'ardoise ; et à ma grande surprise, je vis, distinctement écrit en blanc sur sa surface noirâtre, les mots : « *Concepcion, Vargas*. »
Je ne pus retenir un cri d'étonnement ; là, devant les yeux, j'avais le doux nom que ma femme avait porté ! Qui l'avait écrit ? Lui (le médium) n'avait pas bougé, et comment, du reste, aurait-il pu savoir son nom ? il ne connaissait pas le mien non plus, car j'avais eu soin de ne pas lui dire qui j'étais ; mais en supposant même que je l'eusse dit, il ne saurait toujours connaître le nom de ma femme.

Je n'en pouvais croire mes yeux, et cependant je l'avais là devant moi, ce nom chéri ; je le tenais entre mes mains tremblantes, craignant à tout moment, je l'avoue, de le voir disparaitre comme il était venu.
Le docteur Slade me retira enfin l'ardoise, et de nouveau il fallut la laver avec l'éponge mouillée jusqu'à ce que toute trace des mots fût disparue. Après quoi, il la replaça sur la table comme auparavant, avec le crayon au-dessous. « Connaissez-vous cet Esprit ? » me demanda-t-il.
Comme j'étais résolu à ne lui donner aucun indice, je répondis nonchalamment : « Je crois que oui. Ce doit être une dame espagnole que j'ai rencontrée autrefois, à Séville. »
Après cela, nous restâmes tous les deux silencieux ; lui gardait toujours la même place, et moi, je posai de nouveau la main sur l'ardoise, pendant que le bout de crayon continuait à courir en-dessous. J'étais très impatient de savoir ce qu'il y avait d'écrit, mais je n'osais pas regarder encore. Enfin, après dix minutes d'attente, la table frappa trois coups : « C'est le signal, » fit le docteur, « les Esprits ont terminé. »
Je retournai l'ardoise, et la trouvai entièrement couverte d'écriture. Le docteur Slade y jeta un coup d'œil et dit aussitôt qu'il ne saurait la lire : « C'est dans une langue étrangère, ajouta-t-il, en italien, je crois. »
Je l'examinai mon tour : c'était en espagnol, la langue harmonieuse que ma femme avait coutume de parler. L'émotion et l'étonnement que je ressentais peuvent être plus facilement imaginés que décrits.
J'essaierai de traduire cette communication de mon mieux ; c'est la première que je n'aie jamais reçue de mon angélique épouse ; je crains toutefois, qu'en étant rendue en anglais, elle ne perde beaucoup de son charme, de sa poésie.
« Mon cher mari, mon bien-aimé Walter, peux-tu pleurer ainsi parce que celle que tu as tant aimée est entrée dans une sphère plus élevée ? Oh, Walter, comment peux-tu être aussi triste lorsque moi je suis si heureuse, toi qui as été le premier à m'enseigner de ne pas craindre la mort. La mort ! que serait-ce donc la vie sans la mort ? Un ver qui ne deviendrait jamais papillon ! un songe de bonheur qui ne serait jamais réalisé !
Tu envisages la mort sous son aspect le plus sombre, tu ne vois que la fleur qui se fane prématurément, tu crois qu'elle a disparu, et tu ne t'aperçois pas qu'elle est allée s'épanouir sous un ciel plus splendide. Oh ! Walter, essaie de porter tes regards au-delà du tombeau, tu verras que la mort n'a rien de triste, rien de désolant ; malgré toute ta philosophie, tu entretiens encore des doutes quant à l'existence qui t'attend de ce côté-ci du tombeau.
Aveuglé, par tes larmes, tu as cru que la chaîne magnétique qui nous liait a été brisée, mais il n'en est pas ainsi, cher époux ; façonnée par des mains divines, elle n'est point rompue, pas un chaînon ne s'est détaché ; ce lien attachera éternellement mon âme à la tienne.
Tâche plutôt d'apercevoir le nouvel anneau que l'on y a ajouté, l'attache qui unit ton monde au nôtre, le lien qui t'attire vers Dieu, qui élèvera ton cœur et ton âme vers des sphères plus épurées.
Voudrais-tu changer les desseins de Dieu ? J'ai quitté la terre lorsque le moment était venu de partir, je l'ai quittée en donnant naissance à notre enfant, à l'enfant que tu as négligé, que tu as délaissé ! Oh. Walter ! je n'aurais jamais pu croire cela de toi ! Et tu, dis encore que tu m'aimes ! Ah ! ne détourne pas tes yeux de notre enfant ; vois plutôt en lui le lien sacré d'une épouse que tu crois maintenant seule et éloignée. Tu ne me vois plus, il est vrai, mais je suis toujours là, toujours à tes côtés, et j'y resterai, et je veillerai constamment sur toi jusqu'au jour où ton âme viendra me rejoindre.
N'as-tu jamais senti un léger attouchement passer sur ta joue, un doux frôlement courir dans tes cheveux, un souffle aérien glisser sur ton front ? C'était moi, mon ami, qui me suis rapprochée de toi, moi qui m'éloigne rarement. Au milieu de l'Océan, au sommet des montagnes Blanches, dans les prairies du désert, à la cataracte du Niagara, j'ai été avec toi. Fussè-je encore sur la terre, je ne pourrais te suivre plus fidèlement ; et tu te plains cependant ! !
Oh ! crois-moi, Walter, dans la mort n'y a pas de tristesse, mais plutôt du bonheur, de la joie.

Pense à moi souvent, avec affection et tendresse, et non avec des larmes dans les yeux et de l'amertume dans le cœur. Pense à notre amour terrestre d'autrefois, à cet amour qui sera plus tard épuré et divinisé. Pense à nos promenades, à notre voyage en Ecosse, lorsque j'étais le disciple et toi le maître ; là, où pour la première fois tu as fait briller à mes yeux la lumière de la vérité qui aujourd'hui envahit tout mon être. Pense à tout ceci, Walter. La pensée est le lien qui unit les âmes. »

Lorsque j'eus fini la lecture de cette communication, j'avais les yeux pleins de larmes. Était-ce possible que ce fût Conchita, ma femme, qui avait écrit cela sur l'ardoise ? Le docteur Slade ne l'avait pas touchée depuis le moment où elle fut déposée sur la table, après avoir été soigneusement lavée et essuyée par moi-même ; en outre, il ne connaissait pas l'espagnol, et dans tous les cas, il n'aurait pu connaître mon nom de baptême, ni celui de ma femme. Qui donc avait écrit cette communication ?

Je ne pouvais douter du témoignage de mes propres sens, et cependant, la chose me parut trop merveilleuse pour être vraisemblable. Je pouvais difficilement m'amener à croire que ce fut ma Conchita, ma bien-aimée et tant regrettée femme, qui était ainsi venue vers moi, et par l'entremise d'un étranger, d'un médium de profession, dans un pays lointain, au-delà des mers, pour me consoler, pour sécher mes larmes. Après tout, pourquoi le docteur Slade ne saurait-il pas l'espagnol ? Il y en avait d'autres que Conchita qui pouvaient écrire dans ce langage ; donc, rien n'était prouvé pour moi. En outre, le style de cette communication ne ressemblait nullement à sa façon habituelle de s'exprimer lorsqu'elle habitait la terre ; mais il fallait également prendre en considération qu'elle n'était plus un être matériel comme autrefois. Et comment aussi le médium aurait-il pu écrire sur le côté de l'ardoise qui se trouvait plaqué contre la table, et lorsque ses deux mains se reposaient immobiles devant mes yeux ?

Une chose me frappa surtout dans cette longue communication, c'était le souvenir affectueux donné à notre enfant ; l'on était évidemment mécontent de ma conduite envers lui ; qui, sinon la mère, se serait laissé attendrir sur le sort de ce pauvre petit être ? Je roulais toutes ces choses dans ma pensée pendant que je restais là, immobile, ne pouvant détacher mes yeux de cet écrit, et sentant pour la première fois que j'avais peut-être un grand tort d'abandonner mon enfant, son enfant aux soins des domestiques, des mercenaires.

Le docteur vit combien j'étais bouleversé par la vue de cette écriture (écriture directe comme il l'appelait), et il me dit que j'étais médium moi-même, que dans quelques mois de là je n'aurais plus besoin de son assistance ni de celle d'aucun autre intermédiaire, mais que je pourrais recevoir directement des communications de l'autre monde.

(Fin de la 1ere séance.) A suivre…

Communications

Nous publierons désormais, dans chaque numéro de la Revue, quelques communications inédites extraites des travaux posthumes d'Allan Kardec. Ces écrits, dont le maître se réservait la publication, feront connaître la manière toute particulière qu'il avait pour interroger les Esprits empressés de venir à son appel.

Nous verrons, dans ces communications, une preuve de sympathie que les Esprits supérieurs avaient pour Allan Kardec, et nous pourrons conclure qu'il avait bien la mission de fonder la doctrine spirite, que rien ne peut ébranler parce qu'elle repose sur des vérités éternelles.

Avant d'appeler ses amis de l'espace, il couvrait de notes son carnet pour en former un questionnaire, et il n'évoquait jamais sans avoir un but utile et un enseignement à recueillir. Faisons tous comme le Maître ; éloignons la curiosité de nos évocations, cherchons, demandons et surtout n'espérons pas qu'on nous donnera sans travail nous obtiendrons ainsi de nouvelles instructions, et il est bien certain que des choses inconnues nous seront encore révélées.

Le Révérend père X...
Médium, mademoiselle S... Mars 1861, Paris.
Evocation. − R. Je suis là ; que désirez-vous ? que puis-je faire pour votre bien ?
D. Etes-vous encore dans l'état d'anxiété et d'incertitude où vous étiez quand vous avez été évoqué ?
R. Je le suis encore, mais Dieu m'éclairera, et bientôt la raison se fera jour. Mon âme n'est point endurcie, et mes pensées s'améliorent. Je crois, j'espère en la bonté infinie de Dieu qui m'éclaire, qui m'abonde de toutes parts, et je puis vous assurer que la bonté, l'indulgence du créateur des mondes sont sans bornes pour la faible créature qui l'honore dans son humilité, dans son humble croyance.
D. Quelle est votre pensée actuelle sur le spiritisme ?
R. Les pensées du catholicisme sont consolantes ; celles du spiritisme sont vraies ; elles triompheront des obstacles qui en font un objet de raillerie.
Je vous ai dit que j'étais dans le trouble ; laissez-moi et ne m'évoquez plus. Je suis troublé et je pourrais vous induire en erreur, ce qui serait pour mon âme repentante un sujet d'effroi et de douleur.
D. Encore quelques questions, je vous prie.
R. Tout à vous de tout cœur.
D. Pouvons-nous vous être utile ?
R. Oui, vous pouvez m'être utiles en priant Dieu pour moi, et vous me ferez du bien.
D. Nous vous le promettons.
R. Merci de tout mon cœur ; merci ; une pensée charitable est pour moi d'un grand prix.
D. Vous dites de ne plus vous évoquer ; cela vous chagrine ; nous aurions tant aimé à nous entretenir avec vous.
R. Quand je le pourrai, je viendrai, et je vous consolerai ; telle était ma mission sur la terre, telle elle sera encore, si Dieu permet que je me réincarne.
D. Pensez-vous l'être prochainement ?
R. Oui, promptement, et pour revêtir l'apôtre du Spiritisme.
D. D'après ce que vous avez répondu, on dirait que, de votre vivant, vous n'étiez pas parfaitement convaincu de tout ce qu'enseigne l'Eglise ?
R. J'étais convaincu, mais je doutais que je pusse convaincre, parce que mes sermons n'étaient que le fruit de mon orgueil, et que je voulais fixer l'attention de mon auditoire au lieu de l'éclairer des lumières de l'Esprit de vérité. Esprit que vous avez aujourd'hui, et que possède avec tant de modestie votre apôtre de l'Evangile actuel, M. Allan Kardec, votre ami.
D. Il est donc choisi pour faire connaître la doctrine spirite ?
R. Il mérite de l'être ; il est bon, il est consolant, il est humble. L'humilité, c'est la pierre de l'édifice. Est-ce tout, mes amis ? Je dis mes amis ; ici je suis compris.
D. Nous ne voulons pas user de votre complaisance, et nous ferons pour vous ce que vous désirez.
R. Je vous remercie. Gloire à Dieu !

Avis important.

L'administration de la Société pour la continuation des œuvres spirites d'Allan Kardec remercie sincèrement ses frères en croyance, pour la sollicitude qu'ils veulent bien lui témoigner ; mais elle croit de sa dignité de protester contre les bruits répandus, qu'elle serait embarrassée et gênée dans ses affaires. Aussi, l'Administration prie instamment le spirite dévoué et plein de bonnes intentions, sans doute, de cesser toutes démarches à cet effet, démarches dont il prenait la responsabilité et l'initiative.

Étude bibliographique sur les publications de M. le baron du Potet
D'après le docteur Péladan.

> Voulez-vous apprendre aux hommes à aborder la terre difficile de la vérité ? Tout le monde a peur, personne ne vous aide ; à peine si quelques-uns peuvent vous comprendre.

Les connaissances magnétiques étant indispensables et de toute nécessité dans tous les groupes spirites, par rapport à la similitude des fluides, bien que le magnétisme et le spiritisme soient différents l'un de l'autre, comme le somnambulisme et la médiumnité diffèrent eux-mêmes, il est utile à tout spirite de savoir au moins dégager un sujet lorsqu'une crise quelconque vient à se déclarer, telle que l'extase ou la catalepsie, lesquelles ne doivent jamais excéder, sans danger de mort, une durée de 10 à 12 minutes.
Le fait suivant un est une preuve évidente et certaine :
Me trouvant un jour dans un groupe spirite, où la demoiselle de la maison, qui était médium elle-même, s'était endormie à la table par la communicabilité des fluides magnétiques parcourant la chaîne, et les esprits s'étant retirés sans la dégager comme ils en avaient l'habitude, paraît-il, grand fut alors l'embarras de la société, qui n'avait aucune notion et encore moins de pratique magnétique, lorsque me faisant connaître comme magnétiseur, je m'offris de réveiller le sujet et le dégageai en l'espace de trois minutes à la grande satisfaction de tout le monde, qui me témoigna ainsi que le médium sa reconnaissance en des termes les plus chaleureux,.
Pour cela il suffit de dégager par passes transversales et longitudinales à grand courant à l'aide des deux mains, souffler froid plusieurs reprises sur le cerveau, et si la catalepsie s'est déclarée pendant la crise, faire plusieurs insufflations chaudes en appliquant la bouche sur le cœur et sur la pointe, ainsi que sur les deux plexus nerveux placés en haut de la poitrine, afin de ramener la dilatation dans les poumons. Si cela ne suffit pas, souffler légèrement froid dans la bouche du patient et lui frapper fortement dans la paume des mains pour ramener forcément la circulation du sang dans tout l'organisme et placer le sujet à l'air près d'une fenêtre, par exemple, en évitant toutefois les courants d'air.
En cas d'extase, il suffit de couvrir avec la main les yeux de l'extatique jusqu'à complète occlusion et de continuer par les procédés indiqués ci-dessus jusqu'à ce que la personne ait recouvré sa connaissance.
Autant que possible ne pas se mettre à plusieurs personnes pour dégager un sujet en crise et agir avec patience et persévérance, c'est le seul moyen de faire le bien tout en cherchant le vrai.
Puisque nous en sommes sur ce chapitre, pour obliger nos lecteurs, nous continuerons à dire quelques mots sur le magnétisme, par humanité pour les médiums et pour le bien et la sécurité de tous.
Le magnétisme et le somnambulisme ont été de tous les âges, de toutes les nations, mais connus sous des noms différents, et beaucoup de personnes en font encore journellement sans s'en douter. Le magnétisme est un fait acquis dans les sciences, et quand on l'a vu une fois, on le voit toujours. Pour ne pas le voir il faut être matérialiste ou de mauvaise foi. Rien n'est surnaturel dans la nature et encore moins dans le magnétisme, et le somnambulisme qui n'est que le résultat du premier, lorsque le sujet est doué du sixième sens, dit de la double-vue. Cette science et son phénomène ont rendu des services importants à la physiologie et à la médecine, mais leur plus grand bienfait est d'avoir rallumé le flambeau du spiritualisme et d'avoir dissipé les ténèbres nées de l'oubli de nos vrais rapports avec la nature et le monde spirituel. Ces erreurs renaîtraient promptement, si l'on venait à enlever au magnétisme l'importance scientifique que lui avaient si vaillamment conquise, depuis Mesmer, les de Puységur, les abbés Loubert et Faria, les docteurs Charpignon, Despine, Lauyet, Deslon, Cloquet, Frappart et Louis de Séré, Deleuze, Lafontaine de Genève, Louis Auffinger père et tant d'autres vaillants lutteurs, qui, malgré tous les obstacles créés par la routine et les préjugés, avaient résolu de doter l'humanité souffrante du plus insigne bienfait.

Quatre hommes représentent les quatre phases du magnétisme : Mesmer, Puységur, Deleuze et du Potet. Comme pratique magnétique, comme sûreté dans l'application à la thérapeutique, comme sagacité à tenter des expériences nouvelles, M. le baron du Potet est allé plus loin que ses devanciers et tient incontestablement le sceptre du magnétisme à notre époque. C'est donc dans ses ouvrages qu'il faut étudier le magnétisme, surtout au point de vue médical. Ne pouvant énumérer ici toutes les découvertes, rappelons du moins qu'il est le premier qui soit arrivé à produire authentiquement *l'insensibilité* ! En rendant public ce merveilleux résultat de ses expériences, il grava sur une table d'airain le premier remède des maux désespérés. Pour être initié à toutes ces merveilles, il faut lire, il faut voir : notre jugement n'a de valeur qu'à ce prix.
Voici la revue bien complète des 40 volumes que M. le baron du Potet a publiés depuis plus d'un demi-siècle qu'il est le chef de l'école magnétique en France et même dans tout l'univers l'on peut dire :
Expériences publiques faites à l'Hôtel-Dieu, 1 vol. in-8.
Le propagateur du magnétisme, Journal, 1827, 2 vol. in-8. •
Le magnétisme opposé à la médecine. Mémoire pour servir à *l'Histoire du magnétisme* en France et en Angleterre, de 1820 à 1840. 1 vol. in-8, Paris, 1840, avec les deux éloquentes plaidoiries par lesquelles l'auteur gagna à Montpellier la cause du magnétisme, etc.
Essai sur l'Enseignement philosophique du magnétisme, 1 vol. in-8, Paris, 1845.
Traité complet sur le magnétisme animal. 3° édition, Cours en 12 leçons, 1856, 1. vol. in-8.
Le Journal du magnétisme, depuis 1845 jusqu'à 1861, en 20 vol. in-8.
Thérapeutique magnétique, 1863, 1 fort vol. in-8 de 540 pages.
Manuel de l'étudiant magnétiseur, 4e édition, corrigée, très augmentée et ornée de gravures, 1868, 1 vol in-18 de VIII - 396 pages.
La Magie dévoilée, 1 vol. in-4°, avec nombreuses figures, gravures sur bois, etc. Paris, 1852 ; 2° tirage, 1875 ; 1 vol. in-4° de VIII - 284 pages.
L'homme possède en lui tout ce qu'il faut pour se guérir et guérir son semblable, a dit Mesmer. − Et la vertu magnétique et curative qu'un homme ne possède pas, l'autre la possède, a dit M. le baron du Potet.

L. Auffinger fils.

Remarque. − Nous pouvons constater aujourd'hui que l'étude du magnétisme est nécessaire au spirite plein du désir de venir en aide à ses semblables ; aussi nous croyons utile de faire connaître à nos lecteurs les ouvrages de M. le baron du Potet, recommandables par l'explication claire de cette science. Celui qui comprend, en effet, la puissance du fluide magnétique, et s'il sait en faire usage, pourra soulager, guérir, rendre la vie aux organes, ramener et fixer au corps, l'âme prête à s'envoler.
La science magnétique est d'une grande utilité ; pour le spirite, afin de parfaire son éducation morale ; car il saura alors qu'on ne doit jamais transmettre au malade un fluide impur, qui, loin de le soulager, pourrait au contraire lui être nuisible.
C'est par l'étude du magnétisme que le spiritisme est entré dans le monde. Les somnambules ont constaté la présence des esprits auprès des hommes, avant qu'Allan Kardec eût trouvé la voie révélée par ses médiums.
Le maître, pour développer la médiumnité, faisait usage de passes magnétiques ; l'esprit appelé, trouvant un bon courant fluidique, pénétrait plus aisément son sujet, et la communication devenait ainsi plus facile.
Les magnétistes, s'ils désirent le progrès de leur science, seront un jour forcément amenés à étudier la nôtre ; − ils comprendront comme nous que ces deux écoles doivent n'en faire qu'une et qu'elles sont appelées à s'unir dans un avenir prochain.

Arts et sciences

Nous croyons qu'il est de notre devoir de faire connaître au monde spirite tout ce qui peut intéresser et faire progresser la doctrine. L'astronomie est une des branches de la science qui a le secret de captiver plus particulièrement les esprits et d'attirer leur attention. Aussi, nous portons à la connaissance de nos lecteurs et des groupes spirites qui voudraient en faire l'acquisition, qu'une nouvelle carte astronomique vient de paraître à la Ligue d'enseignement et a pour titre : *Univers astronomique.*

Cette carte, qui mesure 1,50m sur 1 mètre, contient en forme de cadre 24 planches représentant les diverses planètes, les phases de la lune, l'ordre des saisons, la formation des mondes, les vues du soleil, etc. La partie supérieure contient, dans un diamètre de soixante centimètres, une vue complète de l'Univers, aperçu de la terre avec la meilleure des lunettes astronomiques. Toutes les proportions ont été minutieusement observées, tant dans le volume des différents corps que dans la distance de ceux-ci au soleil. Ce remarquable travail est complété par une explication succincte, mais fort suffisante.

C'est là, une innovation excellente, l'étude de l'astronomie étant trop ardue pour s'implanter tout d'abord dans l'esprit autrement que par les yeux.

Cette carte trouvera sa place marquée dans toutes nos écoles, car elle donnera à l'élève une idée bien plus nette et bien plus juste que les meilleures explications.

Elle sera pour le maître le complément de son enseignement et offrira à l'élève le stimulant si nécessaire à l'enfance : la curiosité.

Nous avons déjà vu cette carte dans quelques sociétés spirites ; le jour fixé pour la séance, la plupart des membres arrivent souvent avant l'heure pour bien l'étudier et la lire. Nous donnons ci-après un passage de ce travail remarquable.

……

Dans la profondeur de l'Univers et entre les constellations, on aperçoit des étoiles imperceptibles presque à l'œil nu et qu'on appelle nébuleuses ; ce petit point dans l'espace n'est autre chose qu'un amas de soleils dont l'éloignement est incalculable, et dans sa plus grande vitesse, le rayon solaire n'y arriverait pas en cent mille ans.

Grâce aux découvertes de l'astronomie, nous connaissons la grandeur comparative de l'univers et l'exiguïté de notre terre, l'immensité de l'espace, la pluralité des mondes habités, les distances des astres et le nombre incommensurable de ceux-ci, les lois qui les régissent, les forces qui les soutiennent et qui les animent ; nous avons vu l'univers dérouler ses magnificences sous nos yeux.

Par ces considérations sublimes, tout s'est ennobli, tout s'est divinisé, Dieu lui-même nous paraît plus grand, plus puissant, plus majestueux encore. Fascinés et confondus par un tel spectacle, unissant nos voix au concert de la nature universelle, nous dirons au fond de notre âme : Dieu puissant, que nous étions insensés de croire que tout finissait ici-bas et qu'il n'y avait rien au-delà de la terre

En effet, s'il est vrai qu'il n'existe pas deux gouttes d'eau, deux feuilles, deux chenilles, deux hommes absolument semblables sur notre terre ; que sera-ce de deux planètes, de deux tourbillons planétaires, de deux systèmes solaires ? Chaque globe a son économie particulière, ses lois, ses productions. I1 est peut-être des mondes si imparfaits relativement au nôtre, qu'il ne s'y trouve que des Êtres de la première ou de la seconde épreuve ; d'autres, au contraire, peuvent être si parfaits, qu'il n'y ait que des Êtres propres aux esprits supérieurs.

Et maintenant, cher lecteur qui avez reçu une raison capable de vous persuader de l'existence de ces mondes, n'y porterez-vous jamais vos pas ? L'Etre infiniment bon qui vous les montre de loin, vous en refuserait-il à jamais l'entrée ? Non ; vous êtes appelé à prendre place, un jour, parmi les plus grands et les plus purs esprits, vous volerez comme eux de planète en planète, vous irez éternellement de perfection en perfection. Tout ce qui a été refusé à votre perfection terrestre, vous l'obtiendrez un jour, resplendissant de gloire, et vous connaîtrez enfin : *Dieu, l'âme et ses transmigrations.*

Bibliographie

La Société spirite de Bordeaux vient de publier un volume comprenant les travaux remarquables de l'un de ses médiums, madame Krell.

Cet ouvrage se divise en trois parties :

Science, poésie, morale.

Nous avons déjà reçu avis, par des lecteurs compétents, que ce livre plaisait beaucoup, parce qu'il est bien écrit et fort intéressant. Le choix des communications est bien inspiré, et la partie morale, qui est la plus importante, nous laisse une agréable impression par le souvenir des Esprits sympathiques qui se sont communiqués. Nous en reproduisons une de Cuvier :

Novembre 1873.

D. Le principe intelligent est-il divisé à son origine et se réunit-il par la suite pour former un être complet ?...

R. Le principe intelligent se développe avec l'être, et il est *un* à son origine, *un* pendant son développement, *un* toujours ! C'est une étincelle qui va grandissant pour devenir lumière et enfin soleil. Ce qui nous occupe aujourd'hui, c'est de connaître le moment où cette étincelle paraît et transforme l'être matériel en être intelligent. Tant que l'être, pendant ses premières pérégrinations dans la forme animale, ne possède encore que la vie latente, le mouvement, tant que, atome, molécule, vibrion, paraissant et disparaissant en quelques courts instants, il ne sert encore qu'à la transformation de la matière, tant qu'il n'a pas conscience de sa vie, on doit admettre qu'il ne possède pas encore en lui l'instinct qui devient plus tard intelligence, âme, esprit. Ces êtres sans nom, sans forme précise, impalpables et presque invisibles qui peuplent la matière fluidique et la matière compacte, sont l'état intermédiaire entre la vitalité végétale et la vie animale qui commence.

Selon moi, cette divine étincelle éclaire la matière dès qu'il y a chez l'être le sentiment de la conservation de sa vie. A partir de là, il est quelqu'un ; il ne sait pas encore, mais il sent en lui cette chose indéfinissable qui est la vie !

Ce sentiment est tout instinctif encore, car l'animal comprenant à peine la vie ne craint pas la mort ; ne connaissant pas le danger il le fuit rarement ; la mort le prend sans souffrances, pour ainsi dire, et le transporte à une autre forme. C'est le point intermédiaire entre l'instinct et l'intelligence ; de ce premier état au second c'est-à-dire à l'intelligence, il a bien entendu tous les degrés par lesquels l'être est obligé de passer pour arriver du moins au plus.

Quand l'instinct devient pour l'être l'intelligence de la conservation de sa vie, il y a crainte de la mort et souffrance ; l'animal défend sa vie par tous les moyens ; attaque de l'ennemi, prévision du danger, ruse pour l'éviter ; il s'aime et il se disputera à la mort tant que ses forces le lui permettront. Il y a déjà mémoire, raisonnement et volonté dans sa lutte contre la loi fatale qui l'enveloppe sans qu'il puisse s'y soustraire. Ne pourrait-on pas ajouter qu'il y a aussi intuition de souffrances précédentes ; cette crainte innée de la mort n'est-elle pas le résultat d'une espèce de souvenir de luttes antérieures ?... Qui sait ?... Je crois qu'à ce moment l'étincelle intelligente est bien près de s'illuminer pour une transformation plus importante encore ; je crois que le moment n'est pas loin où cette intelligence pourra s'appeler, disons le mot : Âme ! Alors cette créature ne va, plus seulement défendre sa vie, mais chercher à la conserver, travailler pour la prolonger ; encore quelques passages et elle va conquérir la possession d'elle-même, elle va arriver au libre arbitre. De là y a-t-il bien du chemin à faire pour comprendre le devoir de conserver la vie, la nécessité de l'épreuve et le but imposé à la créature par le Créateur ?...

Aller plus loin serait sortir des limites que nous nous sommes imposées ; mais je vous le répète en terminant, l'œuvre de Dieu est admirable d'ordre, d'enchaînement, d'harmonie, de simplicité, l'orgueil humain paraît à peine quand on contemple cette grandeur ! Aussi, quoique l'homme se révolte à cette pensée, il n'en est pas moins vrai qu'en étudiant attentivement le monde qu'il habite, son origine est facile à établir.

Roi de la Création par la loi du progrès, l'homme comprendra plus tard le lien de solidarité qui l'unit à tous les êtres dont il est entouré ; à cette époque de fraternité, il ne s'intitulera plus maître et roi, mais père et protecteur des êtres inférieurs qui commencent la vie qu'il finit !

G. Cuvier.

Ce volume a pour titre : *Rayonnements de la vie spirituelle*.

Poésie spirite : *Le moineau*

(Dédiée aux jeunes élèves.)

Des grands mots, mes enfants, j'ai peut-être abusé ;
D'un généreux pardon laissez-moi l'espérance ;
Sur ce point, s'il vous faut toute ma confidence,
Être simple n'est pas aisé.

Essayons : un moineau, coquet, plein d'élégance,
De grâces, de défauts, vivait dans l'indolence.
Le printemps lui donnait, pour ses jeux, le gazon,
Des primeurs pour sa nourriture,
Pour ses nuits un toit de verdure,
Pour son aile un vaste horizon.
Puis arriva l'été, saison de l'abondance,
Des trésors achetés par de rudes labeurs ;
Aux gerbes le pierrot suivait les maraudeurs.
Mais toujours même insouciance !

Sa mère lui disait : « Mon fils, il en est temps ;
« A ton âge il convient de songer à soi-même ;
« Tu n'auras pas toujours une mère qui t'aime ;
« Tu n'as déjà plus ton printemps.
« L'été fui : ... et puis sur les branches,
« Lorsque tombent les mouches blanches,
« Adieu fruits, ombrage et plaisir ;
« C'est l'hiver et sa froide haleine ;
« L’hiver !... Songe à l'hiver... vois ces flocons de laine ;
« Pour ta couche il faut les saisir. »

L'étourdi répondait par maintes gentillesses,
S'admirait, se posait en brillant colibri ;
Agaçait la voisine, irritait le mari ;
En Roi, de la fortune attendait les largesses.

Rois... fortune... le jeune fou,
Lui que tant de flatteurs applaudissaient naguère,
Sans duvet, sans rien dans son trou,
Expira songeant à sa mère.
…….
Un poète... un de ceux qu'on admire aujourd'hui,
Ecrirait ma morale en vers dignes de lui.
Moi, je n'en ai qu'un seul ; Dieu veuille qu'il vous touche
« Comme on fait son lit on se couche. »

L’Esprit frappeur.

Le Magnétisme et le Somnambulisme devant les tribunaux. – Acquittement

Me Jules Favre, défenseur. − M. le baron du Potet, témoin à décharge.
Le 18 mai dernier, le Tribunal correctionnel de la Seine avait à juger madame Roger, somnambule, prévenue de tentative d'escroquerie, ainsi que M. Fortier, son magnétiseur, prévenu de complicité par aide et assistance. De nombreux témoins sont venus affirmer l'honorabilité des deux prévenus. M. le baron du Potet, représentant de l'école magnétique de France depuis plus d'un demi-siècle, a été surtout très écouté. En terminant il a dit : « Je me borne à conclure que le sommeil du somnambule constitue un état particulier physique et moral bien constaté aujourd'hui par la science, et, quand on voudra le simuler, on n'y réussira pas. Il y a divers degrés dans le sommeil magnétique ; il perd de sa force, de son intensité, surtout si la somnambule est tourmentée, taquinée. »
Notre grand orateur, Me Jules Favre, chargé de la défense des deux prévenus, a parlé pendant une heure et demie ; l'auditoire était attentif, silencieux, pour entendre cette parole éloquente qui charmait même les juges. Pendant les débats, le célèbre avocat a fait quelques interpellations importantes ; aux railleries de quelques incrédules qui n'ont jamais rien vu, ni rien étudié, il a répondu : « Cela peut faire sourire le public, mais cela ne ferait pas sourire nos plus illustres médecins. » Il a dit en terminant : que la justice devra tenir compte des faits mystérieux quand la science les a observés, reconnus et admis.
Remarquons, en passant, cette phrase, de M. l'avocat général : « Nous sommes en présence d'un de ces phénomènes que la science constate sans l'expliquer. » En juin dernier, la même remarque aurait pu être faite au sujet du spiritisme, si les magistrats avaient connu la question qu'ils avaient à juger.
Cet intéressant procès n'a pas duré moins de trois heures ; et il en ressort que d'exercer le magnétisme et le somnambulisme ne constitue pas un délit, à moins d'actes ou de manœuvres frauduleuses : tels que le somnambulisme simulé, une lucidité équivoque, etc.

Un ouvrier à un jeune docteur

Entretiens sur le spiritisme et le magnétisme.
Troisième lettre. − Voir Revue de février 1876, page 38.
Vous vous livrez à l'examen du magnétisme, vous expérimentez par vous-même, me dites-vous, vous ajoutez que vous trouvez dans ces observations des lumières qui viennent éclairer toutes les grandes questions posées à la science, problèmes dont la solution décidera l'émancipation matérielle et morale de l'humanité.
L'enthousiasme que vous montrez au début d'une étude si importante dans les phénomènes qu'elle présente, plus importante peut-être dans ses conséquences, je l'ai éprouvé moi aussi. Et comment rester froid témoin de phénomènes qui surpassent tout ce que l'imagination peut supposer de plus merveilleux, et dont en même temps la réalité s'affirme à la raison avec une évidence irrécusable ! Pour vous, vous avez dû ressentir d'autant plus vivement l'exaltation de la découverte que vous étiez plus loin d'y croire, et qu'aujourd'hui votre intelligence, éclairée d'une lumière nouvelle, croit y avoir trouvé ce qui a manqué à la science : un point d'appui, faute duquel ses observations sont demeurées le plus souvent incomplètes.
Je me souviens qu'autrefois vous m'entretîntes assez vivement d'une idée toute moderne, si vague encore qu'elle est plutôt une intuition qu'un système : c'est l'unité de la création. Ce plan, sublime dans sa simplicité, vous avait paru plus qu'aucun autre digne de la puissance créatrice ; aussi

demandez-vous à toutes les sciences de vous l'affirmer. − L'astronomie vous disait que les autres globes, infinis dans l'infinité de l'espace, obéissent à une même loi dans leur mouvement. − La chimie, détrompée par un siècle d'expériences qui lui ont successivement montré décomposables les corps qu'elle croyait des éléments, puis lui ont fait découvrir de nouveaux corps qu'elle ne pouvait décomposer par ses moyens d'action, quoiqu'elle vît par des rapports communs qu'ils sont réellement des combinaisons, la chimie vous laissait à la fin pressentir un seul corps simple, élément insaisissable, se prêtant à toutes les transformations de la matière. Vous aviez adopté cette hypothèse qui plaisait à votre raison quoiqu'elle ne reposât que sur des probabilités bien vagues. Ce qui n'était pour vous alors qu'une supposition indécise devient à présent une certitude : cet agent universel, force dirigeante, vous pouvez l'appeler par son nom : c'est le magnétisme. Ainsi s'affirme la loi d'unité ; de même qu'il n'y a qu'un seul principe, essence des choses, de même aussi il n'y a qu'une seule loi : l'attraction magnétique qui entraîne tout ce qui est vers le progrès, vers l'absolu, vers Dieu !

(A suivre).

Juillet 1876

De l'union entre les spirites

Ce n'est pas le tout, pour les spirites, que de posséder la lumière, il leur convient encore de ne pas la tenir sous le boisseau. C'est ce dont ils donnent incessamment des preuves, sans s'inquiéter de la façon dont leurs avances sont reçues par l'esprit du siècle. Un jour viendra, plus voisin peut-être que l'on ne pense, où le monde s'étonnera d'avoir eu des yeux et de n'avoir pas vu, où il maudira les entraves qui l'auront tant attardé, où il bénira l'ample moisson déjà poussée et qu'il n'aura plus qu'à recueillir.

En attendant, spirites, tout à nos devoirs, tout à nos études, et, loin des agitations d'aucune sorte, ne cessons de travailler et de mettre en commun le résultat de nos travaux.

C'est ce à quoi, ainsi qu'il est dit dans la *Revue* de mai dernier, la facilité des relations de toute sorte, si différente aujourd'hui de ce qu'elle était au premier siècle de notre ère, porte au plus haut point, et c'est ce qu'il ne faut pas négliger.

La même pensée est naturellement venue ailleurs aussi, avec le désir de la mettre plus à exécution qu'elle ne l'a été jusqu'à ce jour.

Voici ce que, dans son numéro du 2 juin, le *Spiritualist*, l'important organe spirite de Londres, dit, en substance, à ce sujet :

« La dernière assemblée de *l'Association nationale des spirites anglais* s'est occupée des relations qu'il serait désirable de voir s'établir entre les spirites de tous pays.

L'Association anglaise, dont le centre est établi à Londres, Great-Russell street 38, et qui, bien qu'à ses débuts, voit déjà son fonctionnement prospérer et s'accroître, pourrait évidemment, et plus peut-être que toute autre, tendre vers cet objectif en s'appuyant spécialement sur ce que l'élément anglais est le plus répandu sur la surface du globe.

I1 faudrait pour cela que les statuts de l'Association parvinssent d'abord à la connaissance de tous, au dehors ; que ces statuts facilitassent l'accession des membres étrangers, et qu'une fois un grand nombre d'adhésions obtenues en divers pays, l'Association se constituât en une sorte d'Office international centralisant les renseignements de tous genres concernant le Spiritisme proprement dit, et les diverses branches qui s'y rattachent. Une publication spéciale pourrait donner un compte rendu annuel de la situation ; publier, suivant un mode uniforme, les statistiques recueillies ; éclairer, en un mot, sur la progression de notre belle et féconde doctrine.

L'Association ferait ainsi, sur le terrain psychologique, ce que l'Institut anthropologique poursuit sur le terrain physiologique. Les voyageurs, par exemple, recueilleraient les données nécessaires à la connaissance du passé philosophique des diverses races, et, quelque respect que nous ayons pour les recherches effectuées par les anthropologistes, dont le but, en somme, n'est autre que le nôtre, pouvons-nous douter que notre méthode ne soit plus féconde que la leur ? En étudiant les formes physiques, ils ne peuvent tout au plus constater que les *effets des causes* que nous cherchons précisément. *Mens agitat molem*. Mais, pour nous plus encore que pour eux, il faut se presser. Dans une génération peut-être, les races inférieures, disparaissant fatalement devant les races plus avancées, auront emporté avec elles le secret de leurs vieilles croyances. Leurs ossements pourront demeurer ; mais qui nous redira les légendes dont, à leur berceau, ces peuples se sont nourris, et d'où (véritables causes secondes) peut dériver une notion approchée de l'état de leurs Esprits, − les causes premières ?

Déjà l'un de nos voyageurs, Canon Calloway, nous a rapporté sur ces sujets, et plus spécialement sur les peuplades du sud-est de l'Afrique, de précieux renseignements. Cet Anglais n'est pas spirite et ne se doute pas, sans doute, de l'intérêt particulier que nous attachons à ses rapports. Combien

donc un continuateur, plus au courant de nos idées, pourrait, suivant les circonstances, en ce pays et en bien d'autres, ajouter à ce que l'on peut appeler les archives morales de l'humanité ?
Et ainsi pour les autres branches du Spiritisme.
Il y a donc grande opportunité à s'unir, d'intention et de travaux, à toutes les Sociétés constituées, à tous les journaux publiés, s'occupant de Spiritisme, etc.» L'on voit qu'avec des développements qui ne sont nullement hors de propos, et dont nous n'avons d'ailleurs esquissé qu'une partie, le Spiritualist sollicite l'union toute morale des spirites de tous pays, *desideratum* des plus aisés à réaliser, et cela sans préjudice des dissidences qui, au courant des études, pourront surgir sur tel ou tel point, entre telle ou telle partie des travailleurs, mais dissidences que la sincérité, la bonne foi de part et d'autre ne pourront jamais que rendre accidentelles, passagères et nullement absolues.
Que recherche le vrai spirite, en effet, si ce n'est la lumière, aussi pure que possible ?
Son véritable objectif n'est donc pas le triomphe d'une opinion personnelle, quelle qu'elle soit, mais uniquement celui de la vérité, au prix, certes ! du sacrifice des systèmes les mieux établis en apparence, si de nouveaux faits, de persistantes études viennent en démontrer l'erreur.
Nous disons cela à propos, notamment, de la divergence qui existe encore entre le Spiritisme français et celui de quelques autres pays sur la grande question de la Réincarnation.
L'on peut voir dans les œuvres d'Allan Kardec, à la suite de quelles considérations sérieuses, impersonnelles, avec quelle maturité cet important principe a été établi.
Mais aussi bien de deux choses l'une, évidemment : ou ce principe est vrai, ou il ne l'est pas.
Dans le dernier cas, nous serons bien obligés, tôt ou tard, de reconnaître notre erreur ; dans le premier, au contraire, les dissidents sincères ne pourront se dispenser de se rallier à nous.
Et c’est ce qui semble déjà résulter des travaux anglais et américains, si nombreux, si persévérants et si frappés (voir les journaux spirites de ces pays) au coin de la sagesse réfléchie. Jadis, on se le rappelle, et l'on a dit pourquoi, les communications médianimiques obtenues aux Etats-Unis surtout, se faisaient sur le principe de la réincarnation ou s'élevaient contre. Il n'en est plus ainsi maintenant. L'on peut dire que les affirmations balancent les négations, et que, ce qui est plus important, l'opinion des spirites eux-mêmes est tellement saisie de la question, que son acquiescement entier, unanime, ne semble plus devoir être qu'une simple affaire de temps.
C'est dire que les disciples d'Allan Kardec n'en veulent nullement à ceux de leurs frères qui ne partagent point toutes leurs opinions. Et que lorsque, dans une lettre publiée (sous toutes réserves de l'éditeur, d'ailleurs,) dans le *Spiritualist* du 9 juin, le baron Dirckinck Holmfeld écrit que : « L'honorable M. Aksakof, conseiller d'Etat russe et directeur d'une feuille spirite (*Psychic studiets*), publiée à Leipzig, *a tort de ménager le Spiritisme français, attendu que la vaine fantasmagorie de la réincarnation ne mérite aucune mesure pour ceux qui la professent ; et que, du reste, les spirites de Paris sont les ennemis déclarés des Psychic studies, et se sont récemment réjouis de l'échec récemment éprouvé à Saint-Pétersbourg par son directeur...* » Que le baron allemand, disons-nous, est dans l'erreur la plus complète.
Le spirite français ne hait personne, et aussi bien celui-là, quel qu'il fût et quelque opinion qu'il professât, ne pourrait se dire spirite, se réclamer de cette sublime doctrine ; dont la devise est « « Hors la charité, point de salut ! » qui, fut-il même persécuté, aurait pour ses adversaires d'autres sentiments que ceux d'une miséricordieuse ou prévoyante compassion.
« Le calme et la dignité, a-t-il été dit (Révélations d'outre-tombe, avril 1863), sont les attributs du droit. Là est la règle de conduite des spirites. Que les seules fleurs de charité soient renvoyées à qui aura jeté des pierres. »
Nous démontrerons d'ailleurs combien est peu fondée l'assertion que les spirites de Paris ont pu se réjouir de l'échec éprouvé par l'honorable M. Aksakof à Saint-Pétersbourg : En disant d'abord
que, si le Spiritisme avait pu être atteint par le coup qu'essaya de lui porter le comité présidé par M. Mendeleff, il l'eût été aussi bien, c'est-à-dire qu'il eût été aussi ressenti à Paris qu'à Leipzig ou qu'à Pinneberg-Holstein (Adresse de M. le baron Holmfeld) ; tandis que la *Revue spirite* de mai, p. 167, montre le cas que, nonobstant la clameur d'une partie de la presse française, nous avons fait du nouveau *coup d'épée dans l'eau*, frappé par ledit comité ; ensuite, qu'il ne nous restait dès lors, pour

la seule édification de nos frères, qu'à porter à leur connaissance les détails mêmes de cette soi-disant investigation, ce que nous allons faire dès que nous en aurons réuni les éléments, c'est-à-dire dans cette *Revue* même, où au plus tard dans la prochaine.

Ces malentendus, il faut le dire, ne surgissent ou ne subsistent que grâce à l'absence de communications, de relations précisément, entre les diverses parties d'une même famille. Et c'est pourquoi nous disons à nos frères de partout, mais de France en particulier : En attendant que le Spiritisme ait sa pleine expansion et que ses institutions qui en dériveront aient pu prendre naissance dans notre pays, tenons-nous au courant, dans la limite de nos moyens, de ce qui se passe chez les spirites de l'étranger. Lisons leurs journaux, ils sont nombreux, intéressants au plus haut point et s'ils montrent, contrairement à ce que nous pensions pouvoir augurer naguère (*Revue spirite* de février 1876), que la lumière cette fois ne nous viendra point de l'Orient, ils semblent du moins établir que le foyer de cette lumière réside surtout au sein de la famille chrétienne tout entière, conformément, du reste, à ces paroles du Nouveau Testament (saint Jean, ch. XVI, V. 12-13) : « *J'ai encore beaucoup de choses à vous dire, mais vous ne les pouvez porter à présent. Mais lorsque viendra l'Esprit de Vérité, il vous enseignera la vérité.* » Dont le Spiritisme est la splendide réalisation.

D. A. C.

Nous donnons ci-après, en nous aidant des renseignements fournis par le *Messager de Liège*, la liste des principaux journaux spirites en cours de publication.

Cet exposé donnera, ainsi que le dit l'excellent organe belge, une idée de l'extension énorme prise par le Spiritisme depuis quelques années, et répondra surabondamment à l'objection de ceux qui restreignent le nombre des adeptes de notre doctrine à quelques groupes disséminés en France et aux Etats- Unis d'Amérique.

Allemagne.
Die Spiritischnationalistische Zeitschrift (Leipzig).
Psychische studies (Leipzig).

Autriche.
Das Licht des Jenseits (Vienne).
Reflexionen aus der Gersterwelt (Pesth).

Belgique.
Messager (Liége).
De Roths (Ostende).

France.
Revue spirite (Paris).
Fraternité spirite et littéraire (Paris).

Italie.
Annali dello Spiritismo in Italia (Turin).
Aurora (Florence).
Salute (Bologne).

Angleterre.
The Spiritualist (Londres).
The Spiritual Magazine (Londres).
Human nature (Londres).
The Spiritual Times (Londres).
The Medium and Daybreak (Londres).
The Medium and Journal (Londres).
The Pioneer of Progress (Londres).
The Christian Spiritualist (Londres).

Espagne.
El Criterio Espiritista (Madrid).
La Revista Espiritista (Barcelone.)
El Espiritismo (Séville).
La Revelacion (Alicante).
La Fraternidad (Murcie).
El Buen sentido (Lérida).

Turquie.
L'Écho d'Orient (Constantinople).

Égypte.
La Vérité (Alexandrie).

Australie.
The Harbinger of Light (Melbourne).

États-Unis d'Amérique.
The Spiritualist (Nouvelle-Orléans).
The Present Age) Kalamazoo).
Spirits' Liyht (Cincinnati).
Erittans Journal (New-York).
The Banner of Light (Boston).
The Sun (Philadelphie).
The Spiritual scientist (Boston).
The Common sense (San-Francisco).
The Wodhull and Claflin's Weekley (New-York).

Mexique.
La Illustracion Espiritista (Mexico).
La Luz en Mejico (Mexico).
La Ley de Amor (Merida).

Cuba.
La Luz de Ultratumba (La Havane).

Brésil.
Revista Espiritista (Rio-Janeiro).
O Echo de Alem Tumulo (Bahia).

Uruguay.
Revista Espirista (Montevideo).

Pérou.
El Espiritismo (Lima).

Chili.
El Espiritista (Santiago).

Total : 46 revues ou journaux.

Correspondance et variétés

Une séance de D. D. Home, à Florence.

Soin ce titre, les *Annali dello Spiritismo* de septembre 1875, publient une très intéressante lettre dont nous donnons ci-après la traduction.

Cette lettre, adressée à M. Rinaldo Dall'Argine par madame la comtesse Catherine de Parrigai, fut envoyée par ce dernier à son ami Niceforo Filalete, l'éminent directeur des *Annali*.

« Très cher Dall'Argine,

Quoique le proverbe dise : il vaut mieux tard que jamais, je me reconnais coupable d'avoir laissé passer tant de mois sans remplir ma promesse de vous faire une relation détaillée des phénomènes spirites qui se sont produits sous mes yeux, par le moyen de la médiumnité de M. Home.

Un soir du mois de juillet 1874 (je ne me souviens pas de la date), je fus invitée par M. Home à assister à une de ses séances spirites. A huit heures, je me rendis à son hôtel (Pension Anglaise), où je trouvai déjà réunies plusieurs personnes de ma connaissance. C'étaient : la comtesse Enrichetta Bartholonni Passerini, madame Elena Webster, le chevalier Alessandro Soffietti, l'ingénieur Alfredo Mognié.

La salle où nous étions réunis se trouvait au premier étage de l'hôtel ; une grande table ronde en occupait le milieu, et l'on voyait dans un coin un guéridon près d'un piano. Elle était complétement éclairée par une lampe à pétrole placée au beau milieu de la table et par deux bougies placées sur le piano.

Home, après nous avoir recommandé de ne pas être trop recueillis et de continuer la conversation, nous fit prendre place autour de la table. La comtesse Henriette Passerini était assise à la droite du médium et moi à sa gauche.

Ayant fait la chaîne avec les mains, après un court instant, un frémissement léger de la table indiqua que les manifestations allaient commencer. Ce frémissement, au début presque imperceptible, alla peu à peu en augmentant, au point de la remuer non sans quelque énergie. Le phénomène du mouvement d'une table produit par les Esprits est trop connu pour que j'aie besoin de le décrire dans tous ses détails.

Après les coups et les mouvements accoutumés, se manifesta l'Esprit de ma Stellina, qu'une cruelle maladie ravit à mon affection maternelle, à l'âge tendre de six ans environ. Je ne vis pas, il est vrai, sa chère personne, mais je reconnus la petite main avec laquelle elle me caressait et jouait en tirant les manches de ma robe et en soulevant le tapis de la table sur laquelle je tenais les mains. Et l'esprit de mon enfant ne s'en tint pas là, car, après quelques courts instants, je sentis sa petite tête se poser sur mes genoux, tandis qu'avec les mains elle continuait à jouer et à me caresser. Je ne pourrais vous décrire l'émotion que j'éprouvai en ce moment. Elle fut telle que je n'eus pas le courage d'abaisser mon regard, de peur de voir subitement s'évanouir ce cher petit ange qui, pour me consoler, avait pris sa forme terrestre !

Home est aussi médium voyant. Aussitôt que ma Stellina eut cessé de me donner les affectueuses démonstrations que je vous ai décrites, il dit qu'il voyait près de moi un autre Esprit, en costume militaire. Je devinai tout de suite que c'était l'Esprit de mon père ; et c'était lui en effet, puisque, pour prouver son identité, il joua une fanfare militaire, en se servant d'un accordéon que j'avais apporté moi-même et que Home avait fait placer sous la table. Une preuve aussi évidente me surprit ; je regardai avec satisfaction les amis qui m'entouraient, et mes yeux s'arrêtèrent sur la comtesse Henriette Passerini, sur le sein de laquelle brillait une magnifique rose. Elle l'avait cueillie dans son jardin, et c'était un vrai plaisir de la voir, à cause de sa couleur vive et de sa fraîcheur ! Passionnée comme je le suis pour les fleurs, la rose de la comtesse Henriette me tenta ; c'est pourquoi, m'adressant à mon cher père, je le priai mentalement de la dérober à ma bonne Henriette pour m'en faire un cadeau. Je n'avais pas achevé de formuler ma demande mentale, lorsqu'une main mystérieuse s'empara de la rose et la déposa en un clin d'œil entre mes mains. Ce fait, que j'appellerais un prodige, eut lieu avec tant de rapidité que j'en fus émerveillée et presque troublée. Mon père, qui certainement voyait mon trouble, voulut, pour me remettre, se communiquer à moi. Tandis que Home prononçait à haute voix les lettres de l'alphabet, il indiquait celles qu'il fallait noter, soit par un coup frappé sur la table, soit par une faible traction exercée sur ma robe. Par ce moyen, mon cher père put me parler de choses pour moi très intéressantes et que seule je pouvais comprendre.

La communication de mon père étant terminée, Home nous annonça que quelque nouveau phénomène allait se produire. En vérité, il n'avait pas fini de nous prier d'être attentifs, que son fauteuil et le mien, traînés par une force invisible, furent rapprochés l'un de l'autre. En même temps, le petit guéridon dont j'ai ci-dessus fait mention, isolé comme il était et à une belle distance de nous, se mit à courir de lui-même et se dirigea vers moi avec une grande impétuosité. Craignant qu'un choc de sa part ne pût me blesser, j'étendis subitement le bras comme pour le tenir éloigné. Mais l'Esprit qui, avec tant de force, le poussait en avant, ayant deviné mes appréhensions, pour me rassurer, l'arrêta comme par enchantement, si près de moi pourtant que je pouvais le toucher avec les mains.

Ce phénomène me frappa aussi grandement et produisit le même effet sur tous les assistants. Il ne pouvait en être autrement, si l'on réfléchit que la salle étant parfaitement éclairée, il n'y avait aucun motif de supposer une mystification. Mais nous n'étions pas au bout de nos étonnements, car nous fûmes tous touchés, qui plus, qui moins, par des mains invisibles ; l'accordéon, que j'avais apporté moi-même, jouait sous la table, et nous pouvions voir la main qui, en touchant les touches de l'instrument en faisait sorti de très agréables sons. C'était un véritable enchantement ! La salle, comme je vous l'ai déjà dit, était si bien éclairée, que, même sous la table, on y voyait distinctement.

Vers la fin de la séance, Home (comme il lui arrive habituellement) tomba en extase. Dans cet état, il parla avec nous tous, nommant des personnes, citant des circonstances et des faits connus seulement de ceux à qui il adressait particulièrement la parole. Il me parla aussi, inspiré par mon père. Il me prédit des faits qui devaient m'arriver, et comme une partie de ces faits s'est déjà réalisée, je ne puis plus douter de l'entier accomplissement des prédictions du médium.

Le désir m'étant venu de connaître quelque chose sur la maladie qui m'avait enlevé ma Stellina, l'Esprit de ma fille, se servant de Home, et sans que j'eusse proféré une parole à ce sujet, me dit : « Ma chère maman, tu fis tout ce que tu pus pour me sauver mais mon heure était venue, et le poison du mal avait déjà porté la mort dans mes veines. C'est pourquoi je ne veux pas que tu pleures. Promets-moi de ne plus t'abandonner à la douleur, en contemplant les objets qui te rappellent mon souvenir et que tu gardes avec tant de soin.

Avec cette dernière communication de ma Stellina, finit la séance de Home.

Je clos ici ma lettre, et vous salue affectueusement.

Votre très affectionnée sœur. »

C. De Parrigai.

Florence, 20 janvier 1875.

(Traduit par V. Tournier)

Le diable à Reynel (Haute-Marne).

Un de nos correspondants nous écrit la lettre suivante :

« Je viens vous faire connaître des faits dont l'authenticité est facile à vérifier. Ils sont tout récents et les témoins sont nombreux qui en peuvent déposer.

Il y aura tantôt trois semaines, un ami me rencontrant me dit : « Vous savez ce qui se passe à Reynel (près d'Andelot, Haute-Marne) ? − Je ne sais rien. De quoi s'agit-il ? − De choses incroyables, inexplicables, incompréhensibles, et pourtant vraies. Imaginez qu'un tapage infernal, c'est le mot, a lieu dans la maison de madame veuve Lemaire, une de mes parentes. Des coups y sont frappés à tous les instants de la journée dans les placards, les meubles, les portes, les boiseries, les planchers, et tellement violents que des maisons voisines, les portes fermées, on les entend. Frappés comment ? par qui ? énigme. Toujours est-il qu'on ne ferait pas mieux à l'aide d'une masse et à tour de bras. Une particularité à noter : chaque coup produit à la place où il retentit une suite de vibrations parfaitement visibles et partant d'un centre déterminé, ainsi qu'il résulterait du choc d'un corps sur une feuille de métal. Le remue-ménage est tel, que tous les objets accrochés aux murs entrent en danse, y compris la batterie de cuisine. Un sourd n'y tiendrait pas. I1 a fallu tout décrocher.

On s'est enquis, on a cherché, fureté, on a fait le guet, multiplié les sentinelles : on n'a rien découvert. On en est aux conjectures sur les causes de cet étrange vacarme. Naturellement le diable a été mis sur le tapis et le curé de la paroisse s'est proposé de le mettre à la raison. Réflexion faite, il a renoncé à l'entreprise, craignant sans doute de n'avoir pas le dernier mot. De leur côté, messieurs les gendarmes ont poussé une reconnaissance jusqu'à Reynel, décidés à donner une leçon de savoir vivre à l'auteur ou aux auteurs de cette farce de mauvais goût. Réflexion faite aussi, ils ont battu en retraite, sages en cela. L'affaire était épineuse, et grande la difficulté. A son tour M. le juge de paix a suivi l'exemple ; il s'est rendu sur les lieux, puis est reparti comme il était venu, laissant à d'autres le soin de débrouiller le mystère.
L'autorité sacrée et le bras séculier se récusant, jugez si les langues, un instant en suspens, se sont remises en branle. Chacun dit la sienne, chacun fait son histoire et le diable est habillé de toutes les couleurs. Si diable il y a, il doit être fier. On n'a jamais tant parlé de lui.
− Et vous êtes sûr, dis-je, de ce que vous me contez là ?
− Autant qu'on peut l'être tenant la chose de dix personnes différentes, dont plusieurs de Reynel. Au reste, tenez, voilà une lettre d'un mien cousin, M. C. Guillaumot, dont la maison est voisine de celle de madame Lemaire. J'ai toute confiance en lui, c'est pourquoi je lui ai écrit pour savoir au juste à quoi m'en tenir.
Je lus. La lettre confirmait de point en point le récit de M. Colin Florinville. Elle annonçait en outre que tout était rentré dans l'ordre habituel chez madame Lemaire. L'alerte avait duré dix-sept jours sans interruption.
Huit jours après je partais pour Reynel en compagnie de M. S… que j'avais pris en passant à Chaumont pour contrôler mes appréciations personnelles dans l'enquête que j'avais résolu de faire. D'un caractère froid, d'un esprit réfléchi, fort instruit d'ailleurs, M. S… me convenait mieux que personne pour le but que je me proposais.
Voici le résultat de notre enquête :
M. Colin avait été bien informé et tout s'était passé comme il me l'avait rapporté. Seulement il ignorait certains détails, non des moins curieux. Ainsi le bacchanal (le mot est de madame Lemaire) ne commençait jamais avant huit heures du matin et cessait entre les huit et neuf heures du soir. Pendant la nuit, calme complet ; le repos de cette dame était respecté. Il semblait qu'on tînt compte de son grand âge et de son mauvais état de santé. Si bien que le moment prévu arrivé, elle disait à ses deux petites nièces et à sa jeune bonne (seules personnes qui composent tout son entourage) « Enfants, nous pouvons maintenant aller dormir tranquilles. »
Autre particularité : les coups n'étaient frappés que dans deux pièces, la cuisine et la chambre à coucher de madame Lemaire, parcourant les parois, sautant d'un point à un autre, mais sans jamais dépasser certaines limites déterminées ; un jour pourtant il prit fantaisie à l'invisible tapageur d'exercer ses talents au dehors. Le volet d'un œil-de-bœuf donnant sur la rue se mit à battre contre le mur avec une rapidité agaçante. La maîtresse de la maison n'ayant pu le réduire au silence, requit l'aide de M. Guillaumot, son voisin, qui fit de son mieux pour le fixer au moyen du tourniquet renforcé d'une cale. L'opération n'était pas terminée que le tourniquet faisait demi-tour et que le *rantanplan* recommençait. Cela à plusieurs reprises. Piqué au jeu, M. Guillaumot s'adjoignit son frère et l'endiablé volet fut, non plus accroché, mais ficelé de la bonne façon. Même insuccès. Les ficelles furent alors remplacées par du fil de fer. Ainsi garrotté, il dut se rendre, pensez-vous ; erreur. Empêché de battre aux champs, il se mit à danser en se trémoussant sur ses gonds et narguant les deux frères qui par surcroît s'efforçaient de le maintenir. Tous deux cependant m'ont paru avoir des poignets bien articulés.
Comme nous demandions à madame Lemaire si elle ne s'était point sentie troublée par cette petite révolution à domicile.
− Troublée, oui, en vérité, nous répondit-elle, fort troublée au début, − à quoi bon me faire plus brave que je ne le suis, − mais ensuite plus attristée encore en voyant jusqu'à quel degré d'aberration notre pauvre espèce humaine peut descendre quand elle oublie ou ignore que la raison lui a été donnée pour s'en servir. J'ai le malheur de ne pas partager l'opinion des commères de Reynel sur

Satan, ses griffes et ses cornes et de tenir ce personnage, sans trop m'en cacher, pour un pauvre sire, bon tout au plus à donner la réplique à Croquemitaine sur le théâtre des marionnettes ; scepticisme impardonnable. Il ne suffit pas de croire en Dieu, en sa providence, en sa justice, il faut avant tout croire au diable pour faire son salut au village. On me l'a bien fait voir. Enquérez-vous ici de la cause ou de l'auteur des bruits étranges qu'on entendait chez moi, cent personnes vous répondront qu'on ne saurait les attribuer qu'au diable, chargé de me donner, en expiation de mes péchés, un avant-goût du sort qui m'est réservé quand je lui aurai rendu mon âme. En expiation de mes péchés ! que dis-je, de mes crimes ! et quels crimes ? les plus noirs. Nécessairement j'ai dû tuer des enfants. Les miens ? hélas ! non, Dieu m'ayant refusé la joie d'être mère. Mais enfin, chose indubitable, je dois avoir la mort de quelques pauvres chérubins sur la conscience. Par cet échantillon de charité chrétienne jugez du reste.

En fait de crimes, pardonnez-moi l'aveu, j'ai commis celui de rendre service à mon prochain quand j'en ai rencontré l'occasion, celui d'ouvrir ma bourse à bien des gens qui ne me peuvent pardonner les dettes que je leur ai fait ainsi contracter. J'en suis punie. Ce serait à recommencer, je crois bien que je recommencerais. A près de quatre-vingts ans, il est un peu tard pour concevoir une réforme dans ses habitudes.

Je vais au-devant de la question que vous allez me poser : Quelle explication donné-je pour mon compte du tapage dont les oreilles me cornent encore ? aucune, parce qu'aucune ne me satisfait des trente-six qui me sont passées par l'esprit dans les vilains moments que j'ai eu à traverser ; et je m'en suis consolée en me cotonnant les oreilles et en me disant : *fiat Dei voluntas*.

C'est toujours ce que je sais de latin. Si vous êtes plus avancés que moi, messieurs, et pouvez me donner le mot de l'énigme, vous me ferez grand plaisir. Je suis fille d'Eve, comme telle curieuse d'apprendre ce que j'ignore. »

A mon tour, je le confesse ingénument, sans être femme, je suis curieux, et M. Nicolet me ferait grand plaisir aussi de m'aider à découvrir le roublard en cette affaire. Je compte sur lui. Certes, un homme qui a approfondi la langue verte…

T. Tonoeph. 1er mai 1876.

Deuxième séance chez le docteur Slade.

A la deuxième séance, le fait d'apparition dont on a déjà parlé eut lieu.

« Il était environ huit heures du soir, continue le narrateur, lorsque je suis entré de nouveau dans la maison du docteur Stade. En montant les escaliers, je ressentais une émotion tellement forte, que je pouvais à peine la cacher.

Nous entrâmes dans la chambre des séances, et nous nous assîmes à la table comme nous l'avions fait le jour précédent, moi d'un côté, le médium de l'autre, mes pieds placés sur les siens (comme il l'avait exigé du reste).

Nous restâmes silencieux pendant un quart d'heure à peu près, puis il y eut des coups frappés sur la table. La pièce était bien éclairée ; une forte lampe de gaz à trois becs jetait une vive clarté autour de nous.

Le docteur demanda aux esprits s'ils pouvaient se manifester, et aussitôt les manifestations physiques commencèrent ; la table fut d'abord soulevée, et ensuite rendue lourde ou légère selon notre désir ; une chaise fut retirée du côté où elle se trouvait, et traînée par quelque agent invisible ; un accordéon voltigeait au-dessus de nos têtes en faisant entendre des sons mélodieux ; et plusieurs choses étonnantes eurent lieu, le tout dans une petite pièce brillamment éclairée par trois becs de gaz.

Mais je dois avouer que tout cela produisit sur moi très peu d'effet, peut-être parce que j'étais prédisposé d'avance à douter de tout, ou parce que ces effets physiques me paraissaient puérils et sans but ; n'avais-je pas souvent vu des tours de passe-passe bien plus étonnants et plus incroyables ? Le docteur était fort surpris de voir combien je restais indifférent devant de pareils phénomènes ;

il m'assura que les esprits pouvaient tout faire pour moi, car il ne se trouvait rien pour le moment dans notre milieu de nature à gêner leurs manifestations.
« Vous m'avez promis, lui dis-je, que vous tâcheriez de me faire voir les esprits ; croyez-vous pouvoir le faire ? »
− Je ne sais, répondit-il, cela ne dépend pas de moi, mais je peux essayer. » I1 éteignit deux des trois becs de gaz, et comme le troisième donnait encore beaucoup de clarté, il le baissa. Il ouvrit alors une armoire d'où il retira un petit rideau en calicot noir, mesurant à peu près trois pieds de long et trois pieds de large : au centre se trouvait un trou carré qui avait un pied de diamètre. Ce rideau, qu'il accrocha au moyen d'une ficelle, était placé à l'autre extrémité de la table, mais un peu au-dessus, de manière à laisser de tous les côtés un petit espace où la lumière pût pénétrer.
Ayant terminé ces préparatifs, il s'assit de nouveau à côté de moi pour attendre le résultat.
« Comment se fait-il, lui demandai-je, que vous ayez besoin de ce voile noir ; les Esprits ne peuvent-ils pas venir sans cela ?
« Oui, ils le font quelquefois, mais il est toujours mieux d'avoir un voile ou rideau contenant une ouverture : cela épargne à l'Esprit qui veut se manifester la peine de matérialiser sa forme entière. La plupart des médiums possèdent un véritable cabinet en bois, à l'intérieur duquel on les attache ; mais moi, je trouve que ce petit rideau est tout aussi bon, et de plus, il donne moins de prise aux soupçons. »
« Je me demande souvent, docteur, pourquoi les Esprits frappent-ils toujours sur des tables et des chaises ; ne peuvent-ils donc frapper et remuer d'autres objets que ceux-là ?
« Sans doute, me répondit-il, mais les tables et les chaises sont précisément les objets que l'on trouve le plus généralement dans les salons et dans les salles à manger ; ils prennent ce qu'ils trouvent sous la main ; au dehors ils cognent volontiers sur un arbre ou sur une porte. »
Je ne dis plus rien dans la crainte de troubler la séance, mais j'eus soin de tenir fermement les mains du médium dans les miennes, pendant que mes pieds serraient également les siens.
Un quart d'heure se passa ainsi, puis (comme le jour précédent), le crayon se mit à écrire tout seul sur l'ardoise, du moins, il me parut écrire sans l'aide de personne.
Ces mots : « Je tâcherai de me montrer, je le ferai s'il y a possibilité, » se trouvaient en tête de l'ardoise, puis, après un court espace :
« Walter, vous êtes dans un tel état d'excitation nerveuse que j'ai la plus grande peine à me communiquer. » Ceci était signé : Conchita. »
Plus loin il y avait : « Je ferai ce que je pourrai ce soir, mon cher mari, mais il ne faut pas trop espérer. Je vous conseillerais même de ne pas tant insister pour le moment, car c'est pour vous une dépense inutile de force et de fluide. Dans quelques mois d'ici il me sera plus facile de me montrer, et peut-être même sans l'assistance d'aucun autre médium : à présent cela serait bien difficile. Mais ne croyez pas que je vous quitterai en attendant : n'oubliez pas que je suis toujours auprès de vous, toujours prête à courir à votre appel : voici à quel signe vous pourrez me reconnaître. » Je ressentis aussitôt l'impression d'un baiser glacial sur mon front ; je regardai autour de moi, mais je ne vis rien ; le docteur n'avait pas changé de place, et n'avait même pas l'air de s'occuper de moi pour le moment.
Le rideau qui était posé devant nous commençait à se remuer légèrement ; je tenais, les yeux immobiles, fixés sur l'ouverture qui se trouvait au centre. Un brouillard épais se formait derrière cette ouverture, devenait graduellement plus blanc, et prenait la forme d'une tête humaine qui, toujours de plus en plus visible, semblait se rapprocher du rideau.
Après quelques instants je pus distinctement apercevoir une figure de femme, mais hélas ! cette figure aurait pu être celle d'une femme quelconque. Il n'y avait rien-là qui pût me rappeler les traits chéris de ma belle et adorée Conchita.
Des rayons lumineux paraissaient venir de cette apparition ; au fait, elle semblait tellement lumineuse que soudain la pensée me frappa que si j'éteignais complétement le gaz, je pourrais la voir plus nettement. Je demandai l'avis du docteur Stade ; lui tressaillit, et m'engagea fortement d'abandonner une pareille idée ; dans des cas semblables, une obscurité totale était, selon lui, fort à

craindre. Mais ma curiosité s'accrut à un tel point, que, subitement je me levai de ma chaise et, j'éteignis hardiment la lumière. Le docteur Stade poussa un cri de terreur en se trouvant tout à coup dans les ténèbres.
Je tenais mes regards cloués sur la pâle figure que j'avais devant moi ; dans ce moment suprême, je ne ressentais aucune crainte.
Quant au médium, c'était bien différent, il n'y avait plus la moindre nécessité de lui tenir les mains, car dans sa frayeur, il avait saisi les miennes, et il les serrait convulsivement, au point de me faire presque mal.
L'apparition devenait de plus en plus nette, et malgré cela, je ne pouvais pas reconnaître la figure. Le rideau noir n'était plus visible dans l'obscurité ; je ne distinguais autre chose que cette forme blanche, qui, pour moi du moins, n'avait certainement rien d'effrayant. Après un moment, elle se détacha de son enveloppe vaporeuse, et s'avançant vers moi, me toucha presque. Je la contemplais avec une telle intensité que tous mes sens semblaient se concentrer dans mon seul regard. Soudain, comme l'éclair, la forme parut s'agrandir ; puis se condensa, si je peux me servir d'une telle expression, et j'eus devant mes yeux éblouis les traits de la femme adorée que j'avais perdue. Oui, c'était Conchita, mon ange, ma bien-aimée ! je ne pouvais plus en douter. Pendant un moment, je l'avais là, devant moi, radieusement belle, sa douce figure éclairée par une lumière qui n'avait rien de terrestre. On aurait dit que cette âme épurée rayonnait d'une clarté qui émanait d'elle-même, comme on peut se le figurer d'un ange des cieux.
Je ne saurais dire comment elle était vêtue, car cette vision passa comme un éclair. Je sais seulement que ses vêtements étaient blancs et éblouissants, et que de belles boucles de cheveux aussi brillants que de l'or entouraient sa tête comme d'une auréole, et retombaient en cascades lumineuses sur ses blanches épaules.
L'angélique apparition étendit vers moi les bras : − Je sentis − non pas comme si l'on m'eût touché, mais comme si je venais de recevoir un choc électrique, et je tombai sans connaissance sur le parquet.

Lorsque j'eus repris mes sens, je me trouvai couché sur un canapé dans une pièce qui donnait sur la rue ; le docteur Slade, pâle et agité, se penchait sur moi, et me baignait les tempes avec de l'eau de Cologne.
Dès que je fus en état de parler, je lui demandai de me donner quelques explications au sujet de ce qui s'était passé, mais il ne pouvait me dire autre chose que ceci : lorsque j'eus éteint le gaz, il avait fermé les yeux, n'osant pas regarder un Esprit dans l'obscurité ; que lorsque je tombai par terre, il avait immédiatement couru chercher une bougie allumée, et qu'en revenant au salon, il m'avait trouvé évanoui. « Vous avez agi très imprudemment, » ajouta-t-il, en éteignant la lumière, je ne le fais jamais en pareil cas, c'est par trop dangereux. »
Je retournai à la chambre des séances, et jugez quel saisissement j'éprouvai en retrouvant sur le parquet, à l'endroit où j'étais tombé évanoui, une petite boucle de cheveux dorés.
Donc, ce n'était pas un rêve ; la rayonnante vision que j'avais contemplée n'était pas une hallucination de mon cerveau agité. Je tenais les Cheveux entre mes mains ; pouvais-je douter de ce que j'avais vu ?
Mais était-ce réellement Conchita ? Je ne savais que penser. Je l'avais cru tant que l'apparition était présente à mes yeux, mais maintenant je commençais à douter encore. Je regardai autour de moi ; la pièce et tout ce qu'elle contenait me parurent tellement vulgaires, tellement matériels, qu'il me sembla une pure impossibilité que l'Esprit d'un ange eût pu y entrer.
Quant à la boucle de cheveux, le docteur Slade ne savait m'en donner aucune explication ; donc je la serrai précieusement dans mon porte-feuille ; et remerciant vivement le docteur de cette séance extraordinaire (pour laquelle il ne voulut accepter aucune rétribution, prétendant que c'était lui qui m'avait invité), je quittai la maison. »

Traduit du *Spiritualist*, par mademoiselle Henebry.

Les apparitions de l'autre monde.

L'abbé de Saint-Pierre a fait une longue mention, dans ses œuvres, d'une aventure singulière qui eut lieu en 1697, et que nous croyons devoir rapporter ici :

En 1695, un étudiant, nommé Bézuel, alors âgé de quinze ans, se lia d'amitié avec deux autres jeunes gens, étudiants comme lui, et fils d'un procureur de Caen, nommé M. d'Abaquène. L'aîné était, comme Bézuel, âgé de quinze ans, le cadet, plus jeune de dix-huit mois. Ce dernier s'appelait Desfontaines. On ne donnait alors le nom paternel, dans les familles, qu'à l'aîné ; on formait des noms à ceux qui suivaient, au moyen de quelques propriétés vagues. Le frère de Pierre Corneille s'appelait de l'Isle, à cause d'un champ qu'un fossé bourbeux entourait.

Combe le jeune Desfontaines était d'un caractère qui sympathisait mieux que celui de son frère aîné avec Bézuel, l'attachement de ces deux écoliers devint très sérieux.

Un jour de l'année suivante (1696) qu'ils se promenaient intimement, ils lurent ensemble une certaine histoire de deux amis comme eux, lesquels s'étaient mutuellement promis, avec une certaine solennité, que celui des deux qui mourrait le premier viendrait dire des nouvelles de son état au survivant. L'historien ajoutait que le mort revint en effet, et qu'il raconta à son ami des choses surprenantes. Le jeune Desfontaines, frappé de ce récit dont il ne doutait pas, proposa à Bézuel de se faire aussi l'un a l'autre pareille promesse.

Bézuel, tout d'abord eut peur d'un tel engagement. Mais plusieurs mois après, dans les premiers jours de juin 1697, comme son ami allait partir pour Caen, il se rendit à sa proposition.

Desfontaines tira alors de sa poche deux papiers où il avait écrit le double engagement qu'ils devaient prendre. Chacun de ces papiers exprimait la formelle promesse, de la part de celui qui mourrait le premier, de venir apprendre son sort à son ami survivant. Il avait signé de son sang celui que Bézuel devait conserver. Bézuel, n'hésitant plus, se piqua la main et signa pareillement de son sang l'autre écrit, qu'il remit à Desfontaines.

Ce dernier, ravi d'emporter son billet, partit avec son frère. Bézuel reçut quelques jours après une lettre où son ami lui annonçait que son voyage avait été heureux, et qu'il se portait bien. La correspondance devait continuer entre eux. Mais elle s'arrêta assez vite, et Bézuel était inquiet. Or, le 31 juillet 1697, comme il se trouvait à deux heures après midi dans une prairie où ses camarades se livraient aux jeux de la récréation, il se sentit tout à coup étourdi et pris d'une sorte de défaillance, qui dura quelques instants. Le lendemain, à la même heure, il éprouva les mêmes symptômes, qui le frappèrent encore le surlendemain. Mais alors (c'était le vendredi 2 août) il vit s'avancer son ami Desfontaines, qui lui faisait signe de venir à lui. Il était assis, et dans l'abattement de sa défaillance, il fit à l'apparition un autre signe, en se reculant sur son banc pour lui faire place.

Les camarades qui circulaient à quelques pas de Bézuel virent ce mouvement, qui les surprit.

Comme Desfontaines n'avançait pas, Bézuel se leva pour aller à lui. L'apparition alors le prit par le bras gauche, le tira à l'écart, à trente pas de là et lui dit :

« Je vous ai promis que, si je mourais avant vous, je viendrais vous le dire. Je me suis noyé hier dans la rivière à Caen, vers cette heure-ci. J'étais à la promenade ; il faisait si chaud qu'il nous prit envie de nous baigner. Il me vint une faiblesse dans la rivière, et je coulai à fond. L'abbé de Ménil-Jean, mon camarade, plongea pour me retirer ; je saisis son pied ; mais soit qu'il crût que ce fût un saumon qui l'attaquait, soit qu'il sentît le besoin impérieux de remonter sur l'eau pour respirer, il secoua si rudement le jarret, qu'il me donna un grand coup dans la poitrine et me jeta au fond de la rivière, qui est là très profonde. »

Desfontaines raconta ensuite à son ami diverses choses, qu'il ne voulut pas divulguer, soit que le noyé l'eût prié de ne pas le faire, soit pour d'autres raisons.

Bézuel voulut embrasser l'apparition. Mais il ne trouva qu'une ombre. Cependant l'ombre lui avait serré le bras si fortement, qu'il en conserva une douleur.

Il vit plusieurs fois encore le fantôme, toujours un peu plus grand que quand il s'était séparé de lui, et toujours dans le demi-nu d'un baigneur.

Il portait dans ses cheveux blonds un écriteau où Bézuel ne put lire que le mot *In*. Il avait le son de voix de son être vivant, ne paraissait ni gai ni triste, mais d'une tranquillité complète. I1 chargea son ami de plusieurs commissions pour ses parents, et le pria de dire pour lui les sept psaumes de la pénitence, qui lui avaient été imposés par son confesseur, trois jours avant sa mort, et qu'il n'avait pas encore récités.
L'apparition se terminait toujours par un adieu exprimé en des mots qui signifiaient : Au revoir ! Enfin, elle cessa au bout de quelques semaines et l'ami survivant, qui avait constamment prié pour le défunt, en conclut que son purgatoire était fini.
Ce M. Bézuel acheva ses études, embrassa l'état ecclésiastique, devint curé de Valognes et vécut longtemps estimé de ses paroissiens et de toute la ville, pour son bon sens, ses mœurs et son amour de la vérité.
On a voulu expliquer l'apparition du noyé par les pressentiments, par la sympathie. Ceux qui ont devancé Walter-Scott dans sa manière d'apprécier de tels faits y ont vu une suite d'hallucinations. Mais comment M. Bézuel pouvait-il voir l'ombre ou l'âme de son ami et apprendre de cette âme des faits exacts et précis, dont le détail officiel ne lui parvint que plusieurs jours après ?
Quand Walter-Scott attribuait tout prodige de ce genre à l'hallucination, il ne prévoyait pas ce qui est venu après lui, la manifestation des Esprits, qui occupe un million de savants et de curieux en Amérique, et qui a fait chez nous si grande sensation.

H. V.

(Extrait des *Légendes de l'autre monde*, par Collin de Plancy, approuvé en 1862 par Pierre-Louis, évêque d'Arras, de Boulogne et de Saint-Orner.)

La marche du progrès

Allégorie.
Médiumnité au Verre d'eau, de madame Bourdin.
Je vois, au milieu d'une grande ville, les ruines d'un édifice écroulé ; les pierres de cet édifice sont minées par l'action du temps, et je vois un vieillard endormi, la tête appuyée sur une pierre. Il est bien âgé, bien maigre ; son front est chauve et ses cheveux sont blancs ; il a un bâton de voyage à ses côtés et une sébile comme les mendiants. Plus loin, je vois des ouvriers qui creusent de nouvelles fondations ; d'autres s'occupent à transporter les pierres et les matériaux sur le nouvel emplacement, et là un architecte commande et dirige les travaux. Tout le monde travaille ; les femmes, les enfants apportent leurs pierres ; des hommes les taillent à nouveau ; d'autres préparent le ciment pour les unir.
Il y aura à cet édifice quatre tours pour former les angles ; elles seront carrées et détachées du corps de bâtiment. La grande façade reliera les tours à la cime par un pont de communication ; puis un chemin sera tracé depuis les deux premières tours pour aller à l'autre extrémité ; les autres tours seront reliées entre elles par un chemin très étroit, fait en pierres angulaires qui donneront à peine la place pour poser le pied ; cependant, leur disposition permettra d'en faire le tour. C'est ainsi qu'on me montre le plan.
Sur une des tours, à la cime, il y aura une croix ; sur l'autre une ancre ; sur celle de devant la façade sera un Esprit tenant un flambeau ; sur l'autre côté, la Sagesse avec le livre de l'Évangile. Ce temple sera très vaste, sans ornements, et il sera écrit au-dessus du portique : « Mon temple sera ouvert à ceux qui ont le cœur droit, et ma parole se fera entendre par la voix de l'inspiration. » Le vieillard qui est sur ces ruines se réveille ; il a l'air exténué de fatigue ; il tend sa sébile aux passants, mais personne n'a l'air de l'apercevoir ; chacun retourne à son travail, et il se lève, s'appuyant sur son bâton ; il marche péniblement, va près des travailleurs et parle ainsi :

« Le temps, ce grand maître, est sans pitié pour le vieillard ; il le couche à terre et l'abandonne à son triste sort, comme il renverse l'édifice qui abrita tant de générations. Pourquoi ? C'est que le Progrès est un jeune et puissant maître qui vient transformer l'humanité. Que faire devant tant de désastres ? Je vais errer sans abri, sans soutien ; si seulement j'avais assez de forces pour travailler au nouvel édifice ; mais non, l'âge m'accable, je vais mourir de misère. » − Voici maintenant un Esprit qui s'approche : il tient une lumière, un flambeau ; il paraît jeune et courageux ; il le relève et va lui parler : « Je suis le Progrès, et j'entends ta plainte ; elle est mal fondée ; si je renverse le vieil édifice, c'est pour prévenir sa chute inévitable, pour éviter de grands malheurs. Tu gémis de ta vieillesse et de ton abandon. Viens près de nous, et nous veillerons avec sollicitude à tous tes besoins. Il se fait sur la terre une grande transformation : les vieilles idées ne doivent pas s'anéantir ; mais nous devons travailler à les perfectionner. Tu le vois, avec les débris répandus sous tes pieds, nous devons reconstruire le nouvel édifice, où chacun trouvera sa place ; le pauvre, le riche y seront confondus avec celui qui pleure, celui qui gémit ; en un mot, toutes les peines de la vie seront adoucies, parce que, dans ce temple, il se fera entendre une voix qui relèvera les grandes vérités qui ont été jusqu'à ce jour transformées et défigurées par l'Esprit de domination.
Vous aurez un flambeau qui éclairera votre marche incertaine ; vous ne serez plus dans le doute pour l'avenir de votre âme ; la mort sera pour vous une libératrice, parce que l'on vous annoncera sa mission, celle de vous montrer dans le lointain une lumière et un chemin facile à suivre.
Vous ne redouterez plus les abîmes de feu et les voûtes sombres ; le voile de l'invisible va se déchirer, et vous suivrez avec amour les êtres aimés qui vous précéderont. Vous serez tous prêtres, parce que le sacerdoce appartient à tous ceux qui ont le cœur pur et droit, et c'est pour cela que vous êtes tous obligés de travailler à cet édifice, car il sera le cénacle où les apôtres, assemblés avec le peuple fidèle, attendaient impatiemment les dons de l'Esprit saint.
Dans ce sanctuaire, vous entendrez les voix d'outre-tombe ; vous recevrez à pleines mains les fluides bienfaisants qui doivent soulager les maux de l'humanité ; aussi, préparez-vous à recevoir d'abord le don de sagesse qui servira à discerner le vrai du faux, parce que là encore l'Esprit du mal cherchera à détruire le bien que vous désirez avec tant d'ardeur. Le Christ le disait à ses apôtres :
« L'Esprit souffle où il veut, et vous ne pouvez savoir d'où il vient et où il va. C'est par la sagesse d'abord que vous recevrez les autres dons. »
La foi et la sagesse protègent le portique et vous aident à traverser ce pont si faible qui vous conduit à la croix, emblème des épreuves ; mais l'ancre de l'espérance pourra vous retenir si votre pied manque de soutien. Plus vous avancerez dans le progrès, plus les dangers grandiront devant vous, parce qu'il est une arme à deux tranchants : il n'y a vraiment que les sages qui peuvent s'en servir. »

Dissertations spirites

Du dégagement de l'esprit pendant le sommeil.
(Médium, madame Dufaure.)
Nous assistons avec intérêt, mes amis, à vos dissertations spirites.
Toutefois, dans un but sérieux d'études fructueuses, laissez-moi vous faire observer quelle multitude de questions se pressent dans une seule séance et combien par conséquent elles doivent demeurer sans être discutées, ni résolues. Quant à celles du dégagement individuel, il est peut-être utile que j'en dise quelques mots.
On vous a fait observer un jour, et vous avez pu constater en maintes occasions, que les phénomènes de l'électricité sont tout à fait similaires de ceux de la pensée humaine, du souvenir, de la volonté, de tout enfin ce qui constitue l'élément supérieur de l'être conscient. Cette vérité s'affirmera davantage au fur et à mesure que des esprits sérieux voudront bien en faire l'objet de leurs investigations, et la chose en vaut la peine. On comprendra alors que l'âme est, elle aussi, une sorte d'électricité morale mille fois plus élevée dans son essence et dans ses manifestations que celle

dont provient la foudre. Or, si cette dernière transmet la parole instantanément à mille et dix mille lieues de distance, pourquoi refuser ce privilège à la pensée elle-même bien plus excellente, bien plus rapide que l'électricité ? Convenez, amis, que cela manque de logique. Qu'est-ce que le souvenir, la méditation, sinon un dégagement partiel de l'âme, et quand votre corps est plongé dans le sommeil, que fait donc votre esprit, s'il ne se transporte nulle part ? Reste-t-il dans l'organisme ou serait-il prisonnier du lien fluidique, retenu par ce dernier à une distance infime de son boulet ? L'expérience de chaque jour démontre le contraire : L'élément fluidique est d'une capacité de dilatation telle que l'imagination même ne saurait se représenter la ténuité du fil réel, pourtant, qui relie le périsprit au corps endormi. Il est positif qu'il se passe alors quelque chose de semblable à l'extension relativement indéfinie du fil de l'araignée comme aussi à l'étonnante malléabilité de l'or dont une minime quantité suffit à recouvrir d'une mince couche une étendue qui nous paraîtrait fantastique, si le fait n'était là, palpable et sous nos yeux.
Oui, amis, soyez-en sûrs, et que cette pensée vous console et vous fortifie ; à l'état de sommeil, vous quittez jusqu'à un certain point votre corps terrestre, laissant en lui les éléments justement nécessaires à la continuation de la vie, mais d'une vie d'autant plus atténuée et inconsciente que le dégagement est plus complet. Vous allez alors revoir vos amis du monde visible ou de l'erraticité, et plus vous étiez hors de votre corps, moins vous vous rappelez ce que vous avez fait en cet état.
Ce n'est pas en vain que l'on a dit : la nuit porte conseil ; mais les avis qu'elle vous donne ne sont pas toujours en vous le résultat de la réflexion ; ils sont surtout celui d'impressions reçues et gardées, même à votre insu, dans cette phase de vie semi-erratique, où vous vous êtes retrempés, aussi bien contre les angoisses morales que contre les lassitudes physiques. Croyez-moi, mes enfants, étudiez les phénomènes du sommeil encore trop peu connus de vous : ils vous donneront, en beaucoup de cas, la clé de ceux qui régissent et la vie et la mort.

Un Guide.

Observations importantes

Nous n'avons pas cru devoir faire suivre de commentaires et prendre sous notre responsabilité l'article qui avait pour titre : l'Hermite du Michagan, inséré dans la *Revue* de juin dernier, afin de laisser aux spirites le soin de l'apprécier et d'en faire un sujet d'étude. C'est ce qui a eu lieu, en effet, et ceux qui l'ont compris ainsi ont bien voulu nous adresser sur cet écrit leurs impressions diverses.
Il devait en être ainsi assurément, parce que la vue spirituelle n'étant pas la même pour tous, aussi bien parmi les Esprits que parmi les hommes, leur jugement doit être différent. La raison se développe selon l'étude et l'observation des faits ; l'intelligence n'en est que l'expression. Nous devons donc observer, étudier les lois de la nature, classer dans notre esprit les phénomènes moraux et physiques, et suivre l'âme dans les voies différentes qu'elle parcourt pour accomplir son progrès.
Les Esprits qui nous transmettent leurs opinions, en inspirant nos médiums, ne savent pas tout et ne peuvent apprécier toutes les lois de la nature ; aussi il est sage de n'accepter que ce que notre intelligence peut comprendre jusqu'à ce qu'une explication scientifique en ait été donnée.
Cet écrit n'émanant pas d'une plume française, nous n'avons pas hésité à le publier, bien qu'il paraisse contraire, en quelques points, aux principes de la doctrine du Maître. Les spiritualistes américains pratiquent le Spiritisme *ad libitum*, sans direction et contrôle préalable, et les phénomènes qu'ils observent sont expliqués selon les vues de chacun. Cependant ces écrivains sont en général de bonne foi, et les communications qu'ils obtiennent sont sérieuses et leurs études remarquables. Aussi nous recommandons à ceux qui connaissent la langue anglaise de lire ces feuilles étrangères, dont la lecture est utile et attrayante.
Les spirites français ont une école, celle qu'Allan Kardec a fondée, et à laquelle se rallient les spirites de la Belgique, de l'Espagne, de de l'Italie, de l'Autriche, de l'Amérique du Sud, du Mexique.

Il est à remarquer que les races latines ont un même courant d'idées, qui n'a pas pénétré encore les autres nations. La réincarnation, par exemple, ce dogme nouveau sans lequel la vie ne pourrait s'expliquer, est peu admise par l'Angleterre, l'Allemagne, la Russie, l'Amérique, qui la traitent de chimère et de vaine fantasmagorie. Cependant nous espérons que lorsque le *Livre des Esprits* et celui *des Médiums*, qui sont traduits en anglais, et ont fait déjà leur apparition en Angleterre et en Amérique, auront été lus, les spiritualistes de ces deux nations n'auront plus pour leurs frères le même dédain. Nous verrons alors ces deux centres spiritualistes se familiariser avec la doctrine du Maître et en accepter tous les principes. Le schisme qui divise en ce moment les esprits s'effacera, nous l'espérons, et la fraternité spirite sera mieux comprise.
Nous reconnaissons que la prudence est nécessaire dans toute publication spirite, on nous la recommande même ; nous accueillons les conseils avec sympathie, mais nous ne devons pas négliger l'étude des phénomènes nouveaux qui se présentent. Allan Kardec n'a pas tout dit en matière spirite, et si nous ne croyons que ce qui nous semble rationnel, notre vue restera longtemps bornée. La raison se développe tous les jours ; les faits qui nous paraissent impossibles maintenant seront reconnus véritables quand les lois les auront expliquées. Nous dirions à des spirites convaincus : voilà des cheveux d'un Esprit qui s'est matérialisé, la plupart douteraient, et cependant ces cheveux sont là, sous nos yeux, apportés par M. Crookes, président du comité chargé d'expérimenter en Angleterre la matérialisation de Katie-King, dont la *Revue* a déjà fait mention. Cette loi de condensation est encore inconnue pour nous ; nous pouvons constater qu'elle existe sans pouvoir en expliquer les effets.

Le Comité scientifique de Saint-Pétersbourg, et son enquête sur le Spiritisme

On sait qu'au mois de mai 1875, M. Alexandre Aksakof, conseiller d'état Russe, et directeur du seul organe spirite, − *Psychische Studien*, − qui soit publié en Prusse, obtint qu'une commission scientifique fût réunie à Saint-Pétersbourg, à l'effet d'étudier le phénomène spirite.
L'on sait aussi quelle a été l'issue de cette investigation soi-disant scientifique, issue que les organes les plus accrédités et les plus impartiaux du Spiritisme ne prévoyaient que trop, vu les conditions dans lesquelles ces recherches étaient effectuées. Il nous suffira donc, pour terminer d'édifier nos lecteurs à cet égard, de placer sous leurs yeux quelques-uns des documents valables qui, avant et après l'événement, ont été publiés à l'étranger sur la question. C'est-à-dire, − avec la *Revue Spirite* p. 167, − que nous ne nous occupons nullement des diatribes émises par la presse hostile ou ignorante de France ou d'autres lieux.
Dans le courant d'avril dernier, le *Spiritualist de Londres*, écrivait ceci : Rien n'est encore officiellement connu des résultats obtenus par l'enquête qui se poursuivit à Saint-Pétersbourg sur la phénoménalité spirite. Nous ne pouvons donc dire qu'une chose : c'est que si les investigateurs se sont placés dans les conditions requises pour ces expériences, telles, par exemple, qu'elles sont énumérées dans *l'Instruction pratique pour la formation des groupes spirites*, que pendant si longtemps nous avons publiée en tête de chacun de nos numéros, il n'est pas douteux que le succès ne couronne leurs travaux. Mais, si au contraire, ils se sont mis au point de vue trop souvent pris par les savants d'autres pays, s'ils ont essayé de soumettre la nature à leur bon plaisir, et prétendu mettre les manifestations à leurs ordres, ils se ménagent, sous toutes probabilités, la plus complète déception. I1 y aurait bien un moyen de prévenir ce résultat, ce serait d'engager un très puissant médium pouvant obtenir des manifestations en dépit des conditions les plus contraires. Mais ces médiums sont rares : miss Fay en est un, les frères Davenport appartiennent à cette catégorie, et il en est quelques autres encore. C'est pourquoi, dès le début, nous avons pressé le Comité d'engager de tels sujets, à n'importe quel prix, parce qu'alors du moins les observations eussent certainement produit des résultats.

Des médiums ordinaires n'obtiennent, en général, des manifestations que lorsqu'ils se sentent au milieu de sympathiques effluves. Les phénomènes les plus extraordinaires se produisent durant l'extase, et il est impossible qu'une personne sensible parvienne à cet état lorsqu'elle se sent entourée de gens qui la tiennent en suspicion, qui ne prennent volontairement aucune des précautions voulues, qui lui sont, en un mot, manifestement hostiles.
Quelque décision, aussi bien, qu'ait pris le Comité de Saint-Pétersbourg, le Spiritisme n'en sera ni arrêté ni accéléré dans sa marche ; mais si les conditions nécessaires sont sciemment négligées, il est évident que ce comité compromettra, pour le moins, son autorité morale.
Les frères *Pelty*, médiums, jusqu'ici les seuls choisis, ne nous paraissent pas répondre au desideratum que nous avons posé. A peine connus en Angleterre, ils n'ont été mis en lumière que par le choix qu'en a fait M. Aksakof.
Les *Psychies Studies* de mars disent que ces deux médiums n'ont encore rien produit devant la Commission. Mais il nous semble que cette assertion est contradictoire avec ce que marque une lettre du colonel Olcott, publiée en janvier dernier, dans le *Banner of Light*, et où madame Blavatsky dit M. Aksakof lui a signalé, au contraire, la manifestation suivante, comme obtenue devant le Comité. « Nous avons placé l'aîné des frères Pelty, sans le perdre de vue toutefois, derrière un rideau placé à un bout de l'appartement. Devant lui se trouvait une table sur laquelle nous posâmes une cage en bois, d'un pied cube environ, fermant à clef, et dont les barreaux − par côtés, − étaient à peine écartés de la largeur d'un crayon en mine de plomb. Une sonnette fut placée dans la cage, celle-ci fermée à clef, et l'obscurité fut faite dans la chambre. Aussitôt la sonnette fut agitée, fortement et à diverses reprises. » C'était assurément une manifestation convaincante. Comment se fit-il que les *Psychies Studies* aient dit cependant que rien n'avait été obtenu ?
Aurions-nous là la répétition de la vieille histoire de ces savants s'assemblant jadis, à l'Université Harvard, pour étudier les mêmes phénomènes, − avec l'espoir qu'ils ne se produiraient pas, − et ces phénomènes venus, s'ingéniant à s'excuser d'avoir osé marcher contre les idées du jour ?...
Dans la même lettre, M. Aksakof dit : « Je suis très content de notre comité scientifique. On ne peut désirer mieux. Tous ses membres, sans exception, sont si aimables, si disposés à accepter toute condition raisonnable qui sera requise, qu'il serait vraiment, pas très malheureux que les spirites ne voulussent profiter de l'occasion qui se présente. »
Espérons que M. Aksakof n'aura pas lieu de revenir de cette opinion. Jusqu'à plus ample informé, l'on n'en peut dire davantage. M. Aksakof poursuit : « Il a été résolu de donner 40 séances officielles aux investigations, du 15 mai au 1er septembre, sans désemparer ; n'admettant arrêt et dispense de poursuivre que si, à la *vingtième séance seulement*, aucun résultat, digne de remarque n'a encore été obtenu. »
Le Comité procède, paraît-il, à huit clos, afin de se réserver la publication de ce qui adviendra.
Nous faisons des vœux sincères pour que la tâche ardue qu'a bien voulu assumer M. Aksakof, ce noble pionnier du Spiritisme, soit couronnée de succès. C'est certainement une position très délicate que celle qui consiste à soumettre à l'appréciation d'observateurs hostiles, sinon de parti pris, des phénomènes de nature aussi fugitive que ceux de la médiumnité, et cela, surtout, dans des conditions mauvaises, peut-être et en tout cas, avec de très médiocres médiums.
Peu après, le même *Spiritualist* annonce comme suit, la brusque cessation des séances du comité de Saint-Pétersbourg.
Depuis que l'article précédent a été publié, nous avons reçu une lettre de M. Aksakof nous disant que les phénomènes commençaient à se produire, lorsque la mauvaise foi du Comité se montra telle qu'à la quatrième séance, les représentants du Spiritisme, jusqu'alors présents, refusèrent d'assister davantage, c'est-à-dire d'autoriser par leur présence la poursuite de recherches accomplies dans de telles conditions de déloyauté et de parti pris. De quoi il sera rendu compte.
Instruits que nous étions par de précédentes équipées, tout aussi peu honorables pour les hommes de science qui y ont pris part, nous avons prédit, depuis longtemps, − nos lecteurs peuvent s’en convaincre, − ce qui devait arriver à Saint-Pétersbourg. On nous rendra la justice, également, de

reconnaître que si les mesures que nous avons préconisées avaient été exigées dès le début et nécessairement, par les représentants spirites, les choses n'eussent pu se terminer ainsi :
Le *Messager, de Liège*, du 1er mai dernier, donne d'après les *Psychische Studien*, le compte rendu annoncé par M. Aksakof les dernières phases de l'enquête en question.
Une dame, très fort médium, ayant gracieusement consenti à nous prêter son concours, le Comité a pu reprendre ses travaux le 11 janvier. Cette dame, dont la position sociale est complétement indépendante, n'a consenti à collaborer à notre œuvre que parce que le but de celle-ci était exclusivement scientifique,
Nous avons eu ensemble quatre séances. Des manifestations eurent lieu dès la première : les phénomènes des coups frappés dans le plancher et dans la table se produisirent avec une grande intensité, et l'on obtint à plusieurs reprises la suspension aérienne de ce dernier meuble.
Que fit le Comité ?
1° Contrairement aux conventions prises le 9 mai 1875, MM. les professeurs Butlerow, Wagner et moi, témoins du médium, nous ne fûmes pas admis à participer à. la rédaction du procès-verbal de la séance ; celui-ci fut donc exclusivement rédigé par le Comité.
2° Les procès-verbaux du Comité ont été dressés très inexactement, et sans précision ni détails complémentaires. Certaines descriptions ne concordent aucunement avec ce qui a eu réellement lieu, et maints phénomènes y sont passés sous silence. C'est ainsi que, pendant l'expérience, des coups frappés dans la table, coups accompagnés de secousses sensibles sous les mains, un des membres du Comité s'était assis sous ce meuble, afin de constater de visu que personne ne frappait contre les pieds de cette table. Il n'a pas été fait mention de cette constatation, qui était des plus convaincantes.
Nous n'avons, du reste, signé les procès-verbaux qu'en protestant, et en les complétant de nos propres observations.
3° Afin que le public ne pût croire que les phénomènes constatés par les procès-verbaux fussent d'une nature réellement médianimique, plusieurs membres du Comité, M. Mendelejef − le président, − en tête, accompagnèrent leur signature de déclarations personnelles par lesquelles ils s'efforçaient de prouver que les coups frappés et les suspensions de la table n'étaient rien autre que le produit de l'habileté du médium, ces messieurs soutenant, sans en avoir la preuve, que les phénomènes sont le résultat d'une fraude. Ainsi, M. Mendelejef écrit dans le second procès-verbal : « Le médium proposa d'ôter ses bottines. Comme je ne crois pas qu'il produise ces bruits avec les talons de sa chaussure, j'ai considéré cette proposition non-seulement comme non convaincante, mais faite uniquement pour mieux cacher la supercherie. »
4° En présence des manifestations se produisant toujours avec plus de succès et de l'impossibilité pour le Comité de découvrir aucune fraude et d'en donner la preuve, il ne lui resta d'autre ressource, pour se tirer d'embarras, que de se retrancher derrière la condition que les expériences seraient faites à l'aide d'instruments de son invention ou préparés par lui, et, refusant de continuer l'étude des phénomènes spirites dans les conditions où ils se produisent d'ordinaire, il imposa au médium ses propres conditions, contraires d'ailleurs à la loi de production desdits phénomènes.
5° Enfin, pour nous enlever toute possibilité de les convaincre quand même, par la production de médiums plus forts peut-être, ces messieurs, contrairement aux conventions formellement adoptées en novembre 1875, décidèrent ultérieurement que les quarante séances promises ne pourraient en aucun cas dépasser le 1er mai 1876.
En présence de ces faits, il est évident que le Comité avait une tout autre intention que celle de confirmer ou de réfuter impartialement l'ensemble de faits que nous lui soumettions. Il est clair que son seul but semble avoir été de prouver que la phénoménalité spirite, − telle qu'elle résulte de longues, multiples et concordantes études, − n'est que le résultat de la fraude ou le produit de l'aberration.
Nous n'avons donc pu continuer dans ces conditions. Nous avons cessé, après la quatrième séance, de prendre part aux recherches du Comité, et nous l'avons informé, Butlerow, Wagner et moi, dans un rapport motivé, que tout autre participation nous était devenue aussi inutile qu'impossible.

Les détails de cette édifiante affaire seront connus plus tard. Pour le moment, le Comité tient secret le résultat de ses délibérations, quoique la publication intégrale en ait été promise, et il nous a même été refusé de nous laisser prendre copie des procès-verbaux.

Signé : Aksakof.

Nous n'avons plus, pour terminer, qu'a citer l'article par lequel le *Spiritualist* du 9 juin dernier clôt également la question.

Une lettre de M. Aksakof, datée de St-Pétersbourg, le 27 mai, nous apprend que Madame Blavatsky s'est trompée lorsqu'elle a dit que la manifestation de la sonnette, obtenue par la médiumnité des frères Pelty, avait eu lieu devant le Comité. Cette manifestation s'est bien produite telle qu'elle a été relatée, mais M. Aksakof seul était présent.

L'honorable conseiller d'Etat établit que la société éclairée de la capitale russe n'a point été dupe des agissements de M. Mendelejef ; qu'il est, au contraire, remarquable que la presse du pays n'a point approuvé le rapport manifestement préconçu du Comité ; que ce rapport a même été soumis à une critique sévère, et que l'opinion générale était que la commission scientifique avait fait un véritable fiasco.

Il y a quelques années, un rapport aussi prématuré que celui du Comité russe eût été accueilli volontiers et sans examen par la presse anglaise. Mais il n'en est plus ainsi maintenant ; et, sans être encore unanimement accepté, loin de là, le spiritisme a néanmoins assez conquis droit de cité en Angleterre (et la noble franchise, non moins que les hautes lumières de M. William Crookes, membre de l'Académie royale n'y ont pas peu contribué) pour qu'il y soit devenu absurde, sinon impossible, d'en nier la réalité des phénomènes. Il en est résulté que si quelques journaux anglais ont cité le rapport du Comité, il n'en est point, que nous sachions, qui l'ait appuyé ou commenté à son avantage. Et il reste plaisant de voir que la presse russe, quoi qu'il en soit, n'est pas si mal informée sur l'état de la question qu'on aurait pu le craindre de prime abord.

C'est du reste dans l'un de ces organes, dans le Journal de St-Pétersbourg, que parut d'abord la protestation de M. Aksakof contre les conclusions du Comité, protestation qui nous a été adressée aussi, et que nous reproduisons in extenso ci-après, c'est-à-dire avec les noms des 130 personnes qui s'y sont associées, personnes toutes d'un haut rang, d'une éducation et de lumières choisies, pour témoigner surabondamment de la valeur du factum.

− *Protestation contre le rapport du Comité de St-Pétersbourg concernant le spiritisme*.

« Le comité scientifique réuni pour l'examen des phénomènes médianimiques avait déclaré, si nous nous en rapportons à l'assertion de M. Mendelejef dans le n° 137 de la *Voix*, devoir se livrer à l'étude la plus approfondie de ces phénomènes, afin d'éclairer le public à leur sujet. M. Mendelejef nous apprend que les premières investigations de la commission portèrent sur les titres suivants : « Mouvements d'objets inanimés produits sans contact de mains humaines ; − suspension de ces objets dans l'air ; − variation dans le poids de ces objets ; − bruits produits dans lesdits objets, et témoignant d'une cause intelligente, comme demandes et réponses ; − écritures au moyen d'objets inanimés, ou phénomènes psychographiques ; enfin, représentation complète ou partielle de corps humains, c'est-à-dire phénomène de la matérialisation, » et que 40 séances seraient consacrées à la poursuite des expériences.

Aujourd'hui, le Comité déclare que ses investigations sont terminées, que son *but est atteint*, et qu'il est unanimement arrivé à cette conclusion que les phénomènes spirites sont le résultat de mouvements inconscients ou de fraudes conscientes, et la philosophie spirite une chimère.

Cette conclusion aurait été prise, d'après le rapport, à la suite de 8 séances seulement, sur lesquelles les 4 premières n'auraient rien produit, et les 4 dernières auraient présenté quelques phénomènes de l'ordre typtologique.

Quant aux autres titres du programme publié, il ne semble pas qu'on s'en soit même préoccupé : ce qui n'a pas empêché de conclure, même sur la *doctrine spirite* qui n'était pas directement en cause.

Les soussignés estiment de leur devoir de déclarer hautement que par un examen aussi rapide et aussi superficiel, − la question de loyauté dudit examen étant d'ailleurs réservée, − le but que le Comité a déclaré s'être proposé n'a pu être atteint ; que ce comité n'a point rempli son mandat.
Il est évident qu'il n'a pas été réuni assez d'informations pour pouvoir logiquement affirmer ou nier la réalité des phénomènes médianimiques. Après s'être fait fort d'éclairer le public à l'endroit de ces dits phénomènes, le Comité a laissé ce public dans la même incertitude qu'avant, et ses affirmations sont déjà jugées pour ce qu'elles valent.
Les soussignés, après avoir protesté contre les agissements et contre les conclusions du Comité présidé par M. Mendelejef, expriment l'espoir qu'une investigation loyale, sérieuse, et en tout conforme aux véritables principes suivis dans les sciences expérimentales, sera poursuivie à l'endroit d'un ensemble de phénomènes dont un grand nombre de personnes, nullement ignorantes de la méthode scientifique, affirment dès maintenant l'authenticité. C'est alors, seulement alors, que, quel que soit le résultat obtenu, l'on pourra dire « *Avoir éclairé le public*. »
St-Pétersbourg, 18 mai 1876.
Signé : Avdakow ; prince Bagration ; Balaschow ; Bardsky ; Madame Bartenew ; Madame Barykow ; Bakhmetiew ; Madame Baschmakow ; Bonvet ; Madame Borissow ; Madame Bouniakowsky ; Madame Vassiltchikow ; Wiksenstein ; prince de Wittgenstein ; Weimary ; Witt ; Madame Vlassow ; princesse Vorontsow ; Ghedeonow ; Gepso ; princesse Galytsyne-Prozorovsky ; Madame Grédiakine ; Grédiakine ; Grey ; Grigorovitch ; J. Danilow ; J. Danilow ; Madame Dourow ; Madame Evreinow ; Joga ; baron A. de Jomini ; Zinoview ; Madame Zinoview ; D. Zinoview ; Zagrafo ; Madame Ivanow ; Ignatiew ; Madame Kalinine ; N. Kalinine ; T. Kalinine ; Madame Kislinsky ; Kischkine ; Klimow ; comte Komarowsky ; comte A. Komarowsky ; Constantin ; Kressenko ; Kruse ; prince A. Kourakine ; prince B. Kourakine ; prince Kourtsewitch ; Madame Lavrow ; Lanseret ; Lapschine ; Levschine ; Lvow ; Leskow ; Makarevsky ; Madame Makarevsky ; F. Malokhevets ; F. Malokhevets ; Manoukbine ; Markow ; Martchenko ; Matveiew, Mey ; baron N. de Meyendorff ; Meyer ; A. Muller ; P. Muller ; Madame A. Moisseew ; N. Moisseew ; Montandre ; Moskalew ; Aubert ; princesse N. Obolensky ; prince O. Obolensky ; Orlow ; prince Paskevitch ; princesse Paskevitch ; Passek ; Pelkhow ; Peltser ; C. Pirwitz ; F. Pirwitz ; Pirgow ; Polovtsew ; Polonbintsky ; Prejentsow ; Madame V. Pribytkow ; Madame E. Pribytkow ; V. Pribytkow ; Rossolovsky ; Rioumine ; Salomow ; Safonow ; Madame A. Semenow ; C. Semenow ; Sérébriakow ; Stoletow ; Skorodoumow ; Madame Skropotow ; Madame Smolensky ; Starojevsky ; Madame Stepanow ; comtesse Marie Stroganov ; comte Grégoire Stroganov ; prince A. Souvorow ; prince C. Souvorow Tatistchew ; Timaschevsky ; Tokmatchew ; Toman ; comtesse A. Tolstoï ; Tornens ; prince A. Troubetskoï ; Toutkovsky ; Madame Tymimky ; prince A. Ourussow ; Madame Tchelistchew ; M. Tchelistchew ; Tchenovsky ; Vladimir Tchouiko ; N. Tchouiko-Shago ; prince A. Schakovskoi ; Schmidt ; prince A. Stcherbatow ; Stcherbatchew ; Yonger.

Nécrologie

Les littérateurs de l'école de 1830 voient disparaître un à un des génies robustes tels que George Sand ; les survivants, effrayés, pleins d'anxiété, se demandent : « Qui les remplacera ?... »
Les spirites n'ont pas de ces vaines terreurs, car, ils le savent, l'Esprit qui laissa des traces profondes, revient parmi nous pour apporter de nouveaux éléments de progrès, et ceux qui, depuis 1830, ont donné le goût de la lecture au peuple qui ne savait pas lire, en l'amusant, ce grand enfant, voudront nous aider à l'instruire, à élever son sens moral ; ils le feront au nom de ce Spiritisme dont ils ont tant fait rire, apprenant ainsi inconsciemment son nom aux plus ignorants.
Madame Diot, de Ville-d'Avray (Seine-et-Oise), est morte ces jours-ci ; ce génie modeste n'avait d'autre prétention littéraire que celle-ci : apprendre à penser aux habitants industrieux de sa ville bien-aimée, qui ont pour elle la plus grande vénération. Ceux qui ont vu les portraits si imposants

des grandes dames du dix-huitième siècle se représenteront madame Diot, qui devait être l'incarnation, dans une position humble, de l'un de ces types de vieille noblesse ; seulement, la bonté et l'amour de ses semblables donnaient à son visage une empreinte toute spéciale. Spirite convaincue, elle fit de la charité en action, et si sa main donnait beaucoup, son cœur sentait que l'aumône, si discrète soit-elle, abaisse qui la reçoit, tandis que l'instruction morale donne à l'homme la conscience de sa destinée ; le plus malheureux, le plus abaissé est un fils de Dieu attardé dans le rude sentier de la vie.

De concert avec M. Diot, spirite dévoué, intelligent, elle avait acheté peu à peu un millier de volumes par l'intermédiaire de M. Vauchez, notre ami dévoué, secrétaire général de la ligue de l'enseignement ; tous ceux qui sentaient le noble besoin de lire, et ils étaient extrêmement nombreux, venaient chaque dimanche renouveler leur provision auprès de la bonne fée, qui n'avait jamais assez d'ouvrages pour les satisfaire.

La mort prenait un à un les enfants de cette maison hospitalière, et M. et madame Diot virent ainsi s'envoler la joie du foyer : ce fut une maison sans enfants ; plus que jamais vinrent ceux qui avaient faim, ceux qui demandaient une douce consolation : ces affligés guérissaient les afflictions. Monsieur Diot, vous n'êtes pas seul ; votre bonne sœur de charité viendra fortifier l'époux tant éprouvé.

La bienfaitrice de Ville-d'Avray, comme mademoiselle Lieutaud, de Rouen, décédée en avril dernier, est un modèle d'abnégation et de vertus spirites ; toutes les deux ne pensaient qu'au bonheur de leurs semblables. Ces deux esprits avancés, généreux, doivent être grandement récompensés : ce sont des missionnaires qui ont essayé leurs facultés, pour revenir bientôt revivre et donner une impulsion plus grande à notre doctrine. Simples et humbles sur la terre, ils sont grands dans l'erraticité.

Nous avons le plaisir d'annoncer à nos abonnés que la santé de M. Leymarie est aussi bonne que possible, et qu'il est heureux de recevoir des nouvelles de ceux qui veulent bien lui témoigner de la sympathie.

Avis

Madame Collignon nous fait connaître que la Crèche maçonnique de Bordeaux venait de décliner l'offre faite par des spirites, d'un berceau et d'un lit de camp dont elle avait pris l'initiative. Elle prie les personnes qui auraient versé des fonds à ce sujet de vouloir bien les réclamer

A Madame Collignon, 42, rue Saucie, à Bordeaux.

Errata

C'est par erreur qu'il a été inséré dans la *Revue* de juin dernier, à la page 196 : La Société spirite de Bordeaux ; lisez : Le groupe spirite de Bordeaux.

Le Directeur-gérant : A. Bourgès

Août 1876

Les Fluides

12 octobre 1875. − Médium M... S...
Le temps vient, mon cher enfant, où il faut que la question si essentielle des fluides soit étudiée et que les hommes commencent à comprendre que c'est dans les fluides invisibles, impondérables, impalpables pour eux que résident les forces les plus puissantes, les plus variées ; en un mot, qu'ils sachent que c'est toujours l'invisible, le non apparent, le plus immatériel, qui domine le matériel. Les hommes connaissent déjà l'électricité terrestre. Ils ont bien pu constater qu'elle est une puissance illimitée ; et cependant cette électricité, ce fluide est encore bien grossier comparé aux fluides dont je te parle.
Par l'étude du magnétisme animal vous êtes déjà arrivés à reconnaître l'existence dans l'homme de certains fluides, qui, dirigés par la volonté, produisent des effets très divers et très opposés. Et dans ce moment, sans chercher de suite à analyser la nature exacte du fluide qu'un magnétiseur lance et distribue sur son malade, il est certain néanmoins que quand il est parvenu à en guérir plusieurs par son action, il a fait produire à son fluide des effets différents. Le même fluide marche à sa volonté, et des maladies très dissemblables étant guéries par l'action de ce fluide, il en résulte que c'est la volonté de l'homme, du magnétiseur, qui a changé la manière d'être, la manière d'agir du fluide. C'est là, dans ce simple phénomène, que les hommes connaissent déjà, que se trouve l'explication, la clef de tous les phénomènes que la volonté de l'homme et la volonté des Esprits peuvent produire. Mais il faut que cette volonté soit ferme, sans hésitation aucune. Il faut qu'elle s'exerce avec une foi complète dans le résultat, dans sa puissance irrésistible, pour que le but désiré soit atteint. Voilà pourquoi Jésus disait à ses apôtres : Si vous aviez seulement un grain de foi, vous soulèveriez les montagnes.
L'espace infini est le grand réceptacle des fluides. Tous y existent, ou en partie, préparés, ou tout au moins en germe. Le fluide universel, dans lequel tout ce qui existe est plongé, est la source intarissable de tout. C'est là où la volonté agissante va puiser à pleines mains ce qu'elle veut. Ce fluide se transforme instantanément, s'accumule et se condense autour de l'être pensant qui l'appelle pour réaliser à sa volonté les effets qu'il désire. Plus la volonté est forte, plus le désir est pur, et plus l'appel est énergique. Si l'homme n'est pas assez fort par lui-même, nous venons à son secours, et nous appelons avec lui et pour lui les fluides qui lui sont nécessaires. Ainsi la volonté de l'homme va puiser dans la source infinie, dans l'éther même le plus subtil et le plus pur. Cet éther, ce fluide, se transforme et prend les qualités voulues, même à l'insu de celui qui l'attire, et ensuite la volonté du même homme le projette même à distance, sur la personne qu'il veut soulager et guérir. Si l'homme seul n'est pas assez fort, s'il faiblit et a besoin d'être aidé, nous sommes là pour le soutenir et décupler sa foi et sa force.
Le magnétiseur magnétise ; mais le fluide qu'il appelle n'est pas tout prêt. C'est sa volonté qui doit l'élaborer, − nous lui aidons quand vous serez complétement forts et croyants, vous pourrez à vous seuls et en implorant la grâce divine, appeler à vous tous les fluides dont vous aurez besoin pour faire le bien. − Dieu tout-puissant et tout bon est le maître de l'univers. L'homme est, tout aussi bien que les Esprits, un des éléments d'action qu'il emploie pour accomplir ses vues dans la nature. Et si vous ne savez pas encore tout ce que ce bon Père vous a donné de puissance, c'est uniquement parce qu'au lieu de tourner vos regards vers lui, vous les avez trop longtemps concentrés sur la boue de votre terre.
Sans doute l'homme, Esprit incarné, n'a pas la force de l'Esprit désincarné ; mais à mesure que les hommes se dématérialiseront, à mesure qu'ils deviendront pleins de volonté et de foi, vous verrez

revenir ce temps où de simples mortels pourront, comme les apôtres du Christ, guérir une maladie par la seule imposition des mains.
Lorsque vous voulez guérir un malade, il est donc essentiel que votre volonté demeure fixe, constante. Il faut que vous désiriez guérir le malade, − que les fluides appelés soient de la nature utile pour le cas qui se présente ; et qu'ils aillent au lieu où se trouve le mal, produire l'effet recherché, c'est-à dire qu'ils soulagent, fortifient et guérissent le malade. Eh bien ! tout cela c'est votre volonté qui le fera, en puisant le fluide dans l'espace ; en le produisant même par la transformation de l'Ether, du fluide universel, et en lui commandant d'aller à la place utile produire le résultat désiré.
L'exercice du bien attire autour de ceux qui le pratiquent des fluides bons et purs, qui se renouvellent et se purifient de plus en plus ; et c'est bien le cas de dire qu'il en reste encore sur l'homme quand il en a appelé pour soulager son prochain. Ainsi son périsprit s'épure et devient encore plus puissant pour en appeler ultérieurement.
Travaillez donc à vous améliorer, à faire le bien, à guérir tant en magnétisant qu'en priant ; car la prière est encore un moyen de diriger les fluides. Nous vous y aidons ; niais quand votre volonté est forte, ferme, sans aucune hésitation, elle peut encore à elle seule, à de grandes distances, produire des effets de soulagement et de guérison sur la terre ; car de même que votre volonté a pu attirer à vous de l'espace, les fluides purs, de même vous pouvez ensuite les projeter au loin, sur les malades pour qui vous priez.
Jusqu'à présent le magnétisme étend ses mains, les promène devant le corps du malade ; mais cela n'est pas absolument nécessaire ; et cela n'aura qu'un temps. Cela ne sera plus utile quand vous aurez appris et que vous serez arrivés à vérifier ce fait : c'est qu'il suffit de la volonté pour que le fluide soit dirigé sur le lieu où l'homme veut le diriger ; même ce lieu serait-il pour le moment hors de la connaissance de l'opérateur, il suffit qu'il sache que le lieu et le malade existent, pour que le fluide aille le secourir. Il en est ainsi, en effet, comme de l'appel de la prière, qui va nous trouver partout où nous sommes.
L'homme avec une puissance limitée, gênée par son état d'incarné, participe de la puissance donnée par la bonté divine aux Esprits dématérialisés. Son pouvoir est moins étendu ; mais il est de même nature. Pendant que les Esprits peuvent dans l'espace produire par le seul fait de leur volonté, de leur pensée, des créations fluidiques très étendues, variant en un clin d'œil, l'homme de son côté peut créer. Nous entendons toutefois par ce mot, créer, transformer ce qui existe ; car en valeur absolue le mot créer ne peut s'appliquer qu'à la toute-puissance divine. Mais la volonté humaine peut cependant puiser dans l'Ether, dans la matière cosmique Ethérée, dans le fluide universel, les éléments primitifs, et les transformer pour produire une multitude de transformations et d'actions dont vous n'avez pas encore l'idée.
C'est dans ce réceptacle infini, inépuisable que nous allons chercher par notre pensée le fluide avec lequel nous produisons un effet.
Pour nous il nous faut un médium quand il s'agit de produire un effet sur la terre pour les hommes. Mais lorsque les hommes seront parvenus à un degré de volonté, de foi, d'épuration suffisant, ils auront à cet égard une puissance aussi grande que nous ; car, eux n'ayant plus besoin de médium, leur appel produira de suite un résultat assez puissant pour qu'ils puissent obtenir des guérisons non-seulement difficiles, mais même fort rapides. Voilà ce qui déjà peut vous expliquer comment des hommes pleins de volonté et de bonne intention de guérir ont pu, quoique tout à fait étrangers au spiritisme, quoiqu'ils n'invoquassent pas le secours des Esprits, produire de puissants effets de magnétisation, et des guérisons inespérées.
Par ce qui vous a déjà été expliqué, vous savez que les Esprits doivent combiner leur fluide avec celui de l'homme, avec du fluide animalisé, pour pouvoir exercer une action matérielle sur la matière. Mais si l'homme attire du fluide lui-même dans l'espace, ce fluide se combine parfaitement avec le sien, qui est animalisé, et dès lors l'effet désiré peut être obtenu. La seule condition indispensable, tout à fait nécessaire pour réussir, c'est d'avoir une foi complète, franche d'hésitation d'aucune espèce.

Je ne prétends pas dire cependant que l'homme peut, dans l'état actuel, produire ainsi toute sorte d'effets, non, − la matière, l'incarnation, et son degré actuel s'y opposent. Mais entre tous les effets possibles celui qui peut être obtenu le plus généralement, c'est le soulagement, la guérison d'un malade. Et c'est dans ce sens que l'apôtre a pu dire : Visitez les malades ; − imposez-leur vos mains ; − priez pour eux et ils seront guéris.
En ce qui regarde les autres effets possibles, les hommes sont beaucoup plus inégalement partagés ; et cela devait être ainsi ; car, ne pouvant arriver à un degré utile, ou remarquable dans tous les genres à la fois, l'homme ne pouvait alors qu'être plus ou moins fortement doué dans un genre ou dans l'autre. C'est là ce qui pour le moment présent différencie les médiums et les hommes entre eux. Mais aussi le genre qui à vrai dire appartient à tous, quoique à des degrés différents de puissance, c'est la médiumnité guérissante. Les hommes ont encore besoin de notre concours, même pour ce genre ; mais le temps approche où la foi leur suffira pour qu'ils puissent guérir par leur seule volonté. Peu à peu, en effet, la connaissance, la foi, et par suite la force de volonté vont se développer, et la puissance de l'homme va suivre le progrès de la foi. Tel médium, qui obtient dès ce moment certains effets de guérison, sera fort étonné de voir qu'il arrivera à guérir les cas analogues dans un temps bien plus court ; et ainsi, peu à peu, il acquerra la force nécessaire pour arriver à guérir d'abord très vite, et enfin instantanément, sinon toutes les maladies, au moins les maladies légères qui n'affectent pas trop profondément les organes essentiels.
Les apôtres guérissaient instantanément ; mais ils avaient aussi une foi que rien ne pouvait affaiblir. Elle était puissante, et leur désir de soulager, de guérir les malades, était irrésistible. Cette foi, ils ne l'avaient pas eue complète d'abord ; ils avaient échoué dans plusieurs cas ; mais enfin ils l'avaient acquise, et ils étaient arrivés à obtenir le résultat si instantanément, qu'alors, surtout, leurs guérisons furent appelées des miracles.
On dit dans le monde : *Le temps des miracles est passé* ; non, c'est la foi qui a faibli ; c'est l'ignorance, c'est le mauvais vouloir qui ont envahi le monde. Chassez le mauvais vouloir, l'égoïsme, l'ignorance ; ayez une foi puissante, irrésistible, et vous ferez des miracles, pour employer le mot vulgaire. Ne vous arrêtez pas par timidité, par crainte d'être indignes de produire d'aussi admirables choses ; n'oubliez pas que Dieu seconde toutes les bonnes volontés. Ayez la charité, la volonté de faire du bien, d'instruire les ignorants, de rendre visibles aux yeux de tous, les vérités de l'Évangile et du spiritisme que le Christ et les apôtres ont professé sur la terre, et alors, comme les apôtres eux-mêmes, vous ferez des choses qui seront regardées comme des miracles.
− Tu peux envoyer cette dictée à Paris. On l'y contrôlera et elle servira en quelque sorte de cadre pour entrer dans une étude complète.

Esprit, signé : Malzac Marc.

Nota. − I1 nous est adressé de divers départements et même de l'étranger des communications spirites qui nous paraissent importantes. Nous recevrons toujours avec satisfaction et reconnaissance les travaux que les adeptes du Spiritisme voudront bien nous envoyer. Le comité de lecture décide de la publication de ces écrits lorsqu'ils sont reconnus utiles à la propagation de la doctrine. Si les instructions des Esprits, souvent personnelles, ont pour effet d'améliorer ceux qui les reçoivent, ils peuvent certainement produire le même résultat pour ceux qui les lisent.

Correspondance et variétés

Entretiens sur le spiritisme et le magnétisme.
(Troisième lettre. Voir la Revue de juin 1876, page 199.)
Un ouvrier à un jeune docteur.
Que dis-je ? Ce n'est pas seulement le monde matériel qui se simplifie et grandit à vos yeux, en même temps qu'il se rend concevable à votre entendement ; le monde psychologique, plus

merveilleux, plus inexplicable encore, laisse pénétrer ses mystères. Le magnétisme, force unique, qui, sous les noms de gravitation pour les globes, d'attraction pour les végétaux, de cohésion pour les corps, dirige l'universalité des choses et produit tous les phénomènes naturels, produit encore les phénomènes psychologiques. Etonnant rapport ! corrélation frappante ! l'antagonisme de l'Esprit et de la Matière est donc plus apparent que réel ! Lumineuse vérité dont la philosophie s'éclaire ! et qui ralliera bientôt spiritualistes et matérialistes en faisant cesser l'erreur qui attribue aux deux modes de l'être, l'Esprit et la Matière, des qualités tellement contraires, tellement inconciliables, qu'aucun point de contact ne semble pouvoir les relier.

Vous avez lu, me dites-vous, un grand nombre de livres traitant du magnétisme ; dans la plupart, vous avez trouvé une étude intéressante au point de vue thérapeutique, et quelques praticiens vous ont montré des résultats dignes d'admiration ; mais vous n'avez recueilli sur la partie purement psychologique − notamment sur le somnambulisme − que des appréciations vagues et souvent contradictoires. En voici la cause : c'est que ces sortes de phénomènes se rattachant aux phénomènes spirites, demeurent inexplicables pour le grand nombre des magnétiseurs qui ignorent ce rapport, et ne voient qu'un côté de la question.

A ce sujet, vous me marquez votre surprise de trouver parmi les spirites si peu de magnétiseurs. Je déplore avec vous cette indifférence, d'autant plus inconcevable que les spirites ont chaque jour sous les yeux, par la médiumnité, l'exemple d'un magnétisme supérieur : celui d'un Esprit agissant fluidiquement sur un incarné. Devant des faits incontestables, qu'ils admettent d'autant plus volontiers qu'ils sont à même de les raisonner, ils demeurent satisfaits... et inactifs, sans songer qu'ils pourraient, eux aussi, obtenir des résultats d'une importance capitale au point de vue de leur doctrine. Ainsi, tandis que le cercle de leurs études les ramène sans cesse à proclamer le magnétisme, ils semblent ignorer que la puissante faculté reconnue par eux est un moyen de progression qu'ils n'ont pas le droit de laisser stérile.

Peut-être cette indifférence qui nous a frappé est due à l'idée fausse qu'on a généralement de la puissance magnétique : on croit qu'elle est un privilège organique, et l'on doute trop de soi-même pour s'engager dans des expériences. Cette erreur s'évanouit aisément si l'on veut réfléchir que le fluide magnétique hommal étant l'essence même de la vie, tous nous le possédons, en quantité plus ou moins grande en effet ; mais enfin tous nous pouvons le dispenser. Non, il n'y a, pour exercer le magnétisme, ni privilège organique dont le petit nombre seul serait doué, ni études pénibles à faire. Le magnétisme, c'est la charité et c'est la foi : la charité inspire, la foi agit. Dès qu'on aspire à soulager ceux qui souffrent, dès qu'on a l'amour des hommes, on sait vouloir, par conséquent on sait magnétiser, puisque le magnétisme n'opère que par la volonté.

Vous désirez que je vous entretienne de cette science méconnue. Je vous ferai part bien volontiers des remarques que j'ai faites. Je ne vous parlerai toutefois que du magnétisme spirite appliqué à la thérapeutique et au somnambulisme, car c'est là le côté pratique qui doit nous occuper quant à présent. Les résultats en sont immenses, puisqu'ils se rattachent directement au soulagement des souffrances humaines : comme tel, le magnétisme doit occuper les Esprits et les Consciences, car il est un progrès et il est un bienfait.

Pour comprendre l'action du magnétisme dans les cas pathologiques, il faut remonter à la cause première de toute maladie ; pour réparer l'organisme, il faut se rendre compte des ressorts qui le font agir ; enfin pour concevoir les phénomènes de la vie, il faut savoir quel est le moteur de la vie.

La médecine voit le fait, mais le fait brutal. Elle ne peut remonter aux causes, parce qu'elle ne juge que d'après des inductions qui sont toutes matérielles.

Or l'homme est-il seulement matière ? n'y a-t-il pas en lui l'être intellectuel et moral qui vit de passions intellectuelles et morales, dont l'influence est aussi réelle sur l'harmonie de son organisme que l'est celle de ses passions physiques elles-mêmes ? Et, sans même appuyer sur la réaction spirituelle, ne peut-on pas opposer à la médecine matérialiste l'action du principe qui donne à la matière ses qualités vitales ?

Voici un malade. La médecine constate les lésions organiques, examine les ravages que le mal a produits, conclut, d'après l'expérience, aux phases qui devront se succéder. Mais dans le traitement,

elle ne procède que d'après les connaissances imparfaites acquises dans des siècles de tâtonnements, d'essais hasardés. Pourquoi ?
C'est qu'elle ne s'attaque pas à la cause, et s'obstine à ne pas la reconnaître ?
Ici, dit-elle, est la lésion. − Sans doute, c'est l'effet ; mais... − La cause, reprend-elle, est dans un accident qui est venu détruire l'harmonie organique. − L'harmonie organique ! fort bien ! D'après cela il est évident que la cause première de la santé (et vice-versa la cause première de la maladie) réside dans l'action d'un agent qui régit les organes, qui produit l'harmonie organique !
Eh bien ! mais le problème est tout simplifié ; prenez-vous-en au principe de la vie. − Que dites-vous ! s'écrie la médecine scandalisée, il n'y a point de principe vital ! C'est le groupement de la matière qui produit la vie. − Mais quel principe opère le groupement de matière ? − La matière ! − Mais tout à l'heure, vous me disiez... − Je m'entends.
Et là-dessus l'infaillible médecine, fière de s'entendre (dans le vrai, c'est un assez joli tour de force) s'enfonce plus avant dans le cercle vicieux qu'elle parcourt depuis l'origine des diplômes.
Quant au malade, s'il est atteint d'une de ces affections fantasques, capricieuses et malignes qui se jouent des prévisions des doctes praticiens, en mettant leur expérience aux abois, et qui désolent la médecine sous le nom de maladies nerveuses... s'il a entendu prononcer cet arrêt : « névrose », il peut s'en remettre, pour sa guérison, aux chances d'un heureux hasard !
J'ai quelquefois abordé ce sujet avec certains docteurs qui, en leur qualité d'élus de la Faculté, se croient obligés de nier absolument le magnétisme. − Lorsque, à leur négation radicale, j'opposais des faits plus concluants que le raisonnement, lorsque je leur citais nombre de malades qui, après avoir inutilement subi de longs traitements et s'être enfin entendu condamner par la médecine, ont obtenu leur guérison au bout de quelques mois de magnétisations, ils s'écriaient : − Mais vous me parlez là de maladies nerveuses ! affections qui sortent de toute règle et déjouent l'expérience, maladies inconcevables qui parfois semblent n'avoir attendu pour céder que le départ du médecin ; vous venez après nous, et le hasard peut vous servir ; mais qu'est-ce que cela prouve ? Rien de plus que le pèlerinage de Lourdes, qui, lui aussi, peut coïncider avec une guérison de ce genre. − Permettez, docteur ; mais dans ce cas, il faut avouer que le hasard aurait une grande prédilection pour les magnétiseurs car les guérisons sont assez nombreuses, assez remarquables pour s'imposer avec une certaine autorité ; quand le hasard est si obstiné, on doit lui demander des comptes, et lui donner un autre nom. − Mon Dieu, ces résultats que vous entourez de prestige sont relativement insignifiants et de nulle portée : car, enfin, pour une cure obtenue et dont vous faites grand bruit, combien subissez-vous d'échecs que vous taisez prudemment ?
Ah ! docteur, je vous arrête ! quel reproche est-ce là ? L'argument que vous tournez contre nous, vous le connaissez trop bien pour en avoir été frappé de tout temps en prose et en vers :
« On guérit, c'est votre art ; on meurt, c'est la nature ! »
Croyez-moi, ne nous lancez pas cette balle-là, car elle revient sur vous d'elle-même par la force de l'habitude. − Permettez-moi de ne pas considérer votre réplique comme une réponse ; vous ne sauriez renier une parenté évidente : vos miracles profanes sont frères des miracles sacrés, ils ont une même mère : la superstition. − Tout à l'heure vous attaquiez et je ripostai ; maintenant vous discutez et je réponds. Il y a cette différence entre la science et la religion que la dernière croit à une puissance supérieure qui, par sa seule volonté, modifie toutes les lois naturelles ; du reste, elle ne démontre pas, elle prononce ; tandis que la science, s'appuyant sur l'observation, sur l'étude approfondie de la nature, n'agit que d'après ses découvertes. C'est ainsi que la médecine a pour guide la physiologie et la chimie : en les consultant toutes deux, tour à tour, elle produit l'effet d'après la cause : du reste tous ses moyens s'expliquent se démontrent. D'après cette définition le magnétisme est une science ; il a son système comme la médecine a le sien ; il recherche les lois naturelles, il définit clairement son action dans les phénomènes vitaux ; enfin il n'admet pas le miracle, encore en cela d'accord avec la science. J'irai plus loin, et démontrerai qu'où la médecine s'arrête hésitante, il comprend et agit. Tandis que vous bâtissez thèse sur thèse pour expliquer la folie restée pour vous inexplicable, tandis que vous condamnez les malheureux aliénés au supplice des douches qui les exaspère, au tourment de l'isolement qui les abêtit, le magnétisme agit sans

violence et triomphe. − Eh ! vous me citez précisément toutes les affections qui échappent à l'observation : elles ne peuvent rien prouver. Pardon, elles échappent à votre observation, mais non à la nôtre ; et c'est précisément parce qu'ici nous connaissons la cause que nous pouvons y remédier ; mais, docteur, je vois que décidément vous nous abandonnez toutes les maladies nerveuses ; j'en suis bien aise, car en y regardant d'un peu près quelle maladie n'a pas rapport aux nerfs ? Prenez garde, docteur, ce que nous glanerons pourra bien amoindrir votre moisson ; qu'en pensez-vous ? − Je pense que si nous nous arrêtions à des questions aussi vagues, nous perdrions un temps précieux ; cependant libre à vous de poursuivre vos expériences, quand les faits se seront multipliés nous les prendrons en main, jusque-là cherchez ; mais trouvez bon que nous nous occupions de soins plus immédiats.

Cette conversation, bien souvent répétée, a montré que s'il y a contre le magnétisme un parti pris de routine, on peut pourtant espérer, à défaut de l'approbation du corps savant, sa neutralité attentive. Elle indique aussi le rôle obscur, pénible, sacrifié, et malgré tout enviable, réservé à nous tous magnétiseurs de la première heure. − Oui, sachons-le, et qu'aucune illusion ne nous trompe à ce sujet, à nous les recherches laborieuses, les expériences pénibles, les labeurs incessants ; à nous l'aride travail de défrichement ; à nous les fatigues d'une étude constante, les luttes de l'opposition ; mais aussi à nous la ferme espérance qu'un jour (quand ? nous l'ignorons ; mais, pour nous Spirites, l'avenir si éloigné qu'il soit n'en est pas moins à nous), qu'un jour dis-je, cette idée à laquelle nous nous dévouons rayonnera splendide pour l'avancement de l'humanité. − Oui, nous gardons précieusement la fortifiante pensée, qu'alors inconnus de tous, les propagateurs du spiritisme n'auront pas laissé l'ombre d'un nom, pas même un vague souvenir, leur persévérance patiente, infatigable et humble aura préparé la venue de la lumière de vérité vers laquelle les savants à venir iront chercher une auréole d'immortalité.

G. Cochet.

Sur la théorie de la réincarnation.

Réfutation des attaques dirigées contre Allan Kardec et son école par un correspondant du journal *The spiritualist.*

M. le baron Holmfeld, dans un article publié par lui dans le Spiritualist, prétend que lui, et tous ceux qui partagent ses opinions croient à l'immortalité de l'âme et à son individualité après la mort, tandis que les partisans de la réincarnation rejettent cette doctrine en tant qu'elle enseigne l'individualité pure et simple de chaque âme ; et cela uniquement parce que ceux-ci admettent la possibilité et la probabilité d'une transmigration de l'essence immatérielle à travers une série d'enveloppes périssables.

II est fort à supposer cependant que le réincarnationniste croit tout autant à l'existence individuelle de l'âme que le non réincarnationniste, quoique ni l'un ni l'autre ne puissent fournir la plus minime preuve pour soutenir ou pour renverser cette thèse, si fortement débattue dans les deux écoles de Spirites et de spiritualistes. Or, à défaut de preuves, il est évident que l'opinion la plus favorablement reçue du plus grand nombre doit être, sinon admise, du moins tolérée : *Vox populi, vox Dei.* Réduire le chiffre des croyants à l'immortalité de l'âme, en excluant les réincarnationnistes, serait, de la part du baron Holmfeld, une très grande imprudence pour ne pas en dire davantage.

Heureusement que de part et d'autre on croit fermement à cette immortalité, et pourvu que le progrès s'accomplisse, pourvu que la lumière se fasse, pourquoi tant s'inquiéter au sujet de quelques détails qui ne sont pas, après tout, d'une importance vitale ? Les Esprits qui enseignent si librement, si dogmatiquement des deux côtés, sont-ils toujours bien renseignés eux-mêmes ? De quelle source tirent-ils des connaissances souvent si bornées, si exclusives ? Ne font-ils pas, en bon nombre de cas, comme nous faisons nous-mêmes, c'est-à-dire ils croient à telle ou telle chose ; donc, cela doit être.

N'en déplaise à M. Holmfeld, ceux qui admettent la pluralité des existences n'en ont pas moins foi dans l'existence individuelle et non interrompue de chaque être au travers des siècles de

transmutation et de progrès à travers le temps et l'espace, à travers une série illimitée d'incarnations et de stages, soit sur notre planète, soit dans n'importe quel monde de l'univers. N'ont-ils pas toujours pensé, au contraire, que l'âme, une fois détachée de ses liens corporels, avait parfaitement conscience de ses évolutions passées ; que pendant le sommeil du corps, et même intuitivement, à l'état de veille, cette faculté de réminiscence était l'apanage de certains êtres privilégiés, de ceux peut-être qui, possédant une enveloppe moins dense, peuvent plus facilement percer l'obscurité qui les environne. Chez les Indous, chez les Bouddhistes, cette lucidité est beaucoup plus développée, ce souvenir des existences antérieures a lieu plus fréquemment que parmi les Européens, et pourquoi ? Parce que d'abord ils sont tous portés à croire à la transmigration des âmes, et ensuite parce qu'ils se contentent d'une nourriture beaucoup moins substantielle que celle dont nous nous croyons obligés de nous repaître. Bien souvent le physique domine le moral, l'être corporel tient l'être spirituel sous le joug : est-il donc étonnant que l'on éprouve parfois de la difficulté, de l'impossibilité, dirai-je, de faire entrer une idée spirite, ou même spirituelle, dans certains cerveaux, − de quelque façon que l'on veuille s'y prendre ?

Les disciples d'Allan Kardec ne pensent pas du tout, comme le suppose M. Holmfeld, que l'âme puisse perdre son individualité en changeant de corps ou que chaque nouvelle existence doive nécessairement entraîner un soulagement nouveau et radical de l'être animique. Aucunement. Les idées, les connaissances antérieurement acquises restent, − à l'état latent ou autrement, peu importe, du moment où le progrès moral a lieu ; c'est là le point essentiel. Ce n'est pas toujours l'homme dont le développement intellectuel a pris le plus d'accroissement qui se trouve au premier rang dans l'échelle des êtres.

Nous avons dit que les connaissances acquises dans un état antérieur de probation peuvent et doivent nous rester, que nous puissions ou non les manifester en dehors, que nous soyons ou non capables d'en tirer parti pendant *chaque* existence successive.

Dans la vie corporelle, le cerveau est notre unique véhicule de communication avec le monde extérieur, et nous commençons nécessairement par avoir un cerveau d'enfant. Or, avec un outil si frêle à notre disposition, comment pourrions-nous espérer d'agir promptement et utilement ? Combien d'années doivent s'écouler avant que cet organe soit assez fort pour s'assimiler les idées les plus élémentaires, les retenir, les combiner, les coordonner ? Pendant ce long et pénible apprentissage, serait-il étonnant que la mémoire du passé se trouvât momentanément annihilée ? que de nouvelles impressions pussent effacer les empreintes que l'âme avait préalablement reçues ? Mais l'instrument par lequel nous transmettons nos perceptions, et au moyen duquel nous recevons les influences du monde extérieur, − cet instrument seul est changé ; l'âme, la conscience, l'être pensant reste intact, ne subissant aucune autre modification que celle que la loi du progrès lui impose. Faudrait-il perdre son individualité pour la simple raison que l'on ait revêtu un nouvel habit ? Dirait-on qu'un homme abdique sa personnalité parce qu'il est un jour roi et l'autre jour prisonnier ? Quelle différence entre l'enfant et l'adulte ! entre l'homme d'un âge mûr et le vieillard ! Qui oserait cependant prétendre que l'individu n'est plus le même ? Que de fois, pendant le courant de la vie, notre enveloppe matérielle ne se trouve-t-elle pas renouvelée en totalité ? − et sans que notre idiosyncrasie se soit modifiée pour cela. On peut changer ses habitudes, on peut changer même ses opinions, et l'on reste soi malgré tout.

L'article du baron Holmfeld paraît tant soit peu obscur et ambigu à certains endroits. On dirait qu'il plaint très fort ceux qui se font les apôtres de la réincarnation, parce qu'en agissant ainsi ils ne font autre chose que chercher à faire revivre une ancienne doctrine qui enseignait que les âmes devaient fatalement, ou monter dans une sphère plus élevée de progression, ou redescendre en s'incarnant dans des corps d'animaux. Cette doctrine est, selon lui, ancienne et vraie ! ! Croit-il donc à la métempsycose ? Les réincarnationnistes, eux, n'y croient pas ! ! Tous les livres d'Allan Kardec, depuis le premier jusqu'au dernier, l'attestent. Lui a toujours enseigné, et ses frères en croyance restent fermement persuadés que, − l'âme unique, individuelle et consciente doit s'élever sans cesse, passant par des milieux les plus divers, subissant des épreuves les plus variées, menant des existences les plus disparates, rejetée mille fois dans la fournaise d'où elle doit sortir épurée et

transformée, se taillant, se façonnant, se fabriquant des ailes légères jusqu'au jour où, purifiée de toute souillure, débarrassée de toute entrave, elle puisse s'enfuir, comme une blanche colombe, dans le sein du Créateur.

(Traduction de miss Henebry.)

Dissertation spirite

Vocation d'un homme de science anglais, mort sceptique.
(A l'éditeur de la *Revue spirite*.)
Il y a un an que M. Guppy est mort. Il était bien connu à Londres ; homme très intelligent, il s'occupait beaucoup de l'étude de la chimie. Il avait écrit un livre intitulé : *Mary Jane*, dans lequel il prétendait expliquer, par la chimie, tous les phénomènes spirites qui se passaient autour de lui. Ayant épousé le médium célèbre qui porte son nom, il avait vu tant de manifestations extraordinaires qu'il avait dû modifier ses idées sur l'origine de ces phénomènes. Avant de mourir, je le trouvais bien moins matérialiste qu'à l'époque où j'avais fait sa connaissance. Les communications suivantes démontrent l'état actuel de son esprit.
D. − Sur la terre vous étiez un homme éloquent et bien capable d'expliquer un sujet dont vous aviez connaissance : racontez-moi, s'il vous plaît, quel est votre état actuel ?
R. − Je pouvais m'exprimer facilement ; maintenant je suis dans les nuées de l'incertitude ; là, je vivais pour moi-même, ici, je ne suis rien à ceux qui m'entourent, et encore moins à moi-même ; je ne souffre pas, mais je ne suis pas heureux, parce que je ne suis rien. Sur terre, j'étais bien logé, habillé et nourri ; un bien-être matériel m'entourait, et mes habitudes, mes fantaisies étaient les lois qui gouvernaient ma vie privée. Quittant tout ceci, je me trouve sur les bords d'une vie froide et indifférente. *Que je m'explique* [16] : Au lieu d'être M. Guppy, je suis le dernier venu. Je ne veux pas dire que j'aie été mal reçu, parce qu'il y a toujours des Esprits bons et élevés prêts à recevoir et à encourager ceux qui viennent d'entrer dans la nouvelle existence ; cependant les affections, les besoins et les habitudes terrestres restent et deviennent les entraves à l'intelligence spirituelle, et les affections nouvelles ne sont pas suffisamment appréciées. Une fois que les yeux sont détournés de la terre, on sent combien on n'est qu'un atome infime et combien ses fautes, ses vanités et son ignorance ont été grandes. Alors vous vous cachez avec empressement derrière ceux qui vous entourent, et avec quelle reconnaissance vous acceptez les mains tendues de vos nouveaux guides ! − Quand je vous dis que, chaque jour, chaque heure, paraît nous éloigner de la terre et de ses intérêts mesquins, vous comprendrez la différence entre les deux existences. Il faut qu'il y ait une sympathie et un désir d'être utile pour attirer une réponse de nous à vous, parce que je désire m'éloigner de la terre et m'affranchir de ses besoins. Si je n'avais pas une attraction de famille, un lien qui m'unit à elle, je ne me présenterais qu'à ceux qui, comme vous, avec l'aide de madame [17], m'appelez pour résoudre des énigmes compliquées pour vous, il est vrai, mais qui sont aussi claires que le jour à ceux qui, comme moi, voient d'un point plus élevé.
D. − Quelles sont vos occupations ; comment passez-vous votre temps ?
R. − En regrettant à loisir les occasions mal employées ou perdues.
D. − il me semble que le meilleur repentir est d'agir ; il est inutile de regretter le passé ; la vraie chose à faire c'est de racheter cela en faisant mieux dorénavant ?
R. − Ma foi, vous êtes étonnant ! croyez-vous que je sois tranquillement assis en pleurnichant, les mains sur les genoux ? Non, j'apprends à mesurer mon ignorance par les merveilles que je vois, et

---

16 Expression dont il se servait continuellement de son vivant.

17 C'est madame de Veh qui sert de médium.

par celles plus grandes que je verrai, quand, comme un écolier, j'avancerai à une classe plus haute. N'est-ce pas un travail que de tacher de sortir du cercle étroit de l'ignorance ?
D. − N'avez-vous rien découvert au sujet de la réincarnation ?
R. − Mon Dieu, je n'en sais pas plus long que vous. Je ne suis pas encore hors de l'antichambre ; croyez-moi, le rideau de la chambre de la science est trop épais et trop lourd pour que je puisse sitôt le relever.
D. − Il y a cependant des personnes, sur la terre, qui croient connaître parfaitement cette question.
R. − Ils en ont appris alors des Esprits qui ont été plus longtemps dans ce monde que moi, et qui ont franchi le seuil d'une connaissance plus élevée que celle que je possède ; néanmoins, il y a plus de sens dans la théorie de la réincarnation que dans l'ancienne crédulité qui parle du commencement et de la fin de l'homme, et qui se croit capable de savoir ce qu'il y aura après cette fin. Erreur complète, parce que ces gens-là se cramponnent aux traditions antiques dont l'âge est le seul titre. De telles antiquités, quand on en ôte la poussière, on ne trouve que des murs nus sans beauté ni poésie ! Je savais peu, assurément, quand j'étais parmi vous, mais on m'évitait comme libre penseur qui n'acceptait pas les vieilles croyances ; aujourd'hui, je n'ose pas affirmer positivement parce que *je reconnais mon ignorance* ; seulement je pense que vous ne comprenez pas la réincarnation, qu'on devrait plutôt appeler *le progrès*. Il vous sera, il me semble, difficile de faire accepter la doctrine si vous dites qu'il y a des personnes à présent sur la terre comme Jeanne d'Arc, etc., etc.

Nota. − Un soir la communication suivante fut donnée sans qu'aucune question fût posée : J'avais dit à la société présente que j'avais envoyé quelques communications de M. Guppy à un de ses amis qui m'avait répondu qu'elles n'avaient pas le *cachet Guppy*. J'avais dit aussi qu'on ne considérait pas son portrait spirite comme ressemblant.
R. − Qu'est-ce qu'il veut dire par le cachet Guppy ? Est-ce qu'il croit qu'à notre arrivée ici, nous ne voyons et ne sentons pas quels grands ignorants nous étions, tout en nous considérant comme très intelligents ? En parlant ainsi, je ne veux pas dire que nous devenons savants et intelligents tout d'un coup, mais au moins nous sommes convaincus de notre complète ignorance. Quant au manque de ressemblance de ma figure avec ce qu'elle était, sachez que je viens avec une forme spiritualisée, essayant en même temps de conserver les traits dont j'idéalise l'expression. Et si vous remarquez bien, j'ai l'air plus jeune, ayant donné à mon image une apparence moins matérielle.
D. − Avez-vous quelque chose à dire à A. M. ?
R. − Dites-lui que notre passage à l'autre vie ne fait pas des *Imperator* de chacun de nous [18]. Celui-ci a passé des siècles de progrès, tandis que moi je suis toujours Sam Guppy : le vieil homme se cramponne à moi ; quand je pourrai m'en débarrasser, je serai plus digne d'être écouté. A présent, ma conversation venant de si loin (quelque rapide que soit le moyen de la transmettre) parait de la stupidité à Monsieur M. A.
D. − Vous êtes-vous communiqué à Londres ?
R. − Oui, je me suis montré à Bastian et Taylor. Eh bien, chers amis, me voilà fier de vous rencontrer tous. La bonne compagnie m'est, et m'a toujours été un grand plaisir, quoique je me sois plu aussi parmi les gens plus bruyants et plus libres. Maintenant, M. de Veh, jasons un peu, je veux dire causons. Vous vous souvenez de moi, et moi aussi je me souviens parfaitement de vous ; c'est entendu ; vous vous rappelez donc de moi comme d'un individu assez brusque, et je me rappelle de vous comme d'un homme franc. Vous avez bien fait de défendre l'absent, et j'étais content que quelqu'un eût entendu la vérité. Maintenant je fais mon salut et je me retire de la scène de mon triomphe.

Nota. − L'Esprit fait ici allusion à ce que M. de Veh avait dit une fois devant M. Guppy, à sa femme, à propos de sa mauvaise langue, en parlant de miss Cook.

---

18 Esprit protecteur de ce monsieur donnant des communications d'une grande élévation qui sont publiées dans le *Spiritualist*, sous le titre de *Spirit teachines*.

D. − Je désire avoir des renseignements sur l'état des Esprits, pour que nous puissions en profiter pour nous préparer nous-mêmes pour cet état.
R. − Cher ami d'autrefois, et compagnon de mes moments heureux, j'entends ce que vous dites et je voudrais être digne d'être votre conseiller. Vous désirez pénétrer les voies inconnues, avoir le travail tout fait, ainsi que le moyen de diminuer les épreuves qui restent à subir ; mais au lieu d'être un maître, un instructeur, je me sens comme un petit écolier allant à la classe, et, si drôle que cela vous semblât, si vous pouviez me voir, je suis souvent avec la bouche et les yeux tout grands ouverts, essayant de comprendre les nouvelles vérités. Je me sens si petit et si insignifiant devant l'immense plan du savoir déroulé devant moi ! Quand j'étais dans votre sphère, j'avais parcouru les mers et les continents, mais, comparativement à ce que j'ai à voir et à visiter, ici, c'est comme un voyage de Londres à Greenwich [19]. Vous appelez des manifestations spirites des merveilles, mais, comparées à celles que vous pourriez avoir, si vous étiez mieux préparés, ce n'est que de l'enfantillage. Demandez ce que vous voulez savoir ; mais n'oubliez pas que ce m'est aussi difficile d'expliquer, qu'à vous de comprendre.
D. − Comment êtes-vous habillés ?
R. − Des habits fluidiques, c'est tout ce qu'il nous faut. Quand vous entendez parler d'Esprits qui grelottent de froid, cela veut dire qu'ils sont liés aux influences terrestres. Ce n'est que ceux qui ont une mission à remplir qui matérialisent leurs vêtements suffisamment pour que vous puissiez les toucher.
D. − Où trouvez-vous votre vêtement à votre arrivée dans le monde des Esprits ?
R. − Grand niais ! Quand je dis fluide, nous sommes tout fluidiques. Aussitôt qu'on s'éveille et qu'on est devenu Esprit, on se trouve fluidiquement habillé ; mais il ne faut pas s'imaginer que c'est immédiatement après le départ de la terre qu'ait lieu ce réveil, et que l'on soit Esprit. Qu'il en est qui restent longtemps encore endormis, sans avoir connaissance de la foule splendide qui les entoure ! Ils ne dorment ni ne veillent ; leur état est celui de chrysalide, ni papillon ni chenille. Et même quand ils s'éveillent à leur nouvelle vie, ils refusent souvent d'accepter leur position parce que, n'étant pas préparés, leur vue spirituelle ne peut supporter la clarté du nouveau jour. Ils refusent ainsi de voir et de comprendre. Ils préféreraient l'obscurité complète parce que leurs âmes alors ne se trouveraient pas dans un pays étrange. 0 chers amis, heureux ceux qui entrent dans la nouvelle existence, prêts à en supporter le mouvement et la clarté ! Selon que chacun profite ou néglige des circonstances qui lui sont données sur la terre, la période de son épreuve est raccourcie ou allongée. Kibosh ne progressa point dans le monde qu'il habitait ; aucune facilité ne fut donnée à son éducation morale ; aussi ces années, quoique vides de travail, ne seront pas comptées contre lui, tandis que Henry Morgan avait une position où les occasions d'avancer ne lui ont pas manqué et ses années mal employées seront comptées doubles contre lui. − Que Dieu le bénisse, car il travaille maintenant avec un cœur plein de repentir. Soyez bienveillant pour lui quand vous aurez le moyen de lui parler, car son état est vraiment triste. Ses yeux, sa mémoire sont tout ouverts au pénible passé, et souvent il a pu souhaiter qu'on lui permît, par charité, de boire les eaux du Léthé.
D. − Croyez-vous que ce serait malveillant de ma part d'appeler l'attention sur un fait de lui et de ses déprédations, qui vient de paraître dans un numéro récent du *Magazine* ?
R. − Rien de ce que vous puissiez dire ou écrire de John King ne peut le faire autant souffrir que le seul souvenir qu'il a de son passé. Vraiment, la mémoire est un purgatoire où on voudrait bien que les messes catholiques fussent utiles ; car si la vue rétrospective d'une existence est une torture pour les meilleurs d'entre les hommes, pensez ce que doivent souffrir les criminels, et comme ils se tiendraient volontiers dans l'obscurité ou chercheraient le voisinage de la terre, dans l'espoir de se cacher, d'oublier et d'être oubliés ! Quand ils sont appelés par les bons gardiens, et encouragés à affronter la lumière, il est impossible d'imaginer quelque chose de plus terrible et cependant de plus inéluctable. Vous autres, bonnes gens, quand vous parlez de la vie future, vous acceptez ou vous

---

[19] Ville située à 10 kilomètres de Londres.

refusez les théories de la vie spirite, comme n'étant pas naturelles, ou trop naturelles, parce que vous commencez tous (comme j'ai fait moi-même dans ma vaine et présomptueuse ignorance appelée *intelligence*) par l'idée erronée, qu'une fois dans une autre existence, tout est changé, que nous serons tous des anges avec de la draperie blanche, des ailes et des harpes, − ou de noirs démolis avec des cornes et de longues queues. Quelle atroce calomnie de la justice divine ! Où seraient les pauvres sauvages ou l'homme passablement vertueux ? Ce qu'il y a de certain, c'est que les légions d'anges parfaits seront bien en minorité. Non, mon cher ami, continue ton chemin tranquillement, en t'efforçant de faire tout le bien possible ; sois préparé à traverser le fleuve de la vie avec toute confiance dans l'*amour, le grand amour*, qui administre la justice tempérée de Merci, et crois que qui que ce soit, fût-ce le plus petit, ne sera jamais traité qu'avec la pitié ou la charité de Dieu !

Dans une séance suivante, avec le même médium, *l'Esprit de M. Guppy* reprend en ces termes :
R. − Je vous suis très reconnaissant de la délicate attention que vous avez eue de me rappeler au souvenir de ceux, amis ou ennemis, que j'ai laissés derrière moi. J'espère que si j'ai dit quelque chose vraiment digne d'être retenu, ce ne sera pas perdu. Si nous savions, en effet, durant notre existence terrestre, combien un simple mot peut être quelquefois l'occasion d'un bien ou d'un mal commis, nous serions plus mesurés dans nos pensées, dans nos paroles et dans nos actions.
D. − Qui règle la durée du temps qu'un Esprit nouvellement arrivé parmi vous est obligé d'attendre avant que d'être pleinement éveillé à la vie spirituelle ?
R. − Tout dépend du degré de préparation. Beaucoup sont dans l'état requis, sans être sciemment Spirites. La vie intérieure, les convictions intimes les ont préparés à ouvrir les yeux ; dès l'abord donc, ils s'éveillent, se lèvent et sont déjà prêts à commencer leur tâche. D'autres, au contraire, y compris des philosophes, réputés très intelligents parmi vous, arrivent dans un véritable état de torpeur qui ne se dissipe que très lentement, et lorsqu'enfin ils sont pleinement éveillés, ils ne comprennent rien encore à ce qui les entoure, ils ont tout à oublier, tout à apprendre (l'oubli des erreurs étant plus difficile à effectuer que la connaissance des vérités) ; ils sont tout éblouis et voient que tels, qui sur terre, étaient comptés parmi les plus simples sont ici placés bien au-dessus d'eux.
D. − Quel genre d'habitation occupez-vous ?
R. − Est-ce une maison ? Non, ce n'est pas le mot. Je suis là où sont les autres ; c'est une sorte de salle, sans murs ni plafonds. Comment pourrai-je la dépeindre ? Il n'y a ni limites, ni issues d'aucune sorte, ni base, ni sommet. Je ne puis exprimer ce que je veux dire : n'insistez donc pas.
Nota. − A propos de l'une des opinions professées sur certain sujet, par M. Guppy, de son vivant, celui-ci poursuit :
R. − Je vous en prie, cher ami, oubliez mes absurdes idées du passé. Quand vous les rappelez, c'est comme si vous me donniez un coup de poignard, tant elles me mettent en face de mon ignorance. C'est dur, en effet, de sentir qu'on a longtemps passé pour un philosophe très subtil, alors qu'on n'était qu'un maître fat. Maintenant, seulement, j'entrevois la vérité et je reste confondu à la pensée de ce qui me manque.
D. − Pouvez-vous nous expliquer comment le médium peut transcrire votre pensée ?
R. − Par sympathie, j'imagine : ma pensée, quoique fluidique, fait impression assez durable dans le cerveau du médium, comme l'image d'un objet se fixe sur la plaque sensibilisée du photographe.
D. − Pouvez-vous, cette fois, nous dire quelque chose sur la préexistence ?
R. − Pas encore. Je suis toujours empli de mes idées terrestres, j'espère bien les rejeter comme l'on fait d'un vieil habit qui ne va plus finir le vieux Sam et commencer le jeune néophyte, apprendre enfin mon alphabet avant que de répondre.
D. − Comment se fait-il que je n'aie pu encore communiquer avec d'autres amis également décédés ?
R. − Ainsi que je vous le disais tantôt, je suis éveillé, je commence à avoir conscience de ce qui m'entoure, je vous entends ; vos amis, eux, sont peut-être encore assoupis, ils ne vous entendent pas. A moins qu'une autre raison aussi les empêche de vous répondre.

J.-H. Gledstanes.

Un écart du Spiritisme en Amérique

Grâce à la liberté, plus passée encore dans les mœurs qu'édictée dans les lois qui règnent aux États-Unis, toutes les opinions honnêtes peuvent se donner carrière et chercher à se répandre.
Il en résulte sans doute un conflit, − tout moral, s'entend, − assez disparate pour qui ne voit que la surface des choses, mais duquel, ainsi qu'en un creuset chargé et soumis à l'action du feu, les erreurs ou utopies, véritables gangues impures, disparaissent bientôt rejetées, pour ne laisser subsister que le produit cherché : la vérité, ou du moins ce qui s'en rapproche le plus : *l'alliance de la foi et de la raison.*
C'est ainsi que le Spiritisme, dès son apparition dans ces contrées, y a été accueilli comme une idée nouvelle, passible de discussion, sans doute, mais n'y a point été rejeté à priori, non plus qu'interprété, généralement, sous l'empire d'un préjugé quelconque.
Aussi de nombreux organes *pour et contre* se sont-ils créés ; et chaque jour, la phénoménalité comme la philosophie spirite y sont-elles gravement développées et discutées.
Nous n'avons pas trouvé à compulser ces documents, que la doctrine spirite, quelque *progressive* qu'elle soit par essence, ait jusqu'ici, du moins, fait d'inédits progrès aux États-Unis.
Nous savons que les études expérimentales y sont généralement plus suivies qu'en France notamment, et qu'indépendamment de l'application des divers genres de médiumnités définis par Allan Kardec, l'on y recherche surtout, avec succès, ainsi qu'en Angleterre du reste, l'obtention du phénomène plus récent et plus remarquable aussi de la *matérialisation.*
Mais le terrain philosophique, c'est-à-dire le capital, le fond même du Spiritisme, y est moins abordé, moins exploré et par suite moins connu.
Les œuvres du Maître viennent à peine, du reste, de faire leur apparition aux États-Unis.
Ces raisons expliquent pourquoi, dans le camp même *des spiritualistes*, comme ils s'appellent, des dissidences plus ou moins bizarres surgissent parfois, et prennent même quelque créance, jusqu'à ce qu'elles s'évanouissent aux clartés plus grandes d'une lumière abondante.
Et comme ces dissidences involontaires, résultat inévitable de l'inexpérience, revêtent parfois le plus singulier caractère d'originalité dû à l'esprit particulier de la nation, nous avons cru intéressant d'en relever une encore existante à l'heure présente.
Il s'agit d'un honorable écrivain spiritualiste, le colonel Olcott, qui, confiant en ses seules forces, s'érige tout bonnement en redresseur du fond même de la doctrine spirite.
Le colonel Olcott prétend que tout se réduit à une sorte de jeu de forces élémentaires, utilisables mais inconscientes, et encore moins douées d'individualité, qu'il appelle *l'occultisme*.
Et la preuve, dit-il, en abonde partout, dans ce siècle comme dans les précédents : voir les auteurs : Des Mousseaux (plusieurs volumes français) ; Voyage au Thibet du Père Hue et de Schlagintweit ; Mémoires de Simon le Magicien (mentionné par Saint-Luc) ; Apollonius de Tyane ; Traité de Pierre Manor sur la sorcellerie ; celui d'Henry de Coulogne ; la Vie des Pères du désert ; les histoires de magie et de sorcellerie tirées du Mexique et de l'Amérique centrale par Brasseur de Bourbourg ; l'occultisme des anciens Péruviens dans Prescott et Tscuddj ; et les faits anciens du même genre dans Pausonias, Platon, Cicéron, Iamblichus, Tacite, Hérodote, Maneth, Sanchoniat ; plus les Kabbales de Syrie, d'Egypte et de Judée.
L'occultisme ne viendrait pas dérober au Spiritisme ses traits essentiels, ni lui enlever le mérite d'avoir prouvé l'immortalité de l'âme. Il nierait seulement qu'aucun esprit n'ait jamais pu exister, et n'affirmerait que la présence, parmi nous, de forces invisibles, très puissantes parfois, mais constamment inconscientes ou à peu près inférieures d'essence, et tout au plus passibles d'être mises en action par nous. Sa philosophie, ajoute le colonel Olcott, ne serait pas en contradiction avec les découvertes de la science moderne : elle compléterait plutôt la démonstration de la loi de *l'Evolution*, en achevant d'édifier la chaîne des Êtres dont, jusqu'ici, il manquait un anneau.
Enfin son rôle, vis-à-vis du Spiritisme, serait de classer et d'expurger, et non de supprimer tout à fait, et ses résultats ne devraient point tarder à attirer l'attention et à être universellement admis.

Nous n'avons pas besoin de démontrer l'inanité d'un pareil système.
Le colonel Olcott puise ses principaux arguments dans la relation de faits d'ordre spirite, sans doute, mais datant d'époques où les plus simples notions, en cette matière, n'existaient pas ; où, bien plus, la méthode d'investigation due à Bacon, et qui appliquée depuis à toutes les sciences, y compris la phénoménalité spirite, donne seule de l'autorité aux résultats obtenus, où cette méthode, disons-nous, n'était pas appliquée ; et où, au lieu de classer les faits d'observation avant que d'essayer d'en tirer des conclusions, l'on tendait plutôt à ranger tous les phénomènes analogues, plus ou moins bien étudiés d'ailleurs, sous l'empire d'une même loi préconçue.
Il ne pouvait manquer, dès lors, d'être induit en erreur, quant à la théorie des faits ; et ainsi en est-il advenu en France, dès l'origine, lorsqu'à l'exclusion de la méthode positive employée par Allan Kardec vénéré, d'autres chercheurs ont voulu, de la meilleure foi du monde, coordonner les manifestations dont ils étaient les propres témoins.
Quant à l'existence, en dehors des Esprits les plus inférieurs, d'éléments dynamiques déterminés, à sensations confuses, et à subordination possible, que le colonel Olcott prétend établir avec preuve à l'appui..., nous pensons qu'il est possible qu'elle se rattache à la question de l'intelligence et de l'individualité spirituelle plus ou moins déterminée, des êtres inférieurs à la création (animaux, végétaux) ; question encore à l'étude, et dont la solution précise couronnera quelque jour peut-être les recherches qui s'opèrent de ce côté.
Mais pour ce qui est des données actuelles du Spiritisme : elles seront évidemment, avec le temps, considérablement augmentées, tandis qu'il est peu probable qu'elles ne soient jamais infirmées.

D. A. C.

Les apparitions de l'autre monde

Nos pères n'envisageaient pas la mort aussi sèchement que nous. Ils ne croyaient pas que toute âme séparée de son corps perdait entièrement la liberté de communiquer encore avec ceux qu'elle aimait. Les revenants, dont la philosophie du dernier siècle s'est tant moquée, quoiqu'elle en eût peur, ont été la croyance de tous les peuples ; et il est impossible que, de tous les faits innombrables qu'on en raconte, quelques-uns n'aient pas été vrais.
Aujourd'hui, les vérités qui sont au-dessus du regard matériel ont été froissées par tant d'émeutes, qu'elles sont beaucoup diminuées pour nous. Et si la bonté de Dieu n'avait pas laissé échapper quelques rayons des mystères qu'il se réserve, si quelques lueurs du magnétisme et du monde des esprits qui occupent l'air autour de nous n'avaient pas embarrassé un peu ceux de nos savants qui se font un métier de ne pas croire, c'est à peine si nous oserions, malgré les autorités graves qui les appuient, représenter ici quelques apparitions d'âmes sorties de ce monde. Osons pourtant :
Un jour que saint Thomas d'Aquin priait à Naples dans l'église des Frères-Prêcheurs, le pieux frère romain, qu'il avait laissé à Paris, où il le remplaçait dans la chaire de théologie, apparut tout à coup auprès de lui. Thomas, le voyant, lui dit :
− Je suis bien aise de votre arrivée. Mais depuis quand êtes-vous ici ? − Je suis maintenant hors de ce monde. Cependant il m'est permis de venir à vous.
Marsilio Ficino, savant chanoine de Florence, qui était né en 1433, estimé pour ses vertus, sa science et son mérite, s'entretenait un jour avec un de ses disciples, qu'il aimait beaucoup, sur l'immortalité de l'âme.
Ce disciple était Michel Mercati, qui, troublé par quelques idées philosophiques, disputait avec le bon chanoine, de manière qu'ils ne s'entendaient pas. Alors ils convinrent, sous le bon plaisir de Dieu, que celui des deux qui mourrait le premier viendrait donner au survivant des nouvelles de l'autre monde.
Quelque temps après, ils se séparèrent, Ficino restant à son canonicat de Florence, et Mercati, retournant dans sa famille, à Saint-Miniato, ville assez éloignée de la première.
Tous deux passèrent un long temps sans se revoir.

Or, un soir de l'année 1491, Michel Mercati, bien éveillé, s'occupait de ses études philosophiques, lorsqu'il entendit tout à coup le galop d'un cheval qui s'arrêta à sa porte. Il ouvrit sa fenêtre et vit un personnage vêtu de blanc, monté sur un cheval de même couleur, qui lui cria :
− Michel, rien n'est plus vrai que ce qu'on dit de l'autre monde.
Mercati reconnut son vieil ami Marsilio Ficino. Il le pria de s'arrêter. Mais le cheval reprit sa course, et bientôt il ne le vit plus.
I1 envoya aussitôt à Florence un domestique sûr, qui lui rapporta le surlendemain la mort de Ficino, arrivée à l'heure même où l'apparition avait eu lieu.
Le cardinal Baronius, qui rapporte ce fait dans le cinquième volume de ses *Annales de l'Eglise*, déclare qu'il le tient du petit-fils de Michel Mercati, jeune savant, qui était alors protonotaire apostolique, et aussi recommandable par sa prudence et sa sincérité que par sa probité intacte.

Voici encore une histoire du même genre, qui est si connue que nous pourrions nous dispenser de la rapporter. Mais elle appuie ce qui précède.
Le marquis de Rambouillet et le marquis de Précy, tous deux faisant la guerre, comme gentilshommes, tous deux dans l'âge de vingt-cinq à trente ans, et liés d'une étroite amitié, discutant un jour sur les choses de l'autre monde, se promirent aussi l'un à l'autre que le premier des deux qui mourrait viendrait éclaircir son ami. Trois mois après, le marquis de Rambouillet partit pour la Flandre, où Louis XIV faisait la guerre. Le marquis de Précy resta à Paris, arrêté par une grosse fièvre. Six semaines plus tard, sur les six heures du matin, il entendit tirer ses rideaux. I1 se tourna pour voir qui venait à lui et reconnut le marquis de Rambouillet. Il sauta de son lit et voulut se jeter à son cou, dans la joie que lui causait son retour. Mais Rambouillet, reculant, lui dit :
− Ces caresses ne sont plus de saison. Je ne viens que m'acquitter de la parole que je vous ai donnée.
J'ai été tué hier, et je sais maintenant que tout ce qu'on dit de l'autre monde est très certain. Je viens donc vous exhorter à vivre autrement que par le passé, et vous dire que vous n'avez pas de temps à perdre, parce que, vous aussi, vous serez tué dans la première affaire où vous vous trouverez.
Précy s'avança vers son ami, qu'il croyait vouloir l'abuser ; mais il ne toucha rien de palpable. Cependant Rambouillet, le voyant incrédule, lui montra à ses reins la plaie qui l'avait tué et qui paraissait saigner encore. Après quoi il disparut.
Effrayé et consterné, Précy sonna ses domestiques, et toute la maison accourut ; il conta ce qui venait d'avoir lieu, et vit avec peine qu'on attribuait sa vision à la fièvre et qu'on la regardait comme ce que nous appelons une hallucination. Son aventure bientôt se divulgua. Mais ce ne fut que cinq jours après que la poste arriva de Flandre. On n'avait alors ni chemins de fer, ni télégraphes électriques. Les nouvelles positives confirmèrent ce que Précy avait annoncé, la mort de Rambouillet et sa blessure.
Quoique beaucoup crussent que la vision de Précy pouvait bien être réelle, on s'efforça de lui persuader, par les pressentiments et les sympathies, qu'il n'y avait rien là de surnaturel, et que ce qu'il avait vu n'était qu'un songe qu'il avait fait éveillé. Il paraît qu'on parvint à le rassurer au point qu'il reprit du service, et à la première bataille où il assista, il fut tué comme son ami l'en avait prévenu.

H. V.

(Extrait des *Légendes de l'autre monde*, par Collin de Plancy, approuvé en 1862 par Pierre-Louis, évêque d'Arras, de Boulogne et de Saint-Omer.)

Communications

Un Athée.
(Médium, mademoiselle S.…)

M. X…., homme excellent, charitable, bon père de famille, est mort d'une attaque d'apoplexie foudroyante. Toute sa vie il avait non-seulement professé la plus profonde indifférence pour la religion et ses maximes, mais il avait toujours nié Dieu et s'était souvent plu à tourner en ridicule les personnes pieuses et croyantes ; il a pu, parfois, faire naître en elles le doute, et leur ôter de suprêmes consolations. Toute sa vie il s'était parfaitement porté, il avait demandé le genre de mort qu'il a eu.

Toutes les vertus privées lui étaient familières ; il avait été bon frère et ami dévoué. L'être qu'il a le plus aimé, c'est sa femme ; il la préférait à ses enfants, il le disait à haute voix. Son affection avait même quelque chose de tyrannique ; il ne pouvait se passer d'elle, et quand elle montait quelques minutes dans sa chambre, il l'appelait tout de suite, ne voulant pas rester seul. La solitude lui était si à charge que si sa femme avait une sortie à faire, une petite absence, il ne mangeait plus chez lui et restait avec ses amis toute la journée.

Il a été évoqué chez madame Pajol, médium, qui ne pouvait avoir de son moral qu'une excellente opinion d'après ce qu'on lui avait dit, car elle ne le connaissait nullement.

Cette dame est médium parlant ; aussitôt l'évocation faite, l'esprit se manifeste par des plaintes et l'expression de souffrances que le médium ressent lui-même si fortement, qu'il se tord et se frotte la poitrine. L'Esprit, parlant par sa bouche, s'écrie : Au secours ! j'étouffe ! que me prend-il donc ? j'étouffe ! mais j'étouffe !... Ah ! que je souffre !... Mais comment cela se fait-il ? Je suis ici, debout, et voilà mon corps à terre (le médium reproduit tous les gestes). − Que veulent-ils de moi ? ils emportent mon corps... Ah ! des cris, des pleurs..., je n'y comprends rien... ils me font mal... je m'éloigne de tout ce qui se passe ici... mais je rêve... c'est un affreux cauchemar... à peine si je vois mon corps... je suis dans l'obscurité.

D. − Mademoiselle S… lui dit : Ne me reconnaissez-vous pas ? je suis Stéphanie.

R. − Ah ! c'est vous ! Vous êtes venue me voir dans ma prison. Pouvez-vous me dire pourquoi on m'a séparé si brusquement de ma femme que j'aimais tant ?... De tout le monde ?... pour me mettre dans une prison obscure où il n'y paraît jamais un rayon de soleil ?

D. − Vous avez quitté la terre et vous êtes mort d'une attaque d'apoplexie foudroyante comme vous le désiriez. Est-ce que vous ne vous le rappelez pas ?

R. − Je ne me rappelle que de mes souffrances. Pourquoi suis-je en prison ?

D. − Vous n'êtes pas en prison ; vous êtes mort ; ou pour mieux dire vous êtes spiritualisé ; vous êtes Esprit. Quand vous étiez sur la terre, vous disiez que l'âme et le corps mouraient ensemble ; vous avez quitté la terre et cependant vous voilà au milieu de nous.

R. − Comment, au milieu de vous ? vous êtes dans ma prison ; car moi, je ne me suis pas dérangé ; c'est bien vous qui êtes venu me voir ; car croyez-le bien, j'ai trop de chagrin pour aller voir le monde. Que je suis maigri ! j'ai tant de chagrin d'être dans cette prison sans voir personne !

D. − M. L…, un des assistants. Si j'osais, je vous donnerais un conseil.

R. − Je ne vous connais pas ; mais donnez toujours.

D. − Ce serait d'élever votre âme vers Dieu pour qu'il vous éclaire dans votre situation.

R. − Dieu..., toujours Dieu... Laissez-moi tranquille..., il n'y a pas de Dieu... L'avez-vous vu pour en parler, vous qui voulez me donner des conseils ?

D. − Dieu se manifeste à nous en toutes choses : Qui donc a organisé tout dans la nature ? D'où vient cette harmonie si parfaite qui existe en tout depuis le brin d'herbe jusqu'à l'arbre ? Tout prouve une intelligence supérieure à l'homme, et cette intelligence, c'est Dieu.

Mademoiselle S… ajoute : Mon père a fait tout ce qu'il a pu pour vous faire changer d'idées ; mais vous vous moquiez de lui.

R. − Oui, c'est un bon ami que j'aime, mais il ne peut me prouver qu'il y a un Dieu. Qu'il me le prouve et j'y croirai.

D. − De votre vivant vous ne vouliez pas croire à l'immortalité de l'âme, et cependant, vous le voyez, vous avez quitté la terre et nous causons ensemble ; votre corps seul est mort.

R. − Si ce que vous dites est vrai, si je suis mort, si l'âme ne meurt pas, pourquoi suis-je dans une prison, privé de lumière ? Je n'ai fait de mal à personne ; pourquoi suis-je dans l'obscurité ?

D. − Dieu étant le grand foyer de la lumière et de la vérité, vous êtes dans l'obscurité parce que vous refusez de croire à lui.
(L'Esprit ne répond pas.)
D. − Mademoiselle S... Nous vous regrettons, nous vous pleurons et nous déplorons surtout que vous ayez quitté la terre dans vos malheureuses idées. Nous viendrons vous voir, mon père et moi, ainsi que votre fils.
R. − Venez, vous me ferez du bien ; je suis si malheureux ; vous me consolerez. Je vous ai bien contrarié St.., je vous aimais cependant bien, vous et votre père. Venez me voir.

Variétés

Le désir d'être utile.
Au pied d'une montagne aux flancs abrupts et pittoresques, aux croupes verdoyantes et arrondies, se trouve un énorme rocher.
Nul ne sait combien de siècles se sont écoulés depuis que, roulant des hautes sommités, il s'est arrêté sur la dernière pente, y restant suspendu dans un équilibre merveilleux. Toujours est-il que, protégé par l'ombre des grands bois, il s'est peu à peu revêtu de mousses veloutées et de guirlandes naturelles, les plus charmantes qui aient jamais orné un vieux bloc noirci par le temps. Des plantes alpestres croissent dans ses anfractuosités et penchent curieusement leurs fleurs parfumées au-dessus d'une petite source qui, sortant d'une grotte voisine, contourne doucement le rocher en lui murmurant un mot d'amitié, puis va se perdre, à quelque distance, dans un large fleuve au cours rapide, aux flots tumultueux.
Notre source est un humble filet qui glisse capricieusement à travers les bois, une colombe pourrait s'y baigner sans trop mouiller ses ailes, mais rien n'égale la fraîche pureté de ses eaux.
Cependant autrefois, à l'heure où la lune laissait tomber ses blancs rayons dans la clairière jusque sur le rocher moussu, et tandis que le rossignol accompagnait de ses premières modulations les harmonies nocturnes de la montagne, la brise, en passant dans les branches, répétait tout doucement les plaintes du ruisseau.
Hélas ! disait celui-ci, quelle injustice préside à nos destinées !
Tandis que ce fleuve immense va parcourir des pays lointains, embellissant les vallées par son cours majestueux, répandant la fertilité dans les campagnes et l'abondance dans les villes ; moi, pauvre petite source inconnue, je coule en des lieux ignorés ; ma surface assombrie reflète constamment les mêmes objets ; nul ne vient visiter mes bords ; mon cours est inutile au monde ; et mes eaux, en se versant dans le grand fleuve, n'en augmentent pas même le volume... A quoi bon sortir de ma grotte ? Mieux vaudrait pour moi ne pas exister ! Et le murmure monotone de l'eau sur les cailloux se joignait au bruissement des feuilles pour dire au vent du soir : « Oui, vraiment, mieux vaudrait ne pas exister. »
Cependant la lune caressait d'une lueur mélancolique le vieux rocher et ses girandoles d'églantine et semblait prendre plaisir à faire miroiter par places les petites vagues du ruisselet, si bien que ce lieu était, comme toujours, le plus charmant du monde.
Or, un matin, une jeune fauvette vint se poser aux branches d'un grand sapin, et, se balançant sur le rameau flexible, elle lança vers le ciel ses notes matinales si pures et si joyeuses. Restez, chantait-elle, oh ! restez sous l'épaisse feuillée, petits oiseaux et douces fleurs des bois ! Ici règnent la paix, l'harmonie et la sécurité. J'ai vu le fleuve furieux engloutir le pêcheur et sa légère embarcation ; j'ai vu ses eaux terribles monter, monter, couvrir la plaine, la ravager et ne laisser sur son passage que ruine et désolation.
Alors tout effrayée je me suis enfuie vers nos ombrages solitaires et j'ai chanté : « Bénie sois-tu, petite source qui désaltères le chevreuil sans jamais l'entraîner et ne submerges point les plantes dont tu rafraîchis les racines ! Le jeune pâtre, las de poursuivre sa chèvre fugitive, peut, sans

danger, s'endormir sur tes bords, et nos chères couvées, en sortant du nid, viennent se désaltérer dans ton onde. »
A ce moment, les bruyères, les clochettes bleues, les pâquerettes étoilées, ouvraient leurs corolles aux premiers rayons du soleil ; le vieux rocher laissait flotter ses guirlandes vivifiées par la fraîcheur de l'eau ; la brise matinière agitait doucement feuilles et fleurs, et tous ensemble disaient : « Bénie soit la petite source inconnue que la Providence a placée ici pour le bonheur des plus humbles créatures auxquelles son infinie bonté ait accordé l'existence ici-bas ! »
Les vagues lumineuses de l'aurore planaient sur cette scène alpestre et des voix subtiles dans leur harmonie entonnaient les louanges du Dieu d'amour qui appelle tout élément à un développement indéfini de vie consciente.
Alors le ruisseau, tout heureux de se savoir utile, bondit plus vivement sur son lit de gravier et joignit un gai murmure aux mille voix de la montagne, pour remercier Celui qui prend un soin fidèle de toute son œuvre et devant Lequel rien, dans l'Univers, n'est trop grand ni trop petit.

Mme Dufaure.

Poésies spirites

Azor et le mendiant
Je vous présente Azor… Je ne saurais mieux faire.
Son œil intelligent respire la bonté.
Il pourrait au besoin, étaler pour vous plaire,
Ses talents de société.

Mais savez-vous pourquoi je l'estime et le loue ?
C'est qu'il remplit sa tâche, enfermé dans sa roue.
C'est là qu'il faut le voir, à jeun le plus souvent
Pour servir un maître qu'il aime,
S'élancer, rouler sur lui-même,
Retomber et jeter ses pattes en avant.

Un jour il mangeait dans sa niche
Le pain, de ses labeurs salaire mérité.
Un mendiant passa : − « Te voilà, beau caniche,
Je devrais du bâton rabattre ta fierté ;
Tu baises, noble chien, la main qui te caresse,
Qui te donne de bons morceaux.
Pour moi… le froid dédain, ce regard qui me blesse...
Ce brouet qu'on jette aux pourceaux !
Cela ne peut durer. » − « Ami, pas d'insolence,
Lui répondit Azor, et sans déguisement ;
La pitié qui te fuit, ce dédain qui t'offense
Sont de tes jours passés le juste châtiment.

Moi, je tiens du travail mes titres de noblesse.

Tu croupis dans la fange et dans l'oisiveté.

Travaille !... et de ma bouche apprends que la paresse

Est la mère du vice et de la pauvreté. »

L'Esprit frappeur.

Ce que me dit la raison.

Chaque homme doit se dire : J'étais le Créateur, puissé-je le redevenir !

Les Védas.

Jésus leur repartit : N'est-il pas écrit dans votre loi : J'ai dit que vous êtes des dieux ?

ST Jean, chap. X.

L'homme est un dieu tombé qui se souvient des cieux.

A. De Lamartine.

Je suis ; le monde existe, et quoi qu'on puisse dire,
A moins que mon esprit ne fût dans le délire,
Je ne douterai pas de ces deux vérités.
Il est triste de voir des hommes entêtés
A vouloir démontrer l'évidence et de rage
De n'y point réussir, la nier. Il est sage
De ne pas contester que quelque chose soit
Sans démonstration. Ce quelque chose doit
Servir à démontrer le reste : la logique
Veut un point de départ. Ce point, cela s'explique,
Précédant tout, ne peut avoir de précédent.
Donc je suis, le monde est, et je marche en avant.
Dans le monde je vois le minéral, la plante,
La bête, et gravissant cette échelle ascendante,
J'arrive à l'homme ; en lui je trouve la raison
Qui fait de lui le roi de la création.

L'animal a l'instinct, même l'intelligence,
La plante l'organisme, et la simple adhérence
Est chez le minéral ; l'homme résume tout ;
Il veut tout pénétrer, arriver jusqu'au bout,
Monter, monter toujours, dans son ardeur extrême ;
Savoir ce qu'est le monde et ce qu'il est lui-même ;
S'ils sont fils du hasard ou bien enfants de Dieu ;
Si l'atome tournant dans l'immense milieu
Les fit sans le savoir, ou s'ils eurent pour père
Un être intelligent qui voulut bien les faire ;
S'il est un bien, un mal, si de l'autre côté
Se trouve le néant ou l'immortalité.

Ainsi, sans paix ni trêve, une force invincible
Le pousse à s'occuper du problème terrible,
De l'univers, de Dieu, de l'être, du néant,
De substance, de fond, de forme, d'accident.
Il faut qu'il sache enfin du démon ou de l'ange
Lequel des deux l'attend au sortir de son lange ;

S'il doit fouler du ciel les sentiers radieux,
Ou bien du sombre enfer les gouffres odieux.

Il a raison : c'est là l'affaire principale ;
Aucune, en importance, à mon sens, ne l'égale.
Mais il faut, pour atteindre au but tant convoité,
Procéder avec ordre, avec simplicité ;
Consulter la raison froide, attentive et lente,
Et non la fantaisie enthousiaste, ardente ;
Bien définir d'abord : avant tout la clarté ;
Le vrai vit de lumière et non d'obscurité.

Loin de suivre cet ordre, en des efforts suprêmes,
Entassant follement systèmes sur systèmes,
Ossa sur Pélion, espérant y voir mieux,
Dans sa marche en avant, l'homme a fermé les yeux.
Pour des réalités prenant les apparences,
Changeant les attributs, les modes en substances,
Faisant du néant l'être et de l'être un néant,
Dès lors il est allé dans l'ombre se heurtant
A des fantômes vains, absurdes, à l'espace,
A l'infini, croyant au multiple qui passe,
Niant l'un éternel, se nourrissant de mots,
Sans savoir s'arrêter à ce sage propos
De s'abstenir, prudent, devant l'inexplicable,
De ne prétendre point à sonder l'insondable.

Procédons autrement. Voyons, il est un tout.
Au-delà de ce tout, il n'est rien, et le bout
Existe quel qu'il soit. Donc c'est une chimère
Que l'espace infini : la conséquence est claire,
Elle porte plus loin : l'infini n'est en rien,
Car il exclut le tout, que l'on s'efforce en vain
De comprendre, il est vrai, mais que force est d'admettre
Ou bien à la partie il faut refuser l'être,
Tout nier, et le monde et soi-même. On admet
Le composé, le nombre, et pourtant on voudrait
Nier le composant, puisqu'on fait la matière
Divisible sans fin. Si l'unité première,
L'atome ou la monade est un pur être abstrait,
La base manque au monde, il croule, il disparaît.

Mais l'atome qu'est-il ? D'où vient-il ? De lui-même,
Du rien ou de Celui qu'on nomme Être-Suprême ?
Fit-il, sans le savoir, le monde ? Inconscient,
Est-il le créateur de l'être intelligent ?
Si Dieu le fit, prit-il dans sa propre substance,
Ou bien demanda-t-il au néant son essence ?

Le néant n'étant rien ne saurait rien donner,
Car rien ne vient de rien pour qui veut raisonner.

Rien ne retourne à rien non plus ; dès lors l'atome
Devrait être éternel. Mais on ne voit pas comme,
Sans sentir, sans vouloir, sans comprendre, il aurait
Créé l'être qui sent, comprend et veut, et fait
L'univers dont le plan confond l'intelligence
La plus vaste, et qu'il faut admirer en silence.
Non, cela ne se peut ; l'Intelligence doit
Avoir créé le monde et tout ce qu'on y voit
De matière ou d'esprit, osons le reconnaître.
L'Intelligence est Dieu. Mais Dieu que peut-il être ?
Est-il un être à, part, isolé, sans rapports
Avec l'âme sentante et l'élément des corps ?
Ou bien faudrait-il voir en eux trois apparences,
Trois états d'un même être, et non pas trois substances,
Trois êtres différents ? C'est une question
Qu'il nous reste à traiter, et sa solution
Nous donnera le mot de l'énigme suprême.
Le même seul est apte à connaître le même,
A dit l'antiquité : deux êtres différents
Ne sauraient l'un sur l'autre agir en aucun sens.
Pour qu'en tout son éclat le vrai puisse apparaître,
Ajoutons : l'être doit être identique à l'être.
Peut-il être, en effet, moins un tiers, moins un quart,
Ou bien posséder l'être et de plus une part ?
Il est entièrement ou pas du tout ; l'étude
Nous convainc que de l'être il a la plénitude
Ou bien qu'il n'en a rien. Le simple est donc parfait,
En puissance du moins, sinon en acte, en fait.

(*A suivre*.) V. Tournier.

Bibliographie

Étude sur le magnétisme animal, par M. De Fleurville.

Dans son étude du magnétisme animal, l'auteur explique clairement et brièvement ce qui se passe dans le phénomène du somnambulisme. Il indique avec certitude tout ce qui peut paralyser ou développer, faciliter la lucidité des personnes endormies, ou plutôt, comme il le dit, somnambulisées.

Ses études sérieuses et sa longue expérience lui ont permis de découvrir et de signaler une partie des causes d'erreurs commises dans les révélations ou les prévisions des somnambules les plus clairvoyants.

Ce livre est un recueil de faits intéressants, utiles, fort instructifs ; à chaque page, on trouve des citations, des observations fort remarquables que chacun lira avec intérêt. Ce petit ouvrage de 170 pages in-8° plaira beaucoup, et l'on reconnaîtra, après l'avoir lu, combien il est nécessaire à tout spirite de savoir magnétiser pour pouvoir soulager un parent, un ami souffrant, et attendre ainsi la visite du médecin, souvent rendue inutile.

Nota. − Notre correspondant Tonœph nous fait remarquer qu'en ne publiant dans notre dernier numéro qu'une partie de sa dernière lettre, *Le Diable à Reynel*, nous avons par mégarde laissé subsister un dernier paragraphe que la partie retranchée pouvait seule expliquer. C'est juste, et volontiers nous lui en donnons acte.

Avis

Nous connaissons tout le dévouement et l'intérêt que madame Collignon porte au Spiritisme ; le bien qu'elle fait en son nom pour le faire aimer, et surtout la profonde charité qui l'anime... Aussi regrettait-elle que la crèche maçonnique de Bordeaux refusât l'offre d'un berceau et d'un lit de camp, parce qu'elle désirait placer ce don sous le patronage spirite.

Madame Collignon nous apprend qu'elle a donné à la somme d'argent qu'elle axait recueilli la destination qui lui était primitivement réservée, mais sans indication d'origine. Elle a bien agi et nous la félicitons. C'est surtout aux spirites à faire la charité sans étiquette.

Vient de paraître : le *Livre des Esprits* et celui des *Evangiles*. Vol. de luxe in-16 sur papier fort, avec belle reliure et portrait-gravure d'Allan-Kardec.

Le Directeur-gérant : A. Bourgès.

Septembre 1876

A propos de la réincarnation

(*Voir la Revue d'août 1876, page 242.)*
Ne m'étais-je pas imaginé que les préjugés, qui s'élevaient jadis dans l'esprit des *spiritualistes* anglais et américains contre la doctrine si rationnelle et si lumineuse de la réincarnation, s'étaient dissipés, comme se dissipent au jour les vapeurs lentement amassées dans la nuit. Je me trompais et je m'en console en pensant que le pape seul est infaillible.
Je m'expliquais pourtant très bien ces préjugés et leur opiniâtreté au début : plus glaciale et plus longue fut la nuit, plus épaisses sont les vapeurs qu'elle a condensées et qui nous voilent au matin d'un nouveau jour une partie des choses en restreignant l'horizon à nos regards. Qu'un rayon de vive lumière perce tout à coup cette brume, nous sommes momentanément éblouis. Eblouissement, aveuglement passager, c'est même chose. Il se passe un instant, qui se prolonge plus ou moins selon nos prédispositions organiques, où cette brusque illumination nous enveloppe de ténèbres et nous plonge dans l'étourdissement. Puis notre vue s'y fait. De même avons-nous besoin d'un certain temps dont la durée dépend de notre état psychologique pour nous préparer à supporter l'éclat d'un rayon inattendu de cette lumière qui s'appelle la vérité.
Ses transitions sont nécessaires, je ne l'ignorais pas, n'ayant point oublié l'observation de Linnée : *natura non fecit saltum*. Seulement après avoir reconnu à sa suite que la nature procède en tout avec ménagements, force m'est de constater aujourd'hui que, pour opérer sur le cerveau de certains fils de *John Bull* et de *frère Jonathan,* cette bonne mère ne se presse guère et y met le temps. Car voici un quart de siècle tantôt que des retardataires effarouchés du spiritualisme se cabrent à l'idée seule de sortir de *l'in-pace* où le catholicisme a pris soin d'enfermer l'esprit humain en l'y entourant de mystères et de chausse-trappes savamment combinés, pour lui ôter la tentative de prendre la clef des champs et de courir les aventures. Soin paternel assurément : si l'air libre est bon à respirer, les sentiers de perdition sont multipliés, nombreuses les pierres d'achoppement, le mouvement même, le moindre mouvement a ses périls. Oui, mais si le mouvement a ses dangers, rarement mortels après tout, la stagnation a les siens : on y moisit et meurt d'atrophie infailliblement.
Ce qu'il y a de curieux, c'est que ces retardataires se croient de bonne foi, émancipés par le fait seul que le *signe de la bête* (comme ils disent) a été effacé de leur front, et que leurs pères se sont lavés jadis dans la piscine du socinisme, du luthéranisme, du calvinisme, de l'unitarisme, que sais-je encore ? L'esclave antique aussi se croyait affranchi quand, échappé au joug, il avait fait disparaître l'empreinte du fer rouge dont le maître l'avait marqué en le parquant dans son domaine. La servitude ne perd pas pour si peu les proies qu'elle a une fois saisies. Le corps n'est pas l'homme, elle le sait. C'est en faussant la pensée, en déviant la raison qu'elle est assurée de prolonger son empire sur ceux qu'elle a fait siens.
Aujourd'hui *l'in-pace* a une issue grande ouverte par où entre à flots la lumière. Il n'y a qu'à ouvrir les yeux et à vouloir pour reprendre possession de soi-même et recouvrer le libre exercice de sa conscience − de cette conscience qui n'a point été donnée à l'homme pour la laisser fonctionner sous le bon plaisir de qui que ce soit. Pour sa part, dans cette œuvre de salut, Allan Kardec s'est employé de toute son intelligence et de tout son cœur à élargir la voie libératrice, à l'aplanir, à la jalonner pour en faciliter le trajet aux myopes et rassurer les timorés. Bon nombre de spiritualistes en ont profité qui s'en félicitent ; peines inutiles pour beaucoup d'autres encore, paraît-il, à qui la crainte de retrouver l'indépendance et ses risques fait jeter les hauts cris et apostropher la mémoire de celui qui consacra le meilleur de sa vie à leur affranchissement. I1 y aurait là une intéressante étude à faire sur les effets prolongés de la servitude intellectuelle, si le cadre de cette revue s'y prêtait. Elle pourrait s'intituler : Comment par habitude l'intelligence humaine peut devenir réfractaire à

l'évidence logique. (Il y a une évidence logique comme il y a une évidence palpable). Je me contenterai de revenir, à ce propos, sur une curiosité que signalait le dernier numéro de la *Revue*. Naturellement les réfractaires dont je parle ont leurs chefs de file ou, si l'on préfère, leurs coryphées ou mieux encore leurs Tyrtées qui encouragent leur résistance. Qu'on raisonne ou qu'on déraisonne, il est, il faut le croire, toujours glorieux de donner le ton et de prendre la conduite d'une brigade. Dans le premier cas on a l'espoir d'être utile ; dans le second, de se mettre en évidence en entonnant, avec accompagnements, je présume, un nouveau chant de guerre contre les réincarnationnistes et en chargeant le *Spiritualist* de le représenter *urbi et orbi*. Dans l'effervescence de son zèle et de ses préjugés de spiritualiste primitif, il se livre à des écarts qui ont certainement quelque chose de pindaresque, mais que le simple bon sens n'approuve pas, ce qu'il eût compris sans nul doute s'il eût pris un instant pour réfléchir avant de se lancer. Une fois lancé, paraît-il, M. le baron de Holmfeld s'arrête difficilement. Reprendre par le menu la suite de strophes (lisez arguments) qu'il accumule pour mettre à néant la croyance à la réincarnation et confondre son apôtre, ce serait tout un travail, médiocrement utile du reste et pas des plus aisés, la plupart des dits arguments (lisez strophes) étant passablement nébuleux. Il en est un (ou une) pourtant qui ressort nettement et tranche sur le reste. Si j'en juge à l'insistance avec laquelle M. de Holmfeld y revient, il n'y a pas vu une perle à garder sous le boisseau, et j'y trouve une invite à chacun de rechercher les occasions de la mettre en lumière. Elle se résume ainsi : admettre avec Allan Kardec la réincarnation, c'est implicitement priver l'âme de son individualité, *id est* de son immortalité ; car il est clair qu'un être qui a perdu ce qui constitue le fond même de sa nature, le principe qui la spécifie n'est plus lui-même ; son identité évanouie, il est bien mort.

Et M. Holmfeld a raison. En effet, comment supposer que l'âme puisse changer d'enveloppe sans perdre en même temps son caractère essentiel, sa personnalité ? A-t-on jamais vu un homme changer de chemise sans qu'il devienne immédiatement et radicalement différent de ce qu'il était avant cette opération d'hygiène et de bonne tenue ? A cela rien à répondre. Toutefois, je serais bien désireux d'apprendre par quel miracle M. de Holmfeld se retrouve toujours baron comme ci-devant après avoir renouvelé le vêtement indispensable, ce dont en gentleman soigneux il ne se fait point faute chaque matin, sans nul doute.

Parlons sérieusement : pour mettre en relief un argument de cette valeur, il faut de trois choses l'une, ou que M. de Holmfeld n'ait pas lu un seul des ouvrages d'Allan Kardec, ou qu'il en ait sciemment et au rebours tordu le sens, ou que ses lunettes anti-réincarnationnistes lui aient furieusement troublé la vue. J'aime à penser que l'erreur doit être imputée aux lunettes. J'ai lu Allan Kardec, j'ajouterai même sans prétention, étudié. Du commencement à la fin de son œuvre j'ai reconnu juste le contraire de ce que M. de Holmfeld y a découvert. Du point obscur de la vie rudimentaire où l'âme débute, jusqu'à son épuration finale, je l'y vois, à travers une suite de pérégrinations, d'épreuves, de missions, de renouvellements corporels, de changements d'habitats, se développer, progresser toujours mais toujours et indéfectiblement rester elle-même, c'est-à-dire conserver intacte son identité, garder la conscience permanente de son être, de son moi, de sa personnalité distincte de toute autre personnalité. Il y a plus, cette individualité inaltérable de l'âme dans le cours de ses étapes terrestres et spirituelles est précisément le nœud qui relie, et, s'il est permis de dire, justifie les diverses parties de la doctrine d'Allan Kardec ; nœud sans lequel elle ne serait pas un système qui défie toute attaque, mais un gros contre-sens philosophique.

A quoi tiennent les événements ! si avant d'entamer sa campagne M. de Holmfeld avait songé à ouvrir son dictionnaire de poche au mot réincarnation, il se fût évité le déplaisir d'ébrécher sa plume de combat et d'essouffler son dada. Il y aurait vu que se réincarner ne signifie pas s'incarner pour la première fois, mais *renouveler* son enveloppe charnelle.

Pour déduire de là que, si ce renouvellement devait faire perdre à l'âme sa personnalité, il n'y aurait pas incarnation nouvelle (*re rursus*) mais simplement incarnation d'un nouvel être appelé à la vie, il ne faut pas une contention d'esprit extraordinaire. Le tout sous réserve qu'avant d'ouvrir son dictionnaire M. de Holmfeld aurait mis de côté ses lunettes.

Allan Kardec n'avait pas, j'en conviens, la plume fulgurante de son terrible adversaire, en revanche il savait peser ses mots et en reconnaître la valeur exacte.
Lancé de la sorte contre les réincarnationnistes jusqu'où M. de Holmfeld ira-t-il ? il est malaisé de le prévoir, bien qu'il ait reçu un premier avertissement qu'en chevauchant de ce train il courait grand risque de rencontrer quelques fondrières et tous ses désagréments. Un correspondant anonyme du *Spiritualist* s'est efforcé de lui démontrer qu'il entreprenait une expédition plus qu'aventureuse et se préparait à une de ces culbutes dont on aime généralement peu à se souvenir.
L'avertissement est calme, posé, charitable, en un mot, pourvu de toutes les qualités d'un avertissement fraternel, aussi n'est-ce qu'à regret que j'y relève deux points dont l'un m'a paru hors de propos et l'autre ne m'a pas satisfait. *Amicus Plato sed magis amica veritas.*
Il y est dit entre autres choses : « Il est fort à supposer cependant que le réincarnationniste croit tout autant à l'existence individuelle de l'âme que le non-incarnationniste, quoique ni l'un ni l'autre ne puissent fournir la plus minime preuve pour soutenir ou renverser cette thèse. »
Sans doute le réincarnationniste n'apporte pas de preuves nouvelles à l'appui de la croyance à la perpétuelle identité de l'âme. Où en est pour lui la nécessité ? Immortalité et réincarnation sont deux problèmes différents dont l'un ne peut être abordé avant que le premier ne soit résolu. Avant de s'inquiéter des conditions dans lesquelles se passera son immortalité, il a dû s'assurer d'abord qu'en croyant à la persistance de son être après la dissolution de son corps, il ne s'abandonnait pas, selon l'élégante expression d'un docteur ès-sciences historiques et philosophiques de la République française, à une aspiration niaise. Pour cela il n'a eu qu'à s'examiner d'une part, de l'autre à examiner le monde extérieur. Il n'a eu qu'à se dire : je suis *moi,* ni double, ni à demi, ni être multiple, ni être fractionnaire, mais *un* ; je le sais, j'en suis sûr parce que je le sens et qu'il est évident que ma personne n'est point mon corps, simple accessoire dont, rigoureusement parlant, je n'ai pas même une seconde la pleine possession, forcé que je suis d'en emprunter et d'en restituer continuellement les éléments à ce qui m'entoure.
Si l'observation m'apprend que tout composé est susceptible d'être dissous, tout multiple divisé, arrivé à l'unité de l'être, quelque effort d'esprit que je fasse, je la trouve irréductible, d'accord en cela avec les penseurs de tous les temps, de toutes les écoles. Je suis, et je suis *un,* donc je ne cesserai pas d'être. Admettre que l'être puisse cesser d'être, c'est admettre une contradiction dans laquelle les matérialistes eux-mêmes, qui n'y regardent pas de trop près, n'ont garde de tomber. Ils ne refusent l'immortalité à l'âme que parce qu'ils la supposent un composé, un assemblage de forces que le hasard a réunies et doit séparer, oubliant que chaque fois qu'ils parlent, pensent, veulent ou agissent en mettant en avant leur *moi* et non leurs *nous*, ils infirment leur hypothèse.
Or cette preuve directe que me fournit ma raison, la science dite positive vient ajouter en quelque sorte une démonstration palpable. De toutes les opérations qu'elle fait subir à la matière, il ressort en dernière analyse ce résultat constant, invariable, fatal :
Rien ne se perd ; tout se retrouve intégralement. Dès lors que l'élément matériel, individualité en tout passive et qui s'ignore, est indestructible, je suis fondé à conclure que l'unité humaine, personnalité par elle-même, agissante et consciente, ne peut à plus forte raison s'évanouir dans le néant. − Le néant, un mot à reléguer avec le hasard au chapitre des non-sens.
Si, laissant le relatif, je m'adresse à l'absolu, à Dieu, ma raison m'affirme que Dieu en semant les êtres dans l'univers n'a pu vouloir se donner l'absurde spectacle d'une succession indéfinie d'ombres éphémères. Autrement Dieu serait le caprice et non la raison suprême. Appelant les êtres à la vie pour les en rejeter aussitôt, il se contredirait ; il voudrait et ne voudrait pas. Réalité par excellence, il n'enfanterait que des formes, des fantômes, des apparences. Que je passe durant une seconde ou un siècle ou mille siècles dans le temps par rapport à l'éternité divine, c'est exactement la même chose. Dieu est, j'existe, donc je suis immortel. Enfin à ces preuves (j'en passe), qui comptent pour le réincarnationniste, vient s'en joindre une autre qui a bien sa valeur : les Esprits lui démontrent, par des faits de toute nature, qu'après avoir laissé là ou là leur enveloppe charnelle, ils n'en ont pas moins conservé intégralement la pensée, la mémoire, la conscience, la volonté et le pouvoir d'agir.

N'est-ce donc assez et qu'a-t-il besoin de s'attarder à un problème résolu quand déjà un autre problème s'impose à lui dans l'ordre de ses recherches et de ses intérêts les plus directs : l'âme est immortelle, oui ; mais dans quelles conditions ? Nouveau champ d'exploration, nouvelles découvertes à faire.
La remarque du correspondant eût ressemblé beaucoup à celle-ci qu'un passant adresserait à un homme en train de se construire une maison : les fondements sont assurés, le rez-de-chaussée est terminé et je vois, monsieur, que vous avez entrepris le premier étage, mais je ne vois pas que vous ajoutiez la plus petite pierre au rez-de-chaussée. − Inutile pour moi, répondrait le constructeur.
(*A suivre.*) Tonœph.

Correspondance et variétés

La niaiserie du Spiritisme.
Les Spirites sont des niais, parce qu'ils croient à des phénomènes qu'ils ont vus, constatés, examinés, étudiés, provoqués, et auxquels ont cru, dans tous les temps et dans tous les pays, les hommes qui ont le plus honoré l'humanité par leur science, leur sagesse, leurs vertus. Ceux qui les qualifient ainsi croient naïvement prouver leur supériorité intellectuelle, en niant sans examen et en riant des vérités qu'ils ignorent. Ne serait-ce pas à leur intention qu'on a dit :
Plus potest negare asinus quam probare philosophus ?
Un ignorant peut nier plus qu'un philosophe ne peut prouver.
Quoi qu'il en soit, comme la vérité n'est jamais chose indifférente, et que la vérité spirite est de celles qui exercent la plus grande influence sur les destinées de l'humanité, nous opposerons encore une fois au Spiritisme de fantaisie, très ridicule en effet, que les beaux esprits négateurs mettent en avant, le Spiritisme vrai, le Spiritisme des gens sérieux.
Pour cela, nous ne croyons pouvoir mieux faire aujourd'hui que de traduire la partie la plus importante d'un article emprunté au numéro de juillet dernier de la revue *Annali Bello Spiritissimo in Italia*, qui se publie à Turin et qui est à sa treizième année d'existence. Cet article est dû à la plume autorisée du savant directeur des *Annali*, Niceforo Filalete.
Le voici :

Le spiritisme et le progrès scientifique.
Nous avons vu que notre intelligence ne peut absolument comporter l'assimilation brusque et immédiate d'une vérité quelconque qui en surpasse, même de peu, la capacité. Il y a, en conséquence, impossibilité radicale pour les Esprits, alors même qu'ils le voudraient, de nous communiquer directement une idée supérieure, et aussi manque total et nécessaire de toute idée semblable dans les dictées médianimiques.
Et cela ne suffit pas. La loi inéluctable du progrès impose le travail personnel. D'où il résulte que les bons Esprits, quand même ils le pourraient, refuseraient toujours, pour notre avantage et en vue de notre perfectionnement obligé, de nous révéler nettement et gratuitement la science, la vérité, la lumière.
Mais que l'on ne croit pas que ces deux lois soient les seules qui régissent et déterminent la mesure distributive de la vérité par le moyen des médiums. Il n'a pas une idée claire de ce qui est ou n'est pas possible par ce moyen celui qui, aux considérations précédentes, n'ajoute pas les deux suivantes :
Pour réaliser les vues de Dieu, nos éducateurs ont concerté pour nous, et sans doute avec notre propre consentement, un ensemble de mesures, de prescriptions et d'exercices les plus aptes à nous purger de nos faiblesses, de nos défauts, et à nous approcher de la perfection, dernier but de notre existence. Un tel ensemble de dispositions constitue pour chacun de nous ce que le vulgaire appelle la destinée. Il est fatal, et aucune force d'incarnés ou de désincarnés ne peut nous y soustraire ou

même nous mettre seulement en mesure de l'éluder en partie. Par conséquent, toute demande, toute tentative, tout effort tendant à affaiblir cette loi fondamentale rebondit nécessairement et prend une direction opposée.
D'un autre côté, dans la plupart des cas, l'activité personnelle, cause et condition nécessaire du progrès, n'existerait pas ou au moins ne se produirait pas au même degré, s'il n'y avait, pour la provoquer, l'alimenter et la diriger un mobile spécial, une raison particulière qui consiste ou dans l'ignorance qui nous pèse, ou dans l'incertitude qui nous tourmente, ou dans la souffrance qui nous stimule, ou dans l'espérance qui nous entraîne. Quel que soit ce mobile, quelle que soit cette raison particulière, ni les Esprits, ni les hommes ne pourraient y porter atteinte et nous priver d'un stimulant aussi utile, d'une aide aussi précieuse. Être pleinement libres, avoir une puissance d'initiative illimitée et répondre de chacune de nos déterminations, de chacune de nos pensées, de chacun de nos pas et de chacun de nos actes : voilà notre loi, notre bien, notre gloire, notre privilège. Les erreurs mêmes dans lesquelles nous tombons accidentellement, les douleurs que nous nous attirons, les malheurs qui nous frappent, effets d'un usage moins bon de cette liberté, par notre volonté ou par notre ignorance, n'ont-ils pas un côté profitable en ce qu'ils sont les expériences les plus salutaires et les plus instructives ? En les considérant d'un œil matériel et terrestre, nous n'avons certes pas toujours, il est vrai, raison de nous en réjouir ; mais le gain moral que nous y faisons est immense, car chacun de nous, selon ses besoins personnels, en devient plus circonspect, plus humble, plus hardi, plus entreprenant, plus avisé, plus capable. C'est ce que n'ignorent pas nos guides dont le devoir est de veiller sur nos intérêts vraiment graves et réels, et qui, à cause de cela, ne permettront jamais à qui que ce soit de changer ou d'altérer cet état de choses profitable.
Donc quatre barrières, qu'on peut appeler les quatre limites radicales des communications, circonscrivent fatalement par rapport à l'homme toute inspiration, tout acte médianimique intelligent. Au-delà, il n'y a que l'absurde, et supposer, par exemple, que, pour avoir des nouvelles de Franklin ou de Livingstone, on aurait pu épargner beaucoup d'argent et éviter beaucoup de périls, ou que, pour traiter une maladie, sonder une plaie, il serait plus à la portée de tous de recourir à des médecins désincarnés plutôt qu'à ceux qui exercent corporellement au milieu de nous leur noble profession, équivaut à insinuer une théorie qui, prise abstractivement, est fausse, et qui, dans l'application ne tarderait pas à recevoir le plus humiliant démenti, au grand dommage du Spiritisme, quoiqu'on ne puisse nier que, dans certains cas particuliers, isolés, peut-être même nombreux, mais toujours indéterminables et circonscrits, il soit permis aux Esprits de faire de semblables révélations, qui sont des anomalies imposées par des raisons d'utilité générale.
C'est pourquoi le Spiritisme, sous le rapport scientifique, comme sous tout autre rapport, ne promet rien de nouveau, de gratuit, d'absolument étranger à nos idées actuelles. Mais cela ne veut pas dire que, même sous le rapport purement scientifique, il ne soit pas extrêmement avantageux. Tout au contraire, en révélant au savant, au chercheur un monde beaucoup plus grandiose et beaucoup plus admirable que tous les mondes matériels possibles, le Spiritisme découvre à ses regards émerveillés d'immenses perspectives et ajoute des espaces incommensurables au champ antique et restreint de l'observation.
Mais si ce profit est incalculable, il ne faut pas oublier qu'il est le seul, l'unique que la science puisse se promettre du Spiritisme, directement, sans préparation spéciale, sans longue étude et sans déduction laborieuse.
En conséquence, que celui qui aime sérieusement le progrès scientifique et veut doter l'humanité de nouveaux trésors intellectuels, au lieu d'interroger les Esprits et de leur demander de lui expliquer les mystères grands ou petits, faciles ou difficiles de ce monde ou de l'autre, et de l'initier, sans fatigue de sa part, dans les secrets des sciences morales, religieuses, éternelles ou simplement humaines, naturelles, terrestres, au lieu en somme de tenter l'impossible et de s'égarer dans une voie sans issue, préfère un travail plus sage et plus fécond, et s'enrôle dans les glorieuses et nobles phalanges des ouvriers de la pensée et de l'intelligence, en quelque lieu qu'ils aient planté leur tente, érigé leur observatoire, appliqué la règle et le compas, installé les cornues et le microscope, dans le monde matériel ou dans le monde spirituel, voyageurs, explorateurs, physiciens, naturalistes,

chimistes, astronomes, mathématiciens, philosophes, littérateurs. Là seulement, travailleurs infatigables, assidus à votre poste, vous trouverez l'occasion de réussir que perd follement celui qui se fait le ridicule chasseur de la vérité, toujours en embuscade derrière le crayon poussé par la main d'un médium. »

V. Tournier.

Histoire touchante, racontée au Dr Edwards par un de ses amis.

Dans un ouvrage du révérend docteur Edwards (célèbre écrivain américain), se trouve une histoire simple mais touchante d'apparition. Une jeune fille, une enfant presque, revient de l'autre monde pour dire un mot de consolation et d'encouragement à sa pauvre mère éplorée, et réussit au point de faire briller un éclat de joie dans des yeux presque éteints par les larmes. Celle dont on pleurait l'absence peut-être éternelle, se matérialise tout à coup pour donner à sa mère chérie l'assurance de sa présence auprès d'elle, lui annoncer qu'elle vient d'aborder saine et sauve sur le rivage de la mort, et lui faire comprendre, par quelques paroles rapidement énoncées, que le bonheur et la joie sont maintenant son partage. Le Dr Edwards cite le passage d'une lettre qu'il a reçue d'un ecclésiastique savant et éclairé, qui habitait le Nord de l'Allemagne, et dans la famille duquel cette manifestation eut lieu, en l'année 1759. C'était du temps où, jeune encore, il vivait chez ses parents à Levin, village du duché de Mecklembourg. Voici ce qu'il en dit à son ami :

« Avant de terminer ma lettre, je désire vous faire part d'une histoire édifiante, et dont je peux vous garantir l'authenticité. Feu ma mère, qui était une personne bonne et pieuse, perdit − d'une manière tout à fait inattendue et après une bien courte maladie − sa fille, ma sœur cadette, âgée d'environ quatorze ans. Ne la croyant pas en danger, elle ne l'avait pas entretenue de sujets religieux, ne lui avait fait faire aucun préparatif en vue de la mort. Donc, elle se reprochait continuellement et amèrement cette négligence ; et, de plus, elle craignait de ne l'avoir pas soignée suffisamment pendant sa maladie, d'avoir été peut-être ainsi la cause involontaire de sa perte. Elle en fut tellement affligée qu'elle commençait à dépérir visiblement, ne mangeait presque plus, ne parlait jamais sauf quand on l'interrogeait, et alors même, elle ne répondait que par monosyllabes ; tout son temps se passait dans la prière et les larmes. Déjà grand à cette époque, je fus assez inquiet de voir ma mère constamment plongée dans cette morne tristesse, et un jour j'en parlai à mon père, lui demandant ce qu'il y aurait à faire pour la consoler. Lui secoua la tête, et me montra du doigt le ciel, pour me faire comprendre que si Dieu ne lui venait pas en aide, elle succomberait probablement à sa douleur. Or il arriva que peu de jours après (c'était le dimanche avant la saint Michel), nous étions tous allés à l'église, excepté ma mère qui gardait la maison. Elle venait de terminer sa prière du matin, et au moment où elle se relevait, elle crut entendre du bruit derrière elle, comme s'il y avait quelqu'un dans la chambre. En se retournant pour découvrir d'où venait ce bruit, elle se sentit subitement enlacée dans des bras invisibles, et une forme légère, quoique solide au toucher, se pressa contre son sein, l'embrassant avec passion. Au même moment elle entendit distinctement la voix de sa fille, qui lui disait d'un ton clair et ferme : *Oh ! maman, maman, je suis si heureuse, je suis si heureuse !* Avec ces paroles, rapidement et nettement articulées, la manifestation cessa. Mais à notre retour de l'église, nous nous aperçûmes immédiatement qu'il s'était passé quelque chose d'inusité. Notre chère mère avait repris sa vivacité, sa gaieté d'autrefois. A partir de ce moment, elle ne refusa plus de manger, ni de causer avec nous ; elle remercia Dieu de l'immense bonheur qu'il lui avait accordé, et pendant le restant de ses jours, elle ne parla plus jamais une fois avec amertume ou regret du départ de sa bien-aimée.

Le Dr Edwards ajoute : A ceux qui ont la médiumnité auditive suffisamment développée pour saisir les sons d'outre-tombe, que de fois n'est-il pas donné d'entendre, non-seulement des paroles belles et consolantes, murmurées par des lèvres d'ange, mais quelquefois aussi des musiques célestes qui réjouissent l'oreille et charment les sens, donnant un avant-goût des harmonies sublimes du monde éthéré des Esprits, un léger aperçu des jouissances que l'avenir nous réserve dans quelque séjour lointain des cieux ?

Traduction : M. Henebry.

Sauvés grâce à un rêve.
Le capitaine Smalley, de West-Duxburg, vient tout récemment de recevoir un superbe chronomètre du gouvernement anglais pour avoir sauvé, le 30 novembre dernier, l'équipage du brick *Sparkenhoe*. Voici en quelles circonstances singulières, tirées du rapport publié par les journaux anglais, ce sauvetage s'est accompli. Le capitaine Smalley était parti de Bordeaux, le 24 novembre 1875, sur le brick le *Frédérick Eugène*, de Portland, qu'il commandait. Sa destination était Key-West, aux Etats-Unis. A peins dehors, les vents étaient devenus contraires, et 200 milles étaient à peine faits, le 29 novembre, lorsque pendant la nuit le capitaine Smalley s'éveilla en sursaut, tout impressionné par un rêve dans lequel il avait vu un certain nombre d'hommes en détresse qu'il s'efforçait en vain de sauver. Comme sa femme naviguait avec lui (selon l'usage de beaucoup de capitaines anglais), M. Smalley lui fit part de ce rêve en ajoutant : « *Pourvu que ce ne soit pas l'indice d'une réalité !* » puis il n'y pensa plus, et se rendormit.
La même vision lui apparut de nouveau, plus distincte cette fois. Les hommes étaient groupés sur une épave, et un prompt secours pouvait seul les empêcher d'être engloutis !
Le capitaine Smalley monta du coup sur le pont, il faisait nuit, l'on ne voyait rien. Une inspiration lui vient, il fait changer la route de deux quarts, et ordonnant qu'on le prévienne au jour, il va se recoucher et dort cette fois sans encombre. Dès l'aube, il est de nouveau sur le pont, inspectant soigneusement l'horizon avec sa longue-vue. Il ne tarde pas, en effet, à apercevoir à grande distance, et au vent, un navire battant pavillon de détresse. Il fait aussitôt toute la toile possible, la brise était très fraîche et la mer grosse, pour gagner dans le vent. A la deuxième bordée, l'on n'était plus qu'à deux milles du navire en détresse, lorsqu'on aperçut trois embarcations bondées de monde qui dérivaient sur le brick. Le capitaine Smalley mit en cape, et les recueillit, ils étaient vingt-trois, les canots furent abandonnés, et l'on rétablit la voilure pour laisser porter. Il était temps, cette manœuvre était à peine effectuée que le vent soufflait en tourmente, et que rendant inabordables les côtes d'Espagne, il forçait de se diriger vers le détroit où le capitaine Smalley arriva heureusement. Il déposa l'équipage naufragé à Gibraltar, et dès que les vents eurent molli, il reprit le cours de son voyage.

D. A. C.

Dissertations spirites

Communications.
(Médium, M. A. D.)
Vendredi, 14 juillet 1876.
Mes amis, vous ne pouvez plus rien matériellement pour empêcher notre sœur qui arrive au terme de son épreuve terrestre, de venir nous rejoindre ; votre union et vos soins affectueux adouciront ses derniers moments qui n'auront rien de pénible après sa mort ; vos liens, vous le savez, ne seront pas rompus.
On récolte toujours selon qu'on a semé : grâce à vous, votre mère est spirite. Son passage de votre triste monde au nôtre s'effectuera sans difficulté, si vous la soutenez par vos prières, en demandant à Dieu de permettre aux bons Esprits d'aider au dégagement de son âme. Bientôt après, vous pouvez l'évoquer et vous aurez en elle une amie dévouée, un précieux appui.
Pour vous, la plus grande des consolations est d'avoir pu constater sa foi spirite. La mort n'est rien vis-à-vis de cette foi ; elle est une transformation, un progrès et rien de plus, aussi bien pour celle qui s'éloigne que pour ceux dont l'exil n'est pas encore terminé. Au moment de franchir le seuil de

la vie terrestre, pour l'Esprit croyant et conscient, les aperçus de votre monde s'élargissent et s'épurent, les idées s'élèvent, les petites passions mondaines s'effacent.
Sous ces impressions, un lointain reflet du jour nouveau va luire pour le désincarné dont votre mère vous a parlé ce matin.
Les grandes lignes de vos trois existences si intimement liées dans ces dernières années, lui ont apparu dans leur signification la plus haute : toutes les difficultés du chemin parcouru se sont effacées à ses yeux, elle n'en a vu que le bon résultat, pour vous rapprocher à nouveau dans sa tendresse.
Les élans d'un cœur reconnaissant, qui sait pardonner avec générosité les torts qu'on a eus envers lui, sont agréables à Dieu, dont la mansuétude ne saurait être moins complète que celle de sa créature ; votre mère a ce matin accompli au plus haut degré une action généreuse, charitable, qui lui sera aussi profitable qu'à vous.
Elle a suivi ce divin enseignement, gravé au fond de nos cœurs : « Pardonnez afin d'être vous-même pardonné », et celui-ci : « Remettez à ceux que vous aimez les griefs que vous pouvez avoir contre eux ; Dieu, voyant votre charité, les leur remettra. »
Amis, un dernier conseil : N'imitez pas ces sectateurs qui croient avoir tout fait lorsqu'ils ont payé des prières pour un parent, puis élevé un tombeau qu'ils font entretenir soigneusement, tout en ne pensant au mort que de loin en loin, ne sachant répéter que des formules de nulle valeur quand le cœur ne lui en donne pas. Souvenez-vous que les spirites ont d'autres devoirs envers les morts, surtout envers ceux qui avaient la foi au Spiritisme.
A quoi servirait la possibilité des relations entre incarnés et désincarnés si cette science restait une lettre morte ? Les spirites doivent entretenir des relations suivies avec les Esprits de leurs parents défunts, et cela, au plus grand profit des uns et des autres.
La communication, que, dans ces conditions, l'on obtient à l'aide de la prière, avec la permission de Dieu et le concours des bons Esprits, est aussi bonne et aussi salutaire aux morts qu'aux vivants Les mondes spirituels et corporels vont ainsi, se pénétrant de plus en plus ; l'abîme qui existait entre eux se comble chaque jour et l'antagonisme passé fait peu à peu place à la charité et aux bons offices réciproques ; en définitive, elle est une des causes les plus sérieuses de l'échec de presque toutes les tentatives de restauration sociale, dans le sens des vérités que le Christ a enseignées.
Les esprits qui vous environnent hostiles aux incarnés, doivent faire cesser cette cause, au moyen d'influences réciproques et de relations constantes ; ce sera déblayer de ses plus grands obstacles, la route du progrès en la rendant possible et certaine.
Spirites, vous devez accepter avec résignation et courage l'absence relative de l'un des vôtres ; vos yeux charnels ne le verront plus, mais il n'en sera pas moins souvent avec vous, de cœur et d'esprit.
Croyez donc et priez.

Lundi, 17 juillet 1876, 7 h. soir.
Cette âme va quitter son enveloppe corporelle ; elle ne t'entourera pas moins d'affection parce que tu ne la verras plus sous un joug terrestre. Songe donc combien, dégagée de toute entrave, elle te prodiguera les trésors de son dévouement, et combien elle sera heureuse si elle se voit aimée et non oubliée.
Le souvenir des vivants est une des grandes joies des désincarnés.
Il ne faut pas te laisser aller à une douleur exagérée en voyant partir cette chère créature pour la vraie vie ; songe à ses souffrances corporelles et demande à Dieu de les abréger ; ne fais pas la part de l'égoïsme humain dans un tel moment.
Que peut être ta douleur en comparaison du bonheur qu'elle aura à se détacher de sa chair corrompue et usée par 72 ans de vie sur la terre ! ! Sois forte, cache-lui toute douleur, afin qu'elle ne s'occupe pas du vide qu'elle laisse en partant, et qu'elle ne songe qu'à demander aux bons Esprits son dégagement complet.

En suppliant Dieu de te la laisser encore, tu la fais lutter contre des désirs contraires ; et cette lutte empêchera son rapide dégagement. Sa dernière pensée n'est-elle pas déjà attachée trop fortement à la terre par ces deux êtres qu'elle chérit ? Toi surtout, et Adrien, parce qu'il est un second toi-même.
Ne sens-tu pas combien elle est encore attachée à ses liens terrestres par le désir qu'elle exprime sans cesse de vous avoir près d'elle ? Cache-lui tes larmes et fais abstraction de ton être qui est encore trop lié aux intérêts matériels, puisqu'il voit une séparation dans l'acte naturel de la mort.
L'égoïsme doit céder devant la délivrance de l'esprit ; n'entrave pas le grand œuvre du Créateur qui n'ôte la vie terrestre que pour redonner à l'Esprit sa vraie patrie.
(Elle est morte à 7 h. 42.)

Mercredi, 19 juillet, 9 heures moins 44, matin.
L'Esprit de ta mère n'est pas avec son corps ; il va souffrir cependant de voir son double moi s'en aller de la maison ; mais si tu pries, sa souffrance sera bien adoucie ; si tu es calme, c'est qu'elle est près de toi, et qu'elle ne veut pas que tu te désespères de la voir libre de son enveloppe matérielle. Elle suivra cependant Adrien [20]; mais cela ne l'empêchera pas d'être ici, avec sa fille bien-aimée. Si tu continues à être raisonnable, elle se dégagera plus vite de son reste de trouble.
Ne crains pas pour elle la présence des indifférents ; elle n'attache plus aucune importance à tous ces détails.
Nous sommes à tes côtés ; si tu ne te laisses pas aller à ta douleur, nous te soutiendrons ; ta fatigue physique nous aide puissamment à atténuer ta sensibilité morale.
Nous te conjurons d'être raisonnable, et si tu le veux, tu le peux.
Quand donc ne t'arrêteras-tu plus à ces misères de la vie ? Que t'importe les sœurs ? Elles ne peuvent t'empêcher de communiquer en pensée avec ta mère qui est avec toi, et non dans son enveloppe ; elle connaît assez le Spiritisme pour comprendre son état. Ne sais-tu donc pas qu'entre son enveloppe et toi elle n'hésitera jamais ? Quand le Christ a dit que *l'amour était la loi divine,* n'a-t-il pas fait comprendre, à vous autres spirites, que dans cette loi vous trouvez tout : consolation, foi, espérance et surtout pardon.
Prie, mais regarde d'un cœur ferme le cercueil qui n'emporte que la dépouille corrompue d'un Esprit immortel.

Transformation de l'humanité.
(Médium S... M…)
Dissertation sur la manière dont les Esprits agissent dans l'espace pour arriver à transformer en peu de temps l'humanité.
Du 24 septembre 1875.
Dans ce moment on agite en divers lieux dans les cercles spirites une question qui préoccupe tout le monde. C'est celle-ci :
Comment les Esprits pensent-ils pouvoir en peu de temps transformer l'humanité ?
« Nous t'avons déjà donné une dictée (celle B du 31 août 1875), qui résume cette question et les moyens que nous employons pour atteindre le résultat. Je vais aujourd'hui te donner quelques explications de plus, et en quelque sorte rendre la chose palpable.
C'est un axiome admis parmi les hommes, que les semblables attirent les semblables. Donc les hommes arriérés, ceux dont les idées, les manières de voir et d'agir sont en retard sur le progrès général de l'humanité, attirent à eux des Esprits qui sont dans les mêmes idées, et qui exercent sur les médiums (car au point de vue de la communication, de l'influence invisible et occulte de la pensée, tout homme est médium) une action dans le même sens. En sorte que ces hommes sont, à leur insu même, excités et maintenus dans le même ordre d'idées, et qu'ils se placent toujours à leur même point de vue, sans pouvoir en sortir.

---

[20] A ce moment M. A. D… conduisait le deuil.

Les Esprits, de leur côté, qui ont quitté la terre avec ces idées entachées d'erreurs systématiques, les conservent et s'y attachent. Ils ne veulent pas en sortir. Toute discussion, toute influence qui les menace de la lumière, et qui leur fait craindre d'avoir à modifier ces idées, leur donne de l'effroi et de l'antipathie. Ils se concentrent dans leurs pensées et ils les déversent sur leurs médiums.
D'autres Esprits plus vicieux, car ils savent qu'ils agissent mal, vont exciter les mêmes hommes dans leurs pensées, et ceux-là ce n'est pas par conviction qu'ils agissent, c'est par malice, et pour maintenir ces hommes dans leur état arriéré.
Les Esprits qui sont avancés et heureux, ont donc à lutter à la fois contre des systématiques et contre les pervers.
Contre les systématiques nous agissons en les enveloppant de nos fluides combinés aux fluides humains. Nous les prenons pour ainsi dire dans un filet au milieu duquel la lumière se fait pour eux, parce qu'alors notre pensée les pénètre, et comme l'Esprit ne peut pas ne pas voir alors la lumière, ils sont obligés de reconnaître où est la vérité. Ils peuvent bien se débattre un peu ; mais ceux-là du moins peuvent être convaincus, parce qu'ils sont de bonne foi. En peu de temps, donc, ils se soumettent, et, de résistants, ils se font soumis. Ils cherchaient à tenir leurs médiums dans leurs idées, ils travaillent ensuite à les éclairer et à les amener vers la vérité.
Ceux-là donc ne sont pas le plus grand obstacle ; il faut du temps pour les réduire et les convaincre tous ; mais, comme une fois convaincus ils se mettent dans nos rangs et travaillent eux-mêmes avec nous, ils deviennent à mesure de leur conversion, de vrais défenseurs de la doctrine.
Reste à examiner les difficultés que rencontre la soumission des pervers. Oh, ceux-là luttent. Ils résistent de toutes leurs forces ; et, tant que l'heure n'est pas arrivée pour eux de comprendre et de voir la lumière, non-seulement ils agissent comme feraient des bêtes indomptables, mais de plus ils résistent d'une manière formelle et persistante à la compréhension, ou plutôt à l'admission de la vérité. Cependant nos efforts sur eux ne sont pas perdus ; car du moment où ils ont assez de force pour nous comprendre, ils font un retour sur eux-mêmes, et, dans la limite de leur élévation, ils deviennent nos auxiliaires, souvent très énergiques, et animés d'autant plus de bonne volonté qu'ils étaient auparavant pénétrés de mauvais sentiments et de perversité.
Naturellement, et comme en cela les fluides humains nous sont indispensables pour agir vivement, par ce seul fait que toutes les fois que nous agissons au point de vue de l'humanité en elle-même, la solidarité exige cet échange, ce concours d'action et d'influence conscient ou inconscient, nous ne pouvons marcher et obtenir des résultats qu'en raison de la masse de bons fluides humains que les hommes nous peuvent fournir. Si donc les hommes ne nous en donnent que peu, nous ne pourrons obtenir que peu. Mais si le nombre des spirites augmente, s'ils sentent bien, et s'ils se réunissent tous dans une profonde communion de pensées et de désirs pour demander à Dieu la transformation rapide du monde, alors la masse de fluides qu'ils nous fourniront sera considérable.
De plus la progression est rapide dans la transformation qui s'accomplit. Tout ennemi soumis devient un auxiliaire ; et si ce n'était le nombre incalculable des Esprits à réduire et à instruire, le résultat serait vite obtenu.
D'autre part le monde, je te l'ai déjà dit, voit aujourd'hui arriver peu d’Esprits arriérés qui s'y incarnent. Tout marche donc rapidement vers ce résultat : augmentation des spirites sur la terre ; donc augmentation de fluides qu'ils nous fournissent, par suite augmentation des pertes que produit cette action dans les rangs des Esprits attardés ; or, tout mauvais Esprit qui se soumet, est non-seulement un Esprit de moins dans l'armée rebelle, mais encore il devient un serviteur de plus dans l'armée des bons. Donc on peut concevoir, d'après cela, que dans un délai assez rapproché cette armée sera détruite, et quand ils ne pourront plus lutter contre nous dans l'espace, que les derniers seront incarnés sur la terre, le combat sera ramené ici-bas. Mais la bataille sera rude ; car ces derniers qui auront résisté jusqu'alors, seront certainement des Esprits très pervers. De plus, comme l'incarnation devient une sorte de boulet mis aux pieds de l'Esprit, quand les phénomènes puissants qui se produiront alors frapperont ces intelligences rétives, elles se soumettront parce qu'elles ne pourront plus nous fuir ; la matière les retiendra. Elle sera ainsi pour eux à la fois un frein et une

occasion d'arriver à observer et à croire ce qu'auparavant, et à l'état d'Esprits errants, ils se seront efforcés de nier et de repousser. »

Signé : Malzac Marc.

N. B. − Dans cette dictée B il est dit que les Esprits pensent que la transformation aura lieu avant la fin du siècle ; toutefois je dois dire que le mot transformation a été employé seulement dans ce sens que, dans le délai indiqué, le Spiritisme aurait acquis droit de cité et serait devenu la loi de la majorité des habitants des pays civilisés.

Médiumnité guérissante

Affaire Geoffre.

Nous lisons dans une feuille du Midi, le *Bon Sens de Carcassonne*, que le lundi 24 juillet, Etienne Geoffre, jardinier à Coursan (Aude), comparaissait devant le tribunal de Narbonne. La citation porte que c'est à la requête de M. le procureur de la République. Les faits reprochés à Geoffre, − nous copions la citation, − sont :

D'avoir « exercé l'art de guérir sans avoir de certificat, de diplôme, ni de lettre de réception, en ordonnant des lotions d'eau, des pratiques spirites et des achats de livres spirites. »

L'auditoire, à ce qu'il paraît, était très nombreux et composé en grande majorité de gens guéris par Geoffre, de spirites de Narbonne et des villages environnants.

Nous n'entendons analyser, ni le réquisitoire de M. le procureur de la République, ni la brillante plaidoirie du défenseur ; ce qui importe c'est de connaître les faits qui se sont produits à l'audience, les conclusions déposées par le défenseur et les motifs du jugement.

A l'audience il a été constaté, comme nous l'avons dit, que Geoffre a opéré un grand nombre de guérisons et qu'il a toujours montré le désintéressement le plus absolu. Une particularité à noter, c'est que quelques malades en voie de guérison se sont plaints amèrement de ce que les poursuites intentées à Geoffre les avaient empêchés de recouvrer entièrement la santé.

Pour ne pas être trop longs, nous nous bornerons à relever dans les remarquables conclusions déposées par le défenseur, le passage suivant, sur lequel nous croyons devoir attirer l'attention de nos lecteurs :

« Attendu que guérir comme l'a fait Geoffre, ce n'est exercer ni un art ni une science, mais que c'est faire un acte rentrant dans le domaine religieux ; que c'est exercer, comme le prétend Geoffre, un don que Dieu accorde à ceux qu'il en juge dignes et refuse aux autres ;

Que dans ces termes et en présence de l'égalité absolue de tous les Français devant la loi, une condamnation contre Geoffre serait un précédent des plus dangereux, puisqu'il exposerait à des peines correctionnelles tous ceux qui, enflammés par un ardent amour de Dieu, parviennent ou croient parvenir par la prière, l'imposition des mains ou l'emploi de l'eau consacrée à des guérisons que la science est impuissante à expliquer... »

C'est en effet par la prière et l'emploi de l'eau, sur laquelle Geoffre avait appelé la bénédiction divine, qu'il prétendait opérer ses guérisons.

Le tribunal, repoussant les conclusions du défenseur, et faisant droit, au réquisitoire du ministère public, a prononcé contre le prévenu un jugement de condamnation à l'amende, dont nous extrayons les motifs suivants :

« Considérant qu'il est établi aux débats que Geoffre n'est muni d'aucun diplôme de docteur en médecine ou d'officier de santé ; qu'il n'en a pas pris le titre, et que cependant il a attiré ou reçu chez lui, à Coursan, des malades auxquels il donnait des consultations et auxquels il prescrivait un traitement, tels que lotions d'eau, breuvages d'eau, pris à la rivière d'Aude, prières et achat d'un livre spirite ; considérant qu'en agissant ainsi, l'inculpé Geoffre exerçait illégalement l'art de guérir, et qu'il a contrevenu aux dispositions de l'article 35 de la loi du 29 ventôse an XI... »

D'après ce même journal, trois actes constitueraient, dans cette affaire, le délit d'exercice illégal de la médecine. Ce sont : l'emploi en lotions et en boisson d'eau de la rivière d'Aude, la prière et l'achat de livres spirites. Mais évidemment il n'a pas pu entrer dans la pensée des juges de frapper d'une espèce d'ostracisme l'eau de l'Aude, qui n'est pas plus inscrite au *Codex* comme médicament que les autres eaux ordinaires et potables.

Donc toutes les eaux de cette nature, y compris l'eau de Lourdes, ne peuvent être conseillées à un malade sous peine de tomber dans le délit d'exercice illégal de la médecine. Il en est de même de toute espèce de prières. Conseiller à un malade, que la science humaine a été impuissante à guérir, d'avoir recours à Dieu et d'implorer son assistance pour obtenir un retour à la santé, ce serait encore exercer illégalement la médecine. On commettrait le même délit en conseillant l'achat de livres quelconques, car les juges de Narbonne n'ont certainement pas eu en vue les livres spirites seuls, puisque le Spiritisme n'est pas un délit et qu'ils ne pouvaient songer à l'atteindre ; mais bien seulement le délit d'exercice illégal de la médecine.

Nous devons donc penser avec le tribunal de Narbonne que le conseil de prier Dieu ou les saints, que le conseil d'acheter un livre spirite ou tout autre, que le conseil d'user de l'eau ordinaire sont trois faits qui, réunis ou séparés, constituent l'exercice illégal de l'art de guérir.

Le Messager du Midi, en parlant du procès Geoffre s'exprime ainsi : « Depuis longtemps il n'était bruit que des cures merveilleuses de notre spirite ; rien ne résistait aux prières et aux lotions qu'il prescrivait, et tous les samedis une foule de malades se rendaient en procession au jardin de cet illuminé. Les pratiques étaient des plus simples, comme le démontreront les débats et comme l'a déjà prouvé l'instruction faite par M. le juge de paix de Coursan, le 24 juin 1876, un jour où la fournée de malades était assez complète, puisqu'il n'y avait pas moins de cinquante chariots stationnant devant le jardin merveilleux.

Il y a à peu près un an, après des épreuves successives faites dans sa famille, et en sa qualité de spirite, Geoffre croyait avoir acquis la certitude qu'il possédait la faculté de guérir. A partir de ce moment, il reçut toutes les personnes qui allaient le consulter, et dont le nombre augmenta tous les jours. Il plaçait ses malades sous la protection de Dieu, du curé d'Ars, son guide ; en même temps il invoquait sainte Philomène et les bons Esprits en général. Aussitôt que le malade se présentait, Geoffre imposait ses mains sur la partie malade en récitant la prière suivante :

Mon Dieu, si vous daignez vous servir de moi, tout indigne que je sois, je puis guérir ce malade, si telle est votre volonté, parce que j'ai foi en vous. Sans vous je ne puis rien. Permettez à mon bon guide, Vianney, curé d'Ars, et à sainte Philomène de vouloir bien me pénétrer de leur fluide salutaire, et détournez de moi toute pensée d'orgueil et d'égoïsme qui pourrait en altérer la pureté. Seigneur Dieu tout-puissant, que votre volonté soit faite. Au nom de Dieu tout-puissant et des bons Esprits, je conjure le mal de s'arrêter. »

Cette prière terminée, Geoffre faisait le signe de la croix sur les plaies dangereuses, telles que cancers et autres, et immédiatement il faisait réciter au malade et récitait lui-même l'oraison dominicale et la salutation angélique.

I1 recommandait aux malades d'aimer leurs semblables, de faire le bien, de faire l'aumône, de réciter en famille les prières de l'Evangile spirite, ou bien à ceux qui ne savaient pas lire de dire en famille leurs prières habituelles.

Enfin, et comme complément et dans le but d'activer ou de faciliter la guérison, Geoffre donnait à chaque malade la faculté de lui présenter un cruchon rempli d'eau de la rivière sur lequel il imposait les mains en disant la prière suivante : « Seigneur Dieu tout-puissant, que votre volonté soit faite. » Et comme cette eau devait remplacer le guérisseur à distance, il prescrivait aux malades de la boire ou de s'en servir en lotions comme ils l'entendraient.

Me Henri Malric, un des avocats distingués du barreau de Carcassonne, dit le *Messager du Midi*, est venu prêter à Geoffre le secours de son éloquente parole. Il demande que sans chercher à expliquer les faits et les guérisons dont il a été parlé à l'audience, on respecte les opinions de ses adversaires, surtout quand on ne voit chez un prévenu comme celui-ci que le désintéressement le plus grand, l'amour du bien et une fréquentation d'idées très élevées même pour l'esprit du brave jardinier.

Le traitement employé par Geoffre n'est pas dangereux, personne ne s'en est plaint. Ses prières n'ont rien qui puisse paraître répréhensible ; elles n'ont rien que de très élevé. L'imposition des mains est une pratique liturgique. De plus, Geoffre n'a pas appliqué de traitement spécial, mais simplement un boniment qui, s'il ne fait pas de bien, ne fait pas de mal, car l'eau s'applique à tout et ne s'applique à rien. Est-ce là de la médecine ?
On reproche à Geoffre ses pratiques mystiques. Ici encore nous sommes dans le domaine religieux, et non sur le terrain de la médecine. Quoi ! la croyance au surnaturel n'a-t-elle pas existé de tout temps ! Le spiritisme, qui s'est aujourd'hui tellement répandu qu'il compte de nombreuses revues ou journaux, répond à un besoin que certains Esprits éprouvent de se mettre en relation avec ceux qu'on a aimés et qui ne sont plus, et de chercher dans ces pratiques de douces consolations.
Me Malric dépose des conclusions tendant à la relaxe du prévenu.
Le tribunal rapporte un jugement qui, faisant à Geoffre l'application de la loi, le condamne à l'amende et aux frais.
II ressort de ces débats que des guérisons ont été reconnues véritables et que d'après la déposition des témoins elles ont été opérées au moyen du fluide magnétique.
Le *Messager du Midi* s'attache à démontrer par quels procédés Geoffre guérissait les nombreux malades qui allaient le trouver à Coursan : à son insu, ce journal fait de la propagande spirite, en apprenant à ses lecteurs la manière de magnétiser de l'eau et de s'en servir. Aussi nous verrons bientôt dans le midi de la France, où vient de s'implanter la foi nouvelle, surgir de nouveaux guérisseurs.
La médiumnité guérissante est la plus utile, et c'est celle qui nous montre avec plus de certitude l'assistance, des bons Esprits. Elle est le privilège des cœurs droits, pleins de foi et de charité.
Nous adressons nos félicitations à notre frère Geoffre pour son dévouement à la doctrine, son noble désintéressement en donnant gratuitement ses soins aux malades, au détriment de sa santé, de sa fortune et de son repos. Nous l'assurons de notre sympathie, et nous pouvons dire de celle des Spirites du monde entier, car ils comprennent, comme nous, que le Tout-Puissant n'accorde le pouvoir de guérir qu'à ceux qui sont animés de bons sentiments et d'une grande pureté. Dieu le récompensera et les bons Esprits l'assisteront encore lorsque des temps meilleurs, que l'avenir réserve au spiritisme, seront arrivés.

Ce que me dit la raison

Chaque homme doit se dire : J'étais le Créateur, puissé-je le redevenir !
Les Védas.
Jésus leur repartit : N'est-il pas écrit dans votre loi : J'ai dit que vous êtes des dieux ?
St Jean, chap. X.
L'homme est un dieu tombé qui se souvient des cieux.
A. De Lamartine.

(*Suite.*)
Les êtres sont plusieurs, mais la substance est une ;
Vérité rare encore et qui sera commune,
Quand l'homme osera lire au livre précieux
Que la nature tient ouvert devant ses yeux.
Du lâche préjugé perçant le voile sombre,
Autrefois Pythagore enseignait que le nombre
Est le père commun des êtres si divers

Qui remplissent l'espace et peuplent l'univers.
Du philosophe grec, l'analyse chimique
Un jour glorifiera la puissante logique.
Elle montre déjà que quelques éléments,
Ensemble combinés en nombres différents,
Forment tout ce qu'on voit et créent les différences
De formes, de couleurs, de vertus des substances.

Ainsi du vil fumier l'horrible puanteur
Se change en noble rose, à la suave odeur ;
L'union de deux gaz, l'oxygène et l'azote,
Comme air donne la vie et comme eau-forte l'ôte.
Suivez l'analogie et ce guide excellent
Vous conduira sans peine à l'unique élément.

On dira : ce système obscurcit le mystère
De la création plutôt qu'il ne l'éclaire.
Tous les êtres sont dieux, nul n'est le créateur,
Puisqu'ils sont tous égaux, parfaits et sans auteur.
Comment comprendre alors l'existence du monde ?
Quel acte l'a formé ? L'intelligence sonde
Ces abîmes en vain ; elle va jusqu'au fond,
Frappe et l'on n'ouvre pas, crie et nul ne répond.

La réponse s'obtient sans efforts héroïques.
Si les êtres sont tous éternels, identiques ;
Si nous reconnaissons que nul ne peut avoir
Plus de perfection, partant plus de pouvoir,
Et qu'on trouve pourtant dans ce monde visible
L'esprit qui sent et pense et l'atome insensible ;
Si la raison nous dit que l'on doit en montant
Arriver à quelqu'un qui tout voit, tout comprend,
Tout forme, tout dirige, aussitôt le mystère
Se dévoile et l'on sent qu'une mort volontaire,
Suicide fécond, a fourni l'élément
Qui du vaste univers forme le fondement.
Oui, la création est un grand sacrifice
Qu'accomplissent là-haut l'amour et la justice :
On crée en s'immolant ; profonde vérité
Que l'Inde proclama de toute antiquité !

Mais pourquoi cette mort ? Comment l'intelligence
Peut-elle se résoudre à cette déchéance,
A tomber du sommet de la perfection
Jusqu'au plus bas degré de la création ?

De la nature encore interrogeons le livre.
Nous y verrons écrit qu'un être ne peut vivre
Sans agir, s'efforcer, poursuivre un but, avoir
Un problème à résoudre, un plan à concevoir.
Or, si Dieu seul était, si les êtres sans nombre

Qui du monde créé vont progressant dans l'ombre,
Rentraient dans le Parfait, pour eux adieu l'effort,
L'ennui serait leur maître et leur vie une mort !
Qui sait tout, en effet, n'apprend pas s'il n'oublie.
Oublier c'est mourir ; sans la mort point de vie ;
On descend pour monter : le monde est le milieu
Que Dieu tombé parcourt pour remonter à Dieu.
Telle est la loi qu'on doit accepter sans murmure.
Nul ne nous l'imposa : c'est la loi de nature.

Nous ne la subissons que volontairement,
Et ne sommes tombés qu'avec consentement.
Il faut pour remonter bien des efforts sans doute ;
Mais l'effort c'est la vie, et si longue est la route,
Nous franchissons bientôt l'étape des douleurs,
Des incarnations, des coupables erreurs,
De l'enfance pendant laquelle la paresse,
De l'être qui renaît dangereuse maîtresse,
Sans le corps d'où lui vient le besoin propulseur,
Engourdi le tiendrait au sein de la torpeur.
Mais quand l'esprit enfin est sorti de son lange,
Quand, l'homme a disparu pour faire place à l'ange,
Nous goûtons un bonheur dont nous sentons le prix
D'autant plus vivement que nous l'avons conquis.
Tranquilles désormais, sans luttes douloureuses,
Nous gravissons du ciel les pentes glorieuses ;
L'amour grandit en nous à chaque ascension,
L'amour dont le bonheur est l'immolation,
Jusqu'à ce que rentrés dans Dieu, groupe sublime !
Quand le devoir le veut, nous plongions dans l'abîme.

Ainsi mourir, renaître et puis encor mourir,
Commencer de nouveau pour de nouveau finir,
Descendre de l'enfer dans la nuit ténébreuse
Pour regagner du ciel la clarté bienheureuse,
Voilà pour moi le vrai ! C'est la loi du retour,
Du sacrifice saint et du logique amour.
On voyait autrefois dans les temples la sphère
Symboliser ce grand et sublime mystère.
Sondez le panthéisme, il en est le soupçon ;
Le matérialisme, et vous verrez au fond,
Quoi ? le besoin de croire une même substance,
L'identité dans l'être et non la différence.
C'est le Brama de l'Inde et c'est l'antique Isis,
Sans voile se montrant à nos yeux éblouis.
De quel nom le nommer ? Déisme ? Panthéisme ?
Polythéisme ? Non, disons le Spiritisme.
C'est son vrai nom, le monde étant l'œuvre d'esprits,
En nombre qu'on ignore ; œuvre d'égaux, d'amis,
Tous vivant dans chacun, formant un être unique
Par leur identité. Nul système n'explique

Plus clairement du Christ le précepte divin
D'aimer d'un même amour Dieu, nous et le prochain.
Car le prochain c'est nous, et Dieu c'est nous encore !
De l'être universel que ma raison adore,
Chaque être étant un membre, on reconnaît pourquoi
Ce n'est pas bien s'aimer que de n'aimer que soi.
Universel amour ! du vrai le sceau suprême !
Celui qui mieux t'enfante est le meilleur système !

V. Tournier.

Les Esprits frappeurs à Compiègne

Nous savions, depuis quelque temps, que les manifestations dont la presse donne actuellement le récit, se passaient dans la bonne ville de Compiègne ; nous avons attendu la grande publicité du journalisme, pour exprimer notre opinion à ce sujet.

La *Revue spirite* contient tant de relations semblables, ce phénomène se renouvelle si souvent, que bien des personnes se demandent pourquoi, n'ayant pu trouver une solution raisonnable à ces bruits et tapages inusités, l'autorité, les hommes de science refusent-ils d'accepter la théorie spirite qui est si rationnelle, qui repose sur une vérité fondamentale que vainement on chercherait à éluder ?

Si la police ne peut trouver les tapageurs, ce qui arrive toujours dans les cas de cet ordre, c'est qu'ils sont insaisissables. Faire rire le public par des facéties imprimées, établir un silence prudent autour de cette question qui se réveille sans cesse, n'est pas la rendre plus claire puisqu'elle veut s'imposer, mieux vaudrait l'aborder de front et lui demander le secret qu'elle renferme.

Établir que l'homme ne meurt pas ; que son Esprit laisse le vieil instrument usé pour entrer dans la vie spirite et travailler sans cesse à son émancipation ; trouver, en définitive, que la réincarnation est la seule voie pratique pour expliquer une foule de points d'interrogations qui tourmentent l'humanité, c'est troubler une infinité de consciences qui préfèrent le brouillard à la vive clarté. On a beau reculer l'échéance prise lorsqu'on s'est incarné, il faudra bien un jour et quand même faire honneur à sa signature.

Compiègne, 25 juillet 1876.

« Les habitants du faubourg Saint-Germain de notre ville sont en ce moment en émoi. Une maison située près du couvent Saint-Joseph, et habitée par de jeunes époux, est depuis quelques jours hantée par un *Esprit malin* qui semble avoir pris à tâche de les empêcher de dormir ainsi que leurs voisins. Toutes les nuits, aussitôt la bougie éteinte, on entend un grand bruit, paraissant venir d'une armoire placée contre le mur, et ressemblant à des coups de marteau appliqués par un bras vigoureux. L'armoire fut changée de place, vidée et placée au milieu de la chambre ; mais, la nuit suivante, le même bruit se fait encore entendre : le mari se lève, allume sa bougie ; *l'Esprit* se tait. Désespéré, et après plusieurs recherches infructueuses, le pauvre homme se décide à se recoucher, mais, ô stupeur ! *l'Esprit* par des coups redoublés signale sa réapparition.

Croyant à quelque âme en peine, en quête de prières, les jeunes époux firent dire une messe, bénir la maison. « Que ne peut la frayeur sur l'esprit des mortels ! » Mais ni messe, ni eau bénite ne chassent *l'Esprit* qui frappe et refrappe toujours.

Enfin, après plusieurs nuits de terreur et d'insomnie, nos époux font une déclaration à la police, qui se rend plusieurs nuits sur les lieux et entend effectivement frapper, mais qui jusqu'à présent n'a pu découvrir l'auteur de cette mystification.

Tous les jours, cet endroit de la ville ordinairement si tranquille présente, la nuit arrivée, une animation inaccoutumée : tout le monde veut voir l'esprit frappeur qui fait depuis une quinzaine de jours le sujet de toutes les conversations et trouble bien des cervelles.

Certains ne sont pas éloignés de crier au miracle ; du reste, par ces temps de miracles à outrance, il n'y aurait encore là rien d'étonnant. »
Agréez, monsieur, etc.
L. A.

Le Spiritisme au Mexique

La *Revue* a déjà eu l'occasion de citer les résultats remarquables obtenus au Mexique, dans l'ordre du Spiritisme expérimental.
Ainsi qu'il était présumable chez un peuple de race latine, c'est-à-dire d'éminente aptitude métaphysique, les investigations opérées, à la lueur du Spiritisme, sur le terrain de la morale et de la philosophie universelles, sont plus étendues encore, et c'est ce dont convainc aisément la lecture des revues périodiques spirites de ce pays.
Ces feuilles, en rectification de l'énumération que nous en avons donnée récemment, sont au nombre de quatre, savoir : la *Ilustracion Espirita*, publiée à Mexico ; la *Luz Espirita*, à Saltillo ; la *Ley de amor*, à Merida ; et *l'Eco de Verdad*, à Tabasco.
L'on éprouve, en vérité, une impression mêlée de charme et de confusion en voyant quels nobles et élevés sentiments germent, que dis-je, sont professés par les penseurs, c'est-à-dire par les directeurs futurs d'un peuple que nous n'avions personnellement connu encore que sur le terrain des luttes militaires.
Qu'il est bon de pouvoir enfin oublier les causes qui divisent, causes que nous n'apprécions pas d'ailleurs, pour ne plus considérer que celles qui unissent par les tendances du cœur et les travaux de l'esprit !
Qu'il sera plus beau encore, le jour où un tel spectacle ne sera pas limité à quelques pays, mais couvrira la terre entière de ses fécondes conséquences !
Et, malgré que l'heure présente ait de troubles et d'ennuis, qu'on ne s'y trompe pas, nous approchons de cet avenir désiré.
Le ciel est chargé, sans doute, et il est à craindre que la tourmente n'éclate bientôt ; mais qui peut douter que ces nuages ne soient le produit du passé ; et quelles sont les probabilités de temps, pour le lendemain d'un orage, si ce n'est celles d'un beau jour, à l'air frais et épuré ?...
Parmi les matières contenues dans les journaux, nous trouvons dans la *Ley de amor* la relation du fait suivant qui ne manque pas d'actualité :
Un honorable spirite de Merida, se promenait paisiblement aux environs de cette ville, lorsqu'un intrus survient qui, sans provocation aucune, se met à l'invectiver, à le traiter d'athée, de sorcier, etc. Puis, quelques individus de mauvaise vie s'étant joints à l'insulteur, celui-ci passe des menaces aux gestes, se rue sur l'inoffensif promeneur et le laisse à demi rompu sur place. Encore ne fût-ce que grâce à la police que les choses n'allèrent pas plus loin.
Revenu à lui, le spirite apprend que son agresseur est arrêté et que la justice va informer. Au même instant une voix bruit à son oreille qui lui dit : « *Pardonne* ! » Aussi n'hésite-t-il pas. Il se rend chez le magistrat, le supplie de ne pas poursuivre, et se rendant ensuite à la prison. « N'attribuez, dit-il à l'homme qui l'a maltraité, n'attribuez qu'à l'état dans lequel je suis, le retard que j'ai mis à vous faire sortir d'ici. Je n'ai, en effet, rien à vous pardonner. Vous n'êtes point coupable, au sens vrai du mot. Vous avez cru remplir un devoir ou faire œuvre pie en malmenant un spirite : que le Dieu suprême et bon, qui nous voit, pardonne à ceux qui vous ont appris l'intolérance et la haine ! Je n'ai, quant à moi, rien à vous demander. » D. A. C.

Poésie spirite : Le merle et le dindon

Un merle sifflait dans sa cage.
Il chantait... non pas la gaieté,
Mais ce triste bonheur que goûte encor le sage
Sans patrie et sans liberté.

Vaniteux, sot et fat, comme ceux de sa race,
Un dindon lui fit ce discours :
« De tes grands airs pourquoi ne pas nous faire grâce ?
« Peut-on chanter ainsi sans gloire et sans amours ?
« Moi, fier de mes aïeux, né dans cette campagne,
« Je m'endors chaque nuit auprès de ma compagne ;
« J'ai de beaux enfants, dieu merci !
« Et seul, grâce à ma voix, je suis le maitre ici.
« La pintade m'adore, et la poule m'estime,
« Et toi... du lendemain, as-tu sondé l'abîme ?
« Ton aile est sans vigueur ; aux tourments dédié,
« Tu maigris ; tu me fais pitié !
« De ta prison pourquoi ne pas ouvrir la porte ? »

Il railla longtemps de la sorte...

Le merle l'écoutait dans sa cage blotti.
Ce qu'il répondit... je l'ignore.
Mais, quelques jours plus tard, le dindon fut rôti
Et le merle sifflait encore.

Dans la prospérité, sachez vous contenir ;
Le bonheur, trop souvent, n'est qu'un rêve éphémère,
Soyez bons pour autrui ; respectez la misère.
Si votre ciel est pur... l'orage peut venir.

L'Esprit frappeur.

Traduction des Œuvres d'Allan Kardec

Monsieur J.-G. Plate, notre honorable frère d'Arnhem, Hollande, médium, est un spirite dévoué qui se consacre à la diffusion de la vérité.
Aux Indes, il avait été à même de voir quelques phénomènes spirites ; il avait entendu parler de cette science, et de retour en Hollande, il lut les volumes d'Allan Kardec. Il s'aperçut alors que la plupart des spirites ne connaissaient pas ces ouvrages et pour les mettre à la portée de ceux qui ne parlaient pas la langue française ou pour exciter ceux qui se servaient de cette langue, il s'occupa de leur traduction. I1 a publié, tour à tour, à ses frais et sans le moindre désir de prélever un bénéfice quelconque : *Qu'est-ce que le Spiritisme* ? le *Livre des Esprits* ; le *Livre des médiums* ; *l'Evangile selon le Spiritisme* ; l'année prochaine il fera paraître le *Ciel et l'Enfer*, s'il le peut.
Monsieur Niceforo Filalete, rédacteur en chef du journal *Annali dello Spiritismo*, à Turin, a traduit en italien le *Livre des Esprits* qui est livré à la publicité.
Miss Anna Blackwell, après avoir traduit en anglais le *Livre des Esprits*, a traduit aussi le *Livre des Médiums* ; elle prépare en ce moment *Ciel et Enfer* et la *Genèse*.

La Société pour la continuation des œuvres spirites d'Allan Kardec remercie ces traducteurs divers au nom du Spiritisme ; elle reconnaît avec bonheur que partout nous avons des adeptes dévoués et instruits, capables de comprendre la puissance que peut obtenir la diffusion des vérités révélées par les Esprits.
Bien traduire, fidèlement, et selon le génie de chaque langue, est un mérite si rare, qu'une bonne traduction est considérée comme ayant la valeur du livre original ; aussi ne saurait-on assez rendre grâce à Miss Anna Blackwell, en France ; MM. Jose de Fernandez, à Barcelone ; général Gonzalès, à Mexico ; Delhez, à Vienne, Autriche ; J.-G. Plate, à Arnhem ; Goguel, à Odessa ; G. D. , à Athènes, pour leur dévouement à la cause qui préoccupe des millions d'hommes instruits, amis de l'investigation et de la vérité.

Nécrologie

Le 12 août, à neuf heures du matin, quelques personnes ont conduit au cimetière la dépouille mortelle de M. Soret, ancien sociétaire de la Société spirite fondée par Allan Kardec. Il disait dans les derniers temps : « Ma vie a été bien orageuse ; le Spiritisme m'a ramené dans la véritable voie. J'ai éloigné de moi toutes les affections, dissipé une belle fortune, et je dois, moi qui ai tant à payer, remercier sur ce lit de douleur nos guides spirituels qui me soutiennent, qui ramènent près de moi des amis et des consolateurs. Je dois souffrir avec patience et rendre grâce à Dieu ; quand il le voudra, j'irai rejoindre ceux qui m'attendent. Pensez-vous que, Allan-Kardec, viendra me recevoir ? » Nous lui en donnions l'espérance et il était heureux.
Ce pauvre ami est resté sur sa couche, ne pouvant bouger, du mois de mars 1875 au mois d'août 1876. Puisse cette dure épreuve lui être comptée ; prions pour son prompt dégagement.
M. Claverie, médecin de colonisation à Saint-Cloud, a quitté cette terre après les plus cruelles souffrances. C'était un noble cœur, un spirite convaincu qui avait trouvé la quiétude d'esprit la plus complète dans la connaissance approfondie de notre doctrine. Que notre souvenir aide cet homme de bien à vite se dégager ; que sa veuve, si digne d'estime, si courageuse devant la séparation, reçoive ici les marques de notre bien vive sympathie.
M. A. D., officier supérieur, a perdu sa belle-mère ; elle était spirite et habitait avec son gendre et sa fille, médiums l'un et l'autre. La fin matérielle de cette dame a été touchante ; jusqu'au dernier moment, elle a compris la grandeur de sa croyance et elle s'est éteinte doucement entre les bras de ses chers enfants. Le 14 juillet, M. D. recevait une communication annonçant l'heure prochaine et certaine de la mort de sa belle-mère. Madame D. en recevait une autre, le 17 juillet, quelques minutes avant le dégagement corporel ; elle l'écrivait sur ses genoux. Au moment de l'enlèvement du corps, Madame D. obtenait une troisième dictée médianimique. Et rien n'est plus touchant que cette intervention des Esprits, venus pour soutenir le courage déjà si grand d'une fille, qui n'avait jamais quitté sa mère adorée depuis le jour de sa naissance ; ensemble, elles avaient subi les plus rudes épreuves, souffert douloureusement ; une affection sans bornes unissait la mère à la fille, et toutes les deux à l'époux et au gendre. (Voir les Comm., p. 276.)
N'est-il pas touchant de voir une femme délicate, impressionnable comme il y en a peu, demander cette salutaire intervention de ses guides spirituels, et conserver son calme devant cette suprême espérance que bientôt l'Esprit de sa mère viendra la consoler et lui prouver la puissance de son amour ?
Rieurs, dénigrez cette sublime croyance, cette certitude que possèdent les spirites ; osez devant le départ des personnes que vous aimez, auxquelles vous devez la vie matérielle, affirmer que vous avez eu le courage viril de cette fille délicate comme une sensitive, de ce gendre qui sait aussi bien défendre son pays que trouver de fortes et salutaires consolations.
Dernièrement, deux anciens spirites, M. et madame Gaberel, rendaient aussi les derniers devoirs à leur vieille mère, brave femme dont la vie fut un long supplice, et qui ne trouva un peu de repos,

vers la vieillesse, que chez ses enfants qui adoucirent pieusement ses derniers jours ici-bas. Cette bonne mère trouvait qu'elle priait mieux et plus saintement dans le livre des *évangiles selon le Spiritisme,* car elle comprenait ces prières, elles frappaient sa raison. Ajoutons que M. et madame Gaberel ont laissé leur mère complètement libre, ils se seraient crus de grands coupables en faisant la moindre pression sur elle. Allan Kardec savait toucher les cœurs, et ceux qui nous entendent voudront bien, le soir, lire la prière pour ceux qui ne sont plus sur la terre, page 416 de *l'évangile selon le Spiritisme* ; nous aurons aidé au dégagement de nos frères en croyance.
Nous recevons aussi une lettre de madame Berger, de Cahors (Lot), qui nous annonce la mort de Charles Berger, notre brave ami. Prions pour l'Esprit dématérialisé, prions pour la veuve qui reste seule, sans un enfant pour la consoler. Nous engageons nos amis à évoquer l'Esprit de Charles Berger.

Une omission

C'est tout à fait involontairement que la *Revue spirite* n'a pas encore répondu à l'appel qui, ainsi qu'à tous les organes spirites du monde entier, lui a été fait par la *Revista Espiritista* de Montevideo, pour reproduire l'énergique protestation avec laquelle cette excellente feuille et le groupe qui l'inspire repoussent toute solidarité avec ceux qui font du Spiritisme un trafic.
Il s'agissait d'un individu, médium guérisseur sans doute, qui après avoir obtenu une guérison remarquable, se serait fait compter, en rémunération, une assez forte somme d'argent.
« Nous réprouvons un semblable fait, dit la *Revista.* Si la guérison est véritablement médianimique, il est probable qu'elle sera la dernière obtenue par le canal d'un aussi intéressé intermédiaire ; et en tout cas, si l'individu est médium, il n'est certainement pas spirite, il ne professe point en esprit et en vérité, la sublime doctrine qui est nôtre, et qui nous interdit de disposer autrement que pour le soulagement ou l'avancement de nos frères des faveurs de tout genre qu'il plaît à Dieu de nous confier. »
Nous n'avons pas besoin de dire combien nous nous associons à cette simple déclaration.

D. A. C.

Bibliographie

Une nouvelle Revue Spiritualiste, La *Religion laïque*, organe de rénovation sociale, vient de paraître. Le titre étonne, et semble même effrayer quelques consciences timorées qui craignent de voir s'ériger une église nouvelle. Il n'en est rien ; c'est une religion toute morale. Du reste entrez dans le temple, écoutez les vérités qu'on y proclame, l'amour et la charité qu'on y respire. Lisez le premier numéro, vous verrez alors quel est le monument qui s'élève, quel est l'esprit qui l'anime.
Donnons la main à notre sœur en philosophie, aidons-la à monter ; elle poursuit le même but que nous, elle veut l'émancipation de la raison, le développement de l'âme. Son directeur, M. Fauvety, est une des lumières de la littérature et de la philosophie.
Cette publication venant combattre le matérialisme, il est de notre devoir de la soutenir. Elle est mensuelle, mais plus tard elle paraîtra deux fois par mois.

Avis

M. Babin ayant fait paraître la 3e édition de son *Catéchisme spirite*, les deux premières éditions sont retirées de la vente.

Octobre 1876

A propos de la réincarnation

(Suite.) Voir la *Revue* de septembre 1876.
Quelques lignes plus loin, dans l'espoir probablement de ménager un armistice, et qui sait ? peut-être un traité de paix entre le belliqueux baron et ses adversaires, le correspondant insinue cette réflexion :
« Heureusement que de part et d'autre on croit fermement à cette immortalité, et pourvu que le progrès s'accomplisse, pourvu que la lumière se fasse, pourquoi tant s'inquiéter au sujet de quelques détails qui, après tout, ne sont pas d'une importance vitale ? »
L'intention, sans nul doute, est excellente ; elle part d'un bon naturel, j'en conviens, et pourtant elle ne me satisfait qu'à demi. Il est vrai que j'ai le tort de ne pas jouir de cette placidité d'esprit dont généralement sont doués les correspondants d'outre-Manche, et le détail des conditions dans lesquelles doit se passer mon immortalité, ce détail m'inquiète. Suis-je le seul qu'il préoccupe ? Il me semble que non. Je n'ouvre pas un ouvrage ou une publication philosophiques parus depuis vingt ans, où cette question de détail ne soit discutée dans un sens ou dans un autre, tout au moins énoncée. De plus, il me semble aussi que sa solution est le fond même sur lequel repose le Spiritisme, sa raison d'être comme doctrine. Supprimez cet accessoire, que reste-t-il ? la réédition plus ou moins heureuse des dogmes dont l'humanité est en possession depuis douze mille ou quinze mille ans, rien de plus ; et les Vedas que, à l'aurore des temps religieux, l'Inde récitait ou chantait des pentes de l'Himalaya aux rives du Malabar, en font foi. Sans doute, parmi les croyances que cette vénérable aïeule des peuples nous a transmises par la filière de plusieurs civilisations, la croyance à l'immortalité de l'âme était d'une importance vitale. I1 est difficile de comprendre comment, sans ce viatique, la conscience humaine eût pu sortir de ses limbes, se pénétrer de l'idée de sa responsabilité et naître à la vie morale. Est-ce à dire pour cela que cette assurance acquise lui suffise désormais pour continuer sa marche, sans hésitation et sans défaillance, vers le but qu'elle entrevoit ? L'interrogation posée, il n'y a qu'à se demander si l'humanité peut avancer dans sa voie sans l'appui de croyances religieuses, puis d'ouvrir l'histoire des religions, et de voir où en sont celles qui, s'enfermant dans un cercle de dogmes déterminé une fois pour toutes, s'y tiennent, oubliant que la première loi de la vie est le mouvement, la seconde le développement. Ces religions s'affaissent dans la décrépitude, lentement abandonnées de la vie, perdant jusqu'à la mémoire de leur mission, ne sachant plus que murmurer des formules surannées, remplaçant l'apostolat par des objurgations et des anathèmes, la foi vivifiante et agissante par la multiplicité des rites et des symboles incompris, jusqu'à ce que la gangrène sénile les achève sur un tas d'or entre l'indifférence ironique des foules et le zèle hébété ou intéressé de leurs derniers sectateurs.
De Paris à Pékin, du Japon jusqu'à Rome, l'examen est facile à faire.
Certes elles ne se font pas faute, comme toutes les vieillesses tournant à l'enfance, de marmotter les souvenirs de leur beau temps : l'âme est immortelle ; elle sera rémunérée selon ses fautes ou ses mérites, car Dieu est juste. − Immortelle, comment ? dans quelles conditions ? – Mystère ! − Punie ou récompensée, comment ? – Mystère !
Mystère ici, là, partout. Qu'est-ce donc que votre Dieu, répondent les masses, dès que pouvant s'arracher aux nécessités du pain quotidien, elles trouvent une heure de répit pour penser et questionner ? Qu'est-ce donc que ce souverain Seigneur qui nous a donné l'insatiable besoin de voir, savoir et comprendre, et reste insondable sur les questions mêmes d'où dépendent nos plus directs et nos plus chers intérêts ? Ne serait-il pas plus proche parent de Jupiter qu'il n'en a l'air, et l'histoire de Tantale ne serait-elle pas la nôtre ? Il est trop incompréhensible dans ses rapports avec nous ; gardez-le pour votre usage.

Vous l'appelez le bon Dieu, objecte l'un, et, me comptant, je vois pulluler sur la croûte de ce globe des tas de misérables en proie à la souffrance, rongés par l'anxiété, et à qui, comme à Job et à moi, le désespoir arrache ce cri des entrailles : « Maudite soit la nuit où il fut dit : un homme est conçu ! » Moi et mes copartageants dans la douleur avions-nous donc demandé de naître ?
Un autre : Vous l'appelez le Dieu juste et sa partialité se manifeste en toutes choses. A celui-ci, il dispense le trésor de ses faveurs, il accable celui-là du poids de sa colère, souvent alors qu'ils dorment encore dans le sein de leur mère. Tel entre dans la vie, assuré d'avance des mille privilèges de la fortune en même temps que doué des plus heureuses dispositions qu'autour de lui tout concourra à entretenir et à développer. Tel autre, que vous appelez son frère en Dieu pourtant, sera jeté au seuil de l'existence comme un objet de réprobation. Difformités physiques, germes des plus hideuses difformités morales, oblitération de l'intelligence, bestialité des instincts, voilà son lot, et, par aggravation, sa destinée le parquera, l'enchaînera dans un milieu où il lui eût suffi de vivre pour s'infecter du virus de toutes les corruptions. Évidemment le premier n'a qu'à se laisser aller où le pousse doucement, maternellement la main de votre Providence pour faire sans secousse sa traversée et aborder en droiture au paradis où l'attend un lit de repos. Du second, que dire du second ? ne faudrait-il pas pouvoir s'identifier avec lui pour juger des incessantes et effroyables luttes qu'il aurait à soutenir contre ses instincts pervers, ses passions bestiales, et de l'état de perpétuelle défensive où il devrait se tenir contre les sollicitations du dehors qui conspirent à l'enfoncer dans le mal, s'il voulait faire ce que vous appelez son salut, − à supposer qu'il se doutât de ce que signifie le mot et de ce que vaut la chose. Mais comment s'en douterait-il ? Évidemment aussi il a été prédestiné à aller grossir là-bas l'innombrable foule des réprouvés, en passant ici par la sentine du vice, ou le cloaque du bagne, ou sous le couperet de l'échafaud. Direz-vous que je choisis des extrêmes, que les exceptions n'infirment pas les règles. Nos règles, d'accord ; mais n'eussé-je qu'une exception à vous opposer, une seule, comment en sa présence, je vous le demande, se peut maintenir l'idée d'une justice absolue ?
− Mystère encore, répondent les oracles, mystère devant lequel il n'y a qu'à s'incliner et à adorer.
− Adorer des ténèbres, nous incliner devant des contradictions qui heurtent de front en nous et la raison et le sentiment, le voudrions-nous que nous ne le pourrions pas, ripostent les questionneurs. Allez de votre côté à l'incertain, à l'équivoque, à l'incompréhensible, et... bonne chance ; nous allons du nôtre au tangible, au visible, au palpable, en vertu de la maxime qui dit qu'un bon tiens vaut mieux que deux tu l'auras. Escomptez l'inconnu et faites fructifier le mystère de votre mieux ; nous nous en tenons, nous, au connu qui se voit et se palpe à la lumière du soleil, bref, à la matière pour en tirer le meilleur parti possible. Après, au petit bonheur !
Et voilà comment et pourquoi tant de cerveaux se vident journellement de toute idée religieuse, et bien des cœurs de sentiments généreux, laissant au matérialisme pratique le champ libre pour y faire prospérer ses produits. Ses produits ! l'honorable correspondant est à même aussi bien que moi d'en juger. Il n'y a qu'à regarder autour de soi. Maintenant, je le demande, si, au lieu d'esquiver les réponses aux questions posées en se retranchant dans les profondeurs de l'insondable, on exposait les raisons qui militent en faveur de la croyance à la réincarnation (elles sont nombreuses et de poids, certes), puis ses meilleures conséquences, ne donnerait-on pas à réfléchir aux questionneurs et n'en arrêterait-on pas plus d'un sur la pente qui, sans cela, se laisseront rouler jusqu'en bas ? Admise et comprise, ne donne-t-elle pas la clef de bien des énigmes ? Toutes les anomalies humaines, ou ce que l'on regarde comme tel, ne les explique-t-elle pas ? Bonnes ou mauvaises prédispositions natives, différences de caractère et d'aptitudes, inégalités sociales, l'éternelle objection enfin contre la justice divine, ne la résout-elle pas ? A sa lumière le mal ne se dépouille-t-il pas de ce qu'il a de fatal et de désespérant, et la souffrance, épreuve acceptée ou dette à solder pour nous apprendre à n'en plus contracter d'autres de même nature, ne nous apparaît-elle pas sous un tout autre jour ? En un mot, ne nous fait-elle pas comprendre que notre condition actuelle est pour chacun de nous dans un juste rapport avec nos œuvres antérieures ? Que notre bonheur ou notre malheur, c'est nous qui l'avons préparé et non Dieu qui l'a voulu ; et que les dénis de justice que nous lui reprochons ne sont que des blasphèmes que peut seule atténuer notre ignorance ?

Pour résumer : la doctrine de la réincarnation nous permet de sortir de la pénombre où jusqu'ici nous cherchions péniblement et presque à tâtons la voie qui doit nous mener à la pleine lumière ; de comprendre que Dieu est la parfaite justice unie à la parfaite bonté et non le souverain arbitraire éternellement inaccessible à ses créatures dans le mystère où l'on prétend qu'il se complaît. Auteur de la lumière ou plutôt lumière universelle, il ne nous a pas voués, nous ses enfants, au supplice des ténèbres. Seulement, en nous mettant au cœur l'inextinguible désir de nous abreuver de cette lumière, il nous dit : Cherche et tu la trouveras, monte si tu la veux plus pure et plus abondante, plus haut, toujours plus haut, l'océan en est inépuisable.

Ai-je tort ou raison de n'être pas d'accord avec l'honorable correspondant, et d'attacher une véritable importance au détail qu'il relègue dans la catégorie des simples desiderata ? Je laisse à meilleur juge que moi à décider.

En attendant, je m'aperçois que j'ai quelque peu oublié M. le baron de Holmfeld et les estocades qu'il a portées aux réincarnationnistes. Je m'étais promis pourtant de lui en demander... raison ? non vraiment, − je ne pousse pas l'amour de la brette jusque-là, − mais tout bonnement la raison, j'entends la vraie. Car celle qu'il met en avant de toutes les autres et se plaît à faire reluire n'est vraiment pas sérieuse. Prétendre que la doctrine de la réincarnation et ses fauteurs doivent être combattus à outrance parce qu'elle compromet celle de l'immortalité de l'âme, cela ne rappelle-t-il pas les motifs que donnait l'immortel Chevalier de la Manche à son fidèle écuyer avant de courir sus à certains moulins à vent, sous prétexte de purger la terre de géants, nécromans et méchants enchanteurs, tous gens noirs de maléfices et qu'on ne saurait occire avec trop de zèle ? Mais je réfléchis que si M. de Holmfeld ne donne pas la vraie raison, c'est qu'il tient à la garder pour lui ou qu'il l'ignore. Ne serait-elle pas de même nature que celle qui a fait repousser par la majorité des spiritualistes américains la réincarnation au premier mot qui leur en a été dit ? Ne serait-elle pas un préjugé dû à l'habitude de voir les choses de notre petit monde sous un jour trouble, une erreur d'optique ? En effet, comment tout d'abord concevoir et accepter l'idée qu'un homme libre, un blanc pur sang pût renaître sous l'enveloppe d'un homme de couleur, choir de la race souveraine dans la race servile et retrouver peut-être, l'eût-il cent fois mérité, un maître dans un de ses anciens esclaves ? Que la justice s'en accommode, l'orgueil s'y refuse [21]. M. le baron de Holmfeld, en rejetant, lui aussi, et bien loin et de toutes ses forces la même idée, en gardant si grosse rancune à ceux qui l'acceptent et la défendent, ne serait-il pas, sans bien s'en rendre compte, travaillé par la secrète appréhension de ne pas retrouver, à son retour ici, ses parchemins intacts et en bon ordre au chevet de son nouveau berceau ? Ne craindrait-il pas, grands dieux ! tout est possible, de voir son titre et dépendances passés à quelque roturier ? Une telle interversion des rôles ne lui semblerait-elle pas... *shocking ?*

Simple hypothèse. Je n'insiste pas, il y aurait indiscrétion.

T. Tonœph.
10 août 1876.

Le Catholicisme antérieur au Christ

Tel est le titre d'un nouveau livre de M. le vicomte de Torres Solanot, président de la Société spirite de Madrid, directeur propriétaire *d'El Criterio Espiritista*, auteur de plusieurs ouvrages estimés[22] se rapportant au même ordre d'idées.

---

21 Depuis l'abolition de l'esclavage, les préjugés contre la doctrine que nous défendons ici ont sensiblement diminué et diminuent chaque jour aux États-Unis.

22 *Préliminaires à l'étude du Spiritisme* ; la *Phénoménalité spirite*, recherches effectuées par M. Crookes ; la *Junte révolutionnaire de Huesca*, en 1868, page d'histoire contemporaine ; *la Femme*, essai d'éducation, etc.

Paru il y a quelques mois à peine, le *Catholicisme antérieur au Christ* est déjà arrivé à sa troisième édition, ce qui témoigne du grand et légitime succès qu'il a obtenu en Espagne.
Nous pourrions résumer l'impression que sa lecture nous a donnée en disant, qu'écrit en français, l'ouvrage eût recueilli chez nous un plus grand succès encore ; mais nous voulons présenter son analyse, ainsi que la thèse qu'il comporte : le sujet, on le verra, en vaut la peine.
Puisant chez les Orientalistes, chez les Indianistes surtout, Burnouf, W. Jones, Thomas Strange, Collebrooke, Wilson, Princeps, Schlegel, Weber, Benfey, Lassey, Halled, Desgranges, Cicé du Mesnil, Dubois, Turnour, etc., − le résultat de leurs travaux, suivant plus particulièrement et presque pas à pas les publications récentes et si nombreuses de L. Jacolliot, M. de Torres Solanot commence par établir qu'étudier l'Inde c'est remonter aux sources de l'humanité, que là en effet se trouve formé, développé même, dès les temps les plus reculés, tout ce qui en matière de philosophie et de religion s'est ensuite répandu jusque dans l'Occident, en s'y révélant d'un cachet d'originalité que les investigations de la science ont enfin réduit à sa juste valeur.
Treize mille ans, en effet, avant le commencement de notre ère, le Brahmanisme régnait déjà et florissait dans l'Inde. C'était une religion monothéiste, de philosophie élevée, dont les védas, ou premiers livres sacrés, nous donnent les traditions touchant la Genèse. L'on y voit un premier homme, Adhima ; sa femme, Héva ; leur *chute*, d'où le *péché originel* ; puis un *déluge*, des *temps patriarchaux*, etc.
Le système social contemporain était celui des *Castes*, et lumières, pouvoir, richesses, tout se trouvait dans les mains des Prêtres, les *Brahmanes*, qui avaient créé, pour gouverner théocratiquement, le *droit divin*, en l'étayant toutefois d'une solide alliance avec les gens de la Caste royale. Un tel régime ne pouvait manquer d'être aussi funeste à la liberté qu'à la morale, − ces deux sœurs. Aussi les souffrances étaient-elles extrêmes, les émigrations fréquentes, les excès commis affreux.
Il vint un réformateur, *Christna* (en sanscrit, sacré), tel est le nom sous lequel le présentent les relations de l'époque, c'est-à-dire de 4,800 ans avant notre ère. Nous y voyons né de la vierge *Devanaguy*, poursuivi dès son enfance par un tyran voisin, puis présentant plus tard le modèle des plus austères vertus, émettant les plus purs enseignements, se signalant par certains miracles déterminés, recevant de ses disciples le deuxième nom de Iezeus, ameutant contre lui la haine des Prêtres, et succombant enfin, sous leurs coups, près des bouches du Gange.
A la mort de Christna, ses disciples *Ardjuna* (Jean), *Sarawasta* (Paul), etc., continuent à prêcher sa doctrine, mais ils sont habilement circonvenus, et bientôt le mouvement réformateur ne compte plus que dans l'histoire, c'est-à-dire que la religion Brahmanique continue à se mouvoir sous la seule action du temps et de ses prêtres. L'on remarque dans le tableau rétrospectif de ce culte l'existence du dogme de la Trinité ; celle des sacrements du baptême, de la confession, de la communion, de la confirmation, de la consécration et du mariage ; celle aussi de la messe, des fêtes de Pâques, de la Purification, etc., l'existence d'indulgences, d'emblèmes religieux, scapulaires ; et enfin une hiérarchie sacerdotale si admirablement combinée qu'on ne s'étonne plus du long ascendant exercé.
Cependant les castes inférieures horriblement opprimées quittent fréquemment leur terre natale, par grandes masses, et quelquefois même sous la conduite de grands qui sympathisent à leur cause, s'en vont coloniser le Nord-Ouest, l'Assyrie, l'Égypte, l'Europe même, y portant avec leurs coutumes leurs légendes, leurs traditions et leurs croyances. C'est ainsi que l'on voit l'une de ces émigrations, conduite par le Brahmane *Odinh*, et par le *chatria* (race royale) *Seandah*, son frère... origine évidente des nations Scandinaves et de leur culte d'Odin.
Longtemps après Christna, un autre réformateur paraît encore. C'est Sakyamouny-*Bouddha* − né aussi, toujours suivant l'histoire Indoue, de la vierge *Avany*, et qui s'efforce de ramener à la vertu. Les temps étant plus proches, ses prédications font rapidement de nombreux prosélytes, et les Brahmanes sont cette fois obligés de noyer cette tentative dans des flots de sang. Ils y réussissent ; les Bouddhistes, chassés de l'Inde, se transportent au Nord-Est : en Tartane, en Chine, en Corée, au Japon et au Thibet où, au centre de montagnes inaccessibles, se trouve encore le successeur de Bouddha, le *grand lama*, qui s'intitule le représentant direct de Dieu sur la terre.

Le Bouddhisme a dans ses traits une grande analogie avec le Catholicisme ; le missionnaire Huc le constate lui-même après, l'avoir étudié vingt années sur les lieux.
L'antériorité du Brahmanisme et du Bouddhisme étant indiscutable, l'on n'a pas songé à la contester, mais l'on a cherché à obscurcir ultérieurement la question en détruisant les preuves qui s'y rapportaient. Déjà l'incendie de la bibliothèque d'Alexandrie[23], mise par les uns sur le compte d'un calife, par d'autres, sur celui du patriarche lui-même, était venu, quoi qu'il en soit, avancer grandement la besogne. Les envoyés de Rome, par la suite, travaillèrent à faire disparaître sur place le plus de documents possibles. Peine superflue ! Ce mystérieux pays avait des asiles, impénétrables, les archives du genre humain ne devaient pas disparaître, la lumière est faite.
Qu'est donc cette lumière, et que montre-t-elle ?
C'est qu'il y a identité complète entre les dogmes, les rites, l'organisation même du Brahmanisme, du Bouddhisme et du Catholicisme.
Serait-ce, dès lors, que les mêmes émissions de principes, les mêmes légendes, les mêmes faits se seraient − sans connexion consciente aucune − produits à 140 ou 60 siècles de distance ? Qui peut admettre de telles coïncidences, poussées jusqu'aux plus infimes détails...
Remarquons d'ailleurs que l'authenticité des religions Indiennes que nous avons citées, est de beaucoup mieux établie que celle des débuts du catholicisme, puisque celle-ci ne repose que sur les assertions des *Pères de l'Église* ni témoins ni auditeurs directs ; que *l'Evangile* lui-même n'a pas été écrit par celui dont il raconte la vie et les enseignements ; que sa dernière version, la *Vulgate*, peut très-bien elle-même n'être pas conforme au texte ou à la tradition laissée par les premiers Apôtres ; qu'au surplus, enfin, *l'Evangile* tel qu'il est, *ne contient ni dogmes, ni rites encore moins.*
Si l'on note aussi que la religion juive n'est manifestement qu'une dérivation informe, impure et étroite du Brahmanisme, importée par Moïse et entretenue par les nombreux séjours des Juifs en captivité ; si l'on admet que ceux qui ont fixé les lignes de la religion catholique étaient imbus des principes juifs ou pouvaient les puiser aux sources mêmes, l'on sera conduit à dire :
Un homme, sans doute, est venu qui, au début de notre ère, a prêché la réforme.
De même que Christna et que Bouddha, *cet homme a formellement dit n'être point venu fonder une religion nouvelle, mais apporter la bonne nouvelle* dont son cœur était plein, la grande notion que l'inspiration lui faisait monter aux lèvres, à savoir que *nous sommes tous fils d'un même Père, et que nous devons dès lors nous aimer les uns les autres*.
Là s'est bornée sa prédication.

(*A suivre*.) C.

Le but de la vie selon la foi nouvelle

Nous lisons dans le second numéro de la *Religion laïque*, dirigée par M. Fauvety, un article dont nous reproduisons les passages suivants qui se rapprochent de notre philosophie.

I

La première chose, la plus importante, la plus nécessaire, pour motiver nos actes et éclairer nos pas, c'est de savoir où nous allons, dans ce voyage qui s'appelle la vie.
Or, notre conviction profonde est que nous allons à la perfection et qu'il dépend de nous de l'atteindre.
C'est là ce que nous appelons la foi nouvelle.

---

23 Cette bibliothèque contenait plusieurs éditions des Livres Sacrés de l'Inde ; plus les documents se rapportant aux religions d'Assyrie et d'Egypte.

La foi nouvelle n'est imposée par aucune autorité extérieure à la conscience. Elle ne se réclame d'aucune révélation surhumaine, d'aucun prodige, d'aucun miracle. Elle surgit librement de l'esprit de chacun, éclairé par la science, et reste soumise au contrôle de la raison, qui ne doit jamais abdiquer ses droits.

L'idéal de perfection que nous donnons comme but à la vie, à toute vie, s'accorde avec ce grand fait d'évolution qui nous montre la création terrestre s'élevant, par les diverses séries de classes, de genres, d'espèces, s'élevant des formes les plus élémentaires et les plus spéciales aux formes les plus riches et les plus complexes, pour aboutir à l'organisation humaine, type définitif et relativement parfait, où la nature, ayant accompli le cercle de ses évolutions, se possède et se connaît dans sa synthèse terrestre. Là, un règne nouveau commence. La Vie unie à la Raison engendre la Liberté. Le monde moral prend naissance, et l'on voit, au développement fatal de l'Ordre naturel, succéder le progrès libre, volontaire et conscient de l'Ordre social.

II

Affirmer que la destinée de l'homme est d'arriver à la perfection c'est supprimer la mort, en tant que destruction de l'être ; c'est montrer l'âme immortelle s'élevant progressivement, à travers ses vies successives, vers le type éternel de toute perfection et le contemplant face à face.

Telle est, en effet, la croyance de celui qui écrit ces lignes sincères, et, cette croyance qui lui fait aimer la vie et ne pas craindre la mort, il désirerait vivement la faire partager aux autres. Il s'y appliquera dans ses paroles et dans ses écrits. Il ne cessera d'enseigner que l'être ne disparaît à nos yeux, à l'heure de la mort, que parce que les organes matériels qui lui servaient de moyens de rapports avec le milieu terrestre, ont cessé leurs fonctions ; mais que rien de ce qui est ne saurait être anéanti, et que cette synthèse de vie que tant de synthèses antérieures ont préparée, cette âme humaine où la Raison divine s'est incarnée, conserve son propre dynamisme au-delà du tombeau et s'y retrouve toujours identique à elle-même, consciente de sa personnalité, riche de toutes les lumières, de toutes les forces, de toutes les vertus qu'elle a acquises durant sa trajectoire terrestre. Ce sont là *ces richesses qui ne périssent point,* dont est formé notre héritage céleste, et qui constituent pour chacun de nous le capital disponible de sa vie future.

III

Cependant, quelque bonnes que soient les raisons sur lesquelles est basée notre croyance en une vie immortelle et progressive jusqu'à l'état parfait, nous n'exigeons de personne de croire ce que nous croyons, ni même de savoir ce que nous savons. Nous protestons de toutes nos forces contre toute contrainte imposée à l'esprit, soit au nom de la foi, soit au nom de la science.

Nous plaçons le but de la vie dans la perfection, et nous entendons par perfection cette plénitude qui, consiste à se sentir vivre dans tout ce qui est, et pour tout ce qui est, en comprenant tout ce qui est. Mais, bien que nous ne fassions que répéter ainsi la formule évangélique : « Soyez parfaits comme Dieu est parfait », nous n'imposons à personne de croire à la possibilité pour l'homme de réaliser dans son absolu la fonction divine. « Il y a plusieurs demeures dans la maison de notre père. » Et il doit nous suffire d'aller d'abord vers la plus rapprochée. Cherchons donc, avant tout, la vie parfaite sur ce domaine terrestre. C'est là notre œuvre propre, actuelle, immédiate, comme individu et comme espèce, comme homme et comme humanité.

IV

On doit commencer à comprendre la portée morale de notre enseignement.

Avant tout, il fallait déterminer le vrai but de la vie.

Nous l'avons placé dans un idéal de perfection qu'il dépend de chacun de se prouver à lui-même ; car chacun peut le réaliser quotidiennement en sa personne, d'une façon toute relative, il est vrai, mais parfaitement concrète et saisissable.

Il y a là toute une révolution morale.

Aux promesses mensongères et intéressées d'une béatitude céleste, contre laquelle tout proteste dans le monde ; aux craintes malsaines et lâches d'un enfer éternel, incompatibles avec l'idée que nous nous faisons de la bonté divine, − craintes et promesses, qui, du reste, n'ont pas survécu aux âges de foi et d'enfance de l'humanité ; − à ces chimères théologiques, comme à ce matérialisme contemporain qui ne laisse à l'homme d'autre culte que celui du Veau d'or, du luxe et des jouissances bestiales, nous venons substituer un *objectif* qui n'est autre que l'idéal divin de toute perfection, Dieu lui-même considéré comme l'Être élevé à sa plus haute puissance.
Que cet idéal soit accepté, la conscience y trouvera son flambeau, et l'esprit humain, sachant où il va, ne tardera pas à prendre un essor nouveau et à découvrir des régions nouvelles.
De son côté, l'homme, être relatif, se divinise progressivement, en marchant dans l'harmonie vers la plénitude de l'existence.
Comprendre ainsi la perfection et en faire le but de la vie, c'est montrer le progrès dans une puissance d'être toujours grandissante ; c'est inciter l'âme humaine à élargir de plus en plus la sphère de son activité, de son savoir et de son amour ; c'est, en même temps, lui proposer une fin toute contraire à celle de l'ascétisme, de la contemplation, de la macération et de toutes les doctrines qui aboutissent, par une diminution de puissance ou une privation d'être, à l'extinction, à la cessation de la vie, soit par l'absorption de la personne dans le tout, soit par l'immobilisation de l'âme dans la béatitude céleste ou dans la stérile vacuité d'un Nirvana quelconque.
Nous répudions ces doctrines mortifères, basées sur une fausse conception du monde et de la vie. Voyant, dans toute forme matérielle, dans tout corps vivant, une manifestation de la pensée divine, nous ne pouvons admettre aucun antagonisme entre l'esprit et la matière. Si l'idée est pure, comment l'expression ne le serait-elle pas ? La nature pour nous est sainte, parce qu'elle est la splendeur de Dieu, et nous ne faisons qu'imiter Dieu, lorsque nous demandons au corps, maintenu dans la santé et l'harmonie, d'exprimer la pureté de la pensée et la beauté de l'âme.

Ch. F.

Correspondance et variétés

Un deuxième rapport du docteur américain E. Crowell sur l'application de la soie traitement de la folie [24].
Depuis le dernier rapport sur les expériences, qu'avec le Dr Kenney, j'ai faites sur la propriété qu'aurait la soie d'isoler les médiums de l'action des Esprits, j'ai eu l'occasion, de concert avec le Dr Buffum de Worcester (Massachussett), de constater de nouveau la réalité de cette précieuse découverte.
Le lendemain même de l'arrivée du docteur, comme Red Jack, son familier, se manifestait à lui, je proposai l'essai de la soie. Il y fut consenti.
Je commençai alors par étendre un foulard déplié sur le derrière de la tête de mon ami. Une forte pression fut presque incontinent ressentie en cet endroit.
Je remontai ensuite le foulard, de manière à couvrir la nuque et la face. Au même instant, de douloureuses sensations étaient éprouvées dans les extrémités inférieures et dès que j'enlevai le mouchoir, tous ces symptômes disparurent.
Je voulus alors procéder à l'expérience complète.
Dès que le médium fut pleinement revenu à lui, comme il était déjà revêtu d'une chemise de soie qui lui couvrait à peu près tout le corps, j'achevai de le protéger en entourant complétement la tête d'un tissu de soie. Après quoi j'évoquai Red Jack, et l'invitai à essayer d'influencer le docteur.
Il était convenu que l'expérience durerait cinq minutes au moins.

---

24 Voir *Revue spirite* de juin le premier rapport sur la même question.

Au bout de la première minute, le médium se plaignit de sensations douloureuses dans les mains et dans les poignets ; les mêmes symptômes furent bientôt éprouvés dans le bas des jambes, en même temps qu'une sorte de pression très sensible était opérée sur le sommet de sa tête. Les choses durèrent ainsi tout le temps que la soie fut appliquée. A peine fut-elle enlevée, que le docteur tomba presque sur le champ sous l'empire de son esprit familier, lequel déclara carrément que ses efforts avaient été aussi énergiques qu'infructueux, qu'il y eût certainement perdu son temps et sa peine, et que dans son opinion, − imitant en cela l'exagération du guide du Dr Kenney, − il ne doutait pas qu'aucun Esprit, quel qu'il fût, ne pût surmonter un tel obstacle.

Il est à noter, en effet, que l'action médianimique, à caractère d'autant plus marqué qu'elle était limitée de champ, fut seulement ressentie aux extrémités qui n'étaient pas couvertes, de telle sorte qu'il est aisé d'imaginer un vêtement protecteur qui ne laisserait que la tête en dehors, laquelle pourrait très facilement aussi être garantie.

J'interrogeai Red Jack pour savoir son opinion sur l'introduction de ce procédé dans les maisons d'aliénés. Il répondit que plus de la moitié, en effet, des hôtes de ces maisons n'étaient que les victimes d'obsessions plus ou moins caractérisées, et qu'en y appliquant ce remède de la soie, la plupart des Esprits obsesseurs perdraient leurs moyens d'action, et ne tarderaient pas à abandonner la partie.

L'application de ce mode de traitement est, selon moi, indiquée dans tous les cas où l'action perturbatrice d'Esprits désincarnés est apparente ou simplement probable.

Je crois l'épilepsie, comme la folie, due très souvent à de semblables causes.

La mélancolie invétérée est quelquefois aussi engendrée par des suggestions intimes du même ordre : et ainsi en est-il, non-seulement de la tendance au suicide que l'on rencontre chez certaines gens, sans motifs apparents, mais encore de certaines propensions à s'adonner aux plus vilaines passions, à l'intempérance entre autres, qui parfois se manifestent, comme soudainement, chez des personnes qui jusqu'alors n'y avaient nullement paru portées.

L'on aura, par l'application de la soie, un procédé pratique et aisé, sinon de traiter radicalement tous les cas de ces actions réflexes, du moins d'en réduire singulièrement le nombre, et, en tous cas, d'éclairer par élimination d'une des causes possibles, sur le diagnostic vrai d'où dérivera peut-être l'indication du traitement à ordonner.

Dans un ordre d'idées moins essentiellement médical, j'émettrai, en terminant, l'hypothèse que l'application de la soie pourra peut-être aussi mettre les personnes de caractère faible à l'abri de domination morale importune qu'un autre individu pourrait exercer sur elles.

Enfin, je ne cesserai, en attendant d'autres expériences, de convier les esprits éclairés et indépendants de notre époque à vouloir bien parcourir aussi, par leurs recherches et leurs méditations sur un sujet que je n'ai évidemment encore fait qu'ébaucher, une carrière si riche peut-être en découvertes intéressantes pour l'humanité.

Brooklyn (New-York), 24 Avril 1876.

(Spiritual Scientist.) E. Crowell, M. D.

Correspondance

En juin dernier nous avons inséré un article publié par le *Spiritual Scientist* ayant pour objet l'application de la soie au traitement de l'obsession ou de la folie. Comme cette étude est très importante, nous prions les adeptes de la doctrine de vouloir bien nous faire connaître les observations exactes qu'ils auraient pu recueillir et les résultats qu'ils auront obtenus dans leurs investigations. Avant d'en faire une méthode scientifique, nous devons avoir pour base des faits nombreux sur lesquels nous puissions nous étayer.

Il est à notre connaissance qu'un jeune homme, obsédé depuis quelques années, se trouve délivré de son ennemi invisible depuis qu'il fait usage de la soie. Nous publierons dans notre prochain numéro le rapport qui doit nous être remis par un de nos frères spirites de Paris, qui traite cette obsession.
Le premier jour, nous disait-il, j'ai exercé une forte magnétisation sur le jeune infortuné pour éloigner l'obsesseur. J'ai placé le malade dans un bain préalablement magnétisé, il en est sorti trente minutes après, et on le recouvrit aussitôt d'une chemise, d'un caleçon et d'une calotte en soie. L'enfant est tranquille et calme, ne fait plus de bruit, et sa mère est heureuse en le voyant presque entièrement guéri.
Madame Bourdin, bien connue du monde spirite par ses relations, ses guérisons magnétiques et surtout par ses écrits, nous adresse la lettre suivante que nous croyons devoir publier à cause des réflexions sérieuses sur l'application de la soie.

11 septembre 1876.
Messieurs et chers frères,
J'ai lu avec le plus vif intérêt les deux articles signés D. A. C., insérés dans la *Revue de juin*, le premier traitant de l'usage qu'on peut faire de la soie dans les cas de folie, et le second admettant la possibilité qu'un Esprit puisse changer de corps avant la mort.
Permettez-moi de faire au sujet du premier article quelques observations qui pourront servir à notre instruction, et de voir avec vous dans quelles circonstances on peut appliquer la soie au traitement de la folie.
Depuis quatre ans je remarque que, dans certains cas, l'emploi de cette substance calme momentanément la crise. La soie étant un mauvais conducteur des fluides, il est donc nécessaire d'en modérer et d'en bien diriger l'usage.
Aussi, lorsqu'on magnétise un aliéné, faut-il le débarrasser auparavant de tout vêtement de soie et de tout bijou saillant (les métaux devenant tantôt absorbants, tantôt répulsifs, suivant la nature des fluides qu'exige la maladie que l'on traite).
Si on doit agir sur un fou furieux auquel il est urgent de mettre la camisole de force afin de pouvoir le maintenir, il est bon, avant de prendre cette mesure, de lui jeter sur la tête un capuchon de soie noire. Aussitôt, on pourra l'approcher sans crainte, prendre les mesures de sûreté nécessaires, et après cela lui enlever le capuchon. Alors seulement la magnétisation peut commencer. Il est encore bon, une fois la séance terminée, de placer un foulard autour du cou et sur la poitrine du malade, dans le but de neutraliser l'action des fluides mauvais, et de maintenir celle des bons que le magnétiseur a pu faire pénétrer. Je crois cette manière de procéder excellente pendant les premiers jours d'un traitement magnétique, car les guérisons spontanées sont des cas très rares. Mais lorsqu'on peut constater un mieux sensible, il faut se garder de faire usage de la soie, afin de ne pas paralyser l'influence des bons Esprits qui commencent à triompher et de ne pas laisser le malade dans un état stationnaire.
Je termine en disant que dans les cas d'obsessions graves, il serait prudent que le magnétiseur se couvrit de soie, lorsqu'il dégage le malade. On a des exemples de personnes sensitives qui ont subi l'influence de celles qu'elles essayaient de soulager. Je me réserve prochainement quelques observations sur l'article intitulé : *l'Ermite du Michigan.*
Agréez, messieurs et chers frères, l'assurance de mes sentiments fraternels.

Antoinette BOURDIN.

Fait remarquable de bicorporéité

Publié par le Spiritual Scientist de Boston dans son numéro du juillet 1876. (Trad. mademoiselle Henebry.)

Les Allemands possèdent dans leur langage un mot très significatif, − celui de *Doppel-gänger* (Doppell, double ; ganger, qui va, qui marche), − pour qualifier ce phénomène qui permet à certaines personnes de se montrer loin, quelquefois même très loin, de l'endroit habité actuellement par leur corps. De pareils cas d'apparition sont, aujourd'hui, trop nombreux et trop bien constatés, des deux côtés de l'Atlantique, pour admettre le moindre doute sur leur réalité.
Un correspondant du *Norwich Bulletin* décrit ainsi une scène dans laquelle il a été le principal acteur, et où, après avoir traversé le globe, après avoir passé en un clin d'œil d'un hémisphère à l'autre, il se trouve tout à coup dans la ville de New-York, au milieu de ses amis et de ses connaissances, et apprend, par la même occasion, une nouvelle inédite concernant sa propre famille. Voici sa lettre à l'éditeur du journal le Bulletin :

Monsieur,
Un article que j'ai lu ce matin dans le Bulletin au sujet des songes et des rêves, et dans lequel la question suivante se trouve posée : « L'âme peut-elle réellement quitter son corps et errer à volonté, sans tenir compte du temps, sans se laisser arrêter par la grandeur des distances, etc., etc. ? » me rappelle certains faits bizarres qui me sont personnels, et principalement le suivant. C'était en 1843, lorsque je fus à bord « *The New London Whaler* (baleinier) *Henry Thompson*, » qui se trouvait alors dans l'Océan Atlantique Austral. Je venais de *faire le quart* sur mon vaisseau par un temps de pluie et d'orage ; et, fatigué, trempé, grelottant, dès que mon service fut terminé, je descendis en toute hâte, me déshabillai vivement, et me glissai *in puris naturalibus* entre deux couvertures de laine bien chaudes et bien moelleuses.
Mes dernières paroles avant de m'endormir furent : « O Dieu, quel bonheur ! quelle différence entre faire le quart sur le pont et le faire dans un confortable hamac ! » Et presto, me voilà à New-York ! Il était de bonne heure. Je débarquai à la Battery, et la basse partie de la ville avait cet air désert qu'elle porte habituellement. J'aurais voulu flâner un peu, examiner en détail des lieux que je n'avais pas contemplés depuis si longtemps, mais j'étais dominé par l'impression que ma visite ne devait pas se prolonger, que mon temps était limité, qu'il fallait courir tout de suite voir mes parents, afin de me trouver prêt à reprendre mon service à bord du bateau dès que la cloche sonnerait. Donc, je me précipitai vers Broadway (le boulevard des Italiens de New-York), et le montai aussi vite que mes jambes pouvaient me le permettre. Me voilà bientôt à la Bowery, dont j'avais conservé un si vif souvenir. A mesure que la matinée avançait, la ville prenait un aspect plus animé. Des fourgons, des carrioles, des omnibus commençaient à circuler, les marchands retiraient les volets de leurs boutiques, les passants allaient et venaient d'un air affairé, se pressaient, se heurtaient ; les ouvriers couraient à leur travail, emportant leurs outils et le repas du matin dans des boîtes en fer blanc ; les rues devenaient toujours de plus en plus vivantes, la foule s'y portait davantage. Je rencontrai plusieurs personnes de connaissance, mais je n'avais pas le temps de leur parler. Je me contentais de les saluer en passant, et je remarquai que la plupart d'entre elles paraissaient étonnées de me voir. Il y en avait qui s'arrêtaient tout à coup, avec l'intention évidente d'entamer avec moi un bout de conversation, mais je m'esquivais lestement, envoyant des sourires et des salutations à droite et à gauche, poussé comme j'étais par le besoin impérieux d'arriver au toit paternel et de revoir les miens, ne fût-ce que pour un instant. Enfin, j'arrive, je vois ma maison, j'y touche presque, lorsqu'un ancien camarade de pension m'arrête tout court, et, *nolens volens*, il faut qu'il bavarde un peu avec moi. Comment allais-je ? Depuis quand étais-je de retour, etc., etc. ?
Impossible de me débarrasser de cet ami importun : il veut à toute force me débiter les nouvelles de l'endroit, et m'annoncer surtout que j'ai une petite sœur qui vient de naître, que sa mère a passé la nuit auprès de la mienne, et.... La cloche sonne sur le navire ! − Vigie de tribord, alerte ! je saute en bas de mon lit, désappointé, furieux de n'avoir pu continuer mon voyage.
Or, vous allez dire que dans tout ceci il n'y a rien de bien extraordinaire, et, en effet, ce songe ne vaudrait pas la peine d'être raconté si ce n'est que :
1° Une petite sœur, dont j'ignorais complétement l'arrivée probable, et que j'ai seulement vue trois ans après, est venue s'ajouter à notre famille, − ce jour-là même ;

2° Les amis que j'ai rencontrés en chemin ont juré m'avoir vu et m'avoir parlé. Ils l'ont dit à ma pauvre mère, qui en fut tellement impressionnée que, pendant longtemps, elle me pleurait comme mort ;
3° Et plus étrange que tout le reste, c'est que, l'heure à laquelle je me suis trouvé de retour sur mon vaisseau, correspondait exactement avec le réveil de ma ville natale, en tenant compte, bien entendu, de la différence de longitude.
Votre serviteur dévoué,

H. Mckay.
Steam Barge Peter Cooper, Norwich, Connecticut.

Les Esprits ne peuvent pas toujours nous entendre ni nous voir

Tiré de l'Identité du Christianisme primitif et du Spiritisme, par E. Crowell, 2e vol, ch. V.
Il est intéressant de traiter ici de la faculté qu'ont les Esprits d'entendre nos conversations, parce que même des spirites possèdent des idées erronées sur ce point.
J'ai consacré beaucoup de temps et d'attention à éclaircir ce sujet, et je suis arrivé à cette conclusion que la plupart des Esprits ne nous entendent pas distinctement lorsque nous parlons, mais qu'il leur est généralement plus facile de lire nos pensées, en s'y appliquant particulièrement toutefois, ce qui fait qu'en général nos pensées et nos paroles ne les frappent pas, passent inaperçues pour eux. Les Esprits inférieurs ne peuvent percevoir nos pensées, et le bruit seul de nos paroles les frappe, d'où et à condition qu'ils y prêtent attention, ils ne peuvent comprendre que les conversations que nous tenons à haute voix.
Old John et Big Bear, mes familiers, se disent capables, tant qu'ils ne sont pas occupés à actionner leur médium, d'entendre les voix humaines partout où ils sont. La présence d'un médium, si ce n'est de leur propre, est cependant nécessaire pour qu'ils perçoivent bien distinctement les sons. Dès qu'ils actionnent particulièrement un médium, ils n'entendent plus d'autres voix que la sienne.
Un soir, mon ami S. était chez moi et nous causions, lorsque je sentis, − à certaine sensation qui m'était connue, − la présence d'un Esprit sympathique. Présumant que ce pouvait être celui de feu madame S., je voulus tenter une expérience, et je le priais à haute voix de vouloir bien faire telle chose. Le lendemain, j'acquis la conviction que l'Esprit de madame S. se trouvait près de moi. Je le pris cette fois directement à partie, et lui demandai s'il avait acquiescé à ma demande de la veille. Il me répondit qu'il ne savait pas ce que je voulais dire. Je m'informai s'il n'avait été là, le jour précédent, tandis que je causais avec son mari. Il me dit que oui, mais qu'il n'avait pas fait attention à moi, et qu'il n'avait rien entendu, sauf la citation de son nom.
Big Bear de son côté me dit que lui aussi s'était trouvé là, qu'il m'avait entendu m'adresser à madame S., qu'il avait compris que j'avais en le faisant un but quelconque, mais qu'il n'avait pu discerner quel était ce but.
Un autre de mes amis désincarnés m'apprit que, laissés à eux-mêmes, c'est en général avec difficulté qu'ils peuvent soit nous entendre parler, soit même lire dans nos pensées, que nous leur faisons l'effet de véritables apparitions, qu'ils n'aperçoivent notre corps matériel que confusément, et nullement notre corps spirituel ou périsprit ; mais qu'en présence d'un bon médium, ils peuvent nous entendre distinctement, nous voir presque aussi bien que nous nous voyons nous-mêmes, et qu'il leur est également possible, en pareil cas, de lire dans nos pensées. De même, sans l'assistance d'un bon médium, ils n'aperçoivent que très imparfaitement les objets matériels, ne peuvent lire l'écriture imprimée de dimension ordinaire, et avec cette assistance, ils ne peuvent, en général, percevoir au-delà de leur voisinage immédiat.
L'Esprit de mon père défunt confirma ces aperçus, et ajouta que sans médium il avait grande peine à saisir le sens même des phrases entendues, et que sa capacité, sous ce rapport, était encore influencée par l'état de l'atmosphère. C'est ainsi que par temps clair et doux, il pouvait aisément

nous entendre, tandis que par temps sombre et orageux, il lui était souvent impossible d'entendre un seul mot de ce que nous disions. Il essayait bien alors d'y suppléer en lisant dans notre esprit, mais cela même ne lui était pas toujours possible. Mon père ajouta que bien que telles fussent les conditions imposées généralement aux Esprits, il était parmi eux des exceptions, c'est-à-dire des Esprits qui, en toutes circonstances, pouvaient aussi bien nous comprendre que nous entendre et nous voir, mais que ces Esprits étaient particulièrement doués.
D'autres communications issues de sources diverses, ont corroboré ces données. J'ai certainement été très étonné d'apprendre que les Esprits ne voient pas toujours nos corps spirituels, et j'ai d'autant plus hésité à me rendre à cette assertion qu'elle était contraire à ce que je croyais auparavant. Le sujet pourra d'ailleurs être repris par d'autres investigateurs.
Un autre point intéressant qui me fut appris, c'est que les Esprits, voire les plus avancés, ne pouvant guère communiquer entre eux par sons articulés, sont obligés de le faire par la seule transmission de la pensée. Quelquefois, sans médium, et lorsqu'ils se trouvent dans le rayon de notre atmosphère, ils peuvent bien parvenir à prononcer quelques mots, mais leur voix ne tarde pas à expirer, à tomber. Ceux d'entre eux qui sont le plus coutumiers de visiter notre terre ont le plus de facilité à cet égard, et de même qu'il a été dit à propos de leur faculté à nous entendre, il leur faut généralement encore de bonnes conditions atmosphériques, et surtout l'assistance d'un bon médium.
Remarque. − L'on peut résumer cette traduction littérale d'un paragraphe entier du Dr Crowell, en disant : il y a longtemps qu'Allan Kardec a établi que les Esprits ne peuvent lire la pensée, pénétrer l'être que des Esprits, incarnés ou désincarnés, qui leur sont inférieurs en avancement spirituel.
Dès lors, à part ce qui a trait à la parole articulée des Esprits, phénomène qui plus que tout autre de l'ordre phonétique implique nécessairement la présence, le concours d'un médium, c'est-à-dire de son fluide semi-matériel, l'article revient à dire : Les Esprits qui nous sont relativement inférieurs, ne pénètrent pas nos pensées, n'entendent tout au plus que les sons que nous émettons ; ceux, au contraire, qui nous sont supérieurs peuvent l'un et l'autre, mais pénétrant aisément notre être, sans concours aucun, usent préférablement de ce procédé.
L'on voit aussi, une fois de plus, que dans toutes les manifestations extérieures, le concours, − conscient ou non, peu importe, − de médiums est nécessaire ; d'où l'on induit que pour produire le mouvement actuel du Spiritisme, il a suffi (le monde désincarné ne changeant nullement sa manière d'être), que les corps humains reçussent de la nature les dispositions propres à donner la faculté médianimique à leurs possesseurs. Avant le milieu du siècle actuel, le monde spirituel existait donc tel que maintenant, tel que toujours, mais, sauf d'infimes exceptions, il n'était pas donné à l'homme d'y pénétrer. D'où encore, à défaut d'autres preuves, le mouvement actuel nécessité par les besoins moraux de l'époque, mouvement qui prend la forme d'une sorte de grande révélation à participation connexe toutefois, et des intelligences spirituelles, et de la raison humaine, − caractère propre à toute découverte d'ordre scientifique, le seul qui convienne à notre temps. − Ce mouvement, disons-nous, qu'une légère modification dans l'agrégation des molécules constitutives de nos corps matériels a suffi à produire, est bien imprimé par la volonté puissante du Souverain-Maître de la nature ; il n'est dès lors, en aucune de ses phases, contraire ni au-dessus des lois de la nature, et lorsque sa carrière sera remplie, − si toutefois elle ne l’est jamais, − il suffira que la constitution du corps humain redevienne, comme avant, impénétrable à l'influx spirituel, pour que les phénomènes spirites cessent de se produire, pour que l'humanité − remise, espérons-le, en bonne route, − continue un certain temps encore à courir sur son erre.
Cette digression nous a été inspirée en lisant la correspondance fort intéressante sans doute, mais plus spécieuse que fondée en ses déductions, croyons-nous, qui a paru récemment dans le *Messager*.
Comme le représente, du reste, l'intelligente et sympathique rédaction de ce journal, le surnaturel n'existe pas pour nous autres spirites. Tout ce qui existe est compris dans la nature, est soumis ses lois, est naturel par suite. Seulement, nous sommes loin encore de connaître tout ce qui est ; et l'on concède aisément que les faits qui nous frappent pour la première fois, ou qui n'ont encore été

constatés qu'à de rares intervalles, faits plus ou moins étudiés d'ailleurs, soient provisoirement cotés *extraordinaires.*
Il n'y a donc pas, en réalité, à discuter sur le mot miracle.
L'Académie seule a tort si elle qualifie de miracle un phénomène contraire aux lois de la nature, car il n'en est pas.
Mais en remontant à l'étymologie propre du mot, en appelant miracle tout phénomène digne, à un degré quelconque, d'être admiré, d'exciter l'étonnement au moins passager, l'on mettra d'accord la langue française et la raison ou la vérité. Remarquons seulement qu'au fur et à mesure que nos connaissances augmenteront, l'emploi de ce mot, dans sa due acception, sera de moins en moins fréquent, d'où le plus simple serait encore de le rayer de la langue académique, comme il l'est déjà du domaine scientifique.

D. A. C.

Communications

Conseils : donner et recevoir, Médium, M. P.-G. L.
Tout ce qui est, n'existe qu'en vertu d'une loi physique et morale sentie par le cœur, expliquée par la raison, démontrée par l'histoire et la science ; aux incarnés, il faut donc selon moi, Esprit ami, pour alimenter et maintenir la vie, pour empêcher la corruption de l'âme et du corps, deux courants fluidiques solidaires qui se déduisent en deux mots : *Donner-Recevoir*. Avec ces deux éléments, ces leviers pleins de puissance, on peut maîtriser l'instinct pernicieux des individualités pleines de vanité prétentieuse, car la logique, la raison, vous ordonnent de mettre un frein à ce qui menace de tout envahir. L'égoïsme, qui se couvre du manteau de la moralité, n'est que de la vanité.
En effet, il est temps que les masses humaines puissent invoquer un Dieu dont ils comprennent la grandeur et la bonté réelle, et ce n'est pas en psalmodiant un hommage dans une langue étrangère, que les fils de l'Eternel se seront rapprochés de lui ; la raison est un attribut divin, sa cause dirigeante est l'idéal et l'homme a perdu la trace sacrée !!! Vos guides spirituels viennent à vous pour vous ramener à l'idéal, cette grande vérité ; ils veulent régénérer la foule immense qui, privée de la vie de l'âme, est semblable à une dépouille mortelle abandonnée par le principe intelligent et vivifiant.
Oui, nous voulons atteindre ce résultat, relever les âmes abaissées et leur faire tout connaître afin qu'elles puissent aimer comme Dieu le désire, et dans cette œuvre nous serons secondés par la souffrance, ce grand moyen de la vie ; l'amour et ses grandes joies morales sont une conséquence de la puissance de souffrir, car celui qui n'a pas reçu au cœur les blessures douloureuses, ne peut sur la terre, concevoir d'une manière bien lucide les devoirs de la solidarité ; les harmonies célestes effleureront à peine son intelligence. Oui, les grandes peines sont la gestation des grandes vérités, elles seules peuvent donner l'intelligence du mot divin : Aimez-vous, car la satisfaction de l'esprit est d'autant plus féconde, qu'elle est proportionnée aux angoisses énergiquement endurées. Après les rudes épreuves, vient la vie morale qui met votre personnalité en harmonie, soit avec elle-même et avec tous les êtres, soit avec les Esprits supérieurs qui vivent dans la paix et l'harmonie universelle.
Ainsi, aidés par vos guides spirituels, continuellement vous avez reçu de bons avis, des effluves bienfaisantes qui vous permettaient de surmonter les peines, d'éviter bien des écueils ; en priant, vous avez toujours beaucoup reçu, et vos méditations ont dû vous prouver cette autre vérité si lumineuse que le bon emploi de vos forces libres donne une volonté précieuse, puisqu'elle détermine votre état futur et que l'incarné représente la somme de liberté acquise, celle qui présida à tous ses actes matériels et moraux.
Avec une lenteur progressive, vous êtes, mes amis, arrivés à dépasser l'état brutal, sexuel et grossier des tribus d'autrefois, vous fuyez par vos tendances nouvelles tout ce qui est farouche et trop

guerrier ; vous vous détachez peu à peu du mysticisme que rien ne définit ; vous n'acceptez plus le paradis où l'on se repose éternellement dans le bonheur égoïste des élus ; vous êtes certains, en dehors de cette existence, de conserver la mémoire du passé, car le souvenir est essentiellement la question *sine qua non* de votre immortalité. Enfin, vous êtes arrivés à ce point, d'être convaincus que votre personnalité se perpétue à l'aide d'existences successives et que le livre de la vie, fermé momentanément aux yeux du vulgaire, lorsque l'organisme est usé, s'entrouvre toujours avec un feuillet nouveau qu'il vous faudra remplir. Le mouvement et le travail étant dans vos existences terrestres ou célestes, les moteurs de tous les progrès dans la hiérarchie spirituelle, la vie devient une chaîne indestructible qui, aussi bien dans l'ordre physique que dans l'ordre moral, unit les êtres qui s'agitent à la surface d'un globe.

Ce qui est indiscutable, clair et vrai, c'est que pour arriver à ce point vous avez *reçu* avec largesse ; *recevoir* implique qu'il vous faut *rendre* de même à qui demande ; oublier ce devoir, c'est se conserver un compte terrible à régler dans l'autre vie, puisque Dieu vous a donné la mémoire en même temps que le repentir. L'expérience et l'étude vous prouvant que, selon vos dernières œuvres, vous êtes ou abaissés ou élevés dans l'erraticité, je viens, mes chers amis, vous bien recommander de donner toujours, de donner avec effusion, largement, car plus vous montez et plus s'accroissent les liens de la solidarité ; oui, éclairez la route qui conduit la grande famille humaine vers ses destinées, et n'oubliez pas que Jésus, le grand missionnaire, a laissé cette parole prophétique : *Vous êtes tous un !*

Le mal est né de cette source empoisonnée : *Regardez comme indigne et avilissant le travail trois fois saint.* La réincarnation qui unit indissolublement toutes les énergies, vous donne cette satisfaction sublime : l'effort individuel de chaque incarné accompli en vue du bien de tous ; ainsi compris, le travail classe chaque individualité ; dans l'erraticité, *elle est à son rang selon sa valeur.* La fonction qui correspond à cet état moral étant une balance certaine, avec laquelle chacun mesure la part de chacun, dans la destinée collective des Esprits, la philosophie ou doctrine nouvelle, qui tend à concentrer toutes les consciences dans une foi générale, constituera l'unité harmonique en glorifiant le travail sous toutes ses formes ; si la science et la raison rectifient bien des partis pris et des préjugés erronés, le Spiritisme réhabilite l'activité humaine.

Actuellement, les malédictions de la bible Juive s'atténuent ; l'oisiveté sera bientôt une flétrissure, le travail la glorification. Nos adeptes qui ont pu bien saisir le rapport constant qui existe entre les labeurs de cette terre et ceux de l'autre vie, savent bien que de cette dualité bienfaisante sortira la preuve de l'inanité des vieux dogmes, calqués sur la théogonie Persane, tels que l'éternité des peines infernales et l'inactivité des joies du paradis.

Je résume ainsi la pensée qui dicte ces pages : La souffrance pousse au bien, à l'idée salutaire du travail, à la conception de l'autre vie par la solidarité. Vos amis de l'espace, ces morts si vivants qui déchirent le voile interposé sciemment entre vous et ces horizons sublimes, ces réalités consolantes, seront satisfaits et récompensés grandement, si vous préconisez ce double courant dont je vous ai parlé, qui alimente la vie universelle et la maintient et que j'ai nommés : *Donner et recevoir.*

(A suivre.)

Un Esprit.

Une critique inédite du Spiritisme

Les amateurs d'une douce plaisanterie perdraient une excellente occasion de s'égayer, − et elles sont rares au temps où nous sommes, − s'ils ne lisaient dans le *Spiritual Magazine* d'août dernier, le nouvel article que le baron allemand *C. Dirckinck Holmfeld* vient de faire insérer sur la question de la *Réincarnation*, en général, et sur l'un de ses champions, miss *Anna Blackwell*, en particulier.

L'on sait que le *British National association of spiritualist* ayant mis au concours la question de traiter de *l'influence probable du spiritisme sur la situation sociale, morale et religieuse de l'huma-*

nité, le mémoire couronné fut celui de l'éminent traducteur des œuvres d'Allan Kardec, *miss Anna Blackwell* (voir *Revue spirite* 1876, p. 84), mémoire dans lequel la Réincarnation est incidemment abordée.
Les membres du Jury, ainsi que la plupart des membres de l'association anglaise, ne sont pas encore Réincarnationnistes, mais en gens de bonne foi, d'intelligence et d'honneur, ils n'ont considéré que la logique du discours, la vraisemblance − au moins − des preuves, et, sans partager peut-être toutes les idées de l'auteur, ils n'ont pu méconnaître que de tous les mémoires, − et qui sait si M. Holmfeld n'était sur les rangs ? − celui de miss Anna était le mieux pensé, le mieux écrit, le meilleur enfin.
Inde iræ... de M. le baron qui, après avoir pris son temps, six mois environ, − vient d'écrire qu'en « *apprenant la distinction dont miss B.… avait été l'objet, il avait été ahuri, tout comme si on lui avait dit qu'un aveugle venait d'être applaudi pour avoir traité des couleurs.*
L'entrée en matière, on le voit, est charmante.
« *Que, du reste, miss B.… n'était que secondairement responsable des erreurs qu'elle avait endossées, parce qu'elle était femme, et que souvent femme varie*[25]*; tandis que l'homme (droit sur ses ergots et ferme comme un roc)*[26]*, l'homme seul sait raisonner sans risquer de s'égarer*. »
D'où la conclusion, par nous tirée, que le Jury anglais, composé d'éléments masculins, a dû bien juger, que son verdict doit être tenu pour valable, conclusion inattendue sans doute de M. le baron qui, en émettant la singulière prémisse que dessus, ne songeait peut-être qu'à se l'appliquer.
Ayant ensuite cru voir que suivant miss Anna, l'homme, l'animal, le végétal et le minéral étaient tout un, « *de quel pied*, s'écrie-t-il, *foule-t-elle donc le pavé de Londres, ce pavé tout plein, peut-être, de miss B. en herbe.* »
Le trait quelque spirituel qu'il s'efforce de paraître, est pesant, on en conviendra, et en *vrai pavé* qu'il est, ne s'élève guère au-delà du sol ou des pieds de l'auteur qui, du reste, n'en paraît nullement blessé, *au contraire* ! car il continue :
« *Je suis le premier* (on le croit sans peine) *d'avoir découvert que le principe de la réincarnation est d'origine jésuitique ; oui, que ce principe a été traîtreusement mis en circulation pour combattre plus aisément le « Spiritualisme » sur son propre terrain ;* (l'on croyait généralement pourtant que *le spiritualism* était confiné aux pays Saxons, et que le principe de la réincarnation avait été émis tout d'abord dans les pays latins) » et *qu'aussitôt émis, il a été chaleureusement accepté, puis propagé, par les femmes, seules adeptes, ou à peu près, du « Spiritisme », par les femmes que la parole mielleuse et insinuante des disciples de Loyola ne manque jamais de séduire.* »
Il n'y a pas moyen, après cela, de douter un seul instant que l'honorable baron ne connaisse parfaitement ce dont il parle [27]. Nous nous bornerons donc à faire remarquer que présenter le Spiritisme comme l'œuvre des jésuites, c'est, une invention qui dépasse les limites du grotesque, et qui provoquerait, certes, le plus inextinguible des fous rires, si... le souvenir de notre pauvre Leymarie n'était là pour nous inspirer de tout autres sentiments ! Il est certain que c'est là une assertion à faire étrangement réfléchir le condamné du 16 juin.
« La Bible, le nouveau Testament, contiennent-ils un seul mot ayant trait à la réincarnation ? » poursuit notre baron qui ne se rappelle pas, apparemment, les paroles de Jésus à Nicodème, non plus que celles où le Christ témoigne qu'Elie s'est réincarné en Jean-Baptiste.
Enfin M. Holmfeld « *accuse le Spiritisme d'enrayer le développement individuel* » , sans doute parce que le principal objectif que notre doctrine pose à l'homme est celui de la *progression intellectuelle et morale* ; ... et il (M. Holmfeld) termine son intéressant factum, non-seulement en condamnant *ex cathedra*, « *les erreurs des miss B. et des Rivails ;* » (sic) ; mais encore en gourmandant vertement *« les spiritualists anglais, d'avoir couronné des inepties dignes du Coran*

---

25 Voir *Revue Spirite* 1876, p. 267.
26 Victor Hugo, *Le Roi s'amuse*.
27 Scarron, Iliade travestie.

ou du Livre des Mormons, au lieu de s'être adressés à lui, ou de l'avoir cru, lui baron prussien, quand il professait sur l'unique et véritable système des choses ».
Voilà, qui s'appelle parler, et un monsieur qu'on n'accusera pas d'un excès de modestie, non plus que de ne pas appliquer ce que Pascal dit du moi haïssable, et encore moins de s'embarrasser de cette vieille maxime : « *Il faut étudier pour savoir, savoir pour comprendre, comprendre pour juger.* »

D. A. C.

Une anecdote de la presse

On lit dans le *Figaro* du 15 septembre :
« Le *Français* raconte, d'après le *Daily-News*, une singulière anecdote. Il s'agit de la mort de M. Smith, le célèbre assyriologue.
« M. Smith est mort à Alep, le 19 août, à six heures de l'après-midi. Le même jour, et environ trois quarts d'heure ou une heure après, un ami et un compagnon d'étude de M. Smith, M. Delitzch, allait à la maison d'une personne à laquelle il avait besoin de parler. Dans la course qu'il avait à faire pour s'y rendre, il passa devant la maison qu'habitait M. Smith lorsqu'il vivait à Londres, et il entendit tout à coup son nom prononcé avec un cri très perçant qui lui causa une vive émotion. L'impression fut si vive qu'il s'arrêta, regarda sa montre et, sans faire mention de la circonstance, il écrivit l'heure sur son carnet. Quand la mort de M. Smith fut connue à Londres, M. Delitzch fut frappé de la coïncidence si étrange entre la date de cette mort et le cri qu'il avait entendu. »
Que ce fait semble d'une étrangeté exceptionnelle à ces messieurs de la presse courante, nous n'en sommes point étonnés. Lorsqu'on s'est attribué comme eux la mission de redresser les intelligences boiteuses et de faire la lumière dans les arcanes de ce bas-monde, on n'a pas de temps à perdre à l'examen de certains détails. Nous comprenons fort bien cela, mais nous regrettons que ces messieurs se croient obligés d'aller si vite en besogne. Autrement ils sauraient que le fait dont ils signalent l'étrangeté est beaucoup moins rare, pour ne pas dire plus fréquent, qu'ils ne l'imaginent [28]. Et le sachant, ils n'eussent certainement pas manqué d'en chercher, d'en découvrir la cause et d'en faire part au public dont ils ont pris charge.
Ce que nous comprenons plus difficilement, c'est que tout en dédaignant, des hauteurs où ils planent, de s'occuper de ces bagatelles, ils ne permettent pas que d'autres s'y arrêtent et se hasardent à en donner l'explication. Essayons, nous, spirites, d'y toucher : « Halte-là ! nous crient-ils, ce sont questions réservées et non pas de votre compétence, réservées à nous et à nos amis qui ne nous en soucions guère. » Insistons-nous, ces messieurs, en chœur, nous apostrophent des épithètes les moins parlementaires et nous signalent à qui de droit comme des échappés de Charenton qu'il serait sage de ramener à la douche. Soit, mais en attendant, messieurs, permettez-nous au moins de vous faire humblement observer que, si nos explications n'ont pas le sens commun, le public attend depuis bien longtemps les vôtres et que le mot *étrange* n'en est pas une, quelque grâce et dextérité que vous mettiez à l'appliquer à tous les cas où votre science − infaillible pourtant − se trouve en défaut. Etrange !! même suivi de points d'exclamation, ne répond pas à tout. Quelque chose de plus précis ne serait-il pas préférable ? Ne craignez-vous pas d'ailleurs que ce bon public, si accommodant soit-il, ne finisse par soupçonner que vous lui servez un peu trop souvent des mots pour des idées.
Nous ne sommes plus au temps de Molière, à cet heureux temps où « *tarte à la crème* » suffisait aux beaux-esprits pour se tirer d'affaire.

---

28 *La Revue Spirite* a publié bon nombre de faits de ce genre. Si nous y ajoutions tous ceux qui sont à notre connaissance, dûment certifiés, nous aurions la matière d'un volume.

Une dernière et non moins humble observation, − celle-ci à l'adresse particulière de messieurs du *Daily-News*, du *Français* et du *Figaro* : Leur récit s'accorde on ne peut mieux pour constater que M. Smith mourait juste au moment où son ami entendait le cri qui l'a si vivement ému, et qu'alors les cadrans d'Alep marquaient six heures du soir et la montre de M. Delitzch approchant sept heures. Au compte, il nous semble que, Londres étant à 37° de longitude est d'Alep ou Haleb, la montre de ce savant devait avancer de plus de trois heures sur le soleil ; à moins que ces messieurs ne se soient cotisés pour renouveler le miracle de Josué et accorder le chronomètre de M. Delitzch avec leurs notions cosmographiques. Après tout, quand on s'est chargé de mener le monde et qu'on a égaré son manuel de bachelier, il est permis de donner un coup de pouce au soleil.

Variétés

Visite de miss Emily Kislinbury.
(Secrétaire de l'association des spiritualistes de Londres).
Miss Emily Kislinbury vient de passer en France le mois de vacances qui lui avait été accordé ; elle a consacré quelques jours à miss Anna Blackwell, en ce moment à la campagne, près de Boulogne-sur-Mer. Malheureusement pour nous, le vent a emporté, sans en rien laisser, les conversations de ces deux charmants esprits, de ces partisans si dévoués de la grande cause.
Le prince de Wittgenstein attendait notre amie à St-Valery-en-Caux, où il était avec sa famille ; nous lisons avec bien du plaisir, dans une de ses dernières lettres, le passage où il est question de l'aimable visiteuse ; il a compris la haute valeur de cette personne distinguée, il a pu apprécier ses rares mérites. Miss Kislinbury s'est rendue ensuite à Paris ; il y a tant à voir ici que notre sœur ne pouvait suffire à tout ; beaucoup eussent désiré la posséder et n'ont pu causer que quelques instants avec elle. M. Gledstanes était son cicérone dévoué et obligeant.
Avec madame Leymarie, miss Kislingbury a voulu rendre visite à l'honorable veuve du Maître, qui l'a accueillie de la manière la plus gracieuse. « Je suis enchantée, disait-elle après cette visite, d'avoir trouvé chez madame Allan Kardec tant de tact, de gracieuseté et de bon sens. » Elle emporte de la villa Ségur et de la maîtresse de ce séjour plein de verdure, le plus agréable souvenir.
Puis notre sœur a voulu se rendre au ministère de la justice où madame Leymarie portait de nombreuses demandes de mise en liberté en faveur de son mari, formant, avec les milliers de signatures, un rouleau de 80 mètres de long. Ces demandes venaient des Etats-Unis, d'Angleterre, de Belgique, d'Espagne, d'Italie, d'Allemagne, de Hongrie, d'Egypte, de France, d'Algérie. Nous saisissons cette occasion pour remercier tous les signataires, et pour les assurer de toute notre sympathie.
Miss Kislingbury a pu entrer à la prison de la Santé et rester une heure avec M. Leymarie. Nos frères de la Grande-Bretagne envoyaient par le secrétaire de l'Association Nationale britannique des Spiritualistes, leurs marques bien vives de sympathie pour tous les membres de la Société pour la continuation des œuvres spirites d'Allan Kardec.
Nous remercions miss Emily Kislingbury, ainsi que M. Joy, venu quelques semaines auparavant au nom de la Société de Londres. Puisse l'union toujours plus se cimenter entre spiritualistes et spirites, c'est notre vœu le plus cher ; de notre côté, tous les efforts possibles seront faits afin d'obtenir ce résultat si fécond pour le progrès de notre cause.

M. L.

Une critique de Jean de Paris

Le *Figaro*, paraît-il, s'occupe de nous et nous consacre tout un entre-filets dans son numéro du 29 août dernier.
« On rit bien, écrit-il, en ce moment au ministère de la justice. Vous rappelez-vous le procès du photographe spirite Buguet ?
Une des victimes de cette affaire, qui n'a pas été dénuée de gaieté, est un nommé Leymarie, directeur de la *Revue Spirite*. Or, tous ses coreligionnaires d'Amérique et d'Angleterre, − tous, vous avez bien lu, − sollicitent en ce moment sa grâce.
Vous n'allez point nous croire. Nous vous jurons pourtant qu'il est arrivé hier, dans le cabinet de M. Dufaure, deux suppliques immenses, invraisemblables, inouïes, inimaginables, insensées.
L'une enfin, celle qui est envoyée par l'Angleterre, a dix mètres de long. Le texte de la demande est imprimé ; le reste du papier, collé sur toile et enroulé sur lui-même, contient les signatures des disciples anglais d'Allan Kardec.
Et la demande qui a été remise au nom des Etats-Unis ! Celle-ci n'a pas moins de soixante mètres de long ! Qu'on nous pende, haut et court, si nous exagérons d'un seul centimètre. Quant au nombre de signatures qui se pressent sur cette bande sans fin, vous comprendrez que nous n'ayons pas même essayé de le compter.
Le spiritisme va bien en Amérique ! »

JEAN DE PARIS.

Nous aurions bien un mot de réponse tout prêt à l'adresse de M. Jean de Paris, mais nous le gardons pour nous et pour cause. Toutefois ce n'est point une raison pour que nous nous refusions à constater avec M. Jean, que le *Spiritualisme va bien en Amérique* et même ailleurs. Mon Dieu, oui, il va si bien que pour peu que M. Jean eût mieux pris ses informations, il aurait pu ajouter aux suppliques, dont il plaisante avec tant de grâce, d'autres suppliques, exprimant le même vœu et couvertes d'innombrables signatures par les spirites français, algériens, belges, espagnols, italiens et hongrois ; si bien que le Spiritisme est représenté, défendu et propagé tant en France qu'en Angleterre, en Belgique, en Russie, en Hongrie, en Italie, en Espagne, aux Etats-Unis, au Mexique, au Brésil, dans l'Uruguay par quarante-cinq journaux rédigés entièrement, ou peu s'en faut, par des volontaires sans solde.
Si bien que les ouvrages publiés en vue d'exposer ou de répandre la doctrine spirite ne se comptent plus, et que les adeptes de cette doctrine se chiffrent par millions, − nombre déjà respectable et qui va croissant de jour en jour.
Ceci à l'adresse de nos abonnés.
Quant à M. Jean, nous regrettons qu'il n'ait pu nous faire ailleurs que dans le *Figaro* la petite réclame dont il nous a gratifiés. Nous l'en eussions remercié de grand cœur. Il comprendra que cela nous est impossible.

T...

Poésie spirite : L'âne et le chien

Dans le monde, connu pour son humeur rétive.
Ses oreilles, sa voix et sa ténacité,
Grand docteur, un âne bâté
Jadis, apostrophait une locomotive.
La machine était au repos.
« De Castor, disait-il, si j'en crois les propos,
Tu traînes, sous le choc d'une habile manœuvre,
Plus rapide que l'air, cette immense couleuvre,
Ces fardeaux entassés, ce village de bois…

C'est folie ! au miracle on put croire autrefois.
Les temps sont bien changés… bien roué qui me berne ;
Je ne prends pas un blé pour un champ de luzerne,
Ni le trèfle pour le sainfoin.
Avec tes pieds de fer on ne va pas très loin.
J'ai ma règle : *au bon sens heureux qui se confie.*
Toi, marcher sans chevaux, sans nous… Je t'en défie ! »

Castor, qui l'écoutait, insista. − Le grison,
Pour dernier argument, l'étendit sur le sable.
Et Castor expia le tort impardonnable :
Celui d'avoir trop tôt raison.

L'Âne, on vient de le voir, n'est pas toujours aimable.
Vous avez de son pied longtemps subi l'affront,
Mortels, dont le génie illumina le front !...

C'est à vous que j'adresse et mon cœur et ma fable.

L'Esprit frappeur.

Nécrologie

Un homme distingué, M. Rollin, chef d'escadrons, vient de quitter sa dépouille mortelle pour aller dans l'erraticité, rejoindre les partisans de la grande doctrine de la réincarnation.
Le commandant Rollin avait 58 ans ; dans la captivité, à force de douleurs physiques et morales, il avait pris les germes d'une maladie de cœur dont il est mort.
C'était un homme solide, ardent, avide de mouvement, qui promettait encore une longue carrière sur cette terre ; un esprit juste, généreux et indépendant, serviteur fidèle de la liberté, aimant l'idéal, car il a laissé un volume de poésies charmantes, pleines de cœur.
L'un de ses frères d'armes l'initia au Spiritisme, et des faits connus de lui seul, qui lui furent révélés par la typtologie, lui prouvèrent la réalité des phénomènes. Il lut le *livre des Esprits* avec soin, il le commenta et devint un adepte fervent d'Allan Kardec.
A Rouen, il assista aux séances de la Société fondée par Mlle Lieutaud, cette brave et digne sœur, si intelligente, morte à 80 ans, le 13 avril dernier ; il suivait les études de tous les groupes des villes où il était en garnison. La morale sublime de notre chère philosophie suffisait amplement à sa paix intérieure, depuis qu'il avait obtenu sa retraite, en 1871. Esprit avancé, pour lui, la morale sublime n'avait pas besoin d'être commentée par le phénomène.
Au Mans, il fut président de la Société ; mais sa maladie l'obligea à céder ce titre à M. Cornilleau, tout en restant l'un des membres les plus dévoués de cette réunion. Chacun reconnaissait son rare mérite et son affabilité extrême. Les spirites de la première heure disparaissent tour à tour ; heureusement les vides sont bien vite remplis par les nouveaux adeptes ; l'Esprit du commandant Rollin deviendra, pour nous tous, un guide sûr et éclairé, auquel on a dû faire fête dans l'erraticité. Il est venu à l'appel du médium, M. Doyen, au Mans ; les communications obtenues prouvent qu'il est complétement dégagé, que c'est un esprit avancé.

P. G. L.

Errata

Je n'ai pas l'habitude d'ennuyer mon monde à propos des bévues que la typographie met à mon compte. Cette fois, pourtant, elle me fait trop visiblement collaborer avec M. Chevillard (professeur

à l'École des Beaux-Arts), au massacre de la syntaxe. Je tiens à laisser à l'illustre pourfendeur du Spiritisme la notoriété qu'il s'est acquise en ce genre d'exercices, et je prie les abonnés de la *Revue* de lire dans le dernier numéro :
Page 265, ligne 20 : Les transitions sont nécessaires, au lieu de... ses transitions, etc.
Page 265, ligne 21 : natura non facit saltus, au lieu de... fecit saltum.
Page 267, ligne 1 et suiv. : Dans le premier cas on a l'espoir d'être utile ; dans le second, de se mettre en évidence ; M. de Holmfeld s'est mis en évidence en entonnant, etc., au lieu de… dans le second, de se mettre en évidence.
Page 267, ligne 4 : répercuter, au lieu de... représenter, etc.
Page 268, ligne 31 : quelque fondrière et tous ses désagréments, au lieu de... quelques fondrières, etc.
Page 269, ligne 11 : ès-sciences historique et philosophique, au lieu de... historiques et philosophiques.
Page 269, ligne 33 : Or, à cette preuve, au lieu de... Or cette preuve.
Page 270, ligne 21 : La remarque du correspondant ressemble beaucoup, au lieu de... eût ressemblé, etc.
Je passe les coquilles. T. T.

Erratum du No 8. 1er AOUT 1876.
Lisez, page 243, ligne 37, − entraîner un moulage nouveau − au lieu de soulagement nouveau.

Avis

Nous continuerons le mois prochain l'Histoire de la matérialisation d'un Esprit à Guanajuato (Mexique), dont la publication avait été interrompue.
Le comité de lecture a apporté à l'article signé C… quelques modifications qu'il a cru nécessaires.

Le Directeur-gérant : A. Bourgès.

Novembre 1876

A nos correspondants

M. Bourgès, qui avait accepté la co-gérance de la *Revue* depuis 14 mois, ayant donné sa démission, le 25 octobre courant, nous prévenons nos lecteurs que le Comité de surveillance a délégué un de ses membres, M. Joly, sociétaire de fondation, pour remplacer M. Bourgès comme co-gérant de la Revue.

Dans sa séance du 23 octobre 1876, le comité de surveillance a décidé l'insertion de la lettre ci-dessous, écrite par l'un de ses membres :
A Messieurs les membres du comité de surveillance de la société pour la continuation des œuvres spirites d'Allan Kardec.
Paris, 18 octobre 1876.
Messieurs,
Beaucoup de spirites de Paris et de la province, m'ayant témoigné leur étonnement de ne plus lire dans la *Revue* d'articles signés Leymarie, en avaient conclu qu'il ne devait plus reprendre la direction de ce journal.
J'ai pensé que le meilleur moyen de rassurer nos amis et ceux de M. Leymarie, était de leur faire savoir que la dernière assemblée générale avait décidé de maintenir M. Leymarie dans ses fonctions d'administrateur, qu'il devra reprendre le jour même de sa libération.
Persuadé, messieurs, que vous partagerez mon opinion à ce sujet, je vous demande l'insertion de cette lettre en tête du prochain numéro.
Agréez, messieurs, l'assurance de toute ma considération,

Joly,
Membre du Comité de surveillance.

Signé : Auguste Babin.
Vautier.

Quid divinum

De la réincarnation au point de vue de la Révélation.
(*Suite et fin*.)
Le mystère de l'Incarnation de Jésus est dissipé. Cette incarnation n'est pas différente de nos réincarnations. Le mobile qui l'a poussé est seul différent de celui qui nous amène. Nous venons pour nous instruire, il est venu pour nous enseigner. Il y a en nous une affinité fluidique avec l'organisme que nous venons prendre ; il n'y avait en lui que l'amour de Dieu et du prochain qui pût le déterminer à revêtir notre enveloppe mortelle. Qu'il a dû souffrir, lui, dont les fluides étaient si purs, au contact d'un corps formé avec les éléments de notre terre encore si peu avancée.
Si nous, pauvres créatures, si inférieures par rapport à lui, nous sentons quelquefois une gêne, une peine intérieure, de la présence ou du contact d'autres personnes, quelles ont dû être ses souffrances pendant tout le temps qu'il est resté avec nous ! De quel amour pour Dieu et pour nous était-il pénétré pour braver ces angoisses continuelles.
Que ton nom soit béni, 0 Jésus ! dès maintenant, et à jamais.

Les Juifs croyaient à la réincarnation avant la venue de Jésus. Ainsi le prophète Malachie avait dit qu'Élie serait envoyé avant que le jour grand et terrible de l'Éternel vînt.
Dans saint Matthieu, chap. XI, verset 14, Jésus, parlant de Jean-Baptiste, dit : « Si vous voulez recevoir mes paroles, c'est Élie qui devait venir. »
Au chap. XVII, 12 : « Et un disciple l'interrogeait, disant : « Pourquoi les Scribes disent-ils qu'il faut qu'Élie vienne premièrement ? » Et Jésus, répondant, leur dit : « Elie est déjà venu, ils ne l'ont point connu, mais ils lui ont fait tout ce qu'ils ont voulu. »
Jésus enseigne lui-même directement la réincarnation : (Évangile selon saint Jean, chap. III, verset 3). Jésus dit à Nicodème : « Si quelqu'un n'est né de nouveau, il ne peut voir le royaume de Dieu. » Nicodème répond : « Comment peut naître un homme quand il est vieux ? Peut-il rentrer dans le sein de sa mère et naître de nouveau ? »
Jésus répond : « Ce qui est né de la chair est chair, et ce qui est né de l'esprit est esprit. Ne t'étonne donc pas de ce que j'ai dit, il faut que vous naissiez de nouveau. Le vent souffle où il veut, et tu en entends le son, mais tu ne sais d'où il vient, ni où il va ; *il en est ainsi de tout homme qui est né de l'esprit.* »
Par ces mots : « Ce qui est né de la chair est chair, ce qui est né de l'esprit est esprit », Jésus affirme l'individualité de l'âme, et distingue parfaitement ce qui doit renaître de ce qui ne le doit pas ; il fait bien comprendre que si la chair obéit à ses lois et se décompose, l'esprit obéit aux lois de l'esprit et souffle où il veut.
Je sais qu'on a voulu expliquer ce passage par une naissance spirituelle, une foi nouvelle ; mais nous savons déjà que Jésus est venu pour ceux qui ne sont point nés de la volonté de la chair, ni de la volonté de l'homme, mais qui sont nés de Dieu. La nouvelle naissance est donc déjà faite, son enseignement peut, il est vrai, être divisé en deux parties ; l'une qui s'adresse à ceux qui ne sont pas encore arrivés au point de le comprendre et de le suivre, et l'autre pour ceux qui sont déjà murs pour le recevoir.
Mais son langage est différent selon qu'il s'adresse aux uns ou aux autres. Aussi dit-il à Nicodème qui ne peut le comprendre (saint Jean, chap III, verset 12) : » Si je vous ai parlé des choses terrestres (la réincarnation) et que vous ne les croyiez pas, comment croirez-vous quand je vous parlerai des choses célestes. » Jésus ne se contente pas d'affirmer la réincarnation, il en indique quelques conditions (Evangile selon saint Matthieu, chap. XIX, verset 12). « Il y a des eunuques ainsi nés du ventre de leur mère ; il y a des eunuques qui ont été faits eunuques par les hommes, et il y a des eunuques qui se sent faits eux-mêmes eunuques pour le royaume des cieux. Que celui qui peut comprendre, comprenne. »
Essayons donc de comprendre. Saint Paul, épître 2 aux Corinthiens, chap. V, verset 10, dit : « Car il nous faut tous comparaître devant le tribunal du Christ, afin que chacun remporte en son corps, selon ce qu'il aura fait, soit bien, soit mal. » Maintenant que nous connaissons la réincarnation, nous savons que ce ne peut être que par elle, que nous remportons en notre corps, selon ce qu'il aura fait soit bien, soit mal. Cela est confirmé par Jésus qui dit que la peine du talion doit nous être appliquée, œil pour œil, dent pour dent ; que quiconque tirera l'épée, périra par l'épée.
On peut donc être fait eunuque parce qu'on en a fait soi-même ; on peut naître eunuque comme épreuve à supporter pour hâter son avancement ; on peut naître eunuque parce qu'on a mérité cette épreuve en punition. C'est ainsi que Jésus a pu dire (même chap., verset 21) : « Tous ne sont pas capables de cela, mais ceux-là seuls à qui il est donné. »
Ici une question nouvelle se pose. Comment pouvons-nous remporter en notre corps, selon le bien ou le mal que nous avons fait ? Cela peut se faire de deux manières qui se rattachent à la loi physiologique de l'évolution de l'esprit, la complètent et la confirment. − C'est l'hérédité.
L'hérédité, en effet, se présente sous deux aspects ; ou l'on se réincarne dans un corps qui tient son principe morbide des parents ; ou l'on se réincarne dans un corps sain, et l'on apporte dans son périsprit les conditions du développement de la maladie par le jeu de la vie.
Dans le premier cas ce peut être une punition méritée, ou une épreuve choisie pour progresser, dans le deuxième cas c'est toujours une punition.

Là encore, vous voyez en quelque sorte une prédestination ; mais si vous vous pénétrez du travail intérieur, moral, que les souffrances physiques vous imposent, cette prédestination n'en est plus une, il en est alors comme sur cette terre lorsque nous choisissons une profession qui doit nous fournir les ressources matérielles. Quelles que soient nos aptitudes pour cette profession et par suite l'attrait que nous aurons à les appliquer, il y a toujours des peines qui provoquent nos efforts, stimulent nos facultés, excitent notre zèle. Outre notre pain de chaque jour, nous gagnons ainsi chaque jour un peu du pain de la vie éternelle.
Dans l'épreuve c'est une profession que nous embrassons, que nous acceptons volontiers, parce que nous avons en vue, avant de descendre sur la terre, le bien moral que nous en retirerons.
Les douleurs physiques, les privations de certaines jouissances, provoqueront nos efforts, stimuleront nos facultés, exciteront notre zèle, nous détacheront de la terre, élèveront notre âme à Dieu.
Il y a encore un autre mobile qui pousse à se réincarner (Evang. Saint Jean, chap. IX, verset 1). « Et comme Jésus passait, il vit un homme aveugle dès sa naissance, et ses disciples l'interrogèrent disant : « Maître qui a péché, celui-ci, ou son père ou sa mère pour être ainsi aveugle-né » ? Vous voyez-là bien établie, chez les israélites, la foi qu'on apporte en son corps selon ce qu'il a fait, soit bien, soit mal. Jésus répondit : « Ni celui-ci n'a péché, ni son père, ni sa mère, mais c'est afin que les œuvres de Dieu soient manifestées en lui. »
Cet homme est donc venu volontairement supporter la cécité dès sa naissance, pour que les œuvres de Dieu fussent manifestées en lui. Aussi Jésus continuant dit : « Il me faut faire les œuvres de celui qui m'a envoyé pendant qu'il est jour, la nuit vient en laquelle personne ne peut travailler. Pendant que je suis au monde je suis la lumière du monde. » Ayant dit ces paroles, il cracha en terre, fit de la boue avec sa salive, et mit de cette boue sur les yeux de l'aveugle et lui dit : « Va, et te lave au réservoir de Siloé (qui veut dire envoyé). » Il y alla donc et se lava et il revint voyant. I1 n'y a qu'à lire dans la suite du chapitre l'effet que produisit cette guérison, pour comprendre que cet homme fut venu, réellement, pour manifester les œuvres de Dieu. Tout le peuple qui le connaissait fut émerveillé, mais les principaux des juifs, les scribes, les docteurs et les pharisiens le firent appeler deux fois, ainsi que son père et sa mère, ils les menacèrent, les rudoyèrent, leur interdirent l'entrée du temple. S'ils ne firent pas plus, c'est qu'ils ne l'osèrent pas, tant la guérison avait été publique et éclatante.
Ce n'est pas tout ; lorsque Jésus parle de la désolation qui doit arriver, il recommande lui-même de lire attentivement le chap. IX du prophète Daniel. Je ne veux citer que quelques versets pour faire comprendre l'idée qu'il renferme.
− V. 8. Seigneur ! à nous est la confusion de face, à nos rois, à nos principaux et à nos pères, parce que nous avons péché contre toi.
− V. 10. Et nous n'avons point écouté la voix de l'Éternel notre Dieu pour marcher devant ses lois qu'il a mises devant nous par le moyen de ses serviteurs les prophètes.
− V. 14. *Et l'Eternel a veillé sur le mal que nous avons fait et il l'a fait venir sur nous*, car l'Éternel notre Dieu est juste en toutes les œuvres qu'il a faites, vu que nous n'avons point obéi à sa voix. Cela prouve que dans la réincarnation Dieu nous punit, non-seulement en rapportant à notre corps, selon ce que nous avons fait, soit bien, soit mal, mais encore que les événements les plus terribles tels que la guerre, où tout un peuple transporte, loin de son pays, en exil : la ruine, les misères sans nombre, comme le fait d'Israël dont il est ici question, tout cela est prévu dans les réincarnations et supporté par ceux qui l'ont mérité.
Dieu tient compte de nos péchés envers nous-mêmes, de nos péchés envers lui et envers la société, et à un moment donné, des événements terribles viennent frapper sur tout un peuple, et on doit se dire : C'est mérité. Tous ceux qui y participent ont été placés là pour expier, pour supporter la peine du talion.
Il est facile de voir que non-seulement Jésus enseigne la réincarnation et confirme, par conséquent, les acquisitions spirituelles de l'âme, mais il en explique le fonctionnement et les lois. Il a donc ainsi ouvert à l'âme de nouvelles destinées ; il a montré que la réincarnation est non-seulement un fait

physiologique, mais un fait moral. L'hérédité, qui est la conséquence physiologique d'un phénomène moral, s'applique non-seulement aux infirmités que nous venons supporter dans notre corps, mais elle s'étend à l'hérédité sociale, à tous les événements qui sont la conséquence de notre état moral de famille ou de peuple dans les incarnations précédentes.
La réincarnation, l'hérédité physiologique et sociale prouvent une fois de plus notre solidarité et elles en montrent la loi de perfectionnement.
Elles prouvent également la solidarité de la vie intellectuelle, morale et physiologique, non-seulement dans l'organisme humain, mais également dans l'organisme des familles et des peuples, car chaque famille, chaque peuple sont des individualités, au même titre que chaque individualité qui les composent.
Il en est de même de chaque association qui se forme, pour atteindre un but terrestre, soit intellectuel soit moral.
Le résultat final sera toujours en rapport avec la constitution de la société, la manière dont elle se renouvelle et se perpétue, fait qui représente la réincarnation et l'esprit moral qui l'anime.
Elle montre ainsi que, malgré leur solidarité, la vie physiologique est une ; de même, la vie intellectuelle est une ; et de même, la vie morale est une : ce sont trois individualités dans une unité. Leur unité consiste en ce qu'elles sont l'œuvre d'une seule volonté ; que cette œuvre a été faite en vue d'une fin laquelle ces trois individualités concourent. C'est, je crois, la meilleure manière de prouver les causes finales, desquelles la science officielle tend toujours à s'éloigner. Quoique l'hérédité soit voulue de Dieu, elle prouve la liberté et la responsabilité que le Créateur laisse à l'âme et les moyens dont il se sert pour la ramener à lui. Le peu d'importance que Dieu attache aux conséquences de l'hérédité, à ce que dans notre infériorité morale nous appelons des malheurs, prouve que Dieu ne nous demande qu'une chose, notre cœur, notre amour, notre soumission aux lois qu'il a établies pour notre bonheur. Tout ce que nous croyons perdu est réparé par la réincarnation.
Ces trois individualités qui apparaissent successivement sur la scène du monde, et se dégagent, pour la vie, des entrailles de la terre, se modifient réciproquement ; mais en définitive la vie amorale finira, tôt ou tard, par triompher et régner en souveraine.
La conséquence forcée de cette souveraineté sera l'abolition de la maladie, des infirmités que chacun remporte en son corps, selon qu'il a fait, soit bien, soit mal ; il n'y aura plus l'application de la peine du talion ; il n'y aura plus de guerre, plus de famine, plus de peste ; tous adoreront en esprit et en vérité le Dieu créateur, le Père des hommes ; tous seront réellement frères ; la charité règnera. Ce sera le royaume de Dieu sur la terre ; son règne sera venu, son nom sera sanctifié, sa volonté sera faite sur la terre comme au ciel.
Telles sont les destinées nouvelles que Jésus est venu nous annoncer et que nous pouvons déjà déduire par le seul jeu de la vie, de la réincarnation, de l'hérédité, et du peu de connaissances que nous avons acquises sur Dieu.

Docteur D. G.

Le Catholicisme antérieur au Christ

(Suite) : Voir la Revue d'octobre 1876.
Malgré la mort de l'homme, l'idée avait pris racine et s'épandait. C'était le temps des vrais disciples, des propagateurs de l'idée simple et nue, telle qu'elle doit être.
Déjà les puissants, déjà les fauteurs du passé tremblaient sur leurs sièges.
Un tel idéal ne pouvait demeurer. Les temps, si rapprochés qu'ils fussent, n'étaient pas venus encore à la pure et entière diffusion de la vérité. L'or de la doctrine du Maître fut bientôt mêlé au vil métal de la passion humaine.
Les circonstances cependant favorisaient singulièrement le maintien, le triomphe même du mouvement initial ; mais inférieurs à leur œuvre, plus à l'unisson des sentiments de l'époque, les

disciples de la deuxième heure ne crurent mieux faire que de revêtir la rénovation du riche et productif vêtement du passé.
Profonde et funeste erreur !...
Bientôt la religion dite du Christ n'eut plus de son fondateur que le mot charité inscrit au fronton de l'Eglise, mais à peine vivant dans les cœurs, en même temps que forte de l'appui des puissants, de son habile organisation et de la désagrégation du monde romain, elle fût à même d'exercer une domination effective partout où elle s'était imposée.
Ainsi la religion, qu'à l'exemple de ses plus chauds partisans, nous nommerons catholique [29] plutôt que chrétienne, n'a point été formée, telle qu'elle est, par le Christ, mais aspire à s'étendre partout.
Ainsi cette religion, comme celles qui l'ont précédée, est l'œuvre des hommes ; et si l'histoire n'avait conclu de la sorte, la philosophie, à elle seule, n'eût pas rendu d'autre verdict [30], parce que Dieu est synonyme de bonté et de lumière, que son œuvre ne peut être que le progrès, tandis que le catholicisme, comme le brahmanisme et le mahométisme, a fait couler plus de larmes que la parcelle divine demeurée dans leur enseignement n'a donné de consolations ; parce que ces religions n'ont engendré que la décadence, et qu'elles ont été contraires à la marche comme à la diffusion de la science.
Que sont donc ces grandes figures de Christna, Bouddha, Jésus, etc. ?
Ce sont évidemment les noms d'initiateurs successifs, venus chacun en leur temps, pour prêcher d'exemple et de paroles, pour inculquer à la société des principes plus en rapport avec son origine et sa destinée, en un mot, pour la faire avancer [31]. Ce sont les incarnations, sur notre planète, d'Esprits du plus haut degré d'élévation, sans doute envoyés en mission, − messies, − et dont le souvenir se sera le plus gardé dans la mémoire des hommes. Car il est improbable qu'ils aient été les seuls [32].
Leurs principes, de par la vérité qui est une, se ressemblent ; leurs faits et gestes, nécessairement conformes à leurs enseignements, ont dû obéir à la même loi, sans revêtir pour cela, surtout à cause de la différence des temps, la même apparence extérieure.
Voilà, brièvement esquissés, quelques-uns des termes de la lente, mais continue progression subie par l'humanité sur la terre. Pourquoi cette marche est-elle si lente, et quelle doit être la suite de l'évolution ?
La solution de la deuxième question nous donnera celle de la première.
Qui de nous, en effet, peut douter que le Spiritisme, dont l'aube luit à peine, ne soit la trace de la phase à venir, le témoin de la vérité plus complète, le précurseur de l'harmonie désirée ?...
− Le Spiritisme, dira-t-on ailleurs, cette doctrine raillée et méconnue ?
− Moins repoussée, quoi qu'il en soit, que ne le fut au début la parole de notre Christ. Et n'est-il, au demeurant, démontré que *l'utopie du jour est la vérité du lendemain*...
Le clergé catholique, d'ailleurs, éminemment intéressé à bien juger, ne s'y trompe pas et sait ce qui est réservé à un mouvement tout moral qui remplace au lieu de détruire.

---

29 Le mot catholique, on le sait, vient du grec et signifie *universel*. La religion catholique n'a cependant que 200 millions d'adhérents nominaux, sur plus d'un milliard d'individus que contient le globe terrestre.

30 Voir *Revue Spirite*, 1868, p. 300, l'étude sur la doctrine du philosophe Laotsen, où, indépendamment des enseignements de l'histoire Indoue qui n'étaient pas connus de l'auteur, il est déduit, par seule voie logique, que les religions primitives ne pouvaient différer du Christianisme, autrement dit que le Christianisme n'est autre que les religions primitives considérées à leurs sources. Corriger, dans l'article sur Laotsen, la traduction du mot chinois *raison suprême* que l'imprimeur a écrite *Tas*, alors que sa prononciation figurée est *Tao*.

31 C'est ce que les religions ont jusqu'ici appelé « sauver le monde ».

32 Un ouvrage intéressant dû à l'américain Kersey Graves, et que M. de Torres Solanos ne connaît peut-être pas, donne l'historique de seize messies successifs. Voici quel en est le titre développé : Les seize sauveurs, du monde crucifiés, ou le Christianisme avant le Christ, contenant les révélations les plus singulières sur l'histoire des religions, et démontrant l'origine orientale des doctrines, des principes, des miracles mêmes du Nouveau Testament. – 4e édition, chez Colby et Rich, à Boston.

C'est donc la société séculière qui s'attarde, qui conserve à son insu, en son scepticisme, la marque de la longue oppression théocratique du passé, qui n'applique pas encore, malgré le réveil de son esprit philosophique, ces maximes de l'Indien *Narada.*
« *Ne dis jamais : Je ne connais pas ceci, donc c'est faux.* »
« *Il faut étudier pour savoir, savoir pour comprendre, comprendre pour juger.* »
Mais cette société arrivera à la possession de la sagesse, le temps et l'instruction, − ces deux routes de la vérité, − aidant.
L'avenir, un prochain avenir peut-être, verra dès lors luire une rénovation de l'humanité, et si habitués que nous soyons, en contemplant l'histoire, à voir ces mouvements bientôt avortés ou du moins considérablement amoindris, nous espérons que celui-ci empruntera aux conditions plus favorables de l'époque le caractère d'une permanence à toute épreuve. N'oublions pas, en effet, et c'est la réponse à l'autre question posée, que si le progrès individuel n'apparait pas aussi manifestement sur la terre que semblerait l'indiquer la philosophie, cela tient à ce que les réincarnations n'ont pas toutes lieu sur la même planète ; mais le progrès de l'espèce, dérivant, lui, des travaux antérieurs effectués, est réel et visible. Il est lent parce qu'il est *d'ordre second.*
Le plus grand obstacle du progrès en général a donc été, en tout temps et en tous lieux, l'esprit de domination des castes sacerdotales. Cet adversaire, si malade que soit son pouvoir, ne désarmera sans doute pas de sitôt, et faisant flèche de tout bois, criera à l'absence, en dehors de lui, de tout principe et de tout frein. On le laissera dire, parce que sans même nous occuper des écarts actuels de la libre pensée qui visent à détruire sans remplacer [33], écarts qui n'auront qu'un temps, la synthèse de la religion de l'avenir, − si tant est qu'on l'appelle une religion, − est celle-ci [34] :
Un seul Dieu, Père de tous les hommes ;
Un seul temple, l'univers, que la science fait connaître, en même temps qu'elle conduit à l'adoration de son Maître ;
Une seule Église, l'humanité, tous les hommes sont frères ;
Un seul prêtre, la conscience ;
Un seul culte, la pratique de la charité ;
et qu'il sera fort difficile, de longtemps du moins, de trouver une doctrine plus empreinte de grandeur et de morale, plus portée vers le progrès, plus riche en satisfactions suprêmes. C.

A propos de la réincarnation

Voir la Revue de septembre et d'octobre.
A Tonœph.
Notre honorable confrère veut-il bien nous permettre de répondre en quelques lignes à son article, « À propos de la réincarnation ? »
Notre première idée, ou plutôt notre première impulsion, a été de brandir notre petit arme (plume d'oie !) pour défendre John Bull, frère Jonathan et autres victimes auxquelles lui, Tonœph, a

---

33 Nous pensons que les écarts actuels de la libre pensée, c'est-à-dire le matérialisme que professent jusqu'à des savants sincères, et dont l'influence, nous en convenons, ne s'arrêterait pas à eux si... l'on ne trouvait à lui opposer que les erreurs ou les exagérations de la théocratie, nous pensons, disons-nous, que ces écarts sont, d'une part, les tristes mais fatales conséquences du passé, parce que rebutés de l'absurde et fatigués de ne croire à rien, les hommes se sont mis à chercher, et que dans le nombre quelques-uns se sont trompés ou se sont trop hâtés de conclure sur des prémisses incomplètes ; d'autre part, qu'ils ont précisément la mission de détruire les errements invétérés, d'éviter cette besogne de démolisseurs à ceux qui s'occupent plus essentiellement de reconstruire, aux spirites ; et qu'une fois le terrain libre au prix de quelques accidents personnels qui ne comptent pas dans la grande œuvre, et la jeune erreur en face de la simple et radieuse vérité,... l'issue ne se fera pas attendre et ne sera pas douteuse.

34 Voir *Vingt-quatre questions tirées de l'Evangile*. − chez Houtain.

administré force coups − avec une rare impartialité ! Mais comme la charité bien ordonnée doit s'exercer tout d'abord chez soi, notre devoir impératif serait de rassurer notre frère en croyance avant tout. Si dans l'ardeur de son zèle pour la défense de sa belle doctrine, il n'a pas pu distinguer entre amis et ennemis, c'est que, dominé par la frayeur, il n'a pas pris le temps d'essuyer ni d'ajuster *ses propres lunettes*. Commençons donc par lui faire bien comprendre que personne ne cherche à ébranler des Croyances qui lui sont chères à juste titre ; que l'article publié dans la *Revue* du mois d'août a été donné tout simplement pour faire connaître les sentiments bienveillants que certains lutteurs du camp ennemi, ou plutôt certains disputants de l'école rivale ont montrés en notre faveur. Ils ont fait un pas vers nous : donc à nous de les accueillir courtoisement. Ce n'est pas nous, spirites, qui avons traité la théorie de la réincarnation dans ledit article ; ce sont eux, spiritualistes, qui auraient voulu, sinon la faire accepter par leurs compatriotes, du moins la faire placer dans le meilleur jour possible, pour qu'elle fût *examinée et discutée* en pleine connaissance de cause.
Maintenant, que notre honorable collaborateur soit parfaitement tranquille au sujet du petit baron allemand : ce n'est pas du tout le terrible adversaire qu'il suppose : et quant à sa plume *fulgurante*, bon Dieu ! si notre confrère avait lu *un seul* des écrits dudit Baron, il aurait vu que ses productions littéraires sont bien les plus *anodines* qu'on puisse lire ou même imaginer : s'il n'avait pas attaqué le principe de la réincarnation, personne, ni ici ni là-bas, n'aurait songé à lui. Pourquoi écrit-il ? C'est que sans nul doute il est médium *impressionnable*, et que les Esprits se servent de lui et d'autres écrivains du même calibre, pour soulever cette question intéressante, pour la dénigrer même, afin qu'elle soit mise en évidence et étudiée − comme elle mérite de l'être. Quant à John Bull, il est de très bonne foi, il ne demande pas mieux que d'être éclairé, mais il veut des *preuves* surtout, et *pour le moment* on ne peut pas lui en donner. Tonœph lui-même l'admet (Revue, page 269.) ; mais en revanche, il cherche à lui faire croire à *l'immortalité de l'âme*, et y consacre même une bonne partie de son article. C'est peine perdue ! C'est ce qu'on appelle vulgairement : *défoncer une porte ouverte* !! Personne n'ignore que les fils de la placide Albion sont, et ont toujours été, beaucoup plus croyants, infiniment plus religieux que nous. Les matérialistes sont en minorité chez eux, tandis que nous avons l'insigne bonheur de les posséder en grande majorité. Même parmi leurs hommes de science, il y en a fort peu qui se soient donné le petit passe-temps de vouloir faire abdiquer l'Etre éternel, ou de mettre à néant tout ce qui est beau et noble, grand dans l'humanité. Ce ne sont pas des enfants terribles comme nous. Ils ne s'amusent pas tous les jours à jouer à la balle avec leurs institutions sociales et religieuses : ils ne les mettent pas en pièces, comme font les bambins avec leurs joujoux, pour voir ce qu'il y a dedans ; *mais*, quand ils ont une fois accepté quelque chose, − ils le gardent. Le Spiritisme, en tant que *doctrine religieuse et philosophique* ; aura de la peine à faire son chemin chez eux ; soyons sûrs cependant de ceci, c'est que dès le jour où ils l'auront pleinement reconnu, ils sauront en tirer un meilleur parti que nous. Que faisons-nous, en somme, pour le développement et la propagation de cette magnifique doctrine qui est nôtre ? − Nous la mettons sous le boisseau, ou peu s'en faut. Nous nous drapons dans notre indifférence et − nous attendons les événements ! ! Lesquels ?... pour que l'on fabrique de nouveaux canons Krupp sans doute, et que les Tyrtées soient obligés de s'enrouer pour en dominer le fracas infernal. N'est-il jamais trop tôt de *faire la guerre* à la guerre, à l'immoralité, à l'ignorance, à l'égoïsme ? Les temps ne sont-ils pas encore mûrs pour attaquer et déraciner les passions brutales de l'humanité ? Nous avons parmi nous des auteurs, des écrivains, des artistes, des savants. − Pourquoi se cachent-ils ? Pourquoi ne se servent-ils pas de deux *engins* aussi puissants que ceux du *théâtre* et de la *presse* pour faire avancer un peu la cause du progrès, pour tacher d'assainir l'atmosphère morale de notre petite planète ? En plein dix-neuvième siècle, est-il permis à un peuple, qui se pique d'honneur d'être le plus civilisé de la terre, de donner sur ses splendides scènes des pièces aussi triviales et aussi écœurantes que celles qui font les délices d'une grande partie de nos populations, des représentations dignes de quelque pays à son premier réveil de la barbarie ? Ne serait-il pas opportun de chercher à opposer une barrière aux empiétements du matérialisme, de faire l'éducation des masses, de combattre l'influence débilitante et malsaine de la littérature qui envahit actuellement les bas-fonds de *la presse* ? Nous nous qualifions du titre *d'apôtres* : le mot est bien

sonnant ; cela flatte l'oreille, et nous croyons remplir notre haute mission − en lisant notre petite Revue mensuelle au coin du feu, confortablement installés dans un bon fauteuil. Nous prenons de temps à autre quelque bonne résolution, et puis − nous croisons les bras dans le doux espoir qu'il va arriver quelque voisin ou ami secourable − pour nous aider à la mettre en pratique. En marchant de ce pas, nous aurons probablement fait quelque peu de chemin en l'an 1999 de l'ère chrétienne !!

J'entends d'ici mes frères de race latine (Tonoeph excepté, naturellement) me dire que tout cela serait peu praticable pour le moment, que l'on rencontrerait des empêchements de toute nature, que certaines classes privilégiées se trouveraient, ou croiraient se trouver lésées dans leurs intérêts, etc. Mais pourquoi donc ? Nous voulons travailler avec eux et pour eux. Quel est leur plus grand désir et quel est le nôtre ? C'est l'amélioration du genre humain, n'est-ce pas ? Eh bien alors !... Dans toutes les classes de la société se trouvent des âmes d'élite, de hautes intelligences ; est-ce que tous les grands cœurs ne battent pas à l'unisson ? Qu'avons-nous fait jusqu'ici pour les attirer ? Rien, moins que rien peut-être. Le Christ n'a-t-il pas dit qu'avec la foi on pourrait transporter des montagnes ? Avec l'amour et la charité, ne devrait-on pas pouvoir soulever la terre ? Les Esprits radieux qui peuplent l'espace ne sont-ils pas là dans l'attente, tous prêts à accourir à notre appel, tous brûlants du désir de coopérer à la grande œuvre de régénération ?

Mais rappelons-nous qu'ils ont besoin de notre concours, comme *nous* avons besoin les uns des autres. Poètes, romanciers, littérateurs, savants, peintres, musiciens, Esprit et âme de la terre, debout donc ! Réveillez-vous de votre torpeur ! Ce n'est pas un Tyrtée qu'il faudra, c'est dix, cent, un million ! Parlez, chantez, écrivez, séduisez ! soyez les *traits d'union* entre tous les peuples et entre toutes les croyances ; brisez les chaînes du vieux monde, − dissipez-en les ténèbres et chassez-en les nuages. La nuit a été longue et sombre, mais la matinée sera resplendissante de lumière et de pureté. Aidons-nous mutuellement, aimons-nous les uns les autres : travaillons, prions, secouons le joug de l'erreur, de l'ignorance, des préjugés. Relevons notre globe, sinon physiquement, du moins moralement. Nous le pouvons, car nous avons entre les mains un puissant levier ; ce *levier*, c'est le Spiritisme, et notre point d'appui, c'est Dieu !

Paris, le 9 octobre 1876. Eos.

A travers les livres

Nous lisons, dans la *Revue* de M. Fauvety, quelques articles dont les conclusions donnent une idée assez claire de notre conception commune, et dont la forme est de nature à faire faire un pas à la question des origines en ce qu'elle concilie le système de l'évolution avec l'idée de Dieu.

Nous reproduisons les passages suivants :

D'où venons-nous ?

1. Comme toute espèce, l'espèce humaine est le produit d'une pensée divine, qui se réalise dans un milieu matériel, en s'y individualisant en des formes qui lui sont propres. L'individu porte en soi le type de son espèce et peut, à condition d'être mâle et femelle, perpétuer, sous les influences du milieu, l'idée divine que son espèce représente.

2. Toute espèce a sa fonction dans la création, et conserve sa place sur l'échelle des êtres, tant qu'elle constitue un degré nécessaire à la vie pour s'élever plus haut, ou qu'elle est utile à l'harmonie de l'ensemble.

3. L'homme, couronnement de la création terrestre, vient, physiquement, des plus bas degrés de l'échelle sériée des êtres, et tous ceux qui sont venus avant lui sur la terre ont contribué à lui construire sa forme corporelle et à préparer son habitat.

Que sommes-nous ?

4. Issu d'une pensée divine, déposée à l'état de germe, au sein de la nature terrestre où il s'est développé, grâce au concours de toutes les forces et de tous les êtres préexistants, l'homme est sorti

de l'animalité, et après un temps d'enfance, que certaines races n'ont jamais dépassé, il est arrivé à se posséder dans sa raison et dans sa liberté.
5. Être autonome, raisonnable et conscient, il se rend compte de sa mission. C'est en lui que la terre se connaît. En même temps qu'il prend possession de son domaine terrestre, il établit des rapports sociaux avec ses semblables, noue des liens religieux avec tout ce qui est, et fonde la vie morale.
6. Capable de distinguer le bien du mal, le juste de l'injuste, il peut, en mettant sa raison en rapport avec la raison divine, se maintenir sciemment dans l'harmonie universelle, et y rentrer, s'il en est sorti volontairement ou par ignorance. Il est libre.
7. Essentiellement perfectible, ce qui n'avait été, jusqu'à lui, qu'un développement purement organique, comme celui de tout germe vivant, qui s'accroît en puissance à l'aide du milieu dans lequel il se trouve implanté, devient chez lui un mouvement libre, volontaire et réfléchi vers le mieux ; c'est le *Progrès*. L'animal se développe. L'homme progresse et se crée à nouveau.
Où allons-nous ?
8. Avant l'homme social, tout sur la terre gravitait inconsciemment avec la planète vers le soleil, source de lumière et de vie physique. Avec l'être, doué de conscience et de raison, tout gravite bien toujours, sur notre globe, autour du foyer cosmique de l'existence terrestre ; mais tout gravite, aussi, avec l'esprit humain, vers Dieu source de lumière spirituelle et de vie morale ; − car, en allant vers la perfection suprême, l'homme, en harmonie avec ses semblables et avec la nature, y entraîne après soi tout le matériel terrestre.
9. Dès lors, la personne humaine a conquis l'immortalité. La mort est domptée. Elle n'est qu'une transformation nécessaire et une phase de la vie progressive. La destruction ne peut rien contre l'esprit de Dieu incarné dans l'humanité et qui se possède dans chacun de ses membres.
Arrivée à ce point, l'âme humaine, chaque fois que son corps terrestre l'abandonne, trouve, au-delà du tombeau, avec le souvenir de ses existences antérieures, le corps spirituel qu'elle s'est préparé par ses pensées et par ses œuvres ; et, comme chaque homme est appelé à réaliser, par ses propres efforts et avec l'aide de tous, ses divines destinées, on peut dire que chaque homme, en s'unissant religieusement à tout ce qui est et s'universalisant ainsi de plus en plus, sans jamais perdre son identité, s'élèvera à l'état de *Christ ou de Bouddha* et deviendra UN avec Dieu.
Tel est l'idéal religieux par excellence.
Tel fut, du reste, nous le croyons, l'idéal chrétien de l'Evangile, comme on le trouve personnifié dans Jésus. Seulement, cet idéal à atteindre est devant nous, non derrière, et ce qu'il importe surtout de faire savoir au monde, c'est qu'une telle destinée n'est pas le privilège d'un seul. Il n'est pas un membre de l'humanité, un fils de l'homme, qui ne puisse la réaliser en se régénérant lui-même, et se montrant digne d'être appelé FILS DE DIEU.

CH. F.

Rayonnements de la vie spirituelle

Les communications des Esprits, à part celles où nous est révélé l'état dans lequel ils se trouvent, sont généralement des œuvres d'une valeur médiocre et offrant peu d'intérêt. Aussi les spirites se tiennent-ils sur leurs gardes et font-ils rarement acquisition des livres dus uniquement à l'exercice de la médiumnité, quelque imposants que soient les noms mis au bas des dictées. Chat échaudé craint, l'eau froide.
L'explication de ce fait est facile. Dans le monde invisible, comme dans le nôtre, les plus empressés à se produire sont les moins dignes et les moins instruits. Les Esprits sérieux, qui savent que ce serait nous faire manquer notre incarnation que de nous mâcher notre besogne, nous donnent un bon conseil et passent. Mais cela ne fait pas l'affaire de certains médiums qui, sans sueur et sans peine, voudraient arriver à la célébrité. Ce désir, à leur insu − la passion est si rusée ! − se cache sous le masque du dévouement à l'humanité. On veut être utile aux autres ! et cela sans la moindre vanité !

Car on n'est qu'un simple instrument, une espèce de porte-voix ou de porte-plume, presque inconscient, des grands Esprits qui viennent instruire les hommes et les guider dans les voies de la vérité.
Alors arrivent les médiocrités vaniteuses de l'autre monde, qui, se parant des noms les plus grands, font ainsi accepter comme des chefs-d'œuvre leurs fades tartines scientifiques, morales ou religieuses. Quelquefois aussi, ce sont les Esprits pervers qui s'efforcent de nuire au Spiritisme, en le ridiculisant. Quoi qu'il en soit, les médiums triomphent et les incrédules, loin de se convertir, se moquent et non tout à fait sans raison.
Nous étions plein de ces idées, quand tomba entre nos mains le volume intitulé : *Rayonnements de la vie spirituelle, communications des Esprits, obtenues par Madame W. Krell.*
Nous éprouvâmes une grande répugnance à ouvrir ce livre, nos yeux étant trop malades pour nous permettre d'entreprendre une lecture qui nous semblait d'avance au moins inutile. Cependant nous tentâmes l'aventure et, à notre grande surprise, comme à notre grande satisfaction, nous fûmes intéressés, entraînés de telle sorte qu'avec le temps, nous sommes arrivés à la fin du volume.
Cette œuvre, en effet, sort de l'ordinaire : tout n'y est pas or pur, mais l'or y abonde. Il y a beaucoup de dictées, très belles comme forme et comme fond, qu'on peut lire et relire avec fruit et avec plaisir. C'est, en un mot, un livre à avoir et à consulter. Il contient de quoi élever l'âme, la consoler, la charmer et la fortifier. Excellent viatique pour les spirites, dans la rude voie où ils sont engagés ; aide puissant dans la lutte pénible qu'ils soutiennent contre les vieilles erreurs triomphantes.
Il se divise en trois parties : *Partie scientifique, − Poésies, − Morale.*
La troisième partie est, à notre avis, la plus importante et la plus intéressante. Il s'y trouve des morceaux qui peuvent soutenir la comparaison avec ce qui a été écrit par nos meilleurs écrivains. Les morceaux faibles sont très rares ; et, chose qui doit faire réfléchir ! ce ne sont pas les noms les moins illustres qui se trouvent au bas.
La partie scientifique, quoique non dépourvue d'attrait, nous a semblé avoir moins de valeur. Il y est beaucoup question de fluides ; et cette question des fluides est encore bien obscure. C'est là que les Esprits faux savants ou mystificateurs peuvent le plus aisément prendre carrière pour se jouer de nous. Il serait peut-être prudent de ne s'occuper que de philosophie et de morale, et de laisser l'étude des fluides aux physiciens, aux chimistes, aux physiologistes. Le Spiritisme, comme le christianisme qu'il ressuscite et développe, est avant tout une philosophie et une religion. Son vrai rôle est de moraliser ; et l'on moralise en agissant sur l'âme et non sur les fluides. Pourquoi ne se renfermerait-il pas dans ce rôle ? En sortir est dangereux. En agissant ainsi, on peut nuire tout en voulant servir. On peut tuer par imprudence une doctrine aussi bien qu'un homme.
Que signifie, par exemple, nous le demandons, cette définition de la volonté, que nous trouvons page 2 : « La volonté est une condensation, *plus* une concentration de fluides *spirituels* ? »
La volonté, ne l'oublions pas, n'est autre chose qu'une abstraction, comme toutes les autres facultés de l'être ; c'est l'être considéré comme capable de vouloir. Que par la volonté on puisse mettre des fluides en mouvement, bien ; mais que la volonté soit un fluide ou une concentration de fluides, c'est ce qui ne se comprend pas, et ce qui conduit tout droit au matérialisme.
La partie la plus faible, celle que nous aurions conseillé à madame Krell de supprimer presque en totalité, ce sont les poésies.
Il n'est pas possible, en effet, d'admettre que des poètes tels que, par exemple, A. de Musset, Méry, de Lamartine, A. Chénier aient oublié dans l'autre monde les règles de la versification et pourtant les pièces signées de ces noms illustres contiennent beaucoup de vers faux.
Nous en citons quelques-uns au hasard :

Dieu convie la terre entière. (De Lamartine.)
Rêvons que mai est de retour. (Méry.)
Ah ! ne jugez pas, sœur, mais relisez ces pages. (A. De Musset.)
Lira : un seul peuple ! un seul cœur ! (Chénier.)

Ce qui est plus grave, on y trouve des images aussi fausses que les vers que nous venons de citer ; celle-ci, par exemple, dans la pièce A *l'Algérie*, signée A. de Musset :

Tes eaux bouillonnaient donc fraîches, plus abondantes ?
L'ombre de tes palmiers géants
Reposait-elle mieux pendant les nuits brûlantes
Le voyageur aux pas errants ?...

Se reposer la nuit à l'ombre des palmiers est un peu fort ; Musset vivant n'aurait pas trouvé cela !

Que madame Krell nous pardonne ces critiques : entre spirites, également animés du désir de servir notre doctrine de salut, on se doit la vérité. Si nous ne la disions pas, nous ferions mal, car nous encouragerions la publication d'œuvres qui fournissent des armes dangereuses à nos amis. D'ailleurs nos éloges n'en acquièrent que plus de prix ; et ils sont acquis à la presque totalité des pièces en prose, qui constituent, nous le répétons, une des meilleures publications spirites que nous ayons lues.

Qu'on en juge par la citation suivante d'une admirable définition de la liberté, que nous trouvons page 224. Nous choisissons cette pièce à cause de sa brièveté.

V. Tournier.

Octobre 1874.

La liberté c'est le trésor incomparable qui ne peut être possédé qu'après l'acquisition de toutes les vertus, car elle en est la consécration et la récompense !

La liberté ne marche pas seule, il lui faut le brillant cortège des mérites du travail et du dévouement

La liberté, si on savait ce qu'elle est, ne serait pas sans cesse appelée par les hommes, comme une justification de ce qu'ils croient leurs droits. Ils sauraient que le devoir doit précéder le droit et non le suivre ; ils sauraient, pour conquérir cette liberté qu'ils appellent de tous leurs vœux, lui frayer le chemin, car la liberté est une reine, elle ne sait marcher que sur une route aplanie et sans dangers.

La liberté est une reine, ai-je dit, elle est aussi une mère, et elle ne peut vivre qu'au milieu d'enfants respectueux et bons !

La liberté, comme on la comprend au-delà de la tombe, c'est la sanctification et la fin d'un immense travail de perfectionnement. C'est la satisfaction, c'est la jouissance ; c'est la possibilité de tout, après avoir tout préparé et tout appris ! Avant donc d'appeler la liberté, il serait sage d'élaguer de la route qu'elle doit suivre tous les obstacles qui entravent sa marche.

La liberté est un fruit de l'arbre divin, mais on ne peut le cueillir qu'à l'automne, c'est-à-dire après le travail, la persévérance et la complète bonté !

Berryfr.

Étude sur l'article intitulé : l'Ermite du Michigan

(Revue de de juin 1876.)

Messieurs et chers frères,

12 octobre 1876.

Dans ma dernière lettre, je vous annonçais une appréciation sur l'étrange récit intitulé « L'ermite du Michigan. » Que cette histoire soit fantaisiste ou réelle, je crois le fait de l'occupation d'un corps par un Esprit étranger parfaitement possible. Ce qu'il y aurait de plus surprenant dans ce changement, c'est que l'Esprit usurpateur ait trouvé un corps lui convenant si bien à tous égards ; ce qui est assez rare, car une partie des malheureux qui finissent leurs jours dans des maisons d'aliénés sont des Esprits qui ont profité d'un trouble, d'une frayeur, pour s'emparer d'un corps évanoui, quelquefois dans l'intention d'exercer une vengeance personnelle, souvent pour se soustraire à des expiations qu'ils doivent subir dans le monde des Esprits.

Je me trouve aujourd'hui en face d'un cas de ce genre, et j'essaye de combattre le mal par le magnétisme. Le malade est un homme qui, grâce à de rares facultés intellectuelles, occupa jusqu'à l'âge de trente ans une place distinguée dans l'armée. A la suite d'un chagrin, il perdit subitement la

mémoire, le sentiment de la famille, etc. Il ne parle aujourd'hui qu'avec difficulté et de choses connues de lui seul ; ses yeux ne voient pas toujours les objets tels que nous les voyons. Il fuit des descriptions qui n'ont point de rapport avec les lieux qui nous environnent. Depuis plusieurs années, il est dans cet état. Les soins les plus assidus, les traitements les plus variés sont demeurés sans résultat. Peut-être ne serai-je pas plus heureuse que ceux qui m'ont précédée dans la tentative de cette guérison tant désirée par la famille, mais je crois cependant avoir découvert la cause du mal par la bouche même du malade, ou plutôt par l'Esprit qui le subjugue. Voyant un jour Louis (c'est le nom que je donnerai au malade) disposé à parler, je provoquai la conversation suivante en commençant par lui demander comment il se nommait. « Je ne m'en souviens pas, me dit-il. − D. Dites-mois alors qui vous êtes. − R. Je n'ai aucun souvenir du passé. − D. Mais vous êtes monsieur Louis. − R. Louis, oh ! il est bien loin d'ici ; je le vois quelquefois. − D. Ce n'est donc pas lui qui me parle. − R. Non. − D. Vous lui avez donc pris son corps. − R. Oui. − D. Dans quel but ? − R. Dans le but de me venger. »

Je fis alors entrevoir à cet Esprit combien il était coupable d'avoir agi ainsi, et lui conseillai de céder le corps qu'il occupait à son véritable propriétaire. « Je me trouve bien où je suis et j'y reste. − D. Et Louis. − R. Louis aussi se trouve bien, il voyage, et ne tient pas à revenir là (il désigna son corps). »

La difficulté consiste donc à arracher pour ainsi dire ces deux Esprits à l'état de bien-être dans lequel ils se trouvent.

La possession est plus grave que l'obsession, parce qu'il y a de part et d'autre accord, pour que les choses restent dans l'état actuel. Le magnétiseur peut profiter des rares moments de lucidité de l'obsédé, et se faire de ce dernier un auxiliaire puissant. Tandis que, dans le cas qui nous occupe, le possédé devient un ennemi de plus à combattre, car son esprit aime la liberté dont il jouit dans l'espace. Aussi, d'après le conseil de mes guides, la manière la plus efficace de lutter contre le mal est de faire, pendant la magnétisation, l'évocation de l'Esprit vagabond, afin de le rapprocher le plus souvent possible de son corps, et de lui démontrer combien il a tort de déserter ainsi sa demeure avant le terme de son existence. Mais il faut surtout s'attacher à le mettre en contact avec l'Esprit ravisseur, dans le but d'amener une réconciliation et de rétablir les choses dans l'ordre naturel.

La guérison est possible avec le temps et un traitement qui peut être long ; mais c'est surtout là que le magnétiseur doit agir prudemment, et par la persuasion plus que par la violence, car, en forçant, pour ainsi dire, un Esprit à sortir d'un corps avant que le véritable propriétaire soit disposé à y rentrer, il peut arriver à un dénouement fatal.

Grâce au rôle de médiateur que j'ai accepté, je puis constater depuis quelques jours chez mon malade un mieux soutenu.

Je ne crois pas être sortie de la question en donnant ces détails ; ils sont le fruit de mes observations.

J'ajouterai quelques mots sur la crise qui a eu lieu lorsque l'Esprit de Strand s'est emparé du corps du naufragé, et que le traducteur explique avec beaucoup de justesse. « Ce corps, dit-il, reproduisait fidèlement le spectacle d'un épileptique. » En effet, la crise épileptique n'est autre chose que le résultat de la lutte d'un ou plusieurs Esprits pour s'emparer d'un corps qu'ils ne peuvent subjuguer que momentanément. A l'appui de cela, je parlerai d'une pauvre fille que je magnétise en ce moment. Je la questionnais il y a deux jours sur la nature des sensations qu'elle éprouvait à l'approche de la crise. Elle me répondit qu'il lui semblait voir des fantômes se quereller pour la prendre ; qu'à un moment donné tous ces personnages arrivaient près d'elle, la terrassaient et qu'alors la crise commençait. Je crois que cet exemple est assez significatif dans sa simplicité pour m'abstenir d'en exposer d'autres qui seraient nombreux et non moins convaincants. J'ai donné mon opinion sur l'article « L'ermite de Michigan », et je crois qu'il serait bon que d'autres spirites donnassent aussi la leur, afin de pouvoir tirer de ces arguments réunis des lumières sur une chose aussi importante que celle dont nous nous occupons.

Agréez, messieurs, l'assurance de mes sentiments fraternels.

A. Boudin.

Procès du médium Élise Lechner, à Munich (Bavière)

Chers messieurs et frères en croyance,
En vous présentant mes cordiales et fraternelles salutations, je vous adresse un rapport sur ce qui se passe à Munich, concernant le spiritisme. Parmi les adeptes, bien peu osent ouvertement afficher leur croyance, et s'il y a beaucoup de médiums, bien peu méritent une entière confiance, car leurs pensées peu spirituelles attirent des invisibles encore attachés à la matière, ce qui nuit à notre doctrine plutôt que de lui faire du bien. Ma conviction est qu'ils resteront dans l'ombre comme ils le méritent, et je ne m'arrêterai pas plus longtemps sur ce sujet.
Madame veuve Elisa Lechner est un médium dont la vie est pure ; sa bonté et sa bienfaisance sont bien connues, car elle est charitable pour tous ; elle est honorée par tous les gens de bien. Elle est somnambule extatique, c'est-à-dire médium qui s'endort sous une influence spirituelle ; ses extases sont très remarquables et empreintes d'un grand caractère religieux, mais elle souffre énormément, car ses guides lui amènent des esprits arriérés, pour les éclairer. Elle ressent alors toutes les impressions que subissent ces malheureux, ce sont des scènes indescriptibles que vous devez connaître, que souvent les spectateurs ne peuvent supporter ; mais quand un esprit est convaincu de la vérité et qu'il revient à Dieu, le médium glorifie l'Eternel en des termes touchants et magnifiques, et son âme en extase semble se détacher de son corps pour aller voir les demeures éternelles ; son visage rayonne, il est radieux.
Chez notre sœur, il n'y a pas de séances régulières ; bien peu de personnes sont admises, car elle aime celles qui croient à la prière et ne viennent pas, guidées par une curiosité vaine. J'ai le bonheur d'assister à ces diverses manifestations, si intéressantes, si instructives ; aussi, je suis bien heureux quand je puis montrer à cette sœur, cette pauvre veuve, mon attachement sincère et mon amour fraternel.
Le médium a 54 ans, et depuis l'âge de 7 ans elle se connaît cette faculté qui a toujours grandi. Sa mère était médium, et par la voix de ses filles elle obtint une recette ou composition que les Esprits nommaient : *Huile spirituelle*, ajoutant que ce remède se répandrait comme le fait le *sable des mers*, qu'il aiderait à guérir des milliers de personnes pendant la peste et le choléra.
La mère ne donna cette prescription à ses filles qu'en mourant ; elle leur dit : « Enfants, conservez avec soin cette recette importante. » Comme elles n'y ajoutaient alors pas un grand intérêt, cet écrit fut placé dans une armoire.
Elles furent très malheureuses, et ce fait était complétement oublié, lorsque, après quelques années, étant dans un grand embarras, dénuées de tout, soit par leur mère ou des Esprits guides, elles reçurent ordre de chercher la recette et de faire la composition d'une manière bien précise ; que ce papier était à tel endroit. Cet ordre, donné au médium, étant à l'état d'extase, fut suivi, et, en effet, il retrouva la recette à laquelle il n'avait plus jamais pensé.
Le collège des médecins, après un examen attentif, lui donna la permission de fabriquer cette huile, après l'assentiment du gouvernement royal ; elle pouvait la déposer chez les pharmaciens ; le roi lui-même donna la faculté de vendre ce remède dans tous les pays, librement et sans dépôt. Elle guérit ainsi une foule de personnes atteintes de rhumatismes, crampes, blessures, névralgies etc. Plusieurs docteurs russes, hongrois et serbes, s'en servent pour les paralysies et autres maladies.
Monsieur F. D. demanda que la baronne Isabelle de X…, une grande dame qui était paralysée à tel point que les docteurs la déclaraient incurable, fût soignée par madame Elisa Lechner, qui accepta ; Dieu sait quelle fut la reconnaissance de cette malade ; elle devait être éternelle, si même sans marcher elle pouvait seulement s'asseoir. « C'est Dieu qui guérit, répondit le médium, priez avec moi et promettez d'être humble et serviable pour tous ; vous me remercierez si Dieu vous guérit ; surtout que pas un docteur, un seul, vous touche pendant le traitement ». La baronne promit solennellement de se conformer à ces prescriptions.
Ces Messieurs de la faculté étaient furieux, car, reconnaissant la valeur du remède employé par Elisa Lechner, ils disaient que, si elle réussissait, ils seraient déshonorés. Pendant que le médium agissait, ils trouvèrent le moyen de pénétrer auprès de la baronne, pour discréditer l'humble femme ;

la malade était surexcitée, très perplexe et, malgré les mauvais Esprits incarnés et désincarnés qui s'unissaient contre le médium, elle se trouvait mieux, réellement elle se sentait revivre.
Malgré le conseil des Esprits, la baronne, entourée par un monde d'influences qui obéissaient aux docteurs, se fit transporter aux bains de Reichenhall, où, néanmoins, elle voulut encore être soignée par Elisa Lechner à laquelle elle écrivait souvent de venir ; enfin elle marcha et, dès lors, elle ne donna plus signe de vie au médium. Les docteurs prétendirent avoir guéri ce cas extraordinaire, reniant la guérison faite par le médium. De là, lutte, et un jour, la police, lancée par la faculté, tomba inopinément dans le magasin de notre pauvre veuve, emportant les caisses remplies de fioles d'huile, les brisant avec brutalité en les mettant sur une voiture et laissant la malheureuse presque morte de douleur, car on la privait de tout son avoir.
Au tribunal, les magistrats dirent au médium de bien dures paroles qui étonnaient la foule accourue à ces débats, foule qui était considérablement diminuée, les huissiers ayant dit aux arrivants qu'ils venaient deux heures trop tôt ; de sorte que les trois quarts des débats s'étaient faits sans témoins et à voix basse ; le jugement seul fut rendu haute voix. I1 enlevait à la veuve Lechner le droit de vente, et une amende de dix marks avec les frais à sa charge. Le médecin de la direction de la police, docteur Franck, avait fait un témoignage, prêtant serment que la composition de l'huile spirituelle était ridicule. D'ailleurs, depuis la permission du droit de vente donnée par la faculté, il y avait l'empire allemand et les lois étaient changées disaient les juges.
Notre amie n'a pas accepté ce résultat et elle en a appelé, *pour gagner son procès* ; furieuse, la faculté et d'autres adversaires cachés allèrent devant la haute cour royale, où la loyauté du médium fut reconnue, où son droit de vente et de fabrique fut déclaré légal.
Une pauvre veuve, attaquée, dépouillée, ruinée par jalousie, a pu avec l'aide de Dieu et une confiance absolue en ses guides, déjouer les plans détestables des hommes les plus puissants du royaume de Bavière ; cette victoire semblait impossible à tous les habitants de Munich. Maintenant, les calomnies des anti-spirites, des matérialistes, des incrédules de tous ordres, tombent à néant et beaucoup qui n'auraient pas pensé à notre doctrine bien-aimée vont l'étudier par curiosité d'abord, par conviction ensuite.
La vérité laisse frapper durement ses défenseurs, il est vrai, mais c'est dans ce but : en faire des martyrs et féconder la voie par laquelle les hommes doivent passer pour mieux voir et entendre le Verbe éternel.
Serrons les rangs, frères de tous pays, unissons-nous ; que celui qui parmi nous est attaqué trouve partout un soutien, des frères qui comprennent la solidarité ; dès lors, liés comme la membrure d'un navire solide, les vagues soulevées par le vent ne se joueront contre nous que pour mieux nous guider au port.
Écoutons les voix de l'erraticité, et soyons humbles en ayant de l'énergie et de la volonté. Aidez à faire connaître ce procès, messieurs et frères ; que par l'organe de votre revue chacun apprenne à connaître une femme courageuse et dévouée, madame veuve Elise Lechner, qui mérite notre estime et notre respect.
Vivent l'amour universel, la vérité, la raison, la justice, qui nous rendront unis en formant de tous un seul et même Esprit.

Votre frère dévoué, Hugo Schuster.

Communications

Conseils. – Donner et Recevoir. (*Suite*.)
Médium, M. P.-C. L.
Dans un précédent article intitulé : *Donner et recevoir*, j'ai démontré que, après avoir reçu sans cesse, vous deviez donner beaucoup ; que, entre les Esprits dégagés de la matière et vous, il y avait un échange réciproque de fluides.

Le commerce invisible est bien plus important pour la vie universelle et pour l'avenir de l'humanité que le trafic matériel du négoce général de la terre, puisqu'il règle la marche progressive des mondes ; l'étudier pour mieux le régler, c'est notre devoir et notre droit.
Nos élèves poseront peut-être ce point d'interrogation : ... Quelle est la manière la plus sage, la plus efficace pour faire en sorte que ce que le cœur et l'esprit donnent, puisse arriver à son adresse ? Pour bien répondre, il me faut des explications précises, que je dois classer avec ordre ; les méthodes claires, pleines de concision furent toujours mon meilleur auxiliaire.
Première explication. − La loi essentielle, pour tout spirite sincère et studieux, c'est l'humilité devant Dieu, la charité en paroles et en action à l'égard de ses frères ; il doit aussi fuir la haine et l'animosité, ne jamais employer des paroles offensantes et rejeter jusqu'à l'intention qui peut aggraver la faute. Suivre fidèlement cette loi, c'est obtenir la pureté et une grande puissance d'émission fluidique, et ceux qui approchent l'observateur de ces principes sont soumis à son influence généreuse et bienfaisante.
Mais, me direz-vous encore, cette loi doit avoir d'autres conséquences ? Aussi ajouterai-je ce qui suit à cette première explication :
Ne ressemblez point à celui qui, pour vous parler, semble avoir le miel a la bouche, mais dont la langue devient égale à celle d'une vipère dès que vous n'êtes plus en face.
Souffrez et pardonnez à celui qui met à l'épreuve votre patience, c'est un instrument que vos guides ont placé sur votre route ; par lui, ils jugeront de la valeur morale que vous aurez acquise dans telle période de cette vie.
Si vous êtes puni injustement et accusé contrairement à la vérité, *ne bouchez pas votre entendement,* car vous seriez un esprit paresseux ; un cœur est bien grand quand il adopte la résignation, quand sa raison consent à l'obéissance.
De l'orgueil froissé naît la colère qui altère la santé, qui peut compromettre l'existence, car elle rejette le sage conseil, l'observation sensée ; si vous avez les qualités du cœur, la colère arrêtera votre élan vers le bien et vous laissera faire le mal. L'homme ne sera plus vicieux dès le jour où il ne se plaira plus à l'être.
Deuxième explication. − Dans une contestation quelle qu'elle soit, si vous voulez vous attirer l'estime entière des Esprits incarnés et désincarnés, amis de la vérité, de l'impartialité, soyez conciliants et désintéressés ; l'âme qui a une valeur réelle, une grandeur incontestable, doit pratiquer la charité spirite, c'est-à-dire *savoir toujours oublier les offenses*.
Avec l'amour de la vengeance, votre corps produit de mauvais fluides, et parmi eux ces émanations périspritales étrangères au bien ; ce sont elles qui engendrent les animosités vivaces, qui, si elles ne peuvent se satisfaire dans cette existence, se vengent dans l'autre vie par l'obsession, la possession. On peut dire des Esprits vindicatifs que le *venin survit à la mort de la bête* ; en tous cas, c'est de la part des mortels et des habitants de l'erraticité de redoutables et mutuelles vengeances pour l'avenir. Spirites, en dépassant le seuil du temple élevé par notre doctrine, laissez pour toujours les pensées mauvaises et importunes.
Le périsprit de l'homme, disposé pour des tendances fluidiques contraires à la simplicité, à l'indulgence, devient le plus grand ennemi du progrès ; sachez le rectifier en chassant la vanité, en appelant à votre aide l'abnégation, vertu qui vous oblige à rehausser vos adversaires et non à les éclipser.
Ne jugez pas avec sévérité, car vous seriez vous-même jugé sans pitié. Quand, avec la meilleure intention, vous réprimeriez le mal, vous deviendriez vous-même inexcusable si vous vous permettiez de faire ce que vous reprochez à autrui.
Heureux celui qui, en faisant la prière du soir, peut s'endormir sans arrière-pensée. La modération, l'amour sont des fruits divins.
Troisième explication. − Le règne de la paix et de la justice ne peut exister que par le dévouement complet de l'incarné à ses frères en épreuves et lorsque, pour eux, il sera toujours indulgent et bienveillant ; de ces principes découlent tous les devoirs imposés à la famille, à la société, à Dieu.

Chers élèves, réfléchissez bien que, par la réincarnation, *le sang rachète le principe intelligent*, et que l'Esprit délivre ensuite l'homme de la matière. Etudiez bien aussi cette pensée. « *Aimez bien pour être aimé,* » car elle est révolutionnaire à l'extrême dans le sens divin ; c'est elle qui donnera le règne de la charité, époque où le méchant se trouvera déplacé dans toutes les positions ; où les Esprits en révolte, fidèles à l'impureté, seront transportés sur des terres impures, elles-mêmes, qu'ils devront régénérer. 0 vous qui me conservez quelque estime, si, autour de vous, il y des âmes malades, soyez des médecins attentifs et vigilants ; n'ayez peur de la gangrène et sauvez le pauvre misérable, car celui que vous élevez vous élève de même par la solidarité.

Quatrième réflexion. − On ne peut avoir confiance complète dans un ennemi, ni communier par la pensée avec lui ; mais par la prière ardente, consciente, celle qui dégage le périsprit, il est toujours possible de lui envoyer des effluves agréables et bienveillantes ; imitez Dieu, le père qui veille sur tous les êtres, qui créa les soleils pour ranimer aussi bien le reptile infime que le coursier généreux.

A son insu, votre adversaire influencé dira de vous, en devinant votre pensée et vos actes : « Le Spiritisme doit être une grande et belle chose, puisque ses adeptes nous aiment sans avoir l'intention de nous humilier. » Ami, considère que cet ennemi est pour toi la pierre de touche infaillible ; par ce frottement fluidique, les Esprits tes guides jugent de la pureté de ton esprit, comme l'essayeur des métaux juge de la qualité de l'or sur l'empreinte laissée par lui sur la roche noire ; si ton corps spirituel montre par ce contact qu'il est puissant pour le bien, que sa chaleur active ne fut point diminuée par cette rencontre fluidique, remercie la main déloyale ou méchante qui te rend patient et résigné.

Apaiser la colère du frère égaré par le sacrifice d'une haine, c'est, comme l'a dit le Christ : *Aimer ses ennemis.*

Savoir supporter une injustice avec patience, c'est bien connaître la charité ; mieux vaut recevoir les coups que de trop bien les savoir donner. L'amour rapproche de Dieu, la *haine voile la vue de l'esprit*. Surtout point de duel, malheur à celui qui se fait juge dans sa propre cause, car il méprise le règne du Maître souverain, qui est fait de pacification et d'amour ; la réincarnation rachète toutes méprises humaines.

Le principe du bien et l'horreur du mal auront pris complétement possession du cœur de l'homme lorsque, en face des lois impuissantes à réprimer les passions mauvaises, il saura avec une volonté inébranlable avant de parler et d'agir, appliquer en toutes choses cet axiome antique : « Ne faites point aux autres ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fît. » Mon médium étant fatigué, je remets à une autre dictée le complément de ces conseils. Mes élèves, lisez avec attention et préconisez ces principes, et n’imitez pas ces hommes qui ont des yeux et des oreilles pour ne point voir ni entendre. Ces pensées sont le corollaire de cette proposition importante : *Donner et recevoir*.

(Un Esprit.)

Médium, madame Dufaure.

Petit troupeau de fidèles que nous trouvons réunis ici dans un esprit de recueillement et d'amour, salut ! Vous désirez abreuver votre âme aux sources vives de l'instruction et de la justice ? La justice et l'instruction vous seront données dans la mesure où vous les désirez. Oui, amis, au milieu des agitations et des tristesses de la vie, il est une douce oasis où vous, voyageurs terrestres, et nous pèlerins de l'erraticité, nous venons nous rafraîchir sous le regard de Dieu. Assis quelques instants sous les grands ombrages des espérances immortelles, nous nous entretenons ensemble, la main dans la main, pour ainsi dire, et, laissant au seuil de ces région charmantes les soucis qui forment ce que l'on appelle improprement la vie, nous jetons à travers la mort un coup d'œil investigateur pour y trouver cette paix que Jésus donne et qui ne ressemble point à celle du monde. Paix donc à vous, cœurs agités ou troublés, enfants de la terre et des cieux, parce que vous vous reposerez dans l'amour éternel et final ; paix à vous, Esprits anxieux de la recherche du vrai, penseurs au front pâli par les veilles prolongées, car le voile céleste s'écartera et le soleil de la science vous inondera de ses rayons ; paix à vous, pauvres âmes brisées par la douleur et l'épreuve ; paix à vous, qui regardez vers les hauts cieux, car, après ce creuset de larmes, vous traverserez les régions sereines où se

réunissent les vaillants champions du bien. Paix à vous, enfin, qui supportez l'injure et la calomnie sans les rendre ; paix à vous, qui pratiquez la tendresse de cœur et la fraternité ; à vous, qui jetez le voile de la charité sur les défauts d'autrui ; qui tendez une main, secourable à votre frère tombé, au lieu de le mépriser et de le pousser ainsi toujours plus au profond du bourbier. − Paix à vous tous, qui voulez le bien, l'amour, le pardon pour les autres et la sévérité des scrupules pour vous-mêmes.
− A des degrés divers, vous êtes les amis et les frères de Jésus et de tous ceux qui ont été trouvés dignes de souffrir pour la grande cause de la vérité.
Adieu, ou plutôt au revoir, frères ; nous sommes avec vous dans cette voie bénie.

Un Esprit ami.

Résultats obtenus par les spirites de Lille

A Messieurs les administrateurs de la société anonyme pour la continuation des œuvres spirites d'Allan Kardec, 7 rue de Lille, Paris.
Messieurs,
J'ai déjà eu plusieurs fois l'avantage de vous écrire pour vous donner connaissance de nos travaux que nous suspendons pendant quelques jours. Je profite de ces petites vacances pour vous en adresser un compte rendu un peu détaillé.
Nos principaux médiums sont deux dames, mesdames X. et Y., dont l'extrême souplesse et les remarquables aptitudes nous ont rendus témoins des phénomènes les plus variés.
Dans le début, nous n'obtenions que quelques communications par la table, par l'écriture. Des Esprits souffrants, connus ou inconnus de nous, se présentaient pour réclamer nos prières et nous décrire leur situation pénible. Nos guides spirituels venaient nous donner de sages conseils et des encouragements, nous poussant au bien de toutes leurs forces.
Mais pour remplir complétement nos soirées, nous devions assez souvent avoir recours à la lecture, à la conversation, à l'étude théorique de diverses questions. Bientôt, il nous fut conseillé de magnétiser madame Y., et dès ce moment nos études devinrent de plus en plus intéressantes. Cette dame, en effet, ne tarda pas à jouir de la vue des Esprits pendant ses sommeils magnétiques. C'est ainsi qu'elle put indiquer à la plupart d'entre nous quels sont les êtres invisibles qui veillent particulièrement sur eux, donnant des noms et décrivant des portraits de personnes décédées dont elle n'avait jamais entendu parler. Puis on lui fit voir des tableaux relatifs à nos existences antérieures, ce qui a été une véritable source d'instructions profitables, et nous a démontré que si nous sommes réunis ici-bas pour travailler de concert, ce n'est certes pas par l'effet du hasard. Nous avons acquis la certitude que déjà nous avions eu presque tous des rapports plus ou moins intimes dans d'autres vies. Tantôt très élevés, tantôt fort bas placés sur l'échelle sociale, nous avons appris, par les révélations qui nous ont été faites, que chacune de nos incarnations est la conséquence immédiate de la précédente, et que Dieu ne laisse jamais une bonne action sans récompense et une mauvaise sans punition.
Des personnages historiques se sont aussi montrés à la magnétisée (Henri VIII, François Ier, Triboulet, Jean Huss, Gilbert, Voltaire, Fréron et autres philosophes du dix-huitième siècle) amenés par nos guides, ou bien attirés par la sympathie et d'anciennes relations, mais toujours dans un but utile, soit pour donner, soit pour recevoir une leçon.
Souvent madame Y., dont le corps reste insensible, pendant que son esprit voyage dans l'espace d'où il nous rapporte de très curieux détails, nous a renseignés sur des parents ou amis morts, dont nous n'avions jamais eu de nouvelles. Maintes fois elle nous a révélé le contenu de lettres cachetées, et nous a prouvé d'une façon irrécusable qu'elle lisait dans nos plus secrètes pensées. A diverses reprises, elle a accompagné, en Esprit, un de nos amis, médecin, qu'on venait chercher tout à coup pour un malade, nous tenant au courant de tous les incidents de sa visite, incidents qu'il nous confirmait à son retour.

Cette dame nous a même prédit clairement un jour la mort prochaine d'un oncle de madame X., souffrant, il est vrai, mais pas assez pour laisser concevoir des inquiétudes immédiates, et la prédiction s'est réalisée rigoureusement.
De son côté, madame X., médium d'une impressionnabilité et d'une flexibilité excessives, s'endort parfois subitement sous une influence spirituelle et sert d'instrument à des Esprits qui s'emparent d'elle plus ou moins complétement. Ces Esprits lui font jouer un rôle ayant trait à quelque épisode de leurs incarnations. Les bons lui laissent une impression favorable, les mauvais, au contraire, la fatiguent beaucoup. Nous avons ainsi assisté à des scènes très émouvantes et quelquefois terribles. François 1er, Triboulet, le pape Alexandre VI (Borgia), Marie-Antoinette et bien d'autres moins connus que je ne puis citer, sont venus successivement et spontanément nous faire connaître leurs souffrances, leurs remords ou leurs regrets.
Mais ce qui est peut-être plus remarquable, ce sont de véritables scènes de comédie ou de tragédie dont les acteurs sont mesdames X. et Y., toutes deux possédées ou simplement inspirées par des personnages différents. Nous avons eu de cette manière de vrais petits drames, des incidents du plus haut comique, des dialogues pleins d'esprit et enfin mille choses intéressantes qui nous touchent de près ou de loin, car les Esprits semblent avoir pris à tâche de ne rien nous donner d'inutile.
Tout cela peut paraître fort étrange, mais je ne vous dis que l'exacte vérité, et je n'ai nullement à défendre ici la bonne foi de nos médiums qui est absolue et hors de toute contestation. Il est bien évident d'ailleurs qu'ils agissent passivement et sont souvent surpris et même stupéfaits lorsqu'à leur réveil on leur raconte ce qu'ils ont dit ou ce qu'ils ont fait.
Dans le courant du mois de janvier de cette année, nos guides nous ont annoncé que la médiumnité de madame Y. allait se transformer sous peu et qu'elle allait devenir voyante au verre d'eau. C'est en effet ce qui n'a pas tardé à s'accomplir. Madame Y. a commence par voir des personnages isolés, répondant quelquefois par signes aux questions qu'on leur faisait. Puis sous ses yeux étonnés se sont déroulés des tableaux animés, représentant des allégories comme celles de madame Bourdin, des mondes supérieurs on inférieurs à la terre avec leur flore et leurs habitants, enfin des scènes se rapportant toujours à nos existences antérieures.
Je ne puis entrer à ce sujet dans des détails trop circonstanciés. Cela d'abord m'entraînerait trop loin, et ensuite la plupart de ces révélations sont trop personnelles et trop intimes pour pouvoir vous intéresser. Je me contenterai de vous dire que madame Y. nous a fait connaître, par ce moyen, des noms, des dates reconnues exactes après recherches, et même un jour des vers en vieux français du seizième siècle, qui apparurent écrit fluidiquement au fond du verre et qu'elle déchiffrait mot à mot.

(*A suivre*.)

Nécrologie

Nous avons la douleur d'annoncer la mort de l'épouse de M. Vautier, adepte fervent du Spiritisme et membre de notre Conseil d'administration. Notre collègue avait puisé les principes de la doctrine auprès de son père, spirite de la première heure, et ami d'Allan Kardec. Dès lors cette famille tout entière fut amenée à notre foi.
C'est au sein d'un bonheur aussi parfait qu'on peut l'espérer sur la terre, que madame Vautier, dont l'épreuve terrestre était terminée, fut rappelée dans le monde de l'erraticité le 27 septembre dernier, à l'âge de 28 ans.
La veille, au soir, un ami incarné, traversant l'espace, après s'être endormi, était venu visiter, en Esprit, la jeune malade. Celle-ci, dont le dégagement s'opérait déjà, n'eut pas de peine à le reconnaître, et son âme s'élança au-devant de l'aimable visiteur que l'Esprit Demeure, leur protecteur commun, accompagnait pour cet adieu suprême.
Ce fait, si réel pourtant, pourrait être taxé de fantaisie, si un médium voyant, se trouvant dans la maison, n'eût contemplé ce tableau et ne l'eût reproduit dans tous ses détails. Le corps fluidique de

la mourante était blanc, lumineux ; celui de l'Esprit du docteur Demeure resplendissait. L'entretien entre les trois Esprits, dont deux encore incarnés, étonnait le médium, qui ne pouvait comprendre pourquoi la joie se manifestait chez eux, tandis qu'à quelques pas, dans la chambre voisine, régnait une tristesse profonde. Depuis ce moment la malade resta insensible, muette, et vers le matin elle rendait le dernier soupir.

Souvent, à l'heure où l'âme se dégage, le guide spirituel de l'esprit ignorant couvre sa dépouille mortelle d'un voile fluidique pour que l'âme s'en éloigne et ne soit plus attirée vers elle. C'est qu'en effet elle quitte à regret cet instrument de ses manifestations terrestres ; l'asile aimé qu'elle s'est construit avec tant de sollicitude, elle le contemple longtemps encore avant de le quitter pour toujours. Mais le Spirite instruit du mystère de la mort s'élève et prend, sans regret, son vol à travers l'espace quand se rompt le dernier lien qui le retenait captif.

Mus par une même intuition, M. Vautier à Pantin et madame Leymarie à Paris, eurent la pensée d'entourer cette chère dépouille de verdure et de fleurs. On a su depuis, par une communication de notre sœur bien-aimée, que cette attention accomplissait un vœu qui lui avait été cher ; elle avait toujours désiré, sans le dire, que son corps endormi du dernier sommeil fût dérobé sous des fleurs.

Le vendredi 29 septembre, un cortège, nombreux et sympathique accompagnait à leur dernier asile les restes mortels de notre sœur. Un ami dévoué, absent pour cas de force majeure avait exprimé par écrit ses regrets et son tendre souvenir ; et, telles sont les consolations et les espérances offertes par la doctrine Spirite à nos douleurs humaines, que M. Vautier, sur la tombe même de sa bien-aimée, a pu lire, d'une voix ferme, cet hommage rendu à sa mémoire et témoigner ainsi que pour lui la mort n'existe point, et que ce départ prématuré demeure impuissant à le séparer de celle qu'il a tant chérie ici-bas. Cet adieu touchant, que nous reproduisons ici, ce courage inouï d'un époux si cruellement frappé, émurent vivement les assistants, dont la plupart ne pouvant maitriser leur émotion, laissaient couler leurs larmes. A cette heure, sans doute, des Esprits amis venaient mêler leur sympathie à la nôtre, nous pénétrer de leurs effluves et introduire notre sœur dans sa vraie patrie. Allan-Kardec était parmi eux, nous n'en doutons pas ; combien ne devait-il pas être heureux de voir l'aurore spirituelle se lever sur la terre !

« Comme le moissonneur pour les épis mûrs, la mort emploie la faux rapide. Ce corps que nous confions à la terre était l'enveloppe d'une âme pure, bonne, dévouée ; chez madame Vautier, le sens moral, cette richesse intellectuelle des bons, était d'une rare élévation, mais le Créateur qui aime les Justes a rappelé à lui cette aimable et douce mère de famille.

Ceci n'est point un paradoxe, mais bien une exacte vérité, croyez-le, ô vous qui nous entendez, quarante millions d'âmes disséminées sur tous les points du globe partagent nos croyances. M. et madame Vautier étaient tous deux convaincus que la mort, à quelque heure de la vie qu'elle nous surprenne, est un acte profondément rationnel, juste, comme tout ce qui émane de Dieu.

Au point de vue purement humain, on est tenté de dire : Voyez, elle possédait tout ce qui peut rendre une femme heureuse, chérie de son mari, mère de deux adorables petits enfants, entourée de beaucoup d'amis, ne se connaissant pas un ennemi ; pourtant elle est partie à la fleur de l'âge et lorsque tout lui souriait, c'est l'âme de la maison que la mort emporte froidement. Eh bien ! ni la morte ni son compagnon d'épreuves n'ont faibli devant cette séparation ; ils l'ont acceptée parce qu'elle doit toujours avoir lieu tôt ou tard ; parce que depuis longtemps ils se sont préparés à cette affliction certaine. La mort est pour eux le simple passage d'une existence à une autre ; c'est la transformation de la chrysalide humaine qui prend des ailes et s'en va rejoindre nos bien-aimés disparus, ces Esprits frères qui l'attendent au seuil de la véritable vie.

Près du foyer qui lui semble désert, l'époux sait qu'il ne sera pas seul. Aussi combien est profonde sa sérénité. S'il verse des larmes, c'est que l'humanité paye son tribut à la matière qui s'en va pour se désagréger et se prêter à de nouvelles manifestations de la vie. L'être intelligent sait que l'absente ne l'a point abandonné, qu'elle l'enveloppe des effluves de son amour, qu'à son appel elle viendra pour lui dire : Courage, ami, mon époux et mon frère ; je t'ai laissé deux petits anges, mais je vais t'aider à les conduire dans la voie du bien, et ta lourde charge en sera allégée ; je t'apporterai la consolation morale qui guérit toute douleur, le conseil de la bien-aimée pour diriger nos enfants dans le rude

sentier de la vie, où chacun porte péniblement la croix que Dieu lui donne. Heureux qui le fait avec calme et courage, avec cette joie d'être utile aux siens et aux autres, celui qui, comme notre sœur, pratique la charité en paroles et en actions, se reconnaissant solidaire de tous ceux qui luttent. Notre croyance si consolante donne cette force ; elle seule nous initie sagement aux vérités éternelles.
Madame Vautier, ange gardien, vous êtes dans la vie active, vous allez plus que jamais travailler au bien de tous. Protégez les vôtres, protégez-nous ! »
Fait curieux à noter, c'est que M. Vautier était préoccupé de composer une épitaphe pour sa chère compagne, lorsqu'un spirite Belge adressa a la rédaction de la *Revue Spirite*, et sous le secret de l'anonyme, les vers suivants tout à fait inattendus et qui répondent si bien à la circonstance.
Ces vers figureront sûrement sur la tombe de notre amie.

Quittant le lourd fardeau qui suit sa destinée,
Son âme dans l'espace infini s'est lancée ;
Libre de toute chaîne elle a pris son essor
Pour errer près de nous et nous aimer encor.

Il faut donc de la mort que nul ne se désole ;
Comme de sa prison le papillon s'envole
Et, dans sa liberté, va caresser les fleurs ;
Ainsi l'esprit aimé nous calme, nous console,
Et de nos tristes yeux vient essuyer les pleurs...

Madame Bourdin, vivement émue en apprenant le départ de cette amie si chère, s'est recueillie médianimiquement et a obtenu au verre d'eau la communication suivante :
6 octobre 1876.
Madame Vautier apparaît soutenue par un Esprit d'un ordre très élevé qui a l'air de la traiter en convalescente. Madame Vautier s'exprime ainsi :
« Mes chères amies, je sors des bras de la mort ; son étreinte a été pénible parce que je laissais derrière moi tous ceux que j'aime. Je savais bien cependant que je pourrais les voir et les entourer de tout mon amour ; mais ce moment inconnu qui nous transporte avec une force devant laquelle rien ne résiste, d'un monde à l'autre, ce moment impressionne douloureusement ; il semble qu'un abîme nous sépare, et que des dangers innombrables nous menacent. Cependant ce pas est fait, et je remercie Dieu de m'avoir éclairée sur cette route nouvelle où tant d'Esprits s'égarent encore ; les Spirites ont des amis dans le monde des Esprits, aussi me suis-je vue entourée de toutes parts lorsque je suis revenue de mon évanouissement, et je me suis sentie soutenue, puis transportée dans un lieu de repos. Mais votre sympathie m'a attirée ; j'ai pensé qu'en vous adressant ces quelques paroles, vous pourriez dire à mon mari, à mes chers enfants, que vous m'avez vue. J'ai parlé à d'autres médiums, m'ont-ils entendue ? Je ne sais. Je me sentais moins bien disposée, moins familiarisée que maintenant. Il faut vraiment quelques jours pour s'acclimater dans cette nouvelle patrie.
Dites à ceux que j'aime que je les entourerai de toute ma sollicitude, mais que je les supplie de ne pas pleurer. J'aime à revoir chez moi cette gaieté franche qui y régnait pendant ma vie ; je me plairai mieux au milieu des miens lorsque je verrai le sourire sur leurs lèvres. Mes pauvres petits enfants, comme je vais les embrasser tous les soirs à l'heure de leur repos ! Qu'ils prient pour leur mère, mais que notre séparation ne soit pas pour eux un sujet de tristesse.
Adieu, chères amies, je ne puis vous parler davantage ce soir.
Me permettrez-vous de me communiquer à vous quelquefois ? »

Nous venons d'apprendre le décès de mademoiselle E. Couret, résidant à Toulon, auteur du *Chateau du Bonheur*, dont il est parlé *Revue Spirite*, 1874, p. 323.

C'était une personne instruite, distinguée, que des revers de fortune avaient considérablement éprouvée sans entamer aucunement l'amabilité et l'élévation d'un esprit bien au-dessus des misères d'ici-bas.
Dans ces derniers temps, sa situation était devenue plus précaire encore, et elle priait pour trouver une position, lorsque Dieu l'écouta, et sans douleurs, en quelques heures, l'appela à lui.

Correspondance

Nous recevons de M. Bonnemère, homme de lettres, frère connu de la grande famille spirite, la communication suivante, que nous nous empressons de mettre sous les yeux de nos lecteurs :
Louerre, 15 septembre 1876.
Monsieur,
Je crois être agréable à vos lecteurs en leur signalant des phénomènes qui ont ceci de particulier, qu'ils se produisent parallèlement, et identiquement semblables, dans le même temps et dans deux provinces limitrophes, en Bretagne et en Anjou.
Il y a trois semaines ; je me trouvais dans cette partie de l'Anjou à, laquelle, bien qu'elle soit de Maine-et-Loire, nous donnons le nom de Vendée, parce qu'elle fut le principal théâtre de la formidable insurrection de 1793. Malade, je fis appeler le médecin de la petite ville voisine, et il me raconta que non loin de chez moi, dans la commune d'Andrezé, il y avait une maison dans laquelle il pleuvait des pierres, sans qu'il fût possible de s'expliquer comment ni pourquoi cela arrivait ainsi.
On est grandement dévot dans notre Bocage vendéen et l'on fait volontiers intervenir messire Satanas jusque dans le détail et le menu des événements qui nous arrivent. Les prêtres accoururent, exorcisèrent, prodiguèrent l'eau bénite : ils y perdirent leur latin. Les gendarmes furent ensuite appelés à la rescousse : le bras séculier fut également impuissant et les pierres n'en tinrent nul compte. Par malheur, mon état de santé ne me permettait pas d'aller me renseigner plus exactement sur les lieux, et dès que j'entrai en convalescence, d'assez graves intérêts me rappelèrent dans une autre partie du département.
C'est là que je reçus deux lettres qui m'étaient adressées des Côtes-du-Nord, dans lesquelles deux personnes dont je ne puis révoquer en doute le témoignage me rendaient compte de ce qui se passait auprès d'elles, sous leurs yeux. Je transcris quelques extraits de ces deux lettres :
« ..... Je voulais aussi, m'écrit le premier de mes correspondants, voir deux maisons où d'étranges phénomènes se produisent. Des pierres en grand nombre y sont lancées dans l'intérieur par une étroite fenêtre. D'autres passent à travers le plancher, qui est en parfait état, ou semblent s'élancer des meubles fermés. Malgré tous les exorcismes, ces deux maisons sont devenues absolument inhabitables. Malheureusement, en ma présence, il ne s'est rien produit. L'heure et le jour étaient défavorables. J'ai recueilli le témoignage de beaucoup de personnes qui ont vu maintes fois le fait se répéter. Le clergé déclare qu'il n'y comprend rien. Hier, un recteur, accompagné de six autres prêtres, a ordonné de ramasser quelques-unes de ces pierres et de les faire bouillir pendant une heure. J'ignore si c'est un ressouvenir des épreuves par l'eau bouillante du moyen âge. Ce qu'il y a de certain, c'est que les pierres n'ont pas surnagé, qu'elles ne se sont pas dissoutes et que l'on a retiré de la chaudière du granit pur, tel que notre pauvre terre de Bretagne le prodigue en trop grande quantité. On a placé aussi dans une chambre une statuette de Notre-Dame de Lourdes : l'aérolithie a poursuivi le cours de ses fredaines, et le lapidement des deux logis a continué de plus belle.
L'une des deux maisons hantées est déserte. Les plats, la baratte en terre y ayant été brisés, les habitants ayant même reçu des coups, on a battu en retraite. Je te porterai un échantillon des pierres. Leur poids est quelquefois assez considérable. Il semble que, dans l'une des maisons au moins, on prenne les projectiles dans le mur même. Il semble aussi que les phénomènes aient des heures et des jours privilégiés. Le village de Kermar'ch de Plouguernevel, où la chose a lieu, se compose de plusieurs maisons. Deux seulement sont visitées par les Esprits. Les autres n'ont pas l'air de s'en

ressentir. Pourtant devant une habitation qui est en face de l'une d'elles, il est tombé quelques pierres. J'ai fait causer beaucoup de personnes... Le fait le plus curieux, selon moi, et qui m'a été attesté sur les lieux, c'est que les pierres paraissent tomber d'un plancher qui est en fort bon état. Elles passent à travers. Elles semblent sortir des meubles, des couettes du lit, de partout enfin... »
Voici maintenant la seconde lettre, qui confirme la première et donne quelques détails nouveaux :
«.... Depuis trois mois, dans une petite maison touchant presque à celle que nous faisons bâtir à Plouguernevel, il se produit une grêle de pierres, sans qu'il soit possible de découvrir comment elles sont lancées. Elles arrivent dans la maison par une petite lucarne, par le plancher, par la cheminée. Un bonhomme et une bonne femme qui habitaient la maison en étaient assaillis et affolés de peur, si bien qu'ils ont vidé les lieux. Vous connaissez les lits-armoires de nos paysans. Eh bien ! ces braves gens, couchés, leurs rideaux bien fermés, recevaient encore des pierres. Depuis qu'ils ont quitté leur logis, les faits se produisent dans une maison voisine. Tout le village est en émoi ; le seuil des autres habitations est encombré de pierres le matin, et ces phénomènes se passent en plein jour, à une heure, et de cinq à six heures du soir, le vendredi et le samedi, principalement. Notre fermier a reçu une pierre qui lui a effleuré l'épaule. Le charpentier et le maçon, qui travaillent à notre maison, en ont reçu également. Yves-Marie en a vu une qui semblait sortir de la cheminée, et qui est venue rouler à ses pieds. Vous savez qu'il y a à Plouguernevel un séminaire important. Tous les prêtres et professeurs viennent chaque jour visiter cette maison... ils s'y rendent toujours sept à la fois. Pourquoi sept ? ... »
... Comme bien vous pensez, aucun de ces braves gens n'a jamais entendu parler de spiritisme. Notre Yves-Marie m'a dit cependant que ce ne pouvait être que des Esprits, attendu que la maison étant aujourd'hui complétement vide, il est aisé de voir que les vivants n'y sont pour rien. D'autres mettent le tout sur le dos des *Corrigans* et des *Poulpiquets,* ces lutins familiers si connus, − de réputation, − en Bretagne, et qui hantent les demeures qui sont à leur convenance... »
Si vous désirez de plus amples renseignements, je pourrai vous les obtenir.
Bien cordialement à vous,

E. Bonnemère.

Ce que me dit la raison

Voir la Revue de septembre, page 286.
Un officier supérieur de l'armée anglaise, dont nous tenons le nom et l'adresse, nous envoie les lignes suivantes avec prière de les publier :
La raison me dit à moi que Dieu est infini, l'homme fini, et que, entre l'infini et le fini, il n'y a pas de comparaison, pas de mesure possible ; par conséquent, quoique le fini se développe sans cesse, il ne peut jamais atteindre à l'infini. L'homme ne saurait devenir Dieu. Même ceux que nous appelons purs Esprits doivent continuer à progresser toujours, en augmentant leur somme de connaissances, de pouvoir, de bonheur et de gloire durant toute l'éternité. La perfection absolue appartient au Créateur seul ; la créature ne peut arriver qu'à une perfection relative (quoique susceptible d'un accroissement progressif et constant). C'est comme les *Asymptotes de l'Hyperbole* qui tendent toujours à se rapprocher sans pouvoir jamais se joindre. Et puis, ni l'existence de Dieu, ni celle de l'homme, ne sont une vie de *Sisyphe*, descendant et remontant sans relâche. Il y a progression continuelle, mais point de rétrogradation.

Un spirite anglais.
Septembre 1876.

Pour traduction conforme : M. Henebry.

Art magic

Il vient de paraître, aux Etats-Unis, sans nom d'auteur, mais sous le patronage de madame Emma Hardinge Britten, un ouvrage important intitulé : *Art magic.*
L'auteur, paraît-il, est un Européen qui depuis une quarantaine d'années parcourt le monde dans l'unique but d'étudier, tant dans les vestiges du passé que dans les témoignages du présent, tout ce qui, directement ou indirectement, se rapporte à la science spirite, et qui (l'auteur) serait effectivement parvenu à recueillir des notions ainsi qu'à pouvoir formuler des théories jusqu'ici inédites.
C'est le résultat de ses travaux qu'il aurait publié sous le nom *d'Art magic,* ou *Magie,* non avec l'acception qu'on donne vulgairement à ce mot, mais parce qu'il est l'appellation que les anciens philosophes de l'Orient, les *Mages,* donnaient à la science universelle qu'ils professaient.
L'ouvrage ayant été, il faut le dire, édité dans d'assez singulières conditions (auteur anonyme, et à 500 exemplaires seulement, souscrits d'avance), fit et fait encore quelque bruit dans les pays saxons, y a même déjà subi quelques attaques, auxquelles, nous en convenons, madame Hardinge Britten a répondu de *main de maître.*
Nous avons lu *Art magic* avec la plus grande attention, et nous pouvons déclarer, sur-le-champ, qu'il est, pour le moins, éminemment intéressant.
Nous comptons en donner incessamment sinon une analyse complète, du moins un compte rendu suffisamment détaillé.
Il nous suffira de dire, pour le moment, que nous n'estimons pas avoir perdu le temps employé à traduire un volume de près de 500 pages, et à résumer cette traduction dans une notice qui sera ultérieurement déposée dans les bureaux de la *Revue,* à la disposition de nos amis.

D. A. C.

Bibliographie

La deuxième édition de la correspondance inédite de Lavater avec l'impératrice Marie de Russie, sur l'avenir de l'âme, vient de paraître à la Librairie spirite.
Cette correspondance offre un double intérêt, en raison de la haute position des personnages auxquels elle était adressée et de la spécialité de son objet.
Ces lettres prouvent que la croyance à la possibilité des rapports, entre le monde spirituel et le monde matériel, germait en Europe dès la fin du siècle dernier, et que, non-seulement le célèbre philosophe allemand avait la conviction de ces rapports, mais les termes mêmes de sa correspondance ne permettent pas de douter que ces idées ne fussent partagées par l'empereur et l'impératrice, puisqu'en écrivant à celle-ci il ne faisait que répondre au désir qu'elle lui avait exprimé.
Cette brochure, épuisée depuis un an, nous était continuellement demandée, et c'est pour satisfaire au désir de nos lecteurs que nous avons fait imprimer cette seconde édition.

Mademoiselle Élisa Arnaud, de Fleury, près Coursan (Aude), vient d'éditer une brochure intitulée : *Réfutation du livre de monsieur l'abbé Fresquet,* qui avait pour titre : *Le Spiritisme démasqué et jugé.*
Cette brochure, de 68 pages, est bien écrite ; elle offre un grand intérêt ; notre sœur en croyance réfute avec esprit et met à néant les arguments mensongers, les histoires fantaisistes que l'abbé Fresquet s'était plu à raconter, croyant ainsi arrêter la marche du Spiritisme dans cette contrée du Midi, où réside M. Geoffre, notre digne médium guérisseur, dont le procès récent de Narbonne vient de faire connaître le désintéressement et révéler la sublime charité.

Cette réfutation est remarquable par la logique qu'elle renferme. L'auteur, en l'écrivant, avait surtout pour but de ramener au Spiritisme ceux qui auraient pu s'en éloigner depuis le pamphlet du desservant de Fleury et du procès de notre frère Geoffre. Aussi nous adressons nos félicitations à notre sœur pour la foi spirite qui l'anime, et surtout pour son courage à défendre notre doctrine quand des détracteurs malveillants l'attaquent sans en connaître les principes.

Le troisième numéro de la seconde année de la *Revue psychologique expérimentale*, publiée par M. le docteur Puel, vient de paraître chez l'auteur, boulevard Beaumarchais, 73, à Paris.
Cette Revue, très intéressante, publiée en 1874 à des intervalles irréguliers, reparaît aujourd'hui sous une forme périodique. Elle comprend des études sur le sommeil, le somnambulisme, l'hypnotisme, le Spiritualisme et la psychologie comparée.
Ce numéro contient un article fort remarquable sur la psychologie expérimentale. M. Puel, vaillant défenseur du Spiritualisme, a toute notre sympathie.

Le plus proche degré de la science, tel est le titre d'une brochure qui vient de paraître à Bruxelles, par Ed. Lœwenthal, traduite de l'allemand, par F. Hauck.
L'auteur divise son système philosophique en quatre parties :
1° La loi du commencement de l'existence et celle du plus haut être.
2° La loi de la continuité des formes d'existence.
3° Principes de la physiologie de l'âme et de l'esprit.
4° Psycho-physique phénoménale et expérimentale.
La brochure, contenant 24 pages, se termine par des citations de quelques penseurs célèbres ; les spirites la liront avec intérêt.

Nous avons rendu compte, dernièrement, de *l'Étude sur le magnétisme animal* par M. de Fleurville.
Cet ouvrage est utile aux magnétiseurs et aux magnétisés, parce qu'il leur signale les précautions à prendre pour éviter des accidents ou une fatigue inutile.
On le recommande à tous ceux qui veulent consulter des somnambules, car il leur indique une certaine quantité de causes d'erreurs, et ce qu'on doit faire pour échapper à ces erreurs trop souvent imprévues et involontaires.
Enfin, cette étude est, pour ainsi dire, un intermédiaire entre le magnétisme animal et le Spiritisme.

Décembre 1876

La tombe d'Allan Kardec, le jour des morts

Des journaux qui, certes, ne sont point partisans de la doctrine spirite, nous apprennent un fait de nature à nous satisfaire ; c'est que, le jour de la Toussaint, la tombe de notre bien-aimé maître Allan Kardec a été la plus visitée du cimetière où il repose.
Ce fait nous avait suggéré quelques réflexions destinées à figurer ici, lorsque M. Algol nous adressa la lettre ci-dessous contenant quelques citations textuelles d'un article ayant trait à la fête des Morts, et tombé d'une plume célèbre qui se croit anti-spirite, mais dont les interrogations et les doutes sont tellement concluants en faveur de notre doctrine qu'il devient superflu d'y rien ajouter.
Disons seulement que l'éclatant hommage rendu à la mémoire du grand initiateur, prouve que la lumière s'affirme et s'impose ; elle vient proclamer la vie dans le domaine même de la mort. Lentement, graduellement, elle dissipera les ténèbres de l'ignorance et les hostilités du parti pris. Combien de siècles mettra-t-elle à l'accomplissement de ce grand œuvre ?... Qu'importe ! Elle a le temps d'arriver, car outre les jours actuels elle possède l'avenir d'outre-tombe qui s'appelle l'éternité.

Le Spiritisme et la presse.
L'Homme libre, nouveau journal, qui a pour directeur politique Louis Blanc, consacre chaque jour sous ce titre *Les Mœurs*, plusieurs colonnes à des causeries qui ne sont pas dénuées de valeur et d'intérêt. Le numéro du 3 novembre traitait un sujet de circonstance, la fête des Morts, sujet banal aux yeux d'un grand nombre, c'est possible, mais qu'y a-t-il de plus banal que la mort elle-même qui vient sans cesse nous rappeler que nous ne sommes pas seulement citoyens de ce monde borné, mais citoyens du monde infini ? Ecoutez les pensées d'un sceptique, qui, à le bien entendre, ne demanderait pas mieux que de croire :
« En ce jour du 2 novembre, où la nature en deuil rappelle à l'homme les tristesses de la vie, et qu'il est des *larmes dans les choses*, malheur à celui qui n'entend nulle plainte sourde dans son âme : celui-là n'a jamais aimé !
− Ah ! quiconque a vécu se trouve avoir senti la douleur d'une séparation éternelle. C'était le frère ou l'ami qui nous tenaient la main ; le père ou la mère qui nous donnèrent leur sang ; le fils ou la fille à qui nous avions donné le nôtre ; l'époux ou l'épouse qui furent la chair de notre chair et l'âme de notre âme.
Et maintenant où sont-ils ?... Où sont-ils les bien-aimés ?...
Question éternelle, posée par les générations qui se remplacent sur le globe comme se remplacent les feuilles des bois. La feuille roule sur le sol ; les eaux du ciel la décomposent, les racines de l'arbre s'en assimilent la substance : elle redevient verdure. Poussière, l'homme retourne à la poussière ; son corps devient « ce je ne sais quoi » dont parle Bossuet, « qui n'a plus de nom dans aucune langue ; mais ce qui en lui, a senti, souffert, pensé, aimé, ce cœur, cette âme, ce *moi*, cette conscience, que sont-ils devenus ? »
L'auteur parle de séparation éternelle, puis il hésite et semble repousser cette idée, puisqu'il se demande ce que devient l'âme après la mort du corps. Il voit bien que celui-ci est poussière et retourne à la poussière, mais son opinion n'est pas arrêtée sur le sort de ce cœur qui a pensé, aimé et souffert. − Question éternelle, dit-il, oui, mais à laquelle le Spiritisme répond.
Après avoir dépeint les coutumes de différentes contrées de la France qui consacrent le culte des morts, l'écrivain ajoute ces réflexions :
« Partout ainsi, au grand et mystérieux problème de la mort, que seuls quelques voluptueux isolés veulent éviter en vain, partout les races entières ont cherché et fourni une réponse. Là, souriante ;

ici, lugubre. Et, chez tous les peuples, dans toutes les religions, l'idéal de la mort nous révèle l'idéal même qu'on s'est fait de la vie. »
Plus loin, parlant de la crémation :
« Ah ! s'écrie-t-il, vienne enfin le mode de l'antique crémation, et chaque famille pourra recueillir dans des urnes, placer dans des jardins ou dans le temple intime de sa demeure les cendres de ceux qui nous furent chers ! L'idée du trépas, qui d'ordinaire épouvante, nous deviendrait ainsi plus familière et plus douce. »
Vous souhaiteriez d'avoir des cendres de vos morts ; mais la main sur la conscience, ne souhaiteriez-vous pas davantage de sentir leur présence réelle en esprit, et de pouvoir aimer encore ceux que vous croyez à jamais perdus ? Vous demandez de la poussière : le Spiritisme vous offre plus, il vous offre des âmes, et cependant vous vous obstinez à ne pas vouloir l'entendre, semblables en cela à ces gens qui se plaignent d'être malades, et repoussent les remèdes qui pourraient les guérir. − Quels sont les plus fous des spirites ou de ceux qui leur octroient si facilement cette épithète ?
Voici une déclaration qui serait prophétique, si elle n'annonçait un événement depuis longtemps en voie d'accomplissement :
« La religion a pris sa base sur les tombes, et *la religion des morts*, qui fut la première, sera *aussi la dernière.* − Le peuple parisien en donne l'exemple. − Quel est, en cela, le vrai rôle de la philosophie ? Débarrasser les croyances des superstitions et des rites qui les enlaidissent ; mais la philosophie s'arrête sur le seuil de l'inconnu. Alors, dans son inaltérable soif de connaître, l'âme humaine s'élance plus loin. Elle s'élance vers ceux qui ont passé, dans ce monde, comme des astres, laissant la lumière de leur esprit, la chaleur de leur sentiment, et elle leur consacre son culte et sa foi.
Culte des morts : religion qui repousse toute immixtion et tyrannie sacerdotale ! Est-il besoin d'un intermédiaire entre nous et ceux que nous avons aimés ? Non, non ; cela seul troublerait l'intimité de notre entretien mystérieux. De *cet entretien qui va de l'âme à l'âme*, que nul prêtre n'en profane la sainteté. »
Les morts et les Esprits étant pour nous une même chose, si dans les lignes qui précèdent nous substituons le mot *Esprits* au mot *morts*, nous aurons, à peu de chose près, une profession de foi spirite. − L'auteur s'en doutait-il ? − Laissons-le poursuivre :
Culte des morts, religion de la famille ! Qu'on se rappelle l'origine des dieux Lares et Pénates, ces gardiens du foyer chez les peuples d'autrefois. Ces dieux ne les avons-nous plus ?
Le grand poète Victor Hugo nous disait : Si vous venez un jour à Jersey, vous pourrez voir, dans la salle à manger, un grand fauteuil en chêne, sur lequel sont inscrits ces mots : *sella mortuorum*. C'est la chaise des ancêtres. Elle a sa place à un bout de table. Personne ne s'y assied, mais elle est occupée.
Les aïeux sont là, et *l'on cause avec eux*. » Nous écoutions et « nous crûmes entendre le vieil Eschyle, quand il s'écrie : « Là, là ! vous ne les voyez point ; mais moi je les vois ! »
Oui, religion de la famille ! Une veuve dit à son jeune enfant « Tu ne vois pas ton pauvre père ? mais il te voit, lui ; il est joyeux quand tu es sage ; triste, quand tu fais quelque chose qui n'est pas bien. »
− 0 mère, pour le contenter, je serai sage toujours.
Voilà, je crois, du Spiritisme tout pur, à moins qu'il ne faille y voir que de la fantaisie poétique, des fleurs de rhétorique ou des phrases de remplissage.
Notre écrivain termine ainsi son article
« Culte des morts ; religion de la cité ! Quel orgueil les villes antiques et nos communes du moyen âge n'avaient-elles point, en glorifiant la mémoire de leurs héros ! Aujourd'hui encore, quelle fierté pour la ville qui, ayant des fils vraiment dignes d'une statue, peut dire : « Cet homme illustre fut mon enfant, et son nom seul nous fait respecter de l'étranger qui passe. »
Culte des morts : religion de la patrie ! Qu'est-ce que notre histoire nationale, sinon l'histoire même des grands hommes qui ont lutté pour défendre le sol natal, travaillé pour le rendre fécond, pensé et écrit pour élever les âmes ? Le génie de la France, c'est le génie même de tous ses héros, de tous ses

martyrs, de tous ses penseurs, de tous ses inventeurs, de tous ses artistes. Le jour où s'éteindrait en nous l'admiration qu'ils méritent, la France aurait cessé d'enfanter des hommes utiles et grands ; elle aurait perdu conscience d'elle-même, et l'étranger pourrait venir pour balayer ce cadavre de peuple.
Enfin, culte des morts : religion même de l'humanité, religion qui embrasse toutes les autres religions ! « Bien des saints, disait déjà Erasme, au seizième siècle, bien des saints, je ne sais pourquoi, manquent au calendrier... Je suis souvent tenté de dire : saint Socrate ! saint Virgile, priez pour nous ! »
Et depuis, les vertus théologales se sont peu à peu effacées devant les vertus humaines. Le monde se rit d'un saint Labre, et s'incline avec respect, au nom seul d'un Newton, d'un Corneille, d'un Franklin, d'un Grégoire et d'un Marceau. La Révolution, la première, substitua au culte des ermites contemplatifs le culte des penseurs et des lutteurs ; elle fit d'une église son Panthéon : « Aux grands hommes la patrie reconnaissante ! »
Ah ! qu'ils revivent dans notre souvenir tous ceux qui ont coopéré à l'émancipation de la conscience esclave ; qu'ils soient nos inspirateurs, nos modèles, et que nos âmes soient pour eux, non un cimetière où l'oubli les couvre, mais un temple, un Panthéon où ils se dressent vivants et vénérés ! » (*L'article n'est pas signé*.)
I1 ne faut pas dire : culte des morts, mais culte des *Esprits*, religion de la patrie ! religion même de l'humanité, religion qui embrasse toutes les autres religions ! religion non pas seulement de souvenir et d'imagination, mais religion solide qui nous met en communion avec les âmes de ceux que nous avons admirés et aimés, de ceux qui ont gravi l'échelle du progrès et qui nous crient d'en haut : suivez la route que nous avons prise, et vous nous atteindrez. − Si ces grands hommes n'étaient que poussière, que nous importerait de les admirer, et d'imiter leurs vertus pour devenir poussière comme eux ! Que nous importerait d'avoir des gloires nationales, si les nations devaient mourir et se perdre dans le néant !
Vous l'avez dit, le jour où s'éteindrait en nous le culte de ces vaillants esprits, dont l'histoire s'est plu à retracer les grandes actions, ce jour-là nous cesserions de progresser, et des nations plus avancées pourraient venir pour nous balayer comme des cadavres.
Quelle est donc la condition pour ne pas laisser s'éteindre en nous ce culte sacré ? c'est de lui donner une base inébranlable ; et où peut-on mieux trouver cette base que dans le Spiritisme qui donne la preuve patente de l'immortalité de l'âme, de son individualité après la mort, et de sa faculté de s'élever sans cesse en perfection ?
Quand vous demandez que tous ceux qui ont coopéré à la grande émancipation de l'âme soient vos inspirateurs, songez-y bien, c'est une évocation en règle que vous faites ; ce que vous demandez, c'est cet entretien mystérieux dont vous parliez tout à l'heure, cet entretien qui va de l'âme à l'âme, et non pas un entretien avec ce je ne sais quoi qui n'a plus de nom. − Ainsi, vous voilà spirites sans le savoir, vous, les sceptiques et les railleurs ; car , si vous en aviez conscience, vous y regarderiez à deux fois avant de jeter la pierre aux disciples d'une doctrine que vous paraissez si disposés à accepter vous-mêmes.

Dans le numéro du 6 novembre, toujours du même journal, on lit l'article suivant, qui prouve bien que les rédacteurs de cette feuille ne connaissent le Spiritisme que de nom :

Accroissement du Spiritisme en France.
« Mois de novembre, mois des morts, dit un vieil adage. Si nous nous occupions un instant des vivants qui s'occupent sans cesse de ceux qui ne sont plus ?...
Il existe au Père-Lachaise, sur le sommet du coteau, une tombe d'un caractère original, fantastique, saisissant. Grands blocs de granit formant une sorte de grotte : c'est une tombe druidique, un véritable dolmen. A-t-on recueilli là les cendres de quelque barde ou chef gaulois ? est-ce une ruine transportée de Carnac ? Non ! la tombe est l'une des mieux entretenues, et celui qui repose là,

quoiqu'il se fût donné un nom gallique, a été tout simplement l'un de nos contemporains. C'est la tombe d'Allan Kardec, le grand prêtre du Spiritisme.
Du fond de ce tombeau, Allan Kardec doit être ravi de voir le nombre de ses adeptes croître tous les jours, et leur *entêtement* résister aux démonstrations les plus évidentes.
On en a vu un exemple récent, lors du fameux procès où la police correctionnelle condamna un certain Buguet qui fabriquait des photographies spirites.
Nous connaissons un fait curieux qui peut servir d'épilogue à ce même procès.
Voici : avec l'imposteur fut condamné à un an de prison un brave homme qui dirigeait une publication spirite. − Or, les croyants le considérant, non comme complice, mais comme dupe et victime, se sont intéressés à lui. Tout récemment, ils ont signé une demande en grâce au ministre de la justice. Grand émoi dans les bureaux. Jamais on n'avait vu pétition pareille. Pour s'en faire une idée, il faut savoir que les signatures sont serrées les unes à côté des autres sur un large rouleau de papier, et que ce rouleau a 80 (je dis quatre-vingts) mètres de longueur ! »
Les spirites, cette fois, sont traités en termes d'une modération à laquelle la presse ne les avait pas habitués. Ce ne sont plus des fous, des imbéciles ou des escrocs, ce sont des entêtés (le qualificatif n'est pas méchant) qui résistent aux démonstrations les plus évidentes !!! Et leur entêtement, paraît-il, est contagieux. A quoi s'entêtent-ils ? − A communiquer avec les morts !... Ce qu'il y a de plus fort, c'est que la contagion gagne, comme nous l'avons vu plus haut jusqu'aux rédacteurs de *l'Homme libre*. − Ces messieurs ne s'étonnent pas que le grand poète Victor Hugo réserve un siège aux morts ; loin de railler, ils ne peuvent retenir leur émotion et leur admiration ; et le poète leur dirait que plus d'une fois les morts viennent s'asseoir à leurs côtés lors même qu'ils n'y sont pas conviés, qu'ils ne s'étonneraient pas davantage. Où allons-nous !...
N'était-ce pas assez de cet entêté de Galilée, qui ne voulait pas convenir de l'immobilité de la Terre, et nous fallait-il encore voir les spirites s'acharner à communiquer avec les Esprits immortels, alors qu'on n'a pas pu leur démontrer jusqu'à présent que la chose... fût impossible. − On a puni l'entêtement de Galilée, on a puni l'entêtement des spirites ; rien n'y fait : le nombre des croyants, et ce ne sont pas les intéressés qui le constatent, va s'augmentant toujours. − Au fait, ne serait-ce pas une étude de mœurs à recommander aux chroniqueurs de *l'Homme libre* que cet entêtement singulier ? − Peut-être qu'en la faisant consciencieusement, ils arriveraient à reconnaître que les plus entêtés ne sont pas ceux qu'on pense.

Algol.

Autre trouvaille qui n'est peut-être pas neuve pour tout le monde, mais qui peut bien l'être pour quelques-uns, comme elle l'a été pour moi.
On sait le parti qu'Alexandre Dumas a tiré dans plusieurs de ses romans du magnétisme, du somnambulisme, de la double vue et même des apparitions dans lesquels il avait une foi entière, comme en témoignent suffisamment ses *Mémoires.* Plus d'une de ses idées, par suite de cette intime croyance, frisait le Spiritisme, mais l'a-t-il jamais connu autrement que de nom ? − Voici qui servira peut-être de réponse.
Dans le *Docteur mystérieux* (1ere partie d'un roman intitulé : *Création et Rédemption*), où l'on voit un jeune médecin magnétiseur entreprenant et conduisant avec succès la guérison physique et morale d'une petite fille idiote, on lit, au chapitre IX, ce qui suit :
« Humaniser la matière, la charger de transmettre le fluide électrique d'une pensée, tous les actes que la science relègue encore aujourd'hui parmi les chimères, le docteur Jacques Mérey les expliquait au moyen de la sympathie universelle. J'en demande humblement pardon à MM. de l'Académie des sciences en général, et à MM. de l'Académie de médecine en particulier, mais Jacques Mérey était de l'école des philosophes péripatéticiens.
Il croyait avec eux à une âme divine et universelle qui anime et met en mouvement toutes les choses sensibles, mais à l'extinction de laquelle le grand tout ne fait pas plus attention qu'à la flamme d'une luciole errante qui replie ses ailes et cesse tout à coup de briller.

Suivant lui, tout s'enchaîne dans la création : les plantes, les métaux, les êtres vivants, le bois même, travaillaient, exerçaient les uns sur les autres des actions et des réactions dont les spirites, à l'heure qu'il est, développent la théorie et cherchent le secret.
Pourquoi le fer et l'aimant seraient-ils les seuls éléments sensibles l'un à l'autre, et quel est le savant qui donnera une définition plus claire de l'aimant appelant ce fer à lui, que d'un *spirite vivant attirant à lui l'âme d'un mort !* »
Encore une citation et la dernière :
« Un des hommes, dit Alexandre Dumas, toujours dans le même roman, qui ont le mieux et le plus étudié la folie et surtout l'idiotisme, M. Morel, de Rouen, me racontait avoir vu des imbéciles, des idiots véritables, qui exécutaient à première vue la musique la plus difficile, mais qui ne jouaient pas avec plus de compréhension, plus de sentiment, plus d'âme, ce morceau la centième fois que la première ; leur talent était le résultat d'un instinct inné, d'une aptitude naturelle, d'une certaine disposition artistique qui doit faire admettre les localisations cérébrales, sans que l'on puisse dire au juste dans quelle case du cerveau est nichée telle ou telle faculté ; et la preuve que tout cela n'est qu'instinct, c'est que, comme nous l'avons dit, ces individus-là ne progressent point et restent toujours au même degré, ne peuvent rien inventer et rien perfectionner.
C'est un pur instinct qui naît et qui meurt avec eux. »
Voilà une explication peu satisfaisante. *Les localisations cérébrales* c'est très bien, mais Alexandre Dumas suppose-t-il qu'elles naissent toutes garnies et fonctionnent comme des boîtes à musique ? - Voyez-vous le mérite d'Alexandre Dumas lui-même, s'il avait tiré, sans effort, sans travail, d'un lobe de son cerveau la quantité prodigieuse de romans qui ont popularisé son nom ? − Convenons que s'il eût connu la réincarnation, il nous eût donné une meilleure explication. − Les idiots de M. Morel avaient été musiciens dans une précédente incarnation : leur faculté était donc innée, et s'ils ne pouvaient la développer, c'était simplement par suite de l'imperfection de leurs organes.

Algol.

A propos du périsprit

Hélas ! oui, tout ce qui de près ou de loin touche au Spiritisme a décidément le don de déplaire à MM. nos savants officiels. Doctrine et faits à l'appui, ils n'en veulent entendre parler, et si, par hasard, ils se laissent aller à en dire un mot ; c'est pour déclarer du bout des lèvres la doctrine un roman ridicule, et les faits de pures aberrations dues à l'état pathologique de malheureux hallucinés, abstraction faite des tours de gibecière. Après quoi ils passent la parole à ces messieurs de la presse courante, qui se chargent de brocher sur le tout, double aubaine pour ces derniers : et d'abord, matière à copie sur la planché, puis l'honneur de dire *Amen* après que les grands prêtres ont rendu leurs oracles.
Sur quoi, le bon public admire et se dit, comme M. Jourdain, que la science est une belle chose. Sans doute, la science est une belle et même une excellente chose, mais peut-être ne ferait-on point mal de se déshabituer un peu de la confondre avec ses desservants en titre, ainsi que pour d'autres choses également excellentes. Cependant, de temps à autre, s'élève de par le monde quelques voix ayant autorité pour parler haut, celle d'un Crookes, par exemple, qui affirme que « *là, il y a quelque chose* » que messieurs les savants n'ont point aperçu, n'aperçoivent point encore, parce qu'ils s'obstinent, de parti pris, à regarder ailleurs ou à fermer les yeux, qu'ils feraient bien mieux d'ouvrir, afin de vérifier si ce quelque chose vaut la peine d'être étudié, et de donner leur docte avis.
− Quelque chose en dehors des faits classés dans notre répertoire et qui mérite attention, répondent ces messieurs ; ou le cher confrère rêve éveillé, ou il nous prend pour des novices. Que vaudraient alors nos méthodes si elles ne nous avaient pas permis de déterminer le possible et l'impossible dans l'ordre des effets et des causes, et de préjuger du probable ? Si variées que soient les combinaisons dont use la nature, si merveilleuse l'adresse qu'elle y déploie, nous savons son jeu par cœur, et ce

n'est pas à nous qu'elle ferait sauter la coupe et filer la carte. Et d'ailleurs risquer une telle partie et courir l'aventure d'avoir à constater qu'en effet *il y a quelque chose là* que nous n'avions pas prévu, ne serait-ce pas compromettre notre dignité ? Que deviendrait dès lors l'orthodoxie scientifique ? En suppute-t-on les conséquences ? toute une révolution !

Raisonnant ainsi, ces messieurs ont-ils tort ? Assurément non, à leur point de vue, et pas plus que cet aïeul de M. Prudhomme, qui, ayant déclaré la girafe un animal fabuleux, à la nouvelle de son arrivée s'était solennellement juré de ne jamais mettre les pieds au Jardin des Plantes de peur d'avoir la malchance de se rencontrer nez à nez avec ce quadrupède déhanché et d'en recevoir un démenti. Il faut savoir se respecter. Permis au bonhomme Garo, trouvant le gland dans sa barbe, de confesser ses petites erreurs sur l'agencement des choses de ce monde ; mais, quand on a coiffé le bonnet de docteur en Sorbonne, la sagesse veut qu'on évite les occasions d'avoir à se déjuger et qu'on veille de près à son infaillibilité, objet fragile.

Ainsi, la décision de ces messieurs est irréformable, sans appel : le Spiritisme, envisagé comme doctrine, n'est qu'un incohérent assemblage d'imaginations saugrenues. Quant aux faits qu'il invoque à son bénéfice, visions de cerveaux détraqués ou escamotages. Tout en respectant l'autorité de la chose jugée, il est permis pourtant de s'étonner que, étant si notoirement convaincu de sottise et de ridicule, si magistralement mis et maintenu hors la loi du sens commun, le Spiritisme ait fait tant de chemin en si peu de temps, pris pied un peu partout dans les cinq parties de notre monde, et qu'il continue sa marche envahissante à travers tous les obstacles et malgré tous les anathèmes. Cette rapide et incessante diffusion est, on en conviendra, surprenante, et ces messieurs, qui ont en poche la clef de tous les problèmes, devraient bien nous donner la solution de celui-ci. Je sais bien qu'ils parlent à ce sujet de crédulité humaine, de prédispositions superstitieuses, d'amour du merveilleux compliqué de niaiserie. L'explication n'est pas nouvelle et n'explique pas grand-chose, ils le savent mieux que personne. Il serait bon besoin qu'ils cherchassent mieux et se hâtassent de découvrir la cause de cette contagion d'un nouveau genre et d'en publier le remède. Tandis qu'ils s'enferment majestueusement dans leur dédain ou s'endorment sur leur arrêt, le Spiritisme continue à ravager les consciences, faisant partout des victimes sans tenir compte du rang non plus que de l'âge ou du sexe, du genre d'éducation que du degré d'intelligence. N'a-t-on pas vu, hélas, ne voit-on pas jusqu'à des docteurs ès-sciences positives et des plus magnifiquement diplômés succomber aux atteintes de cette maladie passée à l'état endémique ? que dis-je ! des princes, des souverains mêmes que leur titre ou leur couronne, sans parler du cordon sanitaire établi autour de leur altesse ou de leur majesté, aurait dû y soustraire, n'avoir pu s'en préserver ? Où s'arrêtera le fléau ?...

Le pis, l'incroyable, la vérité pourtant, c'est que le Spiritisme, non content d'aller droit devant lui et de frapper indistinctement sur tous les cerveaux, pousse l'irrévérence jusqu'à s'approprier certaines découvertes de ses doctes adversaires et à s'en faire des moyens de persuasion pour pénétrer dans une foule d'intelligences et s'y établir demeure.

Ainsi, pour ne citer que quelques exemples : des données recueillies dans les diverses régions du domaine de la science, il résulte la constatation de ces deux lois universelles et corrélatives : 1° ce qui est ne peut cesser d'être ; 2° tout être, et cela à tous les étages du monde organique, est soumis à un développement progressif, et chaque série d'êtres tend visiblement à la perfection.

Très bien, dit le Spiritisme, je n'ai garde de m'inscrire en faux contre des lois si correctement établies et qui confirment si bien mes prévisions. J'en fais mon profit, et j'applique avec d'autant plus de certitude ces lois de permanence et de perfectibilité, non pas seulement à l'humanité, ce qui serait peu conséquent en y regardant de près, mais à l'être humain en particulier, et de cette application je tire toutes les déductions qui, naturellement, logiquement, me paraissent en découler. Ces conséquences déplaisent à la majorité des savants et les fâchent en ce qu'elles dérangent la belle ordonnance de leurs théories. Qu'y puis-je ? les lois sont faites pour être appliquées, les principes pour en tirer des conséquences, les causes pour engendrer des effets. − Mais c'est précisément cette application qui est absurde, objectent ces mêmes savants. − En quoi et comment ? Il serait bon de le démontrer au moins une fois, et c'est jusqu'ici ce qu'on a négligé de faire. Absurde n'est qu'un gros mot ; mieux vaudrait le plus petit argument, la moindre bonne raison qu'on attend encore.

D'autre part, depuis un demi-siècle, grâce aux perfectionnements apportés aux instruments ainsi qu'aux calculs astronomiques, grâce au spectroscope qui permet désormais de porter l'analyse jusqu'aux confins du monde stellaire, et d'en inventorier les richesses, la science a reconnu de nombreuses analogies entre la terre que nous habitons et ces myriades de terres semées par archipels dans l'océan céleste. Ces terres, apparemment, ont une destination, comme la nôtre à la sienne. Des analogies qui existent entre ces globes congénères, conclure à une destination en rapport avec l'être humain (sans parler des autres êtres organisés, question prématurée), qui ne saurait accomplir sa destinée sur notre globe, où visiblement le progrès a ses limites, en faire pour lui autant de stations dans sa traversée éternelle, est-ce donc si déraisonnable ?
− Tout ce qu'il y a de plus déraisonnable, s'écrient en chœur les princes du savoir.
− Alors, ô docteurs de la loi, daignez donc nous apprendre ce que vous faites de l'homme dans la durée et de tous ces mondes dans l'espace.
− Question indiscrète ! et lors même que nous la laisserions passer, que n'aurions-nous pas à dire du surplus des chimères enfantées par le Spiritisme ! Comment qualifier les prétendues communications entre les vivants et ceux qui sont allés on ne sait où, dont on berne le public que nous avons charge de prémunir contre toutes les surprises malsaines ou frauduleuses ? N'est-ce pas le comble de la démence ou du charlatanisme ?
− Cependant les annales et les traditions de tous les peuples ne parlent-elles pas de communications de cette nature ?
− Radotages ; nous sommes en train d'y mettre ordre et de purger l'histoire de tous ces contes du premier âge. Qui ne sait, d'ailleurs, que le premier point pour communiquer, c'est d'avoir un instrument de communication, un moyen, un intermédiaire ?
− Et le périsprit, messieurs ?
− Autre invention qui mérite, à coup sûr, d'être brevetée avec toutes celles qui ont valu à leurs auteurs un logement à Charenton.
− Mais les faits nombreux, authentiques qui démontrent…
− Encore une fois inadmissibles, impossibles, non avenus ; bref, impertinents. Des faits contraires à nos règles et sans respect pour nos méthodes ! Y songe-t-on, grands dieux ! mais ce serait la révolution à l'ordre du jour, des errata à tous nos traités, le monde renversé, le retour au chaos ; ce serait… ce serait à ne plus pouvoir nous regarder sans rire et à jeter nos diplômes par-dessus les moulins.
− Eh bien ! donc, mettons ces faits de côté et voyons si parmi les nouvelles découvertes, honorées des plus officielles approbations, il ne s'en rencontrerait pas quelqu'une susceptible de servir de commencement de preuve à l'existence de ce malencontreux périsprit rejeté de si haut et si loin. Nous disons commencement et non plus. C'est peu, mais ce peu est déjà quelque chose. Le Spiritisme, pour l'instant, n'en demande pas davantage. Le passé lui est un garant que messieurs les savants, continuant à faire du Spiritisme sans le savoir, se chargeront de lui fournir, un jour ou l'autre, le complément désiré. Il a le temps devant lui et peut attendre.
Ce commencement, nous le trouvons dans un ouvrage publié, il y a quelques années, par le docteur Collongues sous le titre de *Dynamoscopie*. Un mot d'abord des circonstances qui ont mis l'auteur sur la voie de la découverte dont il a enrichi la science physiologique. Elles ont leur intérêt.
Une nuit qu'il veillait un de ses amis malade, le docteur Augé il s'était accoudé sur un fauteuil, le creux de sa main appuyé contre son oreille. Il fut surpris, et à la longue fatigué, d'entendre un bourdonnement continu et d'un caractère particulier. Sa curiosité s'éveilla sur la cause qui pouvait produire ce bruit. Au lieu de la main, il mit le bras et le bourdonnement diminua considérablement. Il appliqua son oreille contre le fauteuil ; il n'entendit plus rien. Le fait lui parut étrange et mériter d'être étudié attentivement. Comparant ce bruit à celui de la flamme d'un foyer, à l'agitation des feuilles par le vent, au roulement lointain d'une voiture, à celui que produit une coquille univalve plaquée contre l'oreille, il constata des différences notables et fut amené ainsi à conclure que ce bourdonnement est un bruit *sui generis*. I1 constata en outre que ce bruit est accompagné d'un autre bruit intermittent, inégal, plus ou moins fréquent qu'il nomme bruit de pétillement. Poursuivant ses

recherches, il ausculta de la sorte une foule de personnes et acquit la preuve que le maximum du bourdonnement est à la paume des mains et à l'extrémité des doigts ; qu'il est nul dans les membres paralysés et qu'il varie d'intensité selon les âges, les sexes, l'état de veille et de repos, de santé et de maladie. « Ainsi, dit-il (nous résumons), les malades dont l'affection est peu grave ont un bourdonnement semblable à celui des sujets en bonne santé ; il est plus faible et intermittent chez les personnes très malades ; imperceptible aux extrémités de celles qui vont mourir. Si l'on ausculte au moyen du dynamoscope [35], la femme et l'homme du même âge, on entendra chez la femme un bourdonnement moelleux, très doux, tandis que chez l'homme il est rude, plus bruyant, moins égal. Si l'on prend des tempéraments bien tranchés, par exemple le nerveux et le sanguin, chez des personnes du même âge et de même sexe, on notera la même différence que celle qui existe entre l'homme et la femme. Une des expériences les plus curieuses qu'on puisse faire à l'aide du dynamoscope, c'est d'écouter l'harmonie douce qui se fait à l'extrémité des doigts d'un homme qui dort, de noter la petitesse de ses pétillements ; tandis qu'il sera facile à son réveil de s'assurer du tapage et de la discordance de son bourdonnement, et de l'éclat et de la fréquence de ses pétillements. »

Expérimentant sur des membres amputés, il s'assura que le bourdonnement y existe après leur séparation du tronc, c'est-à-dire après la mort locale, et qu'il y continue en faiblissant graduellement, pendant un temps relativement assez long ; enfin que, chez une personne qui vient de mourir, il persiste, moins fort sans doute que chez une personne vivante, mais parfaitement distinct et sans interruption. Il va alors en décroissant jusqu'à sa complète extinction [36], selon les sujets, depuis la première heure après la mort jusqu'à la dixième et même la seizième heure.

Il est rare alors qu'il soit entendu à l'extrémité des membres, mais on l'entend toujours immédiatement après la mort aux paumes des mains, puis aux avant-bras, aux bras, aux jambes, aux cuisses, ainsi de suite en rétrogradant vers le centre de l'organisme, à mesure qu'on s'éloigne du moment où le sujet a expiré. Lorsqu'il n'est plus perceptible que dans le tronc, il y a un point où il est plus distinct que partout ailleurs. Ce point est indéterminé ; il est tantôt à droite, tantôt à gauche, mais toujours aux régions précordiales et épigastriques.

Après avoir étudié le bourdonnement de l'homme, le docteur Collongues poursuivit ses expériences sur les animaux domestiques : tels que le Chat, le chien, le lapin, le cheval, le poulet. Ces animaux bourdonnent tous, de différentes manières. Le bourdonnement du chien est celui qui se rapproche le plus de celui de l'homme [37].

Cette fois voilà un fait physiologique irrécusable, soigneusement observé dans toutes ses phases, décrit dans tous ses détails, en un mot parfaitement constaté et non pour le besoin de la cause, facile d'ailleurs à vérifier par quiconque en veut prendre la peine. De toute nécessité il faut conclure à une cause agissante, si occulte soit-elle. Quelle est cette cause ? Certains physiologistes, croyant avoir tout dit en l'affublant d'un qualificatif, l'ont nommé bruit rotatoire. Rotatoire ou non, cela n'apprend pas grand-chose et, en vérité, rappelle un peu trop la triomphante réponse d'Argan à la fameuse question : *quare opium facit dormire* ? D'autres physiologistes, sans chercher plus loin, ont bravement affirmé que ce bruit n'est que le simple résultat de contractions musculaires. Va pour les contractions, mais ils n'auraient point mal fait, ce semble, d'expliquer en même temps pourquoi, lorsque le bourdonnement n'a plus lieu que dans les plexus indiqués, il se manifeste tantôt à droite, tantôt à gauche et toujours sur un point déterminé ; pourquoi ici et non là, puisqu'il y a des tissus musculaires d'un côté comme de l'autre ; pourquoi dans telle partie étroitement circonscrite et non

---

35 Instrument, inventé par M. Collongues pour faciliter ses expériences.

36 Extinction relative. On sait qu'il est des sons qui, pour n'être pas perçus par l'ouïe, n'en existent pas moins.

37 Cette quasi similitude est à noter et concorde avec ce qu'on sait du chien qui, s'il diffère de l'homme autant que la plupart des autres quadrupèdes par sa conformation extérieure, est de tous les animaux celui qui s'en rapproche le plus par le fonds même de sa nature, par son intelligence, par ses qualités affectives, ce qui lui a valu la qualification de candidat à l'humanité.

dans celles qui l'avoisinent. Et d'ailleurs comment comprendre que ce corps d'où la vie s'est retirée, où le cœur ne bat plus, où les poumons ne fonctionnent plus, où la circulation du sang est arrêtée complétement, dans ce cadavre glacé et rigide qui désormais n'est plus qu'un assemblage de matières inertes et ne doit plus connaître d'autre travail interne que celui de la fermentation putride, comment comprendre qu'il garde pendant quinze et seize heures cette activité cellulaire ? Durant quelques heures et tant qu'il y reste une certaine chaleur, l'hypothèse serait admissible ; mais si sa température est depuis plusieurs heures au-dessous de zéro, que penser de l'explication ?

D'où provient donc cet effet ? Il a son siège dans le système nerveux, affirme M. Collongues ; nous le croyons. I1 en donne au reste une démonstration basée sur des observations trop nombreuses et trop consciencieusement faites pour qu'on ne se range pas à son opinion.

Très bien ; le siège est reconnu, déterminé, mais la source, la cause agissante, quelle est-elle ? Qu'est-ce, au demeurant, que le système nerveux dans un cadavre ? un lacis de cordons inertes, et insensibles qui ne joue évidemment ici qu'un rôle analogue à celui d'un réseau de fils télégraphiques traversés par un courant d'électricité, rôle absolument passif, mécanique et qui implique de toute nécessité la présence et l'action d'un agent, si invisible et insaisissable que soit cet agent.

Maintenant si nous interrogeons le Spiritisme à ce sujet, que nous répond-il ? rien de direct ne s'étant jamais, que nous sachions, occupé de cette particularité. Quoi qu'il en soit, ne nous mettrait-il pas sur la voie ? Voyons.

Parmi les agents les plus actifs, les plus puissants de la nature, il faut, dit-il, ranger certains fluides dont quelques-uns sont intimement liés à la vie corporelle. A défaut de perception directe, on peut en observer les effets. Parmi ces fluides, il en est un qui remplit un rôle des plus importants chez l'homme (et, tout l'indique, chez les animaux aussi), étant l'un des éléments constitutifs de son organisation. On a donné à ce fluide le nom de périsprit.

Première et inséparable enveloppe de l'âme, s'il a le même fonds que le reste des substances matérielles, il en est la quintessence et par cela même, à son état normal, échappe à nos sens de même que bien d'autres substances dont l'existence ne nous est révélée que par les influences qu'elles exercent et que nous constatons journellement.

Intermédiaire entre le corps et l'âme, il sert de véhicule à la pensée et en transmet, avec une célérité comparable à celle de l'électricité, les divers mouvements aux organes chargés de les manifester extérieurement. D'autre part, il a mission de traduire à l'âme en sensations les impressions reçues du dehors par les sens ; sensations que l'âme, à son tour, traduira en perceptions (idées, sentiments, souvenirs) [38]. Cet intermédiaire n'est autre que ce que les physiologistes ont appelé fluide nerveux. Même chose sous des noms différents [39].

Intimement uni à l'âme, il la suit dans sa retraite lorsque cette dernière abandonne à la dissolution son enveloppe charnelle devenue impropre aux fonctions qui lui étaient attribuées.

Des observations multipliées prouvent que, immédiatement après la mort, cette union n'est pas rompue brusquement entre le corps et le périsprit qui ne se dégage que graduellement et, que la durée de ce dégagement varie selon les individus.

---

38 Pour tout esprit réfléchi, impression, sensation, perception, sont trois choses radicalement différentes, ayant leur existence propre, chacune, par conséquent sa source particulière. Elles sont successives et ne peuvent se confondre. Il existe entre elles, selon l'expression d'un penseur distingué (le docteur Lelut, *Phrénologie*, p. 339), un *hiatus infranchissable*. Ainsi, par exemple, qu'y a-t-il de commun entre certaines vibrations imprimées par l'air à mon oreille et la sensation de plaisir ou de douleur que j'en éprouve ; entre cette sensation toute actuelle et l'idée que je m'en fais et en conserve pendant vingt, trente, quarante ans ? Renversant les termes, qu'y a-t-il de commun entre ce souvenir et la sensation qu'il me renouvelle, sous certaines conditions, quarante ans après l'impression reçue ? L'une est donc distincte, indépendante de l'autre, chacune ayant, s'il est permis de le dire, son cachet d'origine.

39 Au nom de la science, on rejette le périsprit dans le domaine des chimères ; mais on admet très bien l'existence du fluide nerveux, sans lequel les fonctions cérébrales en général, la transmission de la volonté aux organes en particulier, restent une énigme indéchiffrable. 0 logique, est-ce ta faute ?

Pendant le sommeil, il se passe un phénomène analogue, et cet état d'engourdissement des sens a été, non sans raison, souvent comparé à la mort. Dans le sommeil profond, complet, l'organisme est réduit à la vie végétative ; la vie spirituelle en est absente, parce que l'âme s'est momentanément émancipée de ses liens charnels et que le périsprit s'est en partie dégagé du corps pour n'y revenir prendre ses fonctions qu'au réveil.
Au surplus, le nom seul de périsprit est moderne. Non-seulement des documents aussi nombreux qu'authentiques prouvent que ce corps spirituel, comme l'appelle Saint-Paul, était connu dès la plus haute antiquité, mais que depuis lors jusqu'à notre temps, il s'est rencontré une suite ininterrompue de penseurs (non des moins éminents) qui ont jugé l'intervention de cet invisible agent indispensable pour expliquer les relations du corps et de l'âme [40].
De ces données fournies par le Spiritisme, rapprochées des observations faites par le docteur Collongues, concluons-nous l'identité du périsprit et de la cause productrice des effets décrits par l'auteur de la dynascopie ? la conclusion serait anticipée. Nous préférons attendre plus amples informations, et nous comptons pour cela sur l'obligeance accoutumée de messieurs les savants. Les jugements précipités sont sujets à révision. Nous nous contentons donc de signaler ces analogies aux chercheurs de bonne volonté pour qui la vérité est ce qui est, non ce qu'on veut qui soit, et en particulier à nos amis spirites.

T. Tonœph.

Un ouvrier à un jeune docteur

Entretiens sur le Spiritisme et le Magnétisme.
(Cinquième lettre. − Voir la Revue de juin 1876, page 199.)
Non, je n'ai aucun parti pris contre la médecine, et plût à Dieu qu'elle-même fût aussi dégagée de préventions à notre égard que nous le sommes quant à elle. Ce n'est pas la science médicale que je nie, c'est son infaillibilité ; ce n'est pas sa complète mauvaise foi que j'affirme, c'est son manque d'initiative. Que la médecine en soit encore au tâtonnement, ceci est un fait dont elle-même est contrainte de convenir. Quand les sciences naturelles avancent à grands pas dans la voie des découvertes, elle demeure stationnaire, aussi incertaine sur l'efficacité de ses moyens curatifs qu'elle l'était il y a deux mille ans. Toutefois, ce n'est pas parce qu'elle ignore qu'elle tombe sous le blâme, c'est parce qu'elle se refuse obstinément à chercher ; parce qu'elle se pétrifie dans son immuable suffisance ; parce qu'enfin elle met entre elle et la vérité je ne sais quelles barrières de préjugés basés sur la plus orgueilleuse opiniâtreté.
Si la conduite de la plupart de nos docteurs est bien coupable, par contre ma critique est bien innocente. Et même peut-on appeler critique une conversation très réelle que j'ai rapportée, sinon littéralement, du moins avec une scrupuleuse fidélité ? Si la stricte vérité semble moqueuse, est-ce à moi que la faute en doit être imputée ? Eh ! vraiment, si j'eusse voulu médire, la matière était belle ; la médecine prête le flanc et par le ridicule et par les imprudences : on peut s'en divertir d'une plume légère, ou l'attaquer d'un style vigoureux, suivant que l'on considère son ignorance pédantesque ou ses erreurs obstinées. Mais rassurez-vous ; si glissante que soit la pente, je ne m'y laisserai pas entraîner ; ce n'est pas une satire que je vous ai promise, c'est le résumé d'observations longtemps suivies et que je ne crains pas de soumettre à votre appréciation plus éclairée.
Tout en demeurant d'accord sur l'insuffisance des moyens médicaux, vous ne sauriez admettre, me dites-vous, que le magnétisme possède des moyens qui leur soient supérieurs ou même égaux. Vous avez eu néanmoins des preuves de son influence ; pourtant, même en constatant ses bons effets

[40] Nous reviendrons sur ce point.

quant à des cas particuliers, vous ne le croyez pas applicable dans tous les cas de maladie, dans ceux surtout dont la gravité déconcerte l'expérience médicale et qui ont pour principe non pas seulement un manque d'équilibre des forces vitales, mais une lésion organique.
D'après cette opinion, je vois que vous avez considéré le magnétisme surtout comme une force psychologique, et que ce sont principalement les phénomènes somnambuliques que vous avez étudiés. Vous ajoutez, du reste, que, devant les faits extraordinaires qui se sont produits sous vos yeux, la force agissante vous est demeurée constamment incomprise ; et, qu'après avoir consulté le grand nombre des livres traitant du magnétisme, vous êtes resté dans la même indécision, ne pouvant pas choisir entre des théories tout opposées, et aussi vagues les unes que les autres.
Il ne faut pas s'étonner que la science magnétique n'ait pas de système exact et soit réduite aux hypothèses. Songez donc que nos savants l'ont dédaignée, et que ce sont quelques esprits audacieux ; assez dégagés de préjugés pour oser poursuivre la vérité hors des voies de la routine, qui ont classé leurs observations, sans règle, et sans avoir pour points d'appui dans ces études nouvelles les connaissances spéciales qui s'y rattachent, principalement celles de la médecine. Au reste, quand le génie de l'homme se sera identifié avec quelques-unes de ces lois inconnues, il découvrira toujours de nouvelles applications, toujours de nouveaux problèmes. Pensez-y, le magnétisme est une science multiple ayant un rapport intime avec toutes les sciences physiques, psychologiques, morales ; il joue un rôle dans tous les phénomènes de la matière, de la vie, de la pensée. Connaître son essence, définir ses effets, mais ce serait posséder le secret de la création ! car le magnétisme, c'est la loi harmonique qui régit la nature, c'est le dernier mot de Dieu.
Considéré seulement dans ses applications thérapeutiques et somnambuliques, qui sont les seules dont nous ayons à nous occuper, le magnétisme est une force dont les effets peuvent être constatés avec une évidence irréfutable, et dont le principe a toutefois échappé à l'analyse. Je ne prétends pas donner sur ce principe la théorie vraie ; qui oserait afficher une telle prétention ? Si j'essaye à mon tour de le définir, c'est parce que je suis persuadé que ce n'est pas la science officielle qui en découvrira les rapports, mais bien plutôt une Philosophie, humble sœur du magnétisme et dédaignée comme lui, j'entends la Philosophie spirite.
Je crois avec elle que l'homme est le composé de trois principes, différents dans leur essence, analogues par un point de contact qui les relie. C'est : 1° l'Esprit immatériel, indivisible, impondérable ; 2° le fluide périsprital, immatériel, impondérable, indivisible pour nos sens grossiers ; éthéré, mais cependant matériel et divisible dans la vérité absolue, et qui est intermédiaire entre l'Esprit pur et la matière inerte ; 3° enfin la matière tangible, divisible et qui reçoit la vitalité par l'action du fluide intermédiaire, qui fait précisément l'objet de notre étude.
Le fluide vital peut être encore appelé périsprital, magnétique, dynamique. En effet, considéré dans ses rapports avec l'Esprit, c'est le périsprit, enveloppe éthérée qui donne lieu aux manifestations amimiques, telles que la pensée, la volonté ; considéré dans ses rapports avec la matière, c'est l'électricité vitale ou magnétisme, principe de la force, du mouvement de la mécanique animale : on peut l'appeler alors fluide vital dynamique. On ne saurait trop insister sur cette affirmation qu'il n'existe qu'un seul élément fluidique qui change de nom en changeant de fonction, mais qui est principe absolu, un de sa nature.
Ainsi semi-spirituel, semi-matériel, recevant son impulsion de l'Esprit pour la communiquer au corps, il tient son individualité de l'âme qui le dirige. Il se distribue sans cesse ; aussi lui faut-il se reconstituer sans cesse ; il se dépense pour la vie du corps ; mais c'est au corps qu'il emprunte les molécules essentielles de sa recomposition. Il est, en un mot, l'agent qui opère les élaborations chimiques de l'organisme, il subsiste de la partie la plus quintessenciée de ces élaborations, en même temps qu'il répartit intelligemment les éléments inférieurs auxquels il s'adjoint pour former, par leur dissociation, les muscles, le sang, les nerfs.
Maintenant, toute maladie provenant d'un ralentissement de ce fluide vital, il est évident que par le magnétisme on peut activer la circulation du fluide et vivifier ainsi les organes paralysés et atrophiés. Je me réserve dans une prochaine lettre de développer ce système suivant le sens de vos observations.

G. Cochet.

Correspondance

Nous recevons de M. Fritz, secrétaire de la Société spirite, l'union de Bruxelles, l'article suivant que nous insérons sans commentaires et tout en réservant notre opinion.

Messieurs,

Après le *Messager*, la *Revue Spirite* donne une analyse assez étendue d'un ouvrage publié récemment : *Le Catholicisme antérieur au Christ.*

Ne vous semble-t-il pas que M. Jacolliot et son imitateur M. de Torres Solanot émettent des idées et avancent des faits qui ne sont rien moins que des suppositions de leur part ou des interprétations trop superficielles de textes dont l'authenticité n'est nullement reconnue du monde savant, seul compétent en ces sortes de recherches ? De semblables allégations devaient faire réfléchir avant de prendre le patronage d'une opinion tendant à détruire complétement la confiance générale en la mission révélatrice du Christ.

La science me manque pour vérifier, je ne puis donc suivre l'auteur de ce livre dans *toutes* ses investigations sur le terrain religieux des Indes. En effet, est-ce chose si facile, surtout pour ce qui regarde l'antiquité indienne ? Nous éprouvons déjà tant de difficultés à nous mettre d'accord sur l'authenticité des écrivains de nos Evangiles, qui cependant ne datent que de dix-neuf siècles, et nous irions, en la matière qui nous occupe, remonter à quinze mille ans !

Si les faits avancés par MM. Jacolliot et de Torres Solanot sont véridiques, nous aurions certainement à nous demander avec l'auteur : *Qui peut admettre de telles coïncidences, poussées jusqu'aux plus infimes détails ?*

Les recherches que j'ai opérées, ne m'ayant en aucune façon prouvé l'exactitude de ces affirmations, j'espère, messieurs, que vous voudrez bien accueillir avec bienveillance les quelques objections suivantes pour les soumettre aux lecteurs de la *Revue.*

M. de Torres Solanot avoue lui-même avoir suivi M. Jacolliot presque pas à pas. Un savant, dont les tendances anti-chrétiennes sont notoirement connues de tous, a donc fait autorité pour l'écrivain espagnol. De semblables données ont satisfait M. de Torres pour tenter d'établir la similitude et les concordances qu'il prétend rencontrer entre le Christ et *Krichna*, et non pas *Christna*, comme il a été écrit.

Ne croyant pas au dogme de l'infaillibilité d'un homme, je ne puis la décerner à n'importe quel savant. Il est vrai que l'auteur déclare avoir, lui aussi, un peu puisé chez d'autres indianistes. Ne pouvant les consulter tous, j'ai cherché et trouvé dans Mirville une citation de Weber, célèbre académicien et indianiste, dont le patronage est réclamé par M. de Torres. M. Renan, dans le n° 1 de la *Revue Germanique*, recommande Weber en ces termes : *Je ne connais pas en Europe de chercheur plus pénétrant et plus fécond.* C'est donc un savant, dont la valeur est reconnue de tous.

Que nous apprend-il ? Dans son cours sur la littérature védique, à l'introduction, pages 36, 43 et 312, IL RECONNAIT L'IMPORTANCE DES INFLUENCES CHRÉTIENNES IMPORTÉES PAR ALEXANDRIE SUR LA LITTÉRATURE INDIENNE. *C'est à elles surtout, dit-il, qu'il faut attribuer l'idée d'un Dieu unique, personnel, et la notion de la foi, qui, avant cette époque, n'apparaissent pas dans l'Inde, mais qui, dans la suite, forment un caractère commun à toutes les sectes indiennes. C'est ainsi que le culte de Krichna, héros des temps anciens, entre dans une voie toute nouvelle.*

Pour ce qui regarde le Râmâyana et le Mahâbbarata, il ajoute : *qu'ils sont d'une époque relativement assez récente…* et QUE, PAR SUITE DE L'INFLUENCE DESTRUCTIVE DU CLIMAT DE L'INDE SUR TOUTES LES COPIES VÉDIQUES, *il en est à peine une qui date de plus de quatre à cinq cents années... Les Pouranâs que nous possédons ne sont que des copies remaniées des*

anciens Pouranâs, et toutes les parties dit Râmâyana, où Rama est représenté comme une incarnation de Wischnou, sont certainement des additions postérieures.
L'Encyclopédie nationale Houzé et Louis Barré, publiée à Paris en 1858, contient l'appréciation suivante :
Il semble que les Védas ont été recueillis au quatorzième siècle avant l'ère chrétienne, et que les lois de Manou parurent au dixième siècle avant Jésus-Christ.
Ils seraient donc postérieurs à Moïse.
L'Encyclopédie du dix-neuvième siècle, publiée à Paris en 1872, dit au sujet du Râmâyana.
Quelques écrivains regardent le Râmâyana comme comparativement moderne, parce que dans la rédaction du nord on trouve des slokas qui font allusion au bouddhisme. Or, on ne fait communément remonter ce système religieux qu'à huit ou dix siècles avant Jésus-Christ.
La même Encyclopédie, parlant des Védas
Les diverses parties des Védas, quel que soit l'auteur de leur rédaction actuelle, sont bien certainement de différentes époques.
Je ne veux pas abuser des citations, une de celles-ci suffirait pour pousser à la réflexion. D'ailleurs on peut affirmer hautement, sans crainte d'être démenti, que tous les calculs et la chronologie indienne sont encore loin de reposer sur des bases solides. C'est l'avis de tous les savants qui s'occupent de ce genre de questions. Le danger d'affirmations absolues, quand, en somme, nous n'avons pour caution que les recherches et l'opinion d'un seul, contredites par plusieurs, est trop grand pour s'y opposer témérairement. La responsabilité devient d'autant plus lourde, qu'il s'agit d'une question de la plus haute gravité. L'on ne semble en effet rien moins que vouloir effacer la noble figure de Jésus en le présentant comme un imitateur de Krichna, ou bien encore faire croire que les évangélistes ont bâti et brodé des légendes sur les faits et gestes du Christ, en allant puiser les idées dans la vie du héros indien, être sensuel et particulièrement dompteur de monstres.
L'auteur dit encore : L'on remarque dans le tableau rétrospectif du culte de Brahma l'existence du dogme de la Trinité. Il est vrai que nous trouvons dans la théogonie indienne une trinité de dieux Brahma, Vichnou, Schiva. Ce dernier dieu terrible. Il est adoré par crainte du mal qu'il pourrait faire. Il ressemble plutôt au Satan catholique. En réalité ce sont bien trois divinités distinctes n'ayant aucun point de similitude avec le dogme de la Trinité. Les pères de l'Église semblent bien plus probablement avoir puisé cette idée dans une conception métaphysique de Platon, qui avait conçu un dieu *en trois hypostases*.
L'histoire, messieurs, nous fournit d'excellentes raisons de défiance au sujet des recherches et des conceptions hypothétiques et métaphysiques des savants. Qu'il me soit permis à ce propos de vous rappeler la pensée suivante de Cicéron : « Il n'y a pas d'opinion si ridicule qu'il ne se soit trouvé un philosophe pour la soutenir. » Ne sont-ce pas les savants qui ont dénaturé la religion si simple, si consolante et si compréhensible de Jésus ? Ne sont-ce pas encore eux en partie qui, à notre époque, mettent tout en œuvre pour détruire en l'homme toute croyance religieuse et établir ce qu'ils appellent le culte de la raison, mais qui serait mieux dénommé : le culte de l'orgueil. Ils n'acceptent aucune révélation, veulent tout devoir à eux-mêmes, nient l'intervention de Dieu dans le gouvernement des mondes, rejettent sa providence s'étendant sur chaque individu. Ils se donnent la mission de nous guider en ce monde ! et ce serait nous, spirites, qui irions faire cause commune avec eux ! je l'affirme, nous ne le devons ni ne le pouvons, car nous avons déjà obtenu trop de preuves de la sollicitude paternelle de Dieu à l'égard de l'humanité.
Une dernière raison qui me fait douter de la vérité au sujet de cette civilisation de quinze mille ans, c'est qu'elle mettrait en défaut la loi du progrès enseignée par Allan Kardec. Malgré la récente civilisation des peuples de notre vieille Europe, il ne viendra à l'esprit de personne d'admettre que nous puissions rétrograder au point d'adorer les monstrueuses idoles des religions indiennes. Nulle part eu Europe vous ne rencontrerez un fanatisme grossier, cruel et ignoble comme celui de l'Inde. Exemple : les milliers de malheureuses victimes volontaires qui se faisaient encore naguère écraser sous le char de l'épouvantable idole de Jaggernaut.

Croyez bien, chers messieurs, que c'est l'amour seul de la vérité qui m'a poussé à vous adresser ces réflexions. Elles pourront avoir pour résultat d'engager les spirites à demander avec prière que. Dieu permette à nos Esprits guides de nous éclairer complétement sur cette importante question.
J'ai, messieurs, bien l'honneur de vous saluer amicalement. Votre dévoué frère et ami,

C. FRITZ,
Secrétaire de la Société spirite l'Union de Bruxelles.

A propos de fluides[41]

Les réflexions suivantes ont été suggérées par un article de la *Revue spirite* (novembre 1876), où notre estimé confrère, M. Tournier, conseille de laisser aux physiciens, aux chimistes et aux physiologistes seuls, le soin d'élucider la question des fluides et n'admet pas que le spiritisme ait à s'en occuper.
L'auteur dudit article voudra bien me pardonner de ne point partager cette opinion et de trouver étrange qu'il l'ait émise sans paraître se douter que la philosophie et la morale dans lesquelles il circonscrit le champ de nos investigations comme Spirites, embrassent fatalement l'universalité des études, y compris et surtout celle des fluides, en vertu du rôle capital qui leur est assigné soit dans notre organisme actuel, soit dans la continuité de notre existence individuelle au-delà du tombeau.
Que cette question soit encore obscure, c'est une raison, ce me semble, pour y appliquer le scalpel d'un examen sérieux et persévérant et mettre en lumière les lois par lesquelles sont régis la vie, la mort et tous les rapports de contrastes et d'harmonie d'où résultent les mouvements universels si solidaires entre eux.
A bien y regarder, Dieu a pris soin de nous indiquer la meilleure marche à suivre dans la recherche de toute vérité. L'homme, synthèse suprême de sa propre sphère, est, en lui-même un petit univers. Quand il saura lire dans les profondeurs de sa triple constitution, il sera bien près de contraindre la Nature à lui livrer ses intimes secrets. Les penseurs de tous les temps l'ont pressenti aussi voyons-nous un ancien indiquer de loin la route de la vraie science, en disant :

Connais-toi toi-même.

Cette parole simple et profonde a traversé les flots des âges et, diversement interprétée selon les temps et les caractères auxquels elle s'est imposée, elle arrive jusqu'à nous et demeure à notre horizon comme la clé magique d'un problème toujours posé, jamais résolu.
Aujourd'hui, cette étude du moi humain se dresse inexorable au seuil de la foi nouvelle et domine de son haut les ruines des croyances disparues dans le gouffre de leur propre obscurité.
L'âme revendique ses droits inaliénables. Sanctuaire lumineux de l'Idéal, elle demande à l'Univers dans quel temps, dans quel lieu, il lui sera donné d'en voir le radieux épanouissement et, noblement anxieuse de ses destinées, elle veut savoir d'où elle vient, où elle va ; connaître le chemin déjà franchi, celui qui lui reste encore à parcourir et dans quelles conditions s'accomplit son voyage à travers l'éternité, car elle commence à se douter que, selon la parole d'un philosophe contemporain[42] « la naissance n'est peut-être pas un vrai commencement, ni la mort une vraie fin[43]. »
A cette interrogation de l'humanité les recherches philosophiques ont donné deux réponses opposées qui, se partageant le domaine des Esprits constituent, au sein de l'idée, deux camps trop

---

41 Notons, en passant, que voilà deux articles venant de sources différentes (voir : *Lettres d'un ouvrier d'un jeune docteur*), qui émettent exactement la même théorie sur le jeu des fluides dans notre organisme.

42 M. Ernest Naville, de Genève.

43 *Sept discours sur la Vie éternelle*

souvent ennemis, dont la sourde hostilité se traduit à divers intervalles par des secousses et des cataclysmes sociaux qui menacent d'engloutir, dans un avenir plus ou moins prochain, ce que nous appelons le monde civilisé. Le tout, faute d'avoir constaté, parmi les éléments naturels, la présence d'un agent ou plutôt d'une série d'agents médiateurs entre les deux pôles, dont les oppositions *pondérées* donnent lieu aux manifestations de la vie organique.

En effet, étant donné le principe spirituel animant le corps tangible, c'est-à-dire deux forces contraires entre elles, mises en présence chez l'homme sans autre intermédiaire, les phénomènes de la pensée, du mouvement, des sympathies et des antipathies, du sommeil, de la santé, de la maladie, etc., inexplicables sans l'intervention des fluides, sont demeurés autant de mystères fantastiquement interprétés par les chercheurs dont chacun, selon ses propres tendances, a conclu soit au Spiritualisme exclusif, soit au Matérialisme absolu. De là, deux morales : celle des premiers qui sacrifie entièrement le corps à l'Idéal, tendant ainsi à nous déséquilibrer d'avec notre vrai milieu, et celle des seconds toute en faveur de la matière et dont l'apôtre Paul a dit le dernier mot, quand, en en supputant les conséquences directes, il s'écriait :

« Mangeons et buvons, car demain nous mourrons. »

On voit d'ici, quelle influence incalculable exercent sur la morale même, les connaissances psycho-physiologiques dont l'homme dispose, car de l'idée qu'il se fait de lui-même et de ses destinées dépend en majeure partie sa règle de conduite. Je ne mentionne ici que pour mémoire, l'immense révolution qui se produira dans les sciences le jour où la présence des fluides, prouvée, expliquée, admise, l'échelonnement de leurs vibrations sera démontré se produire de *l'Intellect*, ou principe vital, aux centres nerveux, moteurs du corps tangible, avec retour conformément aux mouvements universels excentriques et concentriques. Ce jour-là, − dis-je, − et ce ne sera pas trop tôt pour les malades, − la médecine devra répudier bien des hérésies soixante fois séculaires, et s'attacher avant tout à régulariser les vibrations vitales pour remédier à la simple rupture d'équilibre dont proviennent toutes les maladies, que la cause en agisse de l'extérieur à l'intérieur, ou de l'intérieur à l'extérieur.

Ce nouveau point de départ, déjà indiqué par des hommes de science [44], est appelé à modifier profondément l'emploi médical des substances, comme à nous éclairer au sujet de l'action que peuvent exercer sur nous les éléments naturels en des circonstances données.

Outre les notions primordiales de la morale qui, par l'étude des fluides, acquièrent un inébranlable point d'appui, voilà donc, du même coup, la médecine et la chirurgie, la physique, la chimie, etc., remises sur une voie plus large. Le reste ira de soi.

Mais pour revenir au cœur même de la question, si notre être terrestre se compose d'une âme spirituelle, d'un corps tangible et de fluides qui les mettent en rapport ; si, comme le prouvent les expériences spirites, les fluides qu'exhale le mourant, forment un nouveau corps semi-matériel, dans des conditions plus ou moins heureuses, selon que les fluides sont ou non épurés par l'habitude des hautes pensées et la pratique du bien, la morale trouve là sa place toute prête ; car, éclairer ces points dans la pénombre de l'intelligence c'est instruire l'homme de ce qui doit l'intéresser avant tout, savoir : l'influence des actes moraux sur l'ensemble des fluides, relativement à ses destinées ultérieures. Quelle serait donc la portée de cette conviction acquise à la conscience, que : tout acte du libre arbitre se reflétant, pour ainsi dire, sur les fluides, ajoute par là même, pour de futures incarnations, aussi bien que pour les phases de l'erraticité, un élément de douleur ou de joie à la somme de l'individualité ? Ce serait simplement une initiation rationnelle à la justice divine, si souvent calomniée, et le premier pas, − un pas de géant − fait dans la voie de la rénovation.

Je conclus :

L'étude des fluides s'impose à chacun, car elle appartient à tous et, de plus, elle renferme tout. Il n'y a pas aujourd'hui un seul champ d'étude qui ne comporte la connaissance des lois fluidiques, sous

---

[44] *Traité de médecine homœodynamique*, par M. le docteur Miguel, etc.

peine de tomber à faux et de s'isoler de l'ensemble des sciences, puisque, dans la création, tout s'enchaîne et se superpose.
Les penseurs sérieux savent bien que pour comprendre la nature, l'homme doit se comprendre lui-même. Or, sans l'intervention des mouvements fluidiques, on restera dans l'impossibilité d'expliquer la moindre de nos évolutions vitales, tandis que par leurs vibrations, on conçoit aisément comment tout vient à son tour et dans son temps remplir un rôle déterminé, non-seulement chez tout organisme, mais encore dans ses rapports multiples avec ce qui l'entoure durant cette vie et par-delà.

Madame Dufaure.

Résultats obtenus par les spirites de Lille

(Suite.) − Voir Revue de novembre 1876.
Je dois ajouter que jamais nous n'avons remarqué la moindre contradiction dans tout ce qui nous a été dit relativement à nos précédentes incarnations, bien que parfois il y ait eu plusieurs semaines et même plusieurs mois d'intervalle entre la vision de scènes ayant trait à une même existence.
Madame X.., qui est en plus excellent médium écrivain, a complété par l'écriture certains tableaux décrits par madame Y… et insuffisamment compris. Nos guides se sont servis d'elle pour nous transmettre des explications théoriques et des communications toujours empreintes des sentiments les plus élevés, nous rappelant chaque instant que nous sommes frères et que nous devons constamment mettre en pratique la sainte loi de la charité, seul moyen de progresser et d'arriver à la perfection.
L'Esprit de Voltaire s'est aussi communiqué spontanément par elle. Le grand écrivain a conservé contre le cléricalisme toute son antipathie et l'exprime volontiers en termes très vifs. Nous avons même eu avec lui, à ce propos, une petite polémique, à la suite de laquelle il a dicté à notre médium, en cinq heures de temps, un roman satirique intitulé : *Sata-Brahma et Ménitch*(?). C’est une petite fantaisie spirite dans laquelle on retrouve sa verve et sa fine raillerie. Nous ne pensons pas que le moment soit encore venu de la publier ; il nous a promis d'ailleurs une suite que nous attendons.
Quant à l'identité des Esprits célèbres à divers titres dont nous avons parlé, nous ne pouvons l'affirmer. C'est là, du reste, une des questions spirites les plus difficiles à résoudre, et n'ayant aucun moyen de contrôle certain à notre disposition, nous laisserons sagement à chacun son opinion à cet égard. Mais ce dont nous sommes assurés, c'est que des intelligences occultes se communiquent à nos médiums ; que nous vivons au milieu d'un monde invisible dont ils nous révèlent l'existence.
Je ne vous entretiendrai pas de quelques petites mystifications dont nous avons été victimes. Tous ceux qui se sont occupés de Spiritisme savent par expérience qu'il faut se mettre en garde contre les Esprits légers à qui nos guides laissent parfois le champ libre pour nous éprouver.
Mais, mon compte rendu serait incomplet si je ne vous disais un mot de nos expériences dans l'obscurité. Vers le mois de décembre, sur l'invitation de nos protecteurs spirituels, et désireux d'obtenir un phénomène physique d'apport ou de matérialisation, nous avons pris l'habitude, à la fin de chaque séance, de rester pendant un quart d'heure sans lumière, recueillis et faisant la chaîne dans un ordre qui nous a été indiqué.
Le plus souvent, dès que la lampe est retirée, mesdames X… et Y… s'endorment pendant que les autres personnes présentes sont plus ou moins influencées par les Esprits, qui, disent-ils, n’ayant pas d'instrument convenable pour produire des effets physiques, cherchent à s'en passer et travaillent nos fluides dans ce but.
Nos médiums endormis nous tiennent ordinairement au courant des efforts, infructueux jusqu'ici, de nos amis invisibles. En effet, le résultat obtenu se borne des lueurs vagues et à des essais de matérialisation qui ne sont visibles que pour quelques-uns des assistants. Aussi n'en dirai-je rien de plus pour le moment.

Enfin, pendant l'été, nous avons commencé à essayer de la photographie. Seulement nous n'avons pu avoir jusqu'à ce jour que trois séances sérieuses, et notre installation matérielle laisse encore beaucoup à désirer. Si je vous en parle, c'est pour ne vous laisser ignorer aucune de nos tentatives pour acquérir la connaissance des lois qui régissent le monde spirite et dont nous possédons à peine les premières notions.
Tel est, messieurs, le résumé de nos travaux depuis un an.
Pour le mois d'octobre, nous comptons reprendre nos séances avec plus d'ardeur que jamais. Nous ne négligeons aucune occasion de faire des adeptes, avec beaucoup de prudence, pourtant, ainsi que cela nous a été recommandé. Nous avons été assez heureux pour convaincre récemment un monsieur et une dame qui pleuraient la perte de leur fils unique, mort à la fleur de l'âge. Devenus spirites, ils supportent plus courageusement leur douleur. Ils sont allés se fixer depuis peu dans une ville voisine, où, nous n'en doutons pas, ils feront à leur tour quelques prosélytes, car ils sont déjà tous deux médiums.
Nous savons qu'il existe maintenant dans notre ville et dans les environs un certain nombre de personnes qui partagent nos croyances et qui même font des expériences, mais nous ignorons si elles obtiennent des résultats sérieux.
Vous le voyez, petit à petit, nos idées gagnent du terrain, mais nous sommes encore un bien petit bataillon malheureusement, et nous avons autour de nous de bien grandes masses d'adversaires et d'indifférents. Quand nous cherchons à les éclairer, les premiers nous écoutent à peine et s'écrient : « Vous êtes des dupes ou des fripons. » Nous n'avons qu'à mépriser l'injure. Les seconds, ne trouvant rien à répliquer à nos bonnes raisons, nous répondent avec un air moitié ennuyé, moitié ironique : « Peut-être êtes-vous dans le vrai ! Attendons, nous verrons plus tard ! Soit ! leur disons-nous, attendez si bon vous semble, mais laissez-nous du moins, sans vous moquer, marcher en avant pour vous frayer la route ! Veuillez, je vous prie, agréer, messieurs, l'assurance de nos meilleurs sentiments de confraternité.

Z...
Lille, le 15 septembre 1876.

Remarque. − Lorsque des hommes de bonne volonté, qui s'unissent par la communion de pensées, veulent obtenir les phénomènes spirites, nos guides répondent à leur persévérance et à leur esprit de suite, en leur donnant tour à tour les faits qui peuvent servir à leur instruction. « Cherchez et vous trouverez, » a dit Jésus, avant lui, c'était le précepte de tous les hommes de valeur dont l'histoire nous conserve le souvenir, car rien ne vient de rien.
Puisse l'exemple de nos frères de Lille, exciter les groupes qui attendent que la manne leur tombe du ciel sans rien faire pour l'obtenir ; vouloir, chercher, avoir des intentions pures, c'est attirer à soi les bons Esprits, c'est recevoir le rayonnement des grandes vérités.

Procès des spirites du Mans. Acquittement

Nous lisons dans le journal la *Sarthe* :
« Le 31 août dernier, MM. Cornilleau, Doyen, Belloncle et Goutard, membres de la Société spirite du Mans, comparaissaient devant le tribunal correctionnel, poursuivi pour exercice illégal de la médecine. Hâtons-nous de le dire, leur culpabilité à ce point de vue n'a pas été établie. Leurs inspirateurs immatériels étaient gens peu osés et qui n'ont depuis longtemps fréquenté les cliniques, ni feuilleté le Codex car ils n'ont dicté que les ordonnances les plus anodines et les plus sottement inoffensives qui soient. Bien en a valu à leurs éditeurs responsables sur cette basse terre ; aussi ne nous arrêterions-nous pas à ce procès, qui s'est terminé par un acquittement général, si au cours des débats il n'avait été fait des révélations, fourni des renseignements pleins d'intérêt. »

Ne suivons pas le journaliste dans ses railleries et ses critiques malveillantes contre les adeptes du Spiritisme, et passons à l'interrogatoire des prévenus.
M. Cornilleau, ancien percepteur, président de la Société spirite, la *Solidarité*, interrogé sur le but de cette association, déclare qu'elle n'en a d'autre que de s'instruire et d'être utile. Il rappelle que, − point incontesté, − sa vie est celle d'un citoyen honorable, soumis aux lois de son pays, et qu'il ne voit rien d'illégal dans la société qu'il préside.
− C'est vrai, lui dit M. le président, mais elle est quelque peu contraire au bon sens.
− Vous pouvez l'envisager ainsi, riposte M. Cornilleau, mais je crois à la spiritualité de mon être, depuis longtemps je m'occupe de philosophie et je suis un bon citoyen. Je respecte toutes les croyances et je tiens à ce qu'on respecte la mienne. »
Les déclarations des autres accusés se rapportent toutes en général au Spiritisme et au magnétisme. On croyait trouver dans ce procès spirite les traces d'une association contraire aux lois établies. Il n'en était rien, et les juges se sont retirés en renvoyant tous ces braves gens chez eux.
Il résulte de ce procès, que l'eau magnétisée, donnée comme remède, n'est pas un délit et ne tombe point, par conséquent, sous le coup de la loi ; cependant, en nous reportant au jugement du 24 juillet dernier, prononcé par le tribunal correctionnel de Narbonne, nous voyons l'accusé Geoffre condamné pour des faits identiques.
Nous adressons nos félicitations à M. Cornilleau, président de la Société spirite du Mans, ainsi qu'à ses co-accusés, nos frères en croyance, pour la fermeté de leurs convictions et l'énergie de leur foi spirite.
Les lignes qui précèdent étaient destinées à informer nos lecteurs du nouveau procès intenté aux Spirites dans la ville du Mans. Mais, à ce moment, nous avons appris par notre frère si dévoué, M. Doyen, l'un des principaux accusés, que le ministère public interjetait appel à Angers contre cet acquittement. Nous avons donc attendu le résultat de cette nouvelle péripétie, et nous sommes heureux d'ajouter aujourd'hui que le second jugement, confirmant le premier, acquitte pour la deuxième fois nos frères accusés.

Faits divers

Nous lisons dans le *Journal du Nord* du 14 novembre 1876, sous le titre : *Un Esprit* :
« Que doit-on croire du monde surnaturel ? Existe-t-il des Esprits ? On est fort divisé sur ce sujet. L'Église cependant l'affirme formellement, et voici une excellente occasion d'en faire l'épreuve. IL y a, au village d'Oye, une maison habitée par deux personnes, et depuis le 4 août, le mari et la femme entendent chaque nuit un bruit effroyable. Ce n'est pas comme le bruit d'une règle frappée légèrement sur une table ; on croirait plutôt qu'un menuisier frappe, à tour de bras, du marteau sur l'établi. On a cru d'abord à une mauvaise farce faite par des voisins ou des garçons de ferme facétieux ; on a monté la garde, on a veillé, et l'on n'a rien découvert. Le soir, on répandait du sable autour de la maison. Toute la nuit on entendait le même bruit infernal, et le lendemain on constatait que le sable ne portait aucune trace de pas. On a fouillé dans toute la maison, examiné les planchers, sondé les murs, et l'on n'a pas encore trouvé la cause du bruit,
Dernièrement, un habitant de la commune qui ne s'émeut pas de vaines rumeurs, pénètre dans la maison pour rassurer les habitants, vers dix heures du soir, quand l'Esprit commence son sabbat. Il avait déjà attendu quelque temps, et la nuit paraissait devoir être calme et donner un peu de repos aux habitants.
− Vous voyez bien, leur dit-il, il n'y a pas le moindre bruit et vous pouvez vous coucher.
Il n'avait pas fini qu'un vacarme semblable à des coups de marteaux vivement répétés sur un corps sec, vint l'interrompre et le glacer d'effroi.

Quelque fabuleux que ces faits paraissent, dit le *Journal de Calais*, ils sont garantis par des personnes parfaitement dignes de foi. Si quelqu'un prétend expliquer les faits, qu'il examine et nous nous empresserons de publier les observations qu'il aura faites.

Nécrologie

Anniversaire de M. Louis Auffinger père.
C'est le vendredi, 27 octobre dernier, qu'a eu lieu l'anniversaire de M. Louis Auffinger père, magnétiseur, au milieu d'une nombreuse assistance, parmi laquelle on remarquait plusieurs personnages importants, M, Robillard, président de la Société de Magnétisme de Paris, et un certain nombre de membres de ladite Société.
Après la cérémonie religieuse, on s'est rendu au caveau de famille (cimetière Montparnasse), où une chaleureuse allocution a été prononcée par le fils du défunt, M. Louis Auffinger.
Ce discours, que notre cadre ne nous permet pas de reproduire ici, est un juste hommage rendu par le fils à son père, magnétiseur dévoué. M. Louis Auffinger y exprime, avec l'espérance de voir le magnétisme étendre de plus en plus ses bienfaits, la ferme volonté de marcher fidèlement dans la voie qui lui a été tracée.
Pour terminer cette touchante cérémonie chacun vint déposer sur la tombe soit une couronne, soit un bouquet, et, en quelques instants elle fut couverte de fleurs ; dernier hommage rendu à une vie utile et consciencieusement employée.

Le vice-président de la Société spirite espagnole, don Alejandro Benisia y Fernandez de la Somera, a quitté son enveloppe matérielle le 26 octobre dernier.
Prions Dieu, dit la *Revue spirite de Madrid*, afin que les liens matériels qui peuvent encore retenir notre frère à cette planète, soient rompus, et qu'il s'élance dans la vie spirituelle, la vie réelle.

Bibliographie

Le Livre des Esprits[45] TRADUIT EN ITALIEN.
M. Niceforo Filalete, l'écrivain distingué qui rédige les *Annali dello Spiritismo in Italia*, vient de traduire en italien le *Livre des Esprits*, œuvre d'autant plus méritoire de sa part que ses nombreuses occupations, et la guerre sourde qui lui est faite, dont les conséquences atteignent sa santé, ont exigé de sa part une courageuse persévérance et des veilles prolongées.
Homme d'un savoir profond, il n'est pas douteux qu'il n'ait traité cette traduction en maître. Chacun s'accorde à lui reconnaître un grand talent d'exposition et de dialectique ; son travail doit porter le sceau de cette grande qualité.
Nous avons fait adresser l'ouvrage en Italie à plusieurs de nos correspondants, en les priant de nous donner leur avis, ne nous sentant point assez versé dans la langue italienne pour nous permettre de juger l'œuvre nouvelle de Niceforo Filalete. Nous n'avons pas encore reçu de réponse ; cependant notre devoir exige que nous en rendions compte au plus tôt, car nous ne voudrions point que notre frère pût nous taxer de négligence à son égard.

---

45 M. Niceforo Filalete a envoyé des volumes du *Livre des Esprits* en italien, 7, rue de Lille.

Nous lui exprimons ici toute notre reconnaissance pour son dévouement à la cause ; et la Société, pour la continuation des Œuvres spirites d'Allan Kardec, unie d'intention avec la veuve du Maître, lui envoie le salut et l'accolade fraternels.

Avis important

Messieurs les abonnés qui ne voudraient pas éprouver de retard dans l'envoi de leurs Revues mensuelles pour 1877, sont priés de renouveler leur abonnement avant le 1er janvier prochain.

TABLE DES MATIERES

Janvier 1876 2

A nos lecteurs 2
Correspondance 5
Quid divinum 9
Faits divers 12
Dissertations spirites 14
Le matérialisme sous la forme positiviste 15
Poésie spirite : Le magnétisme 20

Février 1876 22

A nos correspondants 22
Correspondances et variétés 22
Statuts de la fédération Belge spirite et magnétique 24
Un ouvrier à un jeune docteur 25
Lettre de Guanajuato (Mexique) 27
Histoire de la matérialisation d'un Esprit 27
Critique de la brochure : La photographie spirite et l'analyse spectrale 30
Médiumnité voyante et auditive 35
De la matérialisation des Esprits 36
Poésie spirite : Les couleurs 39
Dissertations spirites 40
Ce qui rapproche du spiritisme 41
Bibliographie 43

Mars 1876 46

Nous ne savons pas tout 46
Correspondance et faits divers 50
Histoire de la matérialisation d'un Esprit à Guanajuato (Mexique) 58
Poésie spirite : Le chat, le chien 59
Courage et consolations que donne notre croyance 60
Dissertations spirites 61
L'Esprit et la matière 62
Ce qui rapproche du Spiritisme 64

Avril 1876 66

Quid divinum 66
Correspondance et faits divers 69
Victor Hugo et l'immortalité de l'âme 73
Histoire de la matérialisation d'un Esprit à Guanajuato (Mexique) 76
Programme de l'Académie pneumatologico-psychologique qu'on vient de fonder à Florence 77
Hors la charité point de salut 79
Poésies spirites 80
Dissertations spirites 81
Bibliographie 84

Mai 1876 86

Influence de la parole imprimée 86
Correspondance et faits divers 89
Quid divinum 93
Lettres sur la démonologie et la sorcellerie 96
Une conférence sur Lamartine, faite en janvier 1876 99

Dissertations spirites....100
Ce qui rapproche du Spiritisme....102
Nécrologie....103
Poésie spirite : L'éveillé....103
Avis....104
Bibliographie....104

Juin 1876....106

Une nouvelle découverte due au Spiritisme....106
Correspondance et variétés....109
Variétés....111
Dissertations spirites....115
Communications....117
Étude bibliographique sur les publications de M. le baron du Potet....118
Arts et sciences....120
Bibliographie....122
Poésie spirite : *Le moineau*....123
Le Magnétisme et le Somnambulisme devant les tribunaux. – Acquittement....124
Un ouvrier à un jeune docteur....124

Juillet 1876....126

De l'union entre les spirites....126
Correspondance et variétés....128
La marche du progrès....136
Dissertations spirites....137
Observations importantes....138
Le Comité scientifique de Saint-Pétersbourg, et son enquête sur le Spiritisme....139
Nécrologie....143

Août 1876....145

Les Fluides....145
Correspondance et variétés....147
Dissertation spirite....152
Un écart du Spiritisme en Amérique....156
Les apparitions de l'autre monde....157
Communications....158
Variétés....160
Poésies spirites....161
Bibliographie....164

Septembre 1876....166

A propos de la réincarnation....166
Correspondance et variétés....169
Dissertations spirites....172
Médiumnité guérissante....176
Ce que me dit la raison....178
Les Esprits frappeurs à Compiègne....181
Le Spiritisme au Mexique....182
Poésie spirite : Le merle et le dindon....183
Traduction des Œuvres d'Allan Kardec....183
Nécrologie....184
Bibliographie....185

Octobre 1876....186

A propos de la réincarnation....186

Le Catholicisme antérieur au Christ 188
Le but de la vie selon la foi nouvelle 190
Correspondance et variétés 192
Correspondance 193
Fait remarquable de bicorporéité 194
Les Esprits ne peuvent pas toujours nous entendre ni nous voir 196
Communications 198
Une critique inédite du Spiritisme 199
Une anecdote de la presse 201
Variétés 202
Une critique de Jean de Paris 202
Poésie spirite : L'âne et le chien 203
Nécrologie 204

Novembre 1876 206

A nos correspondants 206
Quid divinum 206
Le Catholicisme antérieur au Christ 209
A propos de la réincarnation 211
A travers les livres 213
Rayonnements de la vie spirituelle 214
Étude sur l'article intitulé : l'Ermite du Michigan 216
Procès du médium Élise Lechner, à Munich (Bavière) 218
Communications 219
Résultats obtenus par les spirites de Lille 222
Nécrologie 223
Correspondance 226
Ce que me dit la raison 227
Bibliographie 228

Décembre 1876 230

La tombe d'Allan Kardec, le jour des morts 230
A propos du périsprit 234
Un ouvrier à un jeune docteur 239
Correspondance 241
A propos de fluides 243
Résultats obtenus par les spirites de Lille 245
Procès des spirites du Mans. Acquittement 246
Faits divers 247
Nécrologie 248
Bibliographie 248